MALCOLM X, LA LIBÉRATION DES NOIRS ET LA VOIE VERS LE POUVOIR OUVRIER

Aussi de Jack Barnes

Livres et brochures

Cuba et la révolution américaine à venir (2008)
Le visage changeant de la politique aux États-Unis (2004)
Leur Trotsky et le nôtre (2002)
La classe ouvrière et la transformation de l'éducation (2000)
Le désordre mondial du capitalisme (2000)
En anglais
Pour un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs aux États-Unis (1985)
Malcolm X parle aux jeunes (1969)

Des pages de « Nouvelle Internationale »

Révolution, internationalisme et socialisme : la dernière année de Malcolm X (2008)
Le long hiver chaud du capitalisme a commencé (2005)
Notre politique commence avec le monde (2005)
L'impérialisme U.S. a perdu la guerre froide (1999)
La marche de l'impérialisme vers le fascisme et la guerre (1995)
La révolution à venir en Afrique du Sud (1986)
Les premières salves de la troisième guerre mondiale (1991)
En anglais et en espagnol
Le caractère révolutionnaire du FSLN (1994)
La politique de l'économie : Che Guevara et la continuité marxiste (1991)

Recueils et introductions

L'histoire du trotskysme américain/Cannon (2002)
En anglais et en espagnol
La rébellion Teamster/Dobbs (2003)
Playa Giron/Baie des Cochons/Castro, Fernández (2001)
Faire l'histoire : entrevues avec quatre généraux cubains (1999)
En anglais
Défense du centralisme révolutionnaire (1999)
Marxisme et terrorisme/Trotsky (1995)
La grève contre la compagnie aérienne Eastern (1991)
Le FBI en justice (1988)
La stratégie léniniste de construction du parti/Hansen (1979)
Le moindre mal ? (1977)
James P. Cannon tel que nous l'avons connu (1976)
La stratégie révolutionnaire dans la lutte contre la guerre du Viêt-nam (1975)

Malcolm X la libération des Noirs et la voie vers le pouvoir ouvrier

JACK BARNES

PATHFINDER
NEW YORK LONDRES MONTRÉAL SYDNEY

Rédaction : Steve Clark et Mary-Alice Waters

© 2010 Pathfinder Press
Tous droits réservés / All rights reserved

ISBN 978-1-60488-025-0
Numéro de contrôle de la Bibliothèque du Congrès /
Library of Congress Control Number 2010923833
Imprimé aux États-Unis / Printed in the United States of America

Première édition : 2010

Conception graphique de la couverture : Toni Gorton

Première de couverture : Le 9 février 1965, Malcolm X descend d'avion à Londres après s'être vu refuser le droit d'entrer en France par le gouvernement français. En novembre 1964, au retour de son deuxième voyage en Afrique et au Moyen-Orient cette même année, Malcolm s'était adressé à la grande salle bondée de la Mutualité à Paris. Il avait été invité à y prendre la parole de nouveau en février, lors d'une réunion parrainée conjointement par des organisations d'étudiants africains et d'Américains africains vivant en France. (Photo : Topham/The Image Works)

Quatrième de couverture : Jacob Lawrence, image de *La migration du Noir*, 1940-1941, une série de 60 oeuvres de 45,75 x 30,5 cm chacune, tempera sur gesso sur panneau rigide. © The Jacob and Gwendolyn Lawrence Foundation, Seattle/Artists Rights Society (ARS), New York

Pathfinder
www.pathfinderpress.com
Courriel / e-mail : pathfinder@pathfinderpress.com

À

Farrell Dobbs
(1907-1983)

et

Clifton DeBerry
(1923-2006)

•

Aguerris

Réfléchis

Chaleureux

Combattants prolétariens opposés de manière inflexible
à toute manifestation
de discrimination, d'oppression, d'exploitation
et de guerre impérialiste

Modèles de ce que signifie
vivre consciemment sa vie
dans la ligne de marche de la classe ouvrière
vers le pouvoir

Table des matières

L'auteur 11
Introduction 15

PREMIÈRE PARTIE. L'HÉRITAGE POLITIQUE DE MALCOLM X

Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires : hommage à Malcolm X 37
Entrevue du *Young Socialist* avec Malcolm X 51
Malcolm X : dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière 67

DEUXIÈME PARTIE. LE BILAN D'AVANT-GARDE DES NOIRS DANS LES LUTTES DES TRAVAILLEURS ET DES AGRICULTEURS

La reconstruction radicale : ses conquêtes et les conséquences de sa défaite 173
Jim Crow, le drapeau de combat confédéré et la lutte pour la terre 189
Robert F. Williams, la révolution cubaine et l'autodéfense contre la violence raciste 199
La « méritocratie » cosmopolite et la structure de classe changeante de la nationalité noire 209

TROISIÈME PARTIE. CE QUE NOUS A ENSEIGNÉ LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE

Tout ce qui était nouveau et progressiste est venu de la révolution de 1917
James P. Cannon 255

L'auteur

Jack Barnes est le secrétaire national du Parti socialiste des travailleurs (SWP). Il est membre du Comité national du parti depuis 1963 et son secrétaire national depuis près de 40 ans. Il est un collaborateur à la rédaction de la revue *Nouvelle Internationale.*

En tant que dirigeant de l'Alliance des jeunes socialistes (YSA) de 1961 jusqu'au début de 1966, il a réalisé l'interview avec Malcolm X pour la revue *Young Socialist,* puis discuté de sa publication et d'autres projets avec Malcolm. Jack Barnes a adhéré à l'Alliance des jeunes socialistes en décembre 1960, quelques mois après un voyage à Cuba en juillet et août de la même année. À son retour, il aide à mettre sur pied à l'université Carleton au Minnesota un des chapitres universitaires les plus grands et les plus actifs du Comité fair-play pour Cuba. Il adhère au Parti socialiste des travailleurs en 1961.

En tant qu'organisateur de l'Alliance des jeunes socialistes dans le Midwest, Jack Barnes dirige une campagne victorieuse de quatre ans pour défendre trois étudiants de Bloomington en Indiana, tous membres de la YSA, accusés en mai 1963 d'« association » dans le but de prôner le renversement de l'État d'Indiana par la force et la violence. Leur « crime » a

été d'organiser et d'assister à un meeting sur le campus où un dirigeant national de la YSA qui était noir a parlé de la lutte de libération des Noirs et de leur droit à l'autodéfense contre la violence raciste. En 1965, Barnes est élu président national de l'Alliance des jeunes socialistes et devient en même temps le directeur du travail du SWP et de la YSA, aux États-Unis et dans le monde, pour développer le mouvement croissant contre la guerre du Viêt-nam.

Depuis le milieu des années 1970, il a dirigé les efforts dans le Parti socialiste des travailleurs, et avec d'autres à travers le monde, pour construire des partis communistes dont la grande majorité des membres et des dirigeants sont des travailleurs industriels et des syndicalistes activement impliqués dans un large travail politique dont le développement suit la voie vers le pouvoir ouvrier et la fin de la dictature du capital. On trouve le compte rendu de ce cours politique pour forger des partis prolétariens, tant dans leur programme que dans leur composition, dans de nombreux articles et recueils de ses discours et écrits, dont une liste partielle ouvre ce livre.

Les rédacteurs

Steve Clark est membre du Comité national du Parti socialiste des travailleurs depuis 1977. Il est le directeur éditorial des éditions Pathfinder et le directeur de rédaction de la revue *Nouvelle Internationale*. Il est le rédacteur de *Malcolm X Talks to Young People* et d'autres recueils de discours et écrits de Malcolm X.

Actif du milieu des années 1960 au début des années 1970 dans la lutte pour mettre fin à la guerre U.S. au Viêt-nam, Steve Clark adhère à l'Alliance des jeunes socialistes en 1970 et au Parti socialiste des travailleurs en 1971. Il est directeur de la revue *Young Socialist* en 1974-1975 et secrétaire national de la YSA en 1975. Il dirige l'hebdomadaire *The Militant* de 1977 à 1980 et la revue d'informations socialistes *Intercontinental Press* de 1981 à 1984.

En juillet 1980, Steve Clark interviewe pour le *Militant* Maurice Bishop, dirigeant central du gouvernement des travailleurs et des agriculteurs dans l'île antillaise de la Grenade. Il est le rédacteur de *Maurice Bishop Speaks: The Grenada Revolution and Its Overthrow, 1979–83* et l'auteur de « Le deuxième assassinat de Maurice Bishop » dans *Nouvelle Internationale*. Parmi les autres articles de Steve Clark, mentionnons « L'agriculture, la science et les classes travailleuses » dans *Nouvelle Internationale* et « The Politics of Economics: Che Guevara and Marxist Continuity, » écrit avec Jack Barnes dans *New International*.

•

Mary-Alice Waters, membre du Comité national du Parti socialiste des travailleurs depuis 1967, est présidente des éditions Pathfinder et directrice de la revue *Nouvelle Internationale*. Elle est gagnée à la politique ouvrière révolutionnaire

sous l'impact de la montée de la lutte de masse pour la libération des Noirs au début des années 1960 et des progrès de la révolution socialiste à Cuba. Elle adhère à l'Alliance des jeunes socialistes en 1962 et au Parti socialiste des travailleurs en 1964. Elle a aidé à diriger le travail du SWP dans la lutte pour la libération des femmes aux États-Unis et dans le monde.

Mary-Alice Waters est directrice de la revue *Young Socialist* en 1966-1967 et secrétaire et présidente nationale de la YSA en 1967-1968. Elle couvre le soulèvement étudiant et ouvrier de 1968 en France pour le *Militant* puis devient directrice de l'hebdomadaire ouvrier de 1969 au début des années 1970. Elle est directrice de la revue *Intercontinental Press* en 1979-1981.

Rédactrice d'une série de plus de vingt livres sur la révolution cubaine, Mary-Alice Waters a pris la parole sur cette révolution et les leçons à en tirer pour les travailleurs et les jeunes à travers le monde devant de nombreux publics aux États-Unis et ailleurs. Elle a écrit, rédigé et contribué à de nombreux livres et brochures, dont *Une révolution socialiste est-elle possible aux États-Unis ?* ; *Le capitalisme et la transformation de l'Afrique* (en anglais et en espagnol) ; *Les cosmétiques, la mode et l'exploitation des femmes* (en anglais et en farsi) ; *Rosa Luxembourg parle* (en anglais) et *Le visage changeant de la politique aux États-Unis*. Elle a écrit de nombreux articles pour la revue *Nouvelle Internationale*.

Introduction

JACK BARNES

Ceci est un livre sur la dictature du capital et la voie vers la dictature du prolétariat.

Un livre sur le dernier siècle et demi de lutte de classe aux États-Unis — depuis la guerre civile et la reconstruction radicale jusqu'à aujourd'hui — et sur les preuves irréfutables qu'on y trouve que les travailleurs qui sont noirs constitueront une composante fortement disproportionnée des rangs et de la direction du mouvement social de masse qui y fera une révolution prolétarienne.

C'est un livre qui examine pourquoi est nécessaire cette conquête révolutionnaire du pouvoir d'État par une avant-garde de la classe ouvrière organisée et ayant une conscience de classe politique — forte de millions de personnes. Pourquoi ce nouveau pouvoir d'État fournit aux travailleurs et aux agriculteurs l'arme la plus puissante qui soit pour livrer la bataille qui se poursuivra afin de mettre fin à l'oppression des Noirs et à toute forme d'exploitation et de dégradation humaine héritée de millénaires de société divisée en classe. Et comment leur participation à cette lutte les changera au point de les rendre politiquement capables de livrer cette bataille jusqu'au bout.

Ceci est un livre sur la dernière année de la vie de Malcolm X, un livre qui décrit comment il est devenu le visage et la voix authentique des forces de la révolution américaine à venir.

•

« La dictature du capital ? La dictature du prolétariat ? Qu'est-ce que ces termes ont à voir avec notre monde

d'aujourd'hui ? » Voilà le refrain que les travailleurs aux États-Unis et dans la plupart du reste du monde entendent répéter à l'infini à l'école, dans les quotidiens et par les « commentateurs » de la radio et de la télévision. Surtout, nous l'entendons dans la bouche de tous les courants politiques des classes moyennes — « socialistes », « verts », quels qu'ils soient — qui prétendent parler et agir dans les intérêts des opprimés et des exploités.

Par-dessus le brouhaha, la réponse demeure : ce *n'est pas* « notre » monde. Et quelle classe aura le pouvoir est la question qui au bout du compte importe pour les travailleurs et les agriculteurs partout — maintenant plus que jamais.

La dépression et la crise sociale qui se sont approfondies et répandues à travers le monde au cours de la dernière année ont arraché un autre masque du visage du capitalisme, un autre masque des conséquences pour le peuple travailleur de la domination bourgeoise. Il est de plus en plus évident que les familles dominantes des États-Unis et des autres pays capitalistes *imposent*, et continueront d'imposer, le recours à tout le pouvoir d'État nécessaire pour défendre et faire avancer leurs propres intérêts de classe. De même qu'il est de plus en plus évident qu'elles le font, et continueront de le faire, peu importe le prix que des centaines de millions de personnes, la vaste majorité de l'humanité, auront à payer à travers le monde.

Depuis le début de 2008, les familles de la classe dominante et leur gouvernement ont jugé que des banques et institutions financières comme Fannie Mae, Freddie Mac, Merrill Lynch, AIG, Citigroup, General Electric, General Motors (oui, GE et GM !) et des dizaines d'autres étaient « trop grandes pour faire faillite. » Littéralement, elles ont mobilisé des milliers de milliards de dollars en dépenses et « garanties » fédérales — qu'en fait elles ont carrément fait sortir de leurs planches à billets — afin de sauver ces bastions du capital financier, ou plus exactement pour sauver leurs

principaux *porteurs d'obligations*, qui est une autre manière de décrire la classe dominante U.S. Elles sont déterminés à garantir que reste à l'abri *leur* énorme accumulation de richesse portant intérêts, produite pendant des siècles par les travailleurs et les agriculteurs.

Les associés et principaux cadres supérieurs de Goldman Sachs, Citigroup, JPMorgan Chase et autres institutions de Wall Street font des allers-retours à des fonctions de direction au département du Trésor, à la Réserve fédérale et à d'autres agences gouvernementales et quasi gouvernementales (en insérant parfois entre les deux un passage à l'université), comme les cartes que distribue un croupier à une table de poker. Les visages qui ont « géré » la crise financière sous la récente administration républicaine à la Maison-Blanche refont surface dans l'actuelle administration démocrate, portant ou non de nouveaux chapeaux, et souvent avec des CV qui remontent à d'anciennes présidences sous les deux partis capitalistes.

Ceux qui *ne sont pas* « trop grands pour faire faillite » sous la domination du capital sont aussi évidents. Ils englobent les millions de travailleurs — et leur nombre augmente rapidement — qui se font renvoyer de leur travail à cause des fermetures d'usine, des licenciements pour « comprimer les coûts, » du « chômage technique, » des lettres de « non-concordance », des expulsions du pays et des saisies de fermes [1]. Des plus grandes aux plus petites villes, ils englobent les petits commerces familiaux aux vitrines murées. Ils englobent les travailleurs qui ont un emploi et dont les salaires,

---

1. Le gouvernement envoie des lettres de « non-concordance » (*no-match letter*) aux employeurs pour les informer que le numéro de Sécurité sociale fourni par un travailleur ne correspond pas à l'information qu'il possède à son sujet. Ces lettres sont de plus en plus utilisées pour maximiser l'insécurité d'emploi et l'intimidation des travailleurs immigrés et, lorsqu'il le faut du point de vue de la classe patronale, pour les licencier. — NOTE DE LA TRADUCTION

qui valent déjà moins qu'il y a 40 ans, ont baissé encore plus rapidement au cours des 12 derniers mois. Ils englobent ceux, avec ou sans assurances médicales, que des dépenses médicales catastrophiques ont poussés à la faillite. Ils englobent ceux qui ont été chassés de leur maison par les saisies bancaires qui se multiplient, ainsi que des millions d'autres personnes obligées de quitter les appartements dont elles ne sont plus capables de payer le loyer. Ces « nouveaux sans-abri, » ainsi que les appellent la presse bourgeoise, demeurent invisibles parce que de plus en plus souvent eux et leur famille se retrouvent entassés avec d'autres dans une seule résidence.

« Nous servons et protégeons » — à travers les États-Unis, cette promesse est affichée sur les voitures de police à partir desquelles jour après jour les flics harcèlent et brutalisent les travailleurs, visant de manière disproportionnée les Américains africains, les Latinos et les immigrés. Pour les travailleurs, ces mots seront toujours un mensonge méprisable. Mais pour la classe dirigeante et les couches moyennes privilégiées, ils sont un résumé fidèle de la fonction de l'appareil d'État U.S. : les forces armées ; la multitude d'agences policières et d'espionnage des municipalités, des États, du gouvernement fédéral et de l'armée ; les tribunaux, les requins garants des cautions judiciaires et les agents de probation et de libération conditionnelle[2] ; les prisons et pénitenciers surpeuplés, avec leur déshumanisantes périodes de confinement en cellule, toujours plus fréquentes, et leur vie sous le contrôle de gangs qu'organisent les responsables du « système pénal » et que surveillent des gardiens de prison voyous (un véritable

2. Aux États-Unis, des entreprises privées (*bail bondsmen*) prêtent de l'argent aux accusés qui ne pourraient autrement payer la caution fixée par le tribunal. Ces entreprises exigent de fortes commissions non remboursables, ainsi que des gages (bijoux, maisons, etc.) qu'elles empochent lorsque le prévenu ne se présente pas à son procès. — NOTE DE LA TRADUCTION

microcosme des rapports sociaux bourgeois). L'État U.S. est le plus grand appareil répressif de l'histoire mondiale, avec le taux d'incarcération le plus élevé — et toujours croissant — de tous les pays sur terre.

Ces institutions de domination de classe, de « loi et ordre » bourgeois, *servent* et *protègent* brutalement la propriété, les profits et les prérogatives prises pour acquises de la classe capitaliste U.S. — depuis les rues, les usines, les champs, les mines, les passages frontaliers et les prisons à travers les États-Unis jusqu'à l'Afghanistan, le Pakistan, l'Irak et au-delà.

Les travailleurs peuvent et vont arracher des concessions de la classe dominante au cours de luttes qui s'intensifieront — en réponse aux attaques qu'alimente la crise contre nos emplois, nos conditions de vie et notre dignité humaine élémentaire, contre nos libertés politiques et notre droit de nous syndiquer ; et en réponse à la marche vers des dépenses militaires accrues et des guerres plus sanglantes à l'étranger. Mais ces concessions ne peuvent modifier les lois qui sous-tendent le fonctionnement du système capitaliste même ou les empêcher de dévaster encore plus nos vies et conditions de vie. Elles ne peuvent mettre un terme à la dictature du capital.

Seule la conquête, et l'utilisation, du pouvoir d'État par la classe ouvrière et l'expropriation du capital financier peuvent jeter les bases d'un monde fondé non pas sur l'exploitation, la violence, la discrimination raciale, des ordres hiérarchiques de classe et la concurrence des loups qui se mangent entre eux, mais sur une solidarité entre les travailleurs qui encourage la créativité et la reconnaissance de la valeur de chaque individu, quels que soient son sexe, son origine nationale ou la couleur de sa peau.

Un monde socialiste.

•

Au cours du dernier demi-siècle, deux événements en particulier ont transformé les perspectives révolutionnaires pour

les travailleurs aux États-Unis. Ils ont eu un impact profond sur la capacité et l'efficacité, sur le caractère prolétarien, du Parti socialiste des travailleurs (SWP) et de l'Alliance des jeunes socialistes (YSA).

L'un est la conquête du pouvoir par les travailleurs et les agriculteurs de Cuba en 1959. Cette victoire n'a pas seulement ouvert la voie à la révolution socialiste dans les Amériques. Elle a marqué une reprise dans l'action du cours internationaliste prolétarien projeté pour la première fois par Karl Marx et Friedrich Engels plus d'un siècle auparavant, puis mis en application dans la vie réelle par les travailleurs et les paysans en Russie en 1917 sous la direction de V. I. Lénine et du Parti bolchevique.

L'autre est la montée, après la deuxième guerre mondiale, de la lutte populaire pour la libération des Noirs aux États-Unis, d'où a émergé Malcolm X, son dirigeant le plus remarquable. Même au début des années 1960, alors que Malcolm était encore le porte-parole le mieux connu de la Nation de l'islam, les dirigeants du Parti socialiste des travailleurs ont reconnu, dans ses paroles et ses actes, un dirigeant intransigeant d'un calibre exceptionnel. La Nation elle-même était une organisation religieuse nationaliste bourgeoise, ce qu'elle reste aujourd'hui. Comme Malcolm l'a fait remarquer après sa rupture publique avec la Nation en mars 1964, elle « ne participait pas à la politique » et sa hiérarchie, dirigée par Elijah Muhammad, « était principalement motivée par la protection de ses propres intérêts. »

Mais la voix de Malcolm était de plus en plus celle d'un dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière. Et durant la dernière année de sa vie, la clarté politique de ses paroles progressait à une vitesse étourdissante.

En janvier 1965, moins d'un an après sa rupture avec la Nation, Malcolm a dit à un journaliste de la télévision : « Je crois qu'il finira par y avoir un affrontement entre les opprimés et ceux qui commettent l'oppression. Je crois qu'il y

aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous et ceux qui veulent maintenir les systèmes d'exploitation.

« Je crois, a-t-il ajouté, qu'il y aura ce genre d'affrontement, mais je ne crois pas qu'il sera basé sur la couleur de la peau, ainsi qu'Elijah Muhammad l'avait enseigné. »

Parlant au nom de l'Alliance des jeunes socialistes à une réunion commémorative en mars 1965 à New York, quelques semaines après l'assassinat de Malcolm, j'avais noté avec quel acharnement Malcolm s'était frayé un chemin au-delà de ses origines dans la Nation de l'islam pour émerger dans la politique mondiale comme le remarquable « dirigeant de la lutte pour la libération des Noirs » aux États-Unis. « C'est d'abord et avant tout à son peuple qu'il appartient. » En même temps, pour les jeunes de toutes les origines attirés par la classe ouvrière et la politique prolétarienne, dans ce pays et autour du monde, Malcolm X était devenu « le visage et la voix authentique des forces de la révolution américaine à venir. Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires. [...] Malcolm a défié le capitalisme américain directement de l'intérieur. Pour notre génération de révolutionnaires, il était la preuve vivante que cela peut et va se produire ici. »

Presque un demi-siècle plus tard, je n'ai rien à changer à ce jugement et je peux encore reconnaître le jeune socialiste qui l'a porté. Mais je suis conscient que personne ne pourrait jamais reconnaître *ce* Malcolm, le Malcolm X vivant que nous avons connu — le Malcolm qui n'a jamais cessé de lutter et de grandir jusqu'au dernier jour de sa vie — si la connaissance de son cours politique ne vient que de *L'autobiographie de Malcolm X* préparée par le journaliste Alex Haley ou du film *Malcolm X* réalisé par Spike Lee et sorti en 1992[3]. Ce sont les principales sources de « renseignements » sur Malcolm

3. La traduction française de *L'autobiographie de Malcolm X*, initialement publiée au milieu des années 1960 en France et plusieurs

aujourd'hui : ils ont été lus ou vus, dans de nombreuses langues, par littéralement des dizaines de millions de personnes autour du monde. Mais les deux figent la trajectoire *politique* de Malcolm en avril 1964, quand il a accompli le hadj à la Mecque, seulement un mois après sa rupture publique avec la Nation de l'islam. Tout le reste après ce pèlerinage est rapidement expédié, à la fois dans l'autobiographie et dans le film. Mais les expériences de Malcolm et les conclusions politiques qu'il en a tirées ne se sont pas arrêtées là. En fait, il avait à peine commencé.

Cette présentation déformée de Malcolm X est aussi ce que les lecteurs découvrent dans *Les rêves de mon père : l'histoire d'un héritage en noir et blanc*, les mémoires parus en 1995 de Barack Obama, aujourd'hui président des États-Unis. Obama les a écrits pour préparer le lancement de sa carrière électorale dans une élection l'année suivante pour un siège au Sénat de l'État de l'Illinois. Il y dit qu'adolescent, il avait cherché conseil dans les travaux d'un certain nombre d'auteurs célèbres qui étaient noirs, dont James Baldwin, W. E. B. Du Bois, Ralph Ellison, Langston Hughes, Richard Wright. Et chacun d'entre eux, de façons différentes, a abouti « dans la même fuite lasse, tous des hommes épuisés et amers, le diable à leurs talons. » (Dans tous ces cas sauf le premier, le diable était le stalinisme. Mais les politiciens de Hyde Park et leurs partisans ou éditeurs progressistes l'ont toujours esquivé [4].)

Seule *L'autobiographie de Malcolm X* au début « semblait offrir quelque chose de différent, » a dit le futur prési-

---

fois rééditée depuis, en est en fait une version abrégée. — NOTE DE LA TRADUCTION

4. Libéraux du Parti démocrate provenant du quartier de l'Université de Chicago, un quartier de classe moyenne aisée, où Barak Obama avait vécu et fonctionné depuis le milieu des années 1990. — NOTE DE LA TRADUCTION

dent U.S. Pourtant elle aussi, a-t-il conclu, s'est avérée être un mirage. « Si la découverte de Malcolm vers la fin de sa vie — que certains blancs pourraient vivre à ses côtés comme frères au sein de l'islam — semblait offrir un certain espoir d'une éventuelle réconciliation, cet espoir apparaissait dans un futur lointain, dans une contrée lointaine. »

Si en effet cela résumait l'héritage et l'exemple de Malcolm, alors oui, ce *serait* un espoir pour « un futur lointain, dans une contrée lointaine. »

Mais cet aspirant parlementaire s'est-il seulement dérangé pour lire un quelconque mot de Malcolm des dix derniers mois de sa vie ? Au moins huit livres et brochures de discours et écrits de Malcolm étaient disponibles en anglais à cette époque (ainsi qu'un en espagnol), contenant une soixantaine de présentations, interviews et lettres datant de ces derniers mois. Mais pour beaucoup de gens de bien des horizons politiques, il est avantageux d'agir comme si ces textes qui documentent l'émergence des convictions révolutionnaires de Malcolm n'existent tout simplement pas. Comme si ces paroles n'avaient jamais été prononcées. Comme si Malcolm n'était pas mort à cause d'elles.

•

En juin 2009, presque quinze ans après avoir envoyé à l'éditeur son histoire en noir et blanc, Barack Obama a parlé sur un thème connexe à un titre différent cette fois-ci, celui de chef de l'exécutif et de commandant en chef de la puissance impérialiste dominante dans le monde. Au cours d'une visite d'État en Arabie saoudite et en Égypte, il s'est adressé à des étudiants et à d'autres à l'Université du Caire. Il leur a raconté les légendes intéressées et autovalorisantes des couches supérieures de la classe moyenne de toutes les couleurs de peau aux États-Unis, couches desquelles il s'est hissé jusqu'à la Maison-Blanche. Ce sont des légendes que Malcolm X a passé sa vie politique à dénoncer et à contrer, dans sa lutte pour éveiller

les Américains africains, et les autres pour qui il parlait, non pas à leur oppression, mais à leur propre valeur.

« Des siècles durant, » a dit le nouveau président au Caire, « les noirs en Amérique ont subi le coup du fouet en tant qu'esclaves et l'humiliation de la ségrégation. Mais ce n'est pas la violence qui a gagné les pleins droits à l'égalité. C'est une insistance pacifique et déterminée sur les idéaux qui sont au coeur de la fondation de l'Amérique. »

La violence institutionnalisée du commerce des esclaves et de l'esclavage a-t-elle pris fin, pour reprendre les mots du président U.S., grâce à une « insistance pacifique et déterminée » ? Les « idéaux qui sont au coeur de la fondation de l'Amérique » n'ont-ils pas inscrit l'esclavage dans la constitution de la république elle-même ?

L'« institution particulière » a-t-elle pris fin sans mutineries sur les bateaux d'esclaves et sans des actes courageux de défiance collective et individuelle de la part des Africains durant l'infâme « passage du milieu » à travers l'Atlantique ?

Sans les rébellions dirigées par Denmark Vesey, Nat Turner et des centaines d'autres, que les propriétaires d'esclaves et leur gouvernement ont dû noyer dans le sang afin de les mater ?

Sans les centaines de « chefs de train » armés du Chemin de fer clandestin comme Harriet Tubman[5] ?

Sans la guerre civile U.S., la guerre qui a occasionné le plus grand nombre de pertes de vies humaines de l'histoire des États-Unis, une guerre révolutionnaire qui en 1865 avait enrôlé quelque 200 000 soldats noirs dans la cause de l'Union ?

---

5. Harriet Tubman (environ 1820-1913). Ancienne esclave, dirigeante avant la guerre civile de la lutte pour abolir l'esclavage et la plus célèbre « chef de train » du Chemin de fer clandestin (*Underground Railroad*), le réseau de militants abolitionnistes qui aidaient les esclaves à s'évader de la servitude et à trouver leur voie vers la liberté. Harriet Tubman elle-même a effectué des incursions dans les États esclavagistes et a dirigé l'évasion de plus de 300 esclaves. — NOTE DE LA TRADUCTION

Sans la puissance de l'armée de l'Union ainsi que celle des milices locales qui ont soutenu la politique des gouvernements des États de la reconstruction radicale à travers le Sud de l'après-guerre civile — jusqu'en 1877, quand la bourgeoisie U.S. montante a trahi la deuxième révolution américaine et retiré son armée, ce qui a conduit à l'écrasement dans le sang de ces régimes populaires ?

La ségrégation de Jim Crow à travers le Sud des États-Unis a-t-elle été imposée sans violence ? Y a-t-on mis fin par l'amour et le pardon ? Et qu'est-ce qui a rendu possible le mouvement prolétarien de masse pour les droits des Noirs dans les années 1950, 1960 et au début des années 1970, si ce n'est la discipline politique et physique et le courage de millions de personnes, y compris au sein des forces armées impérialistes, *et* la détermination d'une avant-garde consciente à organiser la défense de leurs communautés contre la terreur des bandes nocturnes, par tous les moyens nécessaires ?

Les rébellions urbaines des années 1960 par les travailleurs qui sont noirs à Harlem, Watts, Chicago, Newark, Détroit et d'autres villes U.S. n'ont-elles pas signifié à la classe dirigeante que des millions de personnes parmi cette section opprimée et surexploitée de la classe ouvrière ne se contenteraient pas simplement de lois qui, encore une fois, reconnaîtraient formellement « les pleins droits à l'égalité » cités par le président U.S. au Caire ? Les militants et martyrs de la rébellion de la prison d'Attica et des autres soulèvements de détenus n'ont-ils pas utilisé les seuls moyens qui leur restaient pour attirer l'attention du monde sur les horreurs des pénitenciers de l'Amérique ? La brutalité raciste et l'inégalité de classe que le capitalisme a institutionnalisées n'ont-elles pas depuis largement survécu aux conquêtes remportées par les luttes pour les droits des Noirs au milieu du vingtième siècle ?

Une large avant-garde d'Américains africains n'a-t-elle pas vu ses luttes comme faisant partie intégrante des mouvements

de libération nationale victorieux qui ont balayé l'Afrique, l'Asie et les Caraïbes après la deuxième guerre mondiale et n'a-t-elle pas agi en conséquence ? Tout cela n'a-t-il pas fait reculer le racisme, augmenté la confiance parmi les Américains africains et jeté la base pour une plus grande unité dans la lutte de la part des travailleurs qui sont noirs, blancs et d'autres origines raciales ou nationales ?

Le bilan historique apporte des preuves irréfutables du fait que même l'État bourgeois le plus « démocratique » est au fond un appareil de violence massif et omniprésent, qui a pour fonction de préserver la domination capitaliste. Rien que depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, les soldats, les forces spéciales, les agents des « services de renseignement, » les mercenaires payés et les armes (de « haute » et asse technologie) de l'impérialisme U.S. ont été responsables u massacre et de la mutilation de millions de travailleurs et de paysans — du Viêt-nam à l'Irak et à l'Afghanistan, de l'Iran et de la Corée à Cuba, au Salvador et au Nicaragua, du Guatemala à l'Angola et à la Yougoslavie.

Malgré toutes les homélies bourgeoises intéressées et autovalorisantes sur les « idéaux qui sont au coeur de la fondation de l'Amérique, » l'histoire démontre des centaines de fois que ce ne sont pas ceux qui luttent contre l'exploitation et l'oppression qui sont la source de la violence dans le monde. C'est la dictature du capital — du capital marchand, industriel, bancaire et, aujourd'hui, financier — qui l'est.

La détermination et la capacité du peuple travailleur de se défendre — de nous défendre — de façon efficace en suivant la ligne de marche vers une lutte révolutionnaire pour le pouvoir vont décider s'il peut y avoir un avenir pacifique et productif pour l'humanité.

•

Une fois affranchi des entraves politiques de la Nation de l'islam au début de 1964, Malcolm X a fait face aux défis que

confrontent toutes les petites organisations révolutionnaires de la classe ouvrière. Comment se joindre à d'autres qui ne partagent pas votre programme et votre stratégie afin de lutter pour des objectifs communs, pour des revendications immédiates, pour l'espace nécessaire à l'action politique ? Comment, en s'engageant dans le travail politique, en faisant inlassablement de la propagande, trouver ceux avec qui converge le développement de vos positions ? Comment continuer à avancer en suivant un cours révolutionnaire dans des périodes moins que révolutionnaires, sans jamais se retirer dans l'existence d'une secte — confortable et repliée sur elle-même ?

La Nation de l'islam n'était pas une organisation politique. Elle n'avait pas de structure interne de débat ou de prise de décision qui permette à une direction de fixer un cours politique. La Nation fonctionnait sur la base de « révélations » et de décrets. Il n'y avait aucune possibilité de lutter pour clarifier des perspectives politiques. Par conséquent, Malcolm — que son prestige dans la Nation plaçait en deuxième place seulement derrière Elijah Muhammad et derrière personne quant au véritable respect dont il jouissait parmi les membres — n'a amené avec lui que peu de membres de l'organisation lorsqu'est survenue la scission. Ceux qui se sont joints à Malcolm étaient des cadres disciplinés, mais ce n'était pas encore une discipline *politique*. C'était une discipline encore ancrée dans des qualités morales individuelles, pas dans des convictions et habitudes *politiques* forgées, trempées et intériorisées à la longue, au cours du travail de masse et de l'action de lutte de classe.

La tâche à laquelle Malcolm X faisait face pendant les derniers mois de sa vie était de construire une organisation de cadres politiques. Il partait de zéro. Cela prendrait du temps. Et comme Malcolm le savait depuis le début, le *temps* était quelque chose que des forces à l'intérieur et autour de

la Nation, ainsi que les agences de police fédérales et locales, ici et à l'étranger, étaient déterminées à lui refuser.

•

Malcolm a attaché beaucoup d'importance à ses rencontres et à sa collaboration avec d'autres révolutionnaires, aux États-Unis ainsi qu'autour du monde. Il tenait en haute estime les combattants qui, aux prix de grands sacrifices, avaient livré bataille pour renverser les régimes coloniaux à travers l'Afrique et l'Asie. Il était particulièrement attiré par la direction révolutionnaire du gouvernement laïque d'Algérie, dont beaucoup, ainsi que Malcolm l'a noté, étaient « blancs » et dont un petit nombre seulement continuait à pratiquer la foi islamique. Sous la direction d'Ahmed Ben Bella, le gouvernement ouvrier et paysan de l'Algérie, contrairement à l'autres pays nouvellement indépendants de l'Afrique et du Moyen-Orient, mobilisait les travailleurs et les paysans pour remettre en question non seulement le pouvoir et les prérogatives de leurs anciens colonisateurs français, mais également ceux des propres propriétaires fonciers et capitalistes d'Algérie.

Malcolm était aussi de plus en plus influencé par l'exemple internationaliste de la révolution cubaine. Il avait exprimé sa solidarité et son admiration pour cette révolution et sa direction depuis ses débuts en accueillant de manière démonstrative Fidel Castro et Ernesto Che Guevara à Harlem. « La révolution cubaine — ça, c'est une révolution. Ils ont renversé le système, » a-t-il dit à un public en grande majorité noir à Détroit en novembre 1963, dans son dernier grand discours en tant que dirigeant de la Nation de l'islam. Mais en 1964 et au début de 1965 — à mesure que Malcolm voyait plus clairement le besoin de faire progresser la « rébellion généralisée des opprimés contre l'oppresseur, des exploités contre l'exploiteur » — son attirance politique envers la révolution cubaine s'est renforcée.

En janvier 1965, lorsque Malcolm a pris la parole à une réunion publique organisée par le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes à New York, il a commencé ses remarques en disant : « C'est la troisième fois que j'ai l'occasion d'être un invité du Forum ouvrier du Militant. J'ai toujours le sentiment que c'est un honneur et chaque fois qu'ils m'ouvriront la porte pour le faire, je viendrai sans hésitation. » Malcolm était un homme de parole. « Chaque fois » voulait bien dire « chaque fois. »

Malcolm prenait plaisir à *faire* des choses avec d'autres révolutionnaires. Une fois qu'assez de temps et d'expérience avaient permis à un climat de confiance mutuelle de se développer, Malcolm était avide d'échanger des leçons durement acquises sur *comment* faire davantage. Il voulait partager des renseignements avec d'autres révolutionnaires sur des « contacts » comme il les appelait — des individus, en particulier des jeunes, que chacun d'entre nous avions appris à connaître au cours de notre travail politique — ici aux États-Unis, en Afrique ou ailleurs.

En même temps, Malcolm n'était ni naïf ni ignorant des cours politiques profondément conflictuels des différentes organisations dans le mouvement ouvrier qui se disaient marxistes ou communistes, ce qui comprenait au début et au milieu des années 1960 le Parti communiste USA (CPUSA), le Parti ouvrier progressiste (Progressive Labor Party — PLP) et le Parti socialiste des travailleurs. À New York en particulier, il était impossible de fonctionner dans le mouvement noir à cette époque sans connaître des membres et partisans de ces partis. Le seul Parti communiste USA avait eu des milliers de membres américains africains à Harlem aussi récemment que dans les années 1930 et au début des années 1940.

Malcolm savait fort bien que le CPUSA et ses organisations soeurs dans le mouvement stalinien international détestaient son opposition intransigeante au cours politique des dirigeants des organisations pour les droits civils qui cherchaient

à réformer « le système d'exploitation » aux États-Unis et à travers le monde, plutôt que de viser — ainsi que Malcolm cherchait à le faire de plus en plus clairement — à organiser un mouvement révolutionnaire *pour le renverser.*

Malcolm s'opposait aux *deux* partis politiques impérialistes aux États-Unis. Son refus d'appeler à voter en 1964 pour le démocrate sortant Lyndon Johnson contre le républicain Barry Goldwater lors de l'élection présidentielle — une position qu'il avait en commun avec le Parti socialiste des travailleurs, mais pratiquement aucune autre organisation dans le mouvement ouvrier aux États-Unis — était particulièrement irritant pour les dirigeants du Parti communiste. Pendant quelque trois décennies, l'appui au Parti démocrate et à ses candidats avait été le principe directeur du cours de collaboration de classe du PC dans la politique U.S.

Quelques semaines après les élections de novembre 1964, Malcolm a dit aux participants d'un rassemblement à Paris en France : « Les capitalistes rusés, les impérialistes rusés » aux États-Unis « ont fait espérer au monde entier — y compris à des gens qui se disent marxistes — que Johnson l'emporterait contre Goldwater. [...] Ceux qui prétendent être des ennemis du système étaient à quatre pattes en attendant l'élection de Johnson — parce que celui-ci est sensé être un homme de paix. Et *à ce moment même,* il envoyait des troupes envahir le Congo et le Sud-Viêt-nam ! »

Quelques mois plus tard, au début de février 1965, les autorités de l'aéroport à Paris ont empêché Malcolm d'entrer une nouvelle fois en France pour participer à une autre réunion à laquelle il avait été invité à prendre la parole. Plus tard le même mois, à une réunion de l'Organisation de l'unité afro-américaine à Harlem, Malcolm a expliqué qu'avant même que le gouvernement français lui ait refusé l'entrée au pays, le Parti communiste français s'était assuré que la plus grande fédération syndicale en France non seulement refuse de louer sa salle de réunion aux organisateurs de l'événement à Paris pour Malcolm,

mais aussi « exerce son influence pour les empêcher d'obtenir » un autre endroit qu'ils avaient essayé de réserver.

•

La troisième partie de ce livre, « Ce que la révolution bolchevique nous a appris, » comprend les transcriptions de discussions sur la lutte de libération des Noirs aux États-Unis qui ont eu lieu en 1933 et 1939 avec le dirigeant bolchevique Léon Trotsky. Ces entretiens paraissent ici sous le titre « La question nationale et la voie vers la dictature prolétarienne aux États-Unis » — un résumé exact et fidèle de leur contenu, contrairement à « Léon Trotsky sur le nationalisme noir et l'autodétermination des Noirs, » le titre du livre dans lequel ces transcriptions ont été disponibles depuis 1967.

Au cours de ces discussions, Trotsky a incité la direction du Parti socialiste des travailleurs à réorienter le parti vers une participation accrue et approfondie dans la lutte de libération des Noirs en suivant la ligne de marche de la lutte révolutionnaire pour le pouvoir aux États-Unis. Le « parti ne peut remettre plus longtemps cette question extrêmement importante, » avait-il écrit dans une lettre adressée au dirigeant du SWP James P. Cannon en 1939 au cours de plusieurs jours de discussion avec des membres du parti.

Si le SWP ne relève ce défi politique, a dit Trotsky pendant ces entretiens, « notre parti ne peut se développer. Il dégénérera. [...] Il s'agit de la vitalité du parti. [...] Il s'agit de savoir si le parti se transformera en secte ou s'il est capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière. »

Ce livre est un engagement et une arme pour continuer à relever ce défi aujourd'hui et demain.

•

Malcolm X, la libération des Noirs et la voie vers le pouvoir ouvrier n'aurait jamais vu le jour sans la collaboration

au sein de la direction, pendant presque un demi-siècle, des cadres prolétariens du Parti socialiste des travailleurs qui sont noirs.

Le livre est le produit de leurs efforts disciplinés et de ceux d'autres cadres du SWP, dont les générations qui dirigent depuis le milieu des années 1970 le travail pour construire un parti qui est ouvrier, tant dans sa composition que dans son programme et ses actions. Qui ont été aux premiers rangs pour repousser les brutes racistes qui agressaient les bus scolaires, les manifestations et les piquets de grève. Qui font du travail communiste politique dans la classe ouvrière et les syndicats industriels. Qui participent aux grèves, aux campagnes de syndicalisation et aux escarmouches, petites et grandes, qui éclatent dans les ateliers. Qui se sont organisés au sein des forces armées impérialistes contre le racisme et contre le déni de leurs droits en tant que citoyens soldats. Qui descendent dans la rue avec d'autres pour dénoncer la brutalité policière, exiger la légalisation des travailleurs immigrés, dire non à la peine capitale et défendre le droit des femmes de choisir l'avortement. Qui ont fait partie du Parti politique noir indépendant national (National Black Independent Political Party — NBIPP) et d'autres organisations cherchant à faire avancer les droits des Noirs dans une perspective prolétarienne — et qui ont fait campagne pour les construire. Qui oeuvrent à éduquer et à mobiliser une opposition aux politiques impérialistes du gouvernement U.S. et à sa marche incessante vers une militarisation accrue et des guerres qui s'étendent.

Ce que les lecteurs trouveront dans ces pages est le fruit de décennies d'activité politique par des travailleurs et de jeunes communistes faisant campagne avec l'hebdomadaire *The Militant* et d'autres publications dans les rues, aux portes des usines, auprès des étudiants, sur les lignes de piquetage et les piquets de grève, de même qu'au cours d'actions et de meetings de protestation sociale. Par des cadres

prolétariens qui ont organisé et participé aux écoles de direction communistes, contribuant ainsi à leur éducation et à celle d'autres militants sur les leçons de plus de 150 ans de luttes révolutionnaires de la classe ouvrière. Par ceux qui se sont présentés pour le Parti socialiste des travailleurs à des fonctions électives, depuis les municipalités jusqu'à la présidence des États-Unis, et qui l'ont fait en opposition aux candidats — sans égard à la couleur de leur peau — des Partis démocrate et républicain et des autres partis bourgeois et petit-bourgeois.

Par des cadres qui ne se sont jamais lassés d'affronter les *race-baiters*, les *red-baiters* et les bigots et démagogues de tout acabit qui ont cherché à nier que des travailleurs, des agriculteurs et des jeunes qui sont noirs — et *fiers* d'être noirs — peuvent et vont devenir communistes en suivant la même voie et à partir de la même base politique que n'importe qui d'autre[6].

C'est en travaillant avec ces camarades — à travers de nombreuses crises et conjonctures, y compris la panique capitaliste mondiale qui en est encore aujourd'hui à ses débuts — que j'ai appris beaucoup de ce que les lecteurs découvriront dans ces pages. Coucher ces leçons sur papier est l'une de mes obligations et mon nom apparaît en tant qu'auteur. Mais je n'aurais pu arriver à ces conclusions sans avoir fait partie d'une organisation de cadres prolétariens disciplinés et mis à l'épreuve, qui comprend ces hommes et

---

6. Le *race-baiting* est la pratique démagogique où l'on prétend ou insinue que, pour la seule raison qu'un individu « n'est pas noir, » on ne peut lui faire confiance politiquement ni considérer ses opinions avec objectivité. De la même façon, le *red-baiting* est la pratique qui consiste à affirmer ou insinuer qu'il ne faut pas prendre en considération les opinions politiques d'une personne, ni travailler avec elle en toute objectivité, ni lui accorder les mêmes droits que les autres parce qu'elle est communiste (ou prétendument telle). — NOTE DE LA TRADUCTION

femmes d'origine africaine qui, dans leur vie et leurs activités, demeurent fidèles à leurs convictions révolutionnaires jusqu'à ce jour.

C'est à eux que je dédie *Malcolm X, la libération des Noirs et la voie vers le pouvoir ouvrier.*

NEW YORK
LE 4 OCTOBRE 2009

PREMIÈRE PARTIE

L'héritage politique de Malcolm X

Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires : hommage à Malcolm X

Jack Barnes
5 mars 1965

Le 21 février 1965, Malcolm X est assassiné alors qu'il vient de monter au podium de la salle Audubon de Harlem. Il devait être le principal orateur d'un rassemblement de l'Organisation de l'unité afro-américaine. Deux semaines plus tard, le 5 mars, les directions du Parti socialiste des travailleurs et de l'Alliance des jeunes socialistes organisent une réunion commémorative pour Malcolm, sous les auspices du Forum ouvrier du Militant. Plus de 200 personnes se pressent dans la salle du forum située au 116 University Place, juste à côté d'Union Square dans le sud de Manhattan.

Voici de larges extraits de la présentation qu'y a faite Jack Barnes, alors président national de l'Alliance des jeunes socialistes. Candidat du Parti socialiste des travailleurs à la présidence des États-Unis en 1964, Clifton DeBerry a présidé la réunion. Ont aussi pris la parole : James Shabazz, secrétaire et proche collaborateur de Malcolm ; Farrell Dobbs, secrétaire national du SWP ; et Robert DesVerney, un journaliste du *Militant*.

« Qu'est-ce qui a souvent poussé des jeunes qui écoutaient Malcolm X à s'engager sur la voie les conduisant à devenir des révolutionnaires prolétariens ? D'abord et avant tout, il disait la vérité — sans fard, sans détour et sans compromis, » déclare Jack Barnes (en haut), président national de l'Alliance des jeunes socialistes (YSA), lors d'une réunion commémorative pour Malcolm X tenue à New York le 5 mars 1965. Quelque 200 personnes assistent à l'événement, organisé par le Parti socialiste des travailleurs et la YSA.

Je voudrais parler ce soir non seulement au nom des membres de l'Alliance des jeunes socialistes, mais aussi des jeunes révolutionnaires de notre mouvement à travers le monde qui auraient voulu prendre la parole lors d'un événement à la mémoire de Malcolm X mais ne peuvent être présents. C'est particulièrement vrai de ceux qui, en Afrique, au Moyen-Orient, en France et en Angleterre, ont récemment eu la chance de rencontrer, de voir et d'entendre Malcolm.

Malcolm était le dirigeant de la lutte pour la libération des Noirs. Comme l'a déclaré Ossie Davis lors de ses funérailles, il était notre prince noir rayonnant, la virilité des Harlem du monde. C'est d'abord et avant tout à son peuple qu'il appartient.

Mais il était aussi le pédagogue, la source d'inspiration et le dirigeant d'un groupe beaucoup plus petit : les jeunes socialistes révolutionnaires en Amérique. Il était pour nous le visage et la voix authentiques des forces de la révolution américaine à venir. Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires.

Qu'est-ce qui attirait les jeunes révolutionnaires du monde entier vers Malcolm X ? Plus important, qu'est-ce qui a souvent poussé des jeunes qui l'écoutaient — y compris des jeunes qui n'étaient pas noirs — à s'engager sur la voie les conduisant à devenir des révolutionnaires ? Je crois qu'il y avait avant tout deux choses. Premièrement, il disait la simple vérité — sans fard, sans détour et sans compromis. Deuxièmement, il y avait l'évolution et le contenu de la pensée politique de Malcolm.

Malcolm a vu la profondeur de l'hypocrisie et du mensonge qui masquent les vrais rapports sociaux constituant la société américaine. Pour lui, le problème n'était pas tant les mensonges que la classe dirigeante et ses porte-parole propageaient que les mensonges et les calomnies que son peuple acceptait — sur son passé et ses potentialités.

Le message de Malcolm au ghetto, son agitation contre le racisme, était d'un type particulier. Ce qu'il avait à dire et ce qu'il a fait découlait de l'étude de l'histoire des Afro-Américains. Il a expliqué que pour savoir comment agir, découvrir ce qu'ils sont vraiment — savoir comment s'y prendre pour conquérir leur liberté — les Américains noirs devaient d'abord répondre à trois questions : D'où venez-vous ? Comment êtes-vous arrivés ici ? Qui est responsable de votre condition ?

La vérité de Malcolm était explosive parce qu'elle découlait de l'étude minutieuse de la façon dont l'Afro-Américain a été réduit en esclavage. Il a fait connaître les faits supprimés des livres d'histoire ordinaires et exclus des écoles. Lorsqu'il était membre des Musulmans noirs et après les avoir quittés, Malcolm a enseigné que le processus par lequel on a asservi les Africains a consisté à les déshumaniser. Avec une cruauté barbare, comparable aux pires camps de concentration nazis, on leur a appris à craindre l'homme blanc. On les a systématiquement dépouillés de leur langue, de leur culture, de leur histoire, de leurs noms, de leur religion, de tout lien avec leurs lieux d'origine en Afrique — de leur identité. On les a nommés *nègres*, pour marquer cette absence d'identité et ce déni de leur origine africaine.

Particulièrement après leur « émancipation », on leur a enseigné le christianisme de l'humilité, de la soumission et de la récompense au paradis. On leur a enseigné que l'Afrique est une jungle où les gens vivent dans des huttes de terre et que l'homme blanc leur a rendu un grand service en les amenant en Amérique.

Malcolm a demandé à l'Américain noir : Qui vous a appris à vous détester ? Se déteste-t-*il* lui-même ? Qui vous a appris à être pacifiste ? Était-*il* un pacifiste ? Qui a dit que les Noirs ne peuvent se défendre ? Se défend-*il* ? Qui vous a appris à n'aller ni trop loin, ni trop vite dans la lutte pour

votre liberté ? A-t-*il* quelque chose à perdre dans la vitesse de votre victoire ? Qui vous a appris à voter pour le renard afin d'échapper au loup ? Qu'est-ce que le renard vous donne en retour ?

Toutes ces questions et tellement d'autres n'avaient pas besoin de réponse. Toutes les questions s'adressaient à ceux qui n'avaient rien à perdre ni aucun intérêt dans le système tel qu'il existe maintenant.

La pensée politique de Malcolm a été l'autre facteur important dans le développement de ceux à qui il a enseigné. Premièrement, il croyait en l'unité afro-américaine dans l'action et il l'expliquait. Il pensait nécessaire de baser ses alliances sur cette unité et de rejeter sans condition toute alliance dégradante ou compromettante. Ce n'est que sur la base de cette unité, et de la dignité et du respect de soi qui l'accompagnent, qu'il est possible de mener la bataille pour la liberté. Ceux qui ignoreraient cette approche condamneraient les Américains noirs à n'être que la queue du cerf-volant d'autres forces, plus conservatrices.

« Nous ne pouvons penser nous unir à d'autres tant que nous ne nous serons pas d'abord unis entre nous. Nous ne pouvons penser nous rendre acceptables à d'autres tant que nous ne nous serons pas d'abord rendus acceptables à nous-mêmes. On ne peut unir bananes et feuilles éparpillées[1]. » Malcolm savait que les Afro-Américains en avaient assez de ce genre d'unité — avec les libéraux, le Parti communiste et le Parti socialiste.

Deuxièmement, il a parlé d'autodéfense et de la vraie source de la violence. Il a inlassablement fait remarquer que l'oppresseur est la source de la violence, pas l'opprimé. Il a inlassablement souligné l'usage de la violence par l'oppresseur. D'un côté, le gouvernement et les médias prêchent le

1. « A Declaration of Independence, » 12 mars 1964, *Malcolm X Speaks*, Pathfinder, 1965, 1989, p. 34 du tirage de 2009.

pacifisme au Noir américain tandis que de l'autre, ils annoncent froidement qu'ils vont détruire autant de Nord-vietnamiens qu'ils le désirent. Malcolm ne s'est jamais lassé de faire remarquer l'hypocrisie de cette forme de pacifisme, son inefficacité et son caractère dégradant et dépréciateur.

Il y a dix mois, lors du premier Forum ouvrier du Militant où il a pris la parole, Malcolm nous a dit : « George Washington n'a pas obtenu l'indépendance de ce pays de manière non violente et Patrick Henry n'a pas proposé une déclaration [d'indépendance] non violente. Et vous m'apprenez à les regarder comme des patriotes et des héros. Il est temps pour vous de comprendre que j'ai bien étudié vos livres. [...] Aucune personne blanche ne lutterait pour sa liberté de la même façon qu'il nous a aidés, vous et moi, à lutter pour notre liberté. Non, aucun d'entre eux ne le ferait. Lorsqu'il s'agit de la liberté des Noirs, l'homme blanc organise des voyages de la liberté et des sit-in, il est non violent, il chante « We Shall Overcome » [Nous vaincrons] et tout le reste. Mais quand la propriété de l'homme blanc est menacée ou que la liberté de l'homme blanc est menacée, il n'est pas non violent[2]. »

Troisièmement, à la différence de tout autre dirigeant noir et à la différence de tout autre dirigeant de masse de mon époque, il n'a cessé de dénoncer le vrai rôle du Parti démocrate et il a fait remarquer combien il était erroné de croire que le gouvernement fédéral de ce pays libérerait les Afro-Américains. Il a dit : « Les démocrates obtiennent le soutien des Noirs, or les Noirs n'obtiennent rien en retour. Les Noirs font passer les démocrates en premier, mais les démocrates font passer les Noirs en dernier. De quel alibi se

2. « Speech on Black Revolution, » 8 avril 1964, *Two Speeches by Malcolm X*, Pathfinder, 1965, 1987, 1990, p. 12 du tirage de 2008 ; et la période de questions qui a suivi ce discours, dans Malcolm X, *By Any Means Necessary*, Pathfinder, 1970, 1992, p. 45-46 du tirage de 2008.

servent les démocrates ? Ils rejettent la responsabilité sur les dixiecrates. Un dixiecrate n'est rien d'autre qu'un démocrate déguisé. [...] Parce qu'en réalité Dixie, c'est tout le territoire au sud de la frontière canadienne[3]. »

Plutôt que de se contenter de diriger son feu contre les marionnettes, Malcolm X a toujours cherché à dénoncer les *vrais* responsables du maintien du racisme dans cette société. Quand le commissaire [Michael] Murphy de la police de New York l'a attaqué lui et d'autres en les traitant d'« irresponsables », Malcolm a répondu que Murphy ne faisait que son travail. Le maire [Robert] Wagner, le patron de Murphy, était celui qui était responsable de l'accusation.

Malcolm ne s'est jamais lassé d'expliquer et de démontrer que c'était le gouvernement fédéral actuellement dirigé par le président [Lyndon] Johnson, un démocrate, qui était responsable du maintien du racisme dans le Nord et dans le Sud. Il a ainsi démontré la continuité entre le traitement inhumain infligé aux Noirs et la responsabilité de la condition du peuple noir portée par ceux qui dirigent cette société aujourd'hui. Comme l'a fait remarquer un de ses camarades, le frère Benjamin, lors d'une récente réunion de l'Organisation de l'unité afro-américaine, le Nord est responsable du racisme dans le Sud parce qu'« ils ont gagné la guerre civile. »

C'est lorsqu'il parlait du Parti démocrate qu'un autre aspect de Malcolm ressortait clairement. C'était sa capacité de traduire les idées complexes et importantes qu'il avait développées et assimilées dans le langage de ceux qui — il le savait — allaient changer le monde. La capacité de parler

---

3. *Two Speeches by Malcolm X*, p. 21. Les « dixiecrates » étaient l'aile ouvertement ségrégationniste du Parti démocrate, qui dominait à l'époque la majeure partie du Sud des États-Unis — une région connue comme Dixie depuis la fin de la guerre civile. « Dixie » est le titre d'une chanson qui est devenue l'hymne le plus connu de la Confédération pendant la guerre civile.

clairement aux opprimés a été le don propre à tous les grands dirigeants révolutionnaires de l'histoire.

Le *Militant* a rapporté qu'au cours de la conférence de presse à Harlem qui a suivi son retour d'Afrique il y a huit mois, Malcolm a qualifié d'hypocrite le président Johnson. Il a fait remarquer que le meilleur ami de LBJ [Johnson] au Sénat, Richard Russell, dirigeait la lutte contre le projet de loi sur les droits civils. Un journaliste a contesté les propos de Malcolm. Il doutait que l'amitié entre Johnson et Russell prouve quoi que ce soit. Malcolm l'a regardé avec son sourire habituel et a aussitôt répondu : « Si vous me dites que vous êtes contre dévaliser les banques mais que votre meilleur ami est Jesse James, j'ai de bonnes raisons de douter de votre sincérité[4]. »

Le dernier point de son développement politique, si important dans l'éducation de ces jeunes qui le suivaient, qui comptaient sur lui ou qui de bien des façons ont été éduqués par lui, ce fut son internationalisme révolutionnaire.

Malcolm donnait au moins trois raisons pour sa perspective internationaliste. Premièrement, c'était l'identité commune de la structure du pouvoir qui pratique le racisme dans ce pays et qui pratique l'impérialisme ailleurs. « Ce système ne nous domine pas seulement en Amérique, a-t-il dit, il domine le monde[5]. »

Deuxièmement, c'est seulement en prenant conscience qu'ils font partie de la vaste majorité non blanche du monde, qui lutte et qui est en train de gagner sa liberté, que les Afro-Américains auront le courage de livrer la bataille pour leur liberté par tous les moyens nécessaires.

---

4. « Malcolm X Back from Africa—Urges Black United Front, » dans l'édition du 1er juin 1964 du *Militant*.

5. « At a Meeting in Paris, » 23 novembre 1964, *By Any Means Necessary*, p. 146 du tirage de 2008.

« Parmi les soi-disant Nègres dans ce pays, a dit Malcolm, en règle générale, les groupes pour les droits civils, ceux qui croient dans les droits civils, passent la majeure partie de leur temps à essayer de prouver qu'ils sont Américains. Leur réflexion est habituellement nationale, confinée aux frontières de l'Amérique. Et ils se voient toujours comme une minorité. Lorsqu'ils se regardent sur la scène américaine, la scène américaine est une scène blanche. Un Noir présent sur cette scène en Amérique est donc automatiquement en minorité. Il est celui qu'on donne perdant. Dans sa lutte, il adopte toujours la démarche du mendiant, le chapeau dans la main, qui cherche le compromis. » Mais, a-t-il dit, nous ne mendions pas, nous ne vous remercions pas de nous donner ce que vous auriez dû nous donner il y a cent ans[6].

Enfin, il y avait le fait qu'en dernière analyse, on ne peut gagner la liberté quelque part sans la gagner partout. En Afrique, a-t-il dit, « Notre problème, c'est votre problème [...] Vos problèmes ne seront jamais totalement résolus à moins que les nôtres ne le soient. Vous ne serez jamais complètement respectés à moins que nous le soyons. Vous ne serez jamais reconnus en tant qu'êtres humains libres à moins que nous soyons reconnus et traités aussi comme des êtres humains[7]. »

Malcolm X venait du ghetto américain. Il parlait au nom du ghetto américain. Et il adressait son message avant tout au ghetto américain. Mais il est devenu une figure d'envergure mondiale et il a développé ses idées relativement aux grands événements de l'histoire mondiale de son temps.

---

6. *Two Speeches by Malcolm X*, p. 16.

7. *Malcolm X Speaks*, p. 91. Extrait d'une note soumise par Malcolm X à la réunion des 17-21 juillet 1964 de l'Organisation de l'unité africaine au Caire en Égypte.

Si on doit comparer Malcolm X à une figure internationale, le parallèle le plus frappant est Fidel Castro. Tous les deux appartiennent à la génération dont l'idéologie a été façonnée sous le double impact de la deuxième guerre mondiale et des trahisons et carences monstrueuses des partis communistes stalinisés. Ces hommes ont trouvé de manière indépendante leur voie vers la lutte révolutionnaire, en contournant à la fois la social-démocratie et le stalinisme.

Ils ont chacun commencé à partir de la lutte de libération menée par son propre peuple opprimé et exploité. Chacun a épousé le nationalisme de son peuple comme étant nécessaire pour le mobiliser dans la lutte pour sa liberté. Chacun a souligné l'importance de la solidarité des opprimés à travers le monde dans leur lutte contre un oppresseur commun.

Fidel n'a pas commencé comme un marxiste convaincu ni comme un socialiste révolutionnaire. Comme Malcolm, il était déterminé à poursuivre la libération nationale de son peuple par « tous les moyens nécessaires » et sans faire le moindre compromis avec ceux qui ont le moindre intérêt dans le statu quo.

Le dévouement de Fidel Castro à l'indépendance politique et au développement économique de Cuba l'a conduit à s'opposer au capitalisme. De la même façon, l'opposition inconditionnelle de Malcolm au racisme l'a amené à s'identifier aux révolutions des peuples coloniaux qui étaient en train de se retourner contre le capitalisme et à conclure finalement qu'il était nécessaire d'éliminer le capitalisme dans ce pays pour obtenir la liberté. Tout comme Fidel Castro a découvert qu'il ne peut y avoir d'indépendance politique et de développement économique dans un pays colonial sans rompre avec le capitalisme, Malcolm aussi en était arrivé à la conclusion que le capitalisme et le racisme étaient tellement enchevêtrés aux États-Unis qu'il fallait bouleverser le système afin d'éliminer le racisme.

Le nationalisme noir de Malcolm visait à préparer les Noirs à lutter pour leur liberté. « La plus grande erreur du mouvement, » a-t-il dit dans une entrevue parue dans l'édition du 25 février du *Village Voice*, « ce fut d'essayer d'organiser des gens endormis autour d'objectifs spécifiques. Il faut d'abord réveiller les gens, l'action vient ensuite. »

« Les réveiller à leur exploitation ? » a demandé la journaliste. « Non, a-t-il répondu, à leur humanité, à leur propre valeur et à leur héritage [8]. »

Tout ce qu'il a dit aux Noirs visait à accroître leur confiance, à les organiser indépendamment de ceux qui les opprimaient et à leur apprendre qui était responsable de leur condition et qui étaient leurs alliés. Il leur expliquait qu'ils faisaient partie de la grande majorité — les non-blancs et les opprimés du monde. Il enseignait qu'on ne peut gagner la liberté qu'en luttant. Elle n'a jamais été donnée à qui que ce soit. I expliquait qu'on ne pouvait la gagner qu'en faisant une vé ritable révolution qui bouleverse et change la société toute entière.

Il n'est donc pas surprenant que beaucoup de ceux qui se considéraient des socialistes, des radicaux et même des marxistes n'ont pu reconnaître le caractère révolutionnaire de Malcolm et s'identifier à lui. Ils ne pouvaient reconnaître le contenu révolutionnaire de ce grand dirigeant dans les formes, le langage et les couleurs foncées du ghetto prolétarien américain qui l'habillaient.

Malgré toute sa nature exceptionnelle et sa grandeur en tant qu'individu, il n'aurait pu parvenir à cette compréhension sans que les conditions dans ce pays ne soient telles qu'elles le rendent possible. Bien que personne ne puisse le remplacer, le fait qu'il a fait ce qu'il a fait, qu'il est devenu

8. « We Have to Learn How to Think, » entrevue avec Marlene Nadle pour le *Village Voice*, Malcolm X, *February 1965: The Final Speeches*, Pathfinder, 1992, p. 250-251 du tirage de 2008.

le dirigeant révolutionnaire qu'il était est la preuve qu'il y aura d'autres Malcolm.

Il en était la preuve comme Fidel en est la preuve. Fidel s'est dressé à 150 kilomètres de l'impérialisme le plus puissant au monde, lui a fait un pied de nez et nous a montré : « Voyez, on peut le faire. Ils ne peuvent pas continuer à contrôler le monde à jamais. »

Malcolm est même allé plus loin que Fidel, parce que Malcolm a défié le capitalisme américain directement de l'intérieur. Pour notre génération de révolutionnaires, il était la preuve vivante que cela peut et va se produire ici.

Notre tâche, la tâche de la YSA, c'est d'apprendre aux jeunes révolutionnaires de ce pays à différencier le nationalisme des opprimés du nationalisme de l'oppresseur. De leur apprendre à différencier les forces de libération des forces des exploiteurs. De leur apprendre à entendre les voix de la révolution, quel qu'en soit le timbre. De leur apprendre à différencier l'autodéfense de la victime de la violence de l'agresseur. De leur apprendre à refuser de concéder un centimètre au libéralisme blanc et à tendre la main aux héritiers de Malcolm, à l'avant-garde du ghetto, comme à des frères et des camarades.

Couverture de l'édition de mars-avril 1965 de la revue *Young Socialist*, contenant l'interview donnée par Malcolm X à des dirigeants de l'Alliance des jeunes socialistes le 18 janvier 1965.

« La presse a délibérément et habilement projeté de moi l'image d'un raciste, d'un suprématiste racial et d'un extrémiste, dit Malcolm. Je ne suis pas un raciste. Je suis contre toute forme de racisme et de ségrégation, toute forme de discrimination. »

Entrevue du « Young Socialist »

Malcolm X
18 janvier 1965

En janvier 1965, Jack Barnes, président national de l'Alliance des jeunes socialistes, et Barry Sheppard, un membre de l'équipe du journal *The Militant*, interviewent Malcolm X pour la revue *Young Socialist*. Lors d'une réunion avec Jack Barnes quelques jours plus tard, Malcolm revoit et entérine le texte, qui sera publié dans l'édition de mars-avril 1965 du *Young Socialist*.

YOUNG SOCIALIST : Quelle image la presse a-t-elle projetée de vous ?

MALCOLM X : Eh bien, la presse a délibérément et habilement projeté de moi l'image d'un raciste, d'un suprématiste racial et d'un extrémiste.

YOUNG SOCIALIST : Qu'est-ce qui est faux dans cette image ? Que défendez-vous réellement ?

MALCOLM X : D'abord, je ne suis pas un raciste. Je suis contre toute forme de racisme et de ségrégation, toute forme de discrimination. Je crois dans les êtres humains et je crois

que tous les êtres humains doivent être respectés en tant que tels, peu importe leur couleur.

YOUNG SOCIALIST : Pourquoi avez-vous rompu avec les Musulmans noirs ?

MALCOLM X : Je n'ai pas rompu. Il y a eu une scission. La scission s'est produite avant tout parce qu'ils m'ont mis dehors. Et ils m'ont mis dehors à cause de mon approche sans compromis des problèmes que je pensais devoir être résolus et que le mouvement pouvait résoudre.

Je trouvais que le mouvement traînait les pieds dans plusieurs domaines. Il ne s'impliquait pas dans les luttes civiles, civiques ou politiques que notre peuple affrontait. Tout ce qu'il faisait, c'était d'insister sur l'importance d'une réforme morale : ne fumez pas, ne buvez pas, ne permettez ni la for-
ication ni l'adultère. Quand j'ai découvert que la hiérarchie
'e-même ne pratiquait pas ce qu'elle prêchait, il est devenu
ir que cette partie de son programme avait failli.

La seule façon pour lui de fonctionner et de faire quelque chose de significatif dans la communauté, c'était donc de participer aux facettes politiques et économiques de la lutte noire. Et l'organisation n'était pas prête à le faire parce qu'elle aurait été contrainte d'adopter une position trop combative, trop intransigeante et trop militante. La hiérarchie était devenue conservatrice. Elle était principalement motivée par la protection de ses propres intérêts.

Je pourrais aussi ajouter que même si le mouvement des Musulmans noirs se présentait comme un groupe religieux, la religion qu'ils avaient adoptée — l'islam — ne les reconnaissait pas. Sur le plan religieux, ils étaient donc dans un vide. Et ils ne participaient pas à la politique, ils n'étaient donc pas un groupe politique. Quand vous avez une organisation qui n'est ni politique, ni religieuse et qui ne prend pas part à la lutte pour les droits civils, comment peut-elle se décrire ? Elle est dans un vide. Ce sont donc tous ces facteurs qui m'ont amené à faire scission de l'organisation.

YOUNG SOCIALIST : Quels sont les buts de votre nouvelle organisation ?

MALCOLM X : Il y a deux organisations. Il y a la Mosquée musulmane inc. [incorporée ou constituée en société], qui est religieuse. Elle a pour but de créer une atmosphère et des ressources où les gens intéressés par l'islam peuvent mieux comprendre l'islam. L'autre organisation, l'Organisation de l'unité afro-américaine, a pour but d'utiliser tous les moyens nécessaires pour parvenir à une société où les 22 millions d'Afro-Américains sont reconnus et respectés en tant qu'êtres humains.

YOUNG SOCIALIST : Comment définissez-vous le nationalisme noir, auquel on vous a identifié ?

MALCOLM X : Avant je définissais le nationalisme noir comme l'idée que l'homme noir doit contrôler l'économie de sa communauté, la politique de sa communauté et ainsi de suite.

Mais en mai, quand j'étais en Afrique au Ghana, j'ai parlé avec l'ambassadeur algérien, qui est très combatif et un révolutionnaire dans le sens véritable du mot. (Et il a fait ses preuves en menant une révolution victorieuse contre l'oppression dans son pays [9].) Quand je lui ai dit que ma philosophie politique, sociale et économique était le nationalisme noir, il m'a demandé très franchement : bien, quelle était sa place dans tout ça ? Parce qu'il était blanc. C'était un Africain, mais il était algérien et, selon toute apparence, c'était un homme blanc. Et, a-t-il dit, si je définis mon objectif comme la victoire du nationalisme noir, quelle est sa place

9. En 1962, l'Algérie a remporté son indépendance de la France après une guerre de libération de huit ans. À l'époque décrite par Malcolm, un gouvernement révolutionnaire populaire dirigé par Ahmed Ben Bella organisait les travailleurs des villes et des campagnes pour empiéter de plus en plus sur les rapports sociaux capitalistes. Un coup d'État dirigé par Houari Boumedienne a renversé le gouvernement des travailleurs et des paysans en juin 1965.

dans tout ça ? Et quelle y est la place des révolutionnaires du Maroc, de l'Égypte, de l'Irak et de la Mauritanie ? Il m'a donc montré comment je m'aliénais des gens qui étaient de véritables révolutionnaires, déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires.

J'ai donc eu à repenser et à réévaluer en profondeur ma définition du nationalisme noir. Peut-on réduire au nationalisme noir la solution des problèmes auxquels notre peuple fait face ? Et vous remarquerez que je n'ai pas employé le terme depuis plusieurs mois. Mais j'aurais toujours beaucoup de mal à donner une définition précise de la philosophie d'ensemble que je crois nécessaire pour la libération du peuple noir dans ce pays.

YOUNG SOCIALIST : Est-il vrai, comme on le dit souvent, que vous êtes partisan de la violence ?

MALCOLM X : Je ne suis pas partisan de la violence. Si nous pouvions faire reconnaître et respecter notre peuple par des moyens pacifiques, excellent. Tout le monde aimerait atteindre ses objectifs de manière pacifique. Mais je suis aussi réaliste. Les seuls gens dans ce pays à qui l'on demande d'être non violents, ce sont les Noirs. Je n'ai jamais entendu personne aller voir le Ku Klux Klan et lui enseigner la non-violence, ou la [John] Birch Society et d'autres éléments de droite. On ne prêche la non-violence qu'aux Américains noirs et je ne suis pas d'accord avec quiconque veut enseigner la non-violence à notre peuple tant qu'il n'y a personne qui enseigne en même temps à notre ennemi d'être non violent. Je crois que nous devons nous protéger par tous les moyens nécessaires quand nous sommes attaqués par des racistes.

YOUNG SOCIALIST : Selon vous, qu'est-ce qui est responsable des préjugés raciaux aux USA ?

MALCOLM X : L'ignorance et l'avidité. Et un programme habilement conçu de méséducation qui va de pair avec le système américain d'exploitation et d'oppression.

Si toute la population américaine était correctement éduquée — par correctement éduquée, j'entends véritablement renseignée sur l'histoire et la contribution de l'homme noir — je pense que beaucoup de blancs auraient moins de sentiments racistes. Ils auraient plus de respect pour l'homme noir en tant qu'être humain. En sachant quelles ont été les contributions passées de l'homme noir à la science et à la civilisation, les sentiments de supériorité de l'homme blanc seraient au moins partiellement remis en cause. De même, le sentiment d'infériorité qu'a l'homme noir serait remplacé par une connaissance équilibrée de lui-même. Il se sentirait davantage comme un être humain. Il agirait davantage comme un être humain, dans une société d'êtres humains.

On a donc besoin d'éducation pour les éliminer. Et le fait d'avoir des universités ne veut pas dire que vous avez de l'éducation. Les universités du système d'éducation américain sont habilement utilisées pour méséduquer.

YOUNG SOCIALIST : Quelles ont été les points marquants de votre voyage en Afrique ?

MALCOLM X : J'ai visité l'Égypte, l'Arabie, le Koweït, le Liban, le Soudan, l'Éthiopie, le Kenya, le Tanganyika et Zanzibar (aujourd'hui la Tanzanie), le Nigeria, le Ghana, le Libéria, la Guinée et l'Algérie. Pendant ce voyage, j'ai eu des audiences avec le président Nasser d'Égypte, le président Nyerere de la Tanzanie, le président Jomo Kenyatta du Kenya (il était alors premier ministre), le premier ministre Milton Obote d'Ouganda, le président Azikiwe du Nigeria, le président Nkrumah du Ghana et le président Sékou Touré de Guinée. Je pense que les points marquants ont été les audiences que j'ai eues avec ces personnes parce qu'elles m'ont donné la chance de sonder leur pensée. J'ai été impressionné par leur analyse du problème et beaucoup de leurs suggestions m'ont considérablement aidé à élargir mon point de vue.

YOUNG SOCIALIST : Quelle est l'influence de l'Afrique révolutionnaire sur la réflexion du peuple noir ici dans ce pays ?

MALCOLM X : Toute l'influence du monde. Vous ne pouvez séparer la combativité dont le continent africain fait preuve de la combativité dont les Noirs américains font preuve. L'image positive qui se développe des Africains se développe aussi dans l'esprit des Américains noirs et, par conséquent, ces derniers développent une image plus positive d'eux-mêmes. Ils franchissent ensuite des pas plus positifs — ils passent à l'action.

Vous ne pouvez séparer la révolution africaine de l'état d'esprit de l'homme noir en Amérique. Pas plus que vous ne pouvez séparer la colonisation de l'Afrique de la situation subalterne dans laquelle s'est si longtemps complu l'homme noir dans ce pays. Depuis que l'Afrique a obtenu son indépendance dans la révolution, vous remarquerez à quel point la communauté noire a multiplié ses dénonciations de la discrimination.

YOUNG SOCIALIST : Comment voyez-vous le rôle des USA au Congo[10] ?

---

10. Le Congo a déclaré son indépendance de la Belgique le 30 juin 1960. Le premier ministre du nouveau gouvernement indépendant était Patrice Lumumba, qui y avait dirigé la lutte de libération. Washington et Bruxelles se sont empressés de préparer le renversement de Lumumba en organisant des attaques par des soldats belges, des unités de mercenaires et les forces du régime sécessionniste — soutenu par l'impérialisme — de Moïse Tshombe dans la province du Katanga, située dans le sud du Congo et riche en minéraux. Devant ces nombreuses attaques, Lumumba a commis l'erreur fatale de faire appel à l'aide militaire des Nations unies. À la fin de 1960, à l'instigation de Washington et Bruxelles, Joseph Mobutu, un officier de l'armée congolaise, a destitué Lumumba et l'a mis en état d'arrestation. Sous le regard des soldats suédois portant le béret bleu de la « force de maintien de la paix » de l'ONU, Mobutu a remis Lumumba aux forces de Tshombe qui ont assassiné le dirigeant congolais en janvier 1961.

En 1964, Tshombe a été installé comme premier ministre du Congo. Basées dans les provinces de l'est du pays, des forces s'inspirant de Lumumba se sont rebellées. Des mercenaires et des soldats belges ont aidé Tshombe à écraser le soulèvement. Washington a organisé une escadrille

MALCOLM X : Il est criminel. Il n'y a probablement pas de meilleur exemple d'activité criminelle contre un peuple opprimé que le rôle joué par les USA au Congo, à travers leurs liens avec Tshombe et les mercenaires. Vous ne pouvez fermer les yeux sur le fait que Tshombe reçoit son argent des États-Unis. L'argent qu'il utilise pour embaucher ces mercenaires — ces tueurs à gages importés d'Afrique du Sud — vient des États-Unis. Ceux qui pilotent ces avions ont été entraînés par les États-Unis. Les bombes mêmes qui déchiquètent les corps des femmes et des enfants viennent des États-Unis. Je ne peux donc voir le rôle des États-Unis au Congo que comme un rôle criminel. Et je pense que les graines qu'ils sèment au Congo, ils auront à les récolter. Ce qu'ils font là-bas se retournera un jour contre eux.

YOUNG SOCIALIST : Et le rôle des USA au Sud-Viêt-nam ?

MALCOLM X : La même chose. Il démontre l'ignorance réelle de ceux qui contrôlent la structure de pouvoir américaine. Si la France n'a pu rester là-bas avec toutes sortes d'armes lourdes et aussi profondément retranchée qu'elle l'était dans ce qu'on appelait alors l'Indochine, je ne vois pas comment quelqu'un qui est sain d'esprit peut penser que les États-Unis peuvent y entrer [11]. C'est impossible. Ça démontre donc leur

---

d'avions U.S. pilotés par des pilotes U.S. pour effectuer des missions de bombardement et de mitraillage au sol. Des milliers de civils ont été tués dans la répression de la révolte.

11. De 1946 à 1954, le gouvernement français a mené une guerre contre les forces de libération au Viêt-nam, qui faisait alors partie de l'empire colonial français. La France s'est avérée incapable de vaincre le mouvement pour l'indépendance et la guerre s'est terminée par la partition du pays. Les forces de libération ont pris le pouvoir au Nord-Viêt-nam et, sous le gouvernement des travailleurs et des paysans qui y a été établi, les producteurs exploités ont exproprié par la suite les propriétaires fonciers et les capitalistes. Les occupants français se sont retirés et un régime néocolonial soutenu par les États-Unis s'est établi dans le Sud. Devant une remontée de la lutte de libération dans le Sud-Viêt-nam,

ignorance, leur aveuglement et leur incapacité de prévoir et de tirer les leçons du passé. Leur défaite complète au Sud-Viêt-nam n'est qu'une question de temps.

YOUNG SOCIALIST : Comment voyez-vous l'activité des étudiants blancs et noirs qui sont allés dans le Sud l'été dernier et qui ont essayé d'inscrire les Noirs sur les listes électorales ?

MALCOLM X : L'effort était bon. Je devrais dire que l'objectif d'inscrire les Noirs dans le Sud était bon parce que le seul vrai pouvoir qu'a un homme pauvre dans ce pays, c'est le pouvoir du bulletin de vote. Mais je ne crois pas que c'était intelligent de les envoyer là-bas en leur disant d'être non violents. Je suis d'accord avec l'effort visant à inscrire les Noirs, mais je pense qu'on devrait permettre à ceux qui y participent d'utiliser tous les moyens à leur disposition pour se défendre contre les attaques du Klan, du Conseil des citoyens blancs et d'autres groupes.

YOUNG SOCIALIST : Que pensez-vous du meurtre des trois militants pour les droits civils et de ce qui est arrivé à leurs assassins [12] ?

Washington y a envoyé au début des années 1960 des milliers de soldats initialement appelés « conseillers ». En 1968, il y avait 540 000 soldats de combat U.S. au Viêt-nam.

12. En juin 1964, le Ku Klux Klan a assassiné trois militants pour les droits civils — deux blancs et un Noir — à Philadelphia au Mississippi. On n'a retrouvé les corps de Michael Schwerner, Andrew Goodman et James E. Chaney que le 4 août. L'État du Mississippi n'a jamais porté d'accusations de meurtre pour ces assassinats.

À la fin de 1964, le département de la Justice U.S. a mis 19 hommes en examen en relation avec les assassinats sous des accusations de complot en vertu de la loi fédérale, mais les poursuites ont été abandonnées deux ans plus tard. En 1967, le FBI a arrêté 21 hommes, encore une fois sous des accusations de complot en vertu des lois fédérales sur les droits civils. Sept ont été reconnus coupables et condamnés à des peines de prison allant de trois à dix ans. Aucun n'a été emprisonné plus de six ans.

En 2005, Edgar Ray Killen, un organisateur de l'attaque du KKK qui n'avait pas été reconnu coupable lors du procès de 1967, a été jugé

MALCOLM X : Cela démontre qu'en réalité la société dans laquelle nous vivons n'est pas telle qu'elle voudrait paraître aux yeux du reste du monde. Il s'agissait de meurtres et le gouvernement fédéral est impuissant parce que l'affaire implique des Noirs. Mêmes les blancs impliqués étaient impliqués à aider des Noirs. Et chaque fois qu'il s'agit de quelque chose dans cette société qui implique d'aider les Noirs, le gouvernement fédéral montre son incapacité de fonctionner. Mais il peut fonctionner au Sud-Viêt-nam, au Congo, à Berlin et dans d'autres endroits qui ne sont pas de ses affaires[13]. Mais il ne peut fonctionner au Mississippi.

YOUNG SOCIALIST : Dans un récent discours, vous avez mentionné avoir rencontré John Lewis du SNCC en Afrique. Pensez-vous que les dirigeants plus jeunes et plus militants du Sud sont en train d'élargir leurs vues sur toute la lutte en général ?

MALCOLM X : Bien sûr. Quand j'étais dans le mouvement des Musulmans noirs, j'ai parlé dans beaucoup d'universités blanches et d'universités noires. Je savais déjà en 1961 et 1962 que la jeune génération était très différente de la précédente et que beaucoup d'étudiants étaient plus sincères dans leur analyse du problème et dans leur désir de le voir résoudre. Dans des pays étrangers, les étudiants ont aidé à déclencher la révolution. Ce sont les étudiants qui ont déclenché la révolution au Soudan, qui ont chassé Syngman Rhee du pouvoir en Corée, qui ont chassé Menderes en Turquie[14]. Les

---

pour homicide involontaire par l'État du Mississippi. Âgé de 80 ans au moment du procès, il a été reconnu coupable et condamné à une peine de 60 ans de prison.

13. Pendant les années 1960, les États-Unis ont maintenu une garnison de plus de 5000 soldats à Berlin. En octobre 1961, des chars U.S. et soviétiques se sont fait face pendant des jours de chaque côté du mur de Berlin nouvellement construit, au coeur de la ville divisée et occupée.

14. En 1960, des manifestations initiées par des étudiants en Corée du Sud et en Turquie ont conduit à l'éviction du président sud-coréen

étudiants n'ont pas réfléchi aux chances qui jouaient grandement contre eux et il était impossible de les acheter.

En Amérique, les étudiants se sont fait connaître en allant voler les sous-vêtements des étudiantes dans leurs dortoirs, en gobant des poissons rouges et en voyant combien d'entre eux peuvent entrer dans une cabine téléphonique. Pas pour leurs idées politiques révolutionnaires ou leur volonté de changer des conditions injustes. Mais certains étudiants commencent à ressembler à leurs camarades autour du monde. Cependant les étudiants ont été quelque peu trompés dans ce qui est connu comme la lutte pour les droits civils (qui n'a jamais été conçue pour résoudre le problème). On les a manoeuvrés pour les amener à penser que le problème était déjà analysé. Ils n'ont donc pas essayé de l'analyser par eux-mêmes.

D'après moi, si les étudiants de ce pays oublient l'analyse qu'on leur a présentée, se réunissent en petits comités et commencent à étudier ce problème du racisme par eux-mêmes, indépendamment des politiciens et indépendamment de toutes les fondations (qui font partie de la structure du pouvoir), s'ils le font eux-mêmes, certaines de leurs conclusions seront choquantes mais ils verront qu'ils ne pourront jamais apporter de solution au racisme dans leur pays tant qu'ils compteront sur le gouvernement pour le faire.

Le gouvernement fédéral lui-même est aussi raciste que le gouvernement du Mississippi et il est davantage coupable de la perpétuation du système raciste. Au niveau fédéral, ils sont plus astucieux, plus habiles à le faire, tout comme le FBI est plus habile que la police d'État et la police d'État plus habile que la police locale.

C'est la même chose avec les politiciens. Le politicien au niveau fédéral est généralement plus habile que le politicien

---

Syngman Rhee et du premier ministre turc Adnan Menderes. Le général Ibrahim Abboud, dirigeant du Soudan, a démissionné en novembre 1964 après un mois de manifestations étudiantes.

au niveau local. Lorsqu'il veut pratiquer le racisme, il est plus habile à le pratiquer que ceux qui le font au niveau local.

YOUNG SOCIALIST : Qu'elle est votre opinion du Parti démocrate ?

MALCOLM X : Le Parti démocrate est responsable du racisme qui existe dans ce pays, avec le Parti républicain. Les principaux racistes dans ce pays sont démocrates. Goldwater n'est pas le principal raciste [15]. C'est un raciste, mais pas le principal raciste. Les racistes qui ont de l'influence à Washington sont des démocrates. Si vous vérifiez, chaque fois qu'on suggère une loi pour atténuer les injustices dont souffrent les Noirs dans ce pays, vous verrez que les gens qui se dressent contre elle sont des membres du parti de Lyndon B. Johnson. Les dixiecrates sont des démocrates. Les dixiecrates ne sont qu'une subdivision du Parti démocrate. Et le même homme qui est le patron des démocrates est aussi le patron des dixiecrates.

YOUNG SOCIALIST : Quelle contribution les jeunes, en particulier les étudiants, qui sont dégoûtés par le racisme de cette société peuvent-ils faire à la lutte des Noirs pour leur liberté ?

MALCOLM X : Les blancs qui sont sincères n'accomplissent rien en adhérant aux organisations noires et en en faisant des organisations intégrées. Les blancs qui sont sincères doivent s'organiser entre eux et élaborer une stratégie pour briser les préjugés qui existent dans les communautés blanches. C'est là qu'ils peuvent agir de façon plus intelligente et plus efficace, dans la communauté blanche elle-même, et personne ne l'a jamais fait.

YOUNG SOCIALIST : Quel rôle jouent les jeunes dans la révolution mondiale et quelles leçons peut-on en tirer pour les jeunes des États-Unis ?

---

15. Dans les élections présidentielles de 1964, le président démocrate sortant Lyndon B. Johnson a battu le candidat républicain Barry Goldwater.

MALCOLM X : Si vous avez observé attentivement les prisonniers faits par les soldats américains au Sud-Viêt-nam, vous verrez que ces guérilleros sont des jeunes. Certains ne sont que des enfants et certains ne sont même pas des adolescents. La plupart sont des adolescents. Ce sont les adolescents à l'étranger, partout dans le monde, qui sont en train de s'impliquer en fait dans la lutte pour éliminer l'oppression et l'exploitation. Au Congo, les réfugiés font remarquer que beaucoup des révolutionnaires congolais sont des enfants. En fait, souvent lorsqu'ils fusillent des révolutionnaires faits prisonniers, ils fusillent tous les prisonniers de plus de sept ans — c'est ce que la presse a rapporté. Parce que les révolutionnaires sont des enfants, des jeunes. Dans ces pays, les jeunes sont ceux qui s'identifient le plus rapidement à la lutte et à la nécessité d'éliminer les conditions néfastes qui existent. Et ici dans ce pays, j'ai pu moi-même observer que lorsqu'on commence une discussion sur le racisme, la discrimination et la ségrégation, on trouve que les jeunes sont davantage outrés par cette réalité. Ils éprouvent davantage un fort besoin de l'éliminer.

Je pense que les jeunes d'ici peuvent trouver un puissant exemple chez les jeunes *simbas* [lions] au Congo et les jeunes combattants au Sud-Viêt-nam.

Autre chose. À mesure que les pays à peau foncée de cette terre deviennent indépendants, à mesure qu'ils se développent et deviennent plus forts, ceci signifie que le temps joue en faveur du Noir américain. Actuellement, le Noir américain est toujours hospitalier, amical et indulgent. Mais si on le roule, si on le trompe sans arrêt et ainsi de suite, et si on n'apporte toujours pas de solution à ses problèmes, il va devenir complètement désillusionné, désabusé et il va se dissocier des intérêts de l'Amérique et de sa société. Beaucoup l'ont déjà fait.

YOUNG SOCIALIST : Que pensez-vous de la lutte mondiale qui se livre actuellement entre le capitalisme et le socialisme ?

MALCOLM X : Il est impossible pour le capitalisme de survivre, en premier lieu parce que le système du capitalisme a besoin de sang à sucer. Le capitalisme était comme un aigle, mais maintenant il est plutôt comme un vautour. Il était assez fort dans le passé pour aller sucer le sang de n'importe qui, que ce dernier soit fort ou non. Mais maintenant il est devenu plus lâche, comme le vautour. Et il ne peut sucer que le sang des gens sans défense. À mesure que les nations du monde se libèrent, le capitalisme a moins de victimes, moins à sucer. Et il devient de plus en plus faible. Ce n'est qu'une question de temps selon moi avant qu'il ne s'effondre complètement.

YOUNG SOCIALIST : Quelles sont les perspectives pour la lutte des Noirs en 1965 ?

MALCOLM X : Sanglantes. Elles ont été sanglantes en 1963. Elles ont été sanglantes en 1964. Et toutes les causes qui on conduit à cette effusion de sang existent toujours. La marche sur Washington a été conçue pour servir de soupape ou de valve d'échappement à la frustration qui a engendré cette atmosphère explosive [16]. En 1964, ils ont utilisé la loi sur les droits civils comme soupape [17]. Que peuvent-ils utiliser

16. Le 28 août 1963, la marche sur Washington a attiré plus de 250 000 personnes à un rassemblement au Lincoln Memorial. La manifestation a demandé l'adoption de la loi sur les droits civils alors devant le Congrès. Malcolm X s'opposait aux perspectives politiques de la direction de la marche mais a participé à l'action. Encore à ce moment principal porte-parole de la Nation de l'islam, il a dit le soir même à un journaliste du *Militant* qui couvrait la manifestation à Washington que, bien que les dirigeants de la manifestation aient parlé d'une « révolution des droits civils, » la vérité était que la révolution n'est pas une affaire qui se fait à moitié. « Ou vous êtes libres, ou vous ne l'êtes pas. » (*The Militant*, 16 septembre 1963.)

17. Signé et promulguée par le président Johnson, la loi sur les droits civils de 1964 a interdit la discrimination dans les élections, les lieux publics, les écoles et l'emploi.

en 1965 ? Il n'y a aucune ficelle que les politiciens peuvent tirer pour contenir l'atmosphère explosive qui existe ici même à Harlem.

Et regardez le commissaire Murphy de la police de New York. Il fait la une des journaux en essayant maintenant de rendre criminel le seul fait de prédire qu'il va y avoir des troubles[18]. Ceci démontre le calibre de la pensée américaine. Il va y avoir une explosion, mais n'en parlez pas. Tous les éléments qui produisent des explosions existent. Mais n'en parlez pas, dit-il. C'est comme dire que 700 millions de Chinois n'existent pas. C'est la même approche. L'Américain a développé un tel sentiment de culpabilité et il est tellement rempli de peur que, plutôt que de faire face à la réalité d'une situation, il prétend que la situation n'existe pas. Vous savez, c'est presque un crime dans ce pays de dire qu'il existe un pays appelé la Chine — sauf si vous parlez de cette petite île là-bas qu'on appelle Formose[19]. De la même façon, c'est presque un crime de dire que les gens de Harlem vont exploser parce que la dynamite sociale qui existait l'an dernier est toujours là[20].

---

18. Le 10 janvier 1965, le commissaire de la police de New York, Michael J. Murphy, a condamné violemment les dirigeants noirs comme Malcolm X qui avaient fait remarquer la frustration croissante des Noirs et prédit des éruptions de résistance. De telles déclarations, a-t-il laissé entendre, étaient la source des troubles.

19. Jusqu'au début des années 1970, le gouvernement U.S. a refusé de reconnaître diplomatiquement la République populaire de Chine et soutenu que le gouvernement capitaliste de Taïwan (Formose) représentait la Chine.

20. Dans ce que le gouvernement et la presse du grand capital ont appelé une « émeute », la colère des Noirs de Harlem et du quartier de Bedford-Stuyvesant à Brooklyn a explosé pendant cinq jours dans les rues en juillet 1964, à la suite du meurtre par les flics de James Powell, un jeune Noir de 15 ans. Ce sont les actions de la police de New York qui ont déclenché la révolte. Les flics ont dispersé une manifestation

Je pense donc que 1965 va être très explosif, plus explosif que ne l'ont été 1963 et 1964. Il n'y a rien qu'ils puissent faire pour le prévenir. Les dirigeants noirs ont perdu leur contrôle sur le peuple. C'est pourquoi quand le peuple commencera à exploser — et son explosion est justifiée, pas le contraire — les dirigeants noirs ne pourront pas le contenir.

exigeant l'arrestation de l'agent qui avait tué James Powell, arrêté les organisateurs de l'action puis déclenché une émeute policière. Ils ont battu et arrêté des résidents de Harlem et en ont tué un.

Malcolm X : dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière

Jack Barnes
28 mars 1987

Entre la fin février et le début avril 1987, Jack Barnes a pris la parole devant plus de 700 personnes sur le thème « Malcolm X, sa vie et sa signification pour aujourd'hui » dans cinq villes des États-Unis : Atlanta en Géorgie, Pittsburgh en Pennsylvanie, Los Angeles en Californie, Chicago en Illinois et New York. À l'époque, ainsi qu'il le mentionne dans la présentation publiée ici, il aidait les éditions Pathfinder à préparer *Malcolm X: The Last Speeches*. Pour la première fois depuis 15 ans, des discours jusque-là inédits de Malcolm allaient bientôt être disponibles.

Le texte qui suit est la présentation de Jack Barnes à la réunion du 28 mars à Atlanta, augmentée et rédigée en vue de sa publication, ainsi que des extraits de la période de discussion. L'assistance de 125 personnes comprend beaucoup de gens — syndicalistes, jeunes et autres — qui ont participé deux mois auparavant à une manifestation de plus de 30 000 personnes dans le compté de Forsyth, en Géorgie, pour protester contre la ségrégation et contre la violence du Ku Klux Klan à l'endroit de manifestants pour les droits des Noirs. Il y

a aussi dans l'auditoire des organisateurs d'une lutte contre la brutalité policière à Chattanooga au Tennessee ; David Ndaba, un représentant du Congrès national africain de l'Afrique du Sud ; des étudiants du Centre universitaire d'Atlanta, de l'université Emory et de l'Université d'État de la Géorgie ; une douzaine de membres de la Nation de l'islam ; des militants du Comité sur l'Amérique latine d'Atlanta ; et un dirigeant de la communauté haïtienne de Miami en Floride.

On voit le visage de Malcolm partout dans le monde aujourd'hui. On peut le trouver partout. J'ai vu un portrait de Malcolm sur un mur au Nicaragua lorsque j'y étais en novembre dernier pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Front sandiniste de libération nationale. Vous voyez son image sur des peintures murales partout en Amérique du Nord (y compris au Canada, aussi bien dans les régions de langue française qu'anglaise). En regardant les nouvelles sur les actions des mineurs d'or sud-africains contre l'apartheid, vous y verrez le portrait de Malcolm imprimé sur des T-shirts. J'ai assisté à une pièce de théâtre sur Malcolm en février à Pittsburg. Et l'opéra *X : la vie et l'époque de Malcolm X* a fait salle comble à l'Opéra de New York à ses débuts l'année dernière. Si vous aviez participé il y a quelques mois aux manifestations dans le quartier new-yorkais de Howard Beach contre le lynchage par une bande raciste de Michael Griffith, âgé de 23 ans, vous auriez marché aux côtés de beaucoup de gens portant des affiches avec la photo de Malcolm. Chaque année en février, autour de l'anniversaire de son assassinat en 1965, il y a des articles, des réunions, des présentations de films et d'autres événements sur sa vie et son exemple.

Mais ceux d'entre nous qui continuons d'apprendre de l'exemple politique de Malcolm et de nous organiser pour le garder vivant en parole et en action, nous avons la responsabilité de reconnaître qu'avec chaque anniversaire qui passe,

une année de plus nous sépare de la *présence vivante* de Malcolm dans la politique et dans la lutte de classe. Tout comme le message d'autres martyrs des classes laborieuses et de tous les grands dirigeants révolutionnaires, celui de Malcolm se voile. Différentes personnes lui donnent une signification politique différente, un contenu de classe différent. Beaucoup cherchent à le dompter, à le rendre compatible avec tel ou tel projet illusoire pour réformer le capitalisme, pour rendre l'impérialisme « plus pacifique » ou pour appuyer tel ou tel politicien bourgeois au sein des partis démocrate ou républicain. Mais Malcolm n'a jamais cessé de dénoncer de telles notions. Maintenant que Malcolm n'est plus parmi nous pour parler et agir en son propre nom et que l'impact direct de son activité politique s'estompe davantage dans le passé, ceux qui souhaitent déformer son cours révolutionnaire ont la tâche plus facile. Le message de Malcolm semble se dissoudre dans une image, dans une simple marchandise à vendre.

À mesure que ceci se produit, ce qui se perd — parfois intentionnellement — c'est le dirigeant révolutionnaire moderne dont l'héritage politique concret est plus que jamais nécessaire chaque fois que les travailleurs commencent à lutter. L'idée commence à se répandre, souvent de façon implicite, que même si Malcolm était un « prophète » en son temps, ce qu'il a *dit* et ce qu'il a *fait* sont moins « pertinents » aujourd'hui. Ce n'est pas que Malcolm n'était pas un grand dirigeant, diront ceux qui propagent ces notions. Ce n'est pas que ses traits en tant qu'individu ne demeurent pas louables. Mais il agissait il y a « très longtemps, » dans les années 1960, dans des conditions sociales et politiques différentes. Les conclusions politiques que Malcolm avait commencé à tirer, en particulier dans les derniers quelques mois de sa vie, ont donc peu de pertinence dans le monde d'aujourd'hui. Le temps avance.

Peu importe à quel point il est voilé ou enjolivé, c'est un point de vue assez répandu sur l'importance de Malcolm plus de deux décennies après son assassinat.

« Malcolm *était* un orateur efficace, dit Jack Barnes. Il était le contraire d'un démagogue. Il parlait comme s'il conversait avec vous — une conversation insistante, mais une conversation. Il faisait appel à l'esprit, à la détermination et à l'altruisme de ceux à qui il s'adressait, pas à vos préconceptions, à vos émotions ou à vos préjugés. Il essayait de vous faire prendre conscience des faits, de la vérité, y compris à votre sujet. »

En haut. Malcolm s'adresse à un rassemblement à Harlem, le 23 juin 1963, dans le cadre d'une série de réunions en plein air le samedi. À gauche, une partie du public qui l'écoute.

D'autres se limitent au fait que Malcolm était un orateur merveilleux. Mais cette approche aussi finit par être une façon de dévaluer la portée de l'héritage politique de Malcolm, d'atténuer le cours stratégique qu'il avait élaboré et dont il organisait la mise en application. Parce que ce dont Malcolm parlait, c'était des idées *politiques* ayant des implications *pratiques*, des idées soigneusement raisonnées, basées sur des décennies d'expérience de lutte par les opprimés et les exploités, non seulement aux États-Unis mais dans des révolutions à travers le monde.

Malcolm *était* un orateur efficace. Être dans la même salle que lui, l'entendre parler d'un podium avait un impact puissant. Il travaillait à parler clairement parce qu'il savait que c'était important pour expliquer des idées. Il savait qu'il n'est pas facile de disséquer et de clarifier des relations sociales oppressives que ceux qui sont au pouvoir dissimulent et cherchent à masquer. Mais Malcolm n'a jamais été un orateur qui « parlait pour la galerie. » Il avait une voix basse mais puissante. Il ne se prenait pas pour un « prédicateur » révolutionnaire. Il parlait l'« anglais du roi, » pas la langue de la rue. Il n'imprégnait pas ses mots de rimes, d'allitérations ou de vers politiques à deux sous pour contourner les difficultés ou détourner l'attention des incohérences.

Malcolm parlait comme s'il conversait avec vous — une conversation insistante, mais une conversation. Il était le contraire d'un démagogue. Il faisait appel à l'esprit, à la détermination et à l'altruisme de ceux à qui il s'adressait, pas à vos préconceptions, à vos émotions ou à vos préjugés. Il essayait de vous faire prendre conscience des faits, de la vérité, y compris à votre sujet. À cet égard, il ressemblait à d'autres dirigeants révolutionnaires exceptionnels — de Karl Marx, V. I. Lénine et Léon Trotsky à Patrice Lumumba, Maurice Bishop et Fidel Castro.

Mais avant tout, il faut rendre disponible *par écrit* ce que Malcolm a dit. Parce qu'il faut lire, relire, étudier et réfléchir

à ce passé politique. Il doit être accessible pour qu'on puisse le vérifier contre les divers « souvenirs » et « interprétations » d'aujourd'hui. Voilà pourquoi il est important qu'un aussi grand nombre de ses discours et entrevues, surtout de la fin 1963 jusqu'à sa mort en février 1965, soient publiés dans des centaines de pages de livres et brochures. Les éditions Pathfinder, qui publient plusieurs de ces recueils, ont annoncé la parution dans les mois à venir d'un autre livre de Malcolm contenant des discours inédits[21].

À la suite de notre discussion ce soir, j'espère que beaucoup d'entre nous retourneront lire les derniers discours et interviews de Malcolm, peut-être pour la première fois pour certains d'entre nous. Parce que si c'est formidable d'écouter des enregistrements des discours de Malcolm, *lire* et *étudier* ce qu'il avait à dire fait partie du travail irremplaçable consistant à assimiler les leçons de la lutte révolutionnaire des siècles passés et se préparer à *agir* à partir d'elles.

Malcolm n'était pas le propagateur de haine sauvage et violent décrit par les médias bourgeois à des millions de personnes, de son vivant et après. Ceux d'entre vous qui sont assez âgés pour avoir milité politiquement à la fin des années 1950 ou pendant les années 1960 peuvent se rappeler comment les quotidiens, des revues comme le *Saturday Evening Post* et les chaînes télévisées nationales ont dépeint Malcolm. Leur but était que les gens cessent de l'écouter et, finalement, cette fausse image a contribué à créer les conditions qui ont facilité son assassinat. Mais leur caricature de Malcolm était fausse et trompeuse lorsqu'il était un dirigeant de la Nation de l'islam et encore davantage — si c'est possible — après sa rupture avec la Nation au début de 1964.

Il y a une autre déformation que certains ont utilisée depuis la mort de Malcolm pour atténuer l'impact de son

21. Pathfinder a publié *Malcolm X: The Last Speeches* au milieu de 1989.

message politique révolutionnaire. Ils laissent entendre qu'au cours des derniers mois de sa vie, Malcolm convergeait avec d'autres figures en vue ayant fait des contributions importantes à la lutte pour les droits des Noirs, y compris certains qui ont même donné leur vie au cours de cette lutte mais ont agi avec la conviction qu'il était possible de faire pression sur la société capitaliste U.S., son gouvernement et ses partis politiques jumeaux pour faire avancer les intérêts des opprimés. Le principal exemple, bien sûr, c'est le thème « Malcolm-Martin » dont on entend parler si souvent ces jours-ci — dans des chansons populaires sentimentales, des dessins, des décorations murales, les médias de masse, des recherches universitaires, les écrits d'anciens révolutionnaires et ainsi de suite.

Malcolm était certainement prêt à exprimer son respect et son appréciation pour toute personne qui consacrait sa vie à la lutte contre le racisme et pour l'égalité des Noirs. Il était prêt à agir de manière unitaire pour faire avancer des revendications communes auprès des puissances établies dans la lutte pour la libération des Noirs, la liberté coloniale et d'autres objectifs. Mais Malcolm était aussi toujours prêt à mettre à nu et réfuter non seulement les mensonges, mais les impasses politiques offertes par ces mêmes individus. Il perçait à jour les prétentions des misleaders [22] dont la perspective d'ensemble, la stratégie ou les tactiques désarmaient politiquement les opprimés, nous apprenaient à compter sur les promesses et la « bonne volonté » d'une section ou d'une autre des exploiteurs et de leurs partis politiques, et nous laissaient sans défense face à la terreur raciste, à la violence policière ou aux autres horreurs impérialistes. Concrètement, il est tout simplement faux de dire que, dans la dernière année de sa vie, Malcolm convergeait politiquement

22. Misleader : jeu de mots intraduisible en français. Du nom *leader* et du verbe *mislead*, tromper. — NOTE DE LA TRADUCTION

avec Martin Luther King — avec le pacifisme bourgeois de King, ses idées sociales-démocrates, sa foi dans la possibilité de réformer le capitalisme, son soutien au Parti démocrate impérialiste et à certains de ses politiciens.

L'héritage de Malcolm X et la révolution socialiste aux États-Unis

La raison pour laquelle nous devons apprendre sur Malcolm, la raison pour laquelle nous devons lire et discuter ce qu'il a dit, ce n'est pas simplement pour rendre justice à un grand révolutionnaire. Nous devons comprendre et assimiler l'héritage politique de Malcolm parce qu'il s'agit d'un puissant outil politique qu'il nous faut avoir pour aider à faire une révolution socialiste aux États-Unis. Il nous aide à rassembler et à unifier les forces parmi les travailleurs et les jeunes qui forgeront un parti ouvrier capable de diriger une telle révolution. Il est nécessaire à quiconque, ici ou n'importe où ailleurs sur terre, veut faire partie d'un mouvement révolutionnaire international du même type que celui que Malcolm était tellement déterminé à aider à construire — un mouvement pour débarrasser l'humanité de toutes les formes d'oppression et d'exploitation.

Vous vivez à « une époque de révolution, » a dit Malcolm à un jeune public à l'Union d'Oxford, la société étudiante de débats contradictoires de cette université britannique en décembre 1964. C'était le message de Malcolm. La révolution, disait-il, était la question des questions à laquelle faisaient face « la jeune génération de blancs, de Noirs, de bruns, de toute autre couleur qui existe [...]. Quant à moi, je me joindrai à n'importe qui, je me fiche de votre couleur, du moment que vous voulez changer cette condition misérable qui existe sur cette terre[23]. »

---

23. « Any Means Necessary to Bring About Freedom, » Université d'Oxford, 3 décembre 1964, *Malcolm X Talks to Young People*, Pathfinder, 2002, p. 35 du tirage de 2008.

Si nous ne lisons pas ce que Malcolm X a dit — les conclusions qu'il a tirées des expériences qu'il a traversées à un rythme accéléré dans la dernière année de sa vie — nous serons alors tous plus faibles en tant que personnes politiques qui réfléchissent, alors qu'aujourd'hui et demain nous engagerons le combat. Pas moins énergiques, pas moins inspirés (nous en souffrirons aussi) — mais *moins politiques.*

La victoire de l'impérialisme U.S. dans la seconde guerre mondiale a jeté les bases d'un quart de siècle d'expansion capitaliste qui a atteint son point culminant à la fin des années 1960. Combinée aux effets de la chasse aux sorcières d'après-guerre de la classe dirigeante U.S., cette stabilisation du capitalisme mondial a renforcé la bureaucratisation de la direction du mouvement syndical qui s'était consolidée pendant la guerre et à sa suite. Elle a accéléré la retraite politique et l'affaiblissement du mouvement syndical aux États-Unis.

Dans le cadre de leur cours général de collaboration de classe et de soutien à l'impérialisme, les hauts officiers de l'AFL-CIO et de ses membres affiliés ont refusé de mobiliser le poids et la puissance des syndicats comme composante du mouvement prolétarien de masse pour les droits des Noirs. Ce mouvement a explosé dans la conscience nationale avec le boycott des bus de Montgomery en Alabama en 1955-1956 et a pris de la vitesse au cours de la décennie suivante. Non seulement la carence de la bureaucratie a-t-elle miné les efforts pour syndiquer le Sud du « droit au travail » et renverser l'affaiblissement continu du mouvement syndical à travers le pays[24]. Avant tout, elle a rendu plus difficile

24. Les législations dites du « droit au travail » en vigueur dans 22 États U.S., dont tous ceux de l'ancienne Confédération, recourent au pouvoir gouvernemental pour rendre plus difficile aux travailleurs de syndiquer ceux qui ne le sont pas ou d'utiliser la puissance des syndicats afin

POST

THE SATURDAY EVENING POST JANUARY 26•1963 20c

Malcolm X, Muslim strong man, shows his power over an audience with a demand for money to finance transportation to rallies.

Black Merchants of Hate

Fanatic and well disciplined, Negro "Muslims" threaten to turn resentment against racial discrimination into open rebellion.

by ALFRED BALK and ALEX HALEY

One pleasant spring evening a few years ago in New York's swarming Negro ghetto, Harlem, a policeman broke up an argument in an old, time-honored way: He clubbed one of the participants over the head and hauled him to the station. There the man was cursed, insulted and beaten until his face and body were bloody.

and a tall, light-skinned Negro, Malcolm X, the sect's local leader. "That crowd's ready to explode," one police official told him. "Will you use your influence against violence?"

"Guarantee that our brother will get medical treatment," Malcolm said tersely. "Pledge that the men who beat him will be punished."

Who are the Black Muslims? Are they, as one columnist described them, "the Mau Mau of the American Negro world," and therefore a dangerous threat to our society? Or has the menace of this group been exaggerated?

We were assigned by *The Saturday Evening Post* as a biracial team to find out. For this report we interviewed

strators and th deride students attempt to int "Why should a self to try an university?" or

Another maj Negroes away they call "a wh

« Les quotidiens, des revues comme le *Saturday Evening Post* et les chaînes télévisées nationales ont dépeint Malcolm comme un propagateur de haine sauvage et violent, dit Jack Barnes. Leur but était que les gens cessent de l'écouter et, finalement, cette fausse image a contribué à créer les conditions qui ont facilité son assassinat. Mais leur caricature de Malcolm était fausse et trompeuse lorsqu'il était un dirigeant de la Nation de l'islam et encore davantage — si c'est possible — après sa rupture avec la Nation au début de 1964. »

En haut. Un article spécial de l'édition du 26 janvier 1963 du *Saturday Evening Post* intitulé : « Marchands noirs de la haine. » La légende de la photo dit : « Malcolm X, l'homme fort des *Muslims*, fait preuve de son influence sur un auditoire en exigeant des fonds pour défrayer le transport à des rassemblements. »

pour les travailleurs et les jeunes de prendre conscience que des questions sociales et politiques comme la lutte pour les droits des Noirs, pour l'égalité des femmes et contre la guerre impérialiste sont des *questions de classe* qui présentent un enjeu vital pour le mouvement ouvrier et auxquelles il doit participer sans condition.

« Les combattants qui participaient à ces luttes ont été contraints de contourner le mouvement syndical à cause de l'obstacle érigé par la bureaucratie syndicale, » a expliqué le Parti socialiste des travailleurs en 1979. « Ils ont dû s'organiser contre l'opposition de la bureaucratie syndicale, qui non seulement défendait la politique intérieure et extérieure des impérialistes mais aussi dénonçait et calomniait les dirigeants intransigeants des luttes s'opposant à leurs politiques. Des millions de jeunes militants radicalisés, dont des travailleurs industriels, considéraient utopique la stratégie de lutte de classe visant à transformer le mouvement ouvrier en un instrument de combat mobilisant la classe ouvrière dans la lutte contre l'exploitation et l'oppression. L'antagonisme de classe fondamental qui sous-tend toute politique était masqué avec succès[25]. »

Depuis le milieu des années 1970 cependant, la stabilité de l'ordre capitaliste mondial a commencé à se voir ébranler par les conséquences sociales et politiques cumulatives du déclin des taux de profit et de l'intensification de

---

de lutter dans leurs intérêts de classe et ceux des autres travailleurs opprimés et exploités. Ces lois interdisent les accords contractuels où tous les travailleurs sur un lieu de travail ou relevant du même employeur deviennent d'office membres du syndicat et où les cotisations syndicales sont automatiquement prélevées de leur salaire. — NOTE DE LA TRADUCTION

25. « Construire un parti révolutionnaire de travailleurs socialistes, » Jack Barnes, *Le visage changeant de la politique aux États-Unis*, Pathfinder, 1997, 2004, p. 273 du tirage de 2009.

la concurrence pour les marchés entre les employeurs aux États-Unis, dans les autres pays impérialistes et les nations du monde colonial les plus avancées au niveau industriel. Pour acquérir un avantage sur leurs rivaux, les patrons ont lancé une offensive contre le salaire net, le salaire social et les conditions d'emploi des travailleurs industrie après industrie, pays après pays. Ces coups ont poussé la classe ouvrière et les syndicats vers le centre de la scène politique, où ils resteront jusqu'à ce que des batailles décisives aient non seulement été engagées mais aussi remportées par l'une ou l'autre des classes en conflit.

En même temps, les conquêtes des batailles durement livrées pour la libération des Noirs de même que l'impulsion qu'elles ont donnée aux luttes pour les droits des femmes ont eu un impact politique profond et durable sur la conscience de la classe ouvrière aux États-Unis. Ces gains ont réduit — pas éliminé — les vieilles divisions parmi les travailleurs qu'encouragent les dirigeants capitalistes et jeté les bases pour remettre les syndicats sur de meilleurs rails dans les combats à venir.

Avant la deuxième guerre mondiale, les trois quarts des Américains africains vivaient dans les États de l'ancienne Confédération, la plupart dans des régions rurales. Cela a rapidement changé pendant la première moitié des années 1940 à cause du manque de main-d'oeuvre dans les industries de guerre. Les Noirs ont quitté fermes et petites villes et migré vers les grandes villes du Nord et de l'Ouest, de même que dans le Sud. Ils ont refusé de céder aux pressions patriotiques visant à subordonner leur bataille pour l'égalité aux efforts de guerre des capitalistes et ils ont organisé des actions de protestation pour accéder, par la lutte, aux emplois dans la production de guerre et les autres industries dont ils avaient été longtemps exclus. Les travailleurs socialistes ont pris fait et cause pour ces luttes, y ont participé et les ont largement couvertes dans

le *Militant*[26]. Au milieu des années 1960, plus de la moitié de la population noire vivait dans le nord, les trois quarts dans les villes.

Dans un discours que Malcolm a prononcé en février 1965, quelques jours seulement avant d'être assassiné, il a décrit l'impact de cette urbanisation et de cette prolétarisation rapides sur la ville de Lansing au Michigan où il a passé une bonne partie de sa jeunesse :

> Jusqu'à l'époque de la guerre, vous ne pouviez vous faire embaucher dans une usine. J'ai vécu à Lansing, où se trouvaient l'usine d'Oldsmobile et celle de Reo [une société automobile aujourd'hui disparue]. Il y avait à peu près trois [Noirs] dans toute l'usine et chacun d'eux avait un balai. Ils avaient de l'éducation. Ils étaient allés à l'école. Je crois que l'un d'eux était allé à l'université. Mais c'était un *broomologist* — un « diplômé du balai. »

Avant la seconde guerre mondiale, il y avait beaucoup de « diplômés du balai » parmi le nombre relativement petit de travailleurs d'usine qui étaient noirs. Ce n'est que dans les usines sidérurgiques, les abattoirs et les mines de charbon qu'on trouvait à cette époque un nombre important de Noirs dans la main-d'oeuvre industrielle.

Malcolm poursuit :

> Quand les temps sont devenus durs et qu'il y a eu une pénurie de main-d'oeuvre, ils nous ont alors laissés

---

26. Pour un récit détaillé des luttes menées par les Noirs et d'autres pendant la deuxième guerre mondiale contre les barrières racistes dans les industries, les forces armées et la société U.S. dans son ensemble — tiré des pages de l'hebdomadaire socialiste *The Militant* — voir *Fighting Racism in World War II*, Pathfinder, 1980. Ces luttes ont contribué à jeter les bases de la montée du mouvement de masse pour les droits des Noirs au cours des deux décennies qui ont suivi.

entrer dans les usines. Sans aucun effort de notre part. [Malcolm se trompe sur ce point.] Sans aucune prise de conscience morale soudaine de leur part. [Il a absolument raison là-dessus.] Ils avaient besoin de nous. Ils avaient besoin de main-d'oeuvre. Toute sorte de main-d'oeuvre. Et quand ils ont été dans le besoin, prêts à des gestes désespérés, ils ont ouvert les portes des usines et nous ont laissés entrer. [...] Nous avons alors commencé à apprendre à faire fonctionner des machines[27].

En 1933, le dirigeant bolchevique en exil Léon Trotsky a observé avec justesse que dans l'ensemble aux États-Unis à cette époque-là, il n'y avait pas d'« actions communes [...] qui impliquent des travailleurs blancs et noirs. » Il n'y avait pas, a-t-il dit, de « fraternisation de classe » entre eux[28]. Cependant, ce qui avait été vrai depuis la défaite de la reconstruction radicale avait peu à peu commencé à changer après la première guerre mondiale. D'abord avec l'extension des luttes menées par les métayers et les petits fermiers à bail à travers le Sud, puis avec la montée du mouvement social de masse centré sur la lutte pour construire des syndicats industriels. Les travailleurs qui étaient noirs et les travailleurs qui étaient blancs ont combattu côte à côte dans les batailles qui ont établi les syndicats constituant le Congrès des organisations industrielles (CIO) nouvellement formé. Mais les plus grands changements se sont produits dans le sillage de la seconde guerre mondiale, en

27. « Not Just an American Problem, but a World Problem, » 16 février 1965, *Malcolm X: The Last Speeches*, Pathfinder, 1989, p. 145-173 du tirage de 2008. Aussi publié dans Malcolm X, *February 1965: The Final Speeches*, p. 147-176.

28. Transcrits d'une discussion avec le dirigeant communiste U.S. Arne Swabeck, les commentaires de Trotsky sont publiés ailleurs dans ce livre. Voir p. 267-323.

particulier sous l'impact social et politique puissant des luttes pour les droits des Noirs entre le milieu des années 1950 et le début des années 1970. Actions communes et fraternisation de classe parmi les travailleurs, quelle que soit la couleur de leur peau, sont devenues de plus en plus fréquentes au cours des grèves, des campagnes de syndicalisation et d'autres luttes.

Les années qui ont suivi l'assassinat de Malcolm X ont aussi été marquées par des victoires révolutionnaires dans le monde. En 1975, les combattants pour la libération du Viêt-nam ont vaincu l'impérialisme U.S. et réunifié leur pays après une guerre longue et sanglante. Dernier en Afrique, l'empire colonial portugais est tombé au milieu des années 1970. Le bilan de 12 années de solidarité internationaliste de Cuba avec le peuple angolais face à l'agression continue des forces sud-africaines soutenues par Washington affaiblit également aujourd'hui les assises du régime d'apartheid. Des révolutions populaires ont porté au pouvoir des gouvernements des travailleurs et des agriculteurs à la Grenade et au Nicaragua en 1979 et nous avons appris de riches leçons politiques en participant à ces révolutions en tant que partisans. La révolution socialiste à Cuba approfondit aujourd'hui son cours internationaliste prolétarien dans ce qu'ils appellent là-bas le processus de rectification [29].

Pour toutes ces raisons et d'autres encore, nous sommes tous mieux équipés aujourd'hui pour comprendre les conclusions politiques que Malcolm X était en train de tirer à la fin de sa vie et pour agir à partir d'elles. Et ceci inclut les

29. Voir « Le processus de rectification à Cuba, » deux discours de Fidel Castro, *Nouvelle Internationale*, n° 3 ; « Che's Proletarian Legacy and Cuba's Rectification Process » de Mary-Alice Waters, *New International*, n° 8 ; et « L'impérialisme U.S. a perdu la guerre froide » de Jack Barnes, *Nouvelle Internationale*, n° 6, p. 275-283 du tirage de 2008.

nombreuses personnes présentes ce soir qui n'ont jamais eu l'opportunité de voir Malcolm, de le rencontrer ou de l'entendre parler.

Les premières années de Malcolm

Évidemment, je ne peux raconter l'histoire de la vie de Malcolm ce soir. Ce serait impossible et ce n'est pas le but de cette réunion. Les grandes lignes en sont connues par beaucoup d'entre vous qui avez lu son *Autobiographie*, quelque chose que je conseillerais à tous ceux qui ne l'ont pas fait [30]. Mais quelques points sur ses premières années sont importants pour apprécier son développement politique ultérieur.

Malcolm est né en 1925 dans le Midwest, à Omaha dans l'État du Nebraska. Sa mère, Louise Little, était née à la Grenade. Le père de celle-ci était blanc. C'est de là que Malcolm hérite son teint, sa couleur de cheveux et son surnom de « Rouquin ».

Le père de Malcolm, Earl Little, est un pasteur baptiste et, comme l'explique Malcolm dans son *Autobiographie*, « un organisateur convaincu » de l'Association universelle pour le progrès des Noirs de Marcus Garvey [31]. Earl Little est un Noir qui refuse de simplement accepter les conditions qu'on dit aux Noirs être les leurs. Juste avant la naissance de Malcolm, le Ku Klux Klan à Omaha envoie des cavaliers nocturnes avec

30. *L'autobiographie de Malcolm X*, avec l'assistance d'Alex Haley, publiée pour la première fois en anglais en 1965 peu après la mort de Malcolm.

31. Dirigée par Marcus Garvey, l'Association universelle pour le progrès des Noirs s'est gagné le soutien de centaines de milliers de personnes aux États-Unis et dans les Caraïbes dans les années 1920. La solution qu'elle proposait à l'oppression raciste était que les Noirs s'organisent pour retourner en Afrique afin d'aider à libérer le continent de la domination coloniale et, ce faisant, s'y établir.

des flambeaux entourer la maison familiale et en fracasser toutes les fenêtres avec la crosse de leurs fusils.

Quand Malcolm a presque quatre ans, Earl et Louise Little et leurs enfants déménagent à Lansing au Michigan, où Earl continue à prêcher l'évangile et à propager le message de Marcus Garvey. Le père de Malcolm y suscite le courroux d'un groupe suprématiste blanc appelé la Légion noire en refusant de vivre dans la partie de la ville où les Noirs sont censés rester entre eux. Les Légionnaires noirs réduisent donc la maison des Little en cendre. Deux ans plus tard, en 1931, quand Malcolm a six ans, on trouve son père presque mort, écrasé par un tramway et la tête défoncée. Il meurt quelques heures plus tard. Malcolm dit dans son *Autobiographie* que les Noirs de Lansing étaient convaincus que les Légionnaires noirs avaient passé Earl Little à tabac et laissé sur les rails pour y être tué.

Cette expérience marque Malcolm pour le reste de sa vie.

Une deuxième expérience affecte le jeune Malcolm très, très profondément. C'est de voir sa mère finir par succomber aux pressions insupportables de chercher à survivre à ces horreurs racistes et subvenir aux besoins d'une grande famille en vivotant d'une petite pension et de l'aide sociale, et « en travaillant, quand elle pouvait trouver n'importe quel travail. » Quand Malcolm est un jeune adolescent, elle entre dans un hôpital public où elle passera le quart de siècle suivant. Louise Little ne sera plus jamais la même personne.

Lorsque Malcolm termine sa huitième année à l'école, son expérience dans la vie — comme celle de nombreux jeunes qui sont noirs ou issus de familles ouvrières — lui donne peu de raisons de continuer. Il s'engage dans la seule voie qui lui semble ouverte pour utiliser ses talents, ses capacités et son intelligence. Après avoir déménagé à Boston en 1941 pour vivre avec sa soeur, il s'implique rapidement et à fond dans la vie de la rue. Il devient un petit trafiquant, un voleur, un

maquereau. « Chaque instinct de rue de la jungle du ghetto, chaque instinct de renard trafiquant et de loup criminel en moi, » comme il le dit dans son *Autobiographie*, dominent de plus en plus les jours et les nuits de Malcolm.

Malcolm apprend aussi les réalités mortelles de la vie de la rue. S'il avait poursuivi ce chemin, dit-il, il aurait fini soit comme « un criminel mort dans une tombe » ou « un détenu [...] endurci et amer [...] dans un quelconque pénitencier ou un asile de fous. Ou, au mieux, je serais devenu un vieux Rouquin de Détroit sur le déclin, trafiquant et volant assez pour la nourriture et les narcotiques, moi-même traqué comme une proie par des trafiquants plus jeunes et cruellement ambitieux comme l'avait été le Rouquin de Détroit[32]. »

L'inévitable se produit. Malcolm, un copain surnomm Shorty [Courtaud] et deux complices de sexe féminin son pincés par les flics pour plusieurs cambriolages commis dans la région de Boston. La condamnation moyenne pour cambriolage sans casier judicaire dans le Massachusetts est d'à peu près deux ans à l'époque, explique Malcolm dans son *Autobiographie*. Mais quand le juge prononce les condamnations pour chacun des trois chefs d'accusation, Malcolm reçoit des peines de huit à dix ans à purger simultanément ; son copain, la même chose ; et les femmes, de un à cinq ans. Selon Malcolm, Shorty manque de s'effondrer quand le juge lit les condamnations parce qu'il ne sait pas ce que signifie le mot « simultanément ».

Ces sentences sont la quatrième grande leçon de Malcolm. Les deux premières leçons sont ce qu'il a appris sur la réalité du racisme dans l'Amérique capitaliste à partir de ce qui est arrivé à son père et à sa mère. La troisième est l'inéluctable autodestruction, la perte de toute estime de soi, qu'engendre

32. *L'autobiographie de Malcolm X*, chapitre 15 : « Icare ».

la vie de la rue — par opposition à l'engagement dans une activité sociale et politique, par opposition au fait de vivre dans l'histoire. La quatrième est : Reste à ta place ! Parce que la raison pour laquelle Malcolm et Shorty reçoivent des condamnations si sévères, c'est que leurs deux complices, leurs copines, sont blanches. Le juge fait comprendre sans aucun doute possible le prix qu'ils vont payer pour cette transgression.

Malcolm passe donc de 1946 à 1952 en tôle. Plus tard, quand il parle de ces années en public, il aime remarquer : « Ne soyez pas choqués quand je dis que j'ai été en prison. Vous êtes toujours en prison. C'est ce que l'Amérique veut dire : la prison[33]. »

Éveillés à ce que nous valons

Mais quelque chose d'important arrive à Malcolm lorsqu'il est en prison. Il rencontre un codétenu qui l'encourage à profiter de la bibliothèque et des cours par correspondance de la prison. « Quand j'ai quitté l'école à Mason au Michigan, rappelle-t-il, c'est la dernière fois que j'avais pensé étudier quelque chose qui n'était pas lié au trafic. Et la rue avait effacé tout ce que j'avais pu apprendre à l'école. Je ne savais pas distinguer un verbe d'une maison. » Il s'inscrit donc aux leçons de grammaire anglaise par correspondance et commence à lire un petit peu.

La prison d'État Charlestown de Boston, dit Malcolm, est un endroit infernal qui « avait été construit en 1805 — du temps de Napoléon — et même conçue dans le style de la Bastille. Un récipient muni d'un couvercle faisait fonction de toilette. » De son matelas, Malcolm peut toucher les deux murs de la cellule puante en étirant les mains et les pieds. Grâce aux efforts de sa soeur Ella, Malcolm est transféré à

33. « Message to the Grass Roots, » Détroit, 10 novembre 1963, *Malcolm X Speaks*, Pathfinder, 1965, p. 20.

la Colonie de la prison de Norfolk à la fin de 1948. La bibliothèque de la nouvelle prison, explique-t-il, en est « une des caractéristiques remarquables. » Contrairement à Charlestown où les prisonniers doivent choisir les livres disponibles à partir d'une liste ronéotypée, à « Norfolk, nous pouvions en fait entrer dans la bibliothèque à condition d'y être autorisés — parcourir les rayons et choisir des livres. Il y avait des centaines de vieux volumes. »

Malcolm décrit comment il étudie tout le dictionnaire, littéralement en le copiant mot par mot, page par page sur des fiches. Au début, dit-il, il lit sans but précis « jusqu'à ce que j'apprenne à lire de manière sélective, avec un objectif. » Le reste de son séjour en prison, « durant tout le temps libre que j'avais, si je n'étais pas en train de lire à la bibliothèque je lisais dans mon lit. Vous n'auriez pu me sortir des livres avec un coin. » Après l'extinction des lumières à 22 heures Malcolm s'assied par terre pour lire à la lueur qui filtre par la fente de la porte de sa cellule, retournant d'un bond dans son lit lorsque les gardes font leur ronde toutes les heures.

Malcolm lit beaucoup : *Histoire de la civilisation* de Will Durant, *Esquisse de l'histoire universelle* de H. G. Wells, *Les âmes du peuple noir* de W. E. B. DuBois, *Findings in Genetics* de Gregor Mendel, *Negro History* de Carter G. Woodson ; des livres sur l'esclavage par Frederick Law Olmstead, Fanny Kemble et Harriet Beecher Stowe ; des oeuvres d'Homère et de Shakespeare, ainsi que de Spinoza, de Kant et d'autres « vieux philosophes, occidentaux et orientaux » ainsi qu'il les appelle.

Maîtriser la discipline de lire, d'étudier et de *travailler* à réfléchir à ce qu'il lit — tout cela change profondément Malcolm. Cette « éducation faite maison, comme il l'appelle, a éveillé en moi le désir profond, latent, d'être mentalement vivant. » Elle contribue à faire de Malcolm X un des politiciens révolutionnaires les plus véritablement instruits et capables de notre époque.

C'est de ces expériences que Malcolm apprend, pour lui-même et pour ses relations avec les autres, l'importance irremplaçable d'en venir à prendre conscience de votre propre valeur en tant qu'être humain et à croire en elle. Dans une des dernières entrevues avant sa mort en 1965, une journaliste lui demande : Est-ce que votre but est d'éveiller les Noirs aux États-Unis à « leur exploitation » ? « Non, réplique Malcolm, à leur humanité, à leur propre valeur[34]. » Son but est de convaincre les opprimés et les exploités de notre propre valeur, de nous éveiller à ce que nous valons.

La Nation de l'islam

Lorsque Malcolm est en prison, plusieurs membres de sa famille lui font découvrir la Nation de l'islam. Ce ne sont ni la politique ni la religion, telles qu'on y pense habituellement, qui expliquent la conversion de Malcolm. Il est plutôt attiré par ce qu'il perçoit comme l'autodiscipline, la concentration et un sens de respect de soi que les membres de la Nation s'insufflent entre eux. Se rappelant ses efforts en prison pour s'imposer lui-même cette discipline — combinés à l'impact de ses études — Malcolm dit dans son *Autobiographie* que c'est « comme si quelqu'un d'autre, que je connaissais, avait vécu de trafic et de crime. [...] J'étais moi-même choqué de me surprendre à penser de manière lointaine à mon ancien moi comme à une autre personne. »

En août 1952, après près de sept ans derrière les barreaux, Malcolm est libéré sous condition. À 27 ans, c'est encore un jeune homme. Au début, il retourne au Michigan où il travaille pendant plusieurs mois dans un magasin de meuble, puis sur les chaînes de montage d'une usine de camions et d'une usine de la société automobile Ford. À partir du milieu de 1953, il consacre les 11 années suivantes de sa vie à être

34. « We Have to Learn How to Think, » *February 1965: The Final Speeches*, p. 250-251.

un dirigeant actif et à plein temps de la Nation de l'islam. Il déménage de Détroit à Boston, Philadelphie, puis en juin 1954 New York. À la fin de cette décennie, il est devenu le porte-parole le plus important et le plus compétent de la Nation dans le pays, ainsi que le fondateur et le rédacteur en chef de son journal, *Muhammad Speaks*. Aux yeux de dizaines de millions de personnes — à la suite de ses discours à travers le pays, de ses apparitions dans des talk-shows télévisés et avant tout de son énergie, de sa combativité, de son courage et de son intégrité caractéristiques — il est devenu l'image de la Nation de l'islam.

Mais vers le début des années 1960, Malcolm se butte de plus en plus aux limites du nationalisme bourgeois de la Nation de l'islam. La direction de la Nation cherche à se tailler une place au sein du système capitaliste U.S. Malcolm par contre est de plus en plus attiré politiquement par l'essor des luttes pour la liberté des Noirs aux États-Unis et par les batailles révolutionnaires des opprimés et des exploités autour du monde. Lorsqu'il s'adresse à des auditoires à Harlem et dans les communautés noires à travers les États-Unis, ainsi que sur les campus universitaires, Malcolm parle avec intransigeance contre la politique intérieure et extérieure de l'impérialisme U.S. Il condamne le racisme, la discrimination et la violence des bandes nocturnes contre les Noirs, ainsi que le pillage et l'oppression — motivés par le profit — de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique latine par le capitalisme mondial.

La trajectoire de Malcolm le conduit graduellement à des conflits de plus en plus aigus avec Elijah Muhammad et le reste de la direction de la Nation. Devant ces conflits croissants, Muhammad bâillonne Malcolm vers la fin de 1963 en prenant prétexte de la réponse publique de Malcolm à une question sur l'assassinat du président John F. Kennedy. Faisant allusion à la bigoterie et à la violence racistes qui imprègnent les relations sociales aux États-Unis, Malcolm

« Mes anciennes déclarations commençaient par « l'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne ceci et cela. » Ce n'étaient pas mes déclarations, c'étaient ses déclarations et je les répétais, » déclare Malcolm à une journaliste en décembre 1964, faisant référence à l'époque où il était porte-parole de la Nation. Mais maintenant, dit-il, « le perroquet a sauté hors de la cage. »

Malcolm dans une librairie de Harlem après la conférence de presse du 12 mars 1964 où il annonce son départ de la Nation de l'islam.

a simplement fait remarquer que la mort de Kennedy est un cas de « on récolte ce que l'on sème. »

Lorsqu'il se rend compte qu'Elijah Muhammad a la ferme intention de le faire taire de manière permanente, Malcolm annonce en mars 1964 qu'il a quitté la Nation de l'islam. Cette rupture constitue une étape importante dans ce qui va devenir une évolution politique accélérée au cours des 11 mois suivants. Malcolm s'abstient au début de critiquer publiquement la Nation. Il dit même dans un premier temps qu'il accepte toujours l'« analyse » et la « solution » de Muhammad au problème de l'oppression des Noirs. « Je ne suis pas parti de mon propre gré, » dit Malcolm aux journalistes à la conférence de presse qu'il a convoquée. « Mais maintenant que c'est fait, j'ai l'intention d'en tirer le plus d'avantages possibles. Maintenant que je possède une plus grande indépendance d'action, j'ai l'intention d'utiliser une approche plus flexible dans le travail avec d'autres afin de trouver une solution à ce problème[35]. »

À mesure que Malcolm acquiert davantage d'expérience en faisant exactement cela — « travailler avec d'autres, » à la fois dans ce pays et à travers le monde — sa perspective révolutionnaire s'approfondit et il parle de plus en plus ouvertement de ce qui l'a amené à rompre avec la Nation de l'islam.

Son horizon ne cesse de s'élargir, ainsi que Malcolm le dit souvent.

Deux jours avant son assassinat en février 1965, selon le photographe et écrivain Gordon Parks, Malcolm lui a dit : « J'ai fait bien des choses en tant que *Muslim* que je regrette maintenant. J'étais un zombi à l'époque. [...] J'étais hypnotisé, on m'orientait dans une certaine direction et on me disait de marcher[36]. »

---

35. « A Declaration of Independence, » *Malcolm X Speaks*, p. 32.

36. « One Big Force Under One Banner, » interview avec Gordon Parks, 19 février 1965, *February 1965: The Last Speeches*, p. 241.

Il avait refoulé de son esprit des choses qu'il savait ne pas être vraies, qu'il ne voulait pas affronter. Il n'avait pas regardé pleinement en face certaines réalités qui le convainquaient de plus en plus que la Nation de l'islam n'offrait pas de voie en avant. Pendant la période où il est un porte-parole de la Nation, ainsi qu'il le dit à l'animatrice de talk-show radiophonique Bernice Bass en décembre 1964, « mes anciennes déclarations commençaient par « l'Honorable Elijah Muhammad nous enseigne ceci et cela. » Ce n'étaient pas mes déclarations, c'étaient ses déclarations et je les répétais. »

Mais maintenant, ajoute Malcolm, « le perroquet a sauté hors de la cage[37]. »

Les cinquante dernières semaines

Après mars 1964, Malcolm commence à parler et à agir de son propre chef, comme un dirigeant politique. C'est le Malcolm X dont vous avez lu les discours, les entrevues et les déclarations dans les livres des éditions Pathfinder. Dont beaucoup d'entre vous connaissent les pensées et les idées à un degré ou à un autre. Mais ce laps de temps — un grand total de 50 semaines finalement, même pas une année complète — est précieux pour Malcolm. Il a 50 semaines pour s'organiser, vivre de nouvelles expériences, réfléchir sur ces expériences et en tirer des leçons, collaborer avec d'autres révolutionnaires ici et à l'étranger, discuter et travailler ses idées, les améliorer et les corriger, faire face à des contradictions et commencer à les résoudre. En bref, pour emprunter le chemin qui fait de Malcolm X qui il est. Pour découvrir sa valeur.

Malcolm passe plus de la moitié de ce temps à l'étranger : près de 26 semaines en Afrique et au Moyen-Orient, et un peu

37. « Our People Identify with Africa, » interview par Bernice Bass, 27 décembre 1964, *Malcolm X: The Last Speeches*, p. 99.

plus de deux autres semaines au Royaume-Uni et en France. Ces voyages ont un énorme impact politique sur lui.

C'est donc au cours de 22 semaines seulement aux États-Unis que Malcolm commence à construire deux organisations distinctes : d'abord la Mosquée musulmane inc., puis en juin 1964 l'Organisation pour l'unité afro-américaine (OAAU). C'est pendant ces semaines qu'il donne la majorité des discours et entrevues où il explique à des publics de plus en plus larges sa perspective révolutionnaire en rapide évolution.

Beaucoup des points de vue que Malcolm défend et explique à la fin de sa vie sont très différents de ceux qu'il a toujours à un degré ou à un autre en mars 1964. Il n'a pas connu autant une évolution que, pour ainsi dire, des *révo lutions* qui se chevauchent.

Malcolm X émerge sur le sol américain comme le diri geant révolutionnaire ayant une audience de masse le plus représentatif de la deuxième moitié du vingtième siècle. Il converge politiquement avec d'autres révolutionnaires à travers le monde, y compris des révolutionnaires prolétariens, des communistes, ici aux États-Unis. Il évolue dans le sens où évolue la révolution mondiale, *contre* le colonialisme et le capitalisme, et *avec* ceux qui font avancer la lutte révolutionnaire. De nombreux individus, dans de nombreux pays, qui aspirent à diriger des révolutions chez eux sont encore en train de rattraper Malcolm sur beaucoup de fronts.

On décrit parfois le cours de Malcolm au cours de ces derniers mois comme une nouvelle forme de panafricanisme et Malcolm lui-même utilise ce terme quelques fois. Mais « panafricanisme » ne rend ni la portée ni le caractère politique révolutionnaire de l'internationalisme et de l'anti-impérialisme de Malcolm. Celui-ci a évidemment conscience des aspects communs de l'oppression à laquelle font face ceux qui sont d'origine africaine — et de leur résistance à cette oppression. À cause de l'héritage combiné du colonialisme et de l'esclavage,

les Noirs partagent plusieurs de ces éléments, qu'ils vivent et travaillent en Afrique même, dans les Caraïbes et en Amérique latine, en Europe ou dans ce que Malcolm, faisant écho au terme merveilleux d'Elijah Muhammad, appelle « ces étendues sauvages de l'Amérique du Nord. »

« Beaucoup d'entre nous nous bernons en pensant que les Afro-Américains ne sont que ceux qui vivent ici aux États-Unis, » dit Malcolm dans un de ses derniers discours, seulement cinq jours avant son assassinat. « Mais l'Afro-Américain, c'est ce grand nombre de gens dans l'hémisphère occidentale, depuis la pointe la plus au sud de l'Amérique du Sud jusqu'à la pointe la plus au nord de l'Amérique du Nord, qui possèdent tous un héritage commun et une origine commune quand vous retournez à leur histoire. [... Et quand les Africains] émigrent en Angleterre, ils posent un problème aux Anglais. Et quand ils émigrent en France, ils posent un problème aux Français[38]. »

En même temps, Malcolm s'identifie de plus en plus aux luttes révolutionnaires à travers le monde, s'en fait le champion et les explique — de la révolution chinoise à la révolution cubaine et aux luttes de libération nationale, partout où elles se livrent et par des peuples de toutes les couleurs de peau.

Mais à la réunion de ce soir, je veux essayer de présenter et défendre ce qui est peut-être le plus important, non seulement pour les révolutionnaires dans ce pays mais partout dans le monde. Je veux démontrer que *Malcolm X était un dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière aux États-Unis.*

Cela peut sembler étrange pour une série de raisons. Cela peut sembler étrange à cause du faible degré d'appui dont bénéficiait Malcolm parmi les travailleurs qui étaient blancs,

---

38. « Not Just an American Problem, but a World Problem, » *February 1965: The Final Speeches*, p. 149-150.

au moins parmi ceux qu'il connaissait. Cela peut sembler étrange à cause de l'état affaibli du mouvement ouvrier et des positions pro-capitalistes des officiers syndicaux que j'ai décrites plus tôt, des positions diamétralement opposées à celles de Malcolm. Cela peut sembler étrange, ne serait-ce que parce que Malcolm lui-même n'a jamais directement abordé cette question.

Mais le fait demeure que les transformations sociales et politiques que provoquera une révolution populaire aux États-Unis — une révolution qui sera dirigée par l'avant-garde de la classe ouvrière sous peine de se terminer par une défaite sanglante — sont décisives pour les opprimés et les exploités du monde entier. Entre autre, la conquête du pouvoir par la classe ouvrière et ses alliés — l'établissement de la dictature du prolétariat — est l'étape nécessaire qui peut ouvrir aux Noirs, et à tous les partisans des droits des Noirs, la voie permettant de remporter la lutte pour mettre fin une fois pour toutes à l'oppression raciste sous toutes ses formes.

Dans la direction des luttes ouvrières révolutionnaires dans ce pays, les travailleurs qui sont noirs occuperont une place d'avant-garde et auront un poids disproportionnés par rapport à leur nombre dans la population U.S. C'est ce que toute l'histoire moderne nous enseigne. Le bilan des puissantes luttes sociales et politiques aux États-Unis en témoigne : des batailles menées pendant les dernières années de la guerre civile elle-même ; à la reconstruction radicale et aux efforts pour empêcher l'imposition du péonage aux esclaves affranchis ; aux luttes qui ont bâti les mouvements des agriculteurs et les syndicats industriels dans les années 1920 et 1930 ; au mouvement prolétarien de masse qui a renversé la ségrégation de Jim Crow, alimenté la montée d'une plus grande confiance politique et conscience nationaliste parmi les Noirs dans les années 1960 et inspiré ce qui est devenu le mouvement de masse contre la guerre impérialiste au Viêt-nam.

Malcolm X était un héritier politique légitime de toutes ces luttes.

Mais qui sont les héritiers *de Malcolm* ?

Après son assassinat, certains qui suivaient Malcolm ont été déçus parce que l'organisation politique qu'il a créée et dirigée, l'OAAU, est morte avec lui. Étant donné les ennemis auxquels ils faisaient face, aucun des cadres relativement peu nombreux qu'il avait amenés avec lui de la Nation de l'islam n'a été capable de se mettre en avant pour continuer la lutte et assumer le leadership pour poursuivre le cours politique révolutionnaire de Malcolm. C'est un fait.

Mais les héritiers de Malcolm X *viendront* de l'avant — partout dans le monde, y compris ici même aux États-Unis — à mesure que progresseront les luttes révolutionnaires et que s'organiseront les exploités et les opprimés pour résister aux conséquences désastreuses des crises capitalistes et de la domination et des guerres impérialistes. Davantage de dirigeants comme Malcolm *viendront* de l'avant, y compris dans le mouvement ouvrier. Et ils auront besoin de savoir qui était Malcolm X, ce qu'il défendait, ce pour quoi il luttait et ce à quoi il a consacré sa vie.

L'émancipation des femmes

Pour démontrer l'ampleur et la portée révolutionnaire de l'évolution politique de Malcolm, il est utile d'examiner deux questions sur lesquelles beaucoup de gens pourraient supposer que ses vues ont peu changé : l'émancipation des femmes et la religion.

Certains pourraient penser que c'est « injuste » de commencer avec la question des droits des femmes, la position des femmes dans la vie sociale et politique, leur place dans les luttes révolutionnaires et dans la direction de ces luttes. Après tout, Malcolm a été assassiné avant la montée du mouvement de libération des femmes à la fin des années 1960. Le mouvement communiste moderne a une longue et fière

tradition d'appui à l'émancipation des femmes — de son manifeste fondateur rédigé par Marx et Engels et publié en 1848, à l'Internationale communiste du temps de Lénine, à aujourd'hui[39]. Mais avant le mouvement des femmes, aucun d'entre nous ne voyait les choses comme nous les voyons maintenant.

Peut-être est-ce aussi injuste à cause des antécédents religieux de Malcolm et du statut de deuxième classe des femmes dans tous les monothéismes modernes — qu'ils fassent remonter leurs origines à Abraham, à Paul l'évangéliste ou à Mohammed. Comme Malcolm l'a lui-même expliqué dans son *Autobiographie*, l'islam — y compris la Nation de l'islam dont il avait été le porte-parole jusque vers la fin de 1963 — a « des lois et des enseignements très stricts sur les femmes, dont l'essentiel est que la vraie nature de l'homme est d'être fort et la vraie nature de la femme est d'être faible. Et bien qu'un homme doive en tout temps respecter sa femme, il lui faut en même temps comprendre qu'il doit la contrôler s'il s'attend à ce qu'elle le respecte[40]. » (De telles attitudes s'étendent bien au-delà de l'islam, comme nous le savons bien.)

Mais nous devrions suivre la norme de Malcolm : en politique, dire la vérité n'est jamais « injuste ». Et Malcolm peut résister à l'épreuve.

Quand il quitte la Nation, Malcolm n'a au début pas beaucoup à dire sur les droits ou la condition sociale des femmes. Mais dans *L'autobiographie* — dont l'ébauche venait tout juste d'être terminée, avec l'aide du journaliste Alex Haley, peu avant son assassinat — Malcolm raconte une histoire qui jette une lumière sur la vitesse et l'ampleur de son évolution ultérieure sur cette question. (En lisant *L'autobiographie*,

---

39. Pour un examen de cette tradition, voir *Feminism and the Marxist Movement* de Mary-Alice Waters, Pathfinder, 1972.

40. *L'autobiographie de Malcolm X*, chapitre 13 : « Pasteur Malcolm X. »

nous devons toujours garder deux choses à l'esprit. Premièrement, que les interviews ont commencé quand Malcolm faisait encore partie de la Nation, avec l'approbation d'Elijah Muhammad. Et deuxièmement, que Malcolm n'a pas eu l'occasion de revoir et de rédiger la version finale ou de la faire correspondre à ses opinions de l'époque. Selon Haley, l'assassinat a coïncidé avec les journées que lui et Malcolm avaient provisoirement prévues pour cette révision.)

Vers la fin de *L'autobiographie*, Malcolm décrit sa visite à Beyrouth au Liban, le dernier jour d'avril 1964. Lorsqu'il sort pour une promenade, dit-il,

> le comportement et l'habillement des femmes libanaises ont immédiatement frappé mon attention. En terre sainte [Arabie saoudite], il y avait eu les femmes arabes très modestes, très féminines — et il y avait ce contraste soudain des femmes libanaises mi-françaises, mi-arabes qui projetaient dans leur façon de s'habiller et de se comporter dans la rue plus de liberté, plus d'audace. J'ai clairement vu l'influence européenne évidente sur la culture libanaise. Ceci m'a démontré comment on peut rapidement mesurer la force morale d'un pays, ou sa faiblesse morale, à l'habillement et à l'attitude de ses femmes dans la rue — en particulier de ses jeunes femmes. Partout où un accent sur les choses matérielles a submergé sinon détruit les valeurs spirituelles, les femmes le reflètent immanquablement. À témoin les femmes, jeunes et vieilles, en Amérique — où il ne reste presque plus de valeurs morales[41].

Voilà donc comment Malcolm aborde toujours la question de la condition sociale des femmes environ un mois après

41. *L'autobiographie de Malcolm X*, chapitre 18 : « El Hajj Malik El-Shabazz. »

sa rupture avec la Nation. L'accent reste sur les normes religieuses de pudeur et de moralité sexuelle.

À peu près à la même époque, Malcolm s'oppose toujours sans équivoque à ce qu'il appelle le « mariage mixte. » Encore une fois, Malcolm écrit dans *L'autobiographie* : « Je suis tout à fait d'accord *avec* l'homme blanc du Sud qui croit que vous ne pouvez avoir de soi-disant « intégration », du moins pas pour longtemps, sans une augmentation des mariages mixtes. Et en quoi cela aide-t-il qui que ce soit ? Encore une fois, voyons la réalité en face. Dans un monde aussi hostile aux couleurs que celui-ci, homme ou femme, noir ou blanc, que peuvent-ils faire avec un conjoint de l'autre race[42] ? » Et lorsque l'écrivain A. B. Spellman interview Malcolm la même semaine qu'il annonce son départ de la Nation, Malcolm dit ceci sur la position de la nouvelle organisation qu'il a fondée, la Mosquée musulmane inc. : « [N]ous nous opposons bien au mariage mixte. Nous sommes tout autant contre le mariage mixte que nous sommes contre toutes les autres injustices auxquelles notre peuple s'est heurté[43]. » Il considère toujours le mariage mixte comme « une injustice. » Il l'assimile au viol et au concubinage non voulu que les femmes d'origine africaine ont subis sous l'esclavage, la domination coloniale et les conditions plus récentes d'exploitation et d'oppression raciste.

Mais à la fin du deuxième voyage de Malcolm en Afrique et au Moyen-Orient en 1964, entre le début juillet et la fin novembre, ses opinions ont connu un changement saisissant — parallèle à l'évolution de ses idées et de ses actions sur d'autres questions sociales et politiques[44]. Lors d'une

---

42. *L'autobiographie de Malcolm X*, chapitre 15 : « Icare ».

43. « An Interview by A.B. Spellman, » 19 mars 1964, *By Any Means Necessary*, p. 31.

44. Les deux voyages de Malcolm en Afrique et au Moyen-Orient en 1964 étaient ses deuxième et troisième visites de ces régions. En 1959,

conférence de presse pendant une escale à Paris à la suite de ce voyage, Malcolm dit qu'une des choses qu'il a remarquées pendant ses voyages est le fait que

> dans chaque pays où vous allez, on ne peut normalement jamais séparer la femme du degré de progrès. Si vous êtes dans un pays progressiste, la femme est progressiste. Si vous êtes dans un pays qui reflète la conscience de l'importance de l'éducation, c'est parce que la femme est consciente de l'importance de l'éducation.
>
> Mais dans chaque pays arriéré, vous trouverez que les femmes sont arriérées. Et dans chaque pays où on ne met pas l'accent sur l'éducation, c'est parce que les femmes ne reçoivent pas d'éducation. Une des choses dont je suis donc devenu complètement convaincu au cours de mes récents voyages, c'est l'importance de donner la liberté à la femme, de lui donner une éducation et de lui donner la motivation de s'en sortir et d'inculquer le même esprit et la même compréhension à ses enfants. Et je suis franchement fier des contributions faites par nos femmes à la lutte pour la liberté. Et je suis une personne qui pense qu'il faut leur accorder toute la latitude possible parce qu'elles ont fait une plus grande contribution que beaucoup de nous, les hommes [45].

Un mois plus tard, Malcolm fait franchir un autre pas à ces positions au cours de l'interview radiophonique du 27 décembre avec Bernice Bass que j'ai déjà mentionnée. « Une chose que j'ai remarquée aussi bien au Moyen-Orient qu'en

---

en tant que dirigeant de la Nation de l'islam, il s'était rendu en Égypte, en Arabie saoudite, en Iran, en Syrie et au Ghana.

45. Extrait d'une interview à Paris, novembre 1964, *By Any Means Necessary*, p. 214-215.

Afrique, dit Malcolm, dans chaque pays qui était progressiste, les femmes étaient progressistes. Dans chaque pays qui était sous-développé et arriéré, c'est au même degré que les femmes étaient non développées, ou sous-développées, et arriérées. [... O]n remarque que dans ces types de société où on enferme la femme dans un placard, la dissuade d'obtenir une éducation suffisante et ne la motive pas en lui permettant de participer le plus largement dans tout secteur de la société où elle est qualifiée, on tue sa motivation[46]. »

Voilà un niveau très avancé de compréhension politique : que l'on puisse mesurer le degré de progrès et de développement d'une société par la place des femmes dans sa vie sociale, économique et politique[47]. Contrairement à ses commentaires sur les femmes de Beyrouth à peine quelques mois plus tôt, où la « pudeur » et la « moralité » féminines ont été son point de départ, Malcolm applique maintenant des critères *politiques*. Il surmonte de simples préjugés — ce que ses vues antérieures reflétaient, qu'elles soient exprimées par lui ou par quelqu'un d'autre — et il commence à les remplacer par des faits sur la condition

---

46. « Our People Identify with Africa, » *Malcolm X: The Last Speeches*, p. 94.

47. En 1844, dans un des premiers écrits sur la voie qui l'a conduit à devenir un dirigeant fondateur du mouvement ouvrier communiste moderne quelques années plus tard, Karl Marx a salué une observation du socialiste utopique Charles Fourier selon laquelle : « Les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté. » *La sainte famille*, éditions Costes, 1927, p. 99. [Cette édition est la seule qui donne la citation de Fourier dans sa version française d'origine.] Dans sa brochure de 1880 *Socialisme utopique et scientifique*, le collaborateur politique de toujours de Marx, Friedrich Engels, a rendu un autre hommage à Fourier pour avoir été « le premier à énoncer que, dans une société donnée, le degré d'émancipation de la femme est la mesure naturelle de l'émancipation générale. » Marx et Engels, *Oeuvres choisies en trois volumes*, tome 3, Moscou, éditions du Progrès, 1978, p. 126.

sociale des femmes. Il commence à parler de ce que les femmes peuvent accomplir et accomplissent en fait pour faire avancer le progrès humain, pour faire avancer le changement révolutionnaire, si les obstacles dressés devant elles commencent à être démantelés.

Malcolm change également d'avis sur les mariages interraciaux. Au milieu de janvier 1965, Malcolm est invité à un talk-show télévisé à Toronto. L'animateur Pierre Berton lui demande s'il maintient ses positions antérieures sur le sujet. Malcolm répond : « Je crois qu'il faut reconnaître chaque être humain comme un être humain — pas comme un blanc, un noir, un brun ou un rouge. Et lorsque vous traitez l'humanité comme une famille, il n'est pas question d'intégration ou de mariage mixte. C'est simplement un être humain qui épouse un autre être humain, ou un être humain qui vit autour d'un autre être humain et avec lui. »

Ce qu'il faut attaquer, dit Malcolm à Berton, c'est la société raciste qui génère des attitudes « hostiles envers l'intégration et le mariage mixte et envers ces autres pas vers l'unité » des êtres humains, pas « la réaction qui se développe chez les gens qui sont les victimes de cette société négative [48]. »

Lorsque nous évaluons l'évolution des idées de Malcolm sur les droits des femmes — y compris la place qu'il en est venu à reconnaître qu'occuperaient les femmes dans les luttes révolutionnaires à venir aux États-Unis et dans le monde — nous devrions également faire remarquer l'impact dévastateur qu'a eu sur Malcolm sa découverte qu'Elijah Muhammad abusait sexuellement de jeunes femmes membres de la Nation de l'islam. Selon Malcolm, c'est ce fait, plus que tout autre conflit politique particulier, qui a marqué un point tournant dans ses relations avec la Nation. Il a profondément ébranlé la confiance de Malcolm dans

48. Extrait d'une interview avec Pierre Berton, 19 janvier 1965, *Malcolm X Speaks*, p. 218.

l'intégrité religieuse, politique et morale d'Elijah Muhammad et de la Nation de l'islam même [49].

Souvent, les seules divergences politiques ne suffisent pas au début à convaincre des dirigeants expérimentés de rompre avec un mouvement ou une organisation dans lesquels ils ont investi pendant des années leurs efforts, leurs énergies et leurs convictions. Malcolm a des doutes croissants sur le cours politique de la Nation au moins depuis l'été 1962, quand Elijah Muhammad met le holà à une campagne dirigée par Malcolm pour protester contre une attaque policière meurtrière visant plusieurs membres de la Nation à Los Angeles [50]. Mais comme Malcolm

49. En avril 1963, Malcolm a appris, directement d'Elijah Muhammad que ce dernier avait eu des rapports sexuels avec plusieurs jeunes femmes travaillant au siège de la Nation de l'islam à Chicago. Plusieurs étaient devenues enceintes. Abusant de son autorité dans la Nation, Muhammad a soumis ces jeunes femmes à de dégradants procès internes pour « fornication » et les a suspendues de l'organisation. Deux des jeunes femmes ont intenté des procès en recherche de paternité contre Muhammad à Los Angeles en 1964, mais les documents du tribunal n'ont jamais été remis et l'action en justice a été abandonnée.

50. En avril 1962, des flics de Los Angeles ont ouvert le feu sur sept membres non armés de la Nation de l'islam. Un des *Muslims* a été tué et un autre handicapé à vie. Les flics ont ensuite arrêté 16 membres de la Nation sous des accusations forgées de toute pièce de « voie de fait contre la police. » Envoyé par Elijah Muhammad à Los Angeles pour organiser une réponse à cette attaque, Malcolm a lancé une large campagne de protestation dans le sud de la Californie qui s'étendait bien au-delà de la Nation. « Que vous soyez blanc ou noir, c'est aussi votre combat, » disait le matériel de la campagne de défense. « Aujourd'hui, c'est notre temple, » a déclaré Malcolm lors d'un rassemblement de protestation à Los Angeles, « mais demain, ce seront vos églises, vos loges et vos synagogues. » Mais alors que des préparatifs étaient en cours cet été-là pour intensifier les efforts de défense au niveau national, Elijah Muhammad a mis fin à la campagne publique et limité aux tribunaux toute nouvelle action. Revenant sur cette expérience dans un discours fait le 1er janvier 1965 devant de jeunes militants pour les

l'a lui-même reconnu, il continuait à essayer de fermer les yeux devant ces conflits, dans l'anticipation que les perspectives pour changer ce cours pourraient s'améliorer avec le temps. Il a fallu quelque chose de plus profondément mauvais — qui corrompait profondément les bases mêmes du mouvement qu'il croyait représenter — pour précipiter la rupture.

Quand un autre dirigeant de l'Alliance des jeunes socialistes et moi-même interviewons Malcolm en janvier 1965 pour la revue *Young Socialist*, il nous dit : « Je trouvais que le mouvement traînait les pieds dans plusieurs domaines. Il ne s'impliquait pas dans les luttes civiles, civiques ou politiques que notre peuple affrontait. Tout ce qu'il faisait, c'était d'insister sur l'importance d'une réforme morale : ne fumez pas, ne buvez pas, ne permettez ni la fornication ni l'adultère. Quand je me suis aperçu que la hiérarchie elle-même ne pratiquait pas ce qu'elle prêchait, il est devenu clair que cette section de son programme avait failli[51]. »

Finalement Malcolm a approfondi sa compréhension de l'importance de combattre l'oppression des femmes en les observant aider à diriger la lutte pour les droits des Noirs dans ce pays. Quand Fannie Lou Hamer vient à New York en décembre 1964 pour obtenir un appui à la lutte pour la liberté au Mississippi, Malcolm prend la parole à ses côtés à un rassemblement à Harlem et il lui donne une tribune ce

---

droits civils du Mississippi, Malcolm a dit : « Voilà ce qui a provoqué la scission du mouvement musulman. [...] Quelques-uns de nos frères ont été blessés et rien n'a été fait à ce sujet. Ceux d'entre nous qui voulaient faire quelque chose à ce sujet ont été empêchés de faire quelque chose. » « See for Yourself, Listen for Yourself, Think for Yourself: A Discussion with Young Civil Rights Fighters from Mississippi, » *Malcolm X Talks to Young People*, p. 105.

51. Voir le chapitre précédent de ce livre, p. 52.

soir-là à la réunion de l'OAAU [52]. Malcolm admire également Gloria Richardson, avec qui il travaille. Elle a refusé de mettre fin à des manifestations à Cambridge au Maryland face à des brutes suprématistes blanches et à la Garde nationale — et face aux critiques publiques de dirigeants noirs conservateurs. Elle se solidarise aussi publiquement avec l'appel de Malcolm pour le droit à l'autodéfense contre la terreur raciste.

J'ai mentionné plus tôt l'insistance de Malcolm sur le fait que le but du mouvement qu'il oeuvre à construire est d'éveiller les Noirs « à leur humanité, à leur propre valeur. » Pendant les derniers mois de sa vie, Malcolm approfondit aussi sa compréhension que la lutte pour libérer *la moitié de l'humanité* de son oppression et affirmer

---

52. Fannie Lou Hamer était une militante de longue date pour les droits des Noirs au Mississippi et la dirigeante centrale de la lutte pour évincer du congrès du Parti démocrate d'août 1964 la délégation ségrégationniste de cet État. Ses descriptions de la brutalité raciste au Mississippi ont attiré l'attention du pays pendant ce congrès. Quand l'effort pour évincer la délégation ségrégationniste a été rejeté, le Parti démocrate du Mississippi pour la liberté [Mississippi Freedom Democratic Party] a annoncé ses propres candidats dans les élections de novembre puis demandé au Congrès de refuser de laisser siéger les élus de la liste de Jim Crow. Le discours de Malcolm au rassemblement du 20 décembre 1964 à Harlem pour Fannie Lou Hamer est publié dans *Malcolm X Speaks* sous le titre « With Mrs. Fannie Lou Hamer. » Sa présentation à la réunion de l'OAAU où Fannie Lou Hamer a pris la parole ce soir-là est publiée dans le même livre sous le titre « At the Audubon. »

Le « chef du parti *cracker* » réside à la Maison-Blanche, pas au Mississippi, dit Malcolm au rassemblement de Harlem. Ce parti « est contrôlé ici même, dans le Nord. [… C]es *crackers* du Nord vous sourient au visage, vous montrent leurs dents et vous plantent le couteau dans le dos lorsque vous vous retournez. » *Malcolm X Speaks*, p. 127. *Cracker* est un terme péjoratif souvent utilisé à l'époque pour décrire beaucoup de blancs pauvres du Sud qui appuyaient la ségrégation et que les dirigeants capitalistes utilisaient pour soutenir le système de Jim Crow, à l'encontre de leurs propres intérêts de classe.

dans l'action *sa* valeur politique augmente nettement les forces potentielles de la révolution dans ce pays et à travers le monde.

Garder la religion au placard

Que dire de l'évolution des idées de Malcolm à propos de la religion et de la politique révolutionnaire ?

D'abord, afin de limiter les malentendus sur les points politiques que nous devons clarifier, permettez-moi d'insister sur le fait que je ne remets pas en question les affirmations de Malcolm jusqu'aux derniers jours de sa vie disant qu'il reste un musulman.

Nous examinons autre chose. Qu'est-ce que Malcolm pense de la place de la religion dans la construction d'un mouvement révolutionnaire moderne, d'une organisation révolutionnaire ? Encore une fois, il n'y a pas une simple réponse qui vaut pour l'ensemble des 50 dernières semaines de la vie de Malcolm. Mais la position à laquelle il en est venu avant son assassinat est claire.

D'abord, quand Malcolm rend publique sa rupture avec la Nation en mars 1964, la seule mesure organisationnelle qu'il annonce est la création d'une organisation religieuse. « Je vais organiser et diriger une nouvelle mosquée à New York, connue comme la Mosquée musulmane inc., » annonce-t-il à la presse. « Cela nous donne une base religieuse et la force spirituelle nécessaire pour débarrasser notre peuple des vices qui détruisent la fibre morale de notre communauté[53]. »

Quelques jours plus tard, Malcolm dit dans une interview à un journaliste que lorsqu'il appartenait à la Nation de l'islam, « beaucoup d'obstacles ont été placés sur mon chemin, non pas par l'honorable Elijah Muhammad, mais

53. « A Declaration of Independence, » *Malcolm X Speaks*, p. 33.

par d'autres autour de lui. Et comme je crois que son analyse du problème racial est la meilleure et que sa solution est la seule qui existe, j'ai pensé que la meilleure façon pour moi de pouvoir contourner ces obstacles et de mettre en oeuvre son programme était de rester en dehors de la Nation de l'islam et d'établir un groupe musulman qui est un groupe d'action visant à éliminer les mêmes maux que les enseignements de l'honorable Elijah Mohammad ont rendus si manifestes dans ce pays[54]. »

Mais à peine quelques semaines plus tard, Malcolm commence à déplacer son accent. À mesure que se multiplient pour lui les occasions de collaborer avec d'autres, il commence à souligner qu'être musulman n'est pas une condition préalable pour agir politiquement en commun dans le combat contre l'oppression des Noirs. Il n'y a pas de test du papier tournesol religieux.

Il est clair sur ce point par exemple lors d'une présentation le 3 avril à une réunion à Cleveland portant sur « La révolte noire : quel est le prochain pas ? » organisée par la section locale du Congrès pour l'égalité raciale (CORE). La rencontre a lieu dans une église méthodiste. À la fin de sa présentation, que Malcolm a intitulée « Le bulletin de vote ou la balle, » il dit qu'il veut ajouter « quelques points sur la Mosquée musulmane inc., que nous avons récemment établie à New York. Il est vrai que nous sommes musulmans et que notre religion est l'islam. Mais nous ne mélangeons pas notre religion avec notre politique, notre économie ni nos activités sociales et civiles — plus maintenant. Nous gardons notre religion dans notre mosquée. Quand nos services religieux sont terminés, nous participons alors en tant que musulmans à l'action politique, l'action économique et l'action sociale et civile. Nous fréquentons n'importe qui, n'importe

54. « Interview by A.B. Spellman, » *By Any Means Necessary*, p. 26.

où, n'importe quand et de n'importe quelle façon visant à éliminer les maux, les maux politiques, économiques et sociaux qui affectent les gens de notre communauté[55]. »

Moins d'une semaine plus tard, quand Malcolm prend la parole au Forum ouvrier du Militant à New York, la première des trois fois qu'il le fera, il fait la même remarque. Il dit qu'il est toujours musulman. « Il se trouve simplement que c'est ma religion personnelle. Mais dans la fonction que j'occupe aujourd'hui, je n'ai pas l'intention de mélanger ma religion avec les problèmes de 22 millions de Noirs dans ce pays[56]. »

Et quelques jours plus tard, prenant la parole à Détroit devant le Groupe sur la direction avancée, Malcolm dit : « Cet après-midi, nous n'avons pas l'intention de parler de religion. Nous allons oublier la religion. Si nous évoquons la question de la religion, nous allons nous disputer. Et la meilleure façon de se tenir loin des disputes et des divergences, comme je l'ai dit plus tôt, c'est de laisser votre religion à la maison, au placard, de la garder entre vous et votre Dieu. » L'auditoire comprend plusieurs pasteurs chrétiens et Malcolm ne peut s'empêcher d'ajouter : « Parce que si elle n'a rien fait de plus pour vous que ce qu'elle a fait, vous devriez de toute façon l'oublier[57]. »

Au cours de ces premières semaines après sa rupture avec la Nation, presque chaque discours semble marquer

---

55. « The Ballot or the Bullet, » Cleveland, 3 avril 1964, *Malcolm X Speaks*, p. 51.

56. « Speech on 'Black Revolution,' » Forum ouvrier du Militant, New York, 8 avril 1964, *Two Speeches by Malcolm X*, p. 7.

57. Extrait d'une présentation faite à une rencontre du Groupe sur la direction avancée, 12 avril 1964, *By Any Means Necessary*, p. 215. Le Groupe sur la direction avancée est une organisation nationaliste noire de Détroit, fondée en novembre 1961. Ses dirigeants les plus connus sont les révérends Albert Cleage, Milton Henry et Richard Henry.

un nouveau pas. Mais ce n'est qu'au retour du premier de ses deux voyages en Afrique et au Moyen-Orient cette année-là que Malcolm entreprend de construire une organisation politique ouverte à tous les Américains africains, indépendamment de leur religion ou autres croyances. À la fin de juin 1964, il convoque une réunion publique à Harlem pour établir l'Organisation de l'unité afro-américaine. « Jusqu'à maintenant, dit Malcolm, ces réunions ont été organisées et payées par la Mosquée musulmane inc. À partir de dimanche prochain, elles seront organisées et financées par l'Organisation de l'unité afro-américaine[58]. »

Le premier pas franchi par Malcolm en mars 1964 consiste donc à agir de façon décisive à partir de sa conviction profonde que ceux, comme Elijah Muhammad, dont la conduite individuelle contredit de manière flagrante leurs croyances avouées n'ont pas les qualités requises pour servir de guide en matière de religion ou de politique.

En juin cependant, Malcolm a déjà franchi un autre pas : que la religion elle-même ne peut guider l'action politique moderne et efficace. Il faut séparer la religion et les organisations religieuses de l'organisation politique, de sorte que les gens puissent travailler ensemble à construire une organisation politique révolutionnaire — une forme d'activité pratique qui transcende les croyances ou les affiliations religieuses. « Parce que, qu'ils soient méthodistes, baptistes, athées ou agnostiques, [les Noirs] vivent le même enfer, » ainsi que Malcolm le dit lors d'une réunion à l'église méthodiste Corn Hill de Rochester, dans l'État de New York, à peine cinq jours avant son assassinat[59].

---

58. « OAAU Founding Rally, » 28 juin 1964, *By Any Means Necessary*, p. 93.

59. « Not Just an American Problem, but a World Problem, » *February 1965: The Final Speeches* p. 169.

Le jour de l'an 1965, lors d'une rencontre avec un groupe de jeunes du Mississippi en visite à Harlem, Malcolm explique que lui et d'autres qui ont quitté la Nation de l'islam ont compris « qu'il y avait un problème auquel notre peuple fait face dans ce pays qui n'a rien à voir avec la religion et va au-dessus et au-delà de la religion. Une organisation religieuse ne pourrait s'attaquer à ce problème étant donné l'ampleur, la complexité du problème lui-même. Après avoir analysé le problème, ceux de ce groupe ont donc vu le besoin, ou la nécessité, de former un autre groupe qui n'avait absolument rien à voir avec la religion. Et ce groupe est ce qui s'appelle aujourd'hui et est connu sous le nom d'Organisation pour l'unité afro-américaine[60]. »

Il s'agit d'un progrès crucial. Parce que, même si à notre connaissance Malcolm demeure un musulman et donc engagé envers une religion révélée dont les principes ne peuvent être vérifiés, il en arrive aussi à la conviction que de telles révélations ne sont pas et ne peuvent pas être des critères valables pour une politique révolutionnaire. Les critères, les objectifs et les méthodes de l'activité politique doivent se prêter à la discussion, au débat et à la mise à l'épreuve en commun, de manière objective, par tous ceux qui s'unissent dans la lutte, peu importe leurs autres opinions, croyances ou affiliations de tout genre. Et Malcolm y inclut explicitement les non-croyants. C'est la seule base à partir de laquelle de plus en plus de gens peuvent être attirés à la lutte et découvrir — à travers l'activité politique pratique, dans les batailles — les façons les plus efficaces de combattre et d'éliminer le racisme, l'oppression et l'exploitation capitaliste.

Comme je l'ai constaté plus tôt, Malcolm n'imite pas la rhétorique d'un prêcheur quand il parle. Il n'essaie jamais d'amener quelqu'un à accepter ce qu'il dit sur la base de son autorité. Il encourage les jeunes du Mississippi à apprendre

60. « See for Yourself, Listen for Yourself, Think for Yourself, » *Malcolm X Talks To Young People*, p. 83.

comment « voir par vous-mêmes, écouter par vous-mêmes et penser par vous-même. Vous pouvez alors prendre une décision intelligente par vous-même[61]. » Il cherche toujours à accroître la confiance politique de ceux à qui il s'adresse.

« Je vous le dis aussi clairement que je sais le dire, » affirme Malcolm aux jeunes militants pour les droits civiques du Mississippi. « Aucune interprétation n'est nécessaire[62]. »

Aucune interprétation n'est nécessaire.

Voilà une phrase très importante. Malcolm ne passait pas par quatre chemins. Il parlait clairement. Personne n'avait à « deviner » ce qu'il disait. On pouvait mal utiliser ses paroles. Mais on ne pouvait les mésinterpréter à cause de leur ambigüité, encore moins de leur « ironie » et des relents de cynisme qui accompagnent cette dernière.

Malcolm n'avait aucun rêve à offrir. « Je ne vois aucun rêve américain, » dit-il en avril 1964. « Je vois un cauchemar américain[63]. » Il cherche à expliquer la source de ce cauchemar éveillé, qu'il reconnaît de plus en plus comme étant le système capitaliste d'oppression et d'exploitation ici et autour du monde. Et il commence à s'organiser pour initier une discussion sur une façon de faire avancer la lutte pour nous sortir de ce cauchemar.

Malcolm ne cherche pas non plus à développer une « théologie de libération, » musulmane ou autre. Parce que des années d'expérience directe l'amènent à conclure qu'un tel effort ne pourrait que limiter, affaiblir et désorienter un mouvement révolutionnaire. Même si rien ne permet d'affirmer que Malcolm soit devenu un athée dans la dernière année de son activité politique, il devient *a-thée* dans sa pratique de la politique révolutionnaire et de toute activité civile et laïque.

---

61. « See for Yourself, » *Malcolm X Talks To Young People*, p. 78.

62. « See for Yourself, » *Malcolm X Talks To Young People*, p. 113.

63. « The Ballot or the Bullet, » *Malcolm X Speaks*, p. 38.

Il garde sa religion « au placard, » comme il le dit — peu importe comment elle était en train d'évoluer.

Je pense que nous avons une appréciation plus complète de la contribution de Malcolm à cet égard aujourd'hui qu'à l'époque. Pour ma part, j'étais convaincu, et le suis toujours, que Malcolm allait tôt ou tard mettre la religion derrière lui. Mais il s'agit là bien sûr d'une question différente, qu'on ne pourra jamais trancher. Ce qui est décisif, c'est l'évolution de Malcolm, en parole et en fait, pour faire avancer l'activité politique commune des révolutionnaires.

Le nationalisme noir

Qu'en est-il du nationalisme noir ? L'évolution de Malcolm ici est plus facile à comprendre aujourd'hui qu'il y a 22 ans grâce à ce qui a été conquis depuis cette époque dans la classe ouvrière aux États-Unis. Aujourd'hui, nous avons une classe ouvrière dans ce pays qui diffère de manière significative de celle qu'a connue Malcolm. Elle reflète davantage les gains de la lutte des Noirs des années 1950 et 1960, aussi bien dans sa composition que dans ses attitudes sociales et politiques. Elle a un caractère plus international et intègre les expériences de lutte d'autres pays. C'est une classe ouvrière dont de larges couches ont été touchées et inspirées par les progrès de la révolution mondiale.

Quand Malcolm commence ses 50 dernières semaines en dehors — puis au-delà — de la Nation, il se considère lui-même comme un nationaliste noir. Il n'y a aucune ambiguïté. En parlant du lancement de la Mosquée musulmane inc., Malcolm dit : « Notre philosophie politique sera le nationalisme noir. Notre philosophie économique et sociale sera le nationalisme noir. Notre principal sujet culturel sera le nationalisme noir[64]. »

64. « A Declaration of Independence, » *Malcolm X Speaks*, p. 33.

À l'époque, Malcolm parle même encore parfois de la séparation comme étant le but final. Dans une entrevue accordée à A. B. Spellman quelques jours après avoir annoncé qu'il a quitté la Nation, il dit : « Nous croyons encore en la solution de l'honorable Elijah Muhammad, qui est la séparation totale. On devrait complètement séparer de l'Amérique les 22 millions de soi-disant Nègres et leur permettre de retourner chez nous dans notre patrie africaine [...]. »

Malcolm appelle cela « un programme à long terme » et reconnaît n'avoir aucune idée de comment le réaliser. Plus tard en fait, dans la même entrevue, il dit à Spellman : « Un meilleur mot à utiliser que séparation est indépendance. Ce mot séparation est mal utilisé. [...] Quand vous êtes indépendant de quelqu'un, vous pouvez vous séparer de lui. Si vous ne pouvez vous séparer d'eux, ça veut dire que vous n'êtes pas indépendant d'eux[65]. »

Donc déjà dans les jours qui suivent son départ de la Nation, en pratique, Malcolm affirme le *droit* de la nationalité noire opprimée à déterminer sa destinée indépendamment des diktats de ses oppresseurs, y compris jusqu'à la séparation si cela s'avère nécessaire. Il ne présente pas un plan pour transporter les Noirs en Afrique ou tailler un État-nation distinct à partir d'un territoire dans le Sud des États-Unis. La « philosophie politique, économique et sociale du nationalisme noir inculque à [l'homme noir] la dignité raciale, la motivation et la confiance dont il a besoin pour se tenir debout lui-même et prendre position pour lui-même, » dit Malcolm à Spellman.

Le « programme à court terme est que nous devons manger pendant que nous sommes encore ici, nous devons avoir un endroit où dormir, nous devons avoir des vêtements à porter, nous devons avoir de meilleurs emplois, nous devons

65. « Interview by A. B. Spellman, » *By Any Means Necessary*, p. 28 et 31-32.

avoir une meilleure éducation. [...] Nous devons avoir le plein contrôle de la politique de la communauté soi-disant nègre[66]. »

Voilà ce que Malcolm veut dire par nationalisme noir. Voilà sa position au moment de sa rupture ouverte avec la Nation.

Mais dans les derniers mois de sa vie, il en arrive à une conclusion différente. Au cours de l'entrevue télévisée de janvier 1965 à Toronto que j'ai mentionnée plus tôt, Pierre Berton demande à Malcolm s'il prône toujours un État noir en Amérique du Nord. « Non, répond Malcolm, je crois en une société où les gens peuvent vivre en tant qu'êtres humains sur la base de l'égalité[67]. »

Malcolm a expliqué plus complètement les raisons de ce changement d'opinion sur le nationalisme noir la veille de son vol pour Toronto, dans une entrevue accordée à la revue *Young Socialist* le 18 janvier 1965. « Comment définissez-vous le nationalisme noir, auquel on vous a identifié ? » ai-je demandé à Malcolm. Et je ne savais pas à l'avance à quoi ressemblerait sa réponse.

Malcolm a dit que lorsqu'il était au Ghana pendant le premier de ses voyages en Afrique en 1964, il y a rencontré l'ambassadeur algérien « qui est très combatif et un révolutionnaire dans le sens véritable du mot. (Et il a fait ses preuves en menant une révolution victorieuse contre l'oppression dans son pays.) » Lorsqu'ils ont commencé à parler de nationalisme noir, dit Malcolm, l'ambassadeur a répondu : « Bien, quelle était sa place dans tout ça ? Parce qu'il était blanc. C'était un Africain, mais il était algérien et, selon

66. « Interview by A. B. Spellman, » *By Any Means Necessary*, p. 28.

67. Extrait de l'entrevue avec Pierre Berton, *Malcolm X Speaks*, p. 218-219.

toute apparence, c'était un homme blanc. Et, a-t-il dit, si je définis mon objectif comme la victoire du nationalisme noir, quelle est sa place dans tout ça ? Et quelle y est la place des révolutionnaires du Maroc, de l'Égypte, de l'Irak et de la Mauritanie ? Il m'a donc montré comment je m'aliénais des gens qui étaient de véritables révolutionnaires, déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires. »

Et c'est le but pour lequel Malcolm croit maintenant qu'il faut lutter et qu'il faut atteindre : « renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires. » Il nous dit donc : « J'ai eu à repenser et à réévaluer en profondeur ma définition du nationalisme noir. Peut-on réduire au nationalisme noir la solution des problèmes auxquels notre peuple fait face ? Et vous remarquerez que je n'ai pas employé le terme depuis plusieurs mois. »

Vous pouvez trouver la réponse de Malcolm dans *Malcolm X Talks to Young People*, que nous avons publiée comme brochure des Jeunes socialistes en 1965 et n'avons cessé de produire et de distribuer depuis [68]. Elle se trouve sur la table des ventes à l'arrière de la salle.

Malcolm fait une remarque semblable le lendemain même, dans l'entrevue télévisée avec Pierre Berton à Toronto que j'ai déjà mentionnée. Malcolm dit qu'il est convaincu que le monde se dirige vers « une épreuve de force politique ou même une épreuve de force entre les systèmes économiques qui existent sur cette terre. » Et à cause de l'attitude « de supériorité des puissances coloniales envers les gens ayant

68. La brochure *Malcolm X Talks to Young People* (qui a continué à être réimprimée depuis près d'un demi-siècle) a par la suite été augmentée en un petit livre du même nom. On peut lire les paragraphes cités ci-dessus de l'entrevue du *Young Socialist* de 1965 aux pages 53-54 de ce livre. On trouvera une évaluation plus approfondie de l'évolution des idées de Malcolm sur le nationalisme noir dans l'article de la quatrième partie de ce livre, « La libération des Noirs et la dictature du prolétariat. »

une peau plus foncée, » les divisions dans le monde souvent « se réduisent presque à des lignes raciales. » Mais Malcolm poursuit alors :

> Je crois qu'il finira par y avoir un affrontement entre les opprimés et ceux qui commettent l'oppression. Je crois qu'il y aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous et ceux qui veulent maintenir les systèmes d'exploitation. Je crois qu'il y aura ce genre d'affrontement, mais je ne crois pas qu'il sera basé sur la couleur de la peau, ainsi qu'Elijah Muhammad l'avait enseigné [69].

Malcolm commence aussi à réfléchir davantage et à parler davantage des façons dont le racisme et l'oppression nationale sont imbriqués aux rouages mêmes du système capitaliste. Dans un discours au Forum ouvrier du Militant en mai 1964, juste après son retour de son premier voyage en Afrique et au Moyen-Orient cette année-là, Malcolm cite l'exemple donné par les révolutions chinoise et cubaine, où les capitalistes et les propriétaires fonciers ont été expropriés. En revanche, dit-il, « dans ce pays, le système ne peut produire la liberté pour les Afro-Américains. C'est impossible à faire pour ce système, ce système économique, ce système politique, ce système social — ce système, point. »

Malcolm revient sur ce point dans la période de questions, quand on lui demande quel système politique et social il préconise. « Je ne sais pas, répond-il, mais je suis ouvert. » Et il répète : « Vous ne pouvez avoir de capitalisme sans racisme [70]. »

---

69. Extrait de l'entrevue par Pierre Berton, *Malcolm X Speaks*, p. 238.

70. « The Harlem 'Hate Gang' Scare, » Forum ouvrier du Militant, New York, 29 mai 1964, *Malcolm X Speaks*, p. 84.

Malcolm ne dit pas ça simplement parce qu'il s'adresse à un public qu'il sait être dans sa majorité des socialistes. Il dit des choses semblables à sa propre organisation, l'OAAU. « Vous ne pouvez faire fonctionner un système capitaliste à moins d'être un vautour, » dit-il à un rassemblement de l'OAAU à Harlem en décembre 1964, au retour de son deuxième voyage en Afrique cette année-là. « Il vous faut le sang de quelqu'un d'autre à sucer pour être un capitaliste. Vous me montrez un capitaliste, je vous montrerai une sangsue[71]. »

Et dans son dernier discours public, le 18 février, trois jours avant son assassinat, Malcolm dit à un auditoire de 1 500 personnes à l'université Barnard de New York : « [D]éfinir la révolte du Noir simplement comme un conflit racial opposant Noirs et blancs ou comme un problème purement américain est erroné. » Plus exactement, « nous voyons aujourd'hui une rébellion généralisée des opprimés contre l'oppresseur, des exploités contre l'exploiteur[72]. » Voilà la révolution qu'il faut remporter.

Cette évolution est importante parce que Malcolm prend le nationalisme noir très au sérieux. Il reconnaît que les Noirs aux États-Unis — en grande majorité, les descendants d'Africains noirs kidnappés et amenés de force pour être vendus en esclavage dans le nouveau monde — se sont forgés comme une nationalité au cours du siècle qui a suivi la guerre civile, l'émancipation et ensuite la montée et la défaite de la reconstruction radicale. En luttant contre cette oppression, les Noirs ont un droit à l'autodétermination nationale — depuis leurs propres formes d'organisation politique, le contrôle des écoles et autres institutions dans leurs propres quartiers,

---

71. « At the Audubon, » New York, 20 décembre 1964, *Malcolm X Speaks*, p. 139.

72. « A Global Rebellion of the Oppressed against the Oppressor, » 18 février 1965, *February 1965: The Final Speeches*, p. 183-185.

jusqu'à la création d'un État indépendant sur le sol de ce pays s'ils deviennent convaincus que les conditions ont atteint le point où la séparation offre la seule voie en avant — *Nous en avons assez !*

Mais Malcolm en est arrivé à comprendre qu'il y a une différence très importante entre reconnaître le *droit* à un État séparé — quiconque ne le fait pas ne peut s'empêcher d'être un apologiste de l'impérialisme américain et de ses fondements racistes — et *préconiser* ce cours ou le *suivre*. Parce que si pour ouvrir la voie à la fin de l'oppression des Noirs, il est nécessaire de faire une révolution pour renverser l'État capitaliste le plus puissant de la terre — ce dont Malcolm est de plus en plus en train de se convaincre — vous devez alors d'abord réfléchir sérieusement aux forces sociales et aux alliances nécessaires pour accomplir une telle tâche historique.

La décision de Malcolm de cesser de décrire son cours politique comme étant le nationalisme noir n'a rien à voir avec s'arrêter d'encourager les Noirs à être fiers de leurs propres héritage et histoire de lutte — à reconnaître leur propre valeur en tant qu'être humains, en tant qu'égaux de tous les autres êtres humains. Elle n'a rien à voir avec nier la culpabilité historique des propriétaires fonciers et des capitalistes au pouvoir aux États-Unis — dont l'écrasante majorité étaient blancs et le demeurent toujours largement aujourd'hui — pour l'esclavage, l'oppression nationale et l'exploitation. Elle n'a rien à voir avec abandonner le combat intransigeant contre le racisme anti-noir promu par les possédants au pouvoir et qui imprègne toutes les classes et institutions sociales dans ce pays, y compris le mouvement syndical. Changer ses idées sur l'une de ces questions aurait été impensable pour Malcolm. C'*était* impensable.

Mais ce qui *est* nouveau, ce que Malcolm *change* — et il le fait ouvertement et franchement — c'est sa reconnaissance que pour éliminer le racisme aux États-Unis et à travers le

monde, vous devez renverser le système social international qui, pour survivre et s'étendre, produit et reproduit cette exploitation et cette oppression chaque minute de chaque jour de chaque année. Malcolm en vient à comprendre qu'il ne sera pas possible d'accomplir *cette tâche* sans un mouvement qui s'étend bien au-delà des États-Unis et bien au-delà des peuples d'origine africaine — sans une lutte impliquant tous ceux qui n'ont rien à perdre que leur chaînes, tous ceux qui s'organisent pour qu'il y ait un changement révolutionnaire, quelles que soient la couleur de leur peau ou leur origine nationale.

Une perspective mondiale

L'évolution de la lutte de classe au cours du dernier quart de siècle continue de confirmer cette perspective révolutionnaire internationaliste, que les membres du Parti socialiste des travailleurs et de l'Alliance des jeunes socialistes partageaient avec Malcolm. Elle continue de confirmer que les idées politiques et l'exemple de Malcolm n'étaient pas simplement très utiles pour leur époque, mais qu'ils constituent un guide pour les révolutionnaires d'aujourd'hui et de demain. C'est finalement le seul critère permettant à quelqu'un de juger une direction révolutionnaire — un critère *politique*. C'est la mesure de la véritable stature de Malcolm en tant que dirigeant prolétarien international.

On a prouvé de plusieurs façons la justesse des convictions révolutionnaires de Malcolm, mais prenons un exemple dans notre propre hémisphère. Prenons la révolution de la Grenade, le 13 mars 1979[73]. C'est quand les travailleurs et

73. Pour un compte rendu des réalisations de la révolution de la Grenade — et de son renversement en octobre 1983 par une faction stalinienne dirigée par Bernard Coard, qui a ouvert la voie à une invasion de l'île par Washington une semaine après — voir « Le deuxième assassinat de Maurice Bishop » de Steve Clark dans *Nouvelle Internationale*, n° 3, et *Maurice Bishop Speaks: The Grenada Revolution and Its Overthrow, 1979–83*, Pathfinder, 1983.

les agriculteurs de cette petite île des Caraïbes, sous l'égide du New Jewel Movement (NJM) que dirige Maurice Bishop, renversent la dictature d'Eric Gairy soutenue par les États-Unis. Ils portent au pouvoir un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs qui les organise et les dirige pour se libérer du joug de la domination des impérialismes U.S. et britannique et pour commencer à transformer les rapports sociaux qui ont si longtemps perpétué l'exploitation et l'oppression capitalistes. Bref, on amène les producteurs exploités de la Grenade à commencer à découvrir leur propre valeur et on les *organise pour agir* à partir de cette compréhension.

D'un point de vue biologique et politique, Maurice Bishop fait partie de la génération des révolutionnaires qui est venue juste après Malcolm. Comme je l'ai fait remarquer plus tôt, Malcolm a de nombreux héritiers et en aura des millions d'autres, y compris ici même aux États-Unis et dans d'autres pays impérialistes. Mais c'est utile d'en mentionner un qui a aidé à diriger les travailleurs et les agriculteurs au pouvoir — parce que la lutte de classe révolutionnaire pour le pouvoir politique était la direction dans laquelle Malcolm se dirigeait pendant la dernière année de sa vie et l'objectif le plus important autour duquel convergeaient Malcolm et d'autres révolutionnaires déterminés.

Maurice Bishop est venu à la politique sous l'impact du mouvement du « pouvoir noir » dans les Caraïbes, lui-même profondément influencé par Malcolm et la lutte des Noirs aux États-Unis. Alors qu'il est un jeune homme à l'université au Royaume-Uni, il lit et étudie Malcolm. (Un parfait exemple de l'idée de Malcolm selon laquelle la vérité circule si vous l'imprimez.)

Deux ans avant la révolution de la Grenade, dans une entrevue accordée en 1977 à l'hebdomadaire cubain *Bohemia*, Maurice Bishop dit que l'impulsion politique pour fonder le New Jewel Movement est venue « des idées du

« pouvoir noir » qui s'est développé aux États-Unis et de la lutte de libération des peuples africains dans des endroits comme l'Angola, le Mozambique et la Guinée-Bissau. » Et il ajoute que c'est la révolution cubaine qui a amené le NJM « à se développer selon des lignes marxistes » et à reconnaître, « au niveau pratique de la lutte politique quotidienne, la pertinence du socialisme comme la seule solution à nos problèmes[74]. »

C'est en cherchant à suivre la marche révolutionnaire vers le pouvoir d'État à Cuba que Maurice Bishop devient le dirigeant prolétarien, le dirigeant communiste qu'il a été. Et ce faisant, lui aussi — comme Malcolm des années auparavant — vient aux prises avec les limites du nationalisme comme guide pour l'action politique révolutionnaire. Bishop fait part de ses opinions dans une entrevue qu'il accorde un peu plus d'un an après que le New Jewel Movement ait pris le pouvoir à la Grenade — une entrevue que des dirigeants de notre mouvement ont réalisée en juillet 1980 et que le *Militant* a publiée en entier en septembre 1980. Bishop y rappelle à nos lecteurs qu'à cause d'une histoire commune d'esclavage, « [i]l y a un très grand sentiment d'identité culturelle que le peuple de la Grenade ressent spontanément envers les Noirs américains et nous ne doutons pas que la communauté noire américaine partage ce sentiment à notre égard. » Les révolutionnaires de la Grenade se sentent « une affinité particulière avec les Noirs américains et les autres minorités opprimées, et avec le mouvement ouvrier en Amérique. » Et il termine l'entrevue — « sans vouloir manquer de respect, » dit-il — en appelant les travailleurs aux États-Unis, quelle que soit la couleur de leur peau, à « se mettre ensemble pour mener

74. Maurice Bishop, « The Struggle for Democracy and against Imperialism in Grenada, » *Maurice Bishop Speaks*, p. 81-90 du tirage de 2009.

un combat conséquent contre le véritable ennemi. Ne perdez pas de temps à vous battre entre vous[75] [...]. »

Est-ce que le fait qu'une clique stalinienne petite-bourgeoise autour de Bernard Coard ait trahi la révolution de la Grenade — et offert l'île à l'impérialisme U.S. « sur un plateau d'argent » selon les mots de Fidel Castro — diminue en rien l'importance de l'exemple de Maurice Bishop ? La réponse est non. Nous avons aidé les travailleurs dans ce pays, à la Grenade, dans les Caraïbes et autour du monde à tirer les leçons de ce coup contre-révolutionnaire[76].

L'exemple révolutionnaire de Cuba

Qu'en est-il de la révolution cubaine ? Certains d'entre nous connaissent l'accueil que Malcolm réserve au premier ministre cubain Fidel Castro quand ce dernier vient à New York en septembre 1960 afin de prendre la parole pour la première fois devant l'Assemblée générale des Nations unies. Après que de nombreux hôtels du centre de Manhattan souvent utilisés par les délégations des Nations unies soit refusent de loger la délégation cubaine, soit tentent de lui imposer un « dépôt de garantie » dégradant et cher, Fidel Castro et ses camarades déménagent à Harlem, dans le haut de la ville, et prennent des chambres à l'hôtel Theresa.

Malcolm X aide à organiser ce déménagement et met sur pied une garde de défense pour la délégation au Theresa. Des milliers de résidants de Harlem et de partisans de la

---

75. Maurice Bishop, « La lutte des classes à la Grenade, dans les Caraïbes et aux États-Unis, » *Nouvelle Internationale*, n° 3, p. 207-209 du tirage de 2009. Cette entrevue a été à l'origine publiée dans l'édition du 5 septembre 1980 du *Militant*.

76. En plus de l'article « Le deuxième assassinat de Maurice Bishop » dans le troisième numéro de *Nouvelle Internationale*, voir aussi le discours de Fidel Castro du 14 novembre 1983 et les déclarations du gouvernement cubain sur le coup de la Grenade dans *Maurice Bishop Speaks*.

révolution cubaine de la région new-yorkaise se rassemblent devant l'hôtel pendant des jours pour célébrer ce geste de solidarité de la part d'un chef d'État en visite. « Le premier ministre Castro s'est prononcé contre le lynchage, ce qui est plus que ce qu'a fait le président [U.S.] Eisenhower, » déclare Malcolm à la presse de New York après avoir rencontré le dirigeant cubain dans sa chambre. « Castro a aussi adopté une position plus ouverte pour les droits civils des Cubains noirs[77]. »

L'accueil de Malcolm à la délégation cubaine en 1960 est sincère, mais il est encore à ce moment un ministre important de la Nation de l'islam et il n'aurait pas fait ce geste très public sans l'accord d'Elijah Muhammad. La Nation a à ce moment une position de soutien aux luttes de libération nationale dans le monde colonial et elle donne dans sa presse une couverture généralement positive de la révolution à Cuba.

Mais au cours des quelques années qui suivent, à mesure que Malcolm se heurte de plus en plus au rejet de l'action politique militante par la Nation, il est de plus en plus attiré par l'exemple du cours *révolutionnaire* en train de se dérouler à Cuba. « La révolution cubaine — ça, c'est une révolution, » dit-il à un public essentiellement américain africain en novembre 1963, le mois où il sera réduit au silence par Elijah Muhammad. « Ils ont renversé le système. Il y a de la révolution en Asie, il y a de la révolution en Afrique et l'homme blanc hurle parce qu'il voit de la révolution en Amérique latine. Comment pensez-vous qu'il va réagir envers vous quand vous apprendrez ce qu'est une vraie révolution[78] ? »

---

77. On trouvera un compte rendu écrit à partir des reportages publiés à l'époque de la rencontre entre Malcolm X et Fidel Castro dans l'article « Fidel Castros's Arrival in Harlem, » Fidel Castro et Ernesto Che Guevara, *To Speak the Truth: Why Washington's 'Cold War' against Cuba Doesn't End*, Pathfinder, 1992, p. 209-214 du tirage de 2007.

78. « Message to the Grassroots, » *Malcolm X Speaks*, p. 21.

L'attirance de Malcolm pour la révolution cubaine augmente encore après sa rupture avec la Nation. Dans ses discours et entrevues, il donne souvent la révolution cubaine, ainsi que celles en Chine et en Algérie, en exemple de ce qu'il faut faire aux États-Unis.

En décembre 1964, quand le dirigeant cubain Ernesto Che Guevara vient à New York pour s'adresser aux Nations unies, Malcolm l'invite à venir parler à la salle Audubon lors d'une réunion de l'OAAU. Che accepte d'abord l'invitation mais conclut par la suite, ainsi qu'il l'écrit dans un message que Malcolm lit à l'assistance, que « les conditions [de sécurité] ne sont pas bonnes pour [ma participation à] cette réunion. » Et Che ajoute : « Recevez les salutations chaleureuses du peuple cubain et particulièrement celles de Fidel, qui se souvient avec enthousiasme de sa visite à Harlem il y a quelques années. Unis, nous vaincrons. »

« J'adore les révolutionnaires, » déclare Malcolm à l'auditoire de l'Audubon ce soir-là, alors qu'il se prépare à lire la note de Che. « Et un des hommes les plus révolutionnaires dans ce pays en ce moment devait venir ici [...] mais il a considéré préférable de ne pas le faire. » Malcolm met les participants en garde de ne jamais laisser personne choisir leurs amis à leur place. « Je ne le fais pas [...]. Et vous ne devriez pas le faire. [...] Vous et moi devrions prendre l'habitude d'évaluer les gens, d'évaluer les situations, d'évaluer les groupes et d'évaluer les gouvernements par nous-mêmes. »

Puis Malcolm lit le message de Che, que la foule applaudit avec enthousiasme. Malcolm dit qu'il est heureux d'entendre les applaudissements parce que « cela fait savoir au pouvoir qu'il n'est pas en mesure aujourd'hui de nous dire qui on doit applaudir et qui on ne devrait pas applaudir[79]. »

---

79. « At the Audubon, » New York, 13 décembre 1964, *Malcolm X Speaks*, p. 118-119.

Le Congo, l'Angola et l'internationalisme de Cuba

Deux jours plus tôt, Che avait pris la parole devant les Nations unies. Dans ce discours, il s'est fait le champion d'une des luttes anti-impérialistes les plus chères à Malcolm : la lutte de libération du Congo. En juin 1960, à la suite de près d'un siècle de domination et d'exploitation incroyablement sanglantes par la Belgique, le peuple congolais a remporté son indépendance et établi un gouvernement dirigé par le premier ministre Patrice Lumumba, le dirigeant central de la lutte de libération.

Washington et Bruxelles s'organisent immédiatement pour détruire le gouvernement de Lumumba et le remplacer par un régime dans lequel ils ont confiance pour protéger les vastes avoirs de l'impérialisme en cuivre et autres minéraux. Sous le couvert des Nations unies, ils orchestrent un coup contre Lumumba en septembre 1960 et son assassinat brutal en janvier 1961. Au cours des années suivantes, les gouvernements U.S. et belge aident le nouveau régime congolais à combattre les forces rebelles anti-impérialistes organisées par les partisans de Lumumba. À partir d'août 1964, des avions réquisitionnés par la CIA et parfois ravitaillés en carburant sur une base britannique au large de la côte africaine bombardent ce que Washington et Bruxelles appellent des « villages tenus par les rebelles » et transportent des soldats belges et des mercenaires dans le pays, ce qui conduit au massacre de milliers de Congolais. La plupart des mercenaires, tous des blancs, sont recrutés en Afrique du Sud et dans la colonie de peuplement britannique de Rhodésie (aujourd'hui le Zimbabwe), avec un mélange venant des États-Unis et de divers pays européens et quelques exilés cubains contre-révolutionnaires.

Ces attaques meurtrières atteignent un crescendo en novembre 1964, juste avant le discours de Che à l'ONU. Che fait remarquer à l'Assemblée générale — et surtout, depuis cette tribune, aux travailleurs du monde — que Washington

et les autres puissances impérialistes ont « utilisé le nom des Nations unies pour assassiner Lumumba » et des milliers de villageois congolais. « Tous les hommes libres du monde, dit-il, doivent être préparés à venger le crime du Congo[80]. »

Che et toute la direction cubaine ont l'intention d'*agir* en réponse à cet appel. Ce n'est pas du bluff — ils ne bluffent *jamais*. De fait, Che part directement de New York pour une tournée de trois mois en Afrique, pendant laquelle il rencontre les dirigeants des forces de Lumumba ; ceux de gouvernements sur le continent qui soutiennent les rebelles anti-impérialistes congolais ; et ceux de mouvements de libération nationale en Angola et d'autres pays alors toujours sous la botte de la domination coloniale portugaise.

La première escale de Che est l'Algérie, où il discute du Congo et d'autres fronts de la lutte révolutionnaire internationale avec Ahmed Ben Bella, président du gouvernement des travailleurs et des agriculteurs qui a pris le pouvoir en 1962, dans une guerre révolutionnaire qui a infligé une défaite à la puissance coloniale française. Che visite aussi le Congo-Brazzaville, qui vient aussi de remporter son indépendance de la France et qui partage une frontière avec l'ancienne colonie belge, de même que la Tanzanie, la Guinée-Conakry, le Ghana et plusieurs autres pays africains.

Vers le milieu de 1965, la presse impérialiste jacasse sur la « disparition » de Che, répandant son mensonge (et souhait) habituel qu'il y a eu une scission au sein de la direction révolutionnaire à Cuba et que Che a été emprisonné ou même exécuté. Hélas, leur espoir ne va pas se réaliser. En fait, entre avril et décembre 1965, Che est au Congo, à la tête d'une colonne de volontaires internationalistes cubains qui aident à armer et entraîner les forces pro-Lumumba. Après

80. Ernesto Che Guevara, « Cuba's Example Shows that the Peoples of the World Can Liberate Themselves, » 11 décembre 1964, *To Speak The Truth*, p. 134-136.

un bref retour à Cuba pour recevoir un entraînement supplémentaire et d'autres préparatifs, Che part vers la fin de 1966 en Bolivie, où il sera tué au combat en octobre de l'année suivante en luttant aux côtés de combattants boliviens, cubains et d'autres pays latino-américains afin de renverser la dictature soutenue par les États-Unis.

Étant donné ce que Malcolm en est venu à savoir et admirer politiquement à propos de Fidel Castro, Che Guevara et la révolution cubaine, rien de tout cela ne l'aurait surpris s'il avait vécu pour le voir. Il n'aurait pas non plus été surpris, une décennie plus tard, de voir Cuba répondre à un appel du gouvernement angolais nouvellement indépendant et envoyer, à partir de novembre 1975, 36 000 volontaires internationalistes aider les Angolais à repousser une invasion par le régime d'apartheid sud-africain. Pretoria cherche alors à remettre en cause l'indépendance chèrement acquise que l'Angola a réussi à obtenir du Portugal. Les combattants internationalistes franchissent les 11 000 km qui séparent Cuba de l'Angola dans des avions de ligne délabrés (des turbopropulseurs retirés de toutes les flottes aériennes du monde et qui ne sont même plus fabriqués par leur manufacturier britannique), ainsi que dans les deux seuls paquebots de haute mer de Cuba et des cargos aménagés.

Ce n'est qu'en regardant ce qui s'est passé en Afrique du Sud au cours des dernières années — depuis le soulèvement de plus de 10 000 personnes à Soweto en 1976 à la lutte qui s'est ensuite étendue et approfondie sous la direction du Congrès national africain pour faire tomber cette horreur raciste — que nous pouvons pleinement apprécier ce que les combattants volontaires de Cuba ont réussi en luttant aux côtés des Angolais et des Namibiens et en repoussant l'armée de l'apartheid. Avec l'encouragement de Washington, le régime sud-africain continue jusqu'à ce jour à lancer des invasions du pays et à armer des groupes angolais pro-impérialistes comme l'UNITA. Mais quel coup auraient subi

les travailleurs et les paysans à travers l'Afrique et le monde si l'armée de Pretoria avait occupé l'Angola quelques jours à peine avant que ce dernier ne célèbre sa libération du Portugal en 1975 !

Le gouvernement cubain s'est engagé à laisser ces volontaires sur place aussi longtemps que le peuple angolais le demande et en a besoin — jusqu'à la défaite finale et définitive des forces d'invasion sud-africaines. Quel jour ce sera aussi en Afrique du Sud ! Les combattants internationalistes de Cuba seront alors heureux de retourner chez eux[81].

---

81. À la fin de 1987, quelques mois seulement après cette présentation, ce qui allait devenir la dernière grande bataille de la guerre longue de plus de 10 ans a commencé à prendre forme dans le sud de l'Angola, autour du hameau de Cuito Cuanavale. À la fin mars 1988, les forces combinées des troupes angolaises, des volontaires cubains et des combattants de l'Organisation du peuple du sud-ouest africain (SWAPO) de Namibie ont infligé une défaite décisive aux envahisseurs sud-africains.

Sous l'impact de la victoire de Cuito Cuanavale, le régime suprématiste blanc a retiré ses forces de l'Angola et entamé des pourparlers avec les gouvernements angolais et cubain qui se sont conclus par la reconnaissance imposée à Pretoria de l'indépendance de sa colonie en Namibie. Entre les premières batailles à la fin de 1975 et le départ des derniers soldats cubains en mai 1991, 375 000 volontaires internationalistes ont servi en Angola et 2 000 y ont été tués.

Au début de 1990, moins de deux ans après Cuito Cuanavale, les luttes croissantes des travailleurs en Afrique du Sud ont contraint Pretoria à lever l'interdiction du Congrès national africain et à libérer le dirigeant de l'ANC Nelson Mandela après presque 28 ans d'emprisonnement. Le régime de l'apartheid s'écroule devant le mouvement croissant de protestation de masse au cours des années suivantes et, en 1994, Nelson Mandela est élu président lors des premières élections jamais tenues dans ce pays sur la base du suffrage universel.

En juillet 1991, Mandela a effectué une visite à Cuba, y prenant la parole avec Fidel Castro devant des dizaines de milliers de Cubains et d'invités internationaux. « Les internationalistes cubains ont fait une contribution à l'indépendance de l'Afrique, à la liberté et à la justice, contribution sans parallèle pour son caractère principiel et désintéressé, dit Mandela. [...] Cuito Cuanavale marque un jalon déterminant dans

Je veux démontrer que Malcolm X était un dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière aux États-Unis.

JACK BARNES, MARS 1987

Le 4 février 1965 à Selma, en Alabama, Malcolm X s'adresse à 300 jeunes déterminés, où les militants pour le droit de vote des Noirs font face aux attaques brutales des flics et à la violence raciste. Devant l'insistance des jeunes protestataires, les associés de Martin Luther King laissent à contrecœur parler Malcolm. « Élargissez vos horizons, » encourage-t-il les jeunes à faire. Cherchez à « comprendre les problèmes du monde et quelle y est votre place. » Soulignant la lâcheté des racistes démontrée par les cagoules qu'ils portent fréquemment, Malcolm dit : « Le jour viendra où on leur arrachera cette cagoule. Si le gouvernement fédéral ne l'arrache pas, nous l'arracherons nous-mêmes. »

La lutte pour la liberté des Noirs aux États-Unis, insiste Malcolm, fait partie d'une lutte internationale, d'une lutte pour les droits humains, pas seulement pour les droits civils. Son point de départ était les opprimés et les exploités à travers le monde.

JACK BARNES, MARS 1987

« L'Afro-Américain, dit Malcolm X, c'est ce grand nombre de gens depuis la pointe la plus au sud de l'Amérique du Sud jusqu'à la pointe la plus au nord de l'Amérique du Nord, qui possèdent tous un héritage commun et une origine commune. » **En haut.** Trinidad, mars 1970. Quelque 10 000 manifestants marchent vers Caroni, dans le cadre d'une mobilisation de masse pour le « Pouvoir noir » à travers les Caraïbes. Leur banderole dit : « Indiens et Africains, unissez-vous maintenant. »

« Il n'y a pas de meilleur exemple d'activité criminelle contre un peuple opprimé que le rôle joué par les USA au Congo, » dit Malcolm X en 1965. **En bas.** Alors qu'il est soi-disant sous la protection des « gardiens de la paix » de l'ONU à la fin de 1960, Patrice Lumumba (à droite), dirigeant de la lutte pour l'indépendance et ancien premier ministre, est arrêté et assassiné par des forces congolaises soutenues par les États-Unis.

« La défaite complète des États-Unis au Sud-Viêt-nam n'est qu'une question de temps, » dit Malcolm X en 1965 alors que l'escalade massive des troupes U.S. ne fait que commencer. **Page de gauche.** Une unité anti-aérienne défend le Viêt-nam contre les bombardements meurtriers des États-Unis.

Vous vivez à « une époque de révolution, » dit Malcolm à des jeunes au Royaume-Uni en décembre 1964.

Page de gauche, en haut. Appelés Mau Mau par les dirigeants impérialistes britanniques du Kenya, les combattants pour l'indépendance lance au début des années 1950 la lutte qui finira par chasser la puissance coloniale. **Cette page, en haut.** Mai 1945. Les travailleurs de Zagreb saluent les partisans yougoslaves qui libèrent la ville de l'occupation allemande. Les travailleurs et les paysans ont par la suite renversé la domination capitaliste en Yougoslavie. **Page de gauche, en bas.** Chine, 1951. Des agriculteurs brûlent les titres des anciens propriétaires fonciers pendant la réforme agraire, après la victoire révolutionnaire qui a chassé le régime capitaliste de Chiang Kai-Shek.

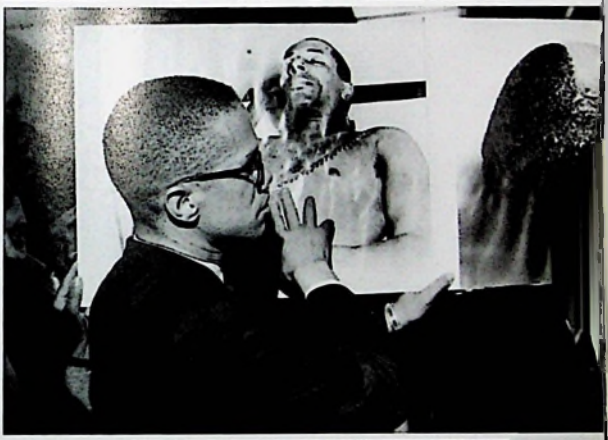
« Je pense que 1965 va être plus explosif que ne l'ont été 1963 et 1964, » dit Malcolm en janvier de la même année. « La dynamite sociale est toujours là. Il n'y a rien qu'ils puissent faire » pour l'empêcher d'exploser. **À droite.** Los Angeles, août 1965. La Garde nationale se déploie dans le quartier de Watts alors que la communauté noire se rebelle contre les indignités racistes et la brutalité policière.

« La Nation de l'islam m'a mis dehors à cause de mon approche sans compromis des problèmes qui devaient et pouvaient être résolus. Je trouvais que le mouvement traînait les pieds. Il ne s'impliquait pas dans les luttes civiles ou politiques que notre peuple affrontait. »

MALCOLM X, JANVIER 1965

En haut. Malcolm est interviewé en juillet 1963 sur un chantier du quartier Brooklyn de New York, dans le cadre d'une action de protestation contre la discrimination à l'embauche. « Chaque fois que les *Muslims* se sont impliqués dans des actions, n'importe où dans le pays, dit Malcolm en février 1965, c'était des actions dans lesquelles j'étais moi-même impliqué, parce que je croyais dans l'action. »
Page de droite, en haut. New York, juillet 1962. Malcolm s'adresse à un rassemblement de la section locale 1199 des travailleurs d'hôpitaux en soutien à leur lutte pour faire reconnaître le syndicat. **Au centre.** Tribunal de Los Angeles. Malcolm expose des photos de Ronald Stokes, tué par la police. En réponse à une attaque meurtrière des flics de cette ville contre des membres de la Nation en 1962, Malcolm organise une campagne de protestation efficace. **En bas.** Harlem, 15 mars 1964. Malcolm s'adresse à un meeting d'appui au boycott par les élèves du système scolaire ségrégué de la ville.

NEGRO & PUERTO RICAN
COMMUNITIES
SUPPORT
IGHT

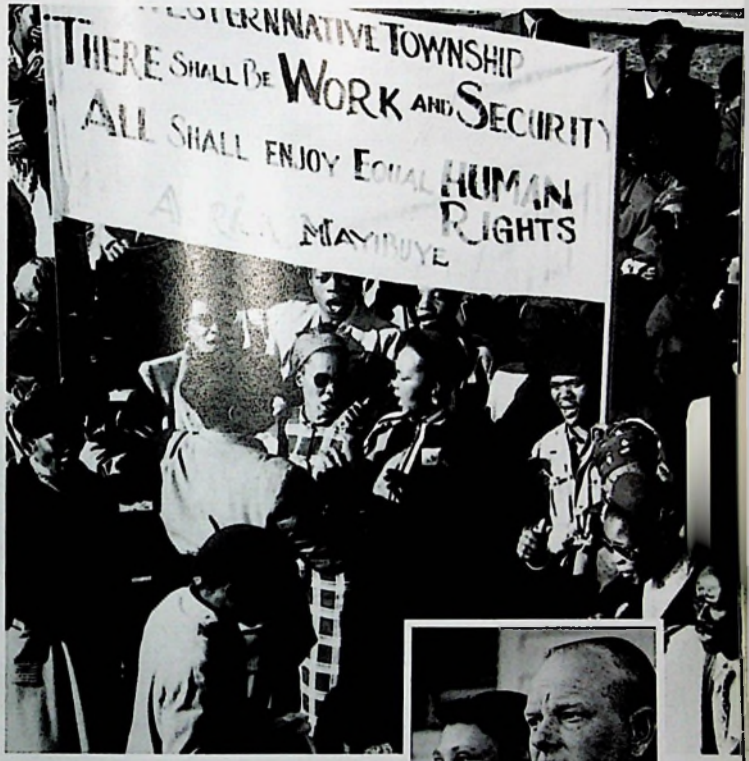


« Au Ghana, j'ai parlé avec l'ambassadeur algérien, un révolutionnaire dans le vrai sens du mot. Quand j'ai dit que ma philosophie était le nationalisme noir, il m'a demandé quelle était sa place dans tout ça. Parce que selon toute apparence, c'était un blanc. Il m'a montré que je m'aliénais des gens qui étaient de véritables révolutionnaires. J'ai donc eu à le repenser et à le réévaluer en profondeur. Et vous remarquerez que je n'ai pas employé le terme « nationalisme noir » depuis plusieurs mois. »

MALCOLM X, JANVIER 1965

« Je crois qu'il y aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous et ceux qui veulent maintenir les systèmes d'exploitation, » dit Malcolm en janvier 1965. « Mais je ne crois pas qu'il sera basé sur la couleur de la peau, ainsi qu'Elijah Muhammad l'enseigne. » **En haut.** Harlem, août 1961. Malcolm et le dirigeant de la Nation de l'islam, Elijah Muhammad.

Page de droite, en haut. Kliptown, Afrique du Sud, juin 1955. Quelque 3 000 délégués participent au Congrès du peuple qui adopte la Charte de la liberté du Congrès national africain. Celle-ci proclame : « L'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent, aux noirs comme aux blancs. » « D'une manière semblable au développement de Malcolm, » dit Jack Barnes, Nelson Mandela et d'autres jeunes dirigeants de l'ANC ont traversé des luttes qui les ont conduits à délaisser le nationalisme noir.



Après avoir été chassé de la Nation de l'islam au début de 1964, Malcolm en vient à rejeter son opposition au mariage mixte. En janvier 1965, il dit : « Je crois qu'il faut reconnaître chaque être humain comme un être humain. Lorsque vous traitez l'humanité comme une famille, il n'est pas question d'intégration ou de mariage mixte. C'est simplement un être humain qui épouse un autre être humain. »
Ce n'est qu'en 1967 que la Cour suprême des États-Unis déclare anticonstitutionnelles les lois des États interdisant les mariages mixtes, à la suite d'une lutte menée par Mildred et Richard Loving **(en médaillon)** pour faire annuler leur condamnation en Virginie.

« Une des choses dont je suis devenu complètement convaincu au cours de mes récents voyages, c'est l'importance de la liberté des femmes. »

MALCOLM X, NOVEMBRE 1964

« Je suis fier des contributions faites par nos femmes à la lutte pour la liberté. » **En haut.** Gloria Richardson dirige en 1962-1964 la campagne de la communauté noire de Cambridge au Maryland. Elle refuse de mettre fin aux actions de protestation malgré l'occupation de la ville par la Garde nationale ou de préconiser la non-violence face aux suprématistes blancs. **Page de droite, en haut, à droite.** Fannie Lou Hamer, ancienne métayère, dirige la lutte pour évincer du congrès du Parti démocrate d'août 1964 la délégation ségrégationniste du Mississippi. Malcolm collabore avec les deux femmes.

« Une chose que j'ai remarquée au Moyen-Orient et en Afrique, dans chaque pays qui était progressiste, les femmes étaient progressistes. Dans chaque pays qui était sous-développé et arriéré, c'est au même degré qu'on empêche les femmes d'avancer. » **Page de droite, en bas.** Centre du Maroc, 2004. Des femmes dans une classe d'alphabétisation donnée dans une étable. Dans cette région, 90 pour cent des femmes ne peuvent toujours pas lire ou écrire. Sous la monarchie pro-impérialiste, l'analphabétisme chez les femmes d'âge adulte est d'environ 60 pour cent pour l'ensemble du pays. **Page de droite, en haut, à gauche.** Burkina Faso, Afrique de l'Ouest, août 1985. Des soldates défilent, deux ans après la prise du pouvoir par un gouvernement révolutionnaire populaire dirigé par Thomas Sankara.

« Je n'ai jamais entendu personne enseigner la non-violence au Ku Klux Klan. Je ne suis pas d'accord avec quiconque veut enseigner la non-violence à notre peuple tant qu'il n'y a personne qui l'enseigne aussi à notre ennemi. Nous devons nous protéger par tous les moyens nécessaires quand nous sommes attaqués. »

MALCOLM X, JANVIER 1965

À gauche. Comté de Lowndes, Alabama, 1966. L'inscription sur les listes électorales s'organise. Dans une région où on avait empêché les Noirs de voter pendant au moins 60 ans, l'Organisation de la liberté du comté de Lowndes mène une campagne électorale indépendante du Parti démocrate et s'organise pour défendre ses candidats et partisans.
En haut. Region d'Anniston, Alabama, mai 1961. Un bus des Voyages de la liberté est la cible d'une bombe incendiaire des racistes. Les Voyageurs de la liberté exigent l'intervention du gouvernement fédéral pour mettre fin à la ségrégation du transport public entre les États.

CAROLINA EDITION

Journal and Guide

ASIAN FLU--
"What To Do"

VOL. LVII No. 41 NORFOLK, VIRGINIA, SATURDAY, OCTOBER 12, 1957 20 PAGES PRICE 15 CENTS

CITIZENS FIRE BACK AT KLAN

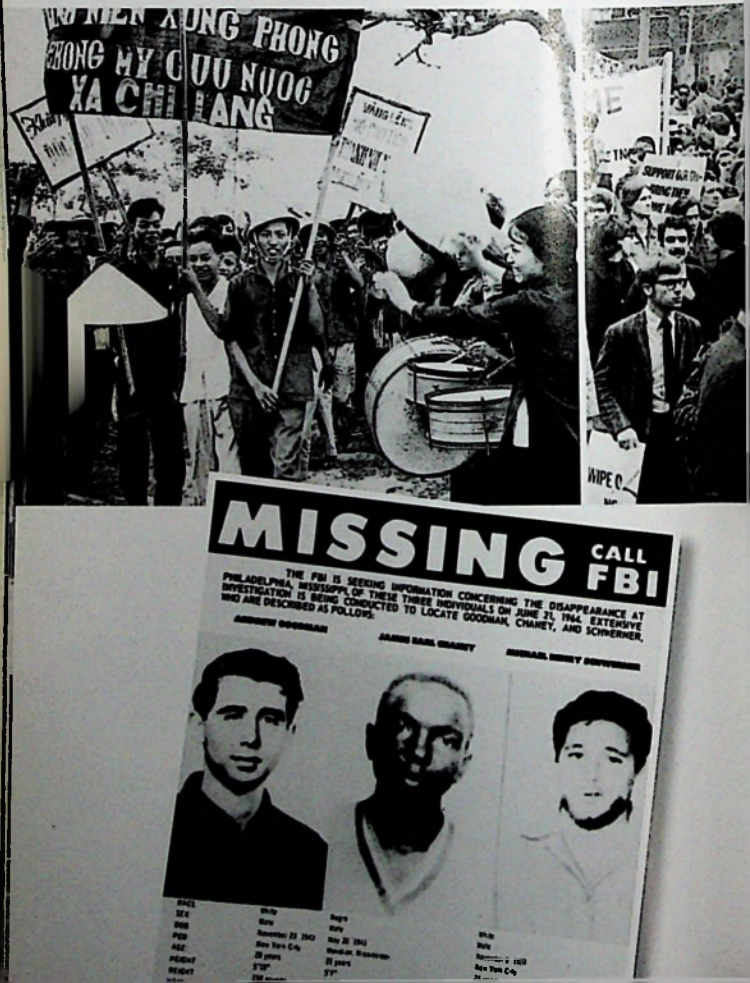
Ku Kluxers Use Guns At Monroe, NC

En haut. Janvier 1966. Lors d'un rassemblement, Charles Sims, un dirigeant des Diacres pour la défense à Bogalusa en Louisiane, prévient le Klan que le temps où les Noirs ne vont pas se défendre est révolu. Les diacres s'organisent pour défendre leurs quartiers contre les attaques racistes

En bas. Monroe, Caroline du Nord, 1957. Une des unités d'autodéfense qu'organisent d'anciens combattants. Ces derniers repoussent la terreur du Klan, ce que rapporte la manchette **(au centre)** : « Des citoyens répliquent au tir du Klan. » Les lecteurs du *Journal and Guide* sont en majorité noirs.

« Les jeunes sont ceux qui s'identifient le plus rapidement à la lutte et à la nécessité d'éliminer les terribles conditions qui existent. »

MALCOLM X, JANVIER 1965



« Je pense que les jeunes d'ici peuvent trouver un puissant exemple chez les jeunes *simbas* [lions] au Congo et les jeunes combattants au Sud-Viêt-nam, » dit Malcolm à de jeunes socialistes. **Page de gauche, en haut, à gauche.** De jeunes Vietnamiens du village de Chi Lang, dit la banderole, « se portent volontaires dans la guerre de salut national contre les États-Unis. »

En haut, à droite. Université Tuskegee, février 1965. Malcolm parle à des étudiants, qui insistent pour que Malcolm les accompagne à Selma, en Alabama.

En haut, au centre. New York, avril 1967. Quelque 400 000 personnes manifestent contre la guerre du Viêt-nam. Elles exigent, comme le dit la banderole : « Ramenez les soldats maintenant ! » À droite, la pancarte dit : « Les Noirs devraient lutter contre le racisme blanc, pas contre les combattants de la liberté vietnamiens. »

En bas, à gauche. Philadelphia, Mississippi, juin 1964. Andrew Goodman, James Chaney et Michael Schwerner, trois militants pour les droits civils assassinés par le Ku Klux Klan. L'État du Mississippi n'a jamais porté d'accusations de meurtre pour ces assassinats.

« La révolution cubaine — ça, c'est une révolution. Ils ont renversé le système. »

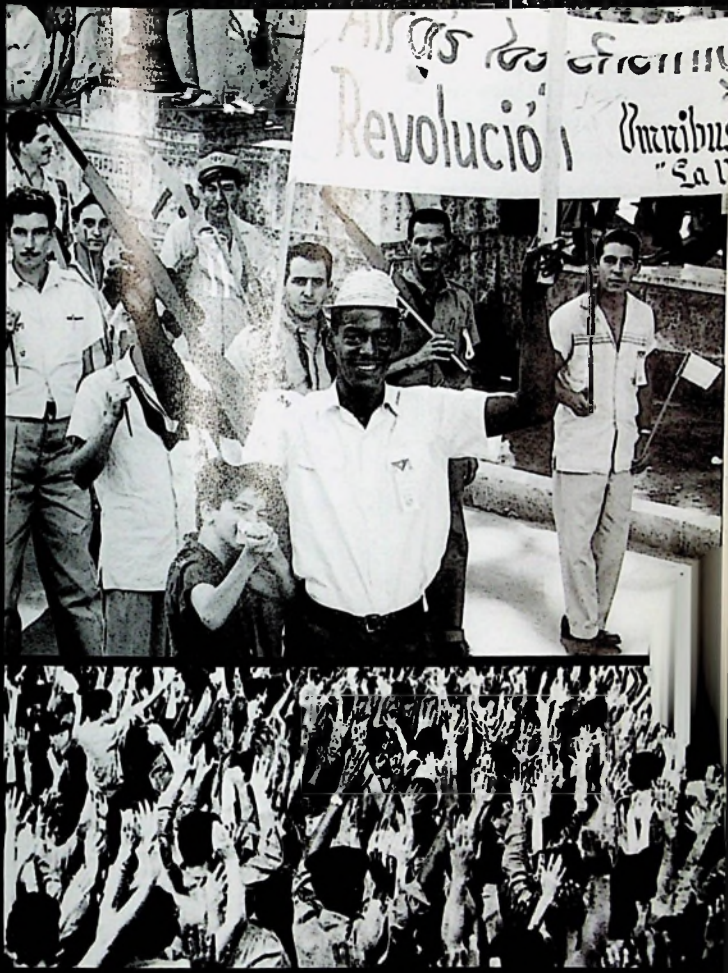
MALCOLM X, NOVEMBRE 1963

Matanzas, Cuba, 26 juillet 1991.

L'engagement de Cuba envers l'élimination systématique du racisme n'a pas d'égal, » déclare Nelson Mandela à des dizaines de milliers de personnes. Le président cubain Fidel Castro y prend aussi la parole. « Mais la leçon la plus importante que vous nous donnez, c'est que peu importe les obstacles, peu importe les difficultés, il ne peut y avoir de reddition ! C'est la liberté ou la mort ! »

« Pour le peuple cubain, l'internationalisme n'est pas un vain mot mais quelque chose que nous avons vu mis en œuvre au profit de grands secteurs de l'humanité, » ajoute Mandela. « Dans l'histoire africaine, il n'existe pas d'autres exemples d'un peuple qui se soit porté à la défense de l'un de nous. »

Angola, 1981. Des soldats cubains



Les efforts de Washington pour renverser le gouvernement révolutionnaire de Cuba commencent en réaction à la réforme agraire de mai 1959. Ils s'intensifient alors que le peuple travailleur cubain prend d'autres mesures dans ses intérêts, comme l'expropriation des raffineries de pétrole U.S. **En haut.** La Havane, octobre 1959. S'entraînant avec des armes en bois, des conducteurs d'autobus se mobilisent en réponse au mitraillage de la ville par des contre-révolutionnaires soutenus par les États-Unis. Ils demandent des armes pour

« Ne courez pas dans tous les sens en essayant de vous lier d'amitié avec quelqu'un qui vous prive de vos droits, » recommande vivement Malcolm à de jeunes combattants pour les droits civils du Mississippi. « Ce ne sont pas vos amis, ce sont vos ennemis. Traitez-les comme tels, combattez-les et vous obtiendrez votre liberté. »

MALCOLM X, JANVIER 1965

En haut. New York, juillet 1964. Lors d'un « sommet », Martin Luther King et les dirigeants d'autres groupes pour les droits civils appellent à suspendre les actions pour la liberté des Noirs jusqu'à l'élection de novembre. « Ils se sont vendus, répond Malcolm X, et sont devenus les directeurs de campagne de Lyndon B. Johnson dans la communauté noire. » De gauche à droite : Bayard Rustin, Jack Greenberg, Whitney Young, James Farmer, Roy Wilkins, Martin Luther King, John Lewis, A. Philip Randolph, Courtland Cox.

En haut, à droite. « Ils ont un nouveau truc chaque année, » déclare Malcolm à un Forum ouvrier du Militant en janvier 1965. « Ils vont prendre un de leurs domestiques noirs et le mettre dans le cabinet afin qu'il puisse se promener à Washington avec un cigare — du feu à un bout et un idiot à l'autre bout. » Ici, Robert Weaver, le premier Noir nommé au cabinet à titre de secrétaire au logement et au développement urbain, reçoit une plume du président Lyndon Johnson en septembre 1965.

« Ils avaient le monde entier à quatre pattes, y compris des gens qui se disent marxistes [une référence parmi d'autres au Parti communiste USA], dans l'espoir que Johnson serait élu parce qu'il est sensé être un homme de paix, » dit Malcolm dans une conférence de presse à Paris en novembre 1964. « Et à ce moment, il envoyait des troupes envahir le Congo et le Sud-Viêt-nam ! » Malcolm X et le Parti socialiste des travailleurs ont été les seules voix dans la classe ouvrière à refuser de soutenir Johnson comme « un moindre mal » contre Goldwater.

THE
MILITANT
Published in the Interests of the Working People
Socialist Nominee Blasts Johnson for Not Stopping St. Augustine Klansmen

En médaillon, à droite. Clifton DeBerry, le candidat présidentiel du SWP en 1964, exige que le gouvernement fédéral défende les combattants pour les droits civils à Saint Augustine, en Floride, contre la violence des flics et du Ku Klux Klan.

Malcolm a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires. Il était le visage et la voix authentique des forces de la révolution américaine à venir.

JACK BARNES, FÉVRIER 1965

Les 8 de Fort Jackson, sur une base militaire en Caroline du Sud en 1968. Ces jeunes font partie des milliers de soldats que radicalisent les luttes pour les droits des Noirs et contre la guerre du Viêt-nam. Certains sont envoyés en prison sous de fausses accusations à la suite de réunions organisées en plein air, où ils écoutent des enregistrements de Malcolm X, parlent de la guerre et organisent une pétition demandant au commandant la permission de tenir une réunion dans la base « à laquelle tous ceux que cela concerne puissent librement discuter les questions légales et morales liées à la guerre au Viêt-nam et aux droits civils des citoyens américains, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des forces armées. » Les GI unis contre la guerre sont fondés et s'étendent à d'autres bases. La défense des 8 de Fort Jackson obtient un large appui national et international et toutes les accusations finissent par être abandonnées. **De gauche à droite.** Andrew Pulley, José Rudder (partiellement caché), Delmar Thomas, Edilberto Chaparro, Tommie Woodfin, Dominick Duddie, Joe Cole, Curtis Mays. Joe Cole était membre du Parti socialiste des travailleurs avant de faire son service militaire. Andrew Pulley adhérera à l'Alliance des jeunes socialistes et au SWP après avoir quitté l'armée et il sera le candidat du parti à la vice-présidence des États-Unis en 1972.

Il est utile de noter que, d'une manière à certains égards semblable au développement de Malcolm, Nelson Mandela, Oliver Tambo et d'autres dirigeants de l'ANC ont traversé des luttes qui les ont conduits à délaisser le nationalisme noir comme leur axe politique. Au cours des années 1940, en tant que dirigeants de la Ligue des jeunes de l'ANC, Mandela et d'autres soulèvent dans un premier temps la bannière de ce qu'ils appellent le « nationalisme africain » comme une façon de presser la direction de l'ANC, devenue conservatrice à l'époque, à agir de façon combative. Mais leurs propres expériences les transforment politiquement au début et au milieu des années 1950 lorsqu'ils mobilisent des milliers d'Africains, de Métis, d'Indiens et de blancs contre les « lois sur les laissez-passer, » ces passeports internes dégradants que tous les Africains noirs doivent constamment porter sur eux, ainsi que d'autres cibles de la Campagne de défi dirigée par l'ANC.

S'appuyant sur les acquis de ces batailles, l'ANC a d'abord grand ouvert ses rangs et plus tard ses instances de direction à tous ceux qui ont fait leurs preuves dans la lutte contre le système raciste de l'apartheid. C'est en s'appuyant sur ces leçons durement conquises que l'ANC déclare dans sa Charte de la liberté en 1955 : « L'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent, aux blancs comme aux Noirs » et que seul un État organisé sur cette base « peut assurer à tous, sans distinction de couleur, de race, de sexe ou de croyance, les droits qui leur reviennent de par leur naissance. »

---

la lutte de libération de l'Afrique australe ! Cuito Cuanavale est un point tournant dans la lutte pour libérer le continent et notre pays du fléau de l'apartheid ! » On trouvera le discours de Mandela dans *Quel chemin, nous les esclaves, avons-nous franchi ! L'Afrique du Sud et Cuba dans le monde d'aujourd'hui*, en anglais et en espagnol, Pathfinder 1991, p. 17 à 28 du tirage de 2008. Des extraits en sont aussi publiés dans *Notre histoire s'écrit toujours : l'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine*, en anglais, chinois et espagnol, Pathfinder, 2005, p. 179 à 182.

Le Congrès national africain « n'est pas une organisation communiste. Il ne s'efforce pas de le devenir, » avons-nous écrit dans le magazine *New International* il y a près de deux ans. Mais c'est seulement « dans la lutte révolutionnaire dirigée actuellement par l'ANC, [qu']une avant-garde communiste sud-africaine de plus en plus importante va se forger et être mise à l'épreuve. » De quel autre endroit pourrait émerger une direction prolétarienne en Afrique du Sud [82] ?

« Le renouvellement ou la mort »

La mission volontaire en Angola a aussi un impact politique à Cuba. On a pu le constater l'an dernier au troisième congrès du Parti communiste de Cuba quand, dans le discours de présentation aux délégués du Comité central nouvellement élu, Fidel Castro a expliqué que le parti avait sous-estimé l'héritage du racisme contre les noirs à Cuba et il a ensuite exposé les grandes lignes d'autres mesures politiques visant à faire avancer la lutte pour éliminer les vestiges des préjugés raciaux et de l'inégalité raciale.

Fidel a fait remarquer que les noirs à Cuba — ceux qui ont été « arrachés à leur Afrique natale et réduits à l'état d'esclaves afin d'accomplir les travaux que les blancs n'osaient réaliser sous ce climat tropical torride » — ont appuyé la révolution, *à une écrasante majorité* [83]. L'abolition de l'esclavage à Cuba dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle a été étroitement liée à la lutte contre la domination coloniale espagnole. Les noirs y ont servi à tous les échelons de l'Armée de libération cubaine (jusqu'au général Antonio Maceo). Néanmoins, sous ce qu'on connaît communément

82. Jack Barnes, « La révolution à venir en Afrique du Sud, » *Nouvelle Internationale*, n° 2, p. 62 du tirage de 2004.

83. Fidel Castro, « Le renouvellement ou la mort, » *Nouvelle Internationale*, n° 3, p. 276 du tirage de 2009.

à Cuba comme la « pseudo-république », théoriquement indépendante mais dominée par les États-Unis, les noirs ont continué à être la cible de discrimination et parfois de terreur pure, « à cause de la couleur de leur peau[84]. »

Tout à l'opposé, à partir de janvier 1959, le nouveau gouvernement révolutionnaire combat activement la discrimination raciste. Il le fait non seulement par des décrets et des lois, mais avant tout en les faisant appliquer avec vigueur et rapidité par les milices dans les magasins, sur les plages, dans les événements sociaux, dans les entrevues d'embauche, partout où les noirs ou les mestizos se voient refuser traitement ou accès en toute égalité. « Nous avons eu entièrement raison d'effacer [...] de la constitution » toute distinction basée sur la race, dit Fidel[85].

Mais que le gouvernement et le parti cherchent à fonctionner sans tenir compte de la couleur, dit Fidel, ne suffit pas en soi à surmonter l'héritage historique de l'esclavage et de la discrimination raciste. Voilà ce que l'expérience de plus d'un quart de siècle à Cuba révolutionnaire démontre. « Mais la spontanéité ne suffit pas à rectifier les injustices historiques, » déclare Fidel aux congressistes. « Il ne suffit pas de voter des lois établissant l'égalité pour que tout d'un coup règne l'égalité totale. Il faut dans les organisations de masse, dans la jeunesse, dans le parti, promouvoir l'égalité. Il faut sans cesse promouvoir la représentation des femmes, des noirs, des métis. Cela ne se fera pas spontanément. C'est le travail du parti, parce qu'il faut redresser ce que l'histoire a tordu[86]. »

Et pendant des siècles le capitalisme mondial a tordu tout ce qui était sur son chemin, y compris les différences raciales.

---

84. Fidel Castro, « Le renouvellement ou la mort, » p. 278.

85. Fidel Castro, « Le renouvellement ou la mort, » p. 282.

86. Fidel Castro, « Le renouvellement ou la mort, » p. 278-279.

Le gouvernement révolutionnaire et le parti n'ont jamais posé de question à qui que ce soit au sujet de sa race « et c'est bien, dit Fidel, car elle aurait servi à discriminer les gens. Alors pourquoi la poser ? Aujourd'hui c'est le contraire et c'est la raison pour laquelle nous le faisons. » Et Fidel attire l'attention sur plusieurs dirigeants importants du parti qui, malgré les apparences, ont un grand-parent noir ou chinois.

« Tout cela concerne uniquement la pigmentation de la peau. » À Cuba, poursuit Fidel, « le mélange des races est la règle. » Demandez à l'impérialisme « s'il lui a été facile de dissoudre, de diviser, d'écraser ce mélange. Il n'y est pas arrivé ! » Et c'est précisément pour cette raison, dit Fidel, que le nouveau Comité central élu par le congrès comprend — en plus d'un ajout de travailleurs, et « pas uniquement des ouvriers ayant le statut de dirigeants » — « une forte injection de femmes, une forte injection de noirs et de métis [87]. »

Cette avancée politique de la révolution à Cuba est un sous-produit, du moins en partie, de l'impact de l'opération internationaliste en Angola. C'est une affirmation de ce pour quoi Malcolm s'est battu et de sa confiance dans la révolution cubaine et sa direction. Et c'est une vérification — pour les travailleurs communistes aux États-Unis et dans d'autres pays impérialistes — de notre engagement stratégique envers l'action affirmative, non pas comme une question de morale ou de sacrifice, mais afin d'*unifier* la classe ouvrière dans son ensemble pour lutter plus efficacement contre nos exploiteurs et oppresseurs communs, la classe capitaliste.

La continuité du communisme

Comme ces exemples relativement récents, le développement et l'héritage de Malcolm X pendant la dernière année de sa vie sont entrelacés aux fils de la continuité politique

87. Fidel Castro, « Le renouvellement ou la mort, » p. 272.

révolutionnaire ouverte, dans notre siècle, par la victoire de la révolution dirigée par les bolcheviks en octobre 1917 en Russie et par les quatre premiers congrès de l'Internationale communiste sous la direction de V. I. Lénine. Dans un rapport à la séance d'ouverture du deuxième congrès du Comintern, ainsi qu'on l'appelait, Lénine célèbre en 1920 la composition sans précédent de la rencontre, disant qu'elle « méritait véritablement le titre de congrès mondial. [...] L'union des prolétaires révolutionnaires venant de pays capitalistes avancés avec les masses révolutionnaires venant de pays où il n'y a pas ou presque pas de prolétariat [...] devient une réalité dans ce congrès. »

« L'impérialisme mondial ne pourra s'écrouler, » ajoute Lénine, « que quand l'offensive révolutionnaire des ouvriers exploités et opprimés au sein de chaque pays, surmontant la résistance des éléments petits-bourgeois et l'influence de cette minorité infime qu'est l'aristocratie ouvrière, fera sa jonction avec l'offensive révolutionnaire des centaines de millions d'hommes qui, jusqu'à présent, étaient en dehors de l'histoire et considérés comme n'en étant que l'objet[88]. »

Les retentissements politiques de la révolution bolchevique ont déchaîné des luttes de libération nationale au cours du demi-siècle qui a suivi dans lesquelles les masses laborieuses se sont transformées en *sujets de l'histoire* dans des parties de plus en plus importantes du monde colonial. Elles démontrent que la direction du mouvement ouvrier révolutionnaire n'est pas et ne sera pas dans sa très grande majorité européenne ou nord-américaine, mais qu'elle reflètera la composition du peuple travailleur à travers le monde.

Pendant le dernier demi-siècle, la classe ouvrière et le prolétariat industriel ont augmenté de manière explosive dans de nombreux pays du monde semi-colonial. En outre, comme

88. V. I. Lénine, *Oeuvres complètes*, tome 31, p. 239.

on le voit au Burkina Faso aujourd'hui, des dirigeants d'un calibre politique exceptionnel peuvent émerger et émergent, comme Lénine a dit, de pays « où il n'y a pas ou presque pas de prolétariat » — et les masses laborieuses de ces pays se comptent tout de même par centaines de millions [89].

Parlant et agissant de l'intérieur de la puissance impérialiste la plus forte et la plus riche de la terre et de l'intérieur d'une nationalité opprimée dont la composition est fortement ouvrière, Malcolm X est représentatif de cette internationalisation de la direction prolétarienne. Il n'est pas artificiel de parler dans la même phrase de Malcolm X, V. I. Lénine, Léon Trotsky, Fidel Castro et Che Guevara, Maurice Bishop, Thomas Sankara et de dirigeants du mouvement communiste aux États-Unis comme James P. Cannon et Farrell Dobbs. Le faire exprime quelque chose de réel. Non pas parce que nous *voulons* qu'il en soit ainsi, mais parce que c'est ce qu'a *démontré* le cours de la lutte de classe mondiale. D'autres dirigeants révolutionnaires, du Nicaragua à l'Afrique du Sud, sont aujourd'hui soumis à la même épreuve — et beaucoup d'autres le seront partout dans le monde.

Malcolm avait raison d'insister sur le fait que la lutte pour la liberté des Noirs aux États-Unis fait partie d'une lutte internationale, d'une lutte pour les droits humains, pas seulement pour les droits civils. Il refusait de regarder l'Amérique avec des yeux américains ou de regarder le monde avec des yeux américains. Il prenait position en se situant parmi les opprimés et les exploités dans le combat pour la libération à

---

89. En 1983, sous la direction de Thomas Sankara, les paysans et les travailleurs du Burkina Faso, autrefois une colonie française appelée Haute-Volta, établissent un gouvernement révolutionnaire populaire et commencent à combattre les causes de la faim, de l'analphabétisme et de l'arriération économique. Ce gouvernement sera renversé et Sankara assassiné en octobre 1987. Voir *Thomas Sankara parle : la révolution au Burkina Faso, 1983-1987*, Pathfinder, 1991, 2007.

travers le monde. C'était son point de départ. Et c'est le début de la sagesse pour tout révolutionnaire aujourd'hui.

Malcolm rejetait toute idée voulant que les opprimés puissent compter sur une sorte d'humanité partagée en commun avec les oppresseurs ou une section « bien intentionnée » des oppresseurs. Il n'existe pas de réserve d'amour cachée dans l'« âme » de tous les êtres humains, sans égard à leur classe, pouvant être mise à contribution si on leur fait honte, si on exerce des pressions sur eux ou si on vote pour eux. Il n'y a pas d'« humanité » abstraite et sans classe. Il n'y a que la solidarité humaine conquise dans la lutte comme un produit social de la solidarité de classe, de la solidarité dans l'action politique parmi les exploités et les opprimés à travers le monde. La tâche des révolutionnaires n'est pas d'agir de façon « responsable », ce qui dans une société divisée en classes ne peut que vouloir dire de façon « responsable » envers les dirigeants ou du moins les libéraux bourgeois et les socialistes bourgeois parmi eux. La responsabilité qu'ont les révolutionnaires, c'est d'avancer en suivant la ligne de marche vers le pouvoir des masses laborieuses, qui constituent la grande majorité de l'humanité.

Dans la présentation aux jeunes du Mississippi dont j'ai parlé plus tôt, Malcolm leur conseille vivement de ne pas courir dans tous les sens « en essayant de vous lier d'amitié avec quelqu'un qui vous prive de vos droits. Ce ne sont pas vos amis. Non, ce sont vos ennemis. Traitez-les comme tels, combattez-les et vous obtiendrez votre liberté [90]. »

Voilà pourquoi Malcolm était un adversaire intransigeant des Partis démocrate et républicain, un adversaire du système bipartite (avec ses occasionnelles éruptions de troisièmes partis pour faire soupape) qui a lié le peuple travailleur à la politique capitaliste depuis bien avant la montée

90. « See for Yourself, » *Malcolm X Talks to Young People*, p. 108.

de l'impérialisme U.S. à la fin du dix-neuvième siècle. Pendant la dernière année de Malcolm, les élections U.S. de 1964 battaient leur plein. Le président sortant, le démocrate Lyndon Baines Johnson, avait pour adversaire le républicain Barry Goldwater. À l'exception du Parti socialiste des travailleurs — et de Malcolm X — pratiquement tous les courants politiques dans la politique U.S. qui prétendaient parler et agir en faveur des travailleurs et des opprimés faisaient tout leur possible pour que Johnson l'emporte contre Goldwater. C'était nécessaire, déclaraient-ils, pour faire avancer la lutte pour la « paix » au Viêt-nam. Certains annonçaient même le triomphe du « fascisme » si Goldwater était élu. Le Parti communiste USA était en tête de la meute. Bien sûr, comme nous le savons maintenant, le « candidat de la paix » Johnson qui a été élu en novembre a ensuite procédé à une escalade de la guerre du Viêt-nam. Il a augmenté *de plus de 30 fois* le nombre de soldats U.S., de quelque 16 000 à 537 000 à la fin de son mandat en janvier 1969. Et il a lancé une campagne prolongée et meurtrière de bombardement et de guerre chimique.

En juillet 1964, alors qu'il était en Afrique, Malcolm apprend qu'à la suite d'une « réunion au sommet » à New York sur les droits civils, Martin Luther King et les dirigeants d'autres organisations ont lancé un appel pour que cessent les manifestations pour la liberté des Noirs jusqu'après les élections de novembre. Dans une déclaration rapportée dans le *New York Daily News* et ailleurs, Malcolm remarque qu'ils « se sont vendus et sont devenus les directeurs de campagne de Lyndon B. Johnson dans la communauté noire[91]. » Précisément.

Parlant de la réélection de Johnson quelques mois plus tard, Malcolm dit lors d'un meeting à Paris à son retour

91. *New York Daily News*, édition du 31 juillet 1964.

d'Afrique en novembre 1964 que les capitalistes U.S. « savaient que la seule façon de faire courir les gens vers le renard était de leur montrer un loup. [... Ils] ont fait espérer au monde entier — y compris à des gens qui se disent marxistes » (une référence au PCUSA) « — que Johnson l'emporterait contre Goldwater. » Malcolm continue : « Ceux qui prétendent être des ennemis du système étaient à quatre pattes en attendant l'élection de Johnson — parce que celui-ci est censé être un homme de paix. Et *à ce moment même*, il envoyait des troupes envahir le Congo et le Sud-Viêt-nam [92]. »

Et au début de 1965, quand l'administration Johnson commence à lancer des ballons d'essai sur la nomination d'un Noir dans son cabinet, Malcolm dit à l'auditoire d'un Forum ouvrier du Militant à New York : « Oui, ils ont un nouveau truc chaque année. Ils vont prendre un de leurs domestiques, domestiques noirs, et le mettre dans le cabinet afin qu'il puisse ainsi se promener à Washington avec un cigare — du feu à un bout et un idiot à l'autre bout [93]. »

Une convergence « Malcolm-Martin » ?

Comme je l'ai indiqué au début de cette présentation, il est tout simplement faux de parler d'une convergence politique entre Malcolm X et Martin Luther King. King était un individu courageux qui a aidé à diriger de puissantes mobilisations pour les droits des Noirs — depuis l'époque du boycott des bus à Montgomery en 1955 jusqu'à son assassinat en 1968.

---

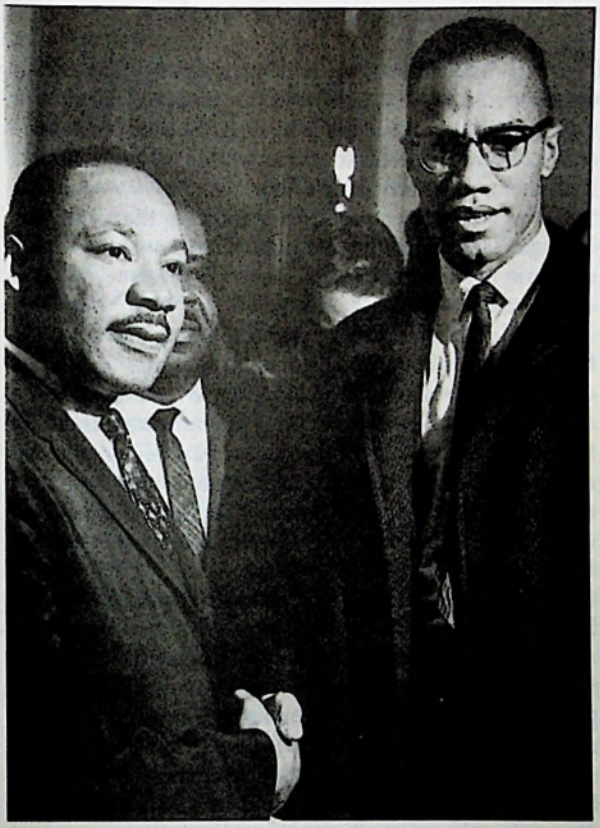
92. Réponse à une question posée à la réunion de Paris, 23 novembre 1964, *Malcolm X Speaks*, p. 223.

93. « Prospects for Freedom in 1965, » Forum ouvrier du Militant, New York, 7 janvier 1965, *Malcolm X Speaks*, p. 170-171. L'année suivante, Johnson nommera le premier Américain africain au cabinet, Robert Weaver, comme secrétaire au logement et au développement urbain.

(À propos, le *principal* organisateur du boycott des autobus n'a pas été Martin Luther King, mais un militant syndical expérimenté du nom d'E. D. Nixon qui a longtemps été un dirigeant de la Fraternité du personnel des wagons-lits et préposés aux trains de voyageurs et de la NAACP à Montgomery. Nixon *croyait* qu'il fallait être prêt à se défendre et il a agi prudemment sur la base de ses convictions. Les jeunes travailleurs et les anciens combattants ont été au centre de ses efforts. En 1965, les organisateurs d'un événement pour le dixième anniversaire à Montgomery n'ont même pas invité E. D. Nixon à y participer et y prendre la parole. En décembre de la même année cependant, le Forum ouvrier du Militant à New York a organisé un dîner et un meeting pour l'honorer ainsi que sa femme Arlette Nixon. E. D. Nixon, ainsi que les dirigeants du parti, Farrell Dobbs, Fred Halstead et Clifton DeBerry y ont pris la parole. Ah, si Malcolm avait toujours été en vie pour y participer, quelle réunion ça aurait été ! Mais c'est une autre histoire.)

Le courage individuel de Martin Luther King n'est pas la question ici. Nous parlons de deux perspectives *de classe* incompatibles, de deux cours politiques irréconciliables.

Un des éléments de « preuve » à maintes reprises exhibé à l'appui du mythe « Malcolm-Martin » est une photographie les montrant tous les deux, souriants, après s'être rencontrés par hasard dans l'édifice du Capitole des États-Unis à Washington en mars 1964 — à peine deux semaines après que Malcolm ait annoncé sa rupture avec la Nation de l'islam. Mais il n'y a absolument aucun contenu politique dans cette rencontre fortuite. Ainsi que Martin Luther King le dit lui-même dans une entrevue ultérieure avec Alex Haley : « J'ai rencontré Malcolm X une fois à Washington, mais les circonstances ne m'ont pas permis de lui parler plus d'une minute. » Et King poursuit cette même entrevue de janvier 1965 en condamnant ce qu'il appelle



En haut. Martin Luther King et Malcolm X ne se sont rencontrés qu'une fois, brièvement, dans l'édifice du Capitole à Washington, où tous les deux observaient en mars 1964 les dixiecrates faire obstacle à l'adoption de la loi sur le droit de vote.

« Malcolm respectait et appréciait toute personne qui consacrait sa vie à la lutte contre le racisme et pour l'égalité des Noirs, dit Jack Barnes. Il était prêt à agir de manière unitaire pour faire avancer des revendications communes. Mais il est simplement faux de dire que, dans la dernière année de sa vie, Malcolm convergeait politiquement avec Martin Luther King — avec le pacifisme bourgeois de King, ses idées sociales-démocrates, sa foi dans la possibilité de réformer le capitalisme, son soutien au Parti démocrate impérialiste et à certains de ses politiciens. »

« la rhétorique enflammée et démagogique » de Malcolm et en l'accusant — « dans sa litanie pour exprimer le désespoir du Noir sans offrir la moindre alternative positive, créatrice — d'avoir rendu, je crois, un très mauvais service à lui-même et à notre peuple[94]. »

Tel est le jugement politique que porte Martin Luther King sur la personne qui était probablement le plus grand dirigeant révolutionnaire de masse de l'Amérique au milieu du vingtième siècle.

Les véritables relations politiques entre Malcolm X et Martin Luther King se manifestent quelques mois après cette rencontre imprévue quand King se rend en juin 1964 à Saint Augustine en Floride. Il y va pour soutenir des militants que le Ku Klux Klan a tabassés à plusieurs reprises et que la police a arrêtés pour avoir organisé des sit-in dans des cafés-restaurants et d'autres manifestations pour les droits civils. L'administration démocrate de Lyndon Johnson a rejeté avec mépris l'appel de King pour l'envoi de troupes fédérales afin de protéger les manifestants et faire valoir leurs droits.

Au nom de l'Organisation de l'unité afro-américaine nouvellement constituée, Malcolm envoie alors un télégramme à Martin Luther King lui disant : « Si le gouvernement fédéral refuse d'envoyer des troupes pour vous aider, vous n'avez qu'un mot à dire et nous dépêcherons immédiatement sur place quelques-uns de nos frères afin d'organiser des unités d'autodéfense au sein de notre peuple et rendre au Ku Klux Klan la monnaie de sa pièce. Le temps est révolu où nous présentions l'autre joue à ces brutes bestiales[95]. »

---

94. Entrevue avec Martin Luther King, *Playboy*, janvier 1965.

95. On trouve en ligne une photocopie du télégramme de Malcolm : www.brothermalcolm.net/mxwords/letters/telegramtomartin.gif.

Martin Luther King rejette catégoriquement l'offre de Malcolm, qu'il qualifie de « grave erreur » et d'« approche immorale. »

Ce gouffre politique ne se comble pas non plus au cours des mois suivants. Au début de février 1965, Malcolm s'adresse à un groupe de 300 jeunes dans une église de Selma, en Alabama. Depuis le début de 1965, l'organisation de Martin Luther King, la Conférence de la direction chrétienne du Sud (SCLC), organise des manifestations pour le droit de vote à Selma et aux alentours. Les manifestants sont victimes de brutalité policière et quelque 3400 d'entre eux sont arrêtés. Après une réunion de plusieurs milliers de personnes à l'institut Tuskegee tout proche en Alabama où Malcolm a pris la parole, des étudiants sur place insistent pour qu'il les accompagne le lendemain à Selma et Malcolm accepte. Martin Luther King est alors détenu à Selma.

Lorsqu'il parle aux jeunes à Selma, Malcolm dénonce à nouveau le refus de l'administration Johnson de déployer des troupes fédérales pour protéger les Noirs qui luttent pour leurs droits. Malcolm dit qu'il soutient « à cent pour cent les efforts faits par les Noirs ici » et qu'il croit « qu'ils ont le droit absolu d'employer tous les moyens nécessaires pour obtenir le droit de vote. » Mais il ajoute qu'il ne croit pas à la non-violence devant la violence de forces racistes organisées et il conclut : « J'espère que vous vous développerez intellectuellement afin de pouvoir comprendre les problèmes du monde et quelle y est votre place, dans cette perspective mondiale » — encore une fois, le point de départ internationaliste, « afin d'élargir vos horizons, » que Malcolm cherchait toujours à favoriser. Et il ajoute alors :

« Et j'espère que toute la peur qui vous a jamais rempli le coeur disparaîtra et que lorsque vous regarderez cet homme, si vous savez qu'il n'est qu'un lâche, vous ne le craindrez

pas. S'ils n'étaient pas des lâches, ils ne se mettraient pas à plusieurs contre vous. [...] Ils se couvrent d'une cagoule pour que vous ne les reconnaissiez pas. Ce sont des lâches. Non ! Le jour viendra où on leur arrachera cette cagoule. Si le gouvernement fédéral ne l'arrache pas, nous l'arracherons nous-mêmes[96]. »

Ce que Malcolm avait à dire sur les luttes de Saint Augustine, Selma et d'ailleurs me rappelle la réponse de Che Guevara lors de sa visite à New York en décembre 1964 à une question sur sa façon de voir la lutte pour les droits des Noirs aux États-Unis. « Il semble que la violence raciale sévit dans certains États U.S., a-t-il dit. Face à ça, diverses réponses sont possibles. Vous accroupir un peu plus pour voir si les coups font moins mal. Protester énergiquement et recevoir encore plus de coups. Ou répondre coup pour coup. Mais c'est facile à dire et c'est très difficile à faire. Et il faut se préparer pour le faire[97]. »

Les jeunes de Selma accueillent le discours de Malcolm avec des applaudissements agités. Mais ce n'est pas la réponse des dirigeants de la SCLC. Malcolm décrit *leur* réaction le 15 février dans un discours à une réunion de l'OAAU tenue dans la salle Audubon de Harlem, moins d'une semaine avant d'y être abattu.

« L'homme de King ne voulait pas que je m'adresse [aux jeunes], » dit Malcolm. Il faisait référence en particulier à

---

96. On trouvera des extraits du discours de Malcolm à Selma transcrits à partir des enregistrements qui ont subsisté dans « The House Negro and the Field Negro, » 4 février 1965, *February 1965: The Final Speeches*, p. 26-28.

97. D'après la transcription d'une discussion avec des partisans U.S. de la révolution cubaine diffusée le 16 décembre 1964 sur les ondes de la station de radio WBAI de New York. Cité par Mary-Alice Waters dans *Che Guevara et la réalité impérialiste*, en anglais et en espagnol, Pathfinder, 1998, p. 23 du tirage de 2009 de l'édition en espagnol.

l'actuel maire démocrate de la ville où nous sommes, Andrew Young — un ancien membre du Congrès U.S. d'ici et aussi ambassadeur des États-Unis aux Nations unies durant l'administration Carter. À Selma ce jour-là, Young a comploté sans succès avec Coretta Scott King pour empêcher qu'on donne un micro à Malcolm.

« Ils m'ont dit qu'ils n'avaient aucune objection à ce que je vienne et tout le reste, » dit Malcolm à la réunion de l'OAAU. Mais ils ne voulaient pas qu'il prenne la parole, parce qu'« ils savaient ce que j'allais dire. » Mais les jeunes, aussi bien ceux de Selma que de Tuskegee, « ont insisté pour que je sois entendu. [...] C'est seulement ainsi que j'ai eu la possibilité de leur parler[98]. »

Vous n'êtes pas obligés de croire Malcolm. Martin Luther King, qui est en prison lorsque Malcolm est à Selma, dit peu après l'assassinat : « Je n'ai pu l'empêcher de venir, mais ma philosophie était si antithétique à la philosophie de Malcolm X, si diamétralement opposée, que je n'aurais jamais invité Malcolm X à venir à Selma quand nous étions au milieu d'une manifestation non violente. Et ceci ne dit rien du respect personnel que j'avais pour lui. J'étais en désaccord avec sa philosophie et ses méthodes[99]. »

Et dans une chronique rédigée pour l'hebdomadaire *Amsterdam News* de Harlem quelques semaines après l'assassinat de Malcolm, King écrit que lorsque sa femme Coretta a parlé avec Malcolm à Selma, Malcolm a « exprimé un intérêt à travailler plus étroitement avec le mouvement non violent, mais il n'était pas capable encore de renoncer à la violence et de surmonter l'amertume avec laquelle la vie

98. « There is a Worldwide Revolution Going On, » New York, 15 février 1965, *February 1965: The Final Speeches*, p. 142.

99. Témoignage de Martin Luther King dans *Williams v. Wallace*, un procès collectif intenté contre le gouverneur de l'Alabama George Wallace pendant les actions de protestation de Selma.

l'avait marqué. [...] Comme l'assassinat de Lumumba, l'assassinat de Malcolm X a privé le monde d'un dirigeant potentiellement important. Je ne pouvais être d'accord avec ni l'un ni l'autre de ces deux hommes [100] [...]. »

Non, il n'y a donc pas eu de convergence « Malcolm-Martin » pendant cette dernière année. Au contraire, la divergence s'est approfondie. Martin Luther King a clarifié sa conviction que le capitalisme et ses injustices peuvent être réformés. Pendant ce temps, Malcolm n'a jamais cessé d'approfondir son engagement envers le besoin pour les opprimés et les travailleurs de toutes les couleurs de peau, de tous les continents et de tous les pays de s'unir dans la lutte révolutionnaire contre l'ordre capitaliste mondial responsable du racisme, de la violence d'extrême droite, de l'oppression des femmes, de l'exploitation économique et de la guerre.

Un mouvement d'égaux politiques

Finalement, Malcolm est déterminé politiquement à s'orienter vers les jeunes. Sans le faire, comprend-il, il est impossible de construire un mouvement révolutionnaire. C'est une leçon de chaque révolution moderne.

« Nous mettrons l'accent sur la jeunesse, » dit-il dans une des premières entrevues qu'il a donnée après avoir rompu avec la Nation de l'islam. Les jeunes « ont moins à perdre dans ce système corrompu et peuvent par conséquent le regarder plus objectivement, alors que les adultes ont généralement quelque chose à perdre dans ce système corrompu et ils perdent leur capacité de le regarder objectivement à cause de ce qu'ils ont à perdre [101]. »

---

100. « Nightmare of Violence, » *Amsterdam News*, édition du 13 mars 1965.

101. « Interview by A.B. Spellman, » *By Any Means Necessary*, p. 28.

Malcolm attire l'attention sur quelque chose que le mouvement communiste a reconnu depuis longtemps même s'il utilise des mots différents : qu'il y a une base matérielle pour la place des jeunes dans les luttes révolutionnaires. Les jeunes sont dans un état de transition, ils ont toute une vie devant eux. Pendant une période de temps relativement brève, ils sont moins embarrassés par des familles, des pressions financières, des hypothèques, des maladies, des déceptions et d'autres charges qui rendent conservateur. Ils tendent à répondre plus rapidement et plus facilement aux maux sociaux et politiques partout autour d'eux. Comme Lénine l'a souligné, même la position de classe des jeunes n'est pas complètement tranchée. De plus, les jeunes sont en général plus forts, plus souples, plus énergiques, plus aptes au combat.

Voilà pourquoi, même lorsque Malcolm est encore dans la Nation, il cherche toujours à s'adresser à de jeunes auditoires : sur les campus ou à des réunions de jeunes militants politiques. C'est une des raisons pour lesquelles il répond si volontiers à notre demande d'interview pour la revue *Young Socialist* au début de 1965. Je suis retourné au bureau de Malcolm quelques jours plus tard avec la transcription de l'entrevue pour qu'il la relise et en autorise la publication. Je lui dis que j'irai en Algérie quelques mois plus tard à un festival international de jeunes comme membre d'une délégation de l'Alliance des jeunes socialistes. Il répond immédiatement et avec enthousiasme. Malcolm désirait vivement nous mettre en rapport avec de jeunes révolutionnaires qu'il avait rencontrés — il les appelait aussi des « contacts » — pendant ses voyages en Afrique et au Moyen-Orient et s'assurer, entre autre, qu'ils reçoivent des exemplaires du *Young Socialist* contenant son entrevue.

Au cours de l'entrevue, nous avons demandé à Malcolm : « Quel rôle jouent les jeunes dans la révolution mondiale et quelles leçons peut-on en tirer pour les jeunes des États-Unis ? » Je n'ai pas anticipé la première remarque qu'il a

faite. Il a commencé en parlant des prisonniers capturés par les soldats U.S. pendant la guerre du Viêt-nam. La majorité d'entre eux sont des jeunes, note-t-il : « La plupart sont des adolescents, » mais « [c]ertains ne sont que des enfants. » Quelque chose de semblable est vrai au Congo, ajoute-t-il. C'est pourquoi quand les troupes impérialistes fusillent « des révolutionnaires faits prisonniers, » souvent elles « fusillent tous les prisonniers de plus de sept ans. »

Au Viêt-nam, au Congo et dans d'autres pays sur la ligne de front de la lutte, dit Malcolm, « les jeunes sont ceux qui s'identifient le plus rapidement à la lutte et à la nécessité d'éliminer les conditions néfastes qui existent. Et ici dans ce pays, j'ai pu moi-même observer que lorsqu'on commence une discussion sur le racisme, la discrimination et la ségrégation, on trouve que les jeunes sont davantage outrés par cette réalité. Ils éprouvent davantage un fort besoin de l'éliminer [102]. »

Mais Malcolm voyait aussi la « jeunesse » comme une question pratique, politique — pas seulement comme une question biologique, pas seulement comme une question du nombre d'années passées sur terre par quelqu'un.

« Les personnes âgées ne provoquent pas le changement, » dit Malcolm au rassemblement organisé par l'OAAU pour célébrer son retour après son deuxième voyage en Afrique, à la fin de novembre 1964. C'est une leçon qu'il a vue confirmée partout où il a voyagé. Mais Malcolm précise rapidement sa remarque : « Je ne dis pas cela contre quiconque est vieux — parce que si vous êtes prêt à agir, vous n'êtes pas vieux, qu'importe votre âge. Mais si vous n'êtes pas prêt à agir, je me fous si vous êtes jeune, vous êtes vieux. [...] Chaque fois que vous commencez à ménager la chèvre et le chou et que vos orteils commencent à trembler parce que vous avez peur qu'il y ait trop d'action, vous êtes trop vieux. Vous devez

---

102. « Entrevue du *Young Socialist*, » 18 janvier 1965, p. 51-65 de ce livre.

vous pousser. Certains d'entre nous deviennent trop vieux quand nous sommes encore des adolescents [103]. »

Ce que les paroles de Malcolm me rappellent le plus est l'appel de Jim Cannon à la direction et aux rangs du Parti socialiste des travailleurs en octobre 1941 pour commencer à mettre en oeuvre une politique plus audacieuse dans notre travail syndical. C'était juste à la veille de l'entrée de Washington dans la deuxième guerre mondiale et quelques semaines seulement avant qu'on ne notifie leur sentence à lui et à 17 autres dirigeants du SWP et de la campagne de syndicalisation des Teamsters dans le Midwest, et qu'ils ne soient expédiés en prison pour leur opposition aux visées de l'impérialisme U.S. dans cette guerre. « Je ne connais rien de plus honteux pour un jeune révolutionnaire que de s'installer et de s'encombrer tellement dans un endroit qu'il ne peut pas déménager, a dit Jim. Ce serait une sacrée bonne chose pour lui que d'être victime d'un incendie qui éliminerait quelques-uns des biens qui l'encombrent et le rendrait libre comme l'air et révolutionnaire à nouveau [104]. »

Voilà qui est vrai pour les révolutionnaires de tout âge.

Voilà l'esprit et l'exemple politique qu'offre Malcolm X aux travailleurs et aux jeunes aux États-Unis et partout dans le monde.

De la période de discussion

QUESTION : Vous avez mentionné qu'un nouveau livre de discours de Malcolm paraîtra assez rapidement, basé sur

---

103. « The Homecoming Rally of the OAAU, » New York, 29 novembre 1964, *By Any Means Necessary*, p. 173-174.

104. « It Is Time for a Bolder Policy in the Unions, » 11 octobre 1941, James P. Cannon, *The Socialist Workers Party in World War II*, Pathfinder, 1975, p. 207 du tirage de 2002.

des enregistrements non transcrits auparavant [*Malcolm X: The Last Speeches*]. Y a-t-il là quelque chose de nouveau que nous ne savions pas auparavant sur Malcolm ou ses idées ou qui n'était pas largement connu ? Aussi, qu'en est-il de la femme de Malcolm, Betty Shabazz ? Qu'est-elle devenue depuis l'assassinat de Malcolm ?

BARNES : Laissez-moi prendre les questions en ordre inverse.

Qu'en est-il de Betty Shabazz ? Je ne la connais pas personnellement, mais je vais vous dire ce que je sais. Après la mort de Malcolm, elle a élevé leurs six filles et puis elle est retournée à l'école. Aujourd'hui, elle a un poste administratif à l'université Medgar Evers de Brooklyn. Dès les tout débuts, peu après l'assassinat de Malcolm en 1965, elle a aidé à faciliter les efforts des éditions Pathfinder pour s'assurer que les discours et interviews de Malcolm soient publiés et restent disponibles.

Betty Shabazz a récemment écrit un court article pour la revue *Essence*, où elle décrit un peu la personnalité de Malcolm, y compris ses goûts musicaux — beaucoup de tout ça était nouveau pour moi. Malcolm « aimait toutes sortes de musiques, dit-elle. Max Roach et Abbey Lincoln Aminata Moseka étaient ses préférés, mais il écoutait aussi des symphonies. Nous sommes allés à des concerts de Duke Ellington et c'est Malcolm qui m'a emmenée à mes deux premiers opéras : *La Traviata* et *La Bohême*. »

Ceci m'a particulièrement frappé étant donné que j'ai un faible pour le même genre de musique. L'amour de Malcolm pour le jazz est évidemment bien connu (« *Vous* ne pouvez danser sur lui [...]. ») Mais je ne m'étais pas rendu compte qu'il aimait l'opéra, en particulier les opéras romantiques du dix-neuvième siècle. Les deux que mentionne Betty Shabazz, de Verdi et Puccini, sont si différents du Malcolm politique : des intrigues à l'eau de rose, sur des amours non partagés, centrés sur des personnages dont la morale, les valeurs et la

place dans la société n'étaient pas les siennes. Bien sûr, des choses semblables sont vraies, de manières différentes, des affinités musicales et artistiques de la plupart d'entre nous. Quoiqu'il en soit, après avoir lu son récit, je me suis amusé à essayer d'imaginer Malcolm — qui travaillait très dur, dans des conditions très éprouvantes — tentant de voler quelques heures de relaxation et de détente en écoutant *Don Carlo*, enfoncé dans un siège du Metropolitan Opera et essayant de ne pas être reconnu pendant un petit moment.

Y a t-il quelque chose de nouveau ?

Maintenant, sur la première partie de la question. Y a-t-il quelque chose de nouveau sur Malcolm ou ses opinions dans le livre à paraître ?

Non, il n'y a pas grand-chose de nouveau, si par là vous voulez dire des choses qui sont politiquement surprenantes ou inattendues pour ceux qui connaissent déjà les discours et l'évolution politique de Malcolm. Une fois que des dirigeants révolutionnaires atteignent un certain point dans leur vie politique — qu'il s'agisse de Lénine, de Che ou de Malcolm X — il est très peu probable que l'on trouve quelque chose qui modifie substantiellement notre compréhension de ce qu'ils défendaient et de ce pour quoi ils luttaient.

Il y a quelques années par exemple, en 1980, un grand nombre de documents inédits de Léon Trotsky ont été pour la première fois mis à la disposition du public à la bibliothèque Houghton de Harvard. Principal éditeur des écrits de Trotsky, les éditions Pathfinder y ont envoyé une équipe pour les examiner. Il y avait certainement du matériel de valeur : des lettres, des articles et d'autres documents qui ajoutent à la richesse de l'explication par Trotsky de l'héritage politique du communisme. Mais rien de « nouveau » dans le sens que je viens d'expliquer. Comment pourrait-il en être autrement ? Trotsky a écrit et parlé durant toute sa vie d'adulte sur les plus grandes questions de la politique mondiale. Il était

personnellement impliqué au coeur même de ces questions. Il a écrit sur l'impact et le reflet de ces événements au sein du mouvement communiste et parmi divers courants et individus. Des dizaines de recueils et des milliers de pages de ses écrits sont publiés. Comment pourrions-nous être étonnés ?

C'est la même chose avec Malcolm. Les discours inédits contiennent du matériel magnifique — j'en ai discuté une partie ici ce soir. Mais Malcolm ne soulevait jamais une seule fois quelque chose qu'il considérait important pour ne jamais y revenir par la suite. Il ne disait pas des choses différentes pour plaire à des auditoires différents. Il parlait des mêmes questions et utilisait les mêmes exemples tirés des événements du jour.

Vous n'avez pas à vous fier à moi pour corroborer ce fait. Tout le monde peut lire les discours et entrevues de Malcolm, à beaucoup de publics différents. Par exemple, quand il est venu trois fois « en ville » en 1964 et au début de 1965 pour parler au Forum ouvrier du Militant, il a félicité le journal *The Militant* parce qu'il disait la vérité, y compris sur lui et le mouvement qu'il essayait de construire. Mais Malcolm a dit la même chose à une réunion de l'OAAU à la salle Audubon de Harlem en janvier 1965 : « Aucun journal ne parle jamais de nos réunions. Ils ne nous aident pas à en faire la publicité de quelque manière que ce soit, sauf le *Militant* — le *Militant* le fait[105]. » Et il gardait une petite pile du dernier numéro du *Militant* en vente à l'extérieur de son bureau à l'hôtel Theresa. Le journal coûtait dix cents à l'époque.

Il n'y a donc pas de Malcolm « inconnu » que vous allez découvrir dans les nouveaux discours.

Ceci dit, il y a une chose que nous savions depuis les dernières semaines de la vie de Malcolm mais qui n'avait jamais

105. « Speech at Audubon Ballroom, » 24 janvier 1965, *Malcolm X on Afro-American History*, Pathfinder, 1967, 1970, 1990, p. 50 du tirage de 2009.

été détaillé auparavant par écrit dans les propres mots de Malcolm. Il s'agit de sa description des rapports secrets d'Elijah Muhammad au début des années 1960 avec des dirigeants du Ku Klux Klan, du Parti nazi américain et du Parti national pour les droits des États — des organisations racistes et d'extrême droite. Malcolm raconte l'histoire dans un discours présenté le 15 février à la salle Audubon, un discours qui sera publié pour la première fois dans le nouveau livre.

Le jour précédent, la maison de Malcolm dans le Queens a été attaquée à la bombe incendiaire au milieu de la nuit. Quelqu'un avait lancé les explosifs à travers plusieurs fenêtres, y compris dans la pièce où trois de ses filles dormaient. La maison est sérieusement endommagée, mais heureusement ni Malcolm, ni Betty, ni aucune des filles ne sont blessées.

Des dirigeants de la Nation de l'islam répandent rapidement la rumeur que Malcolm avait lui-même organisé l'attentat pour se faire de la publicité. « Quand le Klan fait sauter votre église, ils disent que c'est vous qui l'avez fait, » dit Malcolm aux participants de la réunion de l'OAAU. « Quand ils font sauter la synagogue, ils disent que les Juifs ont fait sauter leur propre synagogue. C'est la tactique du Klan. » Et Malcolm ajoute qu'il va « vous dire pourquoi le mouvement des Musulmans noirs adopte maintenant les mêmes tactiques contre les Noirs [106]. »

En février, pour la première fois depuis plusieurs mois, Malcolm commence à parler publiquement sur ce qu'il a toujours su être la vérité : que les dirigeants de la Nation de l'islam veulent non seulement le voir mort, mais poursuivent activement ce but. Et Malcolm sait que le gouvernement U.S. et les flics de la ville de New York sont très conscients de ce fait et enclins, sans avoir à en être tellement persuadés, à fermer les yeux.

---

106. « There's a Worldwide Revolution Going On, » *Malcolm X: The last Speeches*, p. 108 ; et *February 1965: The Final Speeches*, p. 109.

« Pourquoi veulent-ils faire sauter ma maison ? » demande Malcolm à l'auditoire. « Pourquoi ne font-ils pas sauter le Klan ? Je vais vous dire pourquoi. »

Et Malcolm décrit alors les rapports de la direction de la Nation avec le Klan. Il dit qu'en décembre 1960, Elijah Muhammad l'a envoyé à Atlanta en Géorgie — dans cette même ville où nous nous réunissons ce soir — pour négocier face à face avec des dirigeants importants du Ku Klux Klan. « J'ai honte de le dire, mais je vais vous dire la vérité. Je me suis assis à la même table que les chefs du Ku Klux Klan. »

Elijah Muhammad, explique Malcolm, sollicitait l'aide des dirigeants du Klan pour obtenir un territoire de la taille d'un comté, en Géorgie ou en Caroline du Sud, « pour que son programme de séparation paraisse plus faisable aux Noirs et réduise ainsi les pressions que les intégrationnistes exerçaient sur l'homme blanc. J'étais là. Je l'ai négocié. J'ai écouté leurs propositions. Et je suis celui qui est retourné à Chicago et a dit à Elijah Muhammad ce qu'ils avaient proposé. [...]

« À partir de ce jour, le Klan ne s'est jamais opposé au mouvement des Musulmans noirs dans le Sud. » En fait, Malcolm confirme les rapports dans la presse patronale sur la participation de dirigeants de la Nation de l'islam à des rassemblements du Klan. Malcolm dit qu'Elijah Muhammad correspondait régulièrement avec George Lincoln Rockwell, le chef du Parti nazi américain, et que Rockwell a participé à un rassemblement de la Nation de l'islam à l'invitation de Muhammad. Malcolm ajoute que les dirigeants de la Nation maintenaient aussi de bonnes relations avec J. B. Stoner, le président du Parti national pour les droits des États — une organisation suprématiste blanche [107].

---

107. « There's a Worldwide Revolution Going On, » *Malcolm X: The Last Speeches*, p. 118-119 et 130. On trouve aussi ce discours et d'autre matériel sur les rapports de la Nation de l'islam avec le Ku Klux Klan

Au cours des quelques jours qui suivent cette réunion, Malcolm mentionne brièvement les liens d'Elijah Muhammad avec les extrémistes de droite dans plusieurs entrevues publiées ou diffusées. Plusieurs écrits sur lui publiés par la suite y font aussi référence. Mais le propre récit détaillé de Malcolm n'a jamais été publié auparavant. Ça rend donc notre connaissance plus concrète.

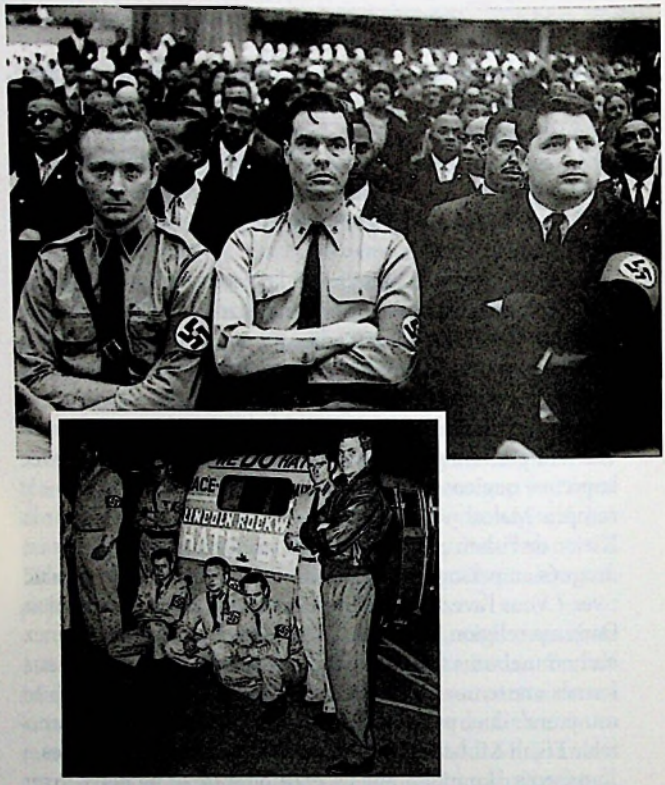
QUESTION : Je suis membre de la Nation de l'islam. Je voulais dire quelque chose sur votre affirmation selon laquelle Malcolm X a utilisé le mot « abus » pour caractériser le traitement de jeunes femmes par l'honorable Elijah Muhammad. Je suis une femme et j'ai toujours été traitée avec respect par la Nation de l'islam. On n'a jamais abusé de moi et je n'ai jamais entendu parler d'abus. Comment aurait-il pu dire cela, avec la preuve que constituent tous les hommes et femmes — y compris Malcolm X lui-même — qui ont été ramassés par la Nation de l'islam et transformés de maquereaux, prostitués ou drogués en personnes indépendantes, intelligentes et productives ? Vous l'avez vous-même décrit dans votre présentation. Dans ma religion, on nous enseigne que lorsque vous formez un homme, vous formez un individu ; mais que lorsque vous formez une femme, vous formez une nation toute entière. Je ne comprends donc pas comment quelqu'un peut dire que l'honorable Elijah Muhammad a fait subir des abus à des femmes.

BARNES : Le mot « abus » était de moi. Je ne peux jurer que Malcolm l'ait utilisé. Mais c'*est* le contenu que Malcolm a donné à la conduite d'Elijah Muhammad, ainsi que le sait quiconque a lu ce que Malcolm avait à dire sur le traitement infligé à ces femmes.

Je ne remets pas en question ce que vous dites sur l'impact que la Nation a eu sur de nombreux individus en les aidant à remettre de l'ordre dans leur vie. Je n'ai jamais rien

---

et autres extrémistes de droite du même genre dans *February 1965: The Final Speeches*.



Lors d'un meeting à Harlem en février 1965, presque un an après sa rupture publique avec la Nation de l'islam, Malcolm rappelle qu'en 1961, Elijah Muhammad a invité George Lincoln Rockwell, le dirigeant du Parti nazi américain, à assister à un rassemblement de la Nation à Washington. À l'époque, les nazis de Rockwell sillonnaient le Sud dans un « Bus de la haine » pour obtenir un soutien aux attaques du Ku Klux Klan contre les « Voyageurs de la liberté » qui se mobilisaient pour déségréguer le transport entre les États. (Rockwell est assis au centre, lors de la réunion de la Nation, et est debout à droite devant le « Bus de la haine, » à Seven Corners en Virginie.)

À la même réunion de Harlem, Malcolm dit à ses partisans : « J'ai honte de le dire, mais je vais vous dire la vérité. » Il dévoile qu'en 1960, Elijah Muhammad l'a envoyé négocier avec des dirigeants du Ku Klux Klan en Géorgie et solliciter leur aide pour obtenir un grand territoire dans le Sud, de façon à ce que « son programme de séparation paraisse plus faisable aux Noirs. »

lu non plus qui me fait croire que Malcolm a changé d'avis sur cette question. S'impliquer pour la première fois dans une organisation ou en faveur d'une cause — qu'elle soit religieuse, civique ou politique — peut avoir et quelquefois a l'effet de transformer la vie d'un individu. Cela dépend de la personne.

Des solutions politiques, pas individuelles

Mais Malcolm en est venu à comprendre que ces transformations individuelles sont loin de suffire pour changer les conditions économiques, sociales et politiques misérables auxquelles font face les Noirs et tous les travailleurs, ici et dans le reste du monde.

Premièrement, Malcolm a insisté sur le fait que les dirigeants de *toute* organisation doivent être fidèles à ses principes dans leur propre vie et comportement, sinon la fibre morale de l'organisation fera pourrir et corrompra tout ce qu'elle touche. Voilà pourquoi Malcolm a été si ébranlé lorsqu'il a découvert, de la bouche même d'Elijah Muhammad, la conduite hypocrite du dirigeant central de la Nation.

Deuxièmement, et c'est le plus important, Malcolm a compris que les opprimés et les exploités doivent s'organiser et lutter pour des *solutions politiques révolutionnaires* et qu'il s'agit d'une bataille internationale. Peu importe où vous êtes né. Peu importe la couleur de votre peau. Peu importe la langue que vous parlez. Peu importe les croyances religieuses que vous avez ou n'avez pas. Les opprimés ont besoin de s'unir dans une lutte politique révolutionnaire « pour changer, comme il l'a dit, cette condition misérable qui existe sur cette terre. »

Pour commencer, comment les êtres humains finissent-ils par devenir abattus et démoralisés ? Ce n'est pas parce que nous sommes nés comme ça. Ce n'est pas génétique. Ce n'est pas le produit inévitable de la pigmentation de la peau. Malcolm n'était pas un calviniste chrétien : il ne

pensait pas que certaines personnes sont nées en état de grâce, alors que d'autres ne le sont pas.

Les gens sont rabaissés, nous sommes avilis, par le fonctionnement d'un système social d'exploitation — un système où les dirigeants capitalistes recourent à la discrimination et à l'oppression racistes, anti-femmes et autres — qui nous refuse la possibilité de développer et d'utiliser nos capacités. Qui nous refuse notre dignité, notre sentiment de valoir quelque chose en tant que membres créatifs et productifs de la société. Les gens deviennent donc abattus et souvent enragés. Privés de débouchés pour employer notre intelligence, nous trouvons à leur place des façons de faire appel à notre ingéniosité seulement pour nous en sortir.

Dans *L'autobiographie*, Malcolm dit qu'Elijah Muhammad « m'a pratiquement ressuscité des morts. Tout ce que j'avais d'honorable, il me l'avait fait[108]. » Mais de sa propre expérience dans la Nation, Malcolm en est arrivé à comprendre qu'une fois ressuscité des morts — ce n'est pas une mauvaise métaphore, quelque chose du genre arrive à beaucoup d'entre nous sur le chemin pour devenir révolutionnaires — une fois que vous avez remis de l'ordre dans votre vie, une fois que vous avez commencé à reconnaître votre valeur, vous continuez à vous réveiller le matin et à vous rendre compte qu'il n'y a pas une personne de moins qui a faim dans le monde. Vous continuez à vous réveiller en sachant que pas une seule des racines économiques et sociales de l'oppression n'a été changée — ici aux États-Unis, en Afrique, dans les Caraïbes, en Europe, en Asie ou n'importe où ailleurs.

Pour cela, il faut de l'action politique révolutionnaire et une organisation qui ne craint pas le combat et qui se consacre à ce but.

---

108. *L'autobiographie de Malcolm X*, chapitre 16 : « Viré. »

L'histoire ne se répète pas

QUESTION : Vous avez décrit l'évolution politique de Malcolm X en tant que révolutionnaire, en tant que dirigeant de la classe ouvrière. En essayant de trouver des moyens de lutter efficacement contre les oppresseurs et pour les droits des Noirs, il a développé des idées politiques nouvelles et différentes et de meilleures méthodes. Pensez-vous que le même genre d'évolution peut se reproduire sans cesse ?

BARNES : Je ne crois pas que les luttes sociales et politiques profondes se répètent simplement, encore moins le développement d'une direction politique prolétarienne de stature mondiale.

Des luttes progressent, souvent face à d'énormes difficultés, puis elles sont repoussées. Face à de nouvelles expériences et de nouveaux assauts des exploiteurs, les travailleurs avancent encore une fois, nous faisons des conquêtes et nous nous organisons pour les défendre et les étendre. Dans certaines circonstances, des dirigeants et des directions d'un calibre politique exceptionnel émergent.

C'est arrivé en Allemagne à la fin des années 1840. C'est arrivé en Russie dans les premières décennies de ce siècle. C'est arrivé dans les années 1930 pendant les batailles des Teamsters à Minneapolis et dans le Midwest. C'est arrivé à Cuba à la fin des années 1940 et pendant les années 1950. Vous pouvez penser à d'autres exemples. Il y a un important élément de chance, d'accident historique qui joue. Mais lorsque ça se produit, ces directions laissent un héritage politique qui s'ajoute au patrimoine politique de la classe ouvrière et de ses alliés à travers le monde, quelles qu'en soient la race, la couleur et les origines.

En plus de la direction américaine africaine des luttes populaires à travers le Sud pendant la reconstruction radicale, y compris de batailles impliquant des travailleurs et agriculteurs qui étaient blancs, il y a eu des exemples importants à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècles de

luttes communes impliquant blancs et Noirs, en particulier parmi les agriculteurs criblés de dettes et les mineurs de charbons syndiqués [109]. Des travailleurs qui sont noirs ont participé au mouvement social dirigé par la classe ouvrière des années 1930 qui a construit les syndicats industriels, en particulier dans les mines, les aciéries et les usines de textile et de tabac. À leur tour, ces batailles ont jeté les bases des luttes continues pour les droits des Noirs pendant la deuxième guerre mondiale — y compris la résistance à être des « diplômés du balai » comme l'a dit Malcolm.

Les premières expériences de travail d'usine, où ils ont fait l'apprentissage de nouvelles aptitudes au travail, et de luttes syndicales — où ils ont aussi fait l'apprentissage de nouvelles aptitudes ! — ont accru leur confiance parmi des couches de Noirs. C'était aussi le cas des expériences dans les forces armées, y compris dans les unités ségréguées. Tout cela a été le levain qui a rendu possible la montée de la lutte pour les droits des Noirs dirigée par le prolétariat après la deuxième guerre mondiale et son expansion dans les années 1950 et 1960. En outre, cette lutte a fait partie d'une vague montante de victoires révolutionnaires contre la domination impérialiste et l'exploitation capitaliste qui a balayé l'Asie, l'Afrique, le Moyen-Orient, les Caraïbes et l'Amérique latine.

La conscience et les attitudes sociales et politiques de dizaines de millions de travailleurs dans ce pays — des Noirs, des blancs, des Mexicanos, des Portoricains, des Salvadoriens, des Guatémaltèques et beaucoup d'autres — se sont transformées. La combativité manifestée dans ces luttes a encouragé les jeunes et d'autres à construire le mouvement

109. Pour une discussion sur les réalisations et la défaite sanglante de la reconstruction radicale, y compris pour des suggestions d'autres textes à lire, voir deux autres articles dans ce livre : « La reconstruction radicale » dans la deuxième partie et « La libération des Noirs et la dictature du prolétariat » dans la quatrième partie.

contre la guerre du Viêt-nam dans les années 1960 et à lancer une nouvelle étape dans la lutte pour l'émancipation des femmes.

Toutes ces batailles nous ont laissé un monde différent aujourd'hui et une classe ouvrière différente — plus grande, largement immigrée et avec une composante bien plus importante qui est noire. Mais c'est justement pour cette raison que nous ne verrons pas *une simple répétition* d'aucune de ces luttes. Nous allons bâtir sur ce que nous avons acquis : sur nos syndicats, sur nos victoires contre des aspects importants de la bigoterie et de la discrimination racistes et anti-femmes. Mais ces triomphes font monter les enjeux dans la bataille du travail contre le capital, dans la lutte ouvrière révolutionnaire pour le pouvoir politique. La nécessité d'une direction prolétarienne ayant une conscience de classe devient encore plus importante : une direction dans laquelle le poids social et politique des travailleurs qui sont noirs, qui sont latinos, qui sont des femmes sera encore plus grand que jamais auparavant.

Les travailleurs n'ont pas à céder quoi que ce soit de ce que nous avons acquis dans la lutte. Mais nous pouvons y ajouter. Nous devons y ajouter. En ce sens, malgré le grave affaiblissement du mouvement ouvrier causé par le cours de collaboration de classe et de soutien à l'impérialisme de la bureaucratie syndicale, la classe ouvrière est plus forte qu'à aucun autre moment de l'histoire, à la fois dans ce pays et à travers le monde.

Ce fait ne signifie pas que nous soyons le moindrement à la veille de batailles de classe révolutionnaires aux États-Unis. Il ne signifie pas qu'il n'y aura ni revers ni défaites sur le chemin conduisant à une révolution socialiste victorieuse. Mais il augmente nos chances de l'emporter, *si* nous réussissons à construire une direction ouvrière assez forte, trempée dans les batailles de classe et rompue aux leçons stratégiques et programmatiques des batailles menées par ceux qui nous ont précédés.

Tout dépend de *ce que nous faisons*. J'ai récemment assisté à une réception à New York pour le dirigeant du Congrès national africain Oliver Tambo. « Nous avons déjà gagné en Afrique du Sud, a-t-il dit. Le régime d'apartheid sera renversé. L'histoire l'a déjà tranché. Mais combien de milliers et de dizaines de milliers de personnes auront à donner leurs vies dans ce processus sera déterminé par ce que nous faisons là-bas et par ce que vous faites ici. »

C'est cette double leçon qui me frappe comme la plus importante.

Une lutte de pouvoir dans la Nation ?

QUESTION : Il est faux, me semble-t-il, de parler du développement de Malcolm X en tant qu'être humain et de son idéologie en tant que dirigeant sans l'attribuer au très honorable Elijah Muhammad. Ce sont ces enseignements qui ont permis à Malcolm, alors qu'il était encore en prison, de prendre connaissance de l'islam pour la première fois et de commencer à penser comme il l'a fait. Avant de se tourner vers ces enseignements, Malcolm n'avait d'amour que pour lui-même, il ne pensait pas en termes d'amour pour le peuple noir.

Je veux donc vous poser une question. Ne pensez-vous pas que Malcolm X était simplement impliqué dans une lutte de pouvoir contre le très honorable Elijah Muhammad ?

BARNES : Je suis d'accord qu'il est impossible de parler du développement de Malcolm en tant qu'être humain sans tenir compte de l'influence d'Elijah Muhammad. Malcolm a dit qu'avant de rencontrer la Nation, non seulement il n'avait aucun respect pour les Noirs, il n'avait aucun respect pour *qui que ce soit* — mais par-dessus tout, il n'avait aucun respect pour *lui-même*. C'est un fait.

Mais ce n'est pas le seul fait. Malcolm a parlé d'avoir été « ressuscité des morts » dans la même section de son *Autobiographie* où il décrit l'impact dévastateur qu'a eu sur lui

ce qu'il a appris de la conduite sexuelle d'Elijah Muhammad envers plusieurs jeunes femmes de la Nation à Chicago. Cette expérience bouleversante a aidé Malcolm à faire face à la réalité. Elle lui a fait prendre conscience qu'il avait depuis un certain temps évolué politiquement dans une direction différente d'Elijah Muhammad. J'ai déjà cité plusieurs exemples et il y en a beaucoup d'autres. Malcolm en est venu à comprendre qu'il ne s'agissait pas de divergences tactiques. Son cours était l'opposé de celui d'Elijah Muhammad. Ils étaient sur des trajectoires *de classe* différentes.

Il n'y a pas la moindre preuve que Malcolm X ait lancé une lutte de pouvoir contre Elijah Muhammad. Elijah Muhammad avait *tout* le pouvoir dans la Nation de l'islam. Malcolm n'en avait *aucun*. C'est ainsi que la Nation de l'islam était structurée et Malcolm n'a jamais cherché à le remettre en question. Oui, Elijah Muhammad est devenu envieux et plein de ressentiment envers Malcolm. Il craignait de plus en plus la capacité qu'avait Malcolm de toucher et attirer les jeunes Noirs.

Mais l'attirance qu'exerçait Malcolm était une attirance politique. Malcolm n'était pas un prophète. Il n'était pas un démagogue. Il n'avait pas de *charisme*. J'ai cherché ce mot dans le dictionnaire : ce n'est pas un compliment, ce n'est pas quelque chose que vous voulez qu'on dise de vous.

La divergence ne portait pas sur le pouvoir. Elle portait sur *quoi faire*. Elle ne portait pas simplement sur la question de traiter les femmes avec respect, mais sur l'entière implication des femmes dans la lutte de libération sociale et politique. La divergence portait sur le caractère inacceptable, peu importe les circonstances, de s'asseoir et de passer des marchés avec le Ku Klux Klan. Sur le besoin ou pas d'organiser une campagne de masse dans les rues — contre les flics et contre le gouvernement — quand des Américains africains sont abattus par les flics, comme c'est arrivé à des membres de la Nation à Los Angeles. Sur le fait de savoir si les blancs sont une « race de

démons » ou si les révolutionnaires jugent chaque être humain sur la base de ce qu'il *fait* et non sur la couleur de sa peau.

Quand Elijah Muhammad lui a donné l'instruction de s'asseoir avec le Klan, Malcolm a pu chercher à justifier la réunion comme « une simple tactique » sur la voie de la libération des Noirs. Mais Malcolm en est venu à comprendre que toutes les tactiques ne sont pas acceptables pour les révolutionnaires. Les « tactiques » qui démobilisent, démoralisent, trompent et méséduquent les travailleurs — les tactiques qui réduisent notre confiance dans notre capacité d'effectuer un changement révolutionnaire, qui prônent le culte des « dirigeants », qui minent notre sentiment de valoir quelque chose — ces tactiques ne sont *jamais* acceptables.

Quand le directeur du FBI, J. Edgar Hoover, a publiquement calomnié Martin Luther King en 1964 en le caractérisant comme le « plus notoire des menteurs » d'Amérique, ce n'était pas une « tactique » habile de la part de King de faire une déclaration disant qu'Hoover avait « apparemment flanché sous l'énorme fardeau des complexités et des responsabilités de sa fonction. » Ce n'était pas une « tactique » habile de la part de King de dire qu'il n'éprouvait « que de la sympathie pour cet homme qui a si bien servi son pays. » Encore moins était-il acceptable de la part du dirigeant le plus connu d'une importante organisation pour les droits des Noirs d'organiser ensuite une rencontre avec le directeur de la principale agence de police de l'impérialisme U.S. et de rapporter par la suite à la presse que la conversation avait été « très sympathique, très amicale. » King a annoncé que lui et J. Edgar Hoover — oui, J. Edgar Hoover ! — avaient atteint « de nouveaux niveaux de compréhension[110]. »

---

110. On trouve le télégramme de King à Hoover et sa déclaration à la presse après sa rencontre avec Hoover dans David J. Garrow, *Bearing the Cross: Martin Luther King, Jr., and the Southern Christian Leadership Conference*, New York, William Morrow, 1986.

C'était là une méséducation, une très grande source de désorientation pour tous ceux qui suivaient King à cause des manifestations pour les droits civils qu'il avait aidé à organiser et diriger. C'était porter un direct à leur confiance, à leur respect de soi et à leur combativité. Surtout, cette réponse a miné leur compréhension politique du fait que le gouvernement U.S. et ses flics sont les *ennemis* des opprimés. Mais bien sûr, ce n'était pas l'opinion de Martin Luther King. *C'était* cependant la conclusion à laquelle Malcolm en était arrivé. Malcolm croyait qu'il fallait une révolution pour renverser ce gouvernement, ses corps répressifs — les flics, les tribunaux, les forces armées — et la classe capitaliste que ces institutions servent et défendent.

Au cours des derniers mois de sa vie, Malcolm ne croyait plus, ainsi que nous l'avons discuté avec l'autre soeur, que la religion puisse offrir une réponse à toutes les questions, un mode de vie complet, y compris un moyen de combattre l'oppression et l'exploitation. Votre religion ou absence de religion, a dit Malcolm, c'est votre affaire personnelle. Mais votre vie politique comme révolutionnaire — votre engagement à renverser le système qui amène les êtres humains au point où il faut les « ressusciter des morts » — ça, c'est de nouveau quelque chose d'autre. Malcolm s'est rangé du côté de tous ceux qui anticipaient avec impatience avant tout l'action révolutionnaire. Voilà la voie vers la transformation non pas de tel ou tel individu, mais de millions et de centaines de millions de personnes lorsque nous nous engagerons dans l'activité politique révolutionnaire et commencerons alors à reconstruire la société sur des bases nouvelles.

Malcolm en est venu à comprendre que la Nation de l'islam ne pratiquait pas le véritable islam. Mais ce n'était pas la source de sa frustration croissante avec Elijah Muhammad et avec le cours de la Nation. C'étaient les obstacles que la Nation dressait pour empêcher ses membres de s'impliquer dans la lutte pour les droits des Noirs, de faire

de la politique et de collaborer avec d'autres révolutionnaires, aux États-Unis et autour du monde. C'était le fossé béant entre les paroles et les gestes de la direction de la Nation. Malcolm se tournait de plus en plus vers des dirigeants révolutionnaires comme Patrice Lumumba au Congo, Ahmed Ben Bella en Algérie, Fidel Castro et Che Guevara à Cuba comme des exemples de comment vivre sa vie — pas vers Elijah Muhammad.

L'assassinat

QUESTION : Certains disent que la direction centrale de la Nation de l'islam a organisé l'assassinat de Malcolm X. L'accusation affirme que ce sont les trois hommes qui ont été arrêtés, tous Musulmans noirs ou anciens Musulmans noirs, et que le mobile en a été la rupture de Malcolm avec la Nation. Tous les trois ont été condamnés à de longues peines de prison. D'autres disent que c'est le gouvernement fédéral et les flics de New York. J'aimerais entendre votre opinion.

BARNES : Beaucoup reste inconnu et ne sera peut-être jamais connu sur l'assassinat de Malcolm. Aussi bien le gouvernement que ceux qui sont autour et dans la direction de la Nation de l'islam sont déterminés à ce que les choses restent ainsi.

Ceci étant dit, le meilleur point de départ peut être deux ou trois choses que nous avons discutées plus tôt dans la soirée. Les gouvernements U.S. et belge voulaient se débarrasser de Lumumba au Congo. Il s'est avéré qu'ils n'ont pas eu à le faire directement. Sous le drapeau des Nations unies, ils ont plutôt envoyé des soldats impérialistes dans le pays et ne sont pas intervenus lorsque des forces congolaises de droite ont agi. Washington voulait se débarrasser de Maurice Bishop et détruire le gouvernement des travailleurs et des agriculteurs à la Grenade. Encore une fois, une clique stalinienne dirigée par Bernard Coard dans le New Jewel Movement leur a évité la peine d'avoir á le faire en organisant un coup

contre-révolutionnaire et en tuant Bishop et de nombreux autres révolutionnaires et travailleurs grenadins. Le gouvernement U.S. a ensuite envoyé ses soldats et occupé l'île devant une absence quasi complète de résistance de la part d'une population atterrée et démoralisée.

À mon avis, quelque chose de semblable s'est aussi clairement produit dans l'assassinat brutal de Malcolm X.

J'ai dit qu'il y a beaucoup que nous ne savons pas. Mais que savons-nous ?

Nous savons que Talmadge Hayer a été blessé par un des gardes de Malcolm à la salle Audubon où il a été arrêté et que deux autres hommes — Norman 3X Butler et Thomas 15X Johnson, tous les deux des membres bien connus de la Nation de l'islam — ont par la suite été arrêtés et mis en accusation. Nous savons que Hayer a avoué sa culpabilité pendant le procès et qu'il a insisté pour dire qu'il n'était pas un membre de la Nation à cette époque. Nous savons que Hayer a témoigné que ni Butler ni Johnson n'étaient le moindrement impliqués. Le témoignage d'Hayer a été corroboré par de proches associés de Malcolm sur place à l'Audubon, qui ont dit qu'ils n'avaient vu ni Butler ni Johnson dans la salle et qu'ils n'auraient jamais laissé entrer deux hommes de main aussi notoires du « Fruit de l'islam, » l'organisation paramilitaire de la Nation, s'ils les avaient repérés. Nous savons que le procureur a néanmoins maintenu ses accusations et que les trois hommes ont été condamnés à des peines de prison allant de 20 ans à la perpétuité. Butler a été mis en liberté conditionnelle il y a deux ans ; Johnson, il y a à peine quelques semaines ; Hayer reste en prison [111].

---

111. Butler avait été mis en liberté conditionnelle en 1985. Johnson a été mis en liberté conditionnelle en février 1987. Hayer a pu sortir de prison cinq jours par semaine depuis 1988, dans le cadre d'un programme de placement à l'extérieur. Il a obtenu sa liberté conditionnelle en 2010.

Nous savons aussi qu'il y a dix ans, à la fin de 1977 et au début de 1978, Hayer a fait de nouvelles dépositions devant les tribunaux dans lesquelles il a non seulement réaffirmé que Butler et Johnson n'avaient rien à voir avec le meurtre de Malcolm, mais aussi nommé quatre membres de la mosquée de la Nation à Newark, au New Jersey, comme étant ses associés dans l'assassinat. Encore une fois, le gouvernement a refusé de rouvrir le dossier ou d'accorder un nouveau procès à Butler et Johnson.

Et nous savons que l'accusation n'a jamais appelé Gene Roberts — un des gardes du corps de Malcolm à l'Audubon cet après-midi-là — à témoigner lors du procès. Cinq années plus tard, il a été révélé que Roberts avait été un agent clandestin de la police de New York.

Ce n'est pas une question où il n'y a que deux alternatives. On a appris beaucoup depuis les années 1970 sur l'espionnage, le harcèlement et l'infiltration auxquels se livraient les agences de police fédérales, d'État et locales contre les syndicats, les organisations socialistes et communistes, et les groupes et individus luttant pour les droits des Noirs, contre la guerre du Viêt-nam et en opposition à la politique du gouvernement. Nous savons comment les agences policières à tous les niveaux ont aidé à fomenter des vendettas factionnelles meurtrières parmi les Panthères noires et entre les Panthères et des organisations rivales — des efforts gouvernementaux de désorganisation grandement facilités par la mixture toxique de stalinisme et de nationalisme petit-bourgeois qui a caractérisé les politiques et les méthodes de ces groupes au cours des années 1960 et au début des années 1970.

Beaucoup des informations sur ce type d'opérations policières ont été révélées au cours de la lutte politique longue de 13 ans menée par le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes contre l'espionnage et le harcèlement du FBI et d'autres agences et responsables gouvernementaux. Organisée autour d'un procès contre ces agences policières,

cette lutte s'est terminée par une décision du tribunal fédéral en notre faveur l'an passé. Une vraie victoire [112] !

Oui, il y a de bonnes raisons de croire que des individus à l'intérieur ou autour de la Nation ont été directement impliqués dans l'assassinat de Malcolm X et que des dirigeants de la Nation ont encouragé ou aidé à organiser ces plans. En même temps, les dirigeants capitalistes U.S. et leurs agences gouvernementales et policières détestaient et craignaient Malcolm et son exemple politique. L'histoire nous enseigne les moyens brutaux qu'ils utilisent pour défendre leurs intérêts de classe ici et autour du monde. Parfois, la meilleure façon de le faire consiste simplement à « réagir lentement. »

Sur la base de ce que nous savons, les deux « explications » me semblent complémentaires, pas incompatibles.

Une convergence avec d'autres révolutionnaires

QUESTION : Malcolm X est souvent présenté comme quelqu'un qui opposait le nationalisme noir au mouvement pour les droits civils. Mais les gains de ce mouvement social de masse ont placé l'ensemble de la classe ouvrière dans ce pays dans une meilleure position pour lutter. Y a-t-il eu une évolution politique de Malcolm X sur cette question aussi ?

BARNES : Les mains de Malcolm ont été liées tant qu'il est resté dans la Nation. Chaque fois qu'il a pris une initiative vers l'action de rue, comme il l'a fait non seulement à Los Angeles mais aussi plusieurs fois à New York, il s'est fait rappeler à l'ordre par Elijah Muhammad. C'est pourquoi, comme il nous l'a dit lors de l'entrevue du *Young Socialist*, il

112. Voir *FBI on Trial: The Victory of the Socialist Workers Party Suit against Government Spying*, sous la direction de Margaret Jayko, 1988 ; et *Cointelpro: The FBI's Secret War on Political Freedom* de Nelson Blackstock, 1975, 1988. Les deux ont été publiés par les éditions Pathfinder.

est devenu politiquement écoeuré de voir que les Musulmans noirs « ne participaient pas à la politique, » que la Nation ne prenait pas « part à la lutte pour les droits civils [113]. »

Pendant la période de discussion de la dernière réunion de l'OAAU où Malcolm a pris la parole, à la mi-février, quelqu'un lui a demandé de la salle : « Ne pensez-vous pas que l'organisation devrait organiser des manifestations directes, par exemple contre la discrimination dans le logement ? » Malcolm a répondu : « Je suis pour tout ce que vous proposez tant que ça donne des résultats. [...] Tant que c'est intelligent, tant que c'est discipliné, tant que ça va dans la bonne direction, je suis pour [114]. »

Mais Malcolm insistait toujours sur plusieurs choses.

Premièrement les Noirs avaient le droit et la responsabilité de se défendre contre les attaques des racistes et des flics.

Deuxièmement, il ne fallait pas faire confiance aux oppresseurs et à leurs partis politiques — pas de moratoire sur les actions de protestation pour aider à faire élire un démocrate, un républicain ou qui que ce soit d'autre.

Troisièmement, les cordons d'information, manifestations et autres actions de protestation faisaient *partie* d'une stratégie plus large sur la voie conduisant à la construction d'une organisation révolutionnaire, vers une révolution qui renverserait le système social et politique responsable du racisme et de l'oppression.

Et quatrièmement, ce que beaucoup de gens appelaient un mouvement pour les droits civils aux États-Unis n'était en fait qu'un front — même s'il était très important — d'une lutte mondiale pour les droits humains, d'une révolution mondiale.

---

113. « Entrevue du *Young Socialist*, » p. 51-65 de ce livre.

114. « There's a Worldwide Revolution Going On, » *February 1965: The Final Speeches*, p. 139.

Nous avons déjà discuté de l'initiative prise par Malcolm en réponse aux attaques racistes contre les manifestants pour les droits des Noirs à Saint Augustine en Floride et de son voyage à Selma en Alabama. Nous avons parlé des discussions qu'il a organisées à Harlem avec de jeunes militants pour les droits civils qui étaient montés à New York de McComb au Mississipi. Nous avons parlé de son appui aux efforts de Fannie Lou Hamer, une dirigeante de la lutte pour les droits civils au Mississippi, ainsi qu'à ceux de Gloria Richardson et d'autres à Cambridge au Maryland. Malcolm a soutenu les efforts des combattants pour les droits des Noirs et de leurs partisans au Michigan pour présenter des candidats du Parti de la liberté maintenant, indépendants des Partis démocrate et républicain. Il a encouragé Clifton DeBerry, qui s'est présenté à la présidence des États-Unis en 1964 pour le Parti socialiste des travailleurs — le premier Noir à jamais briguer ce poste.

Malcolm était toujours impatient d'être dans les tranchées aux côtés de quiconque luttait d'une façon efficace et capable de faire franchir même un seul pas vers la victoire contre le racisme, l'oppression et l'exploitation.

En même temps, Malcolm a dû prendre le même genre de décisions que les dirigeants et les cadres de n'importe quelle petite organisation révolutionnaire doivent prendre. Il devait décider comment utiliser le temps et les maigres ressources de son mouvement, un mouvement qui émergeait à peine quand Malcolm a été abattu. Étant donné l'influence à la fois de la Nation de l'islam et des misleaders pratiquant la collaboration de classe des grandes organisations pour la défense des droits civils, Malcolm a correctement accordé beaucoup d'importance au rôle de la propagande, à l'explication de la vérité sur les racines de l'oppression des Noirs et à la nécessité d'une organisation et d'un changement révolutionnaires.

Malcolm a soigneusement pesé toutes ces considérations pendant les 22 semaines dont il a disposé pour organiser et

mener son activité aux États-Unis. Il savait que sans une organisation de cadres qui comprenaient ce pour quoi ils luttaient, comment et pourquoi ils le faisaient et comment le faire en étant disciplinés, le simple « militantisme » ne ferait pas avancer cet objectif. Mais il savait aussi que sans un engagement actif dans les luttes centrales du moment, une telle organisation de cadres ne serait jamais forgée ni mise à l'épreuve dans l'action.

Libéré des contraintes de la Nation de l'islam, Malcolm se tournait vers le mouvement plus large pour les droits des Noirs et vers les luttes pour arrêter les guerres impérialistes contre les peuples du monde semi-colonial. Il voyait le besoin de travailler et de lutter aux côtés de ceux qui étaient impliqués dans les luttes, qu'il soit d'accord ou pas avec la politique et la stratégie de leurs dirigeants du moment.

Mais Malcolm *ne* convergeait *pas* avec la direction du mouvement pour les droits civils pendant ces années. En fait, son cours politique révolutionnaire dans les mois qui ont suivi sa rupture avec la Nation l'a amené à accélérer sa *trajectoire politique divergente* par rapport à ceux qui agissaient en prétendant que l'ordre capitaliste pouvait être réformé et amélioré. Il était possible à la longue de convaincre et gagner politiquement les millions de travailleurs et de jeunes qui étaient trompés par ce cours — c'était la conviction de Malcolm et son objectif.

Quant à la vaste majorité de ceux qui *pratiquaient* le misleadership, il ne serait pas possible de les gagner. Il fallait les affronter et leur infliger une défaite politique. Il n'y avait pas un millimètre de convergence avec ces forces.

Malcolm convergeait politiquement avec d'autres révolutionnaires, *à travers le monde*. Voilà pourquoi ce que Malcolm a dit, et ce qu'il a fait, demeure si important aujourd'hui — et continuera de l'être jusqu'à ce que les travailleurs et les opprimés dans ce pays et autour du monde aient réalisé les objectifs pour lesquels il a lutté et vécu.

DEUXIÈME PARTIE

Le bilan d'avant-garde des Noirs dans les luttes des travailleurs et des agriculteurs

La reconstruction radicale : ses conquêtes et les conséquences de sa défaite

Jack Barnes
Août 1984

L'histoire de la lutte de classe aux États-Unis confirme amplement la place d'avant-garde des travailleurs qui sont noirs dans la direction des batailles sociales et politiques ayant une large base prolétarienne. Cette tradition remonte aux dernières années de la guerre civile U.S. et particulièrement à la bataille d'après-guerre pour la reconstruction radicale. Dans de grandes régions du Sud, les Noirs ont fourni une direction aussi bien aux esclaves affranchis qu'aux agriculteurs exploités et travailleurs anti-esclavagistes qui étaient blancs. Cette tradition s'est poursuivie depuis dans les batailles du peuple travailleur urbain et rural, aussi bien noir que blanc.

Les conquêtes de la reconstruction radicale et le coup terrible que sa défaite a porté à tous les travailleurs aux États-Unis sont analysés ci-dessous dans un extrait d'un article de Jack Barnes publié en 1985 sur « La lutte pour un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs aux États-Unis. » Cet article passe en revue les leçons apprises par le mouvement communiste à travers un siècle et demi d'efforts à travers le

monde pour construire une alliance des travailleurs et des producteurs ruraux essentielle pour le succès de la lutte pour le pouvoir d'État.

Le mouvement ouvrier international a une certaine expérience des effets dévastateurs qu'a pour les masses laborieuses leur dépossession forcée de la terre. C'est ainsi que le prolétariat héréditaire moderne est né — dans la ruine totale des producteurs ruraux sur une période de plusieurs siècles. Il a fallu que la classe capitaliste montante enlève leurs terres et terrains communaux à une masse de petits agriculteurs et producteurs ruraux et les dépossède de leurs outils. Il lui a fallu les priver de tout moyen de subvenir à leurs besoins sauf en vendant leur force de travail à un capitaliste[1].

Aux États-Unis, la formation d'un prolétariat héréditaire a pris une forme différente qu'en Europe et plusieurs autres régions du monde. Durant presque tous les dix-huitième et dix-neuvième siècles, c'est l'immigration — souvent de familles paysannes chassées de leurs terres en Europe — qui a en grande partie créé la classe ouvrière dans ce pays. Beaucoup d'immigrants sont devenus de petits agriculteurs. Par conséquent, la croissance de la classe ouvrière U.S. pendant tout le dix-neuvième siècle a coïncidé avec une expansion de la population agricole. Cela est vrai malgré le fait que plusieurs petits agriculteurs se faisaient déjà chasser de leurs terres dans l'Est des États-Unis, certains se dirigeant vers les villes à la recherche de travail et d'autres vers l'Ouest établir un *homestead*, c'est-à-dire cultiver une parcelle de terre attribué par le gouvernement fédéral, une des mesures adoptées par le Congrès à la fin de 1862 et que Karl Marx

1. On trouve une des meilleures descriptions de ce processus dans Karl Marx, *Le Capital*, livre premier, chapitre 27, « L'expropriation de la population campagnarde. »

a vu comme un signe que « le second acte, révolutionnaire, [de la guerre civile U.S.] est imminent. »

Ce n'est que depuis le tournant du siècle, en particulier depuis les années 1920, que la croissance de la classe ouvrière U.S. par la ruine des petits agriculteurs s'est traduite par un déclin du nombre des producteurs marchands indépendants à la campagne.

À la suite de l'abolition révolutionnaire de l'esclavage, la création du prolétariat noir a aussi été étroitement liée à la question de la terre. Dans ce cas cependant, la prolétarisation n'a pas avant tout impliqué la dépossession des agriculteurs noirs (même si cela *a été* le sort de millions de familles agricoles qui sont noires au cours des 100 dernières années).

Au contraire, les esclaves affranchis se sont vu dans leur grande majorité *nier l'accès à la terre*. La plupart des anciens esclaves ont été intégrés de force sur les plantations à des brigades de travail à contrat par les infâmes Codes noirs, adoptés au cours des deux premières années qui ont suivi la guerre civile par la plupart des gouvernements des États de la slavocratie confédérée battue. La mise en application de ces lois réactionnaires s'est faite sans opposition réelle du républicain Andrew Johnson, devenu président après l'assassinat d'Abraham Lincoln en avril 1865. Les Noirs se sont organisés dans le Sud pour résister à cet effort des planteurs pour rétablir en pratique des conditions de travail esclavagistes. Ils se sont gagné l'appui de petits secteurs du mouvement ouvrier dans le Nord, ainsi que celui d'une couche de capitalistes industriels et de leurs représentants au Congrès alarmés par les efforts des anciens esclavagistes pour rétablir leur influence politique.

Conséquence de cette lutte d'après-guerre, en 1867 des régimes de reconstruction radicale avaient été établis à travers le Sud, mandatés par le Congrès U.S. et soutenus par la puissance de l'armée de l'Union. Ces nouveaux gouvernements ont abrogé les Codes noirs et adopté des lois

interdisant certaines des mesures les plus pénibles des contrats de travail qui avaient été imposés aux travailleurs agricoles noirs.

Mais les anciens esclaves prolétarisés voulaient plus que de meilleurs contrats et une réforme des lois du travail. Ils ont mené une lutte pour la terre — pour une réforme agraire radicale qui démantèle les vieilles plantations des anciens propriétaires d'esclaves et répartisse les terres à cultiver non seulement aux esclaves affranchis mais aussi aux autres petits producteurs ruraux. Ils ont lutté pour les outils, le bétail, le crédit à bon marché et les autres nécessités requises pour s'en sortir comme agriculteurs libres. « Quarante acres et un mulet » est devenu leur cri de guerre, un cri qui a résonné à travers le monde et à travers les années.

Les agriculteurs exploités et les autres travailleurs du Sud qui étaient blancs ont aussi lutté pour la terre, pour des outils, pour de meilleures conditions. Au début, beaucoup ont participé à la lutte avec les esclaves noirs affranchis. Les petits agriculteurs et les travailleurs ruraux sans propriété constituaient la grande majorité de la population de tous ces États. Dans cinq États, les Noirs formaient la majorité.

En Caroline du Sud en particulier, pendant un certain nombre d'années après 1867, les producteurs exploités, dirigés par des Noirs, ont fait de grandes avancées vers l'établissement d'un gouvernement révolutionnaire populaire qui, avec les troupes de l'Union en arrière-plan mais clairement visibles, a fait avancer les intérêts de classe des esclaves affranchis, des petits agriculteurs et des autres travailleurs. Pendant la plus grande partie de la reconstruction radicale, la majorité du corps législatif y était noire. Et dans un grand nombre de quartiers et villages, des chapitres de la Ligue de l'Union ainsi qu'une importante milice populaire ont organisé la base sociale du gouvernement de l'État parmi les esclaves affranchis et les autres travailleurs et agriculteurs.

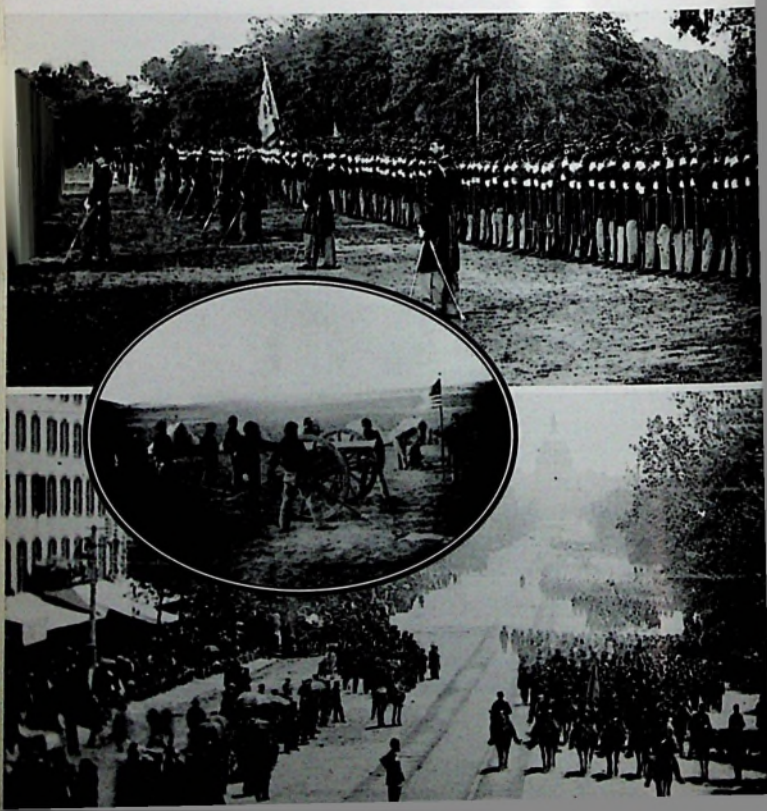
Les dirigeants U.S. tentent de cacher l'histoire de la reconstruction radicale, tout comme ils essaient de cacher l'histoire des batailles ouvrières. La vérité bat en brèche toute notion raciste et anti-ouvrière sur ce que peuvent accomplir les Noirs, sur la possibilité d'alliances combatives entre travailleurs ou agriculteurs qui sont noirs et blancs, et bien plus.

JACK BARNES, 2006

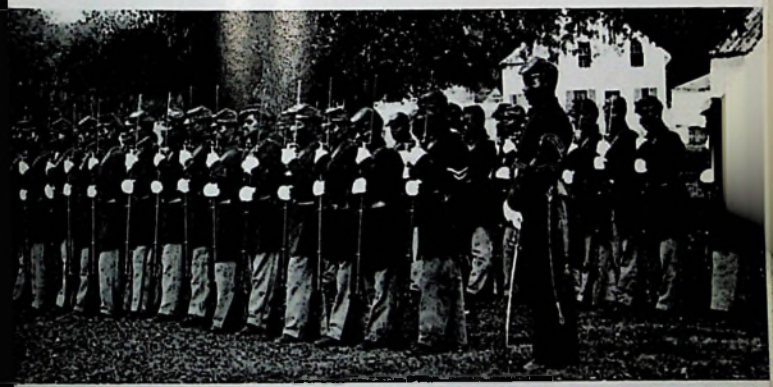
« En 1870, dit Jack Barnes, la lutte pour faire adopter les treizième, quatorzième et quinzième amendements de la constitution avait été remportée. Et les Noirs et les autres travailleurs avaient commencé à donner vie à ces droits durement gagnés à l'émancipation, à la citoyenneté et au suffrage. » Pour exercer leur droit de vote pendant la reconstruction, il faut souvent aux Américains africains une organisation disciplinée et de l'autodéfense. **En haut.** Comté de Lincoln, Géorgie. Les armes à la main, des Noirs qui viennent d'obtenir ce droit passent un ruisseau à gué pour aller voter.

La deuxième révolution américaine ne s'est pas terminée en 1865. Elle s'est poursuivie pendant plus d'une décennie avec la montée de la reconstruction radicale.

JACK BARNES, 1985



Au centre. 1er janvier 1863. Les Premiers volontaires de la Caroline du Sud, un régiment de combat noir de l'armée de l'Union, écoutent la lecture de la Proclamation de l'émancipation, qui affranchit tous les esclaves des États de la Confédération. Pendant la guerre civile, quelque 200 000 Noirs servent dans l'armée de l'Union comme simples soldats et sous-officiers (les officiers sont blancs) ; 300 000 autres font partie des manoeuvres, espions et domestiques de l'armée. **En médaillon.** Des soldats de l'Artillerie de couleur U.S. participent à des exercices de tir. Les soldats noirs de l'Union reçoivent des salaires moindres et souvent des armes et des soins médicaux de qualité inférieure. **En bas à gauche.** Washington, mai 1865. Défilé de la victoire de l'armée de l'Union, un mois après la reddition des forces confédérées. **En bas.** Géorgie. Soldats de l'Union sous le commandement du général William Sherman. Entre mai et décembre 1864, la « marche vers la mer » coupe la Confédération en deux et lui porte un coup mortel.



Après 1867, sous la direction de Noirs auparavant asservis et avec le soutien des troupes de l'Union, les producteurs exploités ont fait de grandes avancées vers l'établissement de gouvernements démocratiques populaires qui défendent les intérêts des esclaves affranchis, petits agriculteurs et autres travailleurs.

JACK BARNES, 1985

Les gouvernements de la reconstruction radicale interdisent la discrimination raciale ; imposent les grands propriétaires fonciers ; établissent des écoles publiques gratuites, le suffrage universel pour les hommes et l'assistance publique ; et accordent des droits accrus aux femmes. Des milices organisent la défense face à la contre-révolution. Les conquêtes sociales sont populaires parmi les travailleurs et agriculteurs de toutes les couleurs de peau.

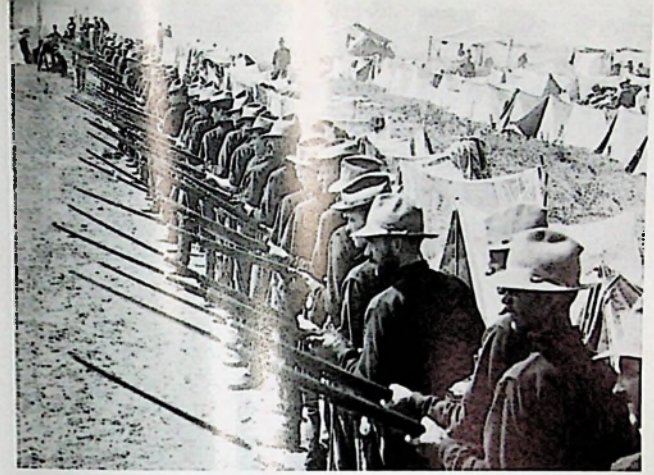
En haut. Des Noirs affrontent un groupe de contre-révolutionnaires, dans une représentation symbolique de l'édition de juillet 1868 de l'hebdomadaire *Harper's Weekly*. Le personnage au centre dépeint un représentant du Bureau des affranchis, établi en 1865 et dirigé au début par un général de l'armée de l'Union. **Page de droite, en haut.** Femmes et hommes participent aux meetings électoraux dans le Sud de la reconstruction, comme ici en 1868. **Au centre.** Les écoles publiques comme celle de Vicksburg au Mississippi sont ouvertes aux Noirs de tout âge et sexe. **En bas.** Baltimore, Maryland, 19 mai 1870. Une manifestation célèbre l'adoption du quinzième amendement à la constitution U.S., garantissant le droit de vote aux hommes noirs. Seuls l'Iowa et le Minnesota dans le Nord adoptent de telles lois, qui sont battues dans plus de 15 États et territoires du Nord.

« En 1877, trahie par la bourgeoisie du Nord, la reconstruction radicale s'était terminée dans une défaite sanglante. Non seulement les Afro-Américains, mais toute la classe ouvrière avaient subi ce qui demeure le pire revers de notre histoire. »

FARRELL DOBBS, 1980

En haut. Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, janvier 1877. L'armée de la Ligue blanche contre-révolutionnaire défile triomphalement alors que les troupes fédérales abandonnent le gouvernement de la reconstruction élu en Louisiane. Pendant près d'un siècle après cette défaite, rempart d'une ségrégation raciale de fait à travers les États-Unis, la ségrégation « légale » de Jim Crow dans le Sud divise les pauvres de la campagne et la classe ouvrière sur la base de la couleur.

Dans les dernières décennies du XIX^{e} siècle, l'action unie des opprimés et des exploités doit affronter l'hégémonie croissante du capital financier U.S. Les dirigeants U.S. annexent Hawaï et en 1898, dans la première guerre de l'époque impérialiste, déploient des troupes contre l'Espagne pour le contrôle de Cuba, de Porto Rico, des Philippines et de Guam.



En haut. Force d'invasion U.S. à Porto Rico, qui demeure encore aujourd'hui une colonie U.S.

Les anciens esclaves luttent pour la terre. « 40 acres et un mulet » devient leur cri de guerre. La bourgeoisie industrielle du Nord et le haut commandement de l'armée de l'Union s'opposent à une attaque de grande envergure contre les terres des propriétaires fonciers du Sud. Les Noirs sont contraints au métayage, à l'agriculture à bail et au travail salarié dans les campagnes et les villes. **En bas.** Cueillette de coton dans une plantation du Sud au milieu des années 1870. Beaucoup d'anciens esclaves travaillent pour de grands propriétaires de plantation dans des conditions de quasi-péonage.

« Incapable de mener à terme une réforme agraire radicale dans l'ancienne Confédération, la classe dominante capitaliste craignait avec raison la montée d'une classe ouvrière unifiée dans laquelle s'uniraient les artisans et les travailleurs industriels noirs et blancs, alliés aux petits agriculteurs libres. »

FARRELL DOBBS, 1980

Baltimore, Maryland, 20 juillet 1877. Des travailleurs livrent bataille aux troupes de l'État alors que la lutte des cheminots devient la première grève nationale de l'histoire des États-Unis. « Cette première éruption contre l'oligarchie associée du capital depuis la guerre civile, » écrit Karl Marx, est un présage des forces de classe qui devront être au centre de toute révolution réussie aux États-Unis : la classe ouvrière, les travailleurs et agriculteurs qui sont noirs, et les agriculteurs exploités.

La deuxième révolution américaine ne s'est pas terminée en 1865 avec le triomphe de l'Union sur les propriétaires d'esclaves. Non, elle s'est poursuivie pendant plus d'une décennie avec la montée de la reconstruction radicale. En 1870, la lutte pour faire adopter les treizième, quatorzième et quinzième amendements de la constitution avait été remportée. Et les Noirs et les autres travailleurs avaient commencé à donner vie à ces droits à l'émancipation, à la citoyenneté et au suffrage qu'ils avaient durement gagnés[2].

Nous devons nous rappeler qu'on n'a pas accordé le droit de vote aux Américains africains aux États-Unis pendant *près de cinq ans* après la capitulation de l'armée confédérée à Appomattox Court House en avril 1865. Les gouvernements de chaque État ont conservé jusqu'en février 1870 la prérogative d'établir les conditions pour exercer le droit de vote. C'est alors que le quinzième amendement a été ratifié, disant : « Le droit de vote des citoyens des États-Unis ne pourra être nié ou restreint par les États-Unis ni par aucun État sur la base de la race, de la couleur et d'une condition antérieure d'asservissement. »

Dans son dernier discours en avril 1865, Lincoln avait pour la première fois proposé publiquement un droit de vote très limité pour les Noirs : « Je préférerais moi-même que [le droit de vote] soit maintenant accordé aux très intelligents et à ceux qui ont servi notre cause comme soldats. » John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln à peine quelques jours

2. Ratifié en 1865, le treizième amendement a aboli l'esclavage et l'asservissement involontaire aux États-Unis. Ratifié en 1868, le quatorzième amendement a garanti la citoyenneté U.S. aux esclaves affranchis. Ratifié en 1870, le quinzième amendement a assuré aux Américains africains le droit de vote. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, les articles du quatorzième amendement sur le « traitement équitable » et sur l'« égale protection des lois » ont servi de base pour l'obtention par les travailleurs de lois et de jugements protégeant les droits civils des Noirs, des immigrants et des femmes.

plus tard, se trouvait dans l'auditoire pour ce discours. Il a écrit que même cette seule suggestion avait confirmé sa détermination à commettre le meurtre.

Deux ans plus tard, en adoptant la Loi de la reconstruction de mars 1867, le Congrès a fait du droit de vote des hommes noirs une condition préalable à la réadmission dans l'Union des anciens États confédérés. Mais la réadmission des États du Sud s'est avérée ne pas être une garantie du suffrage masculin pour les Noirs.

Entre 1863 et 1870, quand le quinzième amendement a été adopté, des propositions visant à donner le droit de vote aux Noirs ont été battues dans plus de 15 États et territoires du Nord ! À l'extérieur du Sud, seuls l'Iowa et le Minnesota avaient adopté le suffrage universel pour les hommes. En fait, quand le quinzième amendement a été soumis à la ratification des États au début de 1869, les corps législatifs des États de New York, du New Jersey, de l'Ohio, de la Californie et du Delaware, parmi d'autres, l'ont initialement rejeté.

La classe dirigeante U.S., ses écoles et les historiens bourgeois cachent ou falsifient ce qui est arrivé pendant la reconstruction radicale. Mais cette expérience révolutionnaire des classes productrices est une histoire qu'un parti prolétarien aux États-Unis doit raconter, comme un exemple de ce pour quoi beaucoup de nos prédécesseurs se sont battus il y a un siècle — un précurseur du type d'alliance combative des travailleurs et des agriculteurs pour laquelle nous luttons aujourd'hui. Cette histoire trouvera un public prêt à l'écouter parmi ceux qui luttent dans les usines et dans les exploitations agricoles.

Les plus avancés de ces régimes de reconstruction radicale, comme ceux de la Caroline du Sud et du Mississippi, ont adopté des revendications immédiates et démocratiques dans l'intérêt du peuple travailleur. Cette législation sociale progressiste comprenait l'interdiction de la discrimination raciale ; le suffrage universel pour les hommes sans égard

« En Caroline du Sud, dit Jack Barnes, la majorité du corps législatif du régime de la reconstruction radicale pendant la plus grande partie de cette période était noire. Et dans un grand nombre de quartiers et villages, des chapitres de la Ligue de l'Union ainsi qu'une importante milice populaire en ont organisé la base sociale parmi les esclaves affranchis et les autres travailleurs et agriculteurs. » En haut. Les membres du corps législatif de la Caroline du Sud en 1868. Cinquante étaient américains africains, treize étaient blancs.

La rangée du centre met en évidence Lemuel Boozer, président du corps législatif et lieutenant-gouverneur, et Franklin J. Moses, *speaker* de l'assemblée. Les deux sont des républicains blancs, natifs de la Caroline du Sud. Moses est identifié comme la personne qui « a hissé le drapeau confédéré sur le fort Sumter » au début de la guerre civile. Les mots inscrits à côté de la photo de Boozer disent : « 40 acres et un mulet, » le populaire mot d'ordre en faveur de la terre pour les esclaves affranchis et les autres pauvres de la campagne.

« L'expérience révolutionnaire des classes productrices pendant la reconstruction radicale, dit Jack Barnes, est une histoire qu'un parti prolétarien aux États-Unis doit raconter. C'est un exemple de ce pour quoi beaucoup de nos prédécesseurs se sont battus il y a un siècle — un précurseur du type d'alliance combative des travailleurs et des agriculteurs pour laquelle nous luttons aujourd'hui. » En médaillon, la Chambre des représentants et le Sénat de l'État du Mississippi en 1874-1875. L'agrandissement montre des membres républicains de la Chambre (à droite), plusieurs démocrates de la Chambre (en bas, à gauche) et quelques sénateurs (en haut, à gauche). À mesure que les troupes fédérales se retirent et que croît la terreur de la Ligue blanche, sur les 153 législateurs du Mississippi, le nombre des Américains africains tombe de 64 en 1873 (42 pour cent) à 21 en 1876 (14 pour cent) — et peu après, à aucun pour la plus grande partie du siècle suivant.

à la race ; un impôt foncier qui taxait plus lourdement les propriétaires de plantation et les classes riches ; les premières écoles publiques gratuites dans le Sud (y compris l'éducation universitaire gratuite et déségréguée en Caroline du Sud) ; des hôpitaux et des services de santé publics pour les pauvres ; des régimes d'assistance publique ; l'élimination de punitions cruelles et inhumaines comme le fouet ; et l'accroissement du nombre de raisons pour lesquelles les femmes pouvaient obtenir le divorce.

Les petits agriculteurs et les artisans qui étaient blancs faisaient face aux mêmes exploiteurs que les esclaves affranchis. Plusieurs s'étaient opposés à la sécession de l'Union, avaient détesté la slavocratie privilégiée qui dominait la Confédération et avaient soutenu l'émancipation. Pendant la guerre civile, Marx et Engels ont suivi de près les reportages dans la presse du Sud sur la résistance des agriculteurs et des travailleurs des petites et grandes villes à la conscription et à la taxation. Un nombre important de ces travailleurs et agriculteurs ont chaleureusement accueilli et défendu les mesures mises en oeuvre pendant la reconstruction radicale.

Mais parce que les commandants de l'armée de l'Union nommés dans chaque État détenaient en fait un droit de veto sur l'adoption et la mise en application des lois, aucun des gouvernements de la reconstruction n'a eu la volonté ou le pouvoir d'imposer l'expropriation des grands propriétaires de plantation qui aurait pu rendre possible une réforme agraire radicale. Certains de ces officiers étaient plus radicaux que d'autres, mais aucun n'avait la volonté de soutenir une attaque de grande envergure contre les terres des propriétaires fonciers du Sud.

Même en Caroline du Sud, où la législation est allée le plus loin pour répondre au désir ardent des esclaves affranchis pour des terres, cette dernière n'est jamais allée au-delà d'une loi d'*homestead* allouant des fonds relativement maigres pour *acheter* des terres à distribuer et de lois sur

l'impôt foncier qui ont amené le gouvernement de l'État à confisquer quelques grandes propriétés foncières appartenant à des planteurs incapables de payer ces impôts.

Mais dans l'ensemble, la plupart des esclaves affranchis n'ont reçu aucune terre et se sont plutôt vus contraints de devenir des métayers, des fermiers à bail ou des travailleurs salariés à la campagne et dans les villes. Souvent, ils ont travaillé pour les propriétaires de grandes plantations dans des conditions de quasi-péonage pour dette. Quant aux agriculteurs blancs et aux quelques agriculteurs noirs qui possédaient leur propre petite parcelle de terre, beaucoup se sont enfoncés de plus en plus profondément dans la servitude de la dette. Ils ont souvent perdu leur terre et se sont retrouvés dans la même situation que la majorité des esclaves affranchis et des blancs les plus pauvres.

Le pouvoir grandissant de la classe capitaliste U.S., qui pendant ces mêmes années d'après-guerre portait elle-même des coups significatifs à la classe ouvrière et au jeune mouvement ouvrier, a empêché que se réalisent les aspirations des Noirs libérés et prolétarisés et de leurs alliés parmi le peuple travailleur blanc du Sud. La défaite finale de la reconstruction radicale a requis une contre-révolution sanglante. L'entente entre les Partis démocrate et républicain pour retirer du Sud les troupes de l'Union en 1877 a accéléré un règne de terreur par le Ku Klux Klan, les Chevaliers du camélia blanc et d'autres bandes racistes liés aux intérêts des exploiteurs[3].

---

3. Dans les élections présidentielles de 1876, le candidat du Parti démocrate Samuel Tilden a obtenu plus de 51 pour cent des suffrages exprimés, mais ni Tilden ni Rutherford Hayes du Parti républicain n'ont reçu les 185 votes du Collège électoral requis pour devenir président. Une entente conclue par une commission de membres démocrates et républicains du Congrès U.S. a accordé la Maison-Blanche à Hayes en échange d'un engagement à retirer du Sud toutes les troupes de l'Union, une promesse que Hayes a rapidement remplie.

Farrell Dobbs explique ce chapitre culminant de la défaite de la reconstruction radicale dans le premier volume de *Revolutionary Continuity: Marxist Leadership in the U.S.* :

> En 1877, la reconstruction radicale s'était terminée dans une défaite sanglante. Non seulement les Afro-Américains, mais toute la classe ouvrière avait subi ce qui demeure le pire revers de son histoire. La défaite a été orchestrée par les secteurs dominants du capital industriel et du capital bancaire en ascension, une classe qui était incapable de mener à terme une réforme agraire radicale dans l'ancienne Confédération et qui craignait avec raison la montée d'une classe ouvrière unifiée dans laquelle les artisans et les travailleurs industriels noirs et blancs se joindraient en une puissante force d'opposition alliée aux petits agriculteurs libres.
>
> Les pauvres de la campagne et la classe ouvrière ont été brutalement divisées sur la base de la couleur dans les années qui ont suivi 1877. La valeur de la force de travail a été réduite et la solidarité de classe mutilée. Jim Crow, le système de ségrégation à grande échelle, a été légalisé. Le racisme s'est propagé à un rythme accéléré dans l'ensemble des États-Unis [4].

Cette défaite n'a pas seulement été subie parce que la bourgeoisie et les deux partis politiques capitalistes ont trahi les esclaves affranchis qui espéraient obtenir des terres pour devenir de petits agriculteurs. Elle s'est aussi produite parce que la classe ouvrière U.S. et ses organisations étaient encore trop faibles et inexpérimentées au niveau

4. Farrell Dobbs, *Revolutionary Continuity: Marxist Leadership in the U.S., The Early Years (1848–1917)*, Pathfinder, 1980, p. 69-70 du tirage de 2009.

politique pour fournir une direction ouvrière au genre de mouvement social de lutte de classe qui aurait pu permettre l'expropriation et la redistribution massives des terres aux esclaves affranchis.

La défaite de la reconstruction radicale a été désastreuse pour les perspectives de construction d'une alliance combative des travailleurs et des agriculteurs, noirs et blancs, dans ce pays. De plus, toute action unifiée des opprimés et des exploités a dû de plus en plus affronter le développement de l'impérialisme U.S. pendant les dernières décennies du dix-neuvième siècle. Les requins du capital financier montant ont encouragé le poison du racisme dans le cadre de leur justification idéologique pour imposer la domination U.S. aux peuples de peau noire, brune et « jaune » de Porto Rico, de Cuba, des Philippines et d'Hawaï[5].

Les défaites subies par la reconstruction radicale se sont fait ressentir dans les années 1880 et 1890 lors des crises financières et des conditions de dépression qui ont conduit à une lame de fond de protestation parmi les agriculteurs à travers le Sud et le Midwest des États-Unis. Ce mouvement émergeant d'agriculteurs, connu sous le nom de mouvement populiste, a pris quelques mesures initiales significatives pour impliquer les agriculteurs noirs et des organisations comme l'Alliance des agriculteurs de couleur (Colored Farmers' Alliance). Mais l'expansion parallèle de Jim Crow au pays et de l'Oncle Sam à l'étranger ont finalement fait avorter ces efforts. Peu de dirigeants populistes ont été capables de résister à ces pressions de la classe dirigeante et, au milieu

5. En 1898, à l'aube de l'époque impérialiste, Washington s'est emparé des anciennes colonies espagnoles de Porto Rico, Cuba et des Philippines comme le butin du vainqueur de ce que les dirigeants U.S. ont appelé la guerre hispano-américaine. Plus tard la même année, l'impérialisme U.S. s'est emparé militairement d'Hawaï, un pays alors indépendant, pour ensuite l'annexer.

des années 1890, beaucoup avaient rejoint le choeur raciste et chauvin dirigé par les capitalistes.

Le mouvement prolétarien U.S. à cette époque était encore incapable de développer une direction politique pouvant présenter un programme et une stratégie anticapitalistes et anti-impérialistes aux rangs des syndicats, aux agriculteurs exploités et aux prolétaires noirs sans terre[6].

En 1877, Marx avait anticipé que, même si elles étaient battues, les puissantes grèves nationales déclenchées par les cheminots aux États-Unis cette année-là pourraient se traduire par une plus claire compréhension parmi les exploités des conséquences mortelles du fait d'être liés politiquement aux patrons et aux propriétaires fonciers[7]. Elles pourraient créer des conditions où une avant-garde de la classe ouvrière U.S. pourrait fournir une direction aux agriculteurs exploités et aux esclaves affranchis. « Cette première éruption contre l'oligarchie associée du capital depuis la guerre civile sera évidemment écrasée, » écrit Marx à Engels, « mais elle pourrait fort bien servir de point de départ à l'établissement d'un parti ouvrier sérieux aux États-Unis. »

---

6. Farrell Dobbs examine les facteurs objectifs qui sous-tendent ces limites politiques du mouvement ouvrier U.S. à la fin du dix-neuvième siècle dans *Revolutionary Continuity: Marxist Leadership in the U.S., The Early Years*. Voir en particulier les chapitres « Origines indigènes » et « Gains et revers, » ainsi que les articles et lettres connexes de Marx et Engels écrits à cette époque dans l'appendice du livre.

7. Une grève lancée en juillet 1877 par des cheminots à Martinsburg en Virginie occidentale s'était propagée à 14 États au cours des semaines suivantes. Quelque 100000 travailleurs du rail et d'autres industries se sont joints à ce qui est devenu la première grève nationale de l'histoire des États-Unis. Au début août, ces batailles ouvrières avaient été écrasées par les forces combinées des miliciens patronaux, des flics des villes et des États, et avant tout des troupes U.S. déployées par le président républicain Rutherford Hayes.

Marx a ajouté que la décision du président républicain nouvellement élu Rutherford Hayes de retirer les soldats de l'Union qui défendaient les gouvernements de la reconstruction dans le Sud « va faire des Noirs des alliés des travailleurs, et les grandes expropriations de terres (en particulier de terres arables) au profit des compagnies ferroviaires, minières, etc., vont convertir les paysans de l'Ouest, qui sont déjà très désenchantés, en alliés des travailleurs[8]. »

Ceci ne devait pas se produire. Les réserves économiques et politiques de la bourgeoisie industrielle U.S. montante étaient loin d'être épuisées et les illusions de collaboration de classe parmi les travailleurs avaient donc toujours de profondes racines. La direction de lutte de classe de la classe ouvrière et son noyau révolutionnaire étaient toujours trop petits en nombre et inexpérimentés en combat de classe. Au cours du demi-siècle suivant, les États-Unis allaient devenir la puissance impérialiste la plus forte au monde et la bureaucratie syndicale U.S. la servante de l'oncle Sam.

De plus, la défaite de la reconstruction radicale a porté un coup dévastateur aux Noirs et aux autres travailleurs et agriculteurs U.S. La classe ouvrière U.S. s'est retrouvée beaucoup plus profondément divisée par l'oppression nationale des Noirs qui a été institutionnalisée sur de nouvelles bases dans le Sud aux lendemains sanglants de 1877. Le premier pas de géant du mouvement ouvrier U.S. vers la formation de syndicats industriels importants n'a été franchi que six décennies plus tard. Et la formation d'un parti des travailleurs, anticipée par Marx il y a 108 ans, demeure à ce jour une tâche inaccomplie de notre classe.

---

8. Lettre du 25 juillet 1877 de Karl Marx à Friedrich Engels, Marx et Engels, *Collected Works*, vol. 45, p. 251. Voir aussi l'ouvrage à paraître *The Second American Revolution: Marx and Engels on the U.S. Civil War*, Pathfinder, 2010.

Néanmoins, Marx n'aurait pas pu être plus juste sur l'alliance des forces sociales qui devront être au centre d'une révolution réussie aux États-Unis : la classe ouvrière, les travailleurs et agriculteurs qui sont noirs, et les agriculteurs exploités.

Jim Crow, le drapeau de combat confédéré et la lutte pour la terre

Jack Barnes
Juin 2001

Aux États-Unis, les agriculteurs qui sont noirs font face aux mêmes conditions pénibles que les autres producteurs exploités sur la terre. Comme les autres petits agriculteurs, beaucoup parmi eux doivent aussi avoir un travail salarié pour joindre les deux bouts. Ils sont pris en tenaille entre, d'un côté, les prix fluctuants qu'ils paient pour les semences, les engrais, le carburant et les autres intrants qu'ils doivent acheter longtemps avant d'avoir récolté et vendu leurs récoltes ; et de l'autre, les prix qu'ils finiront par recevoir pour le produit de leur travail. Ils sont asservis par la dette aux gros fournisseurs et intermédiaires de l'agrobusiness et avant tout aux banques et autres prêteurs.

Qu'ils aient loué des hectares ou aient été enchaînés à une hypothèque et à d'autres remboursements de prêts garantis par des terres, des immeubles et des équipements, de plus en plus de petits agriculteurs ont dû faire face depuis la fin de la deuxième guerre mondiale à la saisie de leur ferme et ont été chassés de leur terre. D'après les statistiques gouvernementales,

Jim Crow, le drapeau de combat confédéré et la lutte pour la terre

Jack Barnes
Juin 2001

Aux États-Unis, les agriculteurs qui sont noirs font face aux mêmes conditions pénibles que les autres producteurs exploités sur la terre. Comme les autres petits agriculteurs, beaucoup parmi eux doivent aussi avoir un travail salarié pour joindre les deux bouts. Ils sont pris en tenaille entre, d'un côté, les prix fluctuants qu'ils paient pour les semences, les engrais, le carburant et les autres intrants qu'ils doivent acheter longtemps avant d'avoir récolté et vendu leurs récoltes ; et de l'autre, les prix qu'ils finiront par recevoir pour le produit de leur travail. Ils sont asservis par la dette aux gros fournisseurs et intermédiaires de l'agrobusiness et avant tout aux banques et autres prêteurs.

Qu'ils aient loué des hectares ou aient été enchaînés à une hypothèque et à d'autres remboursements de prêts garantis par des terres, des immeubles et des équipements, de plus en plus de petits agriculteurs ont dû faire face depuis la fin de la deuxième guerre mondiale à la saisie de leur ferme et ont été chassés de leur terre. D'après les statistiques gouvernementales,

le nombre d'agriculteurs aux États-Unis a chuté de près des deux tiers depuis 1940. Pendant la même période, les terres cultivées n'ont reculé que de 13 pour cent et la production agricole a augmenté plus de deux fois et demie.

En plus des fardeaux qu'affrontent tous les agriculteurs exploités, ceux qui sont noirs font aussi face à la discrimination raciste des banques, des monopoles agricoles et des agences agricoles fédérales pour obtenir des prêts. Depuis le milieu du vingtième siècle, le déclin du nombre des agriculteurs qui sont américains africains a été substantiellement plus grand que la baisse générale, avec une chute de plus de 90 pour cent. Au cours des dernières décennies, les agriculteurs noirs ne se sont pas seulement joints à d'autres agriculteurs au cours de manifestations de tracteurs et d'autres actions de protestation de toute sorte. Ils se sont aussi mobilisés pour exiger réparation et compensation pour les conséquences de cette discrimination historique.

Le texte qui suit est extrait d'une présentation faite par Jack Barnes lors d'une conférence socialiste organisée en 2001 à Oberlin en Ohio par le Parti socialiste des travailleurs et les Jeunes socialistes.

Les travailleurs communistes doivent prendre au sérieux l'*histoire* des luttes en cours des agriculteurs qui sont noirs. Nous devons reconnaître leur place dans une continuité vivante qui remonte à la guerre civile U.S. et à la reconstruction radicale — la deuxième révolution américaine — et aux décennies de réaction qui ont suivi dans les campagnes et dans les villes, petites et grandes, du Sud.

Plusieurs de ces agriculteurs luttent pour continuer à cultiver les terres que leur famille a travaillées pendant des générations [9]. Pour qu'une famille noire du Sud des États-

9. En 1999, un juge fédéral a approuvé une décision à la suite d'un procès collectif, connu sous le nom de *Pigford v. Glickman*, intenté contre la

Unis puisse avoir conservé ses terres aussi longtemps, il a fallu que les générations qui l'ont précédée se soient battues et aient survécu à la terreur de lynchage des bandes de cavaliers nocturnes organisées par les suprématistes blancs, terreur qui s'est poursuivie et souvent accélérée dans la foulée de la défaite de la reconstruction radicale qui a suivi la guerre civile. À grande échelle et pendant une période prolongée, cette terreur s'est rapprochée de la violence fasciste plus que tout autre chose jamais vue dans ce pays.

Dans la décennie qui a suivi la défaite de la slavocratie en 1865, la bourgeoisie industrielle montante du Nord — qui renouait alors des liens avec les puissants intérêts fonciers, commerciaux et manufacturiers en émergence à travers le Sud — a décidé une fois pour toutes qu'elle n'avait pas du

---

discrimination raciste dans l'attribution des prêts financés par le gouvernement et d'autres services offerts aux agriculteurs qui sont noirs. À chaque agriculteur capable de fournir les preuves qu'il avait fait l'objet de discrimination entre 1981 et 1996, Washington a accepté de verser un paiement exonéré d'impôt de 50 000 $, d'effacer sa dette et de lui accorder un traitement préférentiel lors de ses prochaines demandes de crédit. Les organisations agricoles qui dirigeaient la lutte ont rejeté la décision comme insuffisante mais le juge l'a validée et a nommé un contrôleur chargé de réviser les réclamations des agriculteurs. Selon le bureau du contrôleur, en 2008, un arbitre nommé par la cour avait jusque-là approuvé les réclamations d'environ 14 000 des 22 500 agriculteurs ayant déposé une requête en dédommagement. Parce que la période pour déposer la requête était très brève et que la plupart des agriculteurs qui sont noirs n'ont pas entendu parler du règlement à temps pour s'en prévaloir, quelque 65 000 réclamations ont été rejetées sous prétexte que ces agriculteurs ont raté l'échéance d'octobre 1999 pour déposer leur requête. En 2008, un projet de loi a été déposé au Congrès U.S. pour rouvrir le processus d'indemnisation. À la suite de nouvelles protestations par des agriculteurs noirs, l'administration Obama a annoncé au milieu de 2009 qu'il proposerait un fonds de 1,25 milliards de dollars pour « clore le chapitre » quant au règlement — un montant nettement inférieur aux 2 à 3 milliards qu'on estime nécessaires pour verser aux agriculteurs les paiements ordonnés par le jugement qui a validé l'accord.

tout l'intention de satisfaire les aspirations des esclaves affranchis en faveur d'une réforme agraire radicale, aspirations capturées dans la revendication populaire : « 40 acres et un mulet. » Le faire aurait tout d'abord privé ces exploiteurs d'une source à bon marché de travailleurs sans emploi. Bien plus, la bourgeoisie craignait avec raison qu'une alliance d'agriculteurs libres, noirs et blancs, avec la classe ouvrière manufacturière et machino-manufacturière en développement dans les villes ne pose un fort défi à l'exploitation qui s'intensifiait dans les villes et les campagnes, dans le Nord et dans le Sud.

En 1877, les dirigeants U.S. ont retiré les troupes fédérales des États de l'ancienne Confédération. Ces troupes avaient été la force armée de dernier recours entre les masses laborieuses noires libérées d'un côté et des bandes de brutes réactionnaires bien armés de l'autre. Pendant les dernières décennies du dix-neuvième siècle et une bonne partie du vingtième, des générations successives d'organisations comme les Chevaliers du camélia blanc, la Ligue blanche, le Ku Klux Klan, les Conseils des citoyens blancs et bien d'autres — avec un nom, sans nom ou avec un nouveau nom — ont fait sévir un règne de terreur implacable contre la population noire du Sud.

Cette violence systématique a aidé les capitalistes à réduire les travailleurs qui étaient noirs à un état de quasi-péonage en tant que métayers et fermiers à bail et leur a permis d'imposer et de codifier la ségrégation de Jim Crow dans les lois des États du Sud, les uns après les autres. L'organisation de ces bandes visait aussi à démoraliser tout travailleur ou agriculteur qui avait une conscience de classe et n'était pas noir où que ce soit à travers le Sud — les « amis des nègres » — et à les empêcher de se joindre aux travailleurs qui étaient noirs dans des luttes communes pour des terres, pour l'éducation publique, pour du crédit et des tarifs ferroviaires à bon marché, pour des droits syndicaux ou pour quoi que ce soit dans l'intérêt des opprimés et des

exploités. Les préjugés et la discrimination contre les catholiques, contre les Chinois et contre les Juifs ont atteints de nouveaux sommets.

Certains parmi vous ont peut-être déjà vu l'exposition de photos de lynchages à la Société historique de New York. Elle était à Manhattan cette année et fera le tour d'autres villes. Si vous ne l'avez pas fait, je vous conseille d'y aller[10]. Beaucoup des photos sont d'authentiques cartes postales de ces atrocités, produites par les organisateurs des bandes de lyncheurs et largement diffusées pour populariser et légitimer le lynchage comme une « activité familiale. » (Oui, une activité familiale. Les lyncheurs et leurs « voisins » amenaient leurs enfants à un « rassemblement communautaire » pour qu'ils puissent y voir « le nègre » se tordre dans le vent avant de savourer un pique-nique.) Cette terreur officiellement autorisée visait à limiter la résistance des Noirs à travers le Sud. Les photos nous rappellent avec force l'histoire que nous discutons maintenant. Le texte qui les accompagne et les autres présentoirs indiquent que la décision de voler leurs terres à des agriculteurs noirs a souvent précipité les lynchages.

Alors que nous travaillons avec des agriculteurs qui luttent pour garder leurs terres, nous devons connaître cette histoire — *notre* histoire. Un lopin de terre n'est pas seulement un moyen de gagner sa vie. Ce n'est pas non plus seulement un symbole. La résistance actuelle est souvent un maillon dans des batailles qui remontent à plus de 125 ans. Combinées à des luttes des travailleurs et du mouvement ouvrier, ces batailles acharnées de générations d'agriculteurs ont contribué à contrer quelques-unes des conséquences les

10. Une référence à l'exposition « Sans sanctuaire : photos et cartes postales de lynchages en Amérique. » Voir aussi James Allen et al., *Without Sanctuary: Lynching Photography in America*, Santa Fe, Nouveau-Mexique, Twin Palms, 2000.

plus réactionnaires de la défaite de la reconstruction radicale qui auraient retardé encore plus qu'elles ne l'ont fait les luttes des travailleurs aux États-Unis. Et elles ont aidé à rendre possible des décennies plus tard une nouvelle vague de luttes, dans le Nord et le Sud, qui à la fin des années 1960 a fait s'effondrer le système de Jim Crow.

Les batailles pour la libération des Noirs dans les comtés ruraux et dans les petites et grandes villes du Sud se sont étendues au Nord, où elles ont à leur tour aidé à transformer les possibilités aussi bien pour les travailleurs que les agriculteurs à travers ce pays et dans d'autres parties du monde qui subissaient les attaques de Washington. Les conquêtes de ce mouvement de masse à base prolétarienne ont entre autre créé les conditions d'une lutte commune autour de revendications communes par les petits agriculteurs aux États-Unis aujourd'hui — un élément d'une alliance combative des travailleurs et des agriculteurs résistant au cours de la classe capitaliste engendré par la recherche du profit. Ce mouvement a attiré, politisé et encouragé plusieurs générations de jeunes qui allaient fournir l'énergie des luttes contre la guerre du Viêt-nam, contre la discrimination dans tous les emplois gouvernementaux et les forces armées, pour la défense et l'extension des libertés civiles et des droits démocratiques, pour l'émancipation des femmes et pour une large radicalisation politique parallèle dans ce pays.

Pour nous, les conséquences de l'histoire demeurent vivantes. Ce sont des contradictions non résolues qui ne disparaissent jamais complètement aussi longtemps que les questions de classe posées par d'énormes conflits politiques et sociaux restent non résolues et ne sont pas encore devenues une arme dans les mains des militants. Toutes les conséquences de la défaite de la reconstruction radicale ne seront déracinées qu'après la victoire d'une révolution prolétarienne dans ce pays. Voilà pourquoi de nombreuses décennies — en fait presque un siècle et demi — après que la Confédération ait

été mise en déroute dans une guerre civile sanglante — les luttes contre les gouvernements des États qui arborent le drapeau de combat des confédérés ou contre des monuments ou des jours fériés rendant hommage à des dirigeants politiques ou militaires de la rébellion des esclavagistes continuent d'avoir du poids dans la lutte de classe [11].

Ces batailles aujourd'hui en Caroline du Sud, au Mississippi et ailleurs ne sont pas une affaire de Noirs et de partisans des droits civils qui se montrent mesquins envers quelqu'un dans le Sud dont l'arrière-papi était un soldat confédéré qui « a combattu avec courage » et était « un brave homme. » Convenons expressément de ceci. Beaucoup de soldats confédérés ont combattu avec courage et étaient de braves hommes. Dans leur grande majorité, ils étaient les

---

11. La plus importante de ces luttes a eu lieu en Caroline du Sud. Le 17 janvier 2000, quelque 50 000 personnes ont manifesté à Columbia en Caroline du Sud pour exiger que le drapeau de combat des confédérés soit retiré du Capitole de l'État. Entièrement composée de blancs, l'assemblée législative de l'État avait hissé ce drapeau au-dessus de l'édifice en 1962 pour exprimer dans un geste de défi son soutien à la ségrégation de Jim Crow et encourager ceux qui attaquaient violemment les manifestations pour les droits des Noirs. Parmi les organisateurs de la manifestation de Columbia se trouvaient des membres de la section locale 1422 de l'Association des travailleurs portuaires internationaux (ILA) à Charleston. Trois jours plus tard, 600 policiers en tenue anti-émeute ont attaqué les piquets de l'ILA qui protestaient sur les quais contre l'emploi de briseurs de grève par une compagnie de navigation. Plusieurs syndicalistes ont été blessés, huit ont été arrêtés et cinq ont été inculpés d'incitation à l'émeute, un crime grave. En novembre 2001, face à une campagne de défense croissante qui impliquait des milliers de travailleurs à travers le pays, les procureurs ont laissé tomber les accusations criminelles fabriquées de toute pièce et les ont remplacées par des accusations de délit que les grévistes n'ont pas contestées. Ils ont été condamnés à payer une amende de 100 $ chacun.

En juillet 2000, à la suite d'un vote de l'assemblée législative de l'État, l'étendard des confédérés a été descendu et hissé sur un autre mât du terrain du Capitole, près d'un monument aux soldats confédérés tombés au combat.

fils de travailleurs et d'agriculteurs comme la plupart des soldats de toute armée moderne, en particulier dans l'infanterie. Qu'est-ce que ceci a à voir avec la signification politique meurtrière, hier et aujourd'hui, du drapeau de combat de l'armée confédérée, une armée battue et écrasée une fois pour toutes il y a 136 ans ?

Arboré aujourd'hui, ce drapeau est un emblème de forces réactionnaires et un encouragement à leur endroit — des forces déterminées à préserver autant que possible les conséquences d'une contre-révolution sanglante qui a façonné la trajectoire de la lutte de classe aux États-Unis au cours du vingtième siècle. C'est un point de ralliement pour les forces qui *agissent* avec cette détermination. C'est un symbole de la lutte menée par les ennemis mortels des travailleurs pour renverser les acquis du mouvement pour les droits civils et pour diviser et affaiblir la classe ouvrière dans ce pays. C'est le drapeau des lâches sur les routes, qui attaquent jour après jour la dignité des Noirs avec des autocollants et des insignes accrochés à leurs rétroviseurs, vitres ou pare-chocs. C'est la bannière sous laquelle ont été lancées il y a à peine quelques années des attaques brutales et sanglantes contre les Noirs. Plus important encore, elle demeure une bannière sous laquelle de telles attaques — contre les Américains africains, les immigrés, les Juifs, les cliniques d'avortement, les gays et d'autres cibles de la réaction — *sont* et *seront* souvent lancées, jusqu'à ce que les travailleurs de ce pays arrachent du sol les racines capitalistes de ce torchon du Dixie et les remplacent par la dictature du prolétariat.

Les travailleurs et les agriculteurs dotés d'une conscience de classe cherchent toujours à fonctionner dans le présent comme s'ils faisaient partie de l'histoire qui se fait. Nous n'abordons pas le présent comme simplement un *moment*. Nous n'abordons pas les phénomènes sociaux et l'activité politique comme une collection de photos à regarder les unes après les autres. Agir ainsi serait s'incliner devant le

pragmatisme inculqué dans la conscience des travailleurs par le fonctionnement et l'histoire mêmes du système capitaliste aux États-Unis, un pragmatisme qui guide le fonctionnement de la bourgeoisie elle-même. La dernière chose que les travailleurs et les agriculteurs sont censés faire dans ce pays, c'est penser en termes historiques — contradictoires et complexes — et encore moins agir à partir de cette compréhension. Toute l'histoire que nous sommes censés connaître et accepter peut se résumer ainsi : « L'Amérique est la terre des opportunités. Si vous travaillez dur et évitez les ennuis, vous pouvez avancer, devenir votre propre patron et peut-être un jour avoir une entreprise et embaucher vous-mêmes des travailleurs. » C'est tout.

Nous participons souvent à des batailles qui remontent à plusieurs générations — que ce soit une lutte d'agriculteurs noirs, une bataille de mineurs de charbon ou d'uranium pour défendre des droits syndicaux et des allocations de santé versées par le gouvernement durement acquis, ou des batailles de plusieurs décennies autour d'usines textiles ou d'abattoirs. Chaque fois que nous nous retrouvons au milieu de telles batailles, nous devrions retirer une satisfaction particulière de ces expériences et en apprendre tout ce que nous pouvons.

Une raison parmi d'autres, la connaissance de cette histoire vivante peut être une source d'humilité prolétarienne — ainsi qu'un rappel de notre responsabilité. Parce qu'elle aide les travailleurs, y compris nous-mêmes, à comprendre que les actions individuelles ne pèsent pas lourd à moins de faire partie d'un effort collectif, discipliné et soutenu dans le temps ; à moins qu'elles ne fassent partie d'un tableau chronologique de combat de classe historique dont nous sommes pleinement conscients. Elle nous rappelle que l'irresponsabilité ou l'indiscipline aboutissent à faire inutilement couler à nouveau le sang déjà versé.

Robert F. Williams, la révolution cubaine et l'autodéfense contre la violence raciste

Jack Barnes
Octobre 1996, mars 2001

En juin 1964, Malcolm X offre d'envoyer des membres de l'Organisation de l'unité afro-américaine (OAAU) à Saint Augustine en Floride pour aider à y organiser des gardes de défense pour les manifestants pour les droits civils qui participent à des sit-in dans des cafés-restaurants et à d'autres actions pour exiger la déségrégation des lieux publics. Ces manifestants se font alors systématiquement attaquer par les hommes de main du Ku Klux Klan et emprisonner par les policiers locaux. « Si le gouvernement fédéral n'envoie pas de troupes à votre aide, » écrit Malcolm à Martin Luther King dans un télégramme déjà cité, « vous n'avez qu'à le dire et nous enverrons immédiatement là-bas quelques-uns de nos frères [d'anciens membres du Fruit de l'islam de la Nation, entraînés par Malcolm à New York] pour organiser des unités d'autodéfense parmi notre peuple et rendre au Ku Klux Klan la monnaie de sa pièce. Le temps est révolu où nous présentions l'autre joue à ces brutes bestiales. » Outré, King rejette l'offre.

Un quart de siècle plus tôt, en mars 1938, le dirigeant bolchevique Léon Trotsky, en exil forcé au Mexique, a prodigué un

conseil semblable — dans ce cas, à des oreilles plus réceptives — à une délégation de direction du Parti socialiste des travailleurs qui le visitait. À cette époque, des hommes armés, briseurs de grève, policiers municipaux et autres hommes de main mobilisés par Frank Hague, un fasciste naissant qui était maire démocrate de Jersey City au New Jersey, font régner un règne de terreur contre les syndicalistes et autres militants dans le comté de Hudson. Face à ces attaques de droite, Trotsky incite les communistes à dire aux travailleurs : « Si le pouvoir fédéral ne peut maîtriser le maire, alors nous les travailleurs, nous devons organiser une milice ouvrière pour nous défendre et lutter pour nos droits. »

Quelques mois plus tard et en réponse directe à cette discussion avec Trotsky, les cadres du SWP qui depuis presque cinq ans font partie de la direction de la section locale 544 du syndicat des Teamsters à Minneapolis au Minnesota aident à y organiser en août 1938 une Garde de défense syndicale de 600 travailleurs pour répondre aux menaces grandissantes des forces fascistes. Financée par les employeurs, une organisation de cadres fascistes appelée les Chemises d'argent a été invitée dans les comtés de Hennepin et de Ramsey pour y attaquer les militants et y écraser le mouvement syndical de plus en plus puissant. Ce dernier est devenu le centre d'organisation des batailles syndicales à travers toute la région nord du Midwest — aussi loin à l'ouest que Seattle et au sud que l'Oklahoma et le Texas. À la suite des mobilisations disciplinées menées par les unités de défense syndicales, les hommes de main fascistes quittent la ville et annulent leurs tentatives de recrutement.

Formés et trempés dans cet esprit, dans les années 1960, le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes aident à faire connaître et participent aux efforts pour défendre les combattants pour les droits des Noirs qui s'organisent pour protéger leurs communautés et leurs actions de protestation contre le Klan, le Conseil des citoyens blancs

et d'autres bandes racistes. Les plus connus de ces militants sont les Diacres pour la défense et la justice en Louisiane et au Mississippi et le chapitre de l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur (NAACP) de Monroe, en Caroline du Nord, que dirige Robert F. Williams.

Membre du Parti socialiste des travailleurs et candidat du parti à la vice-présidence dans les élections de 1964 où Clifton DeBerry se présente à la présidence, Ed Shaw a connu Robert F. Williams au début des années 1950 lorsqu'ils travaillaient ensemble dans l'équipe de nuit à l'usine de fabrication de moteurs d'avion Curtiss-Wright de Woodbridge, dans le New Jersey. Williams venait tout juste de revenir de la guerre de Corée où il avait servi dans les Marines. Pendant la deuxième guerre mondiale, Shaw avait été matelot dans la marine marchande, y compris dans les convois du périlleux « passage de Mourmansk » qui transportaient le matériel de guerre U.S. en « prêt-bail » vers les ports de l'Union soviétique en Arctique. Ces deux jeunes travailleurs se sont rapidement liés d'amitié.

Quelques années plus tard, Williams retourne à Monroe en Caroline du Nord où il est né, où il devient bientôt le dirigeant du chapitre de la NAACP. Sous sa direction, des centaines de membres y sont recrutés alors qu'il mène une lutte sans compromis contre la discrimination de Jim Crow, y compris l'organisation des Noirs pour qu'ils se défendent, armés si nécessaire, contre les violentes attaques du Ku Klux Klan et d'autres forces racistes.

Un défenseur de la révolution cubaine, Williams est aussi un des fondateurs et porte-parole du Comité fair-play pour Cuba en 1960.

Le texte qui suit est un message envoyé en 1996 par Jack Barnes au Comité d'hommage à Robert Williams qui organisait une réunion pour célébrer sa vie. La réunion qui a eu lieu à Détroit le 1er novembre de cette année-là avait au départ été planifiée pour honorer Williams de son vivant. Mais

celui-ci est mort le 15 octobre. Jack Barnes a écrit sa lettre avant le décès de Robert Williams.

Le Parti socialiste des travailleurs accueille avec enthousiasme cette opportunité de saluer et rendre hommage à Robert F. Williams. Son intégrité et son courage comme dirigeant de la lutte contre le racisme, l'exploitation et l'oppression ont été un exemple important pour une génération qui est devenue active en politique à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Les luttes qu'il a aidé à initier et diriger pour déségréguer les lieux publics dans le Sud de Jim Crow et pour organiser l'autodéfense de la communauté noire contre les cavaliers nocturnes du Ku Klux Klan pendant ces années ont fait de Monroe, en Caroline du Nord, un symbole de résistance à la bigoterie et l'injustice sociale, non seulement aux États-Unis mais autour du monde.

En 1958-1959, Robert F. Williams a défendu deux écoliers de Monroe — l'un de sept ans, l'autre de neuf, tous les deux noirs — qui ont été arrêtés, jetés en prison et accusés « d'avoir attaqué et sexuellement agressé une femme blanche. » Leur « crime » ? L'un des garçons avait été embrassé par une fillette blanche de sept ans devant l'autre garçon (ce dernier a été condamné en tant que « complice »). Williams et d'autres militants de Monroe ont lancé le Comité pour combattre l'injustice raciale, dans lequel des membres du Parti socialiste des travailleurs et de l'Alliance des jeunes socialistes ont participé aux côtés de plusieurs autres personnes à travers le pays. Plusieurs des partisans de ce comité ont par la suite formé le Comité pour défendre les accusés de Monroe en 1961, lorsque Robert Williams lui-même a été victime d'un coup monté en étant accusé d'enlèvement et contraint à s'exiler pendant huit ans [12].

12. En août 1961, alors que des foules racistes blanches se mobilisent à Monroe et que la communauté noire cherche à se défendre, une voiture

J'ai rencontré Robert Williams au début de 1961, quand des partisans des droits des Noirs et des membres du Comité fair-play pour Cuba à l'université Carleton au Minnesota ont organisé une réunion dont il a été un des principaux orateurs [13] avec Ed Shaw, un dirigeant du Comité fair-play pour Cuba dans le Midwest et aussi à cette époque un dirigeant de la branche du SWP à Détroit [14]. Williams participait à une tournée de conférences à travers le pays en défense de la révolution cubaine et en appui à la lutte de masse qui s'aiguisait pour les droits des Noirs. La réunion a eu un énorme impact politique sur chacun d'entre nous. Je me souviens d'avoir été frappé, pendant la période de débat, par le fait que chacun des orateurs paraissait aussi à l'aise pour répondre à des questions portant sur la révolution socialiste en cours à Cuba, sur les luttes pour les droits des Noirs qui se déroulaient dans ce pays, ou sur les deux à la fois.

---

transportant un couple blanc se trompe de chemin et se retrouve au centre du quartier noir de Monroe. Pour assurer la sécurité du couple après que quelques individus aient menacé de s'en prendre à eux, Williams les amène quelques heures chez lui, jusqu'à ce qu'ils puissent partir en sécurité. Pour ce geste, il est faussement accusé d'enlèvement et devient l'objet d'une chasse à l'homme du FBI. Robert Williams et sa famille échappent au filet et il finit par se rendre à Cuba où il reçoit l'asile politique. En 1965, Williams se rend en Chine où il reste jusqu'à son retour aux États-Unis en 1969.

13. Williams est un des huit Américains africains parmi les trente signataires d'un encart d'une page dans le *New York Times* en avril 1960 lançant le Comité fair-play pour Cuba. Parmi les autres signataires noirs, il y a le journaliste télé Richard Gibson et les romanciers James Baldwin, Frank London Brown, John O. Killens et Julian Mayfield.

14. Shaw et Williams étaient restés en contact depuis le début des années 1950. Lorsqu'il travaillait dans l'usine aéronautique de Woodbridge au New Jersey, Williams est devenu un lecteur régulier du *Militant*. L'édition du 13 avril 1953 contient un poème sur la lutte contre Jim Crow que Williams avait envoyé au journal.

Les travailleurs et les jeunes doivent aujourd'hui apprendre et réapprendre cette histoire pour que nous puissions imiter ces exemples. En le faisant, nous nous préparerons tous mieux à résister aux coups de sonde portés contre nos droits démocratiques par les dirigeants des deux partis, alors qu'ils cherchent à reprendre les gains sociaux remportés par les luttes ouvrières et les luttes pour les droits civils pendant ce siècle. Au cours de ces batailles, comme l'a dit Malcolm X, les jeunes combattants comprendront et affirmeront leur confiance en soi et ils se transformeront eux-mêmes en oeuvrant à transformer la société. Ces militants sont et seront le meilleur hommage porté à ceux, comme Robert F. Williams, dont ils suivent les traces.

Encore une fois, au nom du Parti socialiste des travailleurs, je transmets nos salutations à Robert Williams, à Mabel Williams et aux autres participants à la réunion que votre mité organise à Détroit.

En solidarité
et avec nos salutations chaleureuses,
Jack Barnes
Secrétaire national
Parti socialiste des travailleurs

Une des premières mesures de la révolution cubaine au début de 1959 est de bannir la discrimination raciale dans l'emploi et les lieux publics, mettant fin aux pratiques à la Jim Crow imposées à Cuba avec l'occupation de l'île par les États-Unis en 1898. Les autres mesures marquant la trajectoire prolétarienne de la révolution comprennent une réforme agraire radicale, qui met fin au système des vastes propriétés terriennes et donne des titres de propriété à plus de 100 000 paysans sans terre, ainsi qu'une campagne d'alphabétisation qui enseigne à lire et à écrire à près d'un million de personnes, éradiquant

l'analphabétisme en une seule année. Pendant la deuxième moitié de 1960, des mobilisations ouvrières massives exproprient à travers l'île les plus grandes entreprises impérialistes ou appartenant à des intérêts cubains, marquant la fin de la dictature du capital et l'établissement de la dictature du prolétariat à Cuba, l'ouverture de la révolution socialiste dans les Amériques.

Jack Barnes est à Cuba pendant ces journées de bouleversement révolutionnaire. Il s'y trouve grâce à une bourse universitaire pour y étudier la réforme agraire en cours. En le faisant, il participe à de nombreuses autres activités, dont le Premier congrès de la jeunesse latino-américaine à La Havane en juillet 1960. Comme des milliers de jeunes à travers le monde, il a été attiré au cours des mois précédents par le cours révolutionnaire du nouveau gouvernement cubain. Et pendant ses mois d'été à Cuba, il prend la décision de rapporter avec lui sa connaissance de première main de la révolution pour la partager avec d'autres aux États-Unis.

Lorsque Barnes retourne à l'école au Minnesota cet automne-là, il aide à établir un chapitre du Comité fair-play pour Cuba sur le campus, qui organise entre autres activités la réunion pour Robert F. Williams mentionnée dans l'hommage qui précède.

Le texte qui suit décrit cette période. Il est extrait de *Cuba et la révolution américaine à venir* de Jack Barnes, publié en 2001.

Tandis que les travailleurs et les agriculteurs cubains faisaient avancer leur révolution socialiste et que s'accroissait l'agression U.S. en réaction à leurs progrès, les leçons que nous en tirions ont également transformé notre façon de considérer la bataille pour les droits des Noirs aux États-Unis. La lutte prolétarienne de masse pour abattre le système légal de ségrégation de Jim Crow dans le Sud, avec ses diverses formes de discrimination qui s'étendaient à travers le pays, marchait au pas vers des victoires sanglantes en même temps que la révolution cubaine

allait de l'avant. Nous pouvions voir en pratique qu'il y avait de puissantes forces sociales aux États-Unis capables d'effectuer une transformation sociale révolutionnaire comme celle que le peuple travailleur de Cuba était en train d'accomplir.

Le noyau des militants qui défendaient la révolution cubaine était constitué de jeunes qui avaient fait leurs premières armes politiques dans les batailles pour les droits civils. Ils avaient soutenu les sit-in dans les cafés-restaurants des magasins Woolworth et avaient participé ou donné leur soutien aux manifestations et autres actions de protestation en Alabama, en Géorgie, dans le Mississippi et ailleurs dans le Sud[15].

Les nombreux visages de la réaction, quelques-uns portant les cagoules du Ku Klux Klan, d'autres se protégeant derrière des uniformes de shérifs et des vestes du FBI ; les lynchages et les meurtres sur les routes de campagne isolées ; les chiens et les canons à eau utilisés contre les protestataires — tout cela s'est gravé dans notre conscience comme une partie des leçons que nous apprenions sur la violence et la brutalité de la classe dirigeante U.S. et sur ce qu'elle était prête à faire pour défendre sa propriété et ses prérogatives.

Et nous apprenions aussi des leçons de l'autodéfense organisée par les anciens combattants noirs de Monroe en Caroline du Nord et ailleurs dans le Sud. Immédiatement après la défaite U.S. à la baie des Cochons, lors d'un débat

15. Le 1er février 1960, quatre étudiants universitaires noirs dirigent une action de protestation au café-restaurant réservé aux seuls blancs d'un magasin Woolworth de Greensboro, en Caroline du Nord, où ils s'assoient et demandent à être servis. Quand on refuse de le faire, ils demeurent assis jusqu'à la fermeture du magasin. En quelques jours, des sit-in identiques se répandent à d'autres villes du Sud et des piquets d'appui sont dressés à l'extérieur des magasins Woolworth de tous les États-Unis. Des milliers de personnes participent bientôt à ces actions de protestation, qui finissent par remporter la déségrégation des cafés-restaurants des magasins Woolworth et d'autres commerces à travers le Sud.

à l'un des six comités de l'Assemblée générale des Nations unies, le ministre cubain des Affaires étrangères Raúl Roa a lu un message que l'ancien président du chapitre du NAACP de Monroe, Robert F. Williams, lui avait demandé de transmettre au gouvernement U.S.

« Maintenant que les États-Unis ont proclamé leur appui militaire à ceux qui veulent se rebeller contre l'oppression, écrit Williams, les Noirs opprimés du Sud demandent de toute urgence des chars d'assaut, de l'artillerie, des bombes, de l'argent, l'accès aux pistes d'aviation américaines et des mercenaires blancs pour écraser les tyrans racistes qui ont trahi la révolution américaine et la guerre civile. »

Nous en sommes rapidement venus à voir que la violence légale et extralégale dirigée contre ceux qui luttaient pour leurs droits et leur dignité en tant qu'êtres humains ici aux États-Unis était exactement la même que l'agression criminelle, ouverte et clandestine, contre le peuple de Cuba. Nous avons participé à la lutte pour les droits des Noirs comme une composante de la lutte de classe *mondiale*. Celle-ci s'est complètement liée pour nous aux enjeux posés par la défense de la révolution cubaine.

Ce qui l'a illustré plus que tout, c'est la convergence de la révolution cubaine et de Malcolm X, dont la voix de lutte révolutionnaire intransigeante — par tous les moyens nécessaires — se faisait alors de plus en plus entendre. Malcolm a accueilli Fidel Castro à l'hôtel Theresa de Harlem au cours du voyage de la délégation cubaine aux Nations unies en 1960. Il a invité Che Guevara à s'adresser à une réunion de l'Organisation de l'unité afro-américaine lors de son voyage à New York en 1964[16].

---

16. Les rencontres de 1960 entre Fidel Castro et Malcolm X et l'invitation de Malcolm à Guevara en 1964 sont décrites dans la première partie de ce livre, dans « Malcolm X : dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière, » p. 122-124.

Pour nous, ces expressions parmi d'autres de la solidarité et du respect mutuels grandissants qui ont marqué les relations entre Malcolm X et la direction cubaine sont venues confirmer encore plus notre propre vision du monde alors en développement.

La « méritocratie » cosmopolite et la structure de classe changeante de la nationalité noire

Jack Barnes
Novembre 2008 et avril 2009

Ce chapitre s'appuie sur des rapports présentés lors d'une conférence de direction du Parti socialiste des travailleurs à New York, les 11-13 avril 2009, et sur une présentation faite le 22 novembre 2008 lors d'une réunion publique à Newark, dans l'État du New Jersey, qu'ont organisée le SWP et les Jeunes socialistes et à laquelle quelque 375 personnes ont participé.

La consécration ironique de William Jefferson Clinton comme « premier président noir » des États-Unis lors d'un banquet de remise de prix organisé par le Caucus noir du Congrès en septembre 2001 était plus qu'une simple plaisanterie d'après-cocktail. Elle a marqué la consolidation d'une couche sociale embourgeoisée d'Américains africains, un sous-produit de la stratification de classe croissante de la population noire et une perversion capitaliste inévitable des victoires remportées par le mouvement pour les droits des Noirs des années 1950 et 1960. Ce processus a été renforcé par la « prospérité » et les « beaux jours » capitalistes

alimentés par le crédit, qui n'ont commencé à se gâter que durant la deuxième moitié de la première décennie du vingt et unième siècle.

Au sein de la nationalité noire, il y a eu une croissance significative des couches petites-bourgeoises et professionnelles, même d'une couche bourgeoise — à un degré impensable pour les gens de toutes les classes et races aux États-Unis pas plus d'un quart de siècle plus tôt. Bien avant que son mandat ne commence à la Maison-Blanche en 1993, Clinton avait saisi l'importance de ce développement pour la stabilité de la domination capitaliste aux États-Unis et en particulier son importance pour le Parti démocrate aux niveaux des municipalités, des États et du gouvernement fédéral. Clinton a nommé bien plus de Noirs à son administration qu'aucun des 41 présidents avant lui ou, jusqu'à présent, les deux après lui. Il a nommé neuf Américains africains à des positions équivalant à celles de ministres au sein du cabinet et neuf comme assistants auprès du président, sans parler de milliers de nominations à d'autres postes à travers la bureaucratie fédérale.

Les membres du Caucus noir honoraient Clinton pour avoir contribué à l'avancement des carrières de leurs propres pairs sociaux, pas pour avoir oeuvré à l'avancement économique et social de la majorité laborieuse des Américains africains ou de l'ensemble des travailleurs et agriculteurs aux États-Unis.

Il est important pour le mouvement ouvrier de comprendre l'ampleur et le rythme de l'expansion de cette couche de la population noire au cours des dernières décennies, ainsi que ses limites.

La proportion de Noirs aux États-Unis ayant un revenu familial annuel entre 50 000 $ et 100 000 $ (en dollars de 2006 indexés) a bondi de 12 pour cent en 1967 à 23 pour cent en 2006. Environ une famille noire sur dix aujourd'hui — 9,1 pour cent — a un revenu annuel de plus

de 100 000 $ (toujours en dollars de 2006), comparé à moins de 2 pour cent il y a seulement 40 ans.

Aussi récemment qu'en 1988, il n'y avait jamais eu un seul président-directeur général (PDG) d'une importante société ou division d'entreprise U.S. qui ait été noir — *pas un*. Aujourd'hui, il y en a plus de 20. Et pas de petites entreprises dont l'« Américain moyen » n'a jamais entendu parler. Au cours des cinq dernières années, les sociétés connues à travers le monde ayant eu des PDG qui sont noirs comprennent American Express, Merrill Lynch, Time Warner, Sears, Fannie Mae, Duke Energy, Dun and Bradstreet, Symantec, Aetna, Oracle, Xerox et Avis. La dernière arrivée, la nouvelle PDG de Xerox, est à la fois femme et noire.

Il s'agit de la pointe d'une nouvelle *couche sociale* au sein de la population américaine africaine, une couche (par opposition à une grande poignée d'individus) qui existe tout au plus depuis seulement une génération ou deux. Cette couche est différente de la petite classe moyenne parmi les Américains africains pendant la majeure partie du vingtième siècle : instituteurs ; pasteurs de grandes églises ; propriétaires de pompes funèbres, de concessions automobiles et d'autres petites entreprises s'adressant à une clientèle noire ; et une poignée d'avocats, de comptables et de médecins exerçant presque exclusivement dans les quartiers noirs et desservant des commerces appartenant à des Noirs.

Un signe du caractère nouveau de cette classe moyenne au sein de la nationalité américaine africaine est l'écart entre la croissance du *revenu* annuel médian de ses membres — qui a augmenté très rapidement une fois certaines barrières racistes battues en brèche par le mouvement pour les droits des Noirs — et celle de leur *richesse* médiane, qui prend beaucoup plus de temps à s'accumuler et à se transmettre exonérée d'impôts par héritage et par fidéicommis et fondations de famille. Le revenu annuel médian des Noirs représente maintenant 62 pour cent de

celui des blancs, en hausse par rapport à 56 pour cent dans les années 1960. Pour les Noirs qui sont mariés, le revenu familial médian équivaut maintenant à 80 pour cent de celui des familles comparables dont les deux adultes sont blancs. Mais la valeur nette médiane des familles noires (pas seulement celles qui sont mariées) — c'est-à-dire leur richesse accumulée — représente encore moins de 20 pour cent de celle des blancs. Et un beaucoup plus grand pourcentage de la richesse détenue par des Noirs correspond à une maison, pas à des actions, obligations et autres capitaux. En ce sens, par rapport aux blancs, les Noirs restent « riches en immobilier et pauvres en liquidités, » comme le dit la vieille expression.

Mais cela aussi est en train de changer. En fait, selon des statistiques gouvernementales, un peu plus de 10 pour cent des individus classés comme « non blancs ou hispaniques » possèdent directement des actions aujourd'hui (c'est-à-dire pas seulement de manière indirecte — et en général précaire — par le biais de droits participatifs limités dans un fonds de pension, un plan d'assurance médicale, etc.), une hausse de presque 60 pour cent par rapport à il y a un quart de siècle. Le pourcentage correspondant chez les individus classés comme « blancs non hispaniques » est de 24,7 — c'est-à-dire environ deux fois et demie celui des détenteurs d'actions « non blancs ou hispaniques. »

Quelques centaines de milliers d'Américains africains, environ 0,4 pour cent des ménages noirs, détiennent des obligations. Dans ce cas, le chiffre correspondant chez les blancs non hispaniques est de 3,8 pour cent, soit presque dix fois le pourcentage des porteurs d'obligations américains africains. (Pour la petite poignée de familles possédantes au pouvoir, les obligations — émises par le gouvernement, les agences et les sociétés privées — constituent la plus grande source de la richesse « permanente » que ces familles obtiennent de leur part de la plus-value totale

extraite, en l'exploitant, du travail social des travailleurs, des agriculteurs et des autres producteurs laborieux à travers le monde.)

Cette couche sociale aisée de la population américaine africaine a aussi beaucoup plus de poids que jamais auparavant parmi les élus et les membres de l'appareil du Parti démocrate. Aujourd'hui, 43 membres de la Chambre des représentants U.S. sont noirs, soit 10 pour cent, contre seulement 4 ou moins de 1 pour cent en 1963. Au niveau des États, le nombre des législateurs qui sont américains africains a triplé depuis 1970 et près du tiers ont été élus dans des districts ayant une population majoritairement blanche. Aujourd'hui, des Noirs sont maires d'une cinquantaine des 600 villes U.S. de 50000 habitants ou plus, alors qu'avant 1967, il n'y avait pas eu un seul maire américain africain d'une ville importante depuis presque 100 ans — depuis l'écrasement sanglant de la reconstruction radicale.

En fait, cette couche sociale de la population noire est devenue le troisième pied de la « coalition » qui assure leurs votes aux impérialistes qui dirigent le Parti démocrate. Les deux autres sont l'appareil syndical et les machines politiques clientélistes des grandes villes U.S. Les représentants politiques de cette couche ont remplacé les « dixiecrates », les membres de l'appareil du Parti démocrate des anciens États confédérés, qui avant la défaite de la ségrégation de Jim Crow dans les années 1960 avaient constitué pendant des décennies le rempart institutionnel de ce système raciste et garanti la viabilité des démocrates en tant que parti national.

Barack Obama et la « méritocratie »

Cette croissance des classes moyennes noires et de la bourgeoisie noire récemment agrandie, qui s'est produite sur la crête de l'expansion capitaliste des années 1980 et 1990 alimentée par l'endettement, représente un changement qui

est déjà largement derrière nous. Politiquement, il a connu son point culminant pendant l'administration Clinton, de 1993 à 2000.

En dépit de ce qui se dit souvent dans les médias capitalistes et ailleurs, l'élection de Barack Obama à la présidence ne reflète pas l'existence de cette couche sociale parmi les Américains africains, mais quelque chose de différent dans l'évolution des relations de classe aux États-Unis. Ce n'est pas « un truc noir. » La nouvelle administration doit son ascension à la croissance explosive au cours des récentes décennies d'une nouvelle strate de professionnels de mentalité bourgeoise et d'individus des classes moyennes — *de toutes les couleurs et teintes* — dans les grandes villes, banlieues et petites villes universitaires à travers le pays.

Depuis ses premières années dans la politique de l'État d'Arkansas au milieu des années 1970, Clinton a compris de manière opportuniste les ouvertures créées pour les politiciens du Parti démocrate comme lui par les conséquences des gains de la lutte pour les droits des Noirs. Dès le début, il a activement *œuvré* pour assurer, à lui et à son parti, « un vote noir » de plus en plus large. Les liens de Clinton avec le Caucus noir du Congrès et les misleaders bourgeois des organisations pour les droits civils, syndicales et des femmes étaient jusqu'à un certain degré en symbiose. Mais il avait certainement besoin de ces « frères et soeurs » autant, sinon plus qu'ils avaient besoin de lui.

Le phénomène Obama est venu plus tard et est très différent. Non seulement Obama n'a-t-il pas eu besoin d'exercer un effort considérable pendant sa campagne électorale pour remporter le vote noir, d'un point de vue réaliste, il n'y a pratiquement rien qu'il aurait pu faire *pour le perdre*. La même chose est vraie, même si à un degré légèrement moindre, parmi les Latinos et même parmi la jeunesse étudiante, ce qui comprend une majorité assez importante d'étudiants qui sont blancs. Par conséquent, le rapport du nouveau président

avec le Caucus noir et les misleaderships des droits civils et autres n'est absolument pas symbiotique. *Ils* ont besoin de *lui*, pas le contraire. (La « direction » plus large du Parti démocrate au Congrès est un autre et plus difficile problème pour la nouvelle administration.)

Cette couche en expansion des classes moyennes aisées, dont le résultat des élections présidentielles en 2008 *marque* la place dans la société bourgeoise, se compose du personnel généreusement rémunéré des soi-disant fondations à but non lucratif, des oeuvres de bienfaisance, des « organisations communautaires » et des « organisations non gouvernementales » (ONG) — aux États-Unis et à travers le monde ; des professeurs bien rémunérés et des dirigeants des universités ; d'avocats, de lobbyistes et d'autres. Comme les banquiers et les hommes d'affaires, ces couches grandissantes concentrées dans les fondations et les universités occupent régulièrement des postes gouvernementaux. Dans une large mesure, leur vie et leurs moyens d'existence dans la société capitaliste n'ont aucun lien avec la production, la reproduction ou la circulation de la richesse sociale. Leur existence est de plus en plus étrangère aux conditions de vie des travailleurs ou des autres producteurs de *toutes* origines raciales ou nationales.

Cette réalité s'est reflétée dans les résultats des élections présidentielles de novembre. Évidemment, Obama avait le soi-disant vote noir largement dans la poche. Mais ce n'est pas ce qui lui a fait remporter de manière si décisive la course contre le républicain John McCain. Parmi les changements les plus frappants par rapport aux précédentes élections, il y a le fait que 52 pour cent de ceux qui ont des revenus annuels de plus de 200 000 $ ont voté pour Obama, contre 35 pour cent pour le démocrate John Kerry à peine quatre ans plus tôt.

Et pour la première fois en plusieurs décennies, le candidat présidentiel démocrate de 2008 a remporté plus de 50 pour

cent des voix dans les banlieues essentiellement blanches du pays, comparé aux 41 et 47 pour cent obtenus par Clinton en 1992 et en 1996. Qui plus est, alors que les républicains ont continué à dominer un grand nombre des banlieues habitées par les « vieilles fortunes » plus établies — des endroits comme New Canaan et Darien dans le Connecticut ; Saddle River et Englewood Cliffs dans le New Jersey ; ou Sunfish Lake et North Oaks dans le Minnesota — il a récolté des majorités importantes dans les villes ayant des concentrations plus grandes de membres des professions libérales à hauts revenus, les utilisateurs parasitaires de la richesse — des endroits comme Westport (65 pour cent), West Hartford (70 pour cent) et Greenwich (54 pour cent) dans le Connecticut ; Montclair (84 pour cent), Tenafly (64 pour cent) et Ridgewood (56 pour cent) dans le New Jersey ; Edina (56 pour cent) dans le Minnesota ; et de nombreux autres. Plus de 65 pour cent des électeurs de Scarsdale, l'une des banlieues les plus sélectes de la ville de New York, ont voté pour Obama. Et le comté de Westchester — le deuxième plus riche comté de l'État et le douzième des États-Unis — a donné une marge de 63 pour cent à Obama (contre 58 pour cent pour Kerry en 2004 et 56 pour cent pour Clinton en 1996).

La couche sociale arriviste dont le nouveau président fait partie est *bourgeoise* dans ses intérêts de classe, ses valeurs et sa vision du monde. Mais elle n'est pas une section en devenir de la classe capitaliste. Elle n'est pas « entrepreneuriale ». Elle n'est pas formée des propriétaires, hauts dirigeants ou grands créanciers des nouvelles entreprises capitalistes en rapide expansion — usines, exploitations agricoles, sociétés technologiques ou entreprises financières ou commerciales. Le long « boom » capitaliste alimenté par l'endettement des trois dernières décennies a été marqué par la stagnation des investissements dans les usines et les équipements qui augmentent les capacités productrices ; et par une lenteur parallèle à intégrer le travail productif dans la création de

richesse sociale. Cette stagnation de l'accumulation du capital et l'expansion de la couche de la classe moyenne dont nous parlons sont en fait deux côtés de la même pièce. Ses membres jouissent de revenus élevés, mais très peu peuvent transmettre ou transmettront des capitaux relativement considérables aux générations à venir par le biais de trusts familiaux.

Il s'agit au contraire d'une « méritocratie éclairée » autoproclamée, déterminée à duper le monde pour lui faire accepter le mythe que l'avancement économique et social de ses membres est une juste récompense pour leur intelligence et leur éducation individuelles, ainsi que pour le « service rendu. » Ses membres croient vraiment que leur « finesse », leur « vivacité », leur « contribution à la vie publique, » leur « service », leurs « sacrifices » (ils font remarquer avec humilité qu'ils pourraient faire beaucoup plus d'argent dans les affaires ou les activités bancaires) leur donnent le droit de prendre des décisions et d'administrer la société au nom de la bourgeoisie — au nom de ce qu'ils prétendent être les intérêts du « peuple ». En échange, ils obtiennent de meilleures et plus grandes maisons ; une éducation pour leur lignée à un prix indécent, de la maternelle jusqu'aux études postsupérieures ; des « impératifs » de consommation haut de gamme ; plus l'équivalent d'une « remise accordée aux forces de l'ordre » sur toutes les grandes transactions financières. (Le beau coup que les Obama ont fait en achetant leur hôtel et terrain particuliers de Hyde Park à Chicago, généreusement subventionné par un collecteur de fonds de premier plan de la machine de l'administration Daley, n'est qu'un exemple typique de ces milieux.) Et croyez-le ou non, ces aspirants bourgeois voient tout cela comme du raffinement social, pas comme de la consommation ostentatoire de pacotille.

Alors que l'existence et la croissance de ces couches sont largement déconnectées du procès de production, celles-ci sont étroitement liées à la production et reproduction des

relations sociales capitalistes. Elles ont une existence *parasitaire.* Pour conserver leurs revenus et niveaux de vie élevés, elles doivent prélever une portion de la plus-value — des « rentes » — que produisent les travailleurs et que s'approprie la bourgeoisie. Mais la vaste majorité d'entre elles ne contribue rien à la création de cette valeur, même de manière peu rentable ou socialement nuisible.

Beaucoup d'entre eux par contre poursuivent plutôt des carrières — dans les universités, les médias, les « instituts de recherche » et ailleurs — qui génèrent des justifications idéologiques pour l'exploitation et l'inégalité de classe (qu'ils s'efforcent évidemment de « réformer »). En tant que cadres, conseillers ou avocats à hauts salaires, d'autres gèrent par le biais de fondations, de « groupes de pression, » d'ONG, d'oeuvres de bienfaisance et autres institutions « à but non lucratif, » ici et ailleurs dans le monde, les efforts des dirigeants pour retarder et amortir les réponses sociales et politiques explosives des travailleurs à la dégradation de nos conditions de vie et de travail[17].

C'est une couche sociale qui manque d'assurance quant à sa position de classe. Elle n'a pas la confiance affichée par la bourgeoisie, y compris par la bourgeoisie des « nouveaux riches. » Les possédants au pouvoir — qui ne comptent que quelques centaines de familles, pas des milliers — *sont* une classe sûre d'elle (sauf pendant les crises prérévolutionnaires ou les périodes d'accélération rapide de l'effondrement de l'ordre capitaliste). Non seulement possèdent-ils, contrôlent-ils et détiennent-ils à perpétuité le crédit aux sommets qui commandent l'industrie, les banques, la terre et le commerce.

---

17. Malgré son style de vie petit-bourgeois et ses perspectives bourgeoises, la bureaucratie syndicale ne fait pas vraiment partie de cette couche. Elle est toujours trop liée, par le simple caractère des cotisations dont elle dépend et de sa fonction dans la société capitaliste, à la poussière et à la crasse du travail. — JB

Ils dominent aussi l'État et tous les aspects de la vie sociale et politique. Et ils financent la production de la culture et des arts, y compris de leurs « avant-gardes ».

Au contraire, la méritocratie *n'est pas* confiante. Parce qu'ils dépendent des capitalistes à qui ils quémandent une portion de la richesse créée par les producteurs exploités, ces aspirants privilégiés à l'aisance bourgeoise — un mode de vie, sont-ils convaincus, que « la société » leur *doit* — craignent néanmoins d'être rejetés à un moment ou à un autre dans les conditions des classes laborieuses. D'un côté, de par leur seule taille en tant que couche de la société — *il s'agit de millions, sinon de dizaines de millions* de personnes aux États-Unis aujourd'hui — ils savent que la classe dirigeante les trouve utiles pour promouvoir des illusions dans les « carrières ouvertes à ceux qui ont du talent, » censées être illimitées sous le capitalisme. En même temps et malgré leur autoglorification éhontée, beaucoup d'entre eux sentent aussi que, parce qu'ils ne remplissent aucune fonction économique ou politique *essentielle* dans la production et la reproduction de la plus-value, ils vivent à la merci de la bourgeoisie. En fin de compte, celle-ci peut se passer de beaucoup d'entre eux, particulièrement en période de crise sociale croissante.

Les dirigeants capitalistes sont *complètement pragmatiques* dans leur politique, mais ils *ont* une politique de classe. Ils font ce qu'ils jugent nécessaire pour défendre leurs profits, leur propriété et les prérogatives qui l'accompagnent, et par-dessus tout leur dictature de classe. Ils *se servent* de cette dictature — ils *se servent* de leur pouvoir d'État : de leurs flics, de leurs tribunaux, de leurs forces armées, de leur devise et de leur contrôle des frontières.

En revanche, cette couche moyenne « méritocratique » n'a pas de cours politique de classe qui lui soit propre. Dans la mesure où elle s'engage à poursuivre un cours d'action — souvent présenté de manière trompeuse comme soucieux des autres, compatissant, réfléchi et surtout très intelligent — cette

politique découle en fait des besoins et exigences de leurs parrains bourgeois. Malgré la litanie de la *campagne* d'Obama sur le « changement », l'*administration* d'Obama compte sur exactement les mêmes grands banquiers et financiers de Wall Street que ses prédécesseurs, en fait sur les mêmes intérêts du monde de l'argent — jusqu'aux mêmes individus — qui ont été les architectes de la crise économique et financière capitaliste qui s'accélère aujourd'hui. Et plus que tout autre administration dans l'histoire de l'impérialisme U.S., ses politiques étrangère, militaire et de « sécurité intérieure » sont empreintes d'une déférence quasi totale pour les hauts échelons du corps professionnel des officiers des forces armées U.S.

Voilà la couche sociale d'où Barack Obama a émergé. Pas de la nationalité noire en majorité prolétarienne. Pas du milieu des petites entreprises entrepreneuriales qui produisent, la petite bourgeoisie. Et pas de la bourgeoisie. C'est aux intérêts de classe et à la perspective mondiale de cette « méritocratie » de plus en plus multinationale qu'Obama s'identifie.

La principale « image » publique que ces gens affectent est celle d'une d'empathie mesurée, vernis derrière lequel se cache l'hypocrisie sociale. Eux aussi « ressentent notre douleur, » mais ils nous sermonnent — nous grondent — plus que Clinton n'a jamais osé le faire. Leur principale prétention, c'est la clarté de leur pensée et l'habileté dont ils font preuve pour convaincre leurs auditeurs (« Permettez-moi d'être clair… »).

Leur vulnérabilité face aux véritables détenteurs du capital leur reste en travers de la gorge. Elle les énerve et fait naître en eux un cynisme à peine voilé envers les valeurs bourgeoises traditionnelles comme le patriotisme, la frugalité, la foi et la famille (c'est-à-dire les valeurs *défendues* par la bourgeoisie comme des piliers essentiels de l'ordre social, sans nécessairement être monnaie courante au sein des classes possédantes elles-mêmes). Et puisque, comme Marx

et Engels l'ont expliqué il y a plus de 150 ans, les « pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, » un tel cynisme place aussi ces élus de l'« intelligence » et de l'avantage en porte-à-faux par rapport aux valeurs et aux normes respectées par de larges sections de la classe ouvrière aux États-Unis [18].

Comme d'autres dans son milieu social — caucasiens, noirs, latinos ou autres — Obama se voit comme un cosmopolite tel que le dictionnaire définit ce mot : « *doté d'un grand raffinement international, d'une grande expérience.* » Nettement différent du pur nationalisme bourgeois (habituellement appelé « patriotisme »).

Après plusieurs victoires aux primaires, début 2008, Michelle Obama a déclaré : « Pour la première fois de ma vie d'adulte, je suis fière de mon pays. » Barack Obama lui-même a décidé initialement de ne pas arborer le drapeau américain en épinglette (une décision sur laquelle il est par la suite revenu lorsque la course contre Hilary Clinton s'est considérablement resserrée en Pennsylvanie). Et quand le candidat démocrate s'est adressé à une foule de 200000 personnes à Berlin en juillet dernier, il a annoncé qu'il était « un fier citoyen des États-Unis et un citoyen du monde comme vous. » La droite républicaine a crié haro sur chacun de ces incidents et — étant donné ce qui a longtemps été considéré comme acceptable du point de vue de sa classe — elle avait de quoi se plaindre.

Évidemment, le nouveau président démontre maintenant en Irak, en Afghanistan, au Pakistan, en Corée du Nord et ailleurs que son administration déchaînera le pouvoir économique massif et la puissance militaire mortelle de l'impérialisme U.S. pour « défendre » les frontières nationales, la devise et les intérêts plus larges de la classe dirigeante

18. Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Paris, éditions Sociales, 1968, p. 75.

de ce pays. C'est vrai. Mais Barack Obama et beaucoup d'autres dans la méritocratie, quelle que soit la couleur de leur peau, *ne* se considèrent *pas* d'abord et avant tout comme des Américains.

Ceci ne veut pas dire que ceux qui font partie de cette couche sont des internationalistes, même des internationalistes bourgeois, encore moins des internationalistes prolétariens. Mais les cosmopolites *s'identifient* avec leurs pairs sociaux privilégiés autour du monde. Ils *s'identifient* socialement avec ces couches ; ils partagent une mission. Ils *font* attention à ce que les professeurs, les membres du personnel des ONG, les avocats et les autres « lumières » pensent d'eux à Paris, Berlin, Rome et Londres[19]. Ils *comptent* sur cet appui pour faire contrepoids aux familles de la classe dirigeante U.S. qui, en dernière instance, leur disent ce qu'ils feront et ne feront pas.

Par-dessus tout, ils sont mortifiés à l'idée d'être identifiés avec les travailleurs aux États-Unis — blancs, noirs ou latinos ; nés aux États-Unis ou à l'étranger. Leur attitude envers ceux qui produisent la richesse de la société — la

---

19. Dans des articles publiés en 2003 dans le *New York Times* et dans les revues *Wired* et *Free Inquiry*, Daniel Dennett et Richard Dawkins — respectivement professeurs d'université en philosophie et en biologie de l'évolution et tous deux auteurs de best-sellers très lucratifs parmi la récente moisson de livres « athées » — se sont proclamés les pionniers d'une « force » internationale comprenant « tout individu dont la perspective mondiale est dépourvue de forces et d'entités surnaturelles ou mystiques. » (« Nous » savons tous qui c'est *et qui ce n'est pas*, non ?) Dans sa chronique initiale sur la page d'opinion du New York Times, Dennett a protesté de manière faussement naïve : « Ne confondez pas le nom [bright : lumière ; aussi un nom de famille] et l'adjectif [bright : intelligent] : « Je suis une lumière » n'est pas de la vantardise mais le fier aveu d'une vision du monde désireuse de connaître. » Si « fier » que lorsqu'on s'inscrit en ligne sous la rubrique « identifiez-vous comme une lumière, » la page Web de Dennett vous promet la confidentialité. — JB

base de toute culture — va de la condescendance mielleuse au mépris ouvert occasionnel et spontané lorsqu'ils nous sermonnent sur nos manières et nos moeurs. Par-dessus tout, ils ont peur d'être dirigés un jour par ceux qui, craignent-ils, pourraient devenir la « grande foule » : la majorité laborieuse et productive. En fait, le nouveau président vise à protéger la méritocratie à travers le monde contre ceux que ses cercles petit-bourgeois perçoivent comme des « populistes » ignorants, de mauvais caractère, chauvins, fanatiques des armes à feu, centrés sur la famille et religieux — autrement dit stupides.

C'est une question de classe

Ce que j'ai appelé la « méritocratie » faute d'un meilleur terme est en grande partie ce que Richard J. Herrnstein et Charles Murray décrivaient au milieu des années 1990 dans leur livre *The Bell Curve*[20]. Comme le laisse entendre le sous-titre du livre, *Intelligence et structure de classe dans la vie américaine*, ils essayaient de fournir une justification « scientifique » de la croissance rapide des revenus et des privilèges de classe de cette couche sociale particulière de la classe moyenne aux États-Unis — une couche qu'ils ont par euphémisme, mais sans modestie, surnommée « l'élite cognitive. »

Les auteurs ont écrit que, même si des différences idéologiques, au moins verbales, allaient continuer à distinguer les « libéraux » des « conservateurs » et les « intellectuels » des « gens aisés » (« gens aisés » est leur jargon pour parler de la

20. Richard J. Herrnstein et Charles Murray, *The Bell Curve: Intelligence and Class Structure in American Life*, New York, Free Press, 1994. Pour une discussion du livre au moment de sa publication, voir « La courbe en cloche : le scandale des privilèges de classe, » Jack Barnes, *Le désordre mondial du capitalisme : la politique ouvrière au millénaire*, Pathfinder, 2001, p. 209-223 du tirage de 2009.

classe capitaliste et de ses hauts cadres et professionnels), ces « vieilles frontières » avaient en réalité commencé à « s'estomper » sur les questions de classe les plus fondamentales.

« [I]l y a intérêts théoriques et intérêts pratiques, » écrivent les auteurs de *The Bell Curve*. « Le best-seller du professeur de Stanford peut être une diatribe contre le système punitif de la justice criminelle, mais cela ne veut pas dire qu'il ne vote pas avec ses pieds en déménageant dans un quartier sûr. Ou bien son livre peut être une attaque cinglante contre les normes familiales dépassées, mais cela ne veut pas dire qu'il n'agit pas comme un père traditionnel lorsqu'il prend soin des intérêts de ses enfants — et si cela veut dire envoyer ses enfants dans une école privée blanche comme neige pour qu'ils reçoivent une bonne éducation, qu'il en soit ainsi. En attendant, l'homme qui possède une chaîne de magasins de chaussures peut être politiquement à droite du professeur de Stanford, mais il recherche le même quartier sûr et la même école de qualité pour ses enfants. [...] Lui et le professeur ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre lorsqu'il s'agit de savoir comment ils veulent vivre leur propre vie personnelle et comment le gouvernement pourrait servir ces intérêts importants et communs. »

Ce que nous pouvons ajouter — quelque chose que Herrnstein et Murray savaient déjà — c'est que ni les écoles privées ni les « quartiers sûrs » n'ont encore besoin d'être « blancs comme neige. » En fait, même bien avant la publication de *The Bell Curve*, ce n'était certainement pas le cas du quartier de classe moyenne de Hyde Park à Chicago, l'adresse la plus récente de Barack et Michelle Obama, où ils ont envoyé leurs deux filles dans une école primaire privée dont l'ensemble des frais de scolarité s'élevait à près de 40 000 $ par année (un total supérieur au revenu annuel d'environ la moitié de toutes les familles de Chicago et au moins de 40 pour cent des familles aux États-Unis).

C'est l'immersion confortable d'Obama dans ce milieu arrogant, satisfait de soi et de mentalité bourgeoise qui est responsable des quelques « gaffes » qu'il a commises pendant la campagne présidentielle de 2008. Comparativement aux autres candidats démocrates et républicains dans les primaires, Obama a été prudent et discipliné pendant la campagne. Il était déterminé à ne pas laisser la négligence faire couler ses ambitions. Voilà pourquoi ses lapsus sont révélateurs.

Il y a par exemple ses commentaires dont on a beaucoup parlé lors d'une activité de levée de fonds en avril 2008, où il s'est adressé à un petit groupe de partisans dans une maison du quartier huppé de Pacific Heights à San Francisco. Le candidat démocrate était tellement à l'aise en cette compagnie qu'il a baissé sa garde. Tout le monde a pu l'entendre lorsqu'il a donné libre cours à ses préjugés de classe.

Les travailleurs des petites villes de Pennsylvanie où il venait juste de faire campagne, a dit Obama, et de « nombreuses petites villes du Midwest » ont vu les possibilités d'emploi se réduire depuis longtemps. « Celles-ci ont chuté pendant l'administration Clinton et pendant l'administration Bush. Et chaque administration successive a dit que ces communautés allaient se régénérer, ce qu'elles n'ont pas fait. Et il n'est donc pas surprenant que les gens deviennent amers et qu'ils s'accrochent aux fusils, à la religion, à l'antipathie envers les gens qui ne sont pas comme eux, à un sentiment anti-immigrés ou à un sentiment contre le commerce comme une façon d'expliquer leurs frustrations. »

Les travailleurs, voyez-vous, peuvent être « amers », d'intolérants fanatiques des armes à feu, des forcenés de la bible et des chauvins — mais ce n'est pas « surprenant » étant donné que nous sommes si coupés du monde, abattus et démoralisés ! (En fait, n'est-il pas difficile d'imaginer une « petite ville » plus coupée du monde que des sections de San

Francisco ? Ou que le Upper West Side de Manhattan ? Ou que le Hyde Park d'Obama lui-même à Chicago ?)

Une perversion bourgeoise de gains ouvriers

Le fait qu'un nombre croissant des membres de cette couche sociale de l'« élite cognitive » soient aujourd'hui américains africains est quelque chose qui aurait été impossible il y a 30 ans. Cela témoigne de l'expansion de la classe moyenne noire et de l'évolution des attitudes sociales que nous avons déjà discutées. Ce qui a fini par être connu dans la deuxième moitié des années 1960 comme l'action affirmative — c'est-à-dire non seulement le concept d'égalité de traitement sous la loi bourgeoise, pour lequel ont combattu les luttes de masse pour les droits civils et qu'elles ont codifié plus largement, mais des *quotas* explicites et transparents à l'embauche, à l'admission universitaire et à la promotion — voilà ce qui a fait tomber les barrières qui avaient longtemps empêché un grand nombre d'Américains africains de parvenir à un tel statut social. Et ce sont les révoltes urbaines des prolétaires qui sont noirs pendant ces mêmes années — à Harlem, Watts, Chicago, Newark, Détroit et dans de plus petites villes partout dans le pays — et la montée de la conscience et des organisations nationalistes noires au cours de cette même période qui ont convaincu les dirigeants U.S. qu'ils avaient intérêt à concéder quelque chose en plus de l'égalité formelle. Du moins pour un temps, ils ont dû accepter le besoin de quotas.

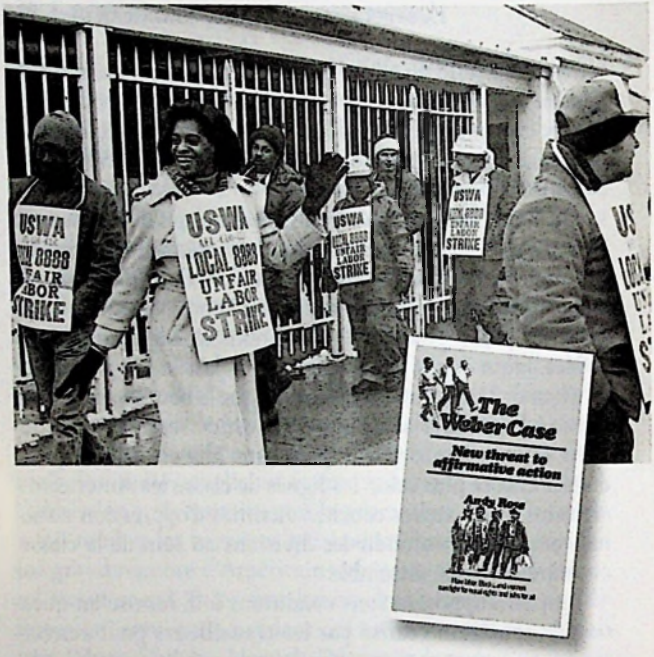
Aujourd'hui, les couches privilégiées dont fait partie Obama sont fières de ne pas tenir compte de la couleur de peau d'une façon qui est nouvelle pour la société bourgeoise aux États-Unis. Le ciment qui les maintient ensemble n'est pas la couleur, mais la classe sociale — ou, pour être plus précis, leur retranchement dans *une certaine section* d'une classe sociale. Peu importe leur origine raciale ou nationale ou leur sexe, pratiquement aucun d'eux ne perçoit l'action

affirmative telle qu'elle a évolué aujourd'hui comme une menace à *leur* position et il n'est pas rare de voir certains d'entre eux qui sont noirs, latinos ou des femmes remarquer que, dans leurs propres cas individuels, *ils* sont arrivés là où *ils* en sont sans l'aide de quotas.

L'action affirmative que les dirigeants capitalistes mettent en oeuvre de façon de plus en plus déformée a été incorporée de manière croissante dans l'avancement de la méritocratie dans la mesure jugée nécessaire par la bourgeoisie pour le maintien et la reproduction de relations sociales bourgeoises stables. Étant donné ce caractère supraclassiste, la principale fonction de l'action affirmative telle que la bourgeoisie en est venue à l'appliquer aux États-Unis est de renforcer les illusions dans la démocratie impérialiste. Elle est utilisée pour diviser encore plus selon les lignes de classe les Américains africains et les autres couches victimes d'oppression nationale et pour approfondir les divisions au sein de la classe ouvrière dans son ensemble.

Tout en s'opposant sans conditions à la remise en question de tout gain réalisé par les travailleurs pour renverser des pratiques racistes et anti-femmes à l'embauche, à la promotion, au licenciement ou à l'admission à l'université, les communistes et les autres travailleurs d'avant-garde ne donnent aucun soutien politique à la façon dont la bourgeoisie a appliqué de plus en plus souvent ce qu'*elle* appelle action affirmative au cours des deux dernières décennies. Le terrain que la classe ouvrière a conquis dans des victoires comme la décision de justice *Weber* en 1979, c'est comme les autres acquis des masses laborieuses [21]. Si la lutte de classe

21. En juin 1979, la Cour suprême a confirmé un accord négocié par les Métallurgistes unis d'Amérique avec l'entreprise Kaiser Aluminum. Afin d'améliorer les qualifications des travailleurs visés par une discrimination de longue date, l'entente a établi un quota réservant aux femmes et aux Noirs la moitié des places dans un nouveau programme



« Ce qui a fini, dit Jack Barnes, par être connu comme l'action affirmative — des quotas explicites et transparents à l'embauche, à l'admission universitaire et à la promotion — a aidé à faire tomber les barrières qui avaient longtemps empêché les Américains africains d'obtenir un traitement égal. Mais si la lutte de classe n'avance pas, ce que la classe ouvrière a conquis dans des victoires comme la décision de justice *Weber* se voit pervertir en programmes fournissant une clé en or à quelques individus pour entrer dans un club fermé mieux placé dans l'échelle des revenus de la société U.S. »

En haut, février 1979. Des grévistes dressent un piquet devant les chantiers maritimes de Newport News en Virginie. La lutte victorieuse pour y faire reconnaître le syndicat des Métallos marque le renforcement de la classe ouvrière et du mouvement syndical dans le Sud et au niveau national à la suite des victoires pour les droits des Noirs. En médaillon, la brochure avec laquelle les travailleurs socialistes ont fait campagne en réponse à l'effort initié par Brian Weber, un employé de la société Kaiser Aluminum, pour faire renverser une mesure d'action affirmative contenue dans l'accord contractuel du syndicat et établissant des quotas pour les Noirs et les femmes dans un programme de formation professionnelle. Beaucoup de syndicats ont défendu ces dispositions et, en juin 1979, la Cour suprême a rejeté les arguments de « discrimination à l'envers » de Weber.

n'avance pas, le fonctionnement même des relations sociales capitalistes pervertira ces gains en les transformant en programmes fournissant une clé en or à quelques individus pour entrer dans un club fermé mieux placé dans l'échelle des revenus de la société U.S.

Avec le chômage qui s'accroît brusquement aujourd'hui et avec le taux de chômage parmi les travailleurs qui sont noirs, plus de 75 pour cent supérieur à celui des travailleurs

---

de formation professionnelle. Le tribunal a rejeté les arguments des avocats de Brian Weber, un travailleur à l'usine de la Kaiser à Gramercy en Louisiane, selon lesquels il avait été exclu illégalement du programme de formation parce qu'il était blanc. Auparavant, même si 39 pour cent des travailleurs de l'usine de Gramercy étaient américains africains, seulement 5 des 273 emplois qualifiés y étaient occupés par des travailleurs noirs et aucun par une femme. À l'époque, les travailleurs socialistes et d'autres ont activement fait campagne à travers le pays et dans le mouvement ouvrier avec la brochure des éditions Pathfinder intitulée *The Weber Case: New Threat to Affirmative Action; How Labor, Blacks, and Women Can Fight for Equal Rights and Jobs for All.* Son prix était de 0,75 $. Voir aussi Jack Barnes, *Le visage changeant de la politique aux États-Unis*, Pathfinder, 1997, 2004, en particulier p. 386-389 et 459-461 du tirage de 2009.

Mais une décennie plus tard, la Cour suprême a commencé à rendre des décisions qui ont de plus en plus limité — selon les mots d'une décision rendue en janvier 1989 (*City of Richmond v. Croson*) — « l'utilisation d'un quota racial inflexible. » À la suite d'une autre décision semblable de la Cour suprême en 1995 (*Adarand Constructors, Inc. v. Peña*), l'administration Clinton a émis un circulaire qui visait à exacerber davantage les divisions entre travailleurs en appelant à éliminer tout programme qui crée « un quota, » des « préférences pour des individus non qualifiés » ou de la « discrimination à rebours » — trois vieux cris de ralliement des adversaires de la décision *Weber* et d'autres victoires antérieures. Bien qu'accordant à la faculté de droit de l'Université du Michigan la possibilité de continuer à prendre des mesures discrétionnaires pour maintenir un « corps étudiant diversifié, » une décision de la Cour suprême en 2003 (*Grutter v. Bollinger*) a tranché en même temps que les « universités ne peuvent établir des quotas pour les membres de certains groupes raciaux ou ethniques ni les placer sur des listes d'admission séparées. »

qui sont blancs, les victoires remportées par la classe ouvrière à travers des décennies de lutte contre les divisions raciales — des divisions qui font partie intégrante des rouages du capitalisme et que les patrons encouragent consciemment afin de nous dresser les uns contre les autres et d'affaiblir le mouvement ouvrier — sont de plus en plus menacées. Aussi longtemps que les relations capitalistes existent, la lutte pour des *quotas* à l'embauche, à la promotion et à l'admission scolaire — c'est-à-dire des objectifs chiffrés ouvertement énoncés ou des listes distinctes pour ceux qui font face à de la discrimination sur la base de leur race ou de leur sexe — vont demeurer un élément indispensable pour forger la solidarité de classe sur la voie conduisant à la lutte révolutionnaire de la classe ouvrière pour prendre le pouvoir d'État, le garder et aider ceux qui luttent partout dans le monde à faire la même chose [22].

22. Dans les premières décennies du vingtième siècle, en réponse à la politique chauvine russe de plus en plus prononcée d'une caste sociale privilégiée montante au sein du gouvernement et de l'appareil du parti de la jeune république soviétique des travailleurs et des paysans, le dirigeant bolchevique V. I. Lénine a expliqué le caractère prolétarien de mesures pour surmonter l'héritage d'oppression nationale dans un État ouvrier. Dans une lettre de décembre 1922 au prochain congrès du Parti communiste, Lénine a écrit que l'internationalisme « du côté de la nation qui opprime ou de la nation dite « grande » (encore qu'elle ne soit grande que par ses violences, grande simplement comme l'est par exemple le gardien de prison), doit-il consister non seulement dans le respect de l'égalité formelle des nations, mais encore dans une inégalité compensant — de la part de la nation qui opprime, de la grande nation — l'inégalité qui se manifeste en pratique dans la vraie vie. Quiconque n'a pas compris cela n'a pas compris non plus ce qu'est l'attitude vraiment prolétarienne à l'égard de la question nationale : celui-là s'en tient, au fond, au point de vue petit-bourgeois et, par suite, ne peut que glisser à chaque instant vers les positions de la bourgeoisie. » « Lettre au congrès, » Lénine, *Œuvres complètes*, tome 36, p. 631.

Du mépris pour les travailleurs qui sont noirs

Ce qui est si instructif quant à l'identification de classe d'Obama — et de ceux de son milieu, peu importe leur race ou leur sexe — ce n'est pas seulement, ni même principalement, sa vision condescendante des travailleurs qui sont blancs. Lorsqu'il s'agit des travailleurs qui sont noirs, l'attitude d'Obama est peut-être encore plus méprisante, si c'est possible.

Prenez par exemple ses remarques à l'occasion de la fête des pères en juin 2008 à l'Église apostolique de Dieu de Chicago, dont l'écrasante majorité des membres est américaine africaine. Une bonne part de la couverture médiatique de cet office religieux a porté sur les remarques du candidat démocrate à propos des pères absents, mais il a dit beaucoup plus que ça. Il a tancé les membres de l'assemblée : Ne « vous contentez pas de rester assis à la maison à regarder « SportsCenter. » [... R]emplacez de temps en temps le jeu vidéo ou la télécommande par un livre. » (En février 2008, encore une fois devant un public largement américain africain, il a sermonné les membres de l'assistance qui nourrissent leurs enfants au petit déjeuner avec du « poulet frit froid de chez Popeye » — contrairement à lui et Michèle, sans doute.)

« Ne vous emballez pas pour une cérémonie de remise des diplômes de huitième année, » a dit Obama dans cette église de Chicago. « Vous êtes *censés* obtenir le certificat de huitième année. » (C'est moins nocif pour les travailleurs et les agriculteurs que de s'emballer pour un diplôme de droit obtenu à Yale ou Harvard, mais ça c'est une autre question.)

Et puis il a ajouté avec dédain : « Nous avons besoin de pères qui comprennent que leur responsabilité ne s'arrête pas à la conception. Cela ne fait pas de vous un père. Ce qui fait de vous un homme, ce n'est pas la capacité d'avoir un enfant. N'importe quel idiot peut faire un enfant. Ça ne fait pas de vous un père. C'est le courage d'élever un enfant qui fait de vous un père. »

Trop de pères, a dit Obama, « ont abandonné leurs responsabilités, se comportant comme des enfants et non comme

des hommes. Et les bases de nos familles en sont plus fragiles. Vous et moi savons à quel point ceci est vrai dans la communauté américaine africaine. »

À donner la chair de poule. C'était entièrement orienté vers les électeurs de l'« Amérique blanche. » Obama tenait les membres individuels des familles noires pour principaux responsables de la qualité de l'enseignement, de l'alimentation et des soins de santé que reçoivent leurs enfants. « Si les pères font leur part, [...] alors notre gouvernement devrait faire l'autre moitié du chemin. » La moitié ! Et seulement « si[23] ».

Les conditions de travail des travailleurs empirent... et convergent

En même temps que la couche sociale de mentalité bourgeoise dont fait partie le quarante-quatrième président des États-Unis a vu ses revenus fortement augmenter depuis

---

23. Le même message condescendant et pétri de préjugés de classe sur la « responsabilité personnelle » était au centre des commentaires d'Obama lors du congrès annuel de l'Association pour l'avancement des gens de couleur (NAACP) en juillet 2009 à New York, six mois après son investiture. Simplement « parce que vous êtes américains africains, » a dit Obama, « que les chances de grandir au milieu du crime et des gangs sont plus élevées » et « que vous vivez dans un quartier pauvre, ce n'est pas une raison pour avoir de mauvaises notes, ce n'est pas une raison pour sécher l'école, ce n'est pas une raison pour laisser tomber votre éducation et abandonner vos études. [...] Pas d'excuse. Pas d'excuse. »

S'adressant aux parents qui sont noirs, Obama a poursuivi : « Vous ne pouvez simplement faire élever vos enfants en sous-traitance. Pour que nos enfants excellent, nous devons accepter notre responsabilité de les aider à apprendre. Ceci veut dire ranger la console de l'Xbox et mettre nos enfants au lit à une heure raisonnable. [... N]os enfants ne peuvent tous aspirer à être [le joueur de basket-ball] LeBron James ou [le rappeur] Lil Wayne. Je veux qu'ils aspirent à être des scientifiques et des ingénieurs, des médecins et des enseignants, pas seulement des dribbleurs et des rappeurs. »

les années 1960, il y a eu une détérioration encore plus brutale pendant cette même période des conditions de vie et de travail d'une majorité croissante du prolétariat de toutes les couleurs de peau.

Le caractère hypocrite et frauduleux des préoccupations d'Obama le jour de la fête des pères sur « les bases de nos familles » qui sont « plus fragiles » est devenu encore plus clair quelques semaines plus tard, lorsqu'il a participé à un forum présidentiel télévisé dans le sud de la Californie à l'Église Saddleback du révérend Rick Warren. Quand Warren lui a demandé quelle était « l'opinion la plus importante que vous défendiez il y a dix ans et que vous rejetez aujourd'hui, » Obama a immédiatement indiqué son appui aujourd'hui à l'abolition en 1996 par l'administration Clinton et le Congrès de l'Aide aux familles avec enfants à charge (AFDC). Obama a dit qu'il « était beaucoup plus préoccupé il y a dix ans par les effets potentiellement désastreux de cette loi quand le président Clinton l'a signée. » Mais aujourd'hui, en août 2008, il était « absolument convaincu » que la « réforme de l'aide sociale » de Clinton devait rester un « pilier de toute politique sociale. »

Quels ont été les résultats de ce « pilier » libéral, avant même la longue contraction du taux de croissance économique et des revenus des travailleurs — la dépression — qui a commencé en 2007 ? Depuis la destruction de « l'assistance sociale telle qu'on la connaît, » ainsi que Clinton a expliqué son objectif de façon si insensible, le nombre de personnes qui reçoivent de l'assistance financière — maintenant gérée par les gouvernements des États sous la supervision du successeur de l'AFDC, l'Assistance temporaire aux familles dans le besoin (TANF) — est tombé au plus bas niveau en 40 ans. Mais loin d'avoir des emplois productifs à de bons salaires, ceux qui ont été rayés de l'AFDC et assez chanceux de trouver un travail quelconque — selon une étude récente, seulement la moitié en 2005 — ont été contraints d'accepter

des emplois faiblement rémunérés, non syndiqués, et sans ou avec peu d'avantages sociaux comme une assurance médicale ou une pension de retraite [24].

En 2005, les revenus de 50 pour cent des anciens bénéficiaires de l'AFDC qui sont noirs et sans emploi avaient *encore* chuté de plus de 30 pour cent sous le seuil de pauvreté officiel du gouvernement fédéral par rapport à ce qu'ils étaient en 1999 — et, encore une fois, c'était bien avant la crise capitaliste croissante d'aujourd'hui. Qui plus est, alors que les allocations en espèces aux femmes prestataires de l'AFDC avaient augmenté pendant les récessions de 1974-1975, 1981-1982 et 1990-1991, à la fin de 2008 elles avaient été *réduites* dans huit des douze États où le chômage avait augmenté le plus pendant les premiers mois de la forte contraction actuelle. Le taux de chômage officiel du gouvernement pour les femmes noires de plus de 20 ans — que nous savons être bien en dessous du taux réel de chômage — a grimpé de 7,8 à 10,5 pour cent rien qu'au cours des douze mois depuis le début de 2008.

Que ce soit le démantèlement de l'AFDC, les coupes dans le financement des régimes de retraite et des soins de santé, la réduction des services de garde pour enfants ou des programmes préscolaires qui manquent déjà cruellement, ou les attaques contre d'autres aspects du salaire social des travailleurs, les coups pleuvent plus durement sur les *femmes* dans la classe ouvrière et encore plus lourdement sur les travailleuses noires et des autres nationalités opprimées. Il n'a pas fallu à la nouvelle administration démocrate plus

---

24. Voir « Welfare Reform in the Mid-2000s: How African American and Hispanic Families in Three Cities Are Faring » d'Andrew Cherlin et al., dans Douglas Massey et Robert J. Sampson, *The Moynihan Report Revisited: Lessons and Reflections after Four Decades*, numéro spécial de *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, janvier 2009.

d'une semaine après la cérémonie d'investiture du 20 janvier 2009 pour signaler que de telles attaques allaient se poursuivre. Un résultat de l'adoption du réactionnaire amendement Hyde en 1976, l'avortement reste depuis la seule procédure médicale pour laquelle les femmes prestataires de Medicaid — aujourd'hui, quelque 12 pour cent de toutes les femmes en âge de procréer — se voient refuser tout financement fédéral. Quelques jours seulement après être entré en fonction, Obama a réussi à faire rejeter une disposition dans le soi-disant plan de relance du Congrès qui aurait élargi l'accès à une aide financière pour des contraceptifs aux femmes dont le revenu, bien que faible, n'en reste pas moins trop élevé pour les rendre éligibles à Medicaid [25].

L'écart *s'est réduit* depuis les années 1960 entre les conditions économiques et sociales des travailleurs qui sont blancs et celles de ceux qui sont noirs. Mais pas parce que les temps

---

25. Lors d'un discours prononcé le 17 mai 2009 à la remise des diplômes de l'université Notre Dame à South Bend en Indiana, Obama a appelé à trouver un « terrain commun » avec les opposants du droit des femmes à l'avortement. Décider d'avoir recours à cette procédure médicale, a-t-il dit, est « une décision déchirante pour toute femme, » comportant à la fois « des dimensions morales et spirituelles. » Adressant ses remarques aux opposants du droit des femmes de choisir l'avortement, le président a dit : « Travaillons ensemble pour réduire le nombre de femmes qui cherchent à obtenir un avortement. »

À peine deux semaines plus tard, un militant de mentalité fasciste et haïssant les droits des femmes est entré dans l'église de la Réforme luthérienne de Wichita au Kansas et y a assassiné le docteur George Tiller. Tiller était l'administrateur et le médecin d'une clinique de Wichita pratiquant des avortements et l'un des rares spécialistes aux États-Unis pratiquant des avortements tardifs. Obama a répondu au meurtre par une déclaration d'à peine deux phrases qui disait : « Qu'importe l'ampleur de nos divergences en tant qu'Américains sur des questions difficiles comme l'avortement » — une fois de plus, l'avortement n'est pas un droit des femmes mais une « question difficile » — « on ne peut les résoudre par des actes de violence haineuse. »

sont devenus meilleurs pour la plupart des Américains africains. La raison, c'est que les salaires et les conditions de vie *ont empiré* pour une majorité croissante de travailleurs de toutes couleurs de peau.

Par exemple, alors que le taux de natalité chez les adolescentes non mariées a fortement augmenté parmi les blanches et les Américaines africaines depuis les années 1960, l'écart entre les jeunes femmes qui sont noires et celles qui sont blanches a chuté d'une proportion de douze à un à une proportion d'environ deux à un aujourd'hui [26].

On a enregistré un déclin comparable des conditions auxquelles font face tous les travailleurs, les Américains africains ayant été le plus durement frappés, dans l'augmentation colossale de la taille de la population carcérale des États-Unis au cours des trois dernières décennies. En 2005, plus de 700 résidents U.S. sur 100000 étaient en prison dans ce pays. Avec seulement 5 pour cent de la population mondiale, les États-Unis détiennent presque 25 pour cent de tous les prisonniers sur terre — plus de 2,2 millions de personnes ! Le plus haut taux d'incarcération de tous les pays dans le monde — oui, de *tous* les pays ! Et si vous additionnez tous ceux qui sont derrière les barreaux, en libération conditionnelle ou en liberté surveillée, le total s'élève à plus de 7 millions de personnes — plus de 3 pour cent de la population adulte aux États-Unis.

La plus grande augmentation a eu lieu parmi les Américains africains. Quelque 577000 Noirs étaient en prison en 2005, une augmentation de 58 pour cent depuis 1990

26. On constate la même tendance dans la hausse du pourcentage des enfants nés hors du mariage. Alors que le pourcentage des enfants américains africains nés de mères non mariées est passé de 24 pour cent en 1965 à 72 pour cent en 2007, la proportion a grimpé de 6 pour cent à 28 pour cent pour les enfants blancs pendant la même période. Le pourcentage d'enfants latinos nés de mères non mariées est passé de 37 pour cent en 1990 à 51 pour cent en 2007.

seulement. Chez les hommes, les Noirs ont huit fois plus de chances que les blancs de se retrouver derrière les barreaux. En tout, quelque 14 pour cent des hommes noirs âgés entre 20 et 30 ans étaient en prison à un moment donné en 2004. Les chiffres explosent lorsque vous ajoutez ceux qui étaient en libération conditionnelle, en liberté surveillée ou qui faisaient des « travaux d'intérêt communautaire. »

En même temps, depuis 1980 le taux d'emprisonnement des hommes blancs âgés entre 20 et 30 ans a triplé. Triplé.

Enchaîner les travailleurs avec la dette

Les travailleurs aux États-Unis, en particulier ceux qui ont les plus bas revenus, sont aussi durement frappés par les conséquences désastreuses du cours qui a poussé la classe dominante au cours du dernier quart de siècle à faire flotter leur taux de profit sur une mer de dette dans laquelle ils nous laissent *nous* noyer. Avec le lent déclin des salaires réels pendant cette période, il est devenu de plus en plus difficile pour les travailleurs de couvrir les coûts des produits de première nécessité sans avoir recours au crédit. Au cours des dernières années, ce processus a atteint un point où nous sommes de plus en plus nombreux à n'avoir plus rien ou presque à la fin du mois pour rembourser les intérêts et le capital des emprunts. Nous ne pouvons tout simplement pas régler les factures.

Comment cette situation est-elle arrivée ? Depuis la fin des années 1960, les capitalistes ont subi des pressions sur leur taux de profit moyen, qui a eu tendance à graduellement baisser. La première récession mondiale depuis les années 1930 a eu lieu en 1974-1975. Devant ce ralentissement de l'accumulation de capital de plus de trois décennies, la classe dirigeante a freiné les dépenses visant à accroître les capacités productives et l'emploi de travailleurs à grande échelle. Afin de contrer cette stagnation, les serviteurs politiques de la classe possédante au pouvoir à la Maison-Blanche et au

Congrès — démocrates aussi bien que républicains — ont accru de concert avec la Réserve fédérale le recours au crédit à une échelle de masse. Ils l'ont fait non seulement en augmentant le montant des fonds prêtés à des niveaux jamais vus jusque-là, mais aussi en propageant largement l'utilisation du crédit au sein de la classe ouvrière, y compris parmi ceux ayant les plus bas revenus. Comme le dit la vieille chanson de Tennessee Ernie Ford, de nombreux travailleurs au cours du dernier siècle et plus devaient « notre âme au magasin de la compagnie. » Mais jamais avant dans l'histoire un tel degré d'endettement a-t-il plongé ses racines enchevêtrées aussi *largement* dans la classe ouvrière qu'au cours des dernières années [27]. Ni aussi abondamment parmi des couches de travailleurs et paysans dans le monde semi-colonial.

Depuis le milieu des années 1980, Washington a non seulement injecté des milliers de milliards de dollars dans les banques, mais il a aussi encouragé dans l'ensemble du système financier impérialiste un niveau d'effet de levier qui ferait rougir Las Vegas. Les dirigeants U.S. sont continuellement intervenus dans les marchés mondiaux pour maintenir les taux d'intérêts à des niveaux historiquement bas [28]. Prises dans leur ensemble, ces mesures ont inondé

---

27. Voir « L'héritage anti-ouvrier des Clinton : les racines de la crise financière mondiale de 2008, » *Nouvelle Internationale*, n° 9 ; ainsi que *Le désordre mondial du capitalisme* de Jack Barnes ; « Le long hiver chaud du capitalisme a commencé, » *Nouvelle Internationale*, n° 7, 2005 ; et « Ce que le krach boursier de 1987 a annoncé, » *Nouvelle Internationale*, n° 5, 1994.

28. Les dirigeants U.S. n'ont pas réussi, ni ne pouvaient réussir, à faire en sorte que le crédit reste bon marché aux États-Unis simplement par le biais des décisions de la Réserve fédérale établissant de faibles taux d'intérêts sur ses propres prêts aux banques U.S., sur les prêts à vue entre banques, etc. Ils sont aussi activement intervenus sur les marchés mondiaux pour maintenir les taux d'intérêts à un bas niveau en

les banques aux États-Unis des fonds qu'il leur fallait prêter pour booster leur taux de profit au-dessus de ceux de leurs compétiteurs dans le monde. Le résultat a été une cascade de « crises de la dette » provoquées par les banques. Parmi les premières cibles de ces dernières se trouvent les petits agriculteurs aux États-Unis et les gouvernements des pays opprimés à travers les Amériques, l'Afrique et l'Asie — qui ont été de plus en plus poussés vers la cessation de paiement et, dans le cas des agriculteurs, à la saisie et à la perte de la terre qu'ils travaillaient.

Ce processus consistant à pousser et à leurrer simultanément des couches grandissantes de travailleurs dans un endettement toujours plus important — dette de cartes de crédit, prêts étudiants, « financement » de voitures, crédit immobilier et « prêts sur la valeur nette des propriétés » — s'est brusquement accéléré dans les années 1990 et les premières années du vingt et unième siècle. Selon les chiffres du gouvernement, la dette totale à la consommation a augmenté de près de 400 pour cent depuis 1985. La dette des cartes de crédit a presque doublé au cours de la seule dernière décennie et ce que les banques et autres institutions financières appellent « défaillances » a bondi de plus d'un tiers depuis 2006 seulement, avec près de 12 pour cent des prêts de cartes de crédit en arriéré de plus de 90 jours au début de 2009. Qui plus est, les travailleurs sont *agressivement* incités à se procurer ces morceaux de plastique à taux d'intérêt élevé : 5 milliards de sollicitations ont été postées aux États-Unis

---

empêchant le prix mondial de l'or d'augmenter (tout en niant le faire). Ils ont encouragé des accords avec le régime stalinien bourgeois de Beijing pour qu'il continue d'acheter d'énormes quantités de bons du Trésor U.S. Et ils ont profité de l'obscène degré de « seigneuriage » de l'impérialisme U.S., c'est-à-dire sa capacité, parce que le dollar est accepté comme « la devise de réserve mondiale, » à simplement *imprimer de l'argent* pour payer la dette U.S. aux capitalistes et gouvernements du monde entier.

en 2001 seulement, environ 50 par ménage. Et elles ne sont pas envoyées à la bourgeoisie !

La dette sur les prêts étudiants, dont il est devenu impossible de s'affranchir même en faisant faillite (elle survit au-delà de la tombe), a plus que doublé depuis 1995. En 2007, près des deux tiers des diplômés universitaires ont quitté l'école criblés de dette — et par-dessus le marché, environ 15 pour cent des parents de diplômés universitaires (selon des statistiques de 2004) avaient eux aussi contracté des dettes. En 2007, le niveau moyen d'endettement des étudiants diplômés qui avaient emprunté pour financer leurs études était supérieur à 22 000 $. Qui plus est, cette moyenne embellit la situation de millions d'étudiants qui obtiennent leurs diplômes avec des dettes encore plus élevées — quelque 10 pour cent devaient plus de 33 000 $ en 2004 — sans mentionner ceux qui poursuivent en médecine, en droit ou dans d'autres études de troisième cycle.

Pendant ce temps, les administrations universitaires — dans les institutions d'État aussi bien que privées — ne se contentent pas d'augmenter le coût des inscriptions, des résidences et des repas (une véritable « bulle »). Il a été démontré qu'un nombre de plus en plus grand d'entre elles se retrouvent — moyennant finance — dans le même lit que les « établissements de prêts étudiants » qui empochent des paiements exorbitants sur les intérêts. Ce genre de travail porte un nom que les administrateurs universitaires prennent ombrage à se faire dire.

Vous vous rappelez de ces publicités à la télé pour des crédits pour l'achat de voitures, il y a à peine un an ? « Pas d'emploi ? Pas de problème ! Mauvais crédit ? Pas de problème ! Pension alimentaire ? Pas de problème ! » Et bien, les défaillances sur le remboursement des crédits voitures ont augmenté de 25 pour cent en 2008 et, chaque mois, de plus en plus de travailleurs perdent leur automobile à l'huissier. *Problème !*

La liste pourrait s'allonger et elle ne comprend même pas la dette massive que les petites entreprises, les sociétés et le gouvernement ont contractée. Pendant le dernier quart de siècle, la dette totale aux États-Unis — privée et publique — a augmenté de plus de 45 000 milliards de dollars, alors que le produit intérieur brut n'a cru que de 11 000 milliards.

Un fort pourcentage de la dette du gouvernement fédéral sert à payer les guerres de Washington — une part qui a monté en flèche depuis que la Maison-Blanche et le Congrès ont lancé leurs assauts sanglants contre les peuples de l'Afghanistan et de l'Irak au début de cette décennie. Ceci inclut non seulement les montants annuels croissants pour les dépenses militaires mais aussi le remboursement des intérêts et du principal aux plus riches porteurs d'obligations sur la dette nationale des guerres passées.

Pendant les 60 dernières années, les familles possédantes des États-Unis n'ont pas eu beaucoup de succès à conserver un soutien populaire à leurs guerres pour continuer à dominer, exploiter et opprimer les peuples du monde. Les guerres contre les peuples de la Corée et du Viêt-nam ont été impopulaires. La classe dirigeante n'a pas réussi à obtenir un appui patriotique soutenu pour la guerre du Golfe de 1990-1991, pour le bombardement et l'intervention en Yougoslavie au cours des années 1990 ou pour les assauts plus récents en Irak, en Afghanistan (sauf immédiatement après le 11 septembre) et aujourd'hui dans les régions frontalières du Pakistan. En l'absence d'une grande vague de ferveur nationaliste pour ces guerres, la classe dirigeante éprouve de plus en plus de difficultés à justifier — sous la bannière du « sacrifice patriotique » — les conséquences inflationnistes inévitables de dépenses militaires colossales.

Dans les années 1960 par exemple, alors qu'augmentait l'opposition populaire générale à la guerre du Viêt-nam, y compris parmi les GI au front, le président démocrate Lyndon Johnson a cherché à créer un écran de fumée autour de

l'effet inflationniste que les dépenses militaires en hausse allaient inévitablement avoir sur le niveau de vie des travailleurs. Pour le faire — tout en entretenant la fiction du financement indolore des « armes » *et* du « beurre » de la « grande société » — Johnson a pris un certain nombre de mesures qui ont *semblé* réduire la taille du budget fédéral. Dans un des plus grands tours de passe-passe, l'administration démocrate a retranché la dette de l'Association fédérale nationale du crédit immobilier — Fannie Mae — du bilan financier du gouvernement en 1968. Elle a simplement déclaré que Fannie Mae n'était plus une agence fédérale et l'a renommée « entreprise parrainée par le gouvernement » (GSE), appartenant à des actionnaires privés et gérée par eux. Deux ans plus tard, en 1970, elle a lancé une deuxième GSE, la Société hypothécaire fédérale de prêts immobiliers ou Freddie Mac — aussi retranchée du bilan financier fédéral.

À partir des années 1980, Fannie Mae et Freddie Mac ont à leur tour fait partie des institutions que les capitalistes ont privilégiées pour enchaîner les travailleurs avec une variété encore plus grande de crédit — emprunts immobiliers, puis « prêts sur la valeur nette de la propriété. » Cette campagne de la classe dominante pour nous faire penser et agir comme des « propriétaires de maison » ayant des intérêts dans le système capitaliste s'est accélérée à un degré étourdissant au cours des dernières décennies. Du coup, la part de la dette du crédit immobilier résidentiel aux États-Unis que détenaient Fannie et Freddie a monté en flèche, passant de 7 pour cent en 1980 à près de 50 pour cent au début de la crise du logement en 2007. Ensemble, elles ont émis environ 75 pour cent des soi-disant titres adossés à des crédits immobiliers [29].

29. Le pourcentage des travailleurs « possédant » plutôt que louant le toit au-dessus de leur tête, toutes couleurs de peau confondues, a commencé à bondir pendant l'expansion capitaliste qui a suivi la deuxième guerre mondiale. Terrorisée par la possibilité d'un retour aux conditions

Par exemple, les administrations Clinton et Bush n'ont cessé toutes les deux d'inciter les travailleurs à s'endetter pour acheter des maisons et des appartements, avec une attention spéciale aux travailleurs qui sont noirs ou latinos. Clinton a donné à Fannie Mae et Freddie Mac le mandat d'accroître leur trafic de ce qu'on appelle aujourd'hui des prêts « à haut risque » en visant les travailleurs, surtout les Noirs. Bush — qui s'était donné pour objectif d'augmenter le nombre des « propriétaires minoritaires, » en particulier chez les Mexicano-Américains, d'au moins 5,5 millions avant 2010 — a déclaré en 2004 en Ohio lors d'une réunion d'entrepreneurs commerciaux spécialisés dans la construction de logements familiaux : « Pour construire une société de propriétaires, nous allons aider encore plus d'Américains à acheter des maisons. Certaines familles sont largement capables de rembourser un crédit immobilier mais n'ont pas l'épargne requise pour faire un versement ou un apport personnel initial. »

La même année, dans un discours prononcé en février devant l'Association nationale des coopératives d'épargne et de crédit, le président d'alors de la Réserve fédéral, Alan Greenspan, a donné sa bénédiction à ce genre de crédit à haut risque. « [B]eaucoup de propriétaires auraient pu épargner des dizaines de milliers de dollars au cours de la

---

de dépression d'avant-guerre et d'une résurgence des luttes ouvrières, la classe dirigeante a adopté le GI Bill [loi des soldats] — non seulement pour aider à financer les études universitaires des anciens combattants autrement sans emploi, mais pour leur offrir des subventions sur les emprunts immobiliers et stimuler la construction de logements. Les crédits du GI Bill ont financé en partie plus de 20 pour cent de toutes les maisons individuelles construites pendant les deux décennies qui ont suivi la guerre. Depuis les années 1950, l'écart de pourcentage entre blancs et Noirs a continué à se réduire lentement mais régulièrement, avec 48 pour cent des ménages noirs « possédant » un logement en 2008 contre environ 75 pour cent des ménages blancs.

dernière décennie s'ils avaient contracté un emprunt immobilier à taux variable plutôt que fixe, » a-t-il dit, ajoutant : « Les consommateurs américains pourraient y gagner si les prêteurs offraient un plus grand nombre de produits hypothécaires alternatifs au crédit immobilier à taux fixe traditionnel. »

Les banques, les « sociétés de financement immobilier » et autres requins des frais de montage hypothécaire se sont montrés plus qu'heureux de profiter de l'occasion de vente, tandis que les grandes banques et les intermédiaires financiers emballaient la dette et la reportaient en toute confiance dans leurs livres de compte comme des « actifs » à effet de levier. Au cours de la dernière décennie, ils ont convaincu beaucoup de travailleurs de s'enchaîner, eux et leurs familles, avec du crédit à « petit » apport personnel ou à petit premier versement (ou même « sans » apport personnel ni premier versement), avec du financement à « taux variable » et d'autres formes d'asservissement à la dette à haut risque. Ils ont sollicité et facilité un grand nombre de ce qu'ils en sont cyniquement venus à appeler des « prêts de menteurs » (autrement dit, le prêteur et l'emprunteur s'échangent mutuellement mensonges et clins d'oeil au moment de remplir les dossiers de crédit hypothécaire, après quoi les débiteurs finissent par se faire écraser alors que les créditeurs s'en sortent comme les bandits qu'ils sont).

« Nous croyons que les emprunteurs à faible revenu » — mot codé pour travailleurs — « vont devenir nos principaux clients à l'aube du vingt et unième siècle, » a crûment et cyniquement déclaré à la presse un cadre de Norwest Mortgage (aujourd'hui fusionné avec Wells Fargo) en 1998.

Pendant l'administration Clinton, entre 1993 et 1997 seulement, le nombre de Noirs qui se sont endetté pour acheter — ou, le plus grand de tous les mensonges, « investir » dans — des maisons et appartements a bondi de façon considérable et le rythme s'est accéléré jusqu'à ce que la

disponibilité du crédit se grippe au début de 2007. Résultat, le nombre des saisies immobilières a brusquement augmenté au cours des dernières années. Depuis 2006 seulement, leur nombre a triplé, pour atteindre un taux de 1,8 pour cent des emprunts immobiliers à l'échelle nationale à la fin de 2008. Les travailleurs — surtout ceux qui ont les plus petites maisons, construites avec les matériaux les moins chers — ont été le plus durement frappés. Une fois de plus, les travailleurs qui sont noirs ou latinos ont subi de manière disproportionnée de durs coups.

Pendant ce temps, l'administration Obama ne fait rien pour aider les travailleurs face à cette crise sociale en expansion, sinon d'encore proposer un autre plan qui « encourage » les banques à « volontairement » renégocier les termes des prêts immobiliers qui ont inévitablement mal tourné. Le résultat en sera que les banques vont prolonger pendant encore un an environ la source de leurs revenus provenant du remboursement des intérêts et du capital, avant de saisir *à ce moment-là* les maisons de ces travailleurs et d'en reprendre possession — des travailleurs qui font face à un chômage galopant et à la baisse de leurs salaires réels [30].

Quel avantage politique général tirent la classe dirigeante U.S. et les deux ailes dominantes du parti du capital, les démocrates et les républicains, à soutenir les banquiers (leurs patrons) en faisant la promotion et en accélérant l'accès à la « propriété » immobilière chez les travailleurs ? Ils comprennent que sous le capitalisme, posséder une maison a aussi

30. Dans un rapport publié en mai 2009, l'agence d'évaluation du crédit Fitch, une des importantes agences de Wall Street, a trouvé, selon une « projection conservatrice, » que moins d'un an après avoir « renégocié » le principal et les intérêts de leur emprunts, de 65 à 75 pour cent des détenteurs de crédit immobilier à haut risque auront encore une fois un retard d'au moins 60 jours dans leurs échéances de remboursement.

un impact conservateur sur les travailleurs et les opprimés. Cela renforce l'illusion que nous aussi, nous « possédons de la propriété. »

Comme Greenspan l'a écrit avec franchise en 2007 pour justifier sa défense antérieure des prêts à « taux variables » : « J'étais conscient que l'assouplissement des conditions du crédit immobilier pour les emprunteurs à haut risque augmentait le risque financier et que les programmes d'aide à l'accession à la propriété faussent le marché. Mais je croyais alors, comme aujourd'hui, que les avantages d'élargir la propriété domiciliaire en valent le risque [*pour la classe dirigeante !* — JB]. La protection des droits de propriété, indispensable à une économie de marché, nécessite une masse critique de propriétaires pour en assurer le soutien politique[31]. »

Posséder une maison lie les travailleurs à de lourds remboursements de l'emprunt hypothécaires et à des dépenses sans fin en temps et en argent pour l'entretenir et la réparer. Cela mine nos habitudes de solidarité de classe en élevant les rapports que nous avons et les problèmes que nous partageons avec les « autres propriétaires » et les « autres contribuables fonciers » au dessus de ceux que nous partageons avec les autres travailleurs.

Cela nous rend moins mobiles. Cela nous rend moins *libres,* comme le disait Engels avec insistance — davantage liés à la terre sur laquelle l'« immobilier » se trouve. Dans sa brochure de 1873 sur *La question du logement,* Engels explique qu'un titre de propriété immobilière (sentimentalement appelé propriété du « chez-soi » par ses partisans bourgeois, qui ajoutent avec un cynisme consommé une touche larmoyante à toute leur nomenclature) est « une entrave » pour les travailleurs dans la société capitaliste. « Procurez-leur des maisons qui leur appartiennent, enchaînez-les à nouveau à

31. Alan Greenspan, *The Age of Turbulence: Adventures in a New World,* New York, Penguin, 2007, p. 233.

la terre, et vous briserez leur force de résistance [...] en cas de grève sérieuse ou de crise industrielle généralisée[32].»

Nous assistons déjà à de tels reculs des temps modernes vers un plus grand asservissement. En mars 2008, moins de gens aux États-Unis avaient déménagé au cours de l'année précédente qu'à aucune autre période depuis 1962, quand la population était 40 pour cent moindre !

Les acquis sociaux de la lutte pour les droits des Noirs

Un des acquis les plus importants de la lutte de masse à direction prolétarienne pour les droits des Noirs dans les années 1950 et 1960 a été l'*extension* significative du salaire social des travailleurs, gagnée comme un sous-produit des batailles ouvrières qui ont bâti les syndicats industriels dans les années 1930. Résultats directs du mouvement qui a fait tomber le système de Jim Crow et des soulèvements urbains qui ont bouleversé le pays et la confiance de la classe dirigeante, les programmes Medicare et Medicaid ont été gagnés en 1965. Et en 1972 — 35 ans après la première loi sur la Sécurité sociale — le programme d'Allocation supplémentaire de revenu de sécurité (SSI) a été mis en place pour les aveugles, les handicapés et les personnes âgées.

La loi sur la Sécurité sociale de 1935 comprenait de faibles suppléments de retraite pour beaucoup de travailleurs, la mise en place au niveau national d'une assurance chômage et d'indemnités pour les travailleurs victimes d'accidents de travail, et une aide aux enfants à charge (versée aux mères éligibles). Il est important de se rappeler que cette législation a été élaborée par l'administration Roosevelt pour servir les besoins du capital en *limitant* autant que possible les concessions. Par exemple, non seulement les allocations de retraite étaient-elles

32. Friedrich Engels, « La question du logement, » Karl Marx et Friedrich Engels, *Oeuvres choisies en trois volumes*, tome II, Moscou, éditions du Progrès, 1970, p. 347.

partiellement financées par un prélèvement sur le salaire des travailleurs (une mesure régressive et anti-ouvrière), mais les sommes minimes qui étaient versées étaient censées ne constituer qu'un menu supplément à ce que les travailleurs pouvaient eux-mêmes épargner pour leurs vieux jours (généralement rien) ou recevoir de leurs fils et filles adultes.

Qui plus est, étant donné que l'espérance de vie en 1935 était inférieure à 62 ans et tout juste sous la barre de 60 ans chez les hommes, les allocations de retraite que le gouvernement s'attendait à verser à partir de 65 ans seraient limitées — en fait, pas un sou dans la grande majorité des cas !

Les allocations de Sécurité sociale n'avaient pas comme objectif de défendre et renforcer la classe ouvrière. Elles ne retournaient aux travailleurs qu'une fraction de la richesse produite par notre travail social. La Sécurité sociale visait à renforcer la responsabilité de la famille petite-bourgeoise pour satisfaire les besoins des jeunes, des personnes âgées, des handicapés et des malades, y compris en renforçant la norme sociale selon laquelle la place des travailleuses avec enfants à charge est à la maison. (Je dis travailleuses parce que les familles bourgeoises ont toujours embauché ou retenu une cohorte de nourrices, de femmes au pair, de tuteurs et même de promeneurs de chien — ces derniers étant les pendants comiques au vingt et unième siècle des anciens employés d'écurie de la bourgeoisie.)

Toutes les sornettes moralisatrices des dirigeants capitalistes et de leurs porte-parole sur la « défense de la famille ouvrière » ne servent qu'à masquer les rapports sociaux bourgeois afin de décharger les riches familles de la classe dirigeante et leurs institutions gouvernementales de toute responsabilité *sociale* pour l'alimentation, l'habillement, l'éducation, les soins de santé, le logement, le transport et plus. C'est la bannière derrière laquelle on impose ces responsabilités aux travailleurs individuels — c'est-à-dire en premier lieu aux femmes.

Ce sont ces rapports de propriété capitalistes qui sont la source d'autant de misère individuelle et « familiale » aujourd'hui. Ce sera seulement lorsque nous, les classes laborieuses, les déracinerons nous-mêmes dans l'action révolutionnaire, que la contrainte économique — le salariat, le « lien de l'argent comptant » — cessera d'être le fondement de toute relation sociale, que de nouveaux rapports humains finiront par émerger. Nous ne pouvons même pas commencer à concevoir ce que seront ces rapports, mais s'il y a une chose dont nous *pouvons* être certains, c'est qu'ils auront peu en commun avec la famille petite-bourgeoise d'aujourd'hui, encore moins avec la famille de possédants de la classe capitaliste [33].

---

33. Contrairement aux affirmations intéressées des idéologues capitalistes, il n'existe pas quelque chose qui s'appelle « famille ouvrière. » Le mot *famille* vient du latin *familia*, qui désignait l'ensemble des esclaves domestiques qui étaient la propriété d'un seul homme. Depuis les origines de la société de classe, la fonction première de la famille a été de préserver la richesse accumulée et la propriété privée de la classe dirigeante — aussi bien bétail, esclaves et domaines que capitaux prenant la forme de terres, de mines et d'usines — et assurer son transfert ordonné d'une génération à l'autre.

Aujourd'hui, l'équivalent de cette institution parmi les masses travailleuses sans propriété (aussi, et d'une manière qui porte à confusion, connue dans la langue de tous les jours comme une « famille ») est issue de la famille petite-bourgeoise de la paysannerie : une unité de production dans laquelle tous les hommes, femmes et enfants de toutes les générations travaillaient sous la domination du père afin de générer ce dont ils avaient besoin pour vivre. La survie des membres individuels de cette unité de production dépendait des contributions mutuelles de tous.

Avec la montée du capitalisme industriel, les paysans ont été dépouillés par la force de leurs terres, ce qui a donné naissance à un prolétariat héréditaire. Les membres de l'ancienne famille paysanne productive, d'abord et avant tout les femmes et les enfants, ont désormais été contraints de vendre individuellement leur force de travail sur le marché à un employeur capitaliste, avec toute la brutalité et les souffrances qui en ont découlé. Dans ce processus, la famille petite-bourgeoise

Les travailleurs ont un intérêt vital non seulement dans la défense du salaire social pour lequel nous nous sommes battus et que nous avons gagné, mais par-dessus tout dans la construction d'un mouvement de masse social et politique de la classe ouvrière *pour étendre ces gains en tant que droits universels pour tous* — pas comme une oeuvre de bienfaisance accordée seulement à ceux capables de démontrer qu'ils en ont besoin. Par notre travail, la classe ouvrière dans ce pays et à travers le monde produit plus de richesses que nécessaires pour fournir éducation, services de santé, logement et retraite à chaque être humain sur la terre, pendant toute sa vie.

---

a été déchirée. Dans *La condition de la classe ouvrière en Angleterre*, publiée en 1845, le jeune Friedrich Engels a décrit avec beaucoup d'éloquence et de compassion les conséquences épouvantables de cette dépossession et prolétarisation alors en train de se produire dans ce pays avant de s'étendre à l'Europe occidentale.

Partout, la classe ouvrière s'est organisée et a lutté pour limiter le degré de cette exploitation en revendiquant une journée de travail plus courte, la limitation du travail des enfants, des salaires plus élevés et une législation régissant les conditions dans les usines. Entre-temps, des armées de réformateurs bourgeois et petits-bourgeois ont entrepris de réimposer aux travailleurs en tant qu'individus, et d'abord et avant tout aux femmes, la responsabilité de reproduire et maintenir la classe ouvrière, y compris ceux qui sont trop jeunes, trop vieux ou trop malades pour vendre leur force de travail. Les complexités concrètes de cette transition historique de la propriété et des relations sociales précapitalistes à la propriété et aux relations sociales capitalistes ont été différentes d'une partie du monde à une autre. Mais la forme moderne de la famille petite-bourgeoise est aujourd'hui aussi universellement reconnaissable pour le travailleur d'usine de Shanghai qu'elle l'est pour son compagnon ou sa compagne de travail de Manchester, Atlanta, Le Caire, Johannesburg ou Mexico.

Pour davantage de discussion sur l'émergence de la famille dans la société de classe, voir *La révolution socialiste et la lutte de libération des femmes* de Mary-Alice Waters, une résolution adoptée par le congrès national du Parti socialiste des travailleurs en août 1979, Pathfinder, 1997.

Aucune de ces questions n'est nouvelle pour les travailleurs qui ont une conscience de classe. Dans le document fondateur du mouvement ouvrier révolutionnaire moderne, le Manifeste communiste, Karl Marx et Friedrich Engels ont reconnu les « sornettes bourgeoises sur la famille et l'éducation, sur le vénérable lien mutuel entre parent et enfant » pour ce qu'elles sont réellement[34]. Celles-ci justifient le rejet de toute responsabilité gouvernementale pour les besoins sociaux des classes laborieuses. Elles sont l'excuse idéologique de la classe capitaliste pour imposer ces obligations aux familles individuelles des travailleurs. Elles sont un prétexte pour maintenir les femmes dans leur statut de deuxième sexe.

Chaque pas vers une politique sociale « centrée sur la famille » au lieu d'un cours prolétarien indépendant pour faire avancer les intérêts historiques des travailleurs, y compris le droit de chaque femme à la liberté de reproduction ;

Chaque pas franchi par de jeunes « doués » de la classe ouvrière vers une « carrière » comme une façon de monter dans l'échelle sociale (et de *sortir* de leur classe) ;

Chaque pas vers des oeuvres de bienfaisance financées par l'État et « basées sur la foi » (et avec la campagne électorale derrière elle, la nouvelle administration suit les traces de Bush sur ce dernier front) au lieu d'une éducation, d'une retraite et de soins de santé garantis par le gouvernement comme *des droits sociaux universels de la classe ouvrière* ;

Chaque pas vers un resserrement du piège de l'esclavage de la dette immobilière (c'est-à-dire la « propriété du chez-soi ») par opposition à un mouvement social révolutionnaire des travailleurs qui exige la nationalisation de la terre et du parc immobilier tout en luttant pour des logements confortables, spacieux et à prix abordables pour tous ;

---

34. Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Manifeste communiste*, Pathfinder, 2009, p. 53.

Chacun de ces pas affaiblit la classe ouvrière et le mouvement ouvrier en même temps qu'il renforce la main de la classe dirigeante, qui cherche à mettre la responsabilité des maux qui s'accélèrent de l'ordre capitaliste mondial sur des sections de notre classe et sur d'autres boucs émissaires.

Chacun de ces pas porte un coup à ce pour quoi les travailleurs, y compris les Noirs, les femmes et ceux qui sont nés à l'étranger, ont lutté et qu'ils ont conquis depuis la guerre civile et la reconstruction radicale, en passant par le mouvement social de masse qui a construit les syndicats industriels, jusqu'aux luttes menées par les Noirs dans les années 1950 et 1960 et au début des années 1970, luttes qui ont planté une épée dans le coeur de Jim Crow et ont fondamentalement transformé les relations sociales aux États-Unis.

TROISIÈME PARTIE

Ce que nous a enseigné la révolution bolchevique

Tout ce qui était nouveau et progressiste est venu de la révolution de 1917

James P. Cannon
1959

La révolution bolchevique d'octobre 1917 en Russie jette une nouvelle base à travers le monde pour les efforts visant à construire des partis prolétariens révolutionnaires. Devant l'exemple de cette révolution, une couche de travailleurs dotés d'un esprit de lutte de classe commence à comprendre, entre autres choses, qu'il est essentiel qu'eux-mêmes mènent un combat sans compromis contre l'oppression nationale dans la lutte visant à conquérir le pouvoir d'État des exploiteurs capitalistes et fonciers. Sous la direction de V. I. Lénine, les bolcheviks ne suivent pas seulement ce cours internationaliste à l'intérieur de l'ancienne prison des nations qu'était l'empire tsariste. À sa fondation en 1919, ils insistent pour placer la lutte contre l'oppression nationale au centre de la stratégie de l'Internationale communiste.

Dans les « Thèses sur les questions nationale et coloniale » dont il rédige l'ébauche pour le deuxième congrès de l'Internationale communiste en 1920, Lénine explique : « [À] la base de toute la politique de l'Internationale Communiste » contre

l'oppression nationale « doit être placé le rapprochement des prolétaires et des masses laborieuses de toutes les nations et de tous les pays pour la lutte révolutionnaire commune en vue de renverser les propriétaires fonciers et la bourgeoisie. Car seul ce rapprochement garantit la victoire sur le capitalisme, sans laquelle la suppression du joug national et de l'inégalité des droits est impossible. »

Une lutte intransigeante, ajoute-t-il, « contre les préjugés nationalistes petits-bourgeois les plus enracinés (qui s'expriment sous toutes les formes possibles, telles que le racisme, le chauvinisme national et l'antisémitisme) acquiert d'autant plus d'importance que devient plus actuel chaque jour le problème de la transformation de la dictature du prolétariat, de nationale (c'est-à-dire existant dans un seul pays et incapable de déterminer une politique mondiale) en internationale (c'est-à-dire la dictature du prolétariat d'au moins plusieurs pays avancés et susceptible d'avoir une influence décisive sur toute la politique mondiale). »

Pour cette raison, souligne Lénine, « tous les partis communistes doivent aider directement les mouvements révolutionnaires des nations dépendantes ou ne bénéficiant pas de l'égalité des droits (par exemple, l'Irlande, les Noirs d'Amérique, etc.) et des colonies [1]. [...] La reconnaissance verbale du principe

1. Dans son article de janvier 1917 « Statistiques et sociologie, » Lénine a écrit : « il convient de considérer [les Noirs aux États-Unis] comme une nation opprimée, puisque l'égalité conquise par la guerre civile de 1861-1865 et garantie par la constitution de la république a été, en fait, restreinte de plus en plus sous de nombreux rapports dans les principales régions peuplées de Noirs (dans le Sud) ; cette restriction est liée au passage du capitalisme progressiste, prémonopoliste, des années soixante, soixante-dix, au capitalisme réactionnaire monopoliste (l'impérialisme) de l'époque moderne, très nettement délimitée en Amérique par la guerre impérialiste (c'est-à-dire provoquée par le partage du butin entre deux pillards) de 1898 entre l'Amérique et l'Espagne. » V. I. Lénine, *Œuvres complètes*, tome 23, p. 303.

de l'internationalisme, auquel on substitue en fait, dans toute la propagande, l'agitation et le travail pratique, le nationalisme et le pacifisme petits-bourgeois, n'est pas seulement le fait constant des partis de la IIe Internationale ; c'est aussi celui de ceux qui l'ont quittée, et même assez souvent de ceux qui s'intitulent maintenant communistes[2]. »

Le jeune mouvement communiste aux États-Unis, dont la plupart des cadres ont rompu avec le Parti socialiste en 1919 pour s'affilier à l'Internationale communiste, ne suit pas au début le cours de Lénine. « Les communistes, » remarque Farrell Dobbs dans *Revolutionary Continuity: Birth of the Communist Movement (1918–1922)*, « ne voyaient qu'une autre forme de réformisme [dans les revendications des Noirs] pour l'égalité économique, politique et sociale. » Beaucoup de cadres « n'arrivaient pas à voir le lien entre les objectifs prolétariens révolutionnaires et les buts et luttes des nationalités opprimées [et ils étaient incapables] de formuler un cours qui à la fois solidarise les communistes avec les aspirations démocratiques de ces masses surexploitées et apporte à leurs luttes un contenu politique révolutionnaire. Aucun effort spécial n'était fait pour recruter des militants au mouvement communiste parmi les Afro-Américains et les autres nationalités opprimées[3]. »

Membre de la direction fondatrice du mouvement communiste aux États-Unis et participant direct de ces premières expériences, James P. Cannon en tire les leçons dans *The First Ten Years of American Communism: Report of a*

---

2. Lénine a écrit la première ébauche des « Thèses sur les questions nationale et coloniale, » que l'on trouve dans ses *Oeuvres complètes*, tome 31, p. 145-152, ainsi que dans *Workers of the World and Oppressed Peoples, Unite! Proceedings and Documents of the Second Congress (1920)*, Pathfinder, p. 313-319 du tirage de 2004.

3. Farrell Dobbs, *Revolutionary Continuity: Birth of the Communist Movement (1919–1922)*, Pathfinder, 1983, p. 123 du tirage de 2009.

Participant, éditions Pathfinder, 1973. Voici de larges extraits de son compte rendu.

[...] comme toutes les organisations radicales de cette période et des années antérieures, les communistes américains ont dû aborder la question noire au début des années 1920 avec comme seul bagage une *théorie* insuffisante, une *attitude* erronée ou insensible et l'adhésion de quelques Noirs ayant des dispositions radicales ou révolutionnaires [4].

Le premier mouvement socialiste, d'où a émergé le Parti communiste, n'a jamais ressenti le besoin d'avoir un programme

4. Quelques-uns des premiers cadres américains africains du Parti communiste avaient été parmi les rares membres noirs du Parti socialiste. D'autres avaient été membres de la Fraternité de sang africaine (African Blood Brotherhood — ABB), fondée en 1919 à Harlem par Cyril Briggs, un immigré de l'île antillaise de Niévès. La Fraternité réclamait l'égalité et les droits électoraux à part entière pour les Noirs dans le Sud, le droit à l'autodéfense contre la violence du Ku Klux Klan et l'organisation des Noirs dans les syndicats. L'ABB se solidarisait avec la Russie soviétique ; condamnait les crimes des puissances coloniales européennes en Afrique ; se faisait le champion de la lutte irlandaise contre la domination britannique ; et dénonçait l'antisémitisme et l'exclusion raciste par Washington des immigrants chinois et japonais. L'ABB a construit des branches à New York, de loin sa plus grande, ainsi qu'à Chicago, Omaha au Nebraska, Tulsa en Oklahoma, dans les régions des mines de charbon de la Virginie occidentale, et ailleurs.

Deux membres du PC qui étaient noirs et aussi membres de la Fraternité de sang africaine ont assisté au quatrième congrès de l'Internationale communiste à Moscou en 1922. Otto Huiswoud était délégué du PC et de l'ABB, et le poète Claude McKay une personnalité invitée. Les dirigeants du Comintern ont demandé à Huiswoud de présider la commission noire. C'est lui qui a présenté aux délégués le rapport de la commission sur les « Thèses sur la question noire, » qui ont été adoptées le 30 novembre. McKay a séjourné six mois à Moscou après le congrès. La presse soviétique a publié la réponse de Léon Trotsky aux questions de McKay sur la place de la lutte contre l'oppression des Noirs dans le combat prolétarien international. On trouve ce texte dans *The First Five Years of the Communist International*, tome 2, Pathfinder, 1953, 1972.

spécial sur la question noire. Il la considérait purement et simplement comme une question économique, une composante de la lutte entre les travailleurs et les capitalistes. On ne pouvait rien faire pour résoudre les problèmes spéciaux de discrimination et d'inégalité de ce côté-ci du socialisme.

[Eugene V.] Debs a représenté le meilleur des premiers socialistes. Il était bien disposé envers toutes les races et complètement exempt de préjugé. Mais la citation suivante, tirée du livre de Ray Ginger, *The Bending Cross*, illustre bien le caractère limité des vues du grand agitateur sur cette question qui est loin d'être simple : « Nous n'avons rien de spécial à offrir au Noir et nous ne pouvons lancer d'appels distincts à toutes les races. Le Parti socialiste est le parti de toute la classe ouvrière, sans distinction de couleur — de la classe ouvrière entière du monde entier. » (Ray Ginger, *The Bending Cross.*) C'était considéré comme une position très avancée à l'époque. Mais elle ne prévoyait aucun appui actif à la revendication spéciale du Noir pour un peu d'égalité ici et maintenant, ou dans un avenir rapproché, sur la voie vers le socialisme[5].

Mais même Debs, avec sa formule générale qui passait à côté du point principal — la question brûlante de la discrimination incessante contre les Noirs partout où ils se tournent — était très supérieur à cet égard, comme pour tous les autres, à Victor Berger [un dirigeant du Parti socialiste de Milwaukee, dans l'État du Wisconsin], un suprématiste blanc déclaré. Voici une déclaration qui résume ses positions, tirée d'un éditorial [de 1902] de Berger dans son journal de Milwaukee, le *Social Democratic Herald* : « Il ne fait aucun doute que les Nègres et les mulâtres constituent une race inférieure. » C'était le « socialisme de Milwaukee » sur la

5. Ray Ginger, *The Bending Cross: A Biography of Eugene Victor Debs*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1949. Voir aussi « On Race Prejudice, » *Eugene V. Debs Speaks*, Pathfinder, 1970.

question noire, telle qu'exposé par son impudent et ignorant dirigeant-patron. Un Noir harcelé et traqué pouvait difficilement diluer ça dans sa bière de Milwaukee, même s'il avait eu une pièce de cinq cents et avait pu trouver un saloon pour blancs où il aurait pu boire un verre de bière... à l'arrière-fond du bar.

Le chauvinisme à visage découvert de Berger n'a jamais été la position officielle du parti. Il y avait d'autres socialistes, comme William English Walling qui défendait les droits égaux pour les Noirs et était l'un des fondateurs de l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur (NAACP) en 1909. Mais ces individus ne constituaient qu'une petite minorité parmi les socialistes et les radicaux avant la première guerre mondiale et la révolution russe.

Les historiens du mouvement, Ira Kipnis et David Shannon, ont amplement documenté l'insuffisance de la politique socialiste traditionnelle sur la question noire[6]. David Shannon a ainsi résumé l'attitude générale et dominante du Parti socialiste envers les Noirs :

« Ils n'étaient pas importants dans le parti. Le parti n'a fait aucun effort spécial pour recruter des membres noirs. Et le parti se désintéressait en général, quand il ne lui était pas franchement hostile, de l'effort des Noirs pour améliorer leur condition dans la société capitaliste américaine. » Et encore : « Le parti considérait que l'unique salut du Noir était le même que l'unique salut du blanc : « le socialisme. »

En attendant, on ne pouvait rien faire sur la question noire en tant que telle et le moins on en parlait, le mieux c'était. Escamotez la question.

Telle était la position traditionnelle que le jeune Parti communiste a héritée du mouvement socialiste qui l'a précédé

---

6. Ira Kipnis, *The American Socialist Movement, 1897–1912*, New York, Columbia University Press, 1952. David Shannon, *The Socialist Party of America: A History*, New York, Macmillan, 1955.

et d'où il était venu. La politique et la pratique du mouvement syndical étaient encore pires. Les IWW n'excluaient personne de leurs rangs pour des raisons de « race, couleur ou croyances. » Mais à de rares exceptions près, les syndicats prédominants de l'AFL étaient des trusts d'emploi blancs comme neige. Ils n'avaient rien de spécial à offrir aux Noirs ; en fait, absolument rien.

•

La différence — et c'était une différence *profonde* — entre le Parti communiste des années 1920 et ses ancêtres socialistes et radicaux s'est manifestée par sa rupture avec cette tradition. Sous l'influence et la pression des Russes au sein du Comintern, les communistes américains des premiers jours ont appris, lentement et douloureusement, à changer d'*attitude* ; à assimiler la nouvelle théorie sur la question noire comme une question *spéciale* concernant des citoyens de deuxième classe doublement exploités, qui requérait un programme de revendications particulières dans le cadre du programme d'ensemble — et de commencer à faire quelque chose à son sujet.

Les résultats des années 1920 ne permettent pas de mesurer la véritable importance de ce changement dans toutes ses dimensions. On doit considérer les dix premières années avant tout comme la période préliminaire de remises en cause et de discussion, et de changements d'attitude et de politique sur la question noire — en préparation d'une activité future dans ce domaine.

Les effets de ce changement et de cette préparation des années 1920 provoqués par l'intervention russe allaient se manifester de façon explosive dans la décennie suivante.

•

Tout ce qui était nouveau et progressiste sur la question noire est venu de Moscou, après la révolution de 1917 et

comme un résultat de la révolution — non seulement pour les communistes américains qui ont répondu directement, mais aussi pour tous les autres préoccupés par la question.

D'eux-mêmes, les communistes américains n'ont jamais conçu quelque chose de nouveau ou différent de la position traditionnelle du radicalisme américain sur la question noire. Comme le montrent les citations précédentes des livres d'histoire d'Ira Kipnis et David Shannon, c'était très faible au niveau de la théorie et encore plus faible au niveau de la pratique. La formule simpliste selon laquelle le problème noir est uniquement économique, un élément du problème capital-travail, n'a jamais emballé les Noirs. Ils savaient que ce n'était pas vrai même s'ils ne le disaient pas. Ils devaient vivre chaque jour et chaque heure avec cette discrimination brutale.

Cette discrimination n'avait rien de subtil ou de caché. Tout le monde savait que le Noir subissait le pire à tout moment, mais presque personne ne s'en souciait ou voulait faire quoi que ce soit pour tenter d'atténuer ou changer cette situation. Représentant 90 pour cent de la population, la majorité blanche de la société américaine, y compris son secteur ouvrier, était imprégnée de préjugés contre le Noir, au Nord comme au Sud. Et le mouvement socialiste reflétait en très grande partie ce préjugé — même si, par égards pour l'idéal de la fraternité humaine, l'attitude socialiste était tempérée et prenait la forme d'une dérobade. La vieille théorie du radicalisme américain s'est avérée en pratique être une recette pour l'inaction sur le front noir et, soit dit en passant, un écran protecteur commode pour les préjugés raciaux latents des radicaux blancs eux-mêmes.

L'intervention russe a changé tout cela et l'a changé de manière radicale et pour le mieux. Même avant la première guerre mondiale et la révolution russe, Lénine et les bolcheviks s'étaient distingués de toutes les autres tendances dans le mouvement socialiste et ouvrier international par leur

préoccupation pour les problèmes des nations opprimées et des minorités nationales et par leur appui actif à leurs luttes pour la liberté, l'indépendance et le droit à l'autodétermination. Les bolcheviks ont donné cet appui à tous les « peuples sans droits égaux, » sincèrement et sérieusement, mais il n'y avait rien de « philanthropique » dans ce soutien. Ils ont aussi compris le grand potentiel révolutionnaire de la condition des peuples et nations opprimés et ils ont vu ces derniers comme des alliés importants de la classe ouvrière internationale dans la lutte révolutionnaire contre le capitalisme.

Avec le prestige de la révolution russe derrière eux, ils ont commencé après novembre 1917 à transmettre cette nouvelle doctrine au mouvement communiste américain, avec un accent particulier sur les Noirs. Les Russes au sein du Comintern s'en sont pris aux communistes américains en exigeant de manière ferme et insistante qu'ils se débarrassent de leurs propres préjugés implicites, qu'ils prêtent attention aux problèmes et griefs particuliers des Noirs américains, qu'ils aillent travailler parmi eux et qu'ils défendent leur cause, y compris parmi les blancs.

Formés dans une tradition différente, les Américains ont pris du temps à assimiler la nouvelle doctrine léniniste. Mais année après année, les Russes ont persisté : ils ont accumulé les arguments et augmenté la pression sur les communistes américains jusqu'à ce que finalement ces derniers comprennent, changent et se mettent sérieusement au travail. Effectué peu à peu au cours des années 1920, ce changement d'attitude des communistes américains a eu une influence profonde dans les années suivantes *sur des cercles beaucoup plus larges.*

•

La rupture du Parti communiste avec la position traditionnelle du radicalisme américain sur la question noire a coïncidé avec de profonds changements parmi les Noirs

eux-mêmes. La migration à grande échelle des régions agricoles du Sud vers les centres industriels du Nord s'est considérablement accélérée pendant la première guerre mondiale et s'est poursuivie au cours des années suivantes [7]. Elle a entraîné une certaine amélioration de leurs conditions de vie comparativement à ce qu'ils avaient connu dans le Sud profond, mais pas assez pour compenser la déception d'être parqués dans des ghettos et toujours soumis à la discrimination de tous les côtés.

Tel qu'il était à ce moment-là, le mouvement noir a soutenu avec patriotisme la première guerre mondiale pour « rendre le monde plus sûr pour la démocratie » ; et 400 000 Noirs ont servi dans les forces armées. Ils sont revenus au pays en espérant recevoir un petit remboursement démocratique, mais n'ont pu trouver grand-chose nulle part. Leur nouvel esprit d'affirmation de soi s'est heurté à un nombre accru de lynchages et à une série d'« émeutes raciales » à travers le pays, au Nord comme au Sud [8].

---

7. En 1910, quelque 90 pour cent des Noirs vivaient dans le Sud. En 1930, ils étaient 79 pour cent, la grande majorité toujours dans les régions rurales et les petites villes. En 2002, environ 55 pour cent des Noirs vivaient dans le Sud, avec moins de 13 pour cent dans les régions rurales.

8. En 1919, avec des millions de soldats démobilisés se faisant concurrence pour des emplois difficiles à trouver, il y a eu des émeutes racistes contre les Américains africains à Chicago et quelque 24 autres villes U.S. — d'Omaha au Nebraska à Knoxville au Tennessee, de Washington dans le district de Columbia à Bogalusa en Louisiane. Il y a eu une brusque augmentation des lynchages à travers le Sud. Deux ans plus tard, les 31 mai et 1er juin 1921, des bandes racistes se sont livrées à une ratonnade contre les Américains africains ; ils ont démoli le quartier noir d'une superficie de 35 rues par 35 rues, détruisant plus de 1 200 maisons et tuant de 100 à 300 personnes selon les estimations. Largement minoritaires, les Noirs, dont beaucoup étaient d'anciens combattants de la première guerre mondiale, se sont organisés pour se défendre le mieux qu'ils ont pu.

Pris dans leur ensemble, ces espoirs et déceptions, ce nouvel esprit d'affirmation de soi et les représailles sauvages ont contribué à l'émergence d'un nouveau mouvement noir en développement. En rupture nette avec la tradition de Booker T. Washington d'accommodement à une position d'infériorité dans le monde de l'homme blanc, une nouvelle génération de Noirs a commencé à exiger l'égalité avec insistance[9]. [...]

9. Booker T. Washington (1856–1915) s'est opposé à toute lutte de masse pour les droits des Noirs. Il lui opposait la perspective d'un accommodement avec Jim Crow tout en oeuvrant pour la formation professionnelle et le progrès individuel.

La question nationale et la voie vers la dictature prolétarienne aux États-Unis

Discussions avec Léon Trotsky
Février 1933 et avril 1939

I. Prinkipo, Turquie

En février 1933, la direction de la Ligue communiste d'Amérique (CLA) — le précurseur du Parti socialiste des travailleurs — demande à Arne Swabeck, secrétaire national de la Ligue à ce moment, de rendre visite à Léon Trotsky pour discuter avec lui le travail du parti afin d'aider à le faire progresser. Parmi les questions clé qu'elle demande à Swabeck de soulever avec Trotsky, il y a l'orientation et l'activité de la CLA dans les luttes pour les droits des Noirs et les efforts du parti pour recruter des travailleurs qui sont noirs.

À l'époque, le dirigeant bolchevique vit en exil forcé à Prinkipo, en Turquie. En mars 1923, V. I. Lénine a subi un accident vasculaire cérébral qui l'a terrassé jusqu'à sa mort en janvier 1924. Au cours des années suivantes, Trotsky a défendu le cours prolétarien de Lénine contre les politiques de plus en plus contre-révolutionnaires — aussi bien dans le Parti communiste soviétique que dans l'Internationale communiste — d'une

couche sociale petite-bourgeoise privilégiée grandissante dans les appareils de l'État, des syndicats et du parti. Joseph Staline en est le principal porte-parole. En 1928, le régime de Staline contraint Trotsky à l'exil en Asie centrale soviétique et, en 1929, il l'expulse de l'Union soviétique. Trotsky avait été chassé du Parti communiste de l'Union soviétique en novembre 1927.

Au cours des mêmes années, dans les partis communistes autour du monde, les partisans des politiques de Staline expulsent les dirigeants et les cadres qui s'organisent pour faire avancer le cours internationaliste de Lénine. Après avoir été chassés du PC aux États-Unis en octobre 1928, James P. Cannon, Swabeck et d'autres produisent en novembre la première édition du journal *The Militant* et le printemps suivant, fondent la Ligue communiste d'Amérique.

Swabeck se rend en Turquie pour y rencontrer Trotsky en 1933 après avoir participé comme délégué de la CLA à une conférence à Paris des organisations engagées à construire le mouvement communiste international sur les fondements posés par la révolution russe et par le Comintern dirigés par Lénine. Un des secrétaires de Trotsky, Pierre Frank assiste aussi aux discussions de Prinkipo. Ce qui suit est la traduction en français d'une transcription de la discussion traduite de l'allemand à l'anglais par Swabeck et publiée la première fois en avril 1933 pour la Ligue communiste d'Amérique dans un bulletin du parti.

La question noire en Amérique

28 février 1933

ARNE SWABECK : Dans la Ligue [communiste] américaine, nous n'avons aucune divergence d'importance notable sur ce point ni n'avons encore formulé un programme. Je présente donc seulement les vues que nous avons développées en général.

Comment devrions-nous regarder la situation du Noir américain : comme une minorité nationale ou comme une minorité raciale ? C'est de la plus grande importance pour notre programme.

Les staliniens maintiennent l'autodétermination des Noirs comme leur slogan principal et revendiquent en outre un État séparé et des droits étatiques pour les Noirs de la Ceinture noire [10]. L'application pratique de cette dernière revendication a révélé beaucoup d'opportunisme.

---

10. En 1928, l'Internationale communiste dirigée par Staline a effectué un virage gauchiste sur cette question parmi d'autres, qu'il a accompagné d'attaques factionnelles et d'assauts physiques contre ses opposants politiques. Ce cours gauchiste s'est poursuivi pendant près de huit ans. Le Comintern a imposé en 1928 le slogan de l'« autodétermination pour la Ceinture noire » au Parti communiste aux États-Unis. Le PC a dit que les Noirs, dans les régions du Sud des États-Unis où ils constituaient une majorité ou une quasi-majorité, étaient une nation opprimée sur ce territoire et avaient le droit à l'autodétermination, y compris à un État séparé. Le PC a préconisé « une république soviétique noire dans le Sud. » Une affiche de la campagne présidentielle du Parti communiste en 1932 a exigé : « Droits égaux pour les Noirs partout ! Autodétermination pour la Ceinture noire. » Et une brochure du PC écrite par James S. Allen et largement diffusée la même année a expliqué : « La Ceinture noire, qui traverse 11 États du Sud, comprend non seulement 195 comtés où les Noirs constituent

« En Russie, explique Léon Trotsky en 1933, les bolcheviks se sont toujours battus pour l'autodétermination des minorités nationales, y compris le droit à la séparation complète. Les travailleurs américains qui disent : « Les Noirs devraient se séparer s'ils le désirent et nous les défendrons contre notre police américaine » — ce sont des révolutionnaires, j'ai confiance en eux. »

En 1932, les candidats présidentiels du Parti communiste font campagne pour une « République soviétique noire » séparée dans les régions du Sud indiquées sur la carte, où les Noirs constituent une majorité ou quasi-majorité. La revendication d'« autodétermination pour la Ceinture noire » ne découle d'aucune lutte menée par des Noirs aux États-Unis ni d'un développement de la conscience politique dans la classe ouvrière. Elle est imposée au PC par l'Internationale communiste que dirige Staline et est une caricature du soutien bolchevique aux droits nationaux.

De l'autre côté, j'admets que dans le travail pratique parmi les Noirs, malgré ses nombreuses erreurs, le parti [communiste stalinien] peut aussi remporter quelques succès[11]. Par exemple

---

plus de 50 pour cent de la population, mais aussi 202 comtés où ils représentent de 35 à 50 pour cent de la population. Ces 397 comtés forment une région continue où les Noirs sont plus de 50 pour cent de la population totale. »

En fait, la « théorie » de la Ceinture noire du Parti communiste était une caricature du soutien de longue date donné par le bolchevisme au droit des nations et nationalités opprimées à l'autodétermination, y compris à la séparation si la majorité d'un peuple opprimé en décide ainsi. Loin de s'appuyer sur les aspirations des Noirs d'aucune région du pays, le slogan de la Ceinture noire des staliniens était bureaucratiquement imposé de Moscou. Il n'avait aucune origine ou assise dans la lutte de classe aux États-Unis ou dans le développement d'une conscience politique parmi les travailleurs, d'abord et avant tout les travailleurs qui étaient noirs.

11. À cette époque, la Ligue communiste d'Amérique fonctionnait toujours comme une faction expulsée du Parti communiste, avec pour orientation de combattre politiquement le cours stalinien de la direction du PC et de chercher à réformer le parti et l'Internationale communiste en organisations révolutionnaires. En janvier 1933, à peine quelques semaines avant la visite de Swabeck à Trotsky, Adolf Hitler, le chef du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, était devenu chancelier de l'Allemagne. En raison du cours gauchiste et factionnel imposé au Parti communiste allemand par la direction stalinienne de Moscou, les nazis avaient été capables de remporter cette victoire capitale sans résistance ouvrière unifiée au cours des années qui ont conduit aux élections de 1933 et au cours des mois qui ont suivi. Ni au sein du PC allemand, ni dans la direction d'aucun autre affilié du Comintern, aucune voix d'importance ne s'est élevée pour s'opposer aux tentatives de camoufler la responsabilité portée par la direction stalinienne dans cette défaite désastreuse pour le prolétariat international. Peu après le triomphe d'Hitler, Trotsky, la direction de la CLA et leurs copenseurs autour du monde ont conclu qu'il n'était plus possible de restaurer un cours révolutionnaire dans le Comintern et ses partis. Ils ont entrepris de construire un nouveau mouvement communiste international et de nouveaux partis.

lors des grèves du textile dans le Sud, au cours desquelles on a en grande partie surmonté les lignes de couleurs [12].

Weisbord, paraît-il, est d'accord avec le slogan pour le droit à l'autodétermination et à des droits étatiques séparés. Il soutient que c'est l'application de la théorie de la révolution permanente pour l'Amérique [13].

Nous partons de la situation concrète. Il y a approximativement 13 millions de Noirs en Amérique. La majorité se trouve dans les États du Sud (Ceinture noire). Dans les États du Nord, les Noirs sont concentrés dans les communautés industrielles en tant que travailleurs d'industrie. Dans le Sud, ce sont surtout des agriculteurs et des métayers [14].

LÉON TROTSKY : Est-ce qu'ils louent à l'État ou à des propriétaires privés ?

SWABECK : À des propriétaires privés, à des agriculteurs blancs et à des propriétaires de plantation. Quelques Noirs possèdent la terre qu'ils labourent.

La population noire du Nord est maintenue à un niveau inférieur [à la population blanche] — économiquement, socialement et culturellement. Dans le Sud, [elle est maintenue] dans les conditions oppressives de Jim Crow. Les Noirs

---

12. Entre 1929 et 1932, quelque 18 000 travailleurs du textile ont mené de nombreuses grèves à travers le Sud. Ces batailles ont été une importante préparation pour la grève nationale du textile de 1934.

13. Pour une discussion de la place de la théorie de la révolution permanente de Trotsky dans la stratégie et l'activité du mouvement ouvrier révolutionnaire au cours du dernier siècle, voir *Leur Trotsky et le nôtre* de Jack Barnes, Pathfinder, 2004.

14. Dans les années 1930, les Noirs constituaient environ 9 pour cent des travailleurs de production du fer et de l'acier aux États-Unis et près de 70 pour cent en Alabama. Près de 10 pour cent des mineurs de charbon aux États-Unis étaient américains africains, ainsi que quelque 17 pour cent des travailleurs dans les abattoirs et les usines de conditionnement de la viande (en ne comptant pas les postes de bouchers qualifiés, qui demeuraient un trust d'emploi blanc).

sont exclus de beaucoup de syndicats importants. Pendant et depuis la guerre, la migration en provenance du Sud a augmenté. Peut-être de quatre à cinq millions de Noirs environ vivent maintenant dans le Nord. La population noire du Nord est massivement prolétarienne, mais la prolétarisation avance aussi dans le Sud.

Aujourd'hui, aucun des États du Sud n'a une majorité noire [15]. Cela souligne l'importante migration vers le Nord. Nous posons ainsi la question : dans un sens politique, les Noirs sont-ils une minorité nationale ou une minorité raciale ?

Les Noirs se sont complètement assimilés et américanisés. Leur vie en Amérique a renversé les traditions du passé, les a modifiées et changées. Nous ne pouvons considérer les Noirs comme une minorité nationale si l'on entend par là avoir leur propre langue distincte. Ils n'ont aucune coutume nationale particulière, ni de culture ni de religion nationale particulière. Ils n'ont pas non plus le moindre intérêt particulier de minorité nationale. En ce sens, il est impossible de parler d'eux comme d'une minorité nationale. C'est donc notre opinion que les Noirs américains sont une minorité raciale dont la situation et les intérêts sont subordonnés aux relations de classe dans le pays et en dépendent.

Pour nous, les Noirs représentent un facteur important dans la lutte de classe, presque un facteur décisif. Ils sont une section importante du prolétariat. Il y a aussi une petite bourgeoisie noire en Amérique, mais elle n'est pas aussi puissante ou influente ni ne joue le même rôle que la petite

15. Au moment du recensement de 1930, le Mississippi avait une population noire légèrement majoritaire (50,2 pour cent). Parmi les onze autres États de l'ancienne Confédération, la Caroline du Sud était en 1930 le seul à avoir une population noire de plus de 40 pour cent (45 pour cent). Selon le recensement U.S. de 1940, quelque 49,3 pour cent de la population du Mississippi était noire.

bourgeoisie et la bourgeoisie parmi les peuples victimes d'oppression nationale (coloniaux).

Le slogan stalinien de l'« autodétermination » s'appuie dans l'ensemble sur une évaluation des Noirs américains comme minorité nationale, qu'il faut gagner comme des alliés. Pour nous, la question se pose : voulons-nous gagner les Noirs comme alliés sur une telle base ? Et qui voulons-nous gagner : le prolétariat noir ou la petite bourgeoisie noire ? Il nous semble que nous allons surtout gagner la petite bourgeoisie avec ce slogan et nous ne pouvons avoir grand intérêt à les gagner comme alliés sur une telle base [16].

Nous comprenons que les agriculteurs et métayers pauvres sont les plus proches alliés du prolétariat, mais nous pensons qu'on peut les gagner en tant que tels principalement sur la base de la lutte de classe. Un compromis sur cette question de principe élèverait les alliés petits-bourgeois au-dessus du prolétariat ainsi que des agriculteurs pauvres. Nous sommes conscients de l'existence d'étapes définies de développement qui exigent des slogans spécifiques. Mais le slogan stalinien nous semble mener directement à la « dictature démocratique du

16. Swabeck exagère l'homogénéité de la direction de la CLA sur cette question. Tout en condamnant l'appel du PC pour une « République soviétique noire dans le Sud, » le projet de plateforme présenté à la conférence de fondation de la CLA à Chicago en mai 1929 affirmait : « La question noire est aussi une question nationale et le parti doit soulever le slogan du droit des Noirs à l'autodétermination. » À la conférence elle-même cependant, des divergences sont apparues sur cette question. Cannon a écrit dans son article sur la conférence paru dans l'édition du 1er juin du *Militant* : « Après une discussion sur la partie en débat de la plateforme portant sur le slogan du droit des Noirs à l'autodétermination, il a été décidé de reporter toute action finale jusqu'à ce qu'on puisse assembler du matériel plus exhaustif sur le sujet et le rendre disponible pour une discussion dans le groupe. » Au moment de la discussion de Swabeck avec Trotsky quatre ans plus tard, la question restait non résolue.

prolétariat et de la paysannerie [17]. » L'unité des travailleurs, noirs et blancs, nous devons la préparer en partant d'une base de classe. Mais ce faisant, il est aussi nécessaire de reconnaître les questions raciales et de mettre de l'avant les slogans raciaux en plus des slogans de classe.

Nous pensons à cet égard que le slogan principal devrait être « égalité sociale, politique et économique pour les Noirs, » accompagné des slogans qui en découlent. Bien entendu, ce slogan est très différent du slogan stalinien de l'autodétermination pour une minorité nationale. Les dirigeants du parti [communiste] soutiennent que c'est le seul slogan qui puisse gagner les travailleurs et agriculteurs noirs. Au début, ils le mettaient de l'avant pour les Noirs à travers tout le pays, mais aujourd'hui [ils ne le font] que pour [les Noirs dans] les États du Sud. Nous pensons que nous ne pouvons gagner les travailleurs noirs que sur une base de classe, tout en avançant aussi les slogans raciaux pour les inévitables étapes intermédiaires de développement. Nous croyons aussi que c'est la meilleure façon de gagner les agriculteurs noirs pauvres comme alliés directs.

Dans l'ensemble, la question des slogans quant à la question noire est le problème d'un programme concret. Comment gagner

17. La dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et de la paysannerie était la formule utilisée par Lénine et les bolcheviks au cours des années conduisant à la révolution russe d'octobre 1917 pour offrir, selon les mots de Lénine, « une définition marxiste du contenu de classe d'une révolution victorieuse » en Russie. Elle attire l'attention sur l'alliance ouvrière et paysanne révolutionnaire qui a été décisive pour remporter cette victoire et a constitué l'assise de classe de la dictature du prolétariat dans la république soviétique à la suite de son triomphe. Entre le milieu des années 1920 et 1930, les staliniens ont éviscéré la formule de son contenu de classe révolutionnaire afin de justifier leur soutien à certaines forces et directions bourgeoises, en Chine et ailleurs dans le monde colonial. Voir *Leur Trotsky et le nôtre* de Jack Barnes, en particulier les pages 86-87, 100-101, 119-123 et 134-135 du tirage de 2009.

les Noirs ? Nous croyons avant tout par des slogans raciaux : égalité avec les blancs et les slogans qui en découlent.

TROTSKY : Le point de vue des camarades américains ne m'apparaît pas entièrement convaincant. Le droit à l'autodétermination est une revendication démocratique. Nos camarades américains opposent la revendication libérale [égalité avec les blancs] à cette revendication démocratique. De plus, cette revendication libérale est compliquée. Je comprends ce que signifie l'égalité politique [une revendication démocratique]. Mais que signifie l'égalité économique et sociale dans la société capitaliste ? S'agit-il d'une revendication adressée à l'opinion publique pour que tous jouissent de la même protection sous les lois ? Mais c'est l'égalité politique. Le slogan « égalité politique, économique et sociale » semble ambigu et est donc faux.

Les Noirs sont une race et non une nation. [Néanmoins] les nations se développent à partir d'un matériel racial dans des conditions définies. Les Noirs en Afrique ne sont pas encore une nation mais ils ont entamé le processus de former une nation. Les Noirs américains ont un niveau culturel plus élevé. Mais puisqu'ils sont sous la pression [raciste] des Américains, ils commencent à s'intéresser au développement des Noirs en Afrique. Le Noir américain développera des dirigeants pour l'Afrique, on peut le dire avec certitude, et ceci en retour influencera le développement de la conscience politique en Amérique.

Bien sûr, nous n'obligeons pas les Noirs à devenir une nation. S'ils en constituent une ou pas dépend de leur conscience, c'est-à-dire de ce qu'ils désirent et de ce pour quoi ils luttent. Nous disons : si c'est ce que veulent les Noirs, alors nous devons lutter contre l'impérialisme jusqu'à la dernière goutte de sang afin qu'ils obtiennent le droit, où et comme il leur plaira, de séparer un coin de terre pour eux-mêmes. Le fait qu'ils ne sont pas une majorité dans aucun État n'a pas d'importance. Ce n'est pas une question d'autorité des États mais de celle des Noirs. La question n'est pas s'il y a

ou s'il y aura des blancs dans les régions en très grande majorité noire. Et nous n'avons pas besoin de nous casser la tête devant la possibilité qu'un jour les blancs soient réprimés par les Noirs. De toute façon, la répression des Noirs les pousse vers l'unité politique et nationale.

Que le slogan de l'« autodétermination » convaincra davantage les petits-bourgeois que les travailleurs, cet argument vaut aussi pour le slogan de l'« égalité ». Il est clair que les éléments noirs qui jouent davantage un rôle public (hommes d'affaires, intellectuels, avocats, etc.) sont plus actifs et réagissent plus vivement contre l'inégalité. Il est possible de dire que la revendication libérale, tout comme la démocratique, attirera en premier lieu la petite bourgeoisie et seulement par la suite les travailleurs.

Si la situation était telle en Amérique que des actions communes avaient lieu qui impliquent des travailleurs blancs et noirs, que la fraternisation de classe était déjà un fait, les arguments de nos camarades auraient peut-être alors une base (je ne dis pas qu'ils seraient justes). Peut-être alors diviserions-nous les travailleurs noirs et blancs si nous commencions à soulever le slogan de l'« autodétermination ».

Mais aujourd'hui, en ce qui a trait aux Noirs, les travailleurs blancs sont les oppresseurs, les crapules, qui persécutent le noir et le jaune, les méprisent et les lynchent. Si les travailleurs noirs s'unissent avec leur propre petite bourgeoisie, c'est parce qu'ils ne se sont pas encore suffisamment développés pour défendre leurs droits fondamentaux. Pour les travailleurs des États du Sud, la revendication libérale pour des droits égaux signifierait sans aucun doute un progrès. Mais la revendication de l'autodétermination, un progrès même plus grand. Cependant, le slogan des « droits égaux » peut plus facilement les tromper (« selon la loi, vous avez cette égalité »).

Quand nous arriverons au point [sur la voie de la lutte de classe de masse] où les Noirs disent : « Nous voulons

l'autonomie, » ils adopteront alors une position hostile envers l'impérialisme américain. À cette étape, les travailleurs seront déjà beaucoup plus déterminés que la petite bourgeoisie. Les travailleurs verront alors que la petite bourgeoisie est incapable de lutter et ne va nulle part. Mais ils verront aussi en même temps que les travailleurs communistes blancs luttent pour leurs revendications et ceci les poussera, les prolétaires noirs, vers le communisme.

Dans un certain sens, Weisbord a raison de dire que l'autodétermination des Noirs fait partie de la question de la révolution permanente en Amérique. Leur réveil, leur revendication d'autonomie et la mobilisation démocratique de leurs forces pousseront les Noirs vers une perspective de classe. La petite bourgeoisie reprendra à son compte la revendication des droits égaux et de l'autodétermination, mais s'avérera absolument incapable dans la lutte. Le prolétariat noir enjambera la petite bourgeoisie en direction de la révolution prolétarienne. C'est peut-être pour lui la voie la plus importante. Pour cette raison, je ne peux voir aucune raison de ne pas mettre de l'avant la revendication de l'autodétermination.

Je ne suis pas certain que les Noirs du Sud ne parlent pas leur propre langue noire. En ce moment, alors qu'ils se font lyncher simplement parce qu'ils sont noirs, ils ont naturellement peur de parler leur langue noire. Mais lorsqu'ils seront libres, leur langue noire renaîtra. Je conseillerais aux camarades américains d'étudier cette question très sérieusement, y compris la langue des États du Sud.

Pour toutes ces raisons, je tends à pencher vers la position du parti [communiste stalinien] sur cette question. Bien sûr, en faisant remarquer que je n'ai jamais étudié cette question et que j'ai procédé ici à partir de considérations générales. Je me base seulement sur les arguments présentés par les camarades américains. Je les trouve insuffisants et je les considère comme une certaine concession au point de vue du chauvinisme américain, ce qui me semble dangereux.

Que pouvons-nous perdre dans cette question si nos revendications vont plus loin que celles des Noirs aujourd'hui ? Nous ne les obligeons pas à se séparer de l'État. Mais ils ont le plein droit à l'autodétermination quand ils le désireront. Et nous les appuierons et les défendrons avec tous les recours à notre disposition pour gagner ce droit, de la même façon que nous défendons tous les peuples opprimés.

SWABECK : J'admets que vous avez présenté de puissants arguments mais je ne suis pas encore entièrement convaincu. Il est possible qu'il existe une langue noire particulière dans les États du Sud, mais en général tous les Noirs américains parlent l'anglais. Ils sont complètement assimilés. Leur religion est celle de l'Église baptiste américaine et la langue dans leurs églises est également l'anglais.

L'égalité économique, nous ne la comprenons pas du tout dans le sens de la loi. Dans le Nord (ainsi bien sûr que dans les États du Sud), les salaires des Noirs sont toujours inférieurs à ceux des travailleurs blancs et généralement leurs journées de travail sont plus longues. C'est, pourrait-on dire, accepté comme naturel. De plus, on attribue aux Noirs le travail le plus désagréable. C'est à cause de ces conditions que nous exigeons l'égalité économique pour les travailleurs noirs.

Nous ne contestons pas le droit des Noirs à l'autodétermination. Ce n'est pas là que se situe notre désaccord avec les staliniens. Mais nous contestons la justesse du slogan de l'autodétermination comme moyen de rallier les masses noires. L'impulsion de la population noire va avant tout en direction de l'égalité dans un sens social, politique et économique.

En ce moment, le parti [le PC stalinien] ne met de l'avant le slogan de l'autodétermination que pour les États du Sud. Bien sûr, on ne peut guère s'attendre à ce que les Noirs des industries du Nord veuillent retourner dans le Sud et il n'y a aucun signe d'un tel désir. Au contraire. Leur revendication non formulée est pour l'égalité sociale, politique et économique en fonction des conditions dans lesquelles ils vivent.

C'est également le cas dans le Sud. C'est pour cela que nous croyons qu'il s'agit là du slogan racial important.

Nous ne considérons pas que les Noirs subissent une oppression nationale dans le même sens que les peuples coloniaux opprimés. Nous pensons que le slogan des staliniens tend à éloigner les Noirs d'une base de classe et à les pousser davantage vers une base de race. C'est la principale raison pour laquelle nous nous y opposons. Nous croyons que le slogan racial tel que nous le présentons mène directement vers la base de classe.

PIERRE FRANK : Existe-t-il en Amérique des mouvements noirs particuliers ?

SWABECK : Oui, plusieurs. Au début, nous avons eu le mouvement de Marcus Garvey, qui avait pour base l'objectif de la migration en Afrique [18]. Il avait un grand nombre de partisans mais a éclaté tel une escroquerie. Il n'en reste plus grande chose maintenant. Il avait pour slogan la création d'une république noire en Afrique. D'autres mouvements noirs ont en général pour assise des revendications d'égalité sociale et politique. C'est le cas par exemple de la Ligue [Association nationale] pour l'avancement des gens de couleur. C'est un grand mouvement racial.

TROTSKY : Je crois aussi qu'il faut garder la revendication des droits égaux et je ne me prononce pas *contre* cette revendication. Elle est progressiste dans la mesure où elle n'a pas encore été réalisée. L'explication du camarade Swabeck quant à la question de l'égalité économique est très importante.

Mais en soi, ceci ne règle pas comme telle la question du sort des Noirs, la question de la nation, etc. Selon les arguments des camarades américains, on pourrait dire par exemple que la Belgique non plus n'a pas de droits en tant que nation. Les Belges sont catholiques et une grande partie

18. Voir le glossaire ainsi que la note 31 de la première partie, p. 83.

d'entre eux parlent français. Que se passerait-il si la France voulait les annexer avec un tel argument ? Les Suisses aussi, en raison de leurs liens historiques, se voient comme une nation malgré leurs différentes langues et religions.

Un critère abstrait n'est pas décisif sur cette question. La conscience historique d'un groupe, ses sentiments, ses impulsions sont de loin plus décisifs. Mais ceux-ci non plus ne sont pas déterminés accidentellement, mais plutôt par la situation et par toutes les circonstances qui l'accompagnent. La question de la religion n'a absolument rien à voir avec cette question d'identité nationale. Le baptisme du Noir est quelque chose de complètement différent du baptisme de Rockefeller [19]. Ce sont deux religions différentes.

L'argument politique pour rejeter la revendication de l'autodétermination est doctrinaire. C'est ce que nous avons toujours entendu en Russie à l'égard de la question de l'autodétermination. L'expérience russe nous a montré que les groupes qui mènent une existence paysanne conservent des particularités — leurs coutumes, leur langue, etc. — et que si l'occasion se présente ces caractéristiques se développent.

Les Noirs ne sont pas encore éveillés et ils ne sont pas encore unis aux travailleurs blancs. Quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent des travailleurs américains sont chauvins. Par rapport aux Noirs, ils sont des bourreaux de la même manière qu'ils le sont par rapport aux Chinois, etc. Il est nécessaire de leur faire comprendre [aux travailleurs blancs] que l'État américain n'est pas leur État et qu'ils n'ont pas à être les gardiens de cet État. Les travailleurs américains

19. Le magnat du pétrole John D. Rockefeller (1839-1937) était un membre et un contributeur financier bien connu de la Convention baptiste du Nord et de ses sociétés et institutions missionnaires. Les plus grandes associations des Églises baptistes à majorité américaine africaine font remonter leurs origines à la Convention baptiste nationale, fondée en 1895.

qui disent : « Les Noirs devraient se séparer s'ils le désirent et nous les défendrons contre notre police américaine » — ce sont des révolutionnaires, j'ai confiance en eux.

Soutenir que le slogan de l'autodétermination éloigne du point de vue de classe est une adaptation à l'idéologie des travailleurs blancs. Le Noir ne peut acquérir un point de vue de classe que lorsque le travailleur blanc est éduqué. Dans l'ensemble, la question du peuple colonial est en première instance une question d'éduquer le travailleur métropolitain.

Le travailleur américain est incroyablement réactionnaire. On peut le voir maintenant dans le fait qu'il n'a même pas encore été gagné à l'idée de l'assurance sociale. Voilà pourquoi les communistes américains sont obligés de mettre de l'avant des revendications de réformes.

Si les Noirs ne revendiquent pas en ce moment l'autodétermination, c'est évidemment pour la même raison que les travailleurs blancs ne mettent pas encore de l'avant le slogan de la dictature du prolétariat. Les Noirs ne se sont pas encore fait à l'idée d'oser prendre pour eux-mêmes un morceau des grands et puissants États[-Unis]. Mais les travailleurs blancs doivent faire la moitié du chemin et leur dire : « Si vous voulez vous séparer, vous aurez notre appui. » Les travailleurs tchèques aussi ne sont venus au communisme qu'en perdant leurs illusions face à leur propre État.

Je crois qu'en raison du retard politique et théorique sans précédent et de la progressivité économique sans précédent en Amérique, l'éveil de la classe ouvrière se fera assez rapidement. La vieille enveloppe idéologique éclatera. Toutes les questions surgiront d'un coup. Et puisque le pays a atteint une telle maturité économique, l'adaptation des niveaux théorique et politique au niveau économique se réalisera très rapidement. Il sera alors possible que les Noirs deviennent la section la plus avancée. Nous avons déjà eu un exemple similaire en Russie. Les Russes étaient les Noirs européens. Il sera tout à fait possible que les Noirs passent en deux pas

gigantesques de l'autodétermination à la dictature du prolétariat, devant la grande masse des travailleurs blancs. Ils seront alors l'avant-garde.

Je suis absolument convaincu qu'ils se battront mieux en tout cas que les travailleurs blancs. Mais ceci ne peut se produire que si le parti communiste mène une lutte sans compromis et sans merci non pas contre les prétendues idées nationales préconçues des Noirs mais contre les énormes préjugés des travailleurs blancs et refuse de leur faire quelque concession que ce soit.

SWABECK : Ainsi vous pensez que le slogan de l'autodétermination sera un moyen de mettre les Noirs en mouvement contre l'impérialisme américain ?

TROTSKY : Naturellement, en taillant leur propre État dans la puissante Amérique et en le faisant avec l'appui des travailleurs blancs, la confiance des Noirs se développera considérablement.

Les réformistes et les révisionnistes ont beaucoup écrit sur le fait que le capitalisme effectue un travail de civilisation en Afrique et que si les peuples de l'Afrique sont laissés à eux-mêmes, ils seront encore plus exploités par les hommes d'affaires, etc. — bien plus qu'en ce moment, alors qu'ils jouissent au moins d'un certain degré de protection légale [20].

---

20. Une référence aux directions sociales-démocrates de collaboration de classe de l'Internationale socialiste et des partis qui lui étaient affiliés autour du monde. Lénine et les bolcheviks avaient rompu en 1917 avec la Deuxième Internationale, ou Internationale socialiste, quand la majorité de ses dirigeants ont soutenu « leurs propres » gouvernements bourgeois dans la première guerre mondiale interimpérialiste. Avant cette rupture, au congrès de l'Internationale socialiste de 1907 à Stuttgart en Allemagne, les bolcheviks ont dirigé l'opposition à une résolution soumise par la commission coloniale qui disait, selon une paraphrase de Lénine, que « le congrès ne condamnait pas le principe de toute politique coloniale qui, en régime socialiste, pourrait jouer un rôle civilisateur. » Soutenue par la majorité des délégués du Parti social-démocrate d'Allemagne, la plus grande organisation de l'Internationale, cette résolution réactionnaire n'a été défaite que par une courte majorité

Prinkipo, Turquie, 1933. Léon Trotsky (debout à gauche), avec dans le sens des aiguilles d'une montre : Arne Swabeck, dirigeant de la Ligue communiste d'Amérique (CLA), et les secrétaires de Trotsky, Pierre Frank, Rudolf Klement et Jean van Heijenoort.

En réponse aux commentaires d'Arne Swabeck sur l'orientation de la CLA vers les luttes pour les droits des Noirs aux États-Unis, Léon Trotsky dit : « Il est tout à fait possible que les Noirs passent en deux pas gigantesques de l'autodétermination à la dictature du prolétariat, devant la grande masse des travailleurs blancs. Ils seront alors l'avant-garde. Je suis absolument convaincu qu'ils se battront mieux en tout cas que les travailleurs blancs. Mais ceci ne peut se produire que si le parti communiste mène une lutte sans compromis et sans merci non pas contre les prétendues idées nationales préconçues des Noirs mais contre les énormes préjugés des travailleurs blancs et refuse de leur faire quelque concession que ce soit. »

Jusqu'à un certain point, cet argument peut être juste. Mais dans ce cas également, il s'agit avant tout de la question des travailleurs européens : sans leur libération [des préjugés impérialistes et du soutien à l'État capitaliste], une véritable libération coloniale n'est pas possible. Si le travailleur blanc joue le rôle d'oppresseur, il ne peut se libérer lui-même, encore moins libérer les peuples coloniaux. Le droit à l'autodétermination des peuples coloniaux peut dans certaines périodes conduire à des résultats différents. Mais en dernière analyse, il conduira à la lutte contre l'impérialisme et à la libération des peuples coloniaux.

Avant la guerre, la social-démocratie autrichienne (en particulier Renner) a aussi posé de manière abstraite la question des minorités nationales. Elle a également soutenu que le slogan de l'autodétermination ne ferait qu'éloigner les travailleurs d'un point de vue de classe et que l'État minoritaire ne pourrait exister de manière indépendante sur le plan économique. Cette façon de poser la question était-elle correcte ou fausse ? Elle était abstraite. Les sociaux-démocrates autrichiens disaient que les minorités nationales n'étaient pas des nations. Qu'en est-il aujourd'hui ? Les morceaux séparés [du vieil empire austro-hongrois] existent [en tant qu'États] — mal certes, mais ils existent.

En Russie, les bolcheviks se sont toujours battus pour l'autodétermination des minorités nationales, y compris le droit à la séparation complète. Mais après avoir obtenu l'autodétermination, ces groupes sont restés dans l'Union soviétique. Si la social-démocratie autrichienne avait appliqué plus tôt une politique correcte sur cette question, elle aurait déclaré aux groupes minoritaires nationaux : « Vous

---

de 128 votes contre 110, avec 10 abstentions. Voir « Le congrès socialiste international de Stuttgart, » Lénine, *Œuvres complètes*, tome 13, p. 74-81. On trouvera un compte rendu du débat dans *Lenin's Struggle for a Revolutionary International: Documents (1907–1916)*, Pathfinder, 1984, p. 27-87 du tirage de 2002.

avez entièrement le droit à l'autodétermination, nous n'avons aucun intérêt à vous garder sous l'emprise de la monarchie des Habsbourg. » Il aurait alors été possible après la révolution de créer une grande fédération du Danube [21].

La dialectique du développement démontre que là où existait un centralisme fort, l'État s'est désintégré et là où l'autodétermination complète a été promulguée, un véritable État a émergé et est resté uni.

La question noire est d'une importance capitale pour l'Amérique. La Ligue doit entreprendre une discussion sérieuse sur cette question, peut-être dans un bulletin interne.

II. Coyoacán, Mexique

Dans une lettre d'avril 1939 au secrétaire national du Parti socialiste des travailleurs, James P. Cannon, Léon Trotsky rapporte avoir récemment eu plusieurs discussions « avec le camarade [C. L. R.] James » et que « les deux plus importantes ont porté sur la question noire. » James est un écrivain né à la Trinidad qui a adhéré au mouvement communiste international en Grande-Bretagne en 1935. Il vit aux États-Unis depuis la fin de 1938 et collabore avec la direction du SWP pour faire avancer le travail du parti dans la lutte contre l'oppression des Noirs.

Ces discussions ont lieu à Coyoacán, une banlieue de Mexico, où vit Trotsky depuis janvier 1937. En raison des pressions exercées par la machine meurtrière du stalinisme international,

---

21. Les Habsbourg étaient la dynastie au pouvoir de l'empire austro-hongrois renversée par le soulèvement révolutionnaire de novembre 1918. En raison du cours contre-révolutionnaire des partis de la social-démocratie en Autriche et dans les composantes de l'ancien empire et de l'inexpérience des jeunes partis communistes, la classe ouvrière a été incapable de conquérir le pouvoir dans aucun de ces pays et de jeter les bases permettant d'aller vers une fédération des républiques socialistes soviétiques du Danube.

des avancées du fascisme, des campagnes des exilés contre-révolutionnaires russes et des positions adoptées par les « démocraties » impérialistes, le dirigeant bolchevique ne peut plus trouver asile nulle part en Europe. À la fin de 1936, le gouvernement de Lázaro Cárdenas lui a ouvert les portes du Mexique.

Un membre de la Ligue communiste d'Amérique à sa fondation en 1929, Charles Curtiss participe aussi aux discussions d'avril 1939 avec Trotsky. Il représente alors au Mexique la Quatrième Internationale, l'organisation internationale que le SWP a aidé à fonder en 1938, et il demeurera un cadre dirigeant du parti jusqu'au début des années 1950. Sol Lankin, un membre du SWP qui est un garde de la résidence de Trotsky, participe aussi aux réunions.

En préparation à la discussion, James avait écrit plusieurs pages de « notes préliminaires, » auxquelles Trotsky et les autres se réfèrent dans les transcriptions publiées ci-dessous. Trotsky exprime un désaccord particulièrement fort avec l'assertion de James selon laquelle obtenir l'autodétermination pour les Noirs aux États-Unis serait réactionnaire.

« L'autodétermination des Noirs américains, écrit James, est (1) économiquement réactionnaire, (2) politiquement fausse parce qu'aucun Noir (sauf les laquais du PC) ne la désire. Pour les Noirs, il s'agit simplement d'une ségrégation à rebours. [...] Le Noir doit être gagné au socialisme. Il n'y a aucune autre façon pour lui de s'en tirer, en Amérique ou ailleurs. Mais il doit être gagné sur la base de sa propre expérience et de sa propre activité. Il n'y a aucune autre façon pour lui d'apprendre, ni d'ailleurs pour aucun autre groupe de travailleurs !

« *S'il veut l'autodétermination*, dit James, aussi réactionnaire soit-elle à tout autres égards, ce sera alors le devoir du parti révolutionnaire de soulever ce slogan. S'il insiste après la révolution pour appliquer ce slogan et former son propre État noir, le parti révolutionnaire devra respecter sa promesse et (d'une manière comparable à son traitement des grandes masses de la paysannerie) patiemment faire confiance au

développement économique et à l'éducation pour atteindre l'intégration. Mais heureusement pour le socialisme, le Noir ne veut pas l'autodétermination [22]. »

La discussion avec Trotsky se déroule en anglais. Décrites par les sténographes comme des « notes approximatives que les participants n'ont pas corrigées, » leurs transcriptions sont publiées dans un bulletin du SWP en juin 1939 en préparation du congrès du parti le mois suivant à New York. Les délégués au congrès de juillet adoptent la résolution « Le droit à l'autodétermination et le Noir aux États-Unis d'Amérique, » dont la ligne et le contenu ont été substantiellement façonnés par les vues exprimées par Trotsky au cours des entretiens [23].

Autodétermination pour les Noirs américains

4 avril 1939

LÉON TROTSKY : Le camarade James propose que nous discutions de la question noire en trois sections et que l'on consacre la première à la question programmatique de l'autodétermination des Noirs.

22. Les « notes préliminaires » de James ont été publiées en juin 1939 dans un bulletin du Parti socialiste des travailleurs.

23. *The Founding of the Socialist Workers Party: Minutes and Resolutions (1938–39)*, Pathfinder, 1982, p. 466-470 du tirage de 2001.

« La politique de l'Internationale communiste dans la lutte contre l'oppression nationale vise à unifier les prolétaires et les masses laborieuses de toutes les nations dans la lutte révolutionnaire pour renverser les propriétaires fonciers et la bourgeoisie. Seule une telle unité garantit la victoire sur le capitalisme, sans laquelle il est impossible d'abolir l'oppression nationale. »

V. I. LÉNINE, 1920

Cuba, avril 1961. Les membres du 134e bataillon de la Milice célèbrent la victoire contre l'invasion organisée par les États-Unis à la baie des Cochons/Playa Girón. La révolution cubaine, dit Jack Barnes, « n'a pas seulement ouvert la voie de la révolution socialiste dans les Amériques. Elle a renouvelé dans l'action avec le cours internationaliste prolétarien projeté pour la première fois par Karl Marx et Friedrich Engels plus d'un siècle auparavant et mis en application par les travailleurs et les paysans en Russie en 1917 sous la direction de V. I. Lénine et du Parti bolchevique. »

Ce que Trotsky nous a expliqué en 1933 et 1939 n'était pas le nationalisme noir, mais ce que la conquête de la dictature du prolétariat ouvre comme possibilité à la lutte des Noirs et des autres travailleurs contre la discrimination et l'oppression.

JACK BARNES, 2006

Page de gauche, en haut. La jeune république soviétique des travailleurs et des paysans reconnaît le droit à l'autodétermination des nations opprimées à l'intérieur de l'ancien empire tsariste. Premier congrès des peuples de l'Orient, Baku, Azerbaïdjan soviétique, septembre 1920. Convoqués par l'Internationale communiste, quelque 2 000 délégués représentant les travailleurs et paysans de plus de 25 peuples d'Asie débattent de la lutte contre la domination impérialiste, l'oppression nationale et l'exploitation capitaliste.

« Même avant la première guerre mondiale et la révolution russe, nous rappelle James P. Cannon, Lénine et les bolcheviks s'étaient distingués de tous les autres dans le mouvement socialiste et ouvrier international par leur préoccupation pour les problèmes des nations opprimées et des minorités nationales. » **Page de gauche, en bas.** Des travailleurs érigent des poteaux électriques dans la campagne russe. **Cette page, en haut.** Années 1920. Classe d'alphabétisation dans le Caucase soviétique. **Au centre.** Russie, décembre 1923. Des travailleuses des chemins de fer suivent un cours de formation professionnelle.

« Après 1917, les Russes dans le Comintern ont exigé des communistes américains qu'ils se débarrassent de leurs préjugés, qu'ils prêtent attention aux problèmes des Noirs américains, qu'ils aillent travailler parmi eux et qu'ils défendent leur cause. »

JAMES P. CANNON, 1959

À gauche. Eugene V. Debs, dirigeant du Parti socialiste U.S., avec des cheminots. « Debs a représenté le meilleur des premiers socialistes, » écrit Cannon. « Mais la déclaration suivante illustre le caractère limité des vues du grand agitateur : « Nous n'avons rien de spécial à offrir au Noir et nous ne pouvons lancer d'appels distincts à toutes les races. Le PS est le parti de toute la classe ouvrière, sans distinction de couleur. » C'était considéré comme une position très avancée à l'époque. »

Page de gauche, en haut. Moscou, novembre 1922. La délégation du parti communiste U.S. au quatrième congrès de l'Internationale communiste comprend Otto Huiswoud, première rangée, à gauche ; Arne Swabeck, deuxième rangée, premier à gauche, assis ; James P. Cannon, debout à l'arrière, quatrième à partir de la gauche. « Tout ce qui était nouveau et progressiste sur la question noire, écrit Cannon, est venu de Moscou après la révolution bolchevique de 1917 et comme un résultat de cette révolution. »

Cette page, en haut. Otto Huiswoud (à gauche) et Claude McKay, un autre membre du PC, au quatrième congrès. Les deux sont aussi membres de la Fraternité de sang africaine, dont beaucoup de dirigeants adhèrent au PC au début des années 1920. Huiswoud présente les « Thèses sur la question noire » adoptées par les délégués.

Au centre. Chicago. Réunion d'organisation du Congrès du travail noir américain, créé en 1925 et dirigé par le PC pour lutter contre la discrimination raciste et pour le droit des Noirs d'adhérer aux syndicats.

« La rupture du nouveau Parti communiste avec toutes les anciennes positions du radicalisme américain sur la question noire a coïncidé avec la grande migration des Noirs depuis les régions agricoles du Sud vers les centres industriels du Nord, que la première guerre mondiale a accélérée et qui s'est poursuivie pendant les années 1920. »

JAMES P. CANNON, 1959

Cette page. Virginie occidentale, 1908. Des mineurs de charbon noirs et blancs travaillent côte à côte, une exception à l'époque. **En médaillon.** Des soldats noirs reviennent de la première guerre mondiale. « Quand 400 000 soldats noirs sont revenus au pays, écrit Cannon, en espérant recevoir un petit remboursement démocratique, leur nouvel esprit d'affirmation de soi s'est heurté à des lynchages et à une série d'« émeutes raciales, » au Nord comme au Sud. »

Cette page, en haut. Tulsa, Oklahoma, 1921. Des foules racistes rasent le quartier noir de la ville. Jusqu'à 300 personnes, estime-t-on, sont tuées. Les Américains africains s'organisent pour se défendre. Beaucoup sont d'anciens combattants de la première guerre mondiale. **En bas.** New York, juillet 1917. Des milliers de personnes participent à une manifestation appelée par l'Association nationale pour l'avancement des gens de couleur pour protester contre un pogrom raciste à East St. Louis en Illinois, alors que les dirigeants U.S. se joignent à la guerre. La banderole cite la Déclaration d'indépendance : « Tous les hommes sont créés égaux » et ajoute : « Si vous êtes d'origine africaine, déchirez ce coin. » Les Noirs sont tenus de déchirer un coin de leur carte d'inscription au service militaire afin d'indiquer qu'ils seront affectés à des unités ségréguées de l'armée U.S.

En 1933, Léon Trotsky a observé qu'il n'y avait pas aux États-Unis « d'actions communes et de fraternisation de classe impliquant des travailleurs blancs et noirs. » Ce fait de la lutte de classe depuis la défaite de la reconstruction radicale avait seulement commencé à lentement changer au cours des luttes des agriculteurs et des travailleurs après la première guerre mondiale.

JACK BARNES, 2006

En haut. Chicago 1919. Des travailleurs d'abattoirs, dont des Noirs et des immigrés polonais, participent à un meeting syndical au cours d'une campagne de syndicalisation. Avec des millions de soldats de retour de la guerre en concurrence pour des emplois difficiles à trouver, des émeutes contre les Noirs à Chicago (et dans 24 autres villes) plus tard dans l'année conduisent à la défaite, parmi d'autres, de cet effort de syndicalisation.

En bas. Vallée centrale, Californie, 1933. Des travailleurs du coton font grève près de Corcoran. Les 1800 grévistes, en majorité des Mexicains, comprennent des agriculteurs dépossédés, noirs et blancs, de l'Oklahoma, de l'Arkansas et du Texas.

C. L. R. JAMES : On a déjà distribué les propositions de base sur la question noire et il est seulement nécessaire ici de traiter de la question de l'autodétermination. Personne ne nie le droit des Noirs à l'autodétermination. La question est de savoir si nous devrions préconiser cette dernière.

En Afrique et dans les Antilles, nous préconisons l'autodétermination parce qu'une grande majorité des gens la veut. En Afrique, la grande masse des gens voient dans l'autodétermination le rétablissement de leur indépendance. Dans les Antilles, où nous avons une population dont l'origine est semblable à celle des Noirs en Amérique, un sentiment national s'est développé. Les Noirs y sont la majorité. Parmi les plus avancés, on entend déjà des idées sur une nation antillaise. Il est très probable que, même si les Noirs s'y voyaient offrir les pleins droits de citoyens de l'empire britannique, ils s'y opposeraient probablement et souhaiteraient devenir entièrement libres et indépendants. Voilà pourquoi, aussi bien en Afrique que dans les Antilles, le Bureau international du service africain prône l'autodétermination [24]. C'est progressiste. C'est un pas dans la bonne direction. Nous affaiblissons l'ennemi. Ceci place les travailleurs dans une position leur permettant de faire de grands progrès vers le socialisme.

En Amérique, la situation est différente. Le Noir veut désespérément être un citoyen américain. Il dit : « Je suis ici depuis le début. J'ai fait tout le travail ici dans les premiers temps. Les Juifs, les Polonais, les Italiens, les Suédois et d'autres viennent ici et ont tous les privilèges. Vous

24. Le Bureau international du service africain était une petite organisation de propagande basée en Grande-Bretagne, qui cherchait à organiser appui et solidarité avec les luttes pour l'indépendance et les luttes ouvrières dans les colonies. Actif dans l'organisation, C. L. R. James cherchait à développer aux États-Unis un soutien au Bureau et à sa revue, l'*International African Opinion*, et à recueillir des fonds pour eux.

En 1933, Léon Trotsky a observé qu'il n'y avait pas aux États-Unis « d'actions communes et de fraternisation de classe impliquant des travailleurs blancs et noirs. » Ce fait de la lutte de classe depuis la défaite de la reconstruction radicale avait seulement commencé à lentement changer au cours des luttes des agriculteurs et des travailleurs après la première guerre mondiale.

JACK BARNES, 2006

En haut. Chicago 1919. Des travailleurs d'abattoirs, dont des Noirs et des immigrés polonais, participent à un meeting syndical au cours d'une campagne de syndicalisation. Avec des millions de soldats de retour de la guerre en concurrence pour des emplois difficiles à trouver, des émeutes contre les Noirs à Chicago (et dans 24 autres villes) plus tard dans l'année conduisent à la défaite, parmi d'autres, de cet effort de syndicalisation.

En bas. Vallée centrale, Californie, 1933. Des travailleurs du coton font grève près de Corcoran. Les 1800 grévistes, en majorité des Mexicains, comprennent des agriculteurs dépossédés, noirs et blancs, de l'Oklahoma, de l'Arkansas et du Texas.

C. L. R. JAMES : On a déjà distribué les propositions de base sur la question noire et il est seulement nécessaire ici de traiter de la question de l'autodétermination. Personne ne nie le droit des Noirs à l'autodétermination. La question est de savoir si nous devrions préconiser cette dernière.

En Afrique et dans les Antilles, nous préconisons l'autodétermination parce qu'une grande majorité des gens la veut. En Afrique, la grande masse des gens voient dans l'autodétermination le rétablissement de leur indépendance. Dans les Antilles, où nous avons une population dont l'origine est semblable à celle des Noirs en Amérique, un sentiment national s'est développé. Les Noirs y sont la majorité. Parmi les plus avancés, on entend déjà des idées sur une nation antillaise. Il est très probable que, même si les Noirs s'y voyaient offrir les pleins droits de citoyens de l'empire britannique, ils s'y opposeraient probablement et souhaiteraient devenir entièrement libres et indépendants. Voilà pourquoi, aussi bien en Afrique que dans les Antilles, le Bureau international du service africain prône l'autodétermination [24]. C'est progressiste. C'est un pas dans la bonne direction. Nous affaiblissons l'ennemi. Ceci place les travailleurs dans une position leur permettant de faire de grands progrès vers le socialisme.

En Amérique, la situation est différente. Le Noir veut désespérément être un citoyen américain. Il dit : « Je suis ici depuis le début. J'ai fait tout le travail ici dans les premiers temps. Les Juifs, les Polonais, les Italiens, les Suédois et d'autres viennent ici et ont tous les privilèges. Vous

24. Le Bureau international du service africain était une petite organisation de propagande basée en Grande-Bretagne, qui cherchait à organiser appui et solidarité avec les luttes pour l'indépendance et les luttes ouvrières dans les colonies. Actif dans l'organisation, C. L. R. James cherchait à développer aux États-Unis un soutien au Bureau et à sa revue, l'*International African Opinion*, et à recueillir des fonds pour eux.

dites que certains des Allemands sont des espions. Jamais je n'espionnerai. Je n'ai personne pour qui espionner. Et pourtant, vous m'excluez de l'armée et m'interdisez les droits des citoyens. »

En Pologne et en Catalogne, il y a une tradition de langue, de littérature et d'histoire qui s'ajoute à l'oppression économique et politique et qui aide à souder la population autour de sa revendication progressiste pour l'autodétermination. En Amérique, ce n'est pas le cas. Examinons certains événements historiques dans le développement du Noir en Amérique.

Marcus Garvey a lancé le slogan de « Retour à l'Afrique. » Mais la plupart des Noirs qui l'ont suivi n'ont pas cru qu'ils allaient vraiment retourner en Afrique. Nous savons que ceux qui l'ont suivi dans les Antilles n'avaient aucune intention de retourner en Afrique. Mais ils étaient heureux de suivre une direction militante. Et il y a le cas de la noire bousculée dans le tramway par une blanche et qui lui a dit : « Attendez seulement que Marcus prenne le pouvoir et vous serez tous traités comme vous le méritez. » De toute évidence, elle ne pensait pas à l'Afrique.

Il y avait cependant cette concentration sur les problèmes des Noirs simplement parce que les travailleurs blancs en 1919 n'étaient pas développés. Il n'y avait aucune organisation politique d'une certaine importance qui appelait les noirs et les blancs à s'unir. Les Noirs revenaient tout juste de la guerre. Combatifs et sans offre d'assistance, ils se sont naturellement concentrés sur leurs propres affaires.

Mais en outre, nous devons noter qu'à Chicago, où une émeute raciale a eu lieu, ce sont les employeurs qui ont délibérément provoqué l'émeute. Quelque temps avant qu'elle n'éclate, les travailleurs noirs et blancs des abattoirs avaient fait grève et défilé dans le quartier noir de Chicago où la population noire a acclamé les blancs de la même manière

qu'elle a acclamé les noirs. Pour les capitalistes, c'était quelque chose de très dangereux et ils ont entrepris de créer des frictions raciales. À un certain moment, des voitures remplies de blancs ont traversé le quartier noir à toute vitesse en tirant sur tous les gens qu'ils voyaient. La presse capitaliste a monté les différends en épingle et a ainsi préparé le terrain et initié les émeutes qui ont eu lieu pour diviser la population et pousser le Noir à se replier à nouveau sur lui-même [25].

Pendant la période de la crise [la dépression des années 1930], il y a eu une renaissance de ces mouvements nationalistes. Il y a eu un mouvement pour le quarante-neuvième État et le mouvement centré sur le Libéria se développait. Ces mouvements ont pris d'assez grandes proportions, au moins jusqu'en 1934 [26].

---

25. Au cours de l'« émeute raciale » de Chicago en 1919, quelque 38 personnes ont été tuées et 537 blessées. Plus de 60 pour cent des morts et des blessés étaient noirs. Un millier de personnes, pour la plupart américaines africaines, sont restés sans logement. Les Américains africains constituaient environ 4 pour cent de la population de la ville à l'époque. En juin 1917, au début d'une campagne visant à syndiquer les travailleurs des abattoirs et des usines de conditionnement de la viande à Chicago, un dirigeant du Syndicat amalgamé des coupeurs de viande et des travailleurs de boucherie (Amalgated Meat Cutters and Butcher Workmen) et du Conseil du travail des parcs à bestiaux (Stockyards Labor Council), John Kikulski, a déclaré : « Polonais, Irlandais, Lituaniens et en fait toutes les races, couleurs, croyances et nationalités seront incluses. » Mais au lendemain de l'émeute de 1919, la campagne de syndicalisation a été défaite.

26. L'avocat et homme d'affaire Oscar C. Brown a initié le Mouvement national pour l'établissement du quarante-neuvième État au milieu des années 1930 à Chicago. Ce mouvement faisait la promotion de l'autodétermination par le biais de l'établissement d'un État noir faisant partie des États-Unis, qui comptaient 48 États à l'époque. Il a reçu peu d'appui. Le Libéria était l'une des destinations proposées par le mouvement « Retour à l'Afrique » que soutenaient Garvey et d'autres.

Puis en 1936, il y a eu l'organisation du CIO. John L. Lewis a nommé un département noir particulier[27]. Le New Deal a fait des avances aux Noirs. Noirs et blancs ont combattu ensemble dans diverses luttes. Ces mouvements nationalistes ont eu tendance à disparaître à mesure que le Noir voyait l'occasion de lutter [ensemble] avec les travailleurs organisés et en retirer quelque chose.

Le danger que nous courons en préconisant et en injectant une politique d'autodétermination, c'est que c'est la façon la plus sûre de diviser et de confondre les travailleurs dans le Sud. Les travailleurs blancs ont des siècles de préjugés à surmonter. Mais en ce moment, beaucoup d'entre eux travaillent avec les Noirs dans le syndicat des métayers du Sud[28]. Avec la montée de la lutte, il y a toutes les possibilités qu'ils puissent surmonter leurs préjugés historiques.

Mais que nous proposions que le Noir ait cet État noir pour lui-même, c'est trop demander des travailleurs blancs, en particulier quand le Noir lui-même ne met pas cette revendication de l'avant. Les mots d'ordre d'abolition des dettes, de confiscation des grandes propriétés, etc., sont bien suffisants pour amener les deux à lutter ensemble et, sur la base d'une lutte économique, à mener un combat unifié pour l'abolition de la discrimination sociale.

Je propose donc concrètement : (1) Que nous appuyions le droit à l'autodétermination. (2) Si une revendication quelconque se développe parmi les Noirs pour le droit à l'autodétermination, nous devrions l'appuyer. (3) Nous ne faisons

---

27. Congrès des syndicats industriels (CIO) et John L. Lewis : voir le glossaire.

28. Fondé en Alabama en 1931, le Syndicat des métayers (Share Croppers Union) était dirigé par des forces à l'intérieur et autour du Parti communiste stalinien. Établi en 1934 en Arkansas, le Syndicat des fermiers à bail du Sud (Southern Tenant Farmers Union) était dirigé par des membres du Parti socialiste.

rien de spécial pour soulever cette revendication et ériger une barrière inutile entre nous et le socialisme. (4) Il faut étudier ces mouvements — celui dirigé par Marcus Garvey, le mouvement pour le quarante-neuvième État, le mouvement centré sur le Libéria. Trouver quels groupes de la population les appuient et sur cette base évaluer dans quelle mesure les Noirs revendiquent l'autodétermination.

CHARLES CURTISS : Il me semble qu'on peut diviser le problème en plusieurs volets.

Sur la question de l'autodétermination, je pense qu'il est clair que, même si nous sommes pour l'autodétermination y compris jusqu'au point de l'indépendance, ça ne signifie pas nécessairement que nous favorisons l'indépendance. Ce que nous soutenons, c'est que dans certains cas, dans certaines localités, ils ont le droit de décider eux-mêmes s'ils doivent être indépendants ou non, ou quels arrangements gouvernementaux particuliers ils devraient avoir avec la majorité du pays.

Sur la question de dire que l'autodétermination est nécessairement réactionnaire : je pense que c'est un peu tiré par les cheveux. L'autodétermination pour divers pays et groupes ne s'oppose pas à un futur monde socialiste. Je pense que la question a été traitée dans une polémique entre Lénine et Piatakov du point de vue de la Russie — de l'autodétermination des divers peuples de Russie tout en construisant un pays unifié [29]. Il n'y a pas nécessairement de contradictions entre les deux. La société socialiste ne se construira pas par un peuple subjugué, mais par un peuple libre. Ce qui détermine le caractère réactionnaire ou pro-

29. La polémique de Lénine contre le bolchevique I. L. Piatakov (P. Kievski) qui s'opposait au droit à l'autodétermination est publiée dans les *Oeuvres complètes* de Lénine, tome 23, p. 20-26 et dans *Lenin's Struggle for a Revolutionary International: Documents (1907–1916)*, p. 491-497.

gressiste de l'autodétermination, c'est si celle-ci fait avancer ou non la révolution sociale. C'est là le critère.

Quant au point qui a été fait, que nous ne devrions pas préconiser quelque chose si les masses n'en veulent pas, ce n'est pas correct. Nous ne préconisons pas des choses simplement parce que les masses les veulent. La question fondamentale du socialisme entrerait dans cette catégorie. Aux États-Unis, seul un petit pourcentage des gens veulent le socialisme et pourtant nous le préconisons. Ils peuvent vouloir la guerre, mais nous nous y opposons. Les questions que nous devons résoudre sont les suivantes. Favorisera-t-elle la destruction de l'impérialisme américain ? Si un tel mouvement voit le jour, les gens en voudront-ils quand la situation se développera ?

Je suppose que ces mouvements nationalistes dont vous [James] parlez ont mené leurs activités pendant des années et que dans chaque cas une poignée de personnes ont mené la lutte. Mais au moment d'une crise sociale, les masses se sont ralliées à ces mouvements. La même chose pourrait se produire en relation avec l'autodétermination des Noirs.

Il me semble que la soi-disant Ceinture noire est une section surexploitée de l'économie américaine. Elle a toutes les caractéristiques d'une région subjuguée d'un empire. Elle en a toute la pauvreté extrême et l'inégalité politique. Elle a la même structure financière — Wall Street exploite les éléments petits-bourgeois [qui] à leur tour [exploitent] les travailleurs pauvres. Elle représente simplement un champ d'investissement et une source de profits. Elle a les caractéristiques d'une région d'un empire colonial. C'est aussi essentiellement une question régionale, parce que les blancs ont aussi été contraints de réagir contre le capital financier.

Il serait aussi intéressant d'étudier le possible développement futur de la question noire. Nous avons vu que lorsque les Noirs ont été amenés dans le Sud, ils y sont restés pendant de nombreuses décennies. Quand la guerre a éclaté, beaucoup ont

émigré vers le Nord et y ont formé une partie du prolétariat. Cette tendance ne peut plus se poursuivre. Le capitalisme ne se développe plus comme il le faisait avant. De fait, pendant la dépression, beaucoup d'entre eux sont retournés à la ferme. Il est possible qu'au lieu d'une tendance à émigrer, il y ait maintenant une tendance pour le Noir à rester dans le Sud.

Et il y a d'autres facteurs : la question de la machine à cueillir le coton, qui signifie que les travailleurs perdront leurs emplois par milliers.

Pour revenir à la question de l'autodétermination. Il est possible qu'au milieu de la crise sociale le radicalisme se manifeste à deux niveaux : en même temps que la lutte pour l'égalité économique et sociale, peut apparaître la revendication du contrôle de leur propre État. Même en Russie, quand les bolcheviks ont pris le pouvoir, les Polonais n'étaient pas convaincus que cela signifiait la fin de leur oppression. Ils ont exigé le droit de contrôler leur propre destin à leur manière. Un tel développement est possible dans le Sud.

Les autres questions sont importantes, mais je ne crois pas qu'elles soient fondamentales — qu'une nation doive avoir sa propre langue, culture et tradition. Dans une certaine mesure, ils développent une culture qui leur est propre. Dans n'importe quelle bibliothèque publique, on peut trouver des livres — romans, anthologies, etc. — où s'exprime un nouveau sentiment racial.

Du point de vue des États-Unis maintenant, le retrait de la Ceinture noire signifie l'affaiblissement de l'impérialisme américain par le retrait d'un grand champ d'investissement. C'est un coup en faveur de la classe ouvrière américaine.

Il me semble que l'autodétermination ne s'oppose pas à la lutte pour l'égalité sociale, politique et économique. Dans le Nord, cette lutte est immédiate et sa nécessité aiguë. Dans le Nord, le mot d'ordre d'égalité économique et politique est un mot d'ordre agitatoire — une question immédiate. Sur le plan pratique, personne ne suggère que nous lancions la

revendication de l'autodétermination comme une revendication agitatoire, mais comme une question programmatique qui pourrait devenir agitatoire dans le futur.

Il y a un autre facteur, qu'on pourrait qualifier de psychologique. Si les Noirs pensent qu'il s'agit d'une tentative de les ségréguer, il vaudrait mieux alors ne pas l'utiliser jusqu'à ce qu'ils soient convaincus que ce n'est pas le cas.

TROTSKY : Je ne comprends pas tout à fait ce que propose le camarade James : que nous éliminions de notre programme le mot d'ordre d'autodétermination pour les Noirs ou bien que nous ne disions pas que nous sommes prêts à faire tout ce qui est possible pour l'autodétermination des Noirs s'ils le veulent eux-mêmes ?

C'est une question pour le parti dans son ensemble, si nous l'éliminons ou pas. Nous sommes prêts à les aider s'ils le désirent. En tant que parti, nous pouvons rester absolument neutres sur ceci [s'il faut ou pas chercher à former un État séparé].

Nous ne pouvons dire que ce sera réactionnaire. Ce *n'est pas* réactionnaire.

Nous ne pouvons leur dire de former un État parce que cela affaiblirait l'impérialisme et que ce serait bon pour nous, les travailleurs blancs. Ce serait à l'encontre même de l'internationalisme.

Nous ne pouvons leur dire : « Restez ici, même au prix du progrès économique. »

Nous pouvons dire : « C'est à vous de décider. Si vous souhaitez prendre une partie du pays, c'est bien, mais nous ne voulons pas prendre la décision pour vous. »

Je crois que les différences entre les Antilles, la Catalogne, la Pologne et la situation des Noirs aux États-Unis ne sont pas décisives. Rosa Luxembourg était contre l'autodétermination pour la Pologne [30]. Elle croyait que c'était

30. Rosa Luxembourg présente ses vues sur l'autodétermination dans son article de 1915 « La crise de la social-démocratie, » aussi connu

réactionnaire et invraisemblable, aussi invraisemblable que d'exiger le droit de voler. Ceci montre qu'elle n'avait pas l'imagination historique nécessaire dans ce cas. Pour leurs propres raisons, les propriétaires terriens et les représentants de la classe dirigeante polonaise s'opposaient aussi à l'autodétermination.

Le camarade James a utilisé trois verbes : « appuyer », « préconiser » et « injecter » l'idée de l'autodétermination. Je ne propose pas que le parti préconise, je ne propose pas qu'il injecte, mais seulement qu'il proclame notre obligation d'appuyer la lutte pour l'autodétermination si les Noirs eux-mêmes la veulent. Il ne s'agit pas de nos camarades noirs. Il s'agit de 13 ou 14 millions de Noirs. La majorité d'entre eux sont très arriérés. Ils ne sont pas très clairs sur ce qu'ils veulent maintenant et nous devons leur donner crédit pour l'avenir. Ils décideront à ce moment-là.

Ce que vous avez dit sur le mouvement de Marcus Garvey est intéressant — mais cela prouve que nous devons être prudents et ouverts et ne pas nous baser sur le statu quo. La noire qui a dit à la blanche : « Attendez que Marcus prenne le pouvoir, nous saurons alors comment vous traiter » exprimait simplement son désir d'avoir son propre État.

Les Noirs américains se sont rassemblés sous la bannière du mouvement du « Retour à l'Afrique » parce que celui-ci semblait être une possible réalisation de leur désir d'avoir leur propre pays. Ils ne voulaient pas en fait retourner en Afrique. C'était l'expression d'un désir mystique pour un pays où ils seraient libres de la domination des blancs et où ils pourraient contrôler leur propre destinée. C'était aussi un souhait pour l'autodétermination. Certains l'ont

---

comme la brochure de Junius. On trouve cet article sous le titre de « The Crisis in the German Social-Democracy » dans le recueil en anglais *Rosa Luxemburg Speaks*, Pathfinder, 1970.

autrefois exprimé sous une forme religieuse. Maintenant, cela prend la forme d'un rêve pour un État indépendant. Ici aux États-Unis, les blancs sont si puissants, si cruels et si riches que le pauvre métayer noir ne dit pas, même à lui-même, qu'il prendra une partie de ce pays pour lui-même. Marcus Garvey en parlait avec passion, que tout était beau et que tout serait merveilleux [en Afrique]. N'importe quel psychanalyste dira que la vraie signification de ce rêve était de posséder leur propre pays. Ce n'est pas un argument en faveur d'injecter l'idée. Ce n'est qu'un argument nous permettant d'entrevoir la possibilité qu'ils donnent à leur rêve une forme plus concrète.

Si le Japon envahit les États-Unis et que les Noirs sont appelés à combattre — ils se sentiront peut-être menacés d'abord d'un côté puis de l'autre et, une fois éveillés, ils diront peut-être : « Nous n'avons rien à faire avec aucun d'entre vous. Nous aurons notre propre État. »

Mais l'État noir pourrait s'intégrer à une fédération. Si les Noirs américains réussissent à créer leur propre État, je suis certain qu'après quelques années de satisfaction et de fierté d'être indépendants, ils sentiront le besoin d'entrer dans une fédération. Même si la Catalogne, qui est une province très industrialisée et très développée, avait réalisé son indépendance, ça n'aurait été qu'un pas vers la fédération.

Il n'y a rien que les Juifs en Allemagne et en Autriche ne souhaitaient plus ardemment que d'être les meilleurs chauvins allemands. Le plus misérable d'entre eux était le social-démocrate Austerlitz, le directeur de l'*Arbeiter-Zeitung*. Mais maintenant, avec la tournure des événements, Hitler ne leur permet pas d'être des chauvins allemands. Maintenant, beaucoup d'entre eux sont devenus des sionistes et sont des nationalistes palestiniens et des anti-allemands. J'ai récemment vu la photo répugnante d'un acteur juif qui s'est agenouillé en arrivant en Amérique pour embrasser le sol

des États-Unis. Les fascistes leur donneront alors quelques coups de poing aux États-Unis et ils iront embrasser le sol de la Palestine [31].

Il existe une alternative à la révolution victorieuse. Il est possible que le fascisme vienne au pouvoir avec son délire racial et son oppression raciale et que le Noir réagisse en direction de l'indépendance raciale. Le fascisme aux États-Unis sera dirigé contre les Juifs et les Noirs, mais particulièrement contre les Noirs et de la manière la plus terrible. Il créera une condition « privilégiée » pour les travailleurs blancs américains sur le dos des Noirs.

Les Noirs ont fait tout ce qui était possible pour s'intégrer aux États-Unis, dans un sens psychologique aussi bien que politique. Nous devons prévoir que leur réaction révélera sa puissance pendant la révolution. Ils y entreront en se méfiant considérablement des blancs. Nous devons rester neutres sur cette question, être prêts pour les deux éventualités et leur promettre notre plein appui s'ils désirent créer leur propre État indépendant.

Si j'en juge à partir des informations dont je dispose, il me semble que l'attitude du PC d'en faire un mot d'ordre impératif était erronée. C'est une situation où les blancs disent aux Noirs : « Vous devez vous créer un ghetto. » Ça manque de tact, c'est erroné et ça ne peut servir qu'à repousser les Noirs. Tout ce qu'ils peuvent en conclure, c'est que les blancs veulent être séparés d'eux.

Évidemment, nos camarades noirs ont le droit de participer plus étroitement à de tels développements. Nos camarades

---

31. En juillet 1940, Trotsky a écrit : « le développement futur des événements militaires pourrait bien transformer la Palestine en un piège sanglant pour plusieurs centaines de milliers de Juifs. Il n'a jamais été aussi clair qu'aujourd'hui que le salut du peuple juif est inséparablement lié au renversement du système capitaliste. » Voir Leon Trotsky, *On the Jewish Question*, Pathfinder, 1970, p. 16 du tirage de 2005.

noirs peuvent dire : « La Quatrième Internationale dit que si nous désirons devenir indépendants, elle nous aidera de toutes les façons possibles mais que le choix reste le nôtre. Cependant, en tant que membre noir de la Quatrième Internationale, je pense que nous devons rester dans le même État que les blancs » et ainsi de suite. Il peut participer à la formation de l'idéologie politique et raciale des Noirs.

JAMES : Je suis très content que nous ayons eu cette discussion parce que je suis entièrement d'accord avec vous. Ça semble être l'idée en Amérique que nous devrions en faire la promotion comme le PC l'a fait. Vous semblez penser qu'il y a une plus grande possibilité que les Noirs veuillent l'autodétermination que je ne le crois probable. Mais nous sommes d'accord à cent pour cent avec l'idée que vous avez mise de l'avant que nous devrions rester neutres dans ce développement.

TROTSKY : C'est le mot « réactionnaire » qui m'embêtait.

JAMES : Laissez-moi citer le document : « Si [le Noir] veut l'autodétermination, aussi réactionnaire soit-elle à tout autres égards, ce sera alors le devoir du parti révolutionnaire de soulever ce slogan. » Je considère que l'idée de se séparer est un pas en arrière du point de vue d'une société socialiste. Si les travailleurs blancs tendent la main au Noir, il ne voudra pas l'autodétermination.

TROTSKY : C'est trop abstrait, car ce mot d'ordre ne peut se réaliser que si les 13 ou 14 millions de Noirs sentent que la domination des blancs est terminée. Lutter pour la possibilité de réaliser un État indépendant est le signe d'un grand éveil moral et politique. Ce serait un énorme pas révolutionnaire. Ce progrès aurait immédiatement les meilleures répercussions économiques.

CURTISS : Je crois que nous pourrions faire une analogie avec les fermes collectives et la distribution des grands domaines. On pourrait penser que morceler les grands domaines en petites parcelles de terre est réactionnaire, mais ce n'est pas nécessairement le cas. C'est aux paysans de décider

s'ils veulent organiser les propriétés collectivement ou individuellement. Nous conseillons les paysans, mais nous ne les forçons pas — c'est leur décision. Certains diraient que le morcellement des grandes propriétés en petites parcelles est économiquement réactionnaire, mais ce n'est pas le cas.

TROTSKY : C'était aussi la position de Rosa Luxembourg. Elle maintenait que l'autodétermination serait aussi réactionnaire que le morcellement des grandes propriétés.

CURTISS : La question de l'autodétermination est aussi liée à la question de la terre. On doit la voir non seulement dans ses manifestations politiques, mais aussi économiques.

Une organisation noire

5 et 11 avril 1939

Au cours de deux discussions subséquentes au Mexique, Trotsky, Curtiss, James et d'autres participants échangent leurs opinions sur la proposition contenue dans les « notes préliminaires » de James que le Parti socialiste des travailleurs lance un appel à « l'organisation d'un mouvement noir » qui lutterait « pour le droit de vote du Noir, contre la discrimination sociale et légale, contre la discrimination dans les écoles (et les universités), contre les loyers répressifs » et autour d'autres questions.

En avril 1939, pendant ces discussions sur l'implication du SWP dans la lutte contre l'oppression nationale des Noirs, Trotsky écrit au secrétaire national du SWP James P. Cannon :

le « parti ne peut remettre plus longtemps cette question extrêmement importante[32]. » La direction du SWP prend les propositions de Trotsky au sérieux et les contributions de ce dernier aux entretiens du Mexique ont un impact rapide et direct sur le travail politique du parti.

Alors que le Parti socialiste des travailleurs fait campagne au cours des deux années suivantes pour préparer les travailleurs à l'entrée inévitable de Washington dans le carnage mondial impérialiste qui s'étend, le parti porte une attention spéciale à son activité parmi les travailleurs et les jeunes qui sont noirs. Quand l'administration Roosevelt déclare la guerre en décembre 1941, le SWP — dont 18 des cadres et dirigeants sont condamnés à des peines de prison fédérales pour avoir organisé une opposition à la guerre impérialiste — participe avec d'autres partisans des droits des Noirs à travers les États-Unis à des actions de protestation pour exiger la fin de la ségrégation de Jim Crow dans les forces armées ; l'arrêt de la discrimination raciste dans les industries de guerre ; et l'adoption et la mise en application d'une loi fédérale contre les lynchages et les autres formes de terreur exercée par les bandes nocturnes qui s'en prennent aux Noirs.

À l'aide du *Militant* et de brochures bon marché, le SWP fait campagne contre la répression raciste des soldats et des marins ; en faveur de la syndicalisation des travailleurs qui sont noirs ; pour l'arrestation et la mise en accusation des participants à des « émeutes raciales » comme celles contre les Noirs à Détroit et contre les Mexicanos à Los Angeles (communément appelées émeutes zazous) ; et en solidarité avec les luttes anticoloniales en Afrique, en Asie et dans les Caraïbes.

Le *Militant* devient tellement bien connu pour son soutien actif à ces luttes que le gouvernement U.S. mentionne « la

32. « More on Our Work in the Communist Party, » *Writings of Leon Trotsky (1938–39)*, Pathfinder, 1969, 1974, p. 241-242 du tirage de 2004.

stimulation des questions raciales » par le journal pour justifier la révocation de ses droits à des tarifs postaux préférentiels en mars 1943. Parmi les brochures produites et distribuées par le SWP au cours de ces années, on compte : *Why Negros Should Oppose the War* (1939) ; *Defend the Negro Sailors of the USS Philadelphia* (1940) ; *The Negro and the U.S. Army* (1941) ; *Negroes March on Washington* (1941) ; *The March on Washington: One Year After* (1942) ; *The Struggle for Negro Equality* (1943) ; *Negroes in the Postwar World* (1944) ; et *A Practical Program to Kill Jim Crow* (1945[33]).

Ce qui suit est le compte rendu des discussions des 5 et 11 avril au Mexique.

TROTSKY : Il est très important [de décider] s'il est souhaitable et s'il est possible de créer une telle organisation de notre propre initiative. Notre mouvement est familier avec des

33. On trouve une bonne partie du matériel paru au cours de ces années dans le *Militant* et dans les brochures s'en inspirant dans *Fighting Racism in World War II*, Pathfinder, 1980.

James lui-même, cependant, n'a pas pris part à ce travail. En septembre 1939, à peine quelques mois après les entretiens du Mexique, il avait adhéré à une faction dans le parti dirigée par Max Shachtman et était sur la voie de rompre avec le SWP et son cours communiste. Sous les pressions de l'opinion publique bourgeoise au début de la deuxième guerre mondiale en Europe et alors que l'entrée des États-Unis dans la guerre était devenue inévitable, Shachtman, James et d'autres ont tourné le dos à la défense par le SWP de l'État ouvrier soviétique contre l'assaut impérialiste et à la décision du parti de faire entrer la grande majorité de ses cadres dans la classe ouvrière et les syndicats industriels. Les partisans de Shachtman, dont James, ont formellement fait scission du parti en avril 1940. En 1947, James a réadhéré au SWP pour une brève période de temps, puis a rompu encore en 1951 — cette fois-ci sur la défense sans condition par le parti des forces de libération nationale coréennes et de la République populaire démocratique de Corée pendant la guerre meurtrière de Washington contre le peuple de Corée en 1950-1953. Il a été expulsé des États-Unis en 1953 et a principalement vécu au Royaume-Uni jusqu'à sa mort en 1989.

formes comme le parti, le syndicat, l'organisation éducative, la coopérative. Mais il s'agit ici d'un nouveau type d'organisation qui ne coïncide pas avec les formes traditionnelles. Nous devons examiner la question sous tous ses angles pour déterminer si elle est souhaitable ou non et quelle devrait être la forme de notre participation dans cette organisation.

Si un autre parti avait mis sur pied un tel mouvement de masse, nous y participerions certainement en tant que fraction, à condition que [celui-ci] comprenne des travailleurs, des petits-bourgeois pauvres, des agriculteurs pauvres, etc. Nous y entrerions dans le but d'éduquer les meilleurs éléments et de les gagner à notre parti.

Mais ceci est autre chose. Ce qui est proposé ici, c'est que nous en prenions l'initiative. Même sans connaître la situation concrète des cercles noirs aux États-Unis, je crois que nous pouvons admettre que, de façon réaliste, seul notre parti est capable de [lancer] un tel mouvement. Bien sûr, les mouvements guidés par les dirigeants noirs qui improvisent, comme nous en avons vus dans le passé, exprimaient plus ou moins les réticences ou l'incapacité, la perfidie de tous les partis existants.

Aucun des partis [bourgeois] ne peut actuellement assumer une telle tâche, car ce sont soit des impérialistes pro-Roosevelt, soit des impérialistes anti-Roosevelt. Pour eux, une telle organisation des Noirs opprimés signifie l'affaiblissement de la « démocratie » et du grand capital. C'est aussi vrai des staliniens. Par conséquent, le seul parti capable d'entreprendre une telle action est notre propre parti.

Mais ça ne résout pas la question de savoir si nous pouvons prendre nous-mêmes l'initiative de fonder une organisation de Noirs en tant que Noirs — non dans le but de gagner quelques éléments à notre parti, mais dans le but d'effectuer un travail d'éducation systématique afin d'élever leur conscience politique. Quelle devrait en être la forme — quelle est la ligne juste de notre parti ? C'est notre question.

CURTISS : Comme je l'ai déjà dit au camarade James, le Parti communiste [stalinien] a mis sur pied le Congrès du travail noir américain et la Ligue de lutte pour les droits des Noirs[34]. Aucun des deux n'a eu beaucoup de succès. Les deux étaient très mal organisés. Je pense personnellement qu'il faut mettre sur pied une telle organisation, mais je pense qu'il faut le faire avec soin et seulement après avoir étudié tous les facteurs impliqués et aussi les causes de l'échec des deux organisations mentionnées. Nous devons nous assurer d'avoir une base de masse. Créer une ombre de nous-mêmes ne servirait qu'à discréditer l'idée et ne profiterait à personne.

TROTSKY : Qui étaient les dirigeants de ces organisations ?

CURTISS : Fort-Whiteman, Owen, Haywood, Ford, Patterson ; Bob Minor était le dirigeant du travail noir du PC[35].

TROTSKY : Qui sont les dirigeants aujourd'hui ?

CURTISS : La plupart sont dans le PC, pour autant que je sache. Quelques-uns ont abandonné le mouvement.

OWEN[36] : Le camarade James semble avoir l'idée qu'il y a de bonnes chances de construire une telle organisation dans un avenir proche. J'aimerais qu'il élabore sa pensée.

---

34. Le Congrès du travail noir américain (American Negro Labor Congress — ANLC) a été créé en 1925 et a existé jusqu'en 1930 quand, lors d'une conférence à St-Louis, son nom a été changé pour Ligue de lutte pour les droits des Noirs (League of Struggle for Negro Rights — LSNR). Le PC a dissout la LSNR en 1936, quand il a pris l'initiative de former le Congrès national noir (National Negro Congress) pour soutenir le cours de l'administration Roosevelt et son « New Deal. »

35. Voir les noms au glossaire. « Owen » fait probablement référence à Gordon Owens, un des membres de la Fraternité de sang africaine qui a adhéré au Parti communiste au début des années 1920.

36. L'identité de cet Owen n'est pas connue, mais il ne s'agit pas de l'Owen mentionné quelques lignes plus haut en tant que dirigeant noir de longue date du Parti communiste.

JAMES : Je pense que ce devrait être un succès parce qu'à mon arrivée à New York j'ai rencontré un grand nombre de Noirs et j'ai pris la parole dans beaucoup d'organisations noires. J'ai exposé le point de vue de la Quatrième Internationale, en particulier sur la question de la guerre, et dans tous les cas il y avait beaucoup d'applaudissements nourris et un accueil très enthousiaste à nos idées. Un grand nombre de ces Noirs détestaient le Parti communiste, étaient entièrement d'accord avec le programme avancé par le Bureau international du service africain et s'intéressaient beaucoup à la revue *International African Opinion*.

Dans la période précédant son dernier congrès, 79 pour cent des Noirs membres du PC dans l'État de New York, soit 1 579 personnes, avaient quitté le parti [37]. J'ai rencontré un grand nombre d'entre eux qui sont représentatifs. Ils étaient maintenant prêts à former une organisation noire, mais ne souhaitaient pas se joindre à la Quatrième Internationale. J'en étais venu à la conclusion qu'il y avait cette possibilité d'une organisation noire avant de quitter New York, mais j'ai attendu d'avoir traversé diverses villes des États-Unis et d'être entré en contact avec leur population noire. Et j'ai trouvé que les impressions que j'avais recueillies à New York correspondaient à celles que j'ai éprouvées au cours de la tournée.

À Boston par exemple, j'ai visité une organisation de la Barbade et y ai trouvé de 20 à 30 personnes qui avaient une

37. Cette affirmation est trompeuse. Les chiffres de James sur le nombre de Noirs qui avaient quitté le PC dans l'État de New York dans la période précédant 1939 concordent avec d'autres estimations. Mais ils ne représentent pas un déclin net du nombre de membres américains africains du parti, ni dans l'État de New York ni au niveau national. Le Parti communiste recrutait toujours plus de membres qu'il n'en perdait, y compris parmi les Noirs, au moins jusqu'au pacte Staline-Hitler à la fin août 1939. Après la deuxième guerre mondiale, le nombre des adhérents du PC a décliné à un rythme qui s'est brusquement accéléré.

espèce d'association libre. Après que je leur aie parlé de cinq à dix minutes, ces personnes sont devenues très intéressées par les questions politiques que j'ai soulevées. Le président m'a dit que si je voulais revenir à Boston, il pourrait organiser un meeting de Noirs pour moi où nous aurions environ 700 personnes. Je ne pense pas exagérer en disant que cela était caractéristique de l'attitude générale des Noirs dans les divers endroits où j'ai eu des réunions.

TROTSKY : Je ne me suis pas formé d'opinion sur la question parce que je n'ai pas assez de renseignements. Ce que nous dit maintenant le camarade James est très important. Ceci montre que nous pouvons collaborer avec certains éléments dans ce domaine. Mais en même temps cette information limite les perspectives immédiates de l'organisation.

Qui sont ces éléments ? La plupart sont des intellectuels noirs, d'anciens sympathisants et fonctionnaires staliniens. Nous savons qu'actuellement, dans chaque pays, de larges couches d'intellectuels retournent aux staliniens. Nous avons observé de tels gens, qui étaient très bien disposés à notre endroit : Eastman, Solow, Hook et d'autres. Ils étaient très bien disposés à notre égard dans la mesure où ils nous considéraient comme un objet à protéger. Ils ont abandonné les staliniens et ont cherché un nouveau champ d'action, en particulier pendant les procès de Moscou, et ils étaient donc nos amis pendant cette période[38]. Maintenant, depuis que nous avons lancé une campagne vigoureuse, ils nous sont hostiles.

---

38. Dans les années 1930, l'élimination sanglante par Staline de ceux qu'il voyait comme une menace à son pouvoir et aux privilèges de la caste bureaucratique qu'il représentait a culminé dans trois procès à Moscou en 1936, 1937 et 1938. Les accusés y ont « confessé » avoir participé à des conspirations avec l'Allemagne nazie, l'Italie fasciste et le trône japonais pour restaurer le capitalisme en URSS. Voir *The Case of Leon Trotsky*, Pathfinder, 1937, 1968, 2008 ; et *Not Guilty*, Pathfinder, 1938, 2008.

Beaucoup d'entre eux retournent à toutes sortes de choses vagues : l'humanisme, etc. En France, le célèbre auteur [Charles] Plisnier est retourné à Dieu et à la démocratie. Mais quand les intellectuels blancs sont retournés à Roosevelt et à la démocratie, les intellectuels noirs déçus ont cherché un nouveau terrain sur la base de la question noire. Bien sûr, nous devons les utiliser, mais ils ne sont pas une base pour un grand mouvement de masse. Ils ne peuvent être utilisés que s'il y a un programme clair et de bons slogans.

La vraie question est de savoir s'il est ou non possible de mettre sur pied un mouvement de masse. Vous savez que nous avons créé la FIARI pour de tels éléments déçus[39]. Ce n'est pas seulement pour les artistes ; tous peuvent en faire partie. C'est une espèce de « havre » moral ou politique pour intellectuels déçus. Bien sûr, elle peut aussi parfois servir à nous protéger de certaines façons, [à recueillir de] l'argent, à influencer l'opinion publique petite-bourgeoise, etc. C'est une chose. Mais vous envisagez ces intellectuels noirs comme devant diriger un mouvement de masse.

Votre projet créerait quelque chose d'analogue à une école pré-politique. Qu'est-ce qui en détermine la nécessité ? Deux faits fondamentaux : la grande masse des Noirs est arriérée et opprimée ; et cette oppression est si forte qu'ils doivent la ressentir à chaque moment, qu'ils la ressentent en tant que Noirs. Nous devons trouver la possibilité de donner à ce sentiment une expression politico-organisationnelle. Vous pouvez dire qu'en Allemagne ou en Angleterre nous ne mettons pas sur pied de telles organisations semi-politiques,

---

39. La Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (FIARI) a été lancée en 1938. Son manifeste, « Pour un art révolutionnaire indépendant, » qu'ont signé l'écrivain français André Breton et le muraliste mexicain Diego Rivera, a été écrit par Breton en collaboration avec Trotsky et se trouve dans Trotsky, *Art and Revolution*, Pathfinder, 1970, 1972.

semi-syndicales ou semi-culturelles. Nous répondons que nous devons nous adapter aux véritables masses noires aux États-Unis.

Je vais vous donner un autre exemple. Nous sommes terriblement opposés au « tournant français [40]. » Nous avons abandonné notre indépendance afin de pénétrer dans une organisation centriste. Vous voyez que cette femme noire écrit qu'ils n'adhéreront pas à une organisation trotskyste. C'est le résultat de la déception que les organisations staliniennes leur ont causée et aussi de la propagande des staliniens contre nous. Ils disent : « Nous sommes déjà persécutés, uniquement parce que nous sommes noirs. Si nous adhérons aux trotskystes, nous serons encore plus opprimés [41]. »

Pourquoi sommes-nous entrés dans le Parti socialiste et dans le PSOP [42] ? Si nous n'étions pas l'aile gauche, la cible des coups les plus durs, notre force d'attraction serait dix ou cent fois plus grande ; les gens viendraient à nous. Mais maintenant nous devons pénétrer dans d'autres organisations,

---

40. Pendant quelques années, entre 1934 et 1937, Trotsky a incité les communistes en France, en Espagne et aux États-Unis à entrer, pour une brève période seulement, dans l'aile gauche des organisations sociales-démocrates de ces pays afin d'y influencer les travailleurs et les jeunes qui pourraient y être gagnés à un parti prolétarien révolutionnaire. On a appelé cette tactique « le tournant français » parce qu'elle avait d'abord été mise en pratique en France. En 1939, Trotsky n'était pas d'accord avec ceux qui continuaient à préconiser cette tactique. L'ouverture s'était refermée.

41. On ne sait pas à quelle lettre ou déclaration Trotsky fait référence ici, mais le point fait par son auteure semble clair.

42. En 1938 et avec le soutien de Trotsky, les partisans de la Quatrième Internationale en France sont entrés dans le Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP), une organisation centriste, afin de gagner son aile gauche aux politiques communistes. Le PSOP s'est désintégré quand la deuxième guerre mondiale a commencé à la fin de 1939.

tout en gardant la tête sur les épaules et en leur disant que nous ne sommes pas aussi mauvais qu'ils le disent.

Il y a une certaine analogie avec les Noirs. Ils ont été réduits en esclavage par les blancs. Ils ont été libérés par les blancs (une soi-disant libération). Ils ont été bien dirigés et mal dirigés par les blancs et ils n'ont pas eu leur propre indépendance politique. Ils avaient besoin en tant que Noirs d'une activité pré-politique.

Théoriquement, il me semble absolument clair qu'il faut créer une organisation spéciale pour une situation spéciale. Le danger, c'est seulement qu'elle ne devienne un jeu pour intellectuels. Cette organisation ne peut justifier son existence qu'en recrutant des travailleurs, des métayers, etc. Si elle ne réussit pas à le faire, nous devrons avouer que c'est un échec. Si elle y réussit, nous serons très contents car il y aura une organisation noire de masse. Dans ce cas, je suis tout à fait d'accord avec le camarade James, sauf bien sûr les quelques réserves que j'ai exprimées sur la question de l'autodétermination lors de notre autre discussion.

La tâche ne consiste pas simplement à faire un séjour de quelques semaines dans l'organisation. Il s'agit d'éveiller les masses noires. Ceci n'exclut pas le recrutement. Je crois que le succès est très possible ; je n'en suis pas certain. Mais il est clair pour nous tous que dans une telle organisation nos camarades doivent s'organiser comme un groupe. Nous devrions prendre l'initiative. Je pense que c'est nécessaire. Ceci suppose l'adaptation de notre programme de transition aux problèmes des Noirs aux États-Unis — un programme élaboré avec beaucoup de soin, avec de véritables droits civils, droits politiques, intérêts culturels, intérêts économiques, etc. Il faut le faire[43].

---

43. En 1969, le Parti socialiste des travailleurs a adopté un tel programme et fait campagne avec lui. Voir *The Transitional Program*

Je crois qu'il y a deux couches : les intellectuels et les masses. Je pense que c'est parmi les intellectuels qu'on trouve cette opposition à l'autodétermination. Pourquoi ? Parce qu'ils se maintiennent séparés des masses, toujours avec le désir d'adopter la culture anglo-saxonne et de devenir une composante intégrale de la vie anglo-saxonne. La majorité est opportuniste et réformiste. Beaucoup d'entre eux continuent à s'imaginer qu'avec l'évolution de l'opinion publique, et ainsi de suite, la discrimination disparaîtra. C'est pour cela qu'ils sont contre tout type de slogan tranchant.

JAMES : Ils maintiendront un intérêt intellectuel parce que l'analyse marxiste de l'histoire noire et des problèmes du jour leur donnera un aperçu du développement des Noirs qu'aucune autre ne peut leur apporter. Ils sont aussi très isolés de la bourgeoisie blanche et la discrimination sociale les rend moins susceptibles d'être corrompus que, par exemple, les intellectuels noirs des Antilles. En outre, ils constituent une très petite section de la population noire et sont dans l'ensemble beaucoup moins dangereux que la partie correspondante de la petite bourgeoisie dans n'importe quel autre groupe ou communauté. Ce qui est arrivé aux Juifs en Allemagne a aussi poussé les intellectuels noirs à y réfléchir deux fois. Ils recueilleront suffisamment d'argent pour faire démarrer le projet. Par la suite, nous n'avons pas à nous en faire particulièrement [à leur sujet]. Certains cependant maintiendront un intérêt intellectuel et continueront à donner de l'argent.

*

[Lors de la discussion du 11 avril, C. L. R. James présente le plan d'une organisation noire du type qu'il a proposé. En rapport avec cet effort, écrit James, bien qu'il soit important de présenter

---

for Socialist Revolution, Pathfinder, 1973, 1974, 1977, p. 259-284 du tirage de 2009.

« une analyse économique et politique positive démontrant que le socialisme est la seule issue et de traiter impérativement de théorie à un niveau élevé, » une telle explication « devrait venir du parti. [...] Cette discussion sur le socialisme ne devrait avoir aucune place dans l'hebdomadaire d'agitation » d'une organisation noire.

[*« Bien que nous ne puissions nous permettre aucune confusion sur cette question dans la direction, nous ne pouvons commencer en abordant avec les travailleurs noirs une question abstraite comme le socialisme. » Ses commentaires suscitent l'échange qui suit.*]

CURTISS : À propos d'ouvrir la discussion sur le socialisme dans le bulletin [la revue théorique proposée] mais de l'exclure, au moins pour le moment, du quotidien [de l'organisation noire proposée] : il me semble que c'est dangereux. C'est céder à l'idée que le socialisme est pour les intellectuels et l'élite, tandis que les gens qui sont en bas ne devraient s'intéresser qu'aux affaires communes de tous les jours. La méthode devrait être différente dans les deux cas, mais je pense qu'il devrait au moins y avoir une campagne en faveur du socialisme dans l'hebdomadaire, non seulement du point de vue des questions de tous les jours mais aussi dans ce que nous appelons une discussion abstraite.

C'est une contradiction — le journal de masse devrait prendre une position claire sur la guerre, mais pas sur le socialisme. C'est impossible de faire le premier sans faire le second. C'est une forme d'économisme [que de dire] que les travailleurs devraient s'intéresser aux problèmes de tous les jours, mais pas aux théories du socialisme [44].

---

44. L'économisme était un courant dans le mouvement ouvrier russe au début du vingtième siècle qui voyait la lutte de la classe ouvrière comme étant avant tout économique et se développant spontanément autour de questions « alimentaires ». Les oeuvres de Lénine comprennent un certain nombre de polémiques avec l'économisme, la plus connue étant *Que faire ?*

JAMES : Je vois les difficultés et la contradiction, mais il y a quelque chose d'autre que je ne n'arrive pas à comprendre tout à fait. Si nous voulons construire un mouvement de masse, nous ne pouvons plonger dans une discussion sur le socialisme parce que je pense que cela provoquerait plus de confusion qu'il ne gagnerait de soutien.

Le socialisme n'intéresse pas le Noir. On peut l'amener au socialisme à partir de ses expériences concrètes. Autrement, nous devrions former une organisation socialiste noire.

Je pense que nous devons mettre de l'avant un programme minimal concret. J'accepte qu'il ne faut pas remettre le socialisme à un futur trop éloigné, mais j'essaie d'éviter de longues discussions sur le marxisme, la Deuxième Internationale, la Troisième Internationale, etc.

SOL LANKIN : Cette organisation ouvrirait-elle ses portes à toutes les classes de Noirs ?

JAMES : Oui, sur la base de son programme. Le Noir bourgeois peut y venir pour aider, mais seulement sur la base du programme de l'organisation.

LANKIN : Je ne peux voir comment la bourgeoisie noire peut aider le prolétariat noir à lutter pour son avancement économique.

JAMES : Dans notre propre mouvement, certains d'entre nous sommes petits-bourgeois. Si une université exclut un Noir bourgeois à cause de sa couleur, cette organisation va probablement mobiliser les masses pour lutter en faveur des droits de l'étudiant noir bourgeois. On mobilisera de l'aide pour l'organisation sur la base de son programme et nous ne pourrons en exclure aucun Noir s'il est prêt à lutter pour ce programme.

TROTSKY : Je pense que la première question est l'attitude du Parti socialiste des travailleurs envers les Noirs. Il est très troublant de découvrir que jusqu'ici le parti n'a presque rien fait dans ce domaine. Il n'a publié aucun livre, aucune brochure, aucun tract, ni même aucun article dans le *New*

19 NOVEMBRE 1938

Demonstrate Saturday at the German Consulate Against Nazi Terror!

Socialist Appeal

LET THE REFUGEES INTO U.S.!

SWP Polls 6700 Votes In Jersey

Open the Doors To Victims Of Hitler's Nazi Terror!

Labor Unity, Union Democracy Issues Stir CIO Convention

« LAISSEZ ENTRER LES RÉFUGIÉS AUX USA ! OUVREZ LES PORTES AUX VICTIMES DE LA TERREUR NAZIE D'HITLER ! »

28 NOVEMBRE 1942

« L'ATTAQUE CONTRE LE *MILITANT* EST UN COUP CONTRE LA LIBERTÉ DE PRESSE »

THE MILITANT

ATTACK ON "THE MILITANT" IS A BLOW AT FREEDOM OF THE PRESS

They Collaborate With Fascists Abroad And Persecute Anti-Fascists At Home

POST OFFICE REFUSES TO SPECIFY REASONS

THE MILITANT

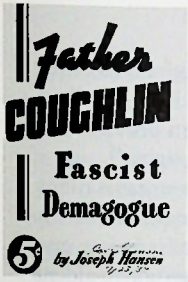
THERE IS NO PEACE!

Only World Socialism Can Save Mankind From Atomic Destruction In Another Imperialist War

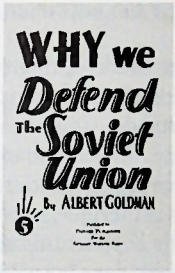
18 AOÛT 1945

« IL N'Y A PAS DE PAIX ! SEUL LE SOCIALISME MONDIAL PEUT SAUVER L'HUMANITÉ DE LA DESTRUCTION ATOMIQUE DANS UNE AUTRE GUERRE IMPÉRIALISTE »

À l'insistance de Trotsky, le SWP accroît son activité dans la lutte pour les droits des Noirs avant, pendant et après la deuxième guerre mondiale. Conformément à son cours prolétarien, le parti fait campagne en soutien aux revendications du Mouvement de la marche sur Washington pour mettre fin à la ségrégation dans l'emploi, l'éducation et les services publics, y compris dans les industries de guerre et les forces armées, et pour faire adopter des lois fédérales interdisant le lynchage. À l'aide du *Militant* et de brochures bon marché, le SWP fait campagne contre la persécution raciste des soldats et des marins ; pour la syndicalisation des travailleurs qui sont noirs ; pour la mise en accusation de tous ceux impliqués dans des « émeutes raciales » contre les Noirs à Détroit et les Mexicanos à Los Angeles ; et en solidarité avec les luttes anticoloniales en Afrique, en Asie et dans les Caraïbes. Le *Militant* devient tellement bien connu pour son soutien actif à ces luttes que le gouvernement U.S. mentionne « la stimulation des questions raciales » par le journal pour justifier la révocation de ses droits à des tarifs postaux préférentiels en mars 1943. Le Parti communiste stalinien soutient fortement l'action du gouvernement contre le *Militant*.

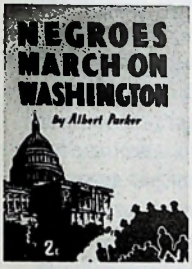


Le père Coughlin : démagogue fasciste (1939)

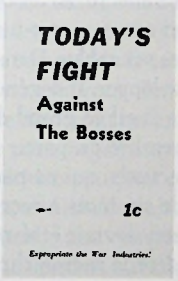


Pourquoi nous défendons l'Union soviétique (1940)

Défendez les marins noirs de l'USS *Philadelphia* (1940)

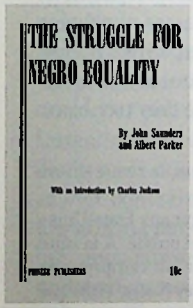


Les Noirs marchent sur Washington (1941)



La lutte contre les patrons aujourd'hui (1941)

Le Noir et l'armée U.S. (1941)



La lutte pour l'égalité des Noirs (1943)

Les Noirs dans le monde de l'après-guerre (1944)

Un programme efficace pour tuer Jim Crow — Unité ! (1945)

International. Deux camarades qui ont rédigé un livre sur la question, une oeuvre sérieuse, sont restés isolés. Le livre n'est pas publié, ni même des citations qui en proviennent. Ce n'est pas un bon signe. C'est un mauvais signe [45].

Ce qui caractérise les partis ouvriers, les organisations syndicales et autres en Amérique, c'est leur nature aristocratique. C'est la base de l'opportunisme. Les ouvriers qualifiés qui se sentent à l'aise dans la société capitaliste aident la classe bourgeoise à tenir les Noirs et les ouvriers non qualifiés à un très bas niveau de l'échelle. Notre parti n'est pas à l'abri de la dégénérescence s'il demeure une place pour les intellectuels, les semi-intellectuels, les ouvriers qualifiés et les travailleurs juifs qui construisent un milieu très fermé presque isolé des masses véritables. Dans ces conditions, notre parti ne peut se développer. Il dégénérera.

Nous devons avoir à l'oeil ce grand danger. J'ai souvent proposé que chaque membre du parti, surtout les intellectuels et les semi-intellectuels, qui ne parvient pas au cours d'une période disons de six mois à recruter un travailleur comme membre du parti devrait être rétrogradé au statut de partisan. On peut dire la même chose [à propos de] la question noire.

Les vieilles organisations, en commençant par l'AFL, sont les organisations de l'aristocratie ouvrière. Notre parti fait partie du même milieu, pas de celui des masses exploitées fondamentales où les Noirs sont les plus exploités. Le fait que jusqu'à maintenant, notre parti n'a pas tourné son attention vers la question noire est un symptôme très troublant.

---

45. Un « numéro spécial noir » de *New International*, la revue théorique du SWP, a été publié en décembre 1939.

Le manuscrit auquel Trotsky fait référence, « Le Noir aux États-Unis » de Barney Mayes et William Bennett, n'a jamais été publié. À la suite des discussions de 1939 cependant, le SWP a écrit et fait campagne de manière énergique sur la lutte contre l'oppression des Noirs, ainsi que le décrit la note qui ouvre ce chapitre.

Si l'aristocratie ouvrière est la base de l'opportunisme, une des sources de l'adaptation à la société capitaliste, alors les plus opprimés et les plus discriminés constituent le milieu le plus dynamique de la classe ouvrière.

Nous devons dire aux éléments conscients parmi les Noirs que le développement historique les a appelés à devenir une avant-garde de la classe ouvrière. Qu'est-ce qui freine les couches les plus élevées ? Ce sont les privilèges et les choses matérielles qui les empêchent de devenir révolutionnaires. Ceux-ci n'existent pas pour les Noirs.

Qu'est ce qui peut transformer une certaine couche, la rendre plus capable de courage et de sacrifice ? Ce facteur est concentré parmi les Noirs. S'il s'avère que nous dans le SWP, nous sommes incapables de trouver la voie vers cette couche, alors nous ne vaudrons rien. La révolution permanente et tout le reste ne seront qu'un mensonge.

Aux États-Unis, nous organisons présentement divers concours. Une compétition pour voir qui vendra le plus grand nombre de journaux, et ainsi de suite. C'est très bien. Mais nous devons aussi établir une compétition plus sérieuse : le recrutement de travailleurs et surtout de travailleurs noirs. Jusqu'à un certain point, ceci est indépendant de la création d'une organisation noire particulière.

Je pense que le parti devrait utiliser le séjour du camarade James aux États-Unis (la tournée était nécessaire pour lui permettre de se familiariser avec les conditions) au cours des prochains six mois, pour effectuer du travail organisationnel et politique en coulisse afin d'éviter d'attirer trop l'attention des autorités. On peut élaborer un programme de six mois pour la question noire. De cette façon, si James se voit contraint de retourner en Grande-Bretagne pour des raisons personnelles ou à cause des pressions de la police, nous aurons après six mois de travail une base pour le mouvement noir et un noyau sérieux de Noirs et de blancs qui travaillent ensemble sur ce plan.

Il s'agit de la vitalité du parti. C'est une question importante. Il s'agit de savoir si le parti se transformera en secte ou s'il est capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière.

[*Par la suite, Trotsky revient sur l'affirmation de James selon laquelle « nous ne pouvons commencer en posant une question abstraite comme le socialisme aux travailleurs noirs. »*]

TROTSKY : Je ne pense pas que nous puissions commencer en excluant le socialisme de l'organisation. Vous proposez une organisation très large, quelque peu hétérogène, qui accepterait aussi des gens religieux. Ceci veut dire que si un travailleur, un agriculteur ou un marchand noir prononce un discours dans l'organisation à l'effet que le seul salut pour les Noirs, c'est dans l'Église, nous serons à la fois trop tolérants pour l'expulser et tellement sages que nous le laisserons parler en faveur de la religion. Mais nous ne parlerons pas en faveur du socialisme.

Si nous comprenons le caractère de ce milieu, nous lui adapterons la présentation de nos idées. Nous serons prudents. Mais nous ligoter les mains d'avance — dire que nous n'allons pas introduire la question du socialisme parce que c'est une affaire abstraite — ce n'est pas possible. C'est une chose de présenter un programme socialiste général. C'en est une autre d'être très attentif aux questions concrètes de la vie des Noirs et [d'opposer] le socialisme au capitalisme sur ces questions. C'est une chose d'accepter un groupe hétérogène et de travailler en son sein. C'en est une autre d'être absorbés par lui.

JAMES : Je suis plutôt d'accord avec ce que vous dites. Ce que je crains, c'est de mettre de l'avant un socialisme abstrait. Vous vous souviendrez que j'ai dit que le groupe dirigeant doit comprendre clairement ce qu'il fait et où il va. Mais l'éducation socialiste des masses devrait se faire à partir des questions de tous les jours. Je cherche simplement à empêcher que la chose ne se transforme en

discussion interminable. La discussion devrait être libre et complète dans l'organe théorique.

Pour ce qui est de la question du socialisme dans l'organe d'agitation, c'est mon opinion qu'avant de s'impliquer dans des discussions sur le socialisme, l'organisation devrait définitivement s'établir comme faisant le travail de tous les jours des Noirs de façon à permettre aux masses noires de s'y joindre. Bien qu'il soit clair qu'un individu peut soulever tous les points qu'il désire et présenter sa solution aux problèmes des Noirs, la question demeure toutefois de savoir si ceux qui guident l'organisation dans son ensemble devraient commencer en parlant au nom du socialisme. Je ne le crois pas. Il est important de se rappeler qu'il devrait y avoir entre ceux qui prennent l'initiative un accord commun sur les points fondamentaux de la politique aujourd'hui, sans quoi il y aura beaucoup d'ennuis lorsque l'organisation se développera. Même si ceux-ci ont le droit, en tant qu'individus, de mettre de l'avant leur point de vue particulier dans la discussion générale, la question demeure toutefois de savoir s'ils devraient s'exprimer en bloc comme des socialistes dès le tout début et mon point de vue personnel est non.

TROTSKY : Dans l'organe théorique, vous pouvez avoir une discussion théorique. Et dans l'organe de masse, vous pouvez avoir une discussion politique de masse. Vous dites que [les masses noires] sont contaminées par la propagande capitaliste. Dites-leur : « Vous ne croyez pas au socialisme. Mais vous verrez que dans la lutte les membres de la Quatrième Internationale seront non seulement avec vous, mais possiblement les plus militants. » J'irais même jusqu'à dire que chacun de nos porte-parole devrait terminer son discours en disant : « Je m'appelle Quatrième Internationale ! » Ils finiront par voir que nous sommes les combattants, alors que la personne qui prêche la religion au local, au moment critique, se rendra à l'église au lieu du champ de bataille.

[*Trotsky commente alors brièvement un certain nombre de propositions d'action concrètes pour faire avancer les droits des Noirs. L'une d'entre elles est la position de l'organisation noire proposée sur la guerre mondiale interimpérialiste qui vient.*]

TROTSKY : Oui, c'est la question la plus importante et la plus difficile. Le programme peut être très modeste, mais en même temps il doit donner à chacun la liberté de s'exprimer dans ses discours, et ainsi de suite. Le programme ne doit pas limiter notre activité, mais seulement être notre obligation commune. Tout le monde doit avoir le droit d'aller plus loin, mais tout le monde est obligé de défendre le minimum. Nous verrons comment ce minimum se cristallisera à mesure que nous franchirons les premiers pas.

[*Sur la proposition « d'organiser une campagne en faveur des Noirs au sein d'une industrie. »*]

TROTSKY : C'est important. Elle provoquera un conflit avec quelques travailleurs blancs qui n'en voudront pas. C'est un tournant des éléments ouvriers les plus aristocratiques vers les éléments les plus bas. Nous avons attiré vers nous quelques-unes des plus hautes couches intellectuelles quand elles pensaient que nous avions besoin de protection : Dewey, La Follette, etc. Maintenant que nous entreprenons un travail sérieux, elles nous quittent. Je crois que nous allons perdre deux ou trois autres couches [alors que] nous allons plus profondément parmi les masses. Ce sera la pierre de touche.

[*Sur une campagne pour répondre à la crise du logement et aux loyers élevés auxquels les Noirs font face.*]

TROTSKY : C'est absolument nécessaire.

CURTISS : Elle s'intègre très bien à nos revendications de transition.

[*Sur une campagne de sit-in dans les restaurants pratiquant la ségrégation où les Noirs exigeront d'être servis.*]

TROTSKY : Oui, et donnez-lui un caractère encore plus militant. Il pourrait y avoir un piquet à l'extérieur pour

Farrell Dobbs, dirigeant du SWP, avec Léon Trotsky à Coyoacán au Mexique, en janvier 1940.

Au cours de ses discussions sur la lutte de libération des Noirs avec des cadres du SWP l'année précédente, Trotsky fait valoir que le parti « n'est pas à l'abri de la dégénérescence s'il demeure une place pour les intellectuels, les semi-intellectuels, les ouvriers qualifiés [...]. J'ai souvent proposé que chaque membre du parti, surtout les intellectuels, qui ne parvient pas au cours d'une période de six mois à recruter un travailleur comme membre du parti devrait être rétrogradé au statut de partisan. On peut dire la même chose quant au recrutement de Noirs. Il s'agit de la vitalité du parti — si le parti se transformera en secte ou s'il sera capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière. »

[*Trotsky commente alors brièvement un certain nombre de propositions d'action concrètes pour faire avancer les droits des Noirs. L'une d'entre elles est la position de l'organisation noire proposée sur la guerre mondiale interimpérialiste qui vient.*]

TROTSKY : Oui, c'est la question la plus importante et la plus difficile. Le programme peut être très modeste, mais en même temps il doit donner à chacun la liberté de s'exprimer dans ses discours, et ainsi de suite. Le programme ne doit pas limiter notre activité, mais seulement être notre obligation commune. Tout le monde doit avoir le droit d'aller plus loin, mais tout le monde est obligé de défendre le minimum. Nous verrons comment ce minimum se cristallisera à mesure que nous franchirons les premiers pas.

[*Sur la proposition « d'organiser une campagne en faveur des Noirs au sein d'une industrie. »*]

TROTSKY : C'est important. Elle provoquera un conflit avec quelques travailleurs blancs qui n'en voudront pas. C'est un tournant des éléments ouvriers les plus aristocratiques vers les éléments les plus bas. Nous avons attiré vers nous quelques-unes des plus hautes couches intellectuelles quand elles pensaient que nous avions besoin de protection : Dewey, La Follette, etc. Maintenant que nous entreprenons un travail sérieux, elles nous quittent. Je crois que nous allons perdre deux ou trois autres couches [alors que] nous allons plus profondément parmi les masses. Ce sera la pierre de touche.

[*Sur une campagne pour répondre à la crise du logement et aux loyers élevés auxquels les Noirs font face.*]

TROTSKY : C'est absolument nécessaire.

CURTISS : Elle s'intègre très bien à nos revendications de transition.

[*Sur une campagne de sit-in dans les restaurants pratiquant la ségrégation où les Noirs exigeront d'être servis.*]

TROTSKY : Oui, et donnez-lui un caractère encore plus militant. Il pourrait y avoir un piquet à l'extérieur pour

Farrell Dobbs, dirigeant du SWP, avec Léon Trotsky à Coyoacán au Mexique, en janvier 1940.

Au cours de ses discussions sur la lutte de libération des Noirs avec des cadres du SWP l'année précédente, Trotsky fait valoir que le parti « n'est pas à l'abri de la dégénérescence s'il demeure une place pour les intellectuels, les semi-intellectuels, les ouvriers qualifiés [...]. J'ai souvent proposé que chaque membre du parti, surtout les intellectuels, qui ne parvient pas au cours d'une période de six mois à recruter un travailleur comme membre du parti devrait être rétrogradé au statut de partisan. On peut dire la même chose quant au recrutement de Noirs. Il s'agit de la vitalité du parti — si le parti se transformera en secte ou s'il sera capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière. »

[*Trotsky commente alors brièvement un certain nombre de propositions d'action concrètes pour faire avancer les droits des Noirs. L'une d'entre elles est la position de l'organisation noire proposée sur la guerre mondiale interimpérialiste qui vient.*]

TROTSKY : Oui, c'est la question la plus importante et la plus difficile. Le programme peut être très modeste, mais en même temps il doit donner à chacun la liberté de s'exprimer dans ses discours, et ainsi de suite. Le programme ne doit pas limiter notre activité, mais seulement être notre obligation commune. Tout le monde doit avoir le droit d'aller plus loin, mais tout le monde est obligé de défendre le minimum. Nous verrons comment ce minimum se cristallisera à mesure que nous franchirons les premiers pas.

[*Sur la proposition « d'organiser une campagne en faveur des Noirs au sein d'une industrie. »*]

TROTSKY : C'est important. Elle provoquera un conflit avec quelques travailleurs blancs qui n'en voudront pas. C'est un tournant des éléments ouvriers les plus aristocratiques vers les éléments les plus bas. Nous avons attiré vers nous quelques-unes des plus hautes couches intellectuelles quand elles pensaient que nous avions besoin de protection : Dewey, La Follette, etc. Maintenant que nous entreprenons un travail sérieux, elles nous quittent. Je crois que nous allons perdre deux ou trois autres couches [alors que] nous allons plus profondément parmi les masses. Ce sera la pierre de touche.

[*Sur une campagne pour répondre à la crise du logement et aux loyers élevés auxquels les Noirs font face.*]

TROTSKY : C'est absolument nécessaire.

CURTISS : Elle s'intègre très bien à nos revendications de transition.

[*Sur une campagne de sit-in dans les restaurants pratiquant la ségrégation où les Noirs exigeront d'être servis.*]

TROTSKY : Oui, et donnez-lui un caractère encore plus militant. Il pourrait y avoir un piquet à l'extérieur pour

Farrell Dobbs, dirigeant du SWP, avec Léon Trotsky à Coyoacán au Mexique, en janvier 1940.

Au cours de ses discussions sur la lutte de libération des Noirs avec des cadres du SWP l'année précédente, Trotsky fait valoir que le parti « n'est pas à l'abri de la dégénérescence s'il demeure une place pour les intellectuels, les semi-intellectuels, les ouvriers qualifiés [...]. J'ai souvent proposé que chaque membre du parti, surtout les intellectuels, qui ne parvient pas au cours d'une période de six mois à recruter un travailleur comme membre du parti devrait être rétrogradé au statut de partisan. On peut dire la même chose quant au recrutement de Noirs. Il s'agit de la vitalité du parti — si le parti se transformera en secte ou s'il sera capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière. »

attirer l'attention et expliquer quelque chose sur ce qui se passe à l'intérieur.

[*Sur une campagne visant à recueillir le soutien des domestiques.*]

TROTSKY : Oui, je crois qu'elle est très importante. Mais je pense qu'il faut considérer *a priori* que beaucoup de ces Noirs sont les domestiques de gens riches, qu'ils sont démoralisés et qu'ils ont été transformé en laquais moraux. Mais il y en a d'autres, une couche plus large, et la question est de gagner ceux qui ne sont pas si privilégiés.

[*Sur la question de savoir comment l'organisation proposée peut faire avancer l'indépendance politique ouvrière face aux partis républicain et démocrate impérialistes.*]

TROTSKY : Combien y a-t-il de Noirs au Congrès ? Un[46]. Il y a 440 membres de la Chambre des représentants et 96 du Sénat. Si les Noirs constituent presque 10 pour cent de la population, ils ont donc droit à 50 membres. Mais ils n'en ont qu'un. C'est un très clair tableau d'inégalité politique. Nous pouvons souvent [proposer] un candidat noir [contre] un candidat blanc. Cette organisation noire peut toujours dire : « Nous voulons un Noir qui connaisse nos problèmes. » Ceci peut avoir des conséquences importantes. [...]

Il est question ici de [notre attitude envers le candidat d'une] autre organisation dont nous ne sommes pas responsables, tout comme ils ne sont pas responsables de nous. Si cette organisation présente un certain candidat et que nous pensons en tant que parti que nous devons lui opposer notre propre candidat, nous avons le plein droit de le faire. Si nous sommes faibles, que nous ne pouvons convaincre l'organisation de choisir un révolutionnaire et qu'elle choisit un démocrate noir, nous pouvons même retirer notre candidat en faisant une déclaration concrète que nous nous abstenons de

46. À l'époque, il n'y avait qu'un seul membre des deux chambres qui était noir, le député Arthur W. Mitchell de l'Illinois.

lutter non pas contre le démocrate, mais contre le Noir. Nous considérons que la candidature du Noir par opposition à la candidature du blanc, même si les deux sont du même parti, est un facteur important dans la lutte des Noirs pour leur égalité. Et dans ce cas, nous pouvons leur donner un appui critique. Je crois qu'on peut le faire dans certains cas[47].

47. Trotsky ne proposait pas de soutenir les candidats des Partis démocrate ou républicain. Il suggérait que, dans certaines conditions, le SWP puisse donner un appui critique au candidat d'une organisation noire indépendante se présentant *contre* les candidats des Partis démocrate et républicain, même s'il s'avère que le candidat nommé par l'organisation noire est membre du Parti démocrate.

Pendant la montée de la lutte de masse dirigée par le prolétariat pour les droits des Noirs au cours des années 1950 et 1960, le Parti socialiste des travailleurs a soutenu à plusieurs occasions des campagnes politiques noires indépendantes, dont la campagne de Joseph King à Chicago en 1958 (voir la quatrième partie, p. 355) ; la campagne du Parti de la liberté maintenant (Freedom Now Party — FNP) qui a présenté en 1964 le révérend Albert Cleage comme gouverneur du Michigan et plusieurs autres candidats ; la campagne menée en 1966 par l'Organisation de la liberté du comté de Lowndes (Lowndes County Freedom Organisation — LCFO) pour un poste municipal en Alabama ; et la campagne de Carl Stokes à la mairie de Cleveland en 1965. Dans quelques cas, les candidats étaient inscrits comme membres du Parti démocrate, mais leurs campagnes ont été menées indépendamment et contre les candidats des Partis démocrate et républicain. (Voir *Independent Black Political Action 1954–78*, Pathfinder, 1982.) Lorsque Cleage, John Hulett, le dirigeant du LCFO, et Stokes se sont par la suite présentés comme des candidats du Parti démocrate, le SWP n'a pas appuyé leurs campagnes. Il a présenté Syd Stapleton comme son candidat à la mairie de Cleveland dans l'élection de 1969 où Stokes a été réélu, cette fois-ci sur la liste du Parti démocrate.

À qui appartient le dernier mot

Léon Trotsky
Juin 1932

La tâche des communistes que souligne Léon Trotsky dans la dernière des trois discussions qui ont eu lieu au Mexique en 1939 — la construction de partis dont la composition, pas seulement le programme et la stratégie, est prolétarienne — est au centre de la continuité révolutionnaire, une continuité qu'il organisait ses copenseurs dans le Parti socialiste des travailleurs et à travers le monde à mettre en pratique.

Trotsky avait résumé ce cours beaucoup plus tôt dans une lettre en date du 13 juin 1932 où il incitait la direction du mouvement communiste mondial à œuvrer activement pour recruter un groupe de travailleurs noirs à Johannesburg en Afrique du Sud qui avait demandé à adhérer.

Les camarades de Johannesburg n'ont peut-être pas encore eu l'occasion de prendre connaissance de manière plus étroite des vues de l'Opposition de gauche sur toutes les questions les plus importantes. Mais ceci ne peut être un obstacle nous empêchant de travailler avec eux le plus étroitement possible

à ce moment précis et de les aider en toute camaraderie à venir dans l'orbite de notre programme et de nos tactiques.

Quand dix intellectuels, que ce soit à Paris, Berlin ou New York, qui ont déjà été membres de diverses organisations s'adressent à nous en nous demandant de les accepter en notre sein, je donnerais le conseil suivant : faites-leur passer une série de tests sur toutes les questions programmatiques ; trempez-les sous la pluie, séchez-les au soleil ; puis, après un nouvel examen soigneux, acceptez-en peut-être un ou deux.

La situation se transforme de façon radicale lorsque dix travailleurs liés aux masses se tournent vers nous. La différence dans notre attitude envers un groupe petit-bourgeois et un groupe prolétarien n'a pas besoin d'explication. Mais si un groupe prolétarien fonctionne dans un secteur où il y a des travailleurs de différentes races et qu'il demeure malgré cela composé uniquement de travailleurs d'une nationalité privilégiée, je suis alors enclin à les voir d'un oeil soupçonneux. N'avons-nous pas affaire, peut-être, à l'aristocratie ouvrière ? Est-ce que le groupe n'est pas infesté de préjugés esclavagistes, actifs ou passifs ?

C'est une question complètement différente quand un groupe de travailleurs noirs nous approche. Ici, je suis prêt à prendre d'avance pour acquis que nous parviendrons à un accord avec eux, même si un tel accord n'est pas encore évident, parce qu'en vertu de toute leur situation, les travailleurs noirs ne cherchent ni ne peuvent chercher à dégrader qui que ce soit, opprimer qui que ce soit ni enlever ses droits à qui que ce soit. Ils ne cherchent pas de privilèges ni ne peuvent atteindre le sommet si ce n'est sur la voie de la révolution mondiale.

Nous pouvons et nous devons trouver un chemin vers la conscience des travailleurs noirs, des travailleurs chinois, des travailleurs indiens et de tous les opprimés, dans l'océan humain des races de couleur à qui appartient le dernier mot dans le développement de l'humanité.

QUATRIÈME PARTIE

En terminer avec la dictature du capital, en terminer avec le racisme

pas comme des Sino-Cubains. C'est la même chose pour les noirs. « Ils se voient comme des Cubains, pas comme des Afro-Cubains[1]. »

Mais lorsqu'elle a commencé à lire le livre, a-t-elle poursuivi, elle l'a beaucoup aimé et s'est convaincue de son utilité politique aussi bien aux États-Unis qu'à Cuba. Sa réponse au livre même semblait contredire sa réaction initiale au titre ainsi que les préjugés politiques qui la sous-tendent. Excellent !

Cette lectrice exprimait un point de vue largement répandu à Cuba. Ce dernier reflète une étroitesse politique particulière, et inhabituelle, parmi la large couche de cadres révolutionnaires là-bas, une lenteur à reconnaître l'héritage social et politique parmi les noirs — et l'impact sur la société capitaliste dans son ensemble — des conséquences historiques *à l'échelle mondiale* du commerce des esclaves africains, de l'esclavage, de la violence des foules de lyncheurs, et du racisme et de la discrimination contre les noirs.

En même temps, il y a aussi un héritage tenace de *résistance* dirigée par les noirs à cette oppression et cette exploitation — aux États-Unis, à Cuba et dans d'autres parties des Amériques où les travailleurs à la peau noire ont labouré les champs et manufacturé des produits sous le fouet du propriétaire d'esclave. Il y a une histoire de révoltes d'esclaves, d'efforts pour faire adopter un cours plus combatif aux mouvements abolitionnistes et d'alliances avec d'autres travailleurs et agriculteurs dans la lutte pour la terre et dans les batailles syndicales. Des Noirs ont combattu comme soldats dans la guerre civile U.S. (quelque 10 pour cent des rangs de l'armée

1. Au moment où ce rapport a été présenté en janvier 2006, les éditions Pathfinder venaient tout juste de publier en anglais et en espagnol *Notre histoire s'écrit toujours : l'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine* d'Armando Choy, Gustavo Chui et Moisés Sío Wong. Mary-Alice Waters est la rédactrice du livre.

de l'Union au moment de la victoire en 1865) ; ont joué un rôle de direction pendant la reconstruction radicale dans les États de la Confédération vaincue ; ont participé aux efforts de syndicalisation des métayers, des fermiers à bail et des travailleurs industriels dans les années 1920 et 1930 ; et ont dirigé des luttes politiques de masse pour les droits des Noirs pendant et après la deuxième guerre mondiale, qui ont atteint de nouveaux sommets de radicalisme dans les rangs des forces armées U.S. au cours de la guerre du Viêt-nam.

Ici aux États-Unis, la place d'avant-garde des travailleurs qui sont américains africains dans la lutte de classe générale est un produit de cette histoire de direction politique dans les luttes plébéiennes et prolétariennes, qui se combine à la plus importante composition ouvrière de la nationalité noire comparativement aux autres sections de la population.

Un héritage de résistance a aussi marqué la lutte de classe à Cuba au cours du dernier siècle et demi. Les trois guerres d'indépendance contre l'Espagne entre 1868 et 1898 se sont entièrement fusionnées à la lutte pour abolir l'esclavage, le péonage et les autres formes d'asservissement par contrat. Des combattants qui étaient noirs ainsi que des milliers de travailleurs chinois ont participé à l'armée d'indépendance de Cuba et s'y sont comportés avec honneur à tous les niveaux, aussi bien comme soldats du rang et officiers qu'en remontant jusqu'au lieutenant-colonel José Bu et au général Antonio Maceo. Depuis la rébellion de la Moncada en 1953 et la guerre révolutionnaire de 1956-1958 jusqu'à aujourd'hui, le mouvement dirigé par Fidel Castro a agi avec détermination contre les actions racistes et la bigoterie, en parole et en pratique. Et personne n'a surpassé le soutien et les sacrifices des Cubains noirs pour faire avancer la révolution socialiste.

Rien de cela n'efface cependant le fait qu'*il y a* des millions de Cubains d'origine africaine qui ont la peau très foncée et qu'ils continuent à faire face aux conséquences sociales et politiques de la discrimination passée. Près d'un demi-siècle

après la victoire de la révolution cubaine, on trouve toujours cet héritage dans la distribution du logement et de l'emploi, dans la composition de la population carcérale et dans d'autres indicateurs sociaux.

Bien que l'histoire concrète des Cubains d'origine chinoise soit différente de celle des Cubains noirs, quelques-unes des mêmes considérations politiques s'appliquent. Parmi les Cubains qui ont des aïeux chinois, il existe toujours une conscience sociale de leurs racines qui reste très vivante. Et il existe toujours une grande fierté dans ces racines et dans leur riche héritage culturel. En fait, la proposition de faire les entretiens qui ont fini par devenir le livre *Notre histoire s'écrit toujours* n'est pas venue de nous mais de Gustavo Chui.

Notre compréhension des origines de la révolution cubaine, et de son avenir, s'enrichit de la description que donne Chui de son enfance. Elle s'enrichit de son explication, lui le fils d'un père qui était chinois et d'une mère qui était noire, des complexités de la « conscience chinoise » qui l'entourait lorsqu'il a grandi — y compris du racisme anti-noir qui existait chez de nombreuses personnes d'origine chinoise à Cuba. Notre compréhension de la dynamique contradictoire de la révolution cubaine s'enrichit du récit fait par Chui de la manière dont il a été gagné à la lutte révolutionnaire dans les années 1950. C'est également vrai des récits d'Armando Choy et de Moisés Sío Wong. Chacun d'eux provient d'une famille de petits commerçants sino-cubains, mais en même temps de couches sociales légèrement différentes.

À travers le livre, les travailleurs peuvent voir comment chacun de ces jeunes Cubains a découvert, au cours du combat révolutionnaire, ce dont lui et d'autres comme lui sont vraiment capables — comment ils ont découvert leur propre valeur. Ils peuvent voir les conclusions communistes auxquelles les ont conduits les expériences de Chui, Choy et Sío Wong dans la lutte clandestine, dans la guerre révolutionnaire ainsi que dans la construction d'un nouveau Cuba.

Qu'a rendu possible la victoire de la révolution cubaine pour tous ceux qui sont victimes d'une discrimination de longue date institutionnalisée sous le capitalisme ? Pour les nations et les nationalités opprimées ? Pour les femmes, le sexe opprimé et majoritaire ? Que rend possible toute révolution socialiste pour les opprimés et les exploités ? Avant tout, elle rend possible d'*utiliser* le pouvoir d'État de la dictature du prolétariat, qui est de loin l'instrument le plus puissant dont les travailleurs en lutte peuvent jamais se servir, pour faire avancer la bataille pour éradiquer le racisme, l'oppression nationale et le statut de deuxième classe des femmes.

Ces formes d'oppression, maintenues et perpétuées dans le cadre de la reproduction quotidienne des rapports sociaux capitalistes à l'échelle mondiale, sont héritées, et remodelées, des modes de production qui ont dominé les périodes antérieures de l'histoire de la société de classe. Bien qu'elles déforment le fonctionnement « le plus efficace » des lois du capitalisme et qu'elles entrent en conflit avec lui, la bourgeoisie trouve des façons de les incorporer, puis de les *utiliser* politiquement, afin d'approfondir les divisions entre les travailleurs et d'empocher les profits de la surexploitation. Loin d'être rapidement éradiquées par la prise révolutionnaire du pouvoir d'État par la classe ouvrière, les conséquences de toutes ces relations sociales dégradantes héritées de la société divisée en classes sont plus persistantes et durables que ne l'avaient généralement anticipé les générations précédentes de militants socialistes et prolétariens révolutionnaires.

Ce que fait la conquête du pouvoir des travailleurs, c'est de mettre à la disposition d'une avant-garde de masse du prolétariat l'arme politique la plus efficace de l'histoire — une arme dont nous pouvons nous servir pour combattre toutes les formes d'oppression et jeter la base pour établir la solidarité humaine sur de nouvelles assises communistes. *Voilà* le défi et la promesse de la dictature du prolétariat : *conquérez*-la, puis *brandissez*-la — pour *finir* le travail. Et *la manière* de

finir le travail, c'est d'agir pour aider à faire avancer la lutte révolutionnaire à travers le monde.

Si les jeunes dirigeants fondateurs du mouvement communiste moderne, Karl Marx et Friedrich Engels, ont compris qu'on ne pouvait abolir les classes, la famille bourgeoise et petite-bourgeoise, la religion et l'État, mais que ces derniers allaient plutôt *dépérir* avec le développement du socialisme, comment pourrait-il en être autrement pour les formes historiques d'oppression — qui reflètent les préjugés les plus profonds — héritées de la société de classe ?

Le plus important, c'est que le dépérissement n'est pas un simple processus *passif*. Ces legs de la société divisée en classes ne « dépérissent » pas simplement. Il faut *faire dépérir* leurs fondations. Ceci n'a rien d'automatique. Comme toute autre chose dans l'histoire de l'humanité, la disparition et le remplacement de ces institutions sont le produit d'une activité sociale pratique, des luttes des masses laborieuses révolutionnaires à la campagne et dans les villes — de leur mobilisation, de leur direction et de leur transformation. C'est le produit de l'extension de la révolution socialiste à travers le monde. Le rythme et la profondeur de cette lutte déterminent non seulement si la dictature du prolétariat avance, mais si ses inévitables pauses et retraites conduisent ou pas à son affaiblissement et à sa corrosion, à la longue à sa vulnérabilité, à sa corruption interne et finalement à sa défaite et à sa destruction.

Il n'y a aucune garantie à l'avance. Mais quand les travailleurs renversent la dictature des classes possédantes et conquièrent le pouvoir, le rapport de force se transforme qualitativement à l'avantage de tous ceux qui luttent pour éradiquer, de la tête aux pieds, l'exploitation et l'oppression capitalistes.

Si on ne peut convaincre les travailleurs d'avant-garde qui sont noirs aux États-Unis que la dictature du prolétariat est l'instrument le plus puissant pour entreprendre la dernière

et décisive bataille pour la libération des Noirs, comment les communistes peuvent-ils s'attendre à ce que ces derniers luttent coeur et âme pour faire une révolution socialiste dans ce pays ?

Et pourquoi *devraient*-ils le faire ?

Oui, ils lutteront en tant que composante de la classe ouvrière pour libérer la majorité laborieuse de l'humanité de l'exploitation capitaliste. Mais eux et leurs alliés ne s'attendent pas à voir l'oppression raciale se poursuivre au bout du chemin ! Sinon ce serait vivre et lutter dans le déni de ce qu'ils sont. Et le socialisme — une société sans discrimination, une société des producteurs librement associés — serait un objectif sans espoir.

C'est aussi vrai pour les femmes et pour toutes les co[illegible]ches opprimées, qui sont en même temps les alliés d[illegible] classe ouvrière.

La discussion de Trotsky en 1933 avec des communistes américains

Étant donné son expérience aux côtés de Lénine à partir de 1917 comme dirigeant du Parti bolchevique, de l'Union soviétique et de l'Internationale communiste, Léon Trotsky n'aurait pu penser autrement à propos de la discrimination raciste et la lutte contre elle. Tels étaient ses postulats politiques lors des discussions qu'il a eues en 1933 avec Arne Swabeck, un dirigeant de la Ligue communiste d'Amérique, un précurseur du Parti socialiste des travailleurs, qui a rendu visite à Trotsky après l'expulsion de ce dernier de l'Union soviétique par le régime de Joseph Staline. Trotsky vivait alors en exil en Turquie.

La transcription de cette discussion de 1933 ainsi que d'autres documents ont été disponibles depuis de nombreuses années dans un petit livre intitulé *Leon Trotsky on Black Nationalism and Self-Determination* [Léon Trotsky sur le nationalisme et l'autodétermination des Noirs]. Mais

beaucoup dans la façon dont on a préparé et rédigé ce livre — à commencer par son titre — gêne plutôt qu'aide le lecteur à écouter et comprendre ce que disait Trotsky. Malgré son titre, *il ne s'agit pas* d'un livre sur le nationalisme noir. En fait, Trotsky n'évoque jamais le nationalisme noir, ni dans la discussion de 1933 ni dans l'échange ultérieur de 1939 avec des membres du parti, aussi publié dans ce livre.

Trotsky discute de la lutte des Noirs aux États-Unis. Il parle de la place et du poids des travailleurs qui sont noirs dans la construction de l'avant-garde de la classe ouvrière le long de la ligne de marche vers la dictature du prolétariat. Il souligne leurs capacités de lutte démontrées. Il soupèse les perspectives d'organisation de mouvements noirs indépendants et il propose des actions concrètes pour faire avancer la bataille contre le racisme et l'oppression nationale. Il exige que les révolutionnaires soutiennent le droit des Noirs à l'autodétermination nationale. Voilà sur quoi portent les discussions avec Trotsky. Parmi nos premières priorités éditoriales, nous voulons présenter et publier ces discussions dans un nouveau livre d'une manière qui rende justice à leur contenu [2].

C'est Trotsky, s'appuyant sur les conquêtes politiques de l'Internationale communiste, qui nous a expliqué le premier de manière scientifique que c'est le réveil des Noirs à leur propre valeur, non à leur oppression, qui ouvrirait de nouvelles perspectives pour la lutte révolutionnaire aux États-Unis.

En réponse à une question que la direction du parti avait demandé à Arne Swabeck de discuter avec Trotsky en 1933, le dirigeant bolchevique a expliqué :

> Leur réveil, leur revendication d'autonomie et la mobilisation démocratique de leurs forces pousseront les Noirs

2. Le livre que vous avez en main est ce livre. Voir la troisième partie.

vers une perspective de classe. La petite bourgeoisie reprendra à son compte la revendication des droits égaux et de l'autodétermination, mais s'avérera absolument incapable dans la lutte. Le prolétariat noir enjambera la petite bourgeoisie en direction de la révolution prolétarienne.

Le sens en ressort cinq sur cinq, même traduit en anglais à partir des notes prises en allemand par Arne, dont la première langue était le danois !

Deux fois dans ce pays au vingtième siècle, nous avons vu en pratique comment le prolétariat noir a dû « enjamber la petite bourgeoisie » — blanche et noire, y compris la bureaucratie syndicale, avec toutes leurs limites et hésitations — pour faire avancer la lutte contre la ségrégation de Jim Crow et d'autres institutions de discrimination raciste.

La première fois, c'était pendant la radicalisation politique qui s'est développée sous l'impact de la révolution bolchevique et de la crise capitaliste qui s'étendait dans les décennies qui ont suivi la première guerre mondiale. Les luttes des agriculteurs exploités et d'autres travailleurs dans les années 1920 ont jeté les bases des batailles syndicales et du mouvement social des années 1930, centrés sur la construction des grands syndicats industriels de la CIO. Indépendamment de la couleur de leur peau, les travailleurs ont de plus en plus lutté côte à côte pour les droits syndicaux et d'autres objectifs sociaux. Ces luttes ouvrières entremêlées ont donné un tel élan au combat pour renverser Jim Crow que celui-ci s'est poursuivi malgré la retraite générale du mouvement syndical pendant et après la deuxième guerre mondiale.

Quant à la deuxième fois, quelques-uns d'entre nous présents dans cette salle avons vécu les batailles pour les droits des Noirs des années 1950, 1960 et du début des années 1970 et y avons pris une part active.

À son point le plus fort, la reconstruction radicale dans de grandes régions de l'ancien Sud esclavagiste a été un

précurseur plébéien, peut-être encore plus avancé socialement, de ces batailles prolétariennes du vingtième siècle. Et le point culminant de cette histoire consistant à enjamber « la petite bourgeoisie en direction de la révolution prolétarienne » reste évidemment toujours devant nous. À ce moment-là, la bourgeoisie comprendra pourquoi le vingt et unième siècle sera le millénaire de la classe ouvrière.

Le point de départ de Trotsky dans ses discussions avec Swabeck était que l'oppression raciste et les préjugés contre les Noirs aux États-Unis constituaient le plus grand obstacle à l'unité révolutionnaire de la classe ouvrière. Conséquence d'une telle oppression, a souligné Trotsky, peu d'« actions communes [n'] avaient lieu qui impliquent des travailleurs blancs et noirs, » il n'y avait aucune « fraternisation de classe. » « Le travailleur américain est incroyablement réactionnaire. On peut le voir maintenant dans le fait qu'il n'a même pas encore été gagné à l'idée de l'assurance sociale. » Et, a ajouté Trotsky, « Les Noirs ne se sont pas encore éveillés et ils ne sont pas encore unis aux travailleurs blancs. Quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent des travailleurs américains sont chauvins. Par rapport aux Noirs, ils sont des bourreaux de la même manière qu'ils le sont par rapport aux Chinois, etc. Il est nécessaire de leur faire comprendre [aux travailleurs blancs] que l'État américain n'est pas leur État et qu'ils n'ont pas à être les gardiens de cet État. »

Évidemment, ces conditions ont changé de façon substantielle depuis 1933 sous l'impact des batailles de classe. Elles ont commencé à changer au milieu des années 1930 comme résultat des luttes syndicales qui ont bâti le CIO, de l'opposition grandissante au fascisme et à l'expansion de la guerre impérialiste mondiale et des pas franchis vers un parti ouvrier indépendant des démocrates et des républicains. Ces changements se sont accélérés dans les années 1950 avec les conquêtes du mouvement de masse pour les droits civils et des luttes de libération des Noirs, mouvement et luttes enracinés

dans l'urbanisation massive, la migration vers le Nord et les changements dans la composition de la main-d'oeuvre industrielle qui ont commencé avant la deuxième guerre mondiale. Conséquence et composante de ces luttes, les travailleurs aux États-Unis se sont *en fait* battus pour une forme importante d'assurance sociale : la Sécurité sociale. Et avec les batailles syndicales des années 1930 et les luttes pour les droits civils des années 1950 et 1960, ils en sont venus à considérer comme des *droits* une version élargie de cette Sécurité sociale, qui comprend les programmes d'assurance maladie Medicare et Medicaid, ainsi que d'autres programmes apparentés.

Avec la montée des syndicats industriels, de plus en plus de travailleurs qui sont noirs, blancs, asiatiques et latinos — nés au pays et immigrés — travaillent *en fait* aujourd'hui côte à côte dans beaucoup de lieux de travail, où ils accomplissent souvent le même travail. Ils se livrent *en fait* à des actions communes et à de la fraternisation de classe. Mais la lutte contre les multiples formes de ségrégation et de racisme et pour surmonter les divisions nationales dans la classe ouvrière — par la solidarité mutuelle et des luttes sans compromis recourant à tous les moyens nécessaires — reste la plus grande tâche pour forger l'avant-garde prolétarienne dans ce pays.

Dans son échange d'opinions avec Swabeck, Trotsky a poursuivi en faisant remarquer que pendant une importante montée de la lutte révolutionnaire et de la conscience prolétarienne de classe aux États-Unis,

> [I]l sera alors possible que les Noirs deviennent la section la plus avancée. [...] Il sera tout à fait possible que les Noirs passent en deux pas gigantesques de l'autodétermination à la dictature du prolétariat, devant la grande masse des travailleurs blancs. Ils seront alors l'avant-garde. Je suis absolument convaincu qu'ils se battront mieux en tout cas que les travailleurs blancs.

Mais comme l'a souligné Trotsky, « ceci ne peut se produire que si le parti communiste mène une lutte sans compromis et sans merci non pas contre les prétendues idées nationales préconçues des Noirs mais contre les énormes préjugés des travailleurs blancs » — des préjugés introduits dans la classe ouvrière par la bourgeoisie et les maîtres impérialistes, par le biais de leurs agents petits-bourgeois — « et refuse de leur faire quelque concession que ce soit. »

Voilà ce que Trotsky avait appris de Lénine, le dirigeant central du Parti bolchevique et de l'Internationale communiste, et de ses propres et longues expériences révolutionnaires dans la prison des nations tsariste. Trotsky avait approfondi cette compréhension dans ses discussions avec des délégués des États-Unis aux quatre premiers congrès de l'Internationale communiste, de 1919 à 1922. Et de 1929 à sa mort, c'est ce qu'il a oeuvré avec la direction du Parti socialiste des travailleurs et le reste du mouvement communiste international à mettre en pratique.

La lutte pour un parti prolétarien

En avril 1939, un peu plus de six ans après ses discussions avec Swabeck, Trotsky a participé à un autre échange sur la lutte pour la libération des Noirs et la révolution prolétarienne aux États-Unis. Les discussions ont eu lieu à Coyoacán, près de Mexico, où Trotsky vivait alors en exil. Et cette fois-ci, ce n'est pas la direction centrale du Parti socialiste des travailleurs qui en a pris l'initiative, mais C. L. R. James, un écrivain né à Trinidad qui avait adhéré à notre mouvement international en 1935 en Grande-Bretagne. James était alors au milieu de la trentaine[3].

Trotsky a d'abord pris un intérêt actif à collaborer avec cette nouvelle recrue afro-caribéenne. Dans une lettre écrite

3. On trouve les transcriptions des trois discussions dans la troisième partie de ce livre, p. 286-323.

en mai 1938 à James P. Cannon, Trotsky a fait remarquer que James avait écrit un livre (*World Revolution*) l'année précédente qui critiquait Trotsky « très vivement, d'un point de vue organisationnel. » La ligne politique gauchiste du livre, a dit Trotsky, était sans aucun doute « une justification théorique de la propre politique [de James] envers le Parti travailliste indépendant » au Royaume-Uni, une des nombreuses organisations centristes en Europe auxquelles James s'adaptait politiquement [4].

Trotsky a néanmoins incité Cannon à impliquer James dans le travail du mouvement mondial et à chercher à le convaincre « qu'aucun d'entre nous ne considère ses critiques comme un sujet d'hostilité ou un obstacle à une collaboration amicale dans l'avenir [5]. » Vers la fin de 1938, James s'est rendu aux États-Unis pour y vivre et y voyager pendant un certain temps et la direction du SWP a collaboré avec lui pour faire avancer le travail du parti en défense des droits des Noirs. Au début de 1939, James a écrit à Trotsky pour lui proposer les discussions du Mexique.

À l'époque, le Parti socialiste des travailleurs avait fait relativement peu de progrès depuis les discussions entre Trotsky et Swabeck pour s'impliquer dans le travail politique parmi les travailleurs et les agriculteurs qui étaient noirs.

---

4. Ces organisations centristes comprenaient entre autres le Parti travailliste indépendant (ILP) en Grande-Bretagne, le Parti ouvrier de l'unification marxiste (POUM) en Espagne et le Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) en France. Entre 1932 et 1939, elles se sont regroupées sous le parapluie du « Bureau de Londres. » Zigzagant entre le stalinisme et la social-démocratie, ces organisations ont contribué à la défaite sanglante de la révolution en Espagne, ont ajouté à la désorientation du mouvement ouvrier en France et ont créé des obstacles importants aux efforts dirigés par Trotsky pour reconstruire le mouvement communiste mondial en Europe et au-delà.

5. « On C. L. R. James, » *Writings of Leon Trotsky (1937–38)*, Pathfinder, 1976, p. 385-386 du tirage de 2009.

En préparation des discussions avec James, Trotsky a écrit à Cannon que le « parti ne peut remettre plus longtemps cette question extrêmement importante [6]. »

Comme dans le cas des discussions six ans plus tôt, l'échange de Trotsky avec James s'est ouvert sur la question du droit des Noirs aux États-Unis à l'autodétermination nationale. Trotsky était choqué par l'affirmation de James — une position que personne ne partageait dans la direction centrale du SWP — que l'autodétermination des Noirs aux États-Unis était « économiquement réactionnaire » et « politiquement erronée. » Trotsky a répondu vivement et fortement : « Nous ne pouvons dire que ce sera réactionnaire. Ce *n'est pas* réactionnaire. [...] Nous pouvons dire : « C'est à vous [Américains africains] de décider. Si vous souhaitez prendre une partie du pays, c'est bien, mais nous ne voulons pas prendre la décision pour vous. »

Mais d'abord et avant tout, les discussions de 1939 avec James se sont concentrées sur le programme prolétarien *et* la composition ouvrière qui sont la base de tout parti révolutionnaire capable d'organiser et de diriger une bataille victorieuse des travailleurs et agriculteurs pour établir la dictature du prolétariat aux États-Unis — ou dans tout autre pays capitaliste. Les discussions ont pris la forme d'un échange sur la proposition de James que le Parti socialiste des travailleurs prenne l'initiative de lancer et aide à diriger une organisation noire indépendante, active et combative. Admettant qu'il n'était pas familier avec « la situation concrète des cercles noirs aux États-Unis, » Trotsky a néanmoins pris la proposition au sérieux et il a organisé deux séances pour l'examiner avec James et des cadres du SWP.

---

6. « More on Our Work in the Communist Party, » 10 avril 1939, *Writings of Leon Trotsky (1938–39)*, Pathfinder, 1969, 1974, p. 341-342 du tirage de 2004.

« Si un autre parti avait mis sur pied un tel mouvement de masse, a dit Trotsky, nous y participerions certainement en tant que fraction, à condition que [celui-ci] comprenne des travailleurs, des petits-bourgeois pauvres, des agriculteurs pauvres, etc. Nous y entrerions dans le but d'éduquer les meilleurs éléments et de les gagner à notre parti. Mais ceci est autre chose. Ce qui est proposé ici, c'est que nous en prenions l'initiative. »

Trotsky évitait d'émettre des jugements tactiques sur le travail du SWP dans la lutte de classe aux États-Unis. Mais ses critères politiques pour évaluer la proposition étaient l'opposé de ceux de James. Trotsky s'est concentré sur l'*orientation de classe* d'une telle organisation. Nos cadres allaient-ils chercher à la construire parmi les travailleurs des villes et des campagnes qui étaient noirs ? Allions-nous lutter en son sein pour un programme révolutionnaire qui fasse avancer le combat pour le pouvoir aux États-Unis ?

James a donné quelques exemples d'individus et de courants susceptibles de se joindre à une telle organisation. Cette information, a dit Trotsky, « montre que nous pouvons collaborer avec certains éléments dans ce domaine. » En même temps, elle « limite les perspectives immédiates de l'organisation. » En quoi et pourquoi limite-t-elle ces perspectives ? Parce que, dit Trotsky, il est nécessaire de poser la question : « Qui sont ces éléments ? » Et il a répondu : « La plupart sont des intellectuels noirs, d'anciens sympathisants et fonctionnaires staliniens. »

Trotsky a fait remarquer que les intellectuels blancs qui au début des années 1930 avaient été brièvement attirés vers le communisme étaient largement « retournés à Roosevelt et à la démocratie » — c'est-à-dire la démocratie impérialiste. Mais, a-t-il poursuivi, « les intellectuels noirs déçus ont cherché un nouveau terrain sur la base de la question noire. » Oui, les travailleurs communistes peuvent et doivent chercher à collaborer avec eux dans des campagnes de

défense, pour recueillir de l'argent pour des objectifs communs, etc. « C'est une chose, a-t-il dit à James. Mais vous envisagez ces intellectuels noirs comme devant diriger un mouvement de masse. » Mais ce n'était ni possible ni, avant tout, désirable.

Trotsky a souligné le danger qu'une telle organisation ne « devienne un jeu pour intellectuels. » Ceux-ci, a-t-il ajouté, « se maintiennent séparés des masses, toujours avec le désir d'adopter la culture anglo-saxonne et de devenir une composante intégrale de la vie anglo-saxonne » — c'est-à-dire le désir de s'intégrer dans les classes professionnelles et moyennes de la société capitaliste, de l'« Amérique blanche[7]. » Une organisation noire indépendante, a dit Trotsky, « ne peut justifier son existence qu'en recrutant des travailleurs, des métayers, etc. »

Ces échanges avec James sur l'orientation prolétarienne de notre mouvement ont eu un grand impact sur les deux membres du SWP présents lors des discussions à Mexico : Charles Curtiss, un cadre du parti depuis la fondation de la Ligue communiste d'Amérique en 1929, et Sol Lankin, aussi un membre fondateur de la CLA et à ce moment un garde dans la résidence de Trotsky. « Cette organisation, a demandé Lankin à James, ouvrirait-elle ses portes à toutes les classes de Noirs ? »

Oui, a dit James. « Le Noir bourgeois peut y venir pour aider, mais seulement sur la base du programme de l'organisation. » Mais ceci n'a pas satisfait Lankin : « Je ne peux

---

7. À l'exception d'une petite poignée d'individus, ce désir était un espoir vain dans l'Amérique de Jim Crow des années 1930 — l'*Amérique* de Jim Crow, pas seulement le *Sud* de Jim Crow. Comme un sous-produit des luttes victorieuses pour les droits des Noirs des années 1950 et 1960, une couche de la population américaine africaine aux États-Unis a cependant fait de grands progrès vers la réalisation de cette aspiration. Voir « La « méritocratie » cosmopolite et la structure de classe changeante de la nationalité noire » dans la deuxième partie de ce livre. — JB

voir comment la bourgeoisie noire peut aider le prolétariat noir à lutter pour son avancement économique. »

James a donc essayé un nouvel angle. « Dans notre propre mouvement, a-t-il répondu à Lankin, certains d'entre nous sommes petits-bourgeois. » Voilà quelle était l'attitude de James sur la composition de classe du parti ! C'était une approche politique qui défiait la campagne systématique menée par la majorité de la direction et des cadres du SWP à l'époque pour complètement prolétariser le parti. Cet effort s'effectuait sous l'insistance pressante de Trotsky.

Ainsi que l'avaient décidé une quinzaine de mois plus tôt les délégués au congrès du parti, « Nous ne réussirons pas à enraciner le parti dans la classe ouvrière, encore moins à empêcher les principes prolétariens révolutionnaires du parti d'être minés, à moins que le parti ne soit dans sa très grande majorité un parti prolétarien, composé dans sa ferme majorité de travailleurs dans les manufactures, les mines et les usines. » Le congrès de janvier 1938 a voté qu'une « telle réorientation complète de notre parti, des membres jusqu'à la direction et vice versa, est absolument impérative et ne peut absolument pas être reportée[8]. »

Poursuivant en réponse aux commentaires de James, Trotsky a souligné que l'orientation prolétarienne qui guidait le SWP et son lien inséparable avec l'approfondissement du travail du parti parmi les Américains africains avaient un caractère de vie ou de mort. « Notre parti n'est pas à l'abri de la dégénérescence s'il demeure une place pour les intellectuels, les semi-intellectuels, les ouvriers qualifiés. [...] J'ai souvent proposé que chaque membre du parti, surtout les intellectuels et les semi-intellectuels, qui ne parvient

8. Voir « The Political Situation and the Tasks of the Party » et « The Trade Union Movement and the Socialist Workers Party, » *The Founding of the Socialist Workers Party*, Pathfinder, 1982, p. 145 et 162 du tirage de 2001.

pas au cours d'une période disons de six mois à recruter un travailleur comme membre du parti devrait être rétrogradé au statut de partisan. On peut dire la même chose [à propos de] la question noire. »

Revenant sur des points qui avaient été au centre de ses discussions avec le dirigeant du SWP Arne Swabeck quelques années plus tôt, Trotsky a ajouté :

> Nous devons dire aux éléments conscients parmi les Noirs que le développement historique les a appelés à devenir une avant-garde de la classe ouvrière. Qu'est-ce qui freine les couches les plus élevées ? Ce sont les privilèges et les choses matérielles qui les empêchent de devenir révolutionnaires. Ceux-ci n'existent pas pour les Noirs.
>
> Qu'est ce qui peut transformer une certaine couche, la rendre plus capable de courage et de sacrifice ? Ce facteur est concentré parmi les Noirs. S'il s'avère que nous dans le SWP, nous sommes incapables de trouver la voie vers cette couche, alors nous ne vaudrons rien. [...]
>
> Ce qui est en jeu, c'est la vitalité du parti. C'est une question importante. C'est une question de savoir si le parti se transformera en secte ou s'il est capable de se frayer un chemin vers la composante la plus opprimée de la classe ouvrière.

L'évolution politique de Malcolm X

C'est cette continuité communiste, notre orientation prolétarienne, qui a donné à notre mouvement la confiance au début des années 1960 de reconnaître la signification révolutionnaire du développement politique de Malcolm X alors qu'il était encore un dirigeant de la Nation de l'islam. Nous n'avons fait aucune supposition sur le moment où il quitterait la Nation, si jamais il le faisait. Nous n'avons fixé aucune limite préconçue à son évolution — aucune

limite à sa convergence avec la ligne de marche du prolétariat vers la prise du pouvoir.

En janvier 1965, quand un autre dirigeant de l'Alliance des jeunes socialistes et moi-même avons réalisé une entrevue de Malcolm X pour la revue *Young Socialist*, nous lui avons demandé : « Comment définissez-vous le nationalisme noir, auquel on vous a identifié ? »

Et Malcolm a répondu en nous parlant de la discussion qu'il avait eue avec l'ambassadeur d'Algérie au Ghana pendant son voyage en Afrique au printemps de 1964. Quand il a dit à l'ambassadeur « que ma philosophie politique, sociale et économique était le nationalisme noir, » le révolutionnaire algérien lui avait demandé quelle était sa place dans tout ça. Parce que, ainsi que Malcolm l'a expliqué, l'ambassadeur « selon toute apparence [...] était un homme blanc. » Cette expérience « m'a donc montré comment je m'aliénais des gens qui étaient de véritables révolutionnaires, déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires. »

En conséquence de quoi, nous a dit Malcolm, « [j]'ai donc eu à repenser et réévaluer en profondeur ma définition du nationalisme noir. Peut-on réduire au nationalisme noir la solution des problèmes auxquels notre peuple fait face ? Et vous remarquerez que je n'ai pas employé le terme depuis plusieurs mois. »

Eh bien, en fait, nous *ne l'avions pas* remarqué. Nous avions agi comme si nous supposions, au moins sur ce point, que Malcolm ne pourrait dépasser ses premières positions.

L'interview du *Young Socialist* était un véritable dialogue, un véritable échange. Ce n'était pas une interview où nous avons posé certaines questions parce que nous connaissions déjà les réponses. Nous avons posé des questions parce que, dans les limites de nos capacités et de notre objectivité, c'étaient les bonnes questions à poser. Les réponses à ces questions et à celles que nous avons posées à la suite ont considérablement

ajouté à nos connaissances et aux connaissances de ceux qui ont lu l'entrevue. Peu importe ce que nous n'avions pas remarqué, nous n'avions pas peur des conclusions. Et Malcolm n'avait demandé à voir aucune question à l'avance, ni imposé aucune restriction à la longueur de l'interview ni exclu aucun sujet. (À l'époque, j'avais toutes les raisons de penser qu'il s'agirait de la première d'une série d'interviews avec lui.)

Malcolm a conclu cet échange particulier en admettant : « Mais j'aurais toujours beaucoup de mal à donner une définition précise de la philosophie d'ensemble que je crois nécessaire pour la libération du peuple noir dans ce pays. »

Plus loin dans l'interview, j'ai demandé à Malcolm ce qu'il pensait « de la lutte mondiale qui se livre actuellement entre le capitalisme et le socialisme ? » Et il a entre autre répondu que « [c]e n'est qu'une question de temps selon moi avant qu'il [le capitalisme] ne s'effondre complètement. »

Dans l'article « Two Interviews » publié dans le *Militant* en février 1966 à l'occasion du premier anniversaire de l'assassinat de Malcolm, j'ai décrit la réaction de Malcolm lorsque je lui ai apporté la version rédigée de l'entrevue pour qu'il la révise avant sa publication dans le *YS*. Quand Malcolm est arrivé à sa réponse à cette question sur le capitalisme et le socialisme, son visage s'est fendu d'un large sourire et il m'a dit : « Je ne suis jamais allé aussi loin. Ils vont se déchaîner quand ils le verront. » J'ai demandé à Malcolm s'il voulait atténuer sa réponse et, comme je l'ai écrit dans l'article de 1966, « sans hésitation, il a répondu non [9]. »

Pendant cette deuxième visite, Malcolm m'a également parlé des jeunes révolutionnaires qu'il avait rencontrés en Afrique et en Europe lors de ses récents voyages là-bas. Il m'a dit qu'il m'en donnerait une liste pour nous permettre de leur envoyer des exemplaires du numéro du *Young*

9. *Malcolm X Talks to Young People*, Pathfinder, 1991, 2002, p. 127 et 137 du tirage de 2008.

Socialist contenant l'entrevue. J'ai mentionné à Malcolm que j'irais peut-être en Algérie plus tard cette année-là à la tête de la délégation de l'Alliance des jeunes socialistes (YSA) au Festival mondial de la jeunesse et des étudiants, prévu à Alger à la fin de juillet et au début d'août. Contrairement aux festivals précédents organisés par le mouvement stalinien international, celui-ci se tenait pour la première fois non pas en Europe de l'Est ou centrale ou en URSS, mais en plein milieu d'une révolution en cours. La YSA l'attendait avec impatience, dans l'anticipation d'une composition géographique et politique plus large et d'une plus grande intransigeance anti-impérialiste. J'ai dit à Malcolm que nous pourrions peut-être y rencontrer quelques-uns de ses jeunes contacts et il a dit que ce serait une bonne expérience parce qu'« ils ont du mal à croire qu'il existe des révolutionnaires aux États-Unis. » (Combien de fois avons-nous entendu exactement la même chose de la part de révolutionnaires cubains et autres ?) Malcolm a dit qu'il trouverait le temps de préparer la liste et nous avons convenu que je viendrais la chercher après la publication du *Young Socialist*.

Malcolm était enthousiasmé par la perspective que les jeunes qu'il avait rencontrés reçoivent des exemplaires du *Young Socialist* contenant l'entrevue et rencontrent des dirigeants de l'Alliance des jeunes socialistes. Il se réjouissait à l'avance de voir de jeunes révolutionnaires travailler ensemble, partager des documents et apprendre les uns des autres. Il était persuadé que cela élargirait les perspectives, comme il avait l'habitude de dire, de *tous* ceux qui y participeraient.

Il s'est avéré que Malcolm a été assassiné quelques semaines après notre deuxième rencontre, juste au moment où le *YS* sortait des presses. Il n'y aurait pas d'autres interviews. Et puis en juin 1965, le gouvernement ouvrier et paysan dirigé par Ahmed Ben Bella en Algérie a été renversé. Notre délégation était en train de descendre la péninsule italienne pour prendre un bateau vers Alger — nous étions arrivés à

Rome — lorsque le coup s'est produit et que le festival a été annulé. Nous n'avons donc pas été capables de tenir cette promesse particulière faite à Malcolm.

Mais dans un sens plus important, nous avons tenu notre promesse et continuons de le faire. Nous continuons à publier les paroles de Malcolm ainsi que les paroles d'autres révolutionnaires à travers le monde. Nous continuons de publier le *Militant*, un journal que Malcolm considérait comme une source tellement importante pour les combattants, non seulement d'informations précises mais d'analyses politiques révolutionnaires. Et nous avons maintenant lancé son édition en espagnol, *El Militante*. Nous continuons de diffuser ces publications afin de collaborer avec des travailleurs et des jeunes ayant un esprit révolutionnaire à la fois dans ce pays et autour du monde — des Amériques à l'Afrique, au Pacifique, à l'Asie et à l'Europe ; du Venezuela et de la Chine à la France, à l'Iran et à la Guinée équatoriale. Ce type de travail politique parmi des révolutionnaires ne cesse jamais, même quand nous nous heurtons à des obstacles imprévus. Nous trouvons tout simplement d'autres façons de l'accomplir.

Depuis le jour où Malcolm a été tué en février 1965, personne ne peut prouver comment il aurait évolué politiquement par la suite. Mais ceux de ma génération et d'autres dans la direction du Parti socialiste des travailleurs étaient convaincus, à suivre son cours, qu'il évoluait vers le communisme. Politiquement, il convergeait avec la révolution cubaine, avec le gouvernement révolutionnaire populaire en Algérie que dirigeait Ahmed Ben Bella (et avec le cours du SWP), c'est-à-dire avec la ligne de marche historique de la classe ouvrière vers le pouvoir à l'échelle internationale.

Nous avons simplement supposé que Malcolm était absolument sérieux quand il a dit qu'il ne croyait plus possible de résumer et de décrire ses opinions politiques comme étant le « nationalisme noir. » L'époque était révolue depuis longtemps où quelqu'un pouvait faire dire des choses à Malcolm. Moins

de deux mois avant sa mort, il a raconté dans un entretien à la radio qu'avant de rompre avec la Nation de l'islam au début de 1964 il avait souvent dit des choses qui ne représentaient pas ses opinions mais celles du dirigeant de la Nation, Elijah Mohammad. « Ce n'étaient pas mes déclarations, c'étaient ses déclarations et je les répétais. » Mais maintenant, a dit Malcolm, « le perroquet a sauté hors de la cage [10]. »

Les commentaires de Malcolm sur le nationalisme noir dans l'entrevue du *Young Socialist* faisaient partie de notre convergence politique, puisque personne ne peut devenir un communiste et rester en même temps un nationaliste dans sa « philosophie d'ensemble. » Vous pouvez être un communiste et en même temps prendre fait et cause et diriger une lutte de libération nationale, une lutte contre l'oppression nationale. Ça, c'est certain. En fait, vous *devez* le faire sinon vous ne pouvez être un communiste. Mais vous ne pouvez rester politiquement un nationaliste et organiser un mouvement pour faire avancer la classe ouvrière et ses alliés, de toutes les nations, le long de la ligne de marche vers la dictature du prolétariat.

Pourquoi ? Parce que le nationalisme — et ici, nous parlons du nationalisme des opprimés — *n'est pas* la généralisation de la ligne de marche d'une classe vers le pouvoir. Il n'y a pas de trajectoire de classe, encore moins de dictature de classe, prédéterminée dans la logique de son évolution. Il n'a pas de programme stable. Un programme a une trajectoire pratique concrète qui représente les intérêts historiques d'une classe sociale. Il n'existe pas de programmes sans classe.

Mais le nationalisme noir n'a pas de trajectoire politique qui fasse avancer les intérêts des travailleurs, quelle que soit la couleur de leur peau. Le nationalisme noir est une idéologie. C'est l'idéologie d'une nationalité opprimée à certaines

10. « Our People Identify with Africa, » entrevue avec Bernice Bass, le 27 décembre 1964, *Malcolm X: The Last Speeches*, Pathfinder, 1989, p. 99 du tirage de 2008.

étapes de son éveil politique, une nationalité dont la composition aux États-Unis est largement prolétarienne. Mais dans la mesure où le nationalisme noir a un caractère de classe, il ne peut être que bourgeois. Ce n'est pas une épithète ; c'est une description scientifique. La conscience syndicale aussi est bourgeoise. Elle cherche à accroître la part de la valeur nouvellement produite qui retourne à la classe ouvrière *à l'intérieur* du système capitalisme, du salariat. En même temps, la consolidation historique du capital financier, de l'impérialisme, a relégué au passé l'époque des révolutions bourgeoises.

Par contre, le communisme *n'est pas* une idéologie, selon le sens donné à ce terme par Marx et Engels. Comme nous ont enseigné les pionniers du mouvement ouvrier révolutionnaire moderne à sa naissance il y a presque 160 ans, « le communisme n'est pas une doctrine mais un *mouvement* » — un mouvement de ceux qui, sur le terrain de l'activité pratique, sur le terrain du combat de classe — sont « la section la plus avancée et la plus résolue » de la classe ouvrière [11]. C'est ce qu'explique le Manifeste communiste, le document fondateur de notre mouvement. De façon consciente, les communistes « soulignent et font valoir les intérêts communs à l'ensemble du prolétariat et indépendants de toute nationalité. [...]Ils représentent toujours et partout l'intérêt de l'ensemble du mouvement. » Du point de vue du programme et de la théorie, les communistes ont « l'avantage de comprendre clairement la ligne de marche, les conditions et les résultats généraux ultimes du mouvement prolétarien [12]. »

Voilà la direction dans laquelle la majorité des dirigeants centraux du SWP au milieu des années 1960 en étaient venus

---

11. Frederick Engels, « The Communists and Karl Heinzen, » Karl Marx et Frederick Engels, *Collected Works*, tome 6, p. 303.

12. Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Manifeste communiste*, Pathfinder, 2009, p. 47-48.

à croire que Malcolm X évoluait, ainsi qu'il le démontrait en parole et en action. Nous étions convaincus que cette évolution politique l'avait rendu plus efficace, pas moins efficace, en tant que dirigeant de la lutte de libération des Noirs. (Même si son public immédiat continuerait à diminuer aux États-Unis. Ni Malcolm ni personne d'autre ne peut échapper aux effets des changements du rapport de forces entre les classes.) Étant donné ce que nous savions de Malcolm et étant donné ce que nous connaissons du marxisme, pourquoi un communiste en tirerait-il une autre conclusion ?

Pourquoi un travailleur, un agriculteur ou un jeune ayant un état d'esprit révolutionnaire — et un courage révolutionnaire — qui voyait en Malcolm un dirigeant aurait-il cessé de l'écouter parce que Malcolm en était venu à une compréhension plus large et plus riche des racines capitalistes de l'exploitation et de l'oppression raciste ? Pourquoi se seraient-ils moins intéressés à ce qu'il avait à dire parce que les réponses économiques, sociales et politiques qu'il présentait étaient plus concrètes, plus directement liées à la ligne de marche historique des travailleurs à travers le monde ? Ou parce qu'il voulait travailler politiquement avec des jeunes, peu importe leur race ou leur sexe (ou la croyance de leurs ancêtres), attirés non seulement par son propre exemple mais par l'Alliance des jeunes socialistes ? Pourquoi auraient-ils cessé d'écouter Malcolm parce qu'il voulait abattre les obstacles qui le séparaient des « véritables révolutionnaires, déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires » ?

La libération des Noirs et la dictature du prolétariat

Tout cela conduit à la proposition de produire en priorité un livre sur la lutte des Noirs et la marche vers la dictature du prolétariat, avec une introduction politique à jour. Un livre qui rassemble : (1) les discussions avec Trotsky et notre continuité communiste qui remonte à la Troisième Internationale,

continuité sur laquelle s'appuyait Trotsky ; (2) des sections de quelques présentations, rapports et résolutions du parti depuis le tournant du SWP vers la classe ouvrière industrielle et les syndicats d'industrie à la fin des années 1970, qui abordent cette continuité d'une manière plus que conjoncturelle ; et (3) une appréciation précise de l'exemple et du leadership de Malcolm X qui ont été si importants pour préparer les générations de cadres du parti, en commençant par celle qui a adhéré au début des années 1960, qui ont dirigé le tournant vers l'industrie [13].

D'abord et avant tout, un tel livre va bien sûr consigner les conclusions programmatiques et stratégiques que les communistes ont tirées de décennies d'activité pratique dans la lutte des classes aux États-Unis, dont la lutte pour les droits des Noirs. Même en nous limitant aux 65 dernières années, cette activité comprend :

- notre campagne pendant la deuxième guerre mondiale pour que *le gouvernement fédéral* agisse contre les lynchages et contre la discrimination raciste dans les industries de guerre et les forces armées ;
- notre participation dans le mouvement pour les droits des Noirs des années 1950 et 1960, y compris le mouvement en réponse au lynchage d'Emmett Till en 1955, le boycott des bus à Montgomery en 1955-1956, les Voyages de la liberté

13. En février 1978, le Comité national du Parti socialiste des travailleurs a voté de s'organiser immédiatement pour avoir une large majorité des membres et dirigeants du parti dans l'industrie et les syndicats industriels. À la suite d'un quart de siècle de retraite politique de la classe ouvrière et du mouvement syndical au cours de l'expansion capitaliste et des années de chasse aux sorcières et de réaction qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, les opportunités se sont accrues pour une nouvelle fois faire avancer l'orientation prolétarienne du parti en construisant des fractions de révolutionnaires effectuant un travail politique communiste dans la classe ouvrière et les syndicats industriels. On trouve le bilan politique des premières années de ce tournant vers l'industrie dans *Le visage changeant de la politique aux États-Unis : la politique ouvrière et les syndicats* de Jack Barnes, Pathfinder, 1997, 2004.

pour déségréguer les gares routières et le transport par autocar entre les États, les sit-in dans les cafés-restaurants au début des années 1960, l'« affaire du baiser » et le soutien aux efforts d'autodéfense de Monroe en Caroline du Nord contre les cavaliers nocturnes racistes [14], le soutien aux Diacres de la défense en Louisiane et au Mississippi et à l'Organisation de la liberté du comté de Lowndes en Alabama et d'autres luttes et mobilisations de ces années-là ;

- l'accueil enthousiaste que nous avons réservé à la fierté et la confiance accrues parmi les Noirs engendrées par ces luttes prolétariennes de masse ;
- notre soutien à toute avancée authentique, aussi modeste soit-elle, vers l'action politique indépendante des Noirs — de la campagne de Joseph King à Chicago dans les années 1950, au Freedom Now Party [Parti de la liberté maintenant] dans les années 1960 et au National Black Independant Political Party [Parti politique noir indépendant national — NBIPP] dans les années 1980 [15] ;
- notre participation aux luttes pour la déségrégation scolaire et le *busing* à Boston et Louisville dans les années 1970 et notre contribution à la direction de ces luttes [16] ;

---

14. Voir « Robert F. Williams, la révolution cubaine et l'autodéfense contre la violence raciste » dans la deuxième partie de ce livre.

15. La campagne de Joseph King, un dirigeant de la communauté noire de Chicago, en 1958, était conjointement organisée par le SWP ; le Forum du parc Washington, une organisation majoritairement noire influencée par le Parti communiste ; et d'autres forces. « Les syndicats devraient aider à construire un parti qui lutte pour l'émancipation de la race humaine, » avait dit King à l'époque. « Les capitalistes ne peuvent le faire. » La campagne a contribué à éloigner quelques partisans du Parti communiste du soutien donné par ce parti aux politiciens capitalistes du Parti démocrate.

16. À la suite de la décision de la Cour suprême des États-Unis interdisant la discrimination raciale dans l'éducation publique, des tribunaux ont ordonné que les enfants soient répartis et transportés par

• le soutien que nous avons donné à diverses luttes menées par des femmes qui sont noires pour se libérer des préjugés et de l'oppression sexistes et notre contribution à la direction de ces luttes ;

• notre réponse politique au cours des dernières décennies à la révolution à la Grenade et à Maurice Bishop, à Thomas Sankara et au mouvement révolutionnaire qu'il a dirigé au Burkina Faso, et à la lutte contre l'apartheid dirigée par le Congrès national africain (ANC) en Afrique du Sud ;

• notre compréhension, en parole et en action, de l'importance de la lutte contre le racisme et pour des quotas d'action affirmative pour les Noirs et les femmes afin de forger l'unité ouvrière nécessaire pour faire avancer la transformation des syndicats en instruments révolutionnaires de la lutte de classe ;

• notre implication pendant près d'un siècle dans un nombre incalculable de campagnes de défense, de luttes contre la brutalité policière et autres batailles locales et nationales comme notre bataille victorieuse pour rendre publiques les dossiers gouvernementaux gardés secrets par le FBI, la CIA et d'autres agences d'espionnage et de police, y compris des documents décrivant les méthodes utilisées pour organiser des coups montés et assassiner des dirigeants noirs comme Fred Hampton à Chicago et ses camarades de lutte à travers le pays dans le Parti des panthères noires et d'autres organisations noires dans les années 1960 et 1970 [17] ;

---

bus (*busing*) dans les écoles de façon à briser les structures enracinées de discrimination raciale. À Boston dans l'État du Massachusetts et à Louisville au Kentucky au milieu des années 1970, des jugements de ce genre ont conduit à de dures batailles entre racistes, qui ont organisé des attaques physiques contre les étudiants qui étaient transportés par bus, et défenseurs des droits des Noirs.

17. En 1986, le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes ont remporté une victoire dans leur lutte politique longue de

- l'initiative que nous avons prise en publiant en anglais et en espagnol *De l'Escambray au Congo : dans le tourbillon de la révolution cubaine* de Víctor Dreke et le succès que nous avons rencontré en organisant une impressionnante tournée de conférences par ce dirigeant révolutionnaire cubain, de Boston et New York à Atlanta et Miami ;
- le temps et les efforts de direction que nous avons récemment investis dans notre participation au salon du livre de Guinée équatoriale et aux événements qui l'ont entouré, ainsi que dans les rencontres régionales et les réunions dans les universités qui ont fait suite à ce voyage ; et bien plus encore [18].

Nous avons besoin d'un tel livre aujourd'hui à cause de ce qui arrive en politique et dans la lutte des classes. Nous en avons besoin pour éduquer nos propres cadres et pour toucher les mêmes travailleurs et jeunes à qui nous vendons des abonnements au *Militant*.

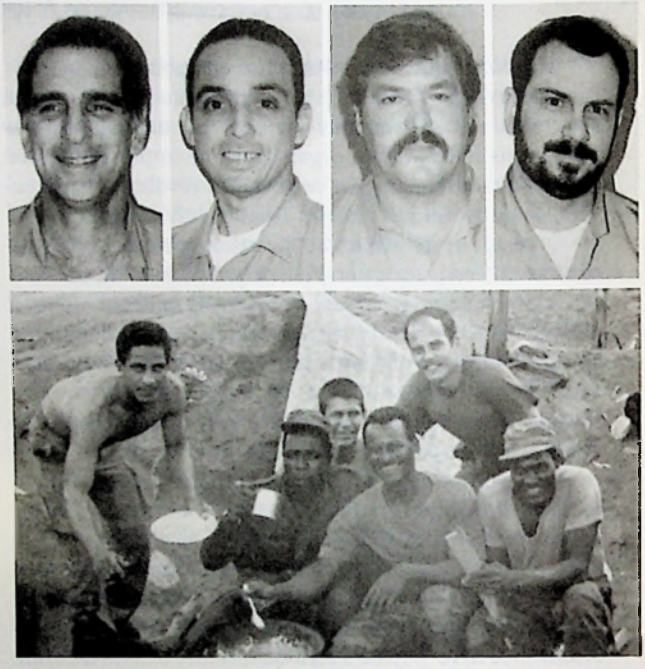
Des lettres que Mary-Alice [Waters] a récemment reçues d'un des cinq révolutionnaires cubains emprisonnés, René González, ont attiré notre attention sur combien nous avons besoin de ce livre [19]. René a écrit qu'un autre détenu lui avait

---

13 ans contre l'espionnage et le harcèlement du FBI et d'autres agences et fonctionnaires du gouvernement. Organisée autour d'un procès intenté contre ces agences policières, leur lutte s'est conclue par un jugement de la cour fédérale en faveur du SWP et de la YSA. Cette campagne a encouragé d'autres cibles des agences des municipalités, des États et du gouvernement fédéral à travers les États-Unis à prendre des initiatives. Voir *FBI on Trial: The Victory of the Socialist Workers Party Suit against Government Spying*, 1988, et *Cointelpro: The FBI's Secret War on Political Freedom*, 1975, 1988. Les deux sont publiés par Pathfinder.

18. Voir Mary-Alice Waters et Martín Koppel, *Le capitalisme et la transformation de l'Afrique : reportages sur la Guinée équatoriale* (en anglais et en espagnol), Pathfinder, 2009.

19. En septembre 1998 le FBI a annoncé 10 arrestations, déclarant avoir découvert un « réseau d'espionnage cubain » en Floride. En juin 2001,



René González — un des cinq révolutionnaires cubains victimes d'un coup monté et emprisonnés aux États-Unis depuis 1998 — a lu un livre qu'un codétenu lui a recommandé comme « anti-impérialiste ». Ce dernier s'est avéré être, a-t-il écrit, « une litanie d'antisémitisme, de racisme, de démagogie, de chauvinisme et d'individualisme, » une expression « d'un genre de nationalisme fasciste et étroit. » Il a demandé : « Quelles sont les racines et le développement de cette façon de penser ? Est-ce lié à l'issue de la guerre civile ? Y a-t-il des liens avec le KKK ? » Les questions de René González ont incité les dirigeants du SWP à préparer ce livre.

Arrêtés en 1998, René González et quatre autres révolutionnaires cubains sont condamnés en 2001, certains sous des accusations de complot en vue de pratiquer de l'espionnage ou de commettre un meurtre, et reçoivent des sentences draconiennes pour des actions visant à tenir le gouvernement cubain informé sur les groupes contre-révolutionnaires basés aux États-Unis qui planifient des attaques meurtrières à l'intérieur de Cuba. En haut, René González, Antonio Guerrero, Ramón Labañino et Fernando González. En bas, à droite au fond, on voit Gerardo Hernández, condamné à une double peine à perpétuité, au cours d'une mission de combat internationaliste en Angola. Entre 1975 et 1991, plus de 300 000 volontaires cubains ont aidé à défendre l'Angola contre les invasions du régime d'apartheid sud-africain.

récemment donné un livre qu'il portait aux nues comme « anti-impérialiste ». Mais quand René l'a lu, il a « découvert qu'il s'agissait d'une litanie d'antisémitisme, de racisme, de démagogie, de chauvinisme et d'individualisme. Il y avait une certaine rhétorique isolationniste et anti-entreprises, mais elle provenait d'un genre de nationalisme fasciste et étroit. » Et René de demander : « Quelles sont les racines et quel est le développement de cette façon de penser ? Est-ce lié à l'issue de la guerre civile ? Y a-t-il des liens avec le KKK ? Quel rapport avec la droite religieuse ? Pourquoi cette rancoeur contre l'establishment des grandes entreprises qui, en fin de compte, les sert bien ? Est-ce qu'ils ont quelque chose à voir avec les milices suprématistes blanches ? »

Ce sont des questions politiques importantes, des questions auxquelles le mouvement communiste a eu l'expérience de faire face aussi bien dans le combat de classe qu'en paroles au cours du dernier siècle. Nous avons beaucoup écrit à leur sujet — depuis les rapports et résolutions distribués par l'Internationale communiste dans ses premières années ; aux articles de Léon Trotsky sur le fascisme et comment le combattre ; aux écrits sur le fascisme américain de Jim [Cannon], Farrell [Dobbs] et Joe [Hansen] qui sont disponibles dans

---

cinq accusés — Fernando González, René González, Antonio Guerrero, Gerardo Hernández et Ramón Labañino — ont été chacun condamnés pour « complot en vue d'agir en tant qu'agent non déclaré d'une puissance étrangère. » Guerrero, Hernández et Labañino ont aussi été condamnés pour « complot en vue de pratiquer de l'espionnage » et Hernández de « complot en vue de commettre un meurtre. » Les sentences ont varié de 15 ans à une double peine à vie plus 15 ans. Ces cinq révolutionnaires victimes de coup monté — chacun d'eux a été nommé « Héros de la république de Cuba » — avaient accepté la mission de s'établir en Floride afin de tenir le gouvernement cubain informé sur les groupes contre-révolutionnaires aux États-Unis préparant des attaques terroristes contre Cuba. Le cas des cinq a donné lieu à une large campagne internationale pour dénoncer les sévères conditions de leur emprisonnement et pour exiger leur libération.

plusieurs bulletins de la série « Education for Socialists » ; à des livres publiés au cours des dernières décennies comme *Le visage changeant de la politique aux États-Unis* et *Le désordre mondial du capitalisme*, ainsi que divers numéros de *Nouvelle Internationale*.

Les questions soulevées par René couvrent beaucoup de terrain politique et elles démontrent le besoin de comprendre les origines et l'histoire concrète de l'oppression des Noirs aux États-Unis et le poids social de la population noire — sa composition prolétarienne proportionnellement plus élevée, son bilan politique dans les luttes sociales de masse des travailleurs de la ville et de la campagne à travers les États-Unis et donc sa place d'avant-garde dans les batailles historiques de la classe ouvrière. En ayant ceci à l'esprit, Mary-Alice a répondu à René qu'elle lui conseillait comme bon point de départ les écrits de Marx et Engels sur la guerre civile aux États-Unis et ses suites, ajoutant qu'elle lui enverrait un exemplaire de *Marx and Engels on the United States*[20].

« Tu trouveras leurs écrits sur la guerre civile particulièrement utiles pour réfléchir aux questions que tu soulèves dans la lettre que tu m'as envoyée, a-t-elle écrit. Marx et Engels ont suivi le déroulement de la deuxième révolution bourgeoise aux États-Unis avec vive attention et perspicacité. Ce qu'ils expliquent sur le retard du développement d'un prolétariat héréditaire aux États-Unis (comparativement à l'Europe) à cause de l'existence de l'esclavage, de la défaite de la reconstruction radicale après la guerre civile et de la disponibilité de terres gratuites (et du refus d'en distribuer une bonne partie aux esclaves libérés) reste décisif pour comprendre la lutte des classes aux États-Unis jusqu'à nos jours. »

---

20. Le recueil *Marx and Engels on the United States*, Moscou, éditions du Progrès, 1979, est épuisé. Les éditions Pathfinder vont bientôt publier *The Second American Revolution: Marx and Engels on the U.S. Civil War.*

C'est cet échange de correspondance qui a poussé Mary-Alice à proposer que nous agissions maintenant pour préparer ce livre sur le bilan du parti dans la lutte pour l'émancipation des Noirs. À l'heure actuelle, nous n'avons rien de comparable sur cette question centrale de la politique U.S. et mondiale que les travailleurs à l'esprit révolutionnaire peuvent lire, étudier et *utiliser* comme arme politique dans nos campagnes et notre travail de masse.

Le plus nous collaborons avec d'autres révolutionnaires, y compris les camarades cubains ; le plus non seulement nous luttons côte à côte avec eux mais nous partageons aussi les leçons des batailles âprement livrées de notre classe partout dans le monde — le plus nous apprenons les uns des autres politiquement. René et d'autres parmi les Cinq Cubains apprécient non seulement les livres qu'ils reçoivent. Comme nous, ils anticipent avec impatience l'échange d'idées et de points de vue.

II[21]

Je veux revenir à la discussion que nous avons ici sur la lutte des Noirs. Il est utile de jeter un coup d'oeil au projet préliminaire « Ce que nous défendons : plate-forme des Jeunes socialistes » que les dirigeants du parti dans les Jeunes socialistes ont mis à la disposition des participants de cette réunion. La première phrase de la section du projet sur le « Rôle d'avant-garde de la nationalité noire » offre un exemple concret et utile d'un point central que nous avons besoin de clarifier ici. Cette section commence avec la phrase suivante : « Les Noirs aux États-Unis constituent une nationalité opprimée. »

21. Ce qui suit est extrait de la conclusion préliminaire donnée par Jack Barnes lors de la conférence de direction du SWP de janvier 2006.

Mais les communistes ne doivent pas commencer par là. Ceci ne nous aide pas à comprendre le poids, l'histoire et la place aux États-Unis des travailleurs qui sont noirs par rapport à l'avant-garde ouvrière et sa progression le long d'une ligne de marche politique vers la dictature du prolétariat.

La place d'avant-garde des travailleurs et agriculteurs qui sont noirs

Ne commencez pas avec les Noirs en tant que nationalité opprimée. Commencez avec le bilan historique de la place et du poids d'avant-garde des travailleurs qui sont noirs — une place et un poids disproportionnés par rapport à leur pourcentage parmi les masses laborieuses dans ce pays — dans les grandes luttes politiques et sociales dirigées par le prolétariat aux États-Unis.

Ce bilan remonte aux dernières années de la guerre civile U.S. et particulièrement à la bataille d'après-guerre pour une reconstruction radicale, dans laquelle des travailleurs et agriculteurs noirs ont dirigé dans des régions importantes du Sud à la fois les esclaves libérés et les agriculteurs exploités et travailleurs qui étaient blancs. Il se poursuit à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième dans les batailles syndicales qui ont bâti le syndicat des Mineurs unis (United Mine Workers) — à une époque où la plupart des syndicats étaient non seulement organisés sur une base de métiers, mais soit excluaient les Noirs soit les ségréguaient dans des sections locales à part. Métayers, petits fermiers à bail et autres travailleurs ruraux, à la fois noirs et blancs, ont livré des batailles dans les années 1920 et la grande dépression.

Les travailleurs qui étaient noirs ont été aux premiers rangs de plusieurs des principales batailles qui ont bâti les syndicats industriels du CIO dans les années 1930. Pendant la deuxième guerre mondiale, ils ont fait partie de l'avant-garde des travailleurs qui ont refusé de subordonner ou de

reporter les luttes pour la justice au nom de l'« effort de guerre patriotique » — en luttant contre la discrimination dans les industries de guerre, en protestant contre les conditions de Jim Crow dans les forces armées et en exigeant (sans succès) que l'administration Roosevelt et le Congrès dominé par le Parti démocrate adoptent une loi fédérale qui mette hors la loi les lynchages racistes[22]. Ils ont été aux premières lignes de ceux qui se sont opposés à la guerre impérialiste. Et plusieurs d'entre nous ici dans cette salle connaissent de première main l'impact social et politique durable sur la classe ouvrière et le mouvement syndical aujourd'hui du mouvement de masse pour les droits civils et de la montée de la lutte de libération des Noirs du milieu des années 1950 jusqu'au début des années 1970.

Nous ne spéculons pas sur l'avenir. Nous soulignons un bilan historique. C'est une question de faits. C'est un bilan ahurissant, me semble-t-il. Il vous renverse lorsque vous l'entendez. On ne peut pas dire la même chose en général de la grande majorité des nations ou nationalités opprimées dans d'autres régions du monde. Mais *c'est* le bilan historique de la nationalité noire largement prolétarienne aux États-Unis. *C'est* son caractère politique particulier depuis la défaite de l'esclavage, l'effort pour étendre la victoire dans la guerre civile à travers le Sud et le début de l'expansion d'un prolétariat héréditaire moderne aux États-Unis.

C'est sur cette dynamique que Trotsky, il y a déjà plus de 70 ans, attirait l'attention quand il a dit qu'il est possible « que les Noirs deviennent la section la plus avancée » de la classe ouvrière et qu'ils « passent en deux pas gigantesques de l'autodétermination à la dictature du prolétariat, devant la grande masse des travailleurs blancs. » C'est pour cette raison qu'il était « absolument convaincu qu'ils se battront mieux

22. Voir *Fighting Racism in World War II*, Pathfinder, 1980.

en tout cas que les travailleurs blancs » dans leur ensemble. Et c'est ce même bilan de lutte qui avait conduit, onze ans plus tôt, l'Internationale communiste à aussi faire remarquer, dans sa résolution sur la « Question noire » adoptée par le quatrième congrès en 1922, que « l'histoire du Noir en Amérique l'a équipé pour jouer un rôle important dans la lutte pour l'émancipation de toute la race africaine[23]. »

Deux vues sur Malcolm X

Deux vues divergentes sur l'évolution politique de Malcolm X et sa signification — même si elles ne divergeaient que légèrement au début — ont coexisté dans le Parti socialiste des travailleurs pendant près de 20 ans après son assassinat. Le désaccord ne portait pas sur la compréhension par notre mouvement de l'importance de la montée du nationalisme parmi les Noirs aux États-Unis comme un produit des luttes et des conquêtes des années 1960 et 1970. Comme je l'ai dit dans un hommage à Malcolm X lors de la réunion commémorative organisée par le Forum ouvrier du Militant en mars 1965, le SWP et la YSA ont pris l'initiative « d'apprendre aux jeunes révolutionnaires de ce pays à différencier le nationalisme des opprimés du nationalisme des oppresseurs. De leur apprendre à faire la différence entre les forces de libération et les forces des exploiteurs. De leur apprendre à entendre les voix de la révolution, quel qu'en soit le timbre[24]. » Nous

---

23. Écrite en anglais, la résolution a paru dans l'édition du 5 janvier 1923 de la revue *International Press Correspondence* publiée par l'Internationale communiste. On trouvera une traduction en français de cette résolution dans *Thèses, manifestes et résolutions adoptés par les I^er^, II^e^, III^e^ et IV^e^ congrès de l'Internationale communiste (1919-1923)*, Librairie du Travail, juin 1934 ; réimpression en fac-similé, François Maspero, 1975.

24. Voir « Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires : hommage à Malcolm X » dans la première partie, p. 37.

étions bien connus dans les années 1960 et 1970 pour les batailles politiques que nous avons menées sur ces questions contre nos opposants, dont le Parti communiste, qui au moins jusqu'au milieu des années 1970 rejetaient le nationalisme noir comme une « capitulation au racisme » ou comme du « racisme à l'envers. »

Mais les dirigeants du parti de ma génération, ainsi que Farrell [Dobbs], Joe [Hansen] et bien d'autres pensaient que Malcolm y avait bien réfléchi, qu'il savait exactement ce qu'il disait et que *c'est ce qu'il voulait dire* quand, dans l'entrevue du *Young Socialist*, il a dit qu'il était en train de « réévaluer en profondeur [sa] définition du nationalisme noir, » qu'en toute honnêteté, il ne croyait plus qu'on puisse « réduire au nationalisme noir la solution des problèmes auxquels notre peuple fait face » et qu'il n'avait pas « employé le terme depuis plusieurs mois » parce qu'il ne voulait pas ériger des obstacles à la collaboration avec d'autres révolutionnaires « déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre. » De la même façon qu'il y avait bien réfléchi, qu'il savait exactement ce qu'il faisait et que *c'est ce qu'il voulait faire* quand il a proposé de donner à l'Alliance des jeunes socialistes une liste de noms et d'adresses de jeunes qu'il avait rencontrés en Afrique et en Europe et qu'il prenait pour acquis que nous allions utiliser ces noms de façon appropriée. Et que c'est ce qu'il voulait dire quand il nous a dit qu'il voulait que ces jeunes lisent le *Young Socialist* même, pas seulement l'édition contenant son interview.

Mais George Breitman ne partageait pas cet avis. Breitman, qui était un membre du Comité national du SWP à l'époque, mérite qu'on reconnaisse son travail de rédaction soigneux et intègre de plusieurs des discours de Malcolm en vue de les publier. Mais il était devenu convaincu et insistait pour dire que Malcolm X était un nationaliste noir jusqu'au jour où il a été abattu. Et que s'il avait vécu, Malcolm serait demeuré un nationaliste noir aussi loin dans l'avenir qu'il

est raisonnable de l'envisager. En fait, Breitman a consacré un chapitre entier du livre *The Last Year of Malcolm X: The Evolution of a Revolutionary* à une polémique plus ou moins ouverte contre ce que Malcolm avait dit dans l'entrevue du *YS*.

The Last Year of Malcolm X est un livre utile, écrit clairement et facile à lire. Il décrit assez en détail le développement politique de Malcolm au cours de cette dernière année. Mais le chapitre dont je parle, intitulé « Separatism and Black Nationalism » est consacré à établir que Malcolm n'aurait pas pu *vouloir dire* ce qu'il *a dit*[25]. Après avoir cité en entier la réponse de Malcolm à la question sur le nationalisme noir dans l'entrevue du *YS*, George Breitman écrit :

> Ce n'est qu'après la publication de l'entretien du *Young Socialist*, quelques jours après la mort de Malcolm, que quelqu'un est retourné voir à quel moment Malcolm avait cessé de se présenter comme un nationaliste noir. C'était à la fin de mai, tout de suite après son premier voyage à l'étranger en 1964. En rentrant de ce voyage, Malcolm a passé tout le mois de juin à organiser l'OAAU [Organisation de l'unité afro-américaine] à New York. Quand il avait fondé la Mosquée musulmane inc. en mars [1964], il avait dit que celle-ci était nationaliste noire. Il n'a pas utilisé cette expression à propos de l'OAAU lors de sa première réunion, le 28 juin 1964. Et la « Déclaration des buts et objectifs fondamentaux de l'Organisation de l'unité afro-américaine, » qu'il a rendue publique à cette réunion, ne fait pas non plus la moindre allusion au nationalisme noir. [...] Au début de 1965, Malcolm a annoncé que l'OAAU préparait un nouveau programme.

25. « Separatism and Black Nationalism, » George Breitman, *The Last Year of Malcolm X: The Evolution of a Revolutionary*, Pathfinder, 1967, p. 64-82 du tirage de 2008.

[...] Mais le « Programme d'unité fondamental » n'a pas identifié l'OAAU comme nationaliste noire ; il n'a même jamais mentionné l'expression.

Mais pour Breitman, aucun de ces faits n'aide à trancher la question. Il poursuit :

> Est-il juste de continuer à qualifier Malcolm de nationaliste noir quand on sait qu'il avait cessé de s'appeler ainsi et qu'il mettait en question le caractère adéquat du nationalisme noir comme « solution des problèmes auxquels notre peuple fait face » ? La réponse est oui, si nous continuons à utiliser la définition que nous avons essayé de donner au nationalisme noir dans ce chapitre [26].

George Breitman insiste sur l'idée que « Malcolm est devenu un nationaliste noir lorsqu'il était en prison à la fin des années 1940 — c'était le point de départ de toute sa pensée, la source de sa force et de son dynamisme. Et il est demeuré un nationaliste noir jusqu'à sa dernière heure, quels que soient les doutes qu'il a développés sur comment se décrire ou comment définir le programme qu'il essayait de formuler. »

---

26. Précédemment dans le chapitre, George Breitman avait écrit que le nationalisme noir « peut être perçu de façon approximative comme suit. C'est la tendance des Noirs aux États-Unis à s'unir comme un groupe, comme un peuple, en un mouvement qui leur est propre afin de lutter pour la liberté, la justice et l'égalité. Animée par le désir d'une minorité opprimée de décider de son propre destin, cette tendance soutient que le peuple noir doit diriger son propre mouvement et les institutions politiques, économiques et sociales de la communauté noire. Les attributs qui la caractérisent comprennent la fierté raciale, la conscience de groupe, la haine de la suprématie blanche, la recherche de l'indépendance de la domination des blancs et l'identification avec d'autres groupes opprimés noirs et non blancs dans d'autres régions du monde. »

Breitman poursuit. « On peut éclairer la réévaluation de Malcolm » si on comprend que celui-ci était en train d'évoluer au-delà de « ce qu'on peut appeler » le nationalisme noir « pur et simple. » « Le nationaliste noir pur et simple se préoccupe exclusivement ou principalement des problèmes internes de la communauté noire, de son organisation, de l'aide à lui apporter pour acquérir le contrôle de la politique, de l'économie de la communauté, etc. Il ne se préoccupe pas du tout, ou peu, des problèmes de la société américaine dans son ensemble ou du caractère de la société plus générale au sein de laquelle la communauté noire existe. »

Ce n'est certainement pas un portrait très dialectique de la société capitaliste U.S. ! Le fonctionnement du système capitaliste produit non seulement des marchandises mais avant tout, en le faisant, il produit continuellement les rapports sociaux dont dépendent la richesse et le pouvoir des familles dominantes, ce qui comprend le racisme contre les Noirs et l'autres formes d'oppression et d'exploitation. Ni aujourd'hui ıi jamais dans l'histoire des États-Unis n'y a-t-il eu une « communauté noire » repliée sur elle-même et autosuffisante qui « existe » au sein de « la société plus large. » Il n'y avait pas de communautés paysannes indépendantes noires dans les étendues sauvages de l'Amérique du Nord. Une telle « communauté blanche » n'existe pas non plus. Nous parlons de rapports de classe et des divisions raciales et nationales qui leur sont inextricablement liées, pas de poupées russes emboîtées les unes dans les autres.

Breitman a continué en disant que Malcolm « n'a aucune théorie ou programme pour changer cette société [américaine globale]. Pour lui, c'est le problème de l'homme blanc[27]. »

---

27. On ne peut réconcilier la conclusion de Breitman selon laquelle, jusqu'à son assassinat, Malcolm considérait la transformation révolutionnaire de la société aux États-Unis (et dans le monde) comme « le problème de l'homme blanc » avec une revue de ce que Malcolm a lui-même dit — à

Ne commencez pas avec les Noirs en tant que nationalité opprimée. Commencez avec le dernier siècle et demi, avec la place et le poids d'avant-garde des travailleurs qui sont noirs dans les grandes luttes politiques et sociales dirigées par le prolétariat aux États-Unis. De la guerre civile à aujourd'hui, c'est un bilan historique ahurissant. Il vous renverse lorsque vous l'entendez.

JACK BARNES, 2006

En haut. Washington, 1932. Quelque 20 000 anciens combattants de la première guerre mondiale au chômage campent de mai à juillet près du Capitole pour exiger que le gouvernement fédéral verse la prime des soldats. » C'est une des premières actions ouvrières de masse pendant la grande dépression. **À droite.** Viêt-nam, décembre 1968. Des soldats à la base U.S. de Con Thien affichent leur soutien au pouvoir noir. « Les luttes de masse pour les droits des Noirs, dit Jack Barnes, ont atteint de nouveaux niveaux de radicalisme au cours de la guerre du Viêt-nam. »

Deux fois au vingtième siècle, nous avons vu en pratique se produire ce que Trotsky avait prévu : que le prolétariat noir allait simplement « enjamber la petite bourgeoisie » — blanche et noire, y compris la bureaucratie syndicale — pour faire avancer la lutte contre la discrimination raciste.

JACK BARNES, 2006

« Métayers, petits fermiers à bail et autres travailleurs ruraux, à la fois noirs et blancs, dit Jack Barnes, ont livré des batailles dans les années 1920 et pendant la grande dépression. »
En haut. St. Francis, Arkansas, 1937. Des membres du Syndicat des petits fermiers à bail du Sud se rencontrent. « Les travailleurs qui étaient noirs, dit Jack Barnes, ont été aux premiers rangs des batailles qui ont bâti les syndicats industriels dans les années 1930. » **En bas.** Harlem, New York, 1936. Grève des travailleurs des usines de tabac.

ganisateur central du boycott des à Montgomery, fait remarquer Barnes, n'a pas été Martin er King mais E. D. Nixon, « un tant syndical expérimenté et rigeant de la NAACP. Nixon rait qu'il fallait être prêt à se endre. Les jeunes travailleurs et nciens combattants ont été au re de ses efforts. »

haut. New York, décembre 5, dixième anniversaire du cott. E. D. Nixon (au centre) lors hommage qui fait salle comble, nisé par le Forum ouvrier du Militant. À ses côtés, Farrell Dobbs, secrétaire national du Parti socialiste des travailleurs, et Arlette Nixon, militante du boycott et épouse d'E. D. Nixon. Farrell Dobbs a aidé à organiser l'effort visant à envoyer des véhicules à Montgomery pour le service de navettes communautaires pendant le boycott et y a lui-même conduit une automobile.

En bas. Memphis, Tennessee, 1968. La grève des éboueurs devient le catalyseur de la dernière étape de la lutte qui a consolidé la défaite de Jim Crow.

Le savoir-faire acquis en usine et dans les luttes syndicales avant et pendant la deuxième guerre mondiale ainsi que leurs expériences dans les forces armées, y compris dans les unités ségréguées, ont accru la confiance des travailleurs qui étaient noirs. Ce levain a rendu possible la montée de la lutte pour les droits des Noirs dans les années 1950 et 1960.

JACK BARNES, 1987

Les travailleurs qui sont noirs, dit Jack Barnes, « ont fait partie de l'avant-garde du peuple travailleur qui a refusé pendant la deuxième guerre mondiale de reporter leurs luttes au nom de l'« effort de guerre patriotique. » **En haut.** New York, 1942. Un rassemblement exige la fin de la discrimination dans les industries de guerre et les forces armées et dénonce le lynchage légal d'Odell Waller, un métayer de Virginie. **Page de droite, en haut.** Chargement de munitions au dépôt naval de Port Chicago en Californie, pendant la deuxième guerre mondiale. En octobre 1944, 50 soldats du rang de la marine qui sont noirs passent en cour martiale pour « mutinerie » après avoir refusé de reprendre le travail à la suite d'une explosion qui a tué 320 marins et autres personnes. Ils sont condamnés à de lourdes peines. La NAACP et l'hebdomadaire *The Militant* font campagne pour faire annuler les condamnations.

La lutte des Noirs aux États-Unis après la deuxième guerre mondiale, dit Jack Barnes, « a fait partie d'une vague de victoires révolutionnaires contre la domination impérialiste et l'exploitation capitaliste » en Asie, en Afrique, au Moyen-Orient, dans les Caraïbes et en Amérique latine. **À droite.** Novembre 1945. Le *Militant* salue la lutte des travailleurs indonésiens contre les efforts pour réimposer la domination coloniale des Pays-Bas.

En médaillon. Décembre 1945. Encart du *Militant* qui annonce un meeting du SWP exigeant le retrait des troupes impérialistes alliées de l'Indonésie, de la Chine et du Viêt-nam.

Le noyau des militants qui défendaient la révolution cubaine était constitué de jeunes qui avaient fait leurs premières armes politiques dans les batailles pour les droits civils. Nous avons placé la lutte pour les droits des Noirs dans la lutte de classe internationale. Pour nous, elle est devenue complètement liée aux enjeux posés par la défense de la révolution cubaine.

JACK BARNES, 2001

New York, 26 novembre 1960. Plus de 500 personnes participent à un piquet appelé par le Comité fair-play pour Cuba à l'extérieur de l'édifice des Nations unies pour protester contre des manoeuvres de la marine U.S. dans les Caraïbes.

ntre. Cuba, juillet 1960. **F. Williams** (au bout de la **dirigeant** de la NAACP à **e, en Caro**line du Nord, au **jûne tournée** du Comité **/pour Cuba.** Parmi les **signataires** de l'encart publié *New York* Times en avril **our annoncer** la création du **(page de droite)** il y a huit **ains africains** dont Williams.

it, à droite. Avis de **he du FBI** contre Robert **ms, faussement** accusé **ement en** 1961 et contraint **our avoir** organisé **fense de** la communauté **Monroe** contre le KKK.

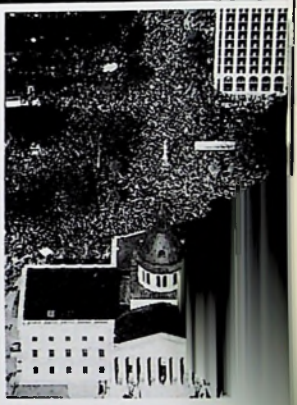
En haut, à gauche. ONU, avril 1961, après la défaite de l'invasion organisée par les États-Unis à la baie des Cochons. Le ministre des Affaires étrangères de Cuba, Raúl Roa, lit un message de Williams à Washington : « Maintenant que les USA ont proclamé leur appui militaire à ceux qui sont prêts à se rebeller contre l'oppression, les Noirs du Sud demandent de toute urgence des chars, de l'artillerie, des bombes, de l'argent, l'accès aux pistes d'aviation U.S. et des mercenaires blancs pour écraser les tyrans racistes qui ont trahi la révolution américaine et la guerre civile. »

À grande échelle et de façon prolongée, la terreur de lynchage des bandes de cavaliers nocturnes organisées par les suprématistes blancs s'est rapprochée de la violence fasciste plus que tout autre chose jamais vue dans ce pays.

JACK BARNES, 2001

Les organisateurs des foules de lyncheurs, dit Jack Barnes, ont souvent pris des photos et produit « des cartes postales de ces atrocités, » qu'ils ont diffusées « pour légitimer le lynchage comme une « activité familiale. » **En haut.** Fort Lauderdale, Floride, 19 juillet 1935. Lynchage de Rubin Stacy, petit fermier à bail de 32 ans.

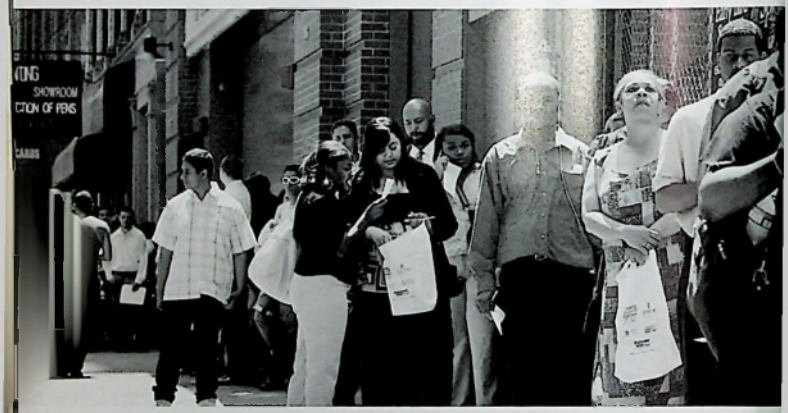
Page de droite, en bas, à gauche. Washington, avril 2009. Président de l'Association nationale des agriculteurs noirs, John Boyd s'adresse à un rassemblement contre la discrimination pratiquée dans l'attribution des prêts par le département de l'Agriculture U.S. Le mulet au premier plan rappelle les luttes pour une réforme agraire menées par les esclaves affranchis pendant la reconstruction radicale sous le cri de bataille de « 40 acres et un mulet. »



En haut. Géorgie, 2002. Le dirigeant révolutionnaire cubain Víctor Dreke (à droite) visite la ferme de Willie Head (à gauche) au cours d'une journée de conférences aux États-Unis en compagnie de la docteure cubaine Ana Morales (au centre). Willie Head a milité dans la lutte des agriculteurs noirs pour continuer à vivre sur leurs terres. En février 2000, lui et cinq autres agriculteurs ont visité Cuba et appris de première main comment la révolution garantit leur ferme aux agriculteurs.

En bas, à droite. Columbia, Caroline du Sud, 17 janvier 2000. Quelque 50 000 personnes exigent le retrait du drapeau de combat confédéré du Capitole de l'État. Ce drapeau, dit Jack Barnes, « est la bannière sous laquelle des attaques contre les Américains africains et d'autres cibles de la réaction *sont* et *seront* lancées, jusqu'à ce que les travailleurs arrachent du sol les racines capitalistes de ce torchon du Dixie et les remplacent par la dictature du prolétariat. »

L'écart s'est réduit depuis les années 1960 entre les conditions sociales des travailleurs qui sont blancs et de ceux qui sont noirs. Mais pas parce que les temps sont devenus meilleurs pour la plupart des Américains africains. C'est parce que les conditions empirent pour la majorité des travailleurs de toutes couleurs de peau. JACK BARNES, 2009



En haut. New York, juin 2008. Des travailleurs font la queue pour des emplois. « Avec la brusque montée du chômage, dit Jack Barnes, et le manque d'emploi à son plus haut niveau pour les travailleurs qui sont noirs, les victoires remportées par la classe ouvrière contre les divisions raciales encouragées par les patrons sont de plus en plus menacées. »

Les conditions dans les prisons aujourd'hui surpeuplées, dit Jack Barnes, demeurent semblables à celles contre lesquelles 1 300 détenus se sont révoltés en 1972 à la prison d'Attica dans l'État de New York, utilisant « les seuls moyens qui leur restaient pour attirer l'attention du monde sur les horreurs des pénitenciers de l'Amérique. »

Page de droite, au centre. La cour de la prison d'Attica après l'assaut de la police d'État. Malgré les efforts des flics et des politiciens pour étouffer les faits, une commission d'État officielle trouvera la police responsable de la mort des 29 prisonniers et des 10 otages massacrés pendant la prise d'assaut de la prison, certains après s'être rendus.

À droite. Août 1996. William Clinton signe la loi mettant fin à l'Aide aux familles avec enfants à charge. « Depuis la destruction de ce que Clinton a cyniquement appelé « l'assistance sociale telle qu'on la connaît. » dit Jack Barnes, le nombre de personnes qui perçoivent une aide financière est tombé au plus bas niveau en plus de 40 ans. »

La classe dirigeante, dit-il, incite les travailleurs à s'endetter pour acheter des maisons, dans le but de « miner la solidarité de classe en élevant les rapports entre « propriétaires » au dessus des rapports entre « travailleurs ».

À droite. Une peinture murale exécutée pour la conférence de la Maison-Blanche sur la propriété des logements parmi les minorités. Elle est intitulée « Entrer dans le rêve américain » — un rêve qui est devenu le « cauchemar américain » pour des millions de personnes.

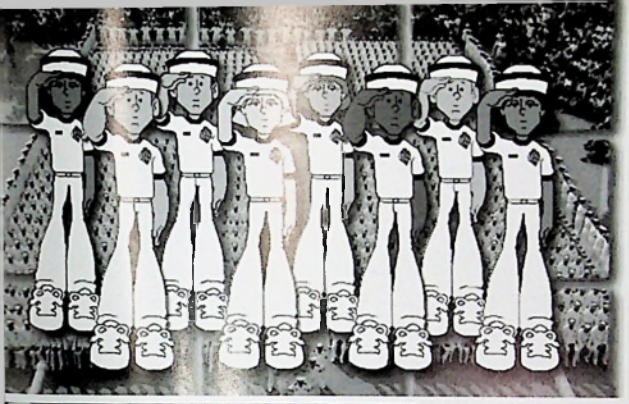
L'élection de Barack Obama en 2008 n'est pas « un truc noir. » Elle est le produit de la croissance explosive d'une nouvelle strate d'individus de classe moyenne et de mentalité bourgeoise — *de toutes les couleurs et teintes* — concentrés dans les fondations et les universités, largement sans liens avec la production de la richesse sociale et étrangers aux conditions de vie des travailleurs de toutes origines raciales ou nationales.

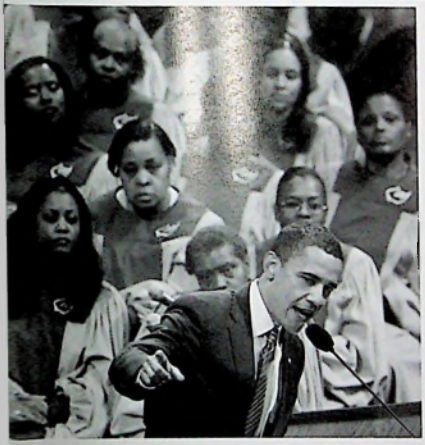
JACK BARNES, 2009

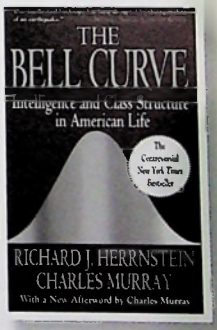
À droite. Juin 2009. La revue *BusinessWeek* consacre sa couverture à Ursula Burns, nouvelle PDG de Xerox. « Aussi récemment qu'en 1988, dit Jack rnes, il n'y avait jamais eu un seul G d'une importante société U.S. it été noir. Aujourd'hui, il y en ; de 20. »

e de droite, au centre. icago, fête des pères, juin 2008. e candidat Obama donne un discours à l'Église apostolique de Dieu, dont la majorité des membres est américaine africaine. Il tient les membres des familles noires pour responsables de la piètre qualité de l'enseignement et des soins de santé que reçoivent leurs enfants. Grondant les « pères absents, » Obama ajoute : « N'importe quel idiot peut faire un enfant. »

Page de droite, à droite. La « méritocratie, dit Jack Barnes, est en grande partie ce que Richard J. Herrnstein et Charles Murray appellent « l'élite cognitive » dans leur livre de 1994, *La courbe en cloche : intelligence et structure de classe dans la vie américaine*, où ils cherchent à justifier « scientifiquement » la croissance rapide des revenus et des privilèges de classe de la couche sociale petite-bourgeoise qu'ils décrivent. »







L'action affirmative, dit Jack Barnes, mise en œuvre de façon déformée par les dirigeants capitalistes sert à renforcer les illusions dans la démocratie impérialiste, à diviser encore plus les Américains africains selon la classe et à approfondir les divisions parmi les travailleurs. »

En haut de la page. Site web de l'association des parents de l'Académie navale U.S. Un dessin souligne la « diversité » de la promotion de 2013, dont 35 pour cent des élèves de première année sont hispaniques, asiatiques, noirs ou amérindiens. Les capitalistes ont besoin d'un corps des officiers qui reflète davantage les rangs ouvriers des forces armées.

Si on ne peut convaincre les travailleurs d'avant-garde qui sont noirs aux États-Unis que la dictature du prolétariat est l'instrument le plus puissant pour remporter une dernière et décisive bataille pour la libération des Noirs, pourquoi lutteraient-ils coeur et âme pour faire une révolution socialiste ? Et pourquoi *devraient*-ils le faire ?

JACK BARNES, 2006

Cuba, 26 mars 1959. « Remportons la bataille contre la discrimination ! » titre *Revolución*, le journal du Mouvement du 26 juillet. Quatre jours plus tôt, s'adressant à un million de Cubains, le premier ministre Fidel Castro a annoncé — et le nouveau gouvernement révolutionnaire commencé à faire respecter — des lois interdisant la discrimination contre s Noirs à l'embauche et mettant fin ségrégation dans les écoles, sur les es, dans les parcs et ailleurs.

¡A ganar la batalla de la discriminación!
Los ataques son de los afectados
Hay apuros en sembrar la duda
Soy enemigo de la discriminación
Convencido que es un absurdo
Trato de unir a los cubanos
Estamos contra los privilegios
REVOLUCION
EL ESPIRITU RENOVADOR VA A SUPERAR AL TRADICIONALISTA

droite. Des Cubains de toutes s couleurs de peau se baignent u début des années 1960 à ce qui avait été auparavant le club sur plage exclusivement blanc des riches familles de La Havane.

Page de droite, en haut. Petrograd, juillet 1920. V. I. Lénine parle à l'ouverture du deuxième congrès de l'Internationale communiste. Ce dernier adoptera une résolution de Lénine sur la lutte contre l'oppression nationale. « Il n'y avait rien de « philanthropique », écrit James P. Cannon, dans le soutien » des bolcheviks aux droits nationaux. « Ils ont compris le grand potentiel révolutionnaire des peuples et nations opprimés comme alliés de la classe ouvrière internationale dans la lutte révolutionnaire contre le capitalisme. »

Au centre. Décembre 1994. Des femmes tchétchènes font face à un soldat russe près de la capitale Grozny, qui sera dévastée lors des invasions de 1994 et 1999 par Moscou.

« En Russie, les bolcheviks se sont battus pour l'autodétermination des minorités nationales, y compris le droit à la séparation complète, » dit Léon Trotsky en 1933 dans une discussion avec un dirigeant communiste des États-Unis. Le renversement de ce cours par la caste privilégiée stalinienne se manifeste toujours dans les attaques brutales de Moscou contre d'anciennes républiques soviétiques comme la Géorgie et la Tchétchénie.

Malcolm X était un adversaire intransigeant des partis démocrate et républicain, un adversaire du système bipartite qui a lié le peuple travailleur à la politique capitaliste depuis plus d'un siècle. JACK BARNES, 1987

Détroit, 1948. Farrell Dobbs, candidat du Parti socialiste des travailleurs à la présidence des États-Unis, fait campagne dans un quartier ouvrier. « Les syndicats doivent rompre tout lien avec les partis capitalistes, » dit la plate-forme du parti.

Clifton DeBerry est le premier Américain africain jamais présenté par un parti à la présidence des États-Unis. Il fait campagne pour le SWP en 1964, avec Ed Shaw à la vice-présidence.

New York, décembre 1964. Clifton DeBerry (troisième à partir de la gauche) participe à un piquet qui exige « Laissez le Congo tranquille ! » devant les Nations unies.

Dans les années 1950 et 1960, le SWP soutient plusieurs campagnes électorales indépendantes menées par des Noirs, dont la candidature à Chicago en 1958 de Joseph King au Congrès et les candidats du Parti de la liberté maintenant en 1964, au Michigan.

En médaillon. Septembre 1958. Le *Militant* couvre la campagne de Joseph King à Chicago. **Au centre, à droite.** Aéroport de Détroit, 15 février 1965. Malcolm X et Milton Henry, candidat au Congrès du Parti de la liberté maintenant en 1964, entre le démocrate John Conyers et le républicain Robert Blackwell.

Dans les années 1980, explique Jack Barnes, les membres du SWP « ont fait partie du Parti politique noir indépendant national (NBIPP) et d'autres organisations cherchant à faire avancer les droits des Noirs dans une perspective prolétarienne et ils ont fait campagne pour les construire. » **En haut, à gauche.** Washington, 20 avril 1989. Des partisans du NBIPP se joignent à une manifestation contre l'intervention militaire U.S. en Amérique centrale et dans les Caraïbes.

À l'époque impérialiste, une direction révolutionnaire du plus haut niveau de capacité, de courage et d'intégrité politiques converge avec le communisme. Ce qui en ressort n'est pas une « synthèse » du nationalisme et du socialisme, mais un mouvement prolétarien dont s'enrichissent la variété, l'expérience, l'éventail culturel, la compréhension sociale et la capacité de combat. JACK BARNES, 2006

« Si on doit comparer Malcolm X à une figure internationale, le parallèle le plus frappant est Fidel Castro, » dit Jack Barnes lors de l'hommage commémoratif de 1965.
En haut. Harlem, New York, septembre 1960. Malcolm X et Fidel Castro à l'hôtel Theresa, où Malcolm et des milliers de résidents du quartier accueillent la délégation cubaine à l'Assemblée générale de l'ONU.

« J'adore les révolutionnaires, » déclare Malcolm à un public de Harlem le 13 décembre 1964 avant de lire un message de solidarité du dirigeant cubain Che Guevara.
À droite. Deux jours plus tôt, Che Guevara s'adresse à l'Assemblée générale de l'ONU.

haut. Grenade, 1979-1983. igeant central de la révolution s cette île des Antilles, Maurice hop parle à des infirmières ndant la révolution. Bishop en est nu à la politique ouvrière sous pact du mouvement pour les ts des Noirs aux USA et dans les raïbes, y compris Malcolm X, et au xisme à partir de l'exemple de la olution cubaine.

Au centre. Burkina Faso, août 1985. Thomas Sankara, dirigeant de la révolution de 1983-1987 dans ce pays d'Afrique de l'Ouest. « Nous sommes les héritiers de toutes les révolutions du monde, » dit-il à l'Assemblée générale de l'ONU en 1984 : la révolution américaine, la révolution française et la « grande révolution d'octobre, qui a permis la victoire du prolétariat et rendu possibles les rêves de justice de la Commune de Paris. »

La lutte contre les divers héritages et expressions de racisme et de ségrégation et pour surmonter les divisions basées sur la couleur de la peau et l'origine nationale reste la plus grande tâche devant la classe ouvrière pour forger l'avant-garde prolétarienne dans ce pays. JACK BARNES, 2006

En haut. Waterloo, Iowa, mai 2008. Des manifestants exigent la libération de 400 travailleurs de l'usine de transformation de la viande Agriprocessors dans la ville voisine de Postville, arrêtés lors d'une rafle de la police fédérale contre les immigrés.

À droite. Charleston, Caroline du Sud, janvier 2000. Des travailleurs portuaires se défendent contre les flics qui attaquent leur piquet de protestation contre une tentative des patrons de casser leur syndicat.

Des batailles comme celles-ci, dit Jack Barnes, nous rappellent que nous nous organisons et luttons dans « un monde différent aujourd'hui et avec une classe ouvrière différente — plus grande, largement plus immigrée et avec une composante bien plus importante qui est noire. »

De façon évidente, Breitman était très préoccupé par la réponse des lecteurs à ce que Malcolm a réellement dit sur le nationalisme noir dans la discussion avec les dirigeants de la YSA. Quand l'entrevue du *YS* a été reprise dans *By Any Means Necessary*, il a écrit en tant que rédacteur du recueil un commentaire de présentation équivalant à un vaccin préventif. Voici ce que Breitman y dit sur la réponse de Malcolm. Celle-ci « montre que Malcolm se débattait avec le problème du nationalisme noir — non pas dans le sens de le rejeter, mais de le réévaluer, afin de découvrir comment celui-ci cadrait dans sa philosophie et stratégie d'ensemble[28]. »

C'est presque comme si, pour paraphraser Malcolm, on ne permettait pas au perroquet de sauter trop loin à l'extérieur de la cage du nationalisme noir.

---

plusieurs reprises et devant différents publics — au cours des derniers mois de sa vie. Prenez seulement par exemple les déclarations suivantes citées dans « Malcolm X : un dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière » dans la première partie du présent livre : « Quant à moi, je me joindrai à n'importe qui, je me fiche de votre couleur, du moment que vous voulez changer cette condition misérable qui existe sur cette terre. » (Université d'Oxford, 3 décembre 1964). « Je m'aliénais des gens qui étaient de véritables révolutionnaires, déterminés à renverser le système d'exploitation qui existe sur cette terre par tous les moyens nécessaires. » (Interview du *Young Socialist*, 18 janvier 1965). Nous nous dirigeons vers « une épreuve de force entre les systèmes économiques qui existent sur cette terre. [...] Je crois qu'il finira par y avoir un affrontement entre les opprimés et ceux qui commettent l'oppression. Je crois qu'il y aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous et ceux qui veulent maintenir les systèmes d'exploitation. Je crois qu'il y aura ce genre d'affrontement, mais je ne crois pas qu'il sera basé sur la couleur de la peau, ainsi qu'Elijah Muhammad l'avait enseigné. » (Interview accordée à Pierre Berton, 19 janvier 1965). « Nous voyons aujourd'hui une rébellion généralisée des opprimés contre l'oppresseur, des exploités contre l'exploiteur. » (Université Barnard, 18 février 1965). — JB

28. Malcolm X, *By Any Means Necessary*, Pathfinder, 1970, 1992, p. 189 du tirage de 2008.

Selon Breitman, à la suite des voyages que Malcolm a faits en Afrique et au Moyen-Orient plus tard en 1964, ainsi que d'autres expériences, il « a évolué au-delà du nationalisme noir pur et simple — vers le nationalisme noir plus. » Et puis Breitman pose la question évidente : « Plus quoi ? » Dans les quelques paragraphes qui suivent, il essaie de répondre à cette question par le biais d'une série d'approximations successives, abstraites et au-dessus des classes. Le nationalisme noir « plus du radicalisme. » Le nationalisme noir « plus un changement social fondamental. » Le nationalisme noir « plus la transformation de l'ensemble de la société. » Et il conclut :

> Malcolm cherchait toujours le nom, mais il était en ain de devenir un nationaliste noir plus un révolu- nnaire. [...] Ce qu'il mettait en doute à propos du :ionalisme noir n'était pas son essence, mais sa forme re et simple. Il mettait cette dernière en doute parce qu'elle « était en train de m'aliéner des gens qui étaient de véritables révolutionnaires » — dans ce cas, des révolutionnaires blancs. Un nationaliste noir pur et simple ne se préoccuperait pas de l'effet qu'il aurait sur des blancs, que ceux-ci soient révolutionnaires ou pas. Malcolm s'en souciait parce qu'il avait l'intention de travailler avec des révolutionnaires blancs. Il savait que si la société devait être transformée, il faudrait leur collaboration.
>
> Malcolm commençait à réfléchir au besoin de remplacer le capitalisme par le socialisme pour éliminer le racisme. Il n'était pas certain que cela puisse se faire et il ne savait pas comment cela pourrait se faire. Mais il commençait à croire que c'était là le chemin à suivre.
>
> Ses doutes sur la façon exacte de se décrire venaient du fait qu'il était en train de faire quelque chose de nouveau aux États-Unis — il se dirigeait vers une synthèse du nationalisme noir et du socialisme qui corresponde à la scène américaine et soit acceptable aux masses dans le ghetto noir.

Il est important de remarquer une chose avant d'aller plus loin. Au moment de l'entrevue du *Young Socialist*, Malcolm avait non seulement cessé d'utiliser le terme « nationalisme noir. » Il parlait aussi beaucoup moins souvent de « révolutionnaires blancs. » Malcolm a dit que l'ambassadeur algérien qu'il avait rencontré au Ghana était un révolutionnaire, un « véritable révolutionnaire. » C'est là le fond de la question. Et le fait qu'il se trouvait que ce révolutionnaire-là n'était pas noir a aidé Malcolm à en conclure que l'expression nationalisme noir était inadéquate et qu'il ne devait plus l'utiliser pour décrire ses propres opinions. Malcolm ne parlait pas non plus du Parti socialiste des travailleurs ou de l'Alliance des jeunes socialistes comme des « révolutionnaires blancs » ni des jeunes gens qu'il avait rencontrés en Afrique et en Europe comme des « révolutionnaires noirs, » des « révo lutionnaires arabes » ou des « révolutionnaires blancs. » Il parlait simplement d'eux comme des révolutionnaires — et s'ils consacraient leur vie à lutter pour la révolution, il les appelait de *véritables révolutionnaires.*

Malcolm X ne se dirigeait pas « vers une synthèse du nationalisme noir et du socialisme qui corresponde à la scène américaine et soit acceptable aux masses dans le ghetto noir. » Soit dit en passant, George Breitman n'a jamais prétendu que c'était là l'objectif du Parti socialiste des travailleurs. Mais pourquoi pas, si une « synthèse du nationalisme noir et du socialisme » correspondait « à la scène américaine » ? Est-ce que Breitman pensait que les révolutionnaires prolétariens qui étaient noirs commettaient une erreur en adhérant au Parti socialiste des travailleurs ? Si non, pourquoi exclure la possibilité de cette même évolution politique pour d'autres ?

Pourquoi ne pas tout simplement s'en tenir aux faits, au moins aux paroles mêmes de Malcolm ?

Malcolm était devenu un *révolutionnaire* longtemps avant ces derniers mois de sa vie. Il avait depuis longtemps été un adversaire intransigeant de l'impérialisme. Il avait

déjà effectué « une synthèse » du nationalisme noir avec tout cela depuis de nombreuses années. Mais ce vers quoi « il se dirigeait » à la fin de 1964 et au début de 1965 était quelque chose de plus dialectique, inclusif, internationaliste et socialiste.

Malcolm était devenu un champion de la révolution socialiste à Cuba et de sa direction prolétarienne internationaliste. Il a acclamé le gouvernement révolutionnaire en Algérie dirigé par Ahmed Ben Bella et d'autres dirigeants qui proclamaient ouvertement leur cours et convictions socialistes. Malcolm faisait la promotion du journal *The Militant* et approfondissait sa collaboration politique avec le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes, deux organisations communistes. En fait, la plupart des « véritables révolutionnaires » que Malcolm admirait et avec qui il travaillait étaient des communistes : à Cuba, en Algérie, ceux qu'il appelait parfois les « MLFistes » — la YSA et le SWP[29]. Ce sont des faits.

Ce qui est si essentiel pour comprendre Malcolm X, c'est que nous pouvons voir le fait — non pas l'espoir, non pas la foi, mais le *fait* — qu'à l'époque impérialiste, une direction révolutionnaire du plus haut niveau de capacité, de courage et d'intégrité politiques converge *avec* le communisme, non pas simplement *vers* le mouvement communiste. Cette vérité acquiert un poids encore plus grand aujourd'hui alors que l'expansion violente du capitalisme mondial précipite des milliards de personnes à travers le monde — dans les villes et les campagnes, de la Chine au Nigeria et au Brésil — dans

29. Lorsqu'il discutait informellement avec des membres du Parti socialiste des travailleurs et de l'Alliance des jeunes socialistes, Malcolm nous appelait parfois les « MLFistes », puisqu'il avait rencontré beaucoup d'entre nous au Forum ouvrier du Militant [Militant Labor Forum — MLF] à New York, où il a pris la parole à trois reprises à la fin de 1964 et au début de 1965. — JB

la lutte de classe moderne. Voir dans la vraie vie comment ce processus se déroule nous inspire confiance dans les perspectives de la révolution mondiale, dans le développement d'une direction révolutionnaire prolétarienne véritablement internationale.

Ce qui ressort d'une telle convergence n'est pas une « synthèse » du nationalisme et du communisme (encore moins du nationalisme « plus un cours révolutionnaire »), ni une synthèse d'une idéologie et de la ligne de marche d'une classe. Ce qui en ressort est un mouvement du prolétariat et de ses alliés combatifs. Ce qui en ressort est un mouvement prolétarien qui non seulement renforce sa propre continuité politique, mais transforme les canaux par lesquels passe cette continuité. Un mouvement prolétarien qui devient plus inclusif et dont s'enrichissent la variété, l'expérienc l'éventail culturel, la compréhension sociale, l'intelligen et le jugement politiques, et — par-dessus tout — la ca cité de combat. Un mouvement capable de diriger les t vailleurs et les agriculteurs dans la conquête de la dictature du prolétariat et son *utilisation* pour mettre fin à l'oppression nationale et à toutes les autres conséquences de siècles de société de classe.

Malcolm et le mouvement communiste

Le *Militant* était le journal de référence pour les discours de Malcolm, y compris au cours de la dernière période où il faisait encore partie de la Nation de l'islam. (*Muhammad Speaks* avaient cessé de les publier.) Notre mouvement et notre presse étaient connus pour avoir salué la logique politique révolutionnaire du cours de Malcolm X au début de 1963. Déjà à cette époque, Malcolm achetait parfois de manière démonstrative le *Militant* avant d'entrer dans une réunion où il allait prendre la parole.

Je me rappelle avoir vendu le *Militant* accompagné d'autres camarades du parti et de la YSA de Chicago et de Détroit

Nation, ces trois forums sont les seules fois où il a accepté d'être présent à la tribune de la réunion d'une organisation politique révolutionnaire à l'extérieur de Harlem — « en ville » comme il disait. (Il est apparu une ou deux fois aux côtés de Bill Epton, un dirigeant du Parti ouvrier progressiste lors de réunions organisées par ce parti à Harlem.)

Le premier forum, « La révolution noire, » a eu lieu au début d'avril 1964, juste avant le premier voyage de Malcolm en Afrique et au Moyen-Orient. Il s'est tenu à la salle de réunion du Palm Gardens, sur la 52e rue à Manhattan.

Le deuxième forum, « La panique de la « bande de la haine » de Harlem, » a eu lieu à la fin mai, peu après le retour de Malcolm de ce voyage. Si vous pouviez faire un petit etour en arrière et dénicher un exemplaire du tract annonnt ce forum, qui a eu lieu à notre local du 116 University ace, juste au sud de Union Square, vous ne verriez pas le om de Malcolm sur la liste des conférenciers, mais plutôt elui de James Shabazz. James nous a téléphoné à la dernière minute pour dire que Malcolm avait demandé à prendre la parole. Il voulait savoir si nous avions des objections à ce que Malcolm le remplace au programme. Non. Au début de sa présentation, Malcolm a expliqué qu'il n'était pas au courant du forum avant que James ne lui en parle l'après-midi même « et je ne pouvais résister à l'occasion de venir. »

Malcolm a pris la parole au troisième Forum ouvrier du Militant, lui aussi tenu au Palm Gardens, au début de janvier 1965, peu après le retour de son plus récent voyage en Afrique et deux semaines avant l'entretien du *YS*. « C'est la troisième fois que j'ai l'occasion d'être un invité du Forum ouvrier du Militant, a-t-il dit. J'ai toujours le sentiment que c'est un honneur et chaque fois qu'ils m'ouvriront la porte pour le faire, je viendrai sans hésitation. Le journal *The Militant* est un des meilleurs à New York. En fait, c'est un des meilleurs partout où vous allez aujourd'hui, » ajoutant qu'il en avait vu des exemplaires à Paris et dans différentes régions

d'Afrique. « Je ne sais pas comment il arrive là-bas, a-t-il dit. Mais si vous mettez ce qu'il faut dedans, il va circuler. »

Même physiquement, Malcolm paraissait différent à mesure que ses perspectives politiques évoluaient au cours de la dernière année avant son assassinat. Il n'avait plus besoin des complets austères qui étaient l'insigne des ministres de la Nation de l'islam. Il a laissé pousser sa barbe un peu plus. Son visage s'est adouci. Il portait les vêtements, toujours respectueux et dignes, qu'il avait envie de porter. Il éliminait tout ce qui était du lustre, tout ce qui était du théâtre révolutionnaire, tout ce qu'on pourrait percevoir comme du bluff et de l'intimidation. Il se débarrassait de tout ce qui était inutile pour simplement dire ce qu'il fallait dire, travailler aussi dur qu'il pouvait et collaborer avec des révolutionnaires, de « véritables révolutionnaires, » afin comme il le disa[i] de « changer cette condition misérable qui existe sur cet[te] terre. » Vous vivez « à une époque de révolution » — vo[ici] le message que Malcolm a répété je ne sais combien de f[ois] aux jeunes et aux travailleurs en 1964 et 1965.

Lorsque vous lisez les discours et interviews de Malcolm au cours de cette période, vous y trouvez aussi les éléments permettant de dissiper plusieurs mythes à son sujet. D'abord et avant tout, en lisant et en étudiant Malcolm, vous comprendrez à quel point il est inexact de soutenir qu'en dépit de son intérêt, la compilation écrite de son oeuvre n'est qu'un pâle reflet de ses paroles — de son efficacité en tant qu'orateur public. George Breitman par exemple pensait certainement qu'il était important de publier les discours de Malcolm. Il a édité plusieurs recueils de ces présentations.

Mais dans sa préface au premier de ces livres, *Malcolm X Speaks*, voici ce que Breitman avait à dire : « Malcolm était avant tout un orateur, pas un écrivain. [...] Les discours écrits ne traduisent pas de façon adéquate ses remarquables qualités d'orateur, l'effet qu'il avait sur son auditoire et l'interaction qui s'établissait entre lui et son public. Nous aurions préféré

publier une collection de disques longue durée qui auraient permis de présenter ce matériel avec sa propre voix, avec ses intonations d'indignation et de colère, avec ses gloussements et avec l'interruption des applaudissements et des éclats de rire du public. [...] Comme nous n'avons ni les ressources ni le temps de publier et distribuer de tels enregistrements et comme leur coût limiterait le nombre de gens qui pourraient les acheter, nous avons simplement fait le mieux que nous pouvions. »

Mais ce n'était pas vrai. Nous *n'aurions pas* préféré produire des disques — ou aujourd'hui des CD — de Malcolm plutôt que des livres. Oui, Malcolm était un orateur exceptionnellement efficace. Mais nos efforts depuis 40 ans pour publier Malcolm X dans ses propres mots — efforts qui ont jusqu'à maintenant produit huit livres, six en anglais et deux en espagnol, ainsi que deux brochures — ne sont pas « le mieux que nous pouvions[31]. » Contrairement aux enregistrements, ils sont essentiels pour permettre aux nouvelles générations d'étudier les idées et l'exemple de Malcolm. Et de le faire pour ceux autour du monde (la grande majorité) dont la langue première n'est pas l'anglais.

Personne ne peut sérieusement « étudier » un enregistrement. Il est beaucoup plus difficile d'y retourner pour vous rafraîchir la mémoire ou y chercher quelque chose. C'est important. À mesure que l'évolution politique de Malcolm semblait s'accélérer au cours des derniers mois, le côté « boutades et bons mots » de ses discours s'est atténué. Ce qui s'est renforcé, qu'on peut traduire dans toutes les langues, ce sont ses efforts pour étudier puis expliquer les plus grandes questions politiques et les plus grands défis auxquels faisaient face les travailleurs et les jeunes ayant un esprit révolutionnaire

31. Les deux livres en espagnols, *Habla Malcolm X* et *Malcolm X habla a la juventud*, ont aussi été publiés à Cuba par les maisons d'édition Ciencias Sociales et Editora Abril.

à travers le monde. La version écrite de ce travail reste et restera la mesure à long terme de la « pertinence » politique de Malcolm par rapport à l'avenir. C'est là qu'on trouve la *continuité*, les conquêtes politiques cumulatives qui font avancer le programme et la stratégie.

La même chose est vraie d'autres dirigeants révolutionnaires exceptionnels de notre classe — Karl Marx, V. I. Lénine, Léon Trotsky, James P. Cannon, Fidel Castro, Maurice Bishop, Thomas Sankara, pour n'en citer que quelques-uns. Ils ont tous travaillé fort en tant qu'orateurs pour présenter des idées révolutionnaires aux travailleurs aussi clairement et efficacement que possible. Comme nous le savons soit par notre propre expérience soit par des comptes rendus publiés, certains d'entre eux étaient d'excellents orateurs. Lorsque des enregistrements existent, il est utile et amusant de le écouter — une ou deux fois. Mais il est impossible d'étudi sérieusement et d'intérioriser une stratégie et un programm ouvriers seulement en écoutant un enregistrement. Il faut les avoir devant vous en noir et blanc, sur papier. Ou bien les idées ont du mérite à l'écrit, dans n'importe quelle langue et sans un public, ou elles n'en ont pas. *Celles de Malcolm en ont !* Et on y trouve toujours plein d'esprit, plein de pure humanité.

Il y a un autre mythe sur Malcolm que peut faire voler en éclats une lecture attentive de ce qu'il a *dit* et de ce qu'il a *fait* — qu'on peut tous les deux trouver de manière assez détaillée dans les livres de ses discours. C'est la notion que bien que Malcolm ait été un grand propagandiste, qu'il se soit montré très capable d'expliquer ce que tant de gens voulaient dire sur eux-mêmes et sur ce qu'ils sont capables de réaliser, il n'a jamais été un organisateur — ou du moins, il n'a jamais eu la chance de devenir un organisateur. Mais à la seule lecture de ses propres paroles, vous verrez que ce n'est pas vrai. Malcolm avait toutes les qualités que je viens de mentionner, mais

il était en même temps un organisateur révolutionnaire habile. Ce qui a été abrégé, ce fut la possibilité pour lui d'investir ces compétences dans un travail accru et plus large. Les ennemis du prolétariat ont compris ce fait mieux que les « radicaux pro-Malcolm X, » autant de son vivant qu'aujourd'hui.

Dans les derniers mois de sa vie, Malcolm a aussi délaissé l'utilisation d'expressions et de positions religieuses, même d'exemples religieux, dans son activité politique. Dans le langage le plus clair possible, il expliquait exactement ce qu'il faisait, ce qu'il voyait, ce qu'il était en train de comprendre et de croire.

Malcolm était sur la voie de devenir un communiste. Pourquoi aurions-nous conclu autre chose ? Quels éléments nous auraient poussés à le faire ? Pourquoi aurions-nous mis des limites sur Malcolm — surtout sur Malcolm ! — qu'on n'aurait pas mis sur qui que ce soit d'autre ? Pourquoi aurions-nous dit qu'il évoluait vers une « synthèse » du nationalisme noir et du communisme ? Ce n'est pas ce que Malcolm *a dit*. Tous les éléments indiquent le contraire. Ce n'est pas ce qu'il faisait.

Malcolm a insisté sur le fait qu'il avait cessé de se définir comme un nationaliste noir parce que le nationalisme noir ne permettait pas d'expliquer de façon adéquate ce que l'expérience lui avait appris être nécessaire pour transformer le monde, un monde qui était devenu de bien des façons un « monde blanc » à l'époque impérialiste. Mais Malcolm savait que les hommes et les femmes noirs étaient inextricablement liés, et cousus, par un million de fils *à ce monde-là*. Le monde était inimaginable sans cette interaction. Une fois que vous cessiez de jouer à l'autruche, il n'y avait pas de mondes noir et blanc séparés de quelque façon que ce soit, ni dans le temps ni dans l'espace. Encore plus important, il y avait — et il existe toujours — un seul État capitaliste qu'il faut renverser dans chaque pays.

Même si aucune personne gagnée au communisme ne reste un nationaliste noir, vous ne cessez pas d'être noir pour autant ! Vous ne cessez pas d'avoir votre fierté. Vous ne cessez pas d'être étonné de voir à quel point on a empêché la vérité sur les Noirs d'entrer dans les livres d'« histoire ». Mieux vaut aussi bien le comprendre ! Personne ne fera confiance à des socialistes qui sont noirs et qui agissent comme s'ils avaient oublié qu'ils sont noirs (comme si, pour une raison ou une autre, le fait d'être communiste rendait la personne moins noire). Et avec raison. Ils peuvent se débrouiller pendant un certain temps dans la société capitaliste et commencer à croire qu'ils ne sont pas noirs. Mais comme Joel [Britton] nous a déjà mis en garde à propos des illusions dans la bureaucratie syndicale : « Puis, il y a le brusque réveil. » Chaque foi qu'il y aura un repli dans la lutte de classe, on leur *rapp lera* qu'ils sont noirs. Des individus de race caucasienne q sont convaincus d'*être* eux-mêmes « blancs » — « la couleu de Dieu » — le leur rappelleront. Et ceci restera vrai non seulement entre maintenant et la victoire de la révolution socialiste, mais aussi à un moindre degré pendant la période de transition initiale de la dictature du prolétariat. Ce sont donc là des réalités d'une société divisée en classes qu'un communiste ne peut ni oublier ni nier, mais qu'il intègre plutôt à une stratégie internationaliste prolétarienne montrant comment notre classe peut diriger tous les opprimés en luttant de manière efficace pour l'emporter.

Reconnaître et embrasser la direction politique de stature mondiale des révolutionnaires qui sont noirs — qu'il s'agisse d'un Américain africain comme Malcolm X ou de dirigeants comme Maurice Bishop et Thomas Sankara — ne conduit pas les travailleurs et les jeunes qui sont combatifs dans la direction politique du nationalisme ou du panafricanisme. Sinon, pourquoi investirions-nous autant de temps et de ressources de direction à continuer de publier leurs paroles ? Pourquoi accorderions-nous une aussi grande priorité à

mettre ces livres et brochures dans les mains des travailleurs aux États-Unis, en Afrique, en Amérique latine, en Asie — à travers le monde — comme une composante de notre arsenal politique d'ensemble ?

Nous le faisons parce que lire et étudier ce que Malcolm, Maurice Bishop et Thomas Sankara avaient à dire — chacun d'eux de façon concrète et à des moments différents — nous aide, nous et d'autres, à mieux comprendre la nécessité de partis ouvriers révolutionnaires, de l'internationalisme *prolétarien* et d'un mouvement communiste *mondial*. Ce que des dirigeants comme eux ont dit et fait pendant des décennies converge avec l'activité des communistes à travers le monde et aide à préparer la prochaine étape de l'histoire humaine.

La question raciale, la question de la couleur, se pose de plus en plus dans de nombreuses régions du monde. Elle occupe davantage le devant de la scène en Amérique latine, dans les pays où il y avait un nombre important d'esclaves aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Elle est une question politique importante au Brésil, en Colombie, au Venezuela, au Pérou, dans de grandes régions de l'Amérique centrale, des Caraïbes et d'ailleurs. Elle converge avec les luttes des populations indigènes, c'est-à-dire des populations d'origine précolombienne. Elle renforce les perspectives de la révolution à travers les Amériques. De façons nouvelles, elle renforce les possibilités de développement d'une direction révolutionnaire en Afrique. Elle enrichit les défis et les opportunités de construire des partis prolétariens révolutionnaires à travers une grande partie de l'Europe et de l'« anglosphère [32] ».

---

32. L'« anglosphère » est un terme qu'utilisent certains commentateurs bourgeois pour désigner les États-Unis, le Royaume-Uni, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande — ce que les marxistes appelleraient les pays impérialistes où l'anglais est la langue principale — et le droit coutumier, les institutions et les rapports sociaux que ces « peuples de langue anglaise » sont censés partager.

L'histoire du dernier siècle nous a appris que pour défendre et étendre la lutte révolutionnaire internationale pour la libération nationale et le socialisme, pour établir et étendre la dictature du prolétariat, la classe ouvrière doit avoir une véritable direction *mondiale*. Elle a aujourd'hui besoin d'une direction qui soit davantage multinationale et qui comprenne une plus grande composante qui est noire que pendant la première moitié du vingtième siècle. Elle a besoin d'une direction qui comprenne des femmes dans des proportions et d'une manière jamais vues auparavant dans le mouvement ouvrier — et jamais possibles auparavant.

Nous ne sommes pas des utopistes. Nous ne sommes pas inconscients des limites héritées de l'histoire et des consé quences tenaces de l'exploitation et de l'oppression de class du développement inégal des relations sociales capitaliste à l'échelle mondiale. En fait, nous comprenons que ces héritages contradictoires sont les canaux mêmes — subsistant plus longtemps que nous le voulons ou l'espérons — par lesquels passe la lutte de classe moderne. Nous savons que des révolutions l'emporteront avec des directions communistes dont la composition sociale ne sera pas « parfaite » (quelle que soit l'idée qu'on s'en fait), qui n'auront pas le genre de solidarité humaine et d'unité qu'on peut seulement commencer à forger après la conquête du pouvoir par les masses laborieuses.

Mais nous savons aussi que le mouvement ouvrier révolutionnaire ne peut vaincre sans que nos rangs et nos directions ne reflètent le chemin franchi dans l'histoire par notre classe et ses alliés pour tailler une avant-garde d'égaux politiques. Sans intégrer les gains des luttes menées par les opprimés et les exploités.

Pourquoi aujourd'hui supposerait-on simplement que tous les « Lénine » du vingt et unième siècle seront caucasiens ? C'est une question politique, pas une question morale. C'est une question concrète et historique. Plus important encore,

quand des millions de personnes ne se soucieront plus de la « couleur » de Lénine, la classe ouvrière sera alors beaucoup, beaucoup plus proche de la construction du genre de partis révolutionnaires et de mouvement mondial dont nous avons besoin pour lutter avec efficacité et vaincre. (De toute façon, l'extrême droite a toujours su que Lénine n'était pas blanc. Il suffisait de jeter un rapide coup d'oeil à une photo de ce « coco aux yeux bridés » pour trancher la question ! Je laisse de côté « le Juif » Trotsky, encore moins « blanc » aux yeux des extrémistes de droite.)

Une ligue de la terre et du travail moderne

Lors de la grande réunion publique il y a deux jours ici à New York, j'ai encouragé les participants à visiter l'exposition L'esclavage à New York » à la Société historique de New York. Parmi de nombreuses autres choses, l'exposition décrit la Société pour l'affranchissement de New York fondée en 1785. J'ai fait remarquer que John Jay — président pendant plusieurs années du Congrès continental au cours de la révolution américaine et plus tard gouverneur de New York et juge en chef de la Cour Suprême des États-Unis — était un fondateur de la société et avait inclus les mots suivants dans ses statuts : « Le bienfaisant créateur et père des hommes leur [a] tous donné un droit égal à la vie, à la liberté et à la propriété. »

Je l'ai comparé favorablement à la décision de Thomas Jefferson, lorsqu'il a rédigé la Déclaration d'indépendance dix ans plus tôt, de modifier ces mots — très utilisés à l'époque par les opposants bourgeois à la tyrannie monarchique et à la réaction féodale — et de les remplacer par l'expression plus inoffensive : « vie, liberté et recherche du bonheur. » À l'exception des quatre enfants de Sally Hemmings, Thomas Jefferson n'a libéré aucun des autres esclaves lui appartenant, même dans son testament : 130 ont été vendus aux enchères à sa mort. Ceci donne peut-être un certain sens

des proportions à sa compréhension pratique des mots : « vie, liberté et recherche du bonheur. »

La bannière « vie, liberté et propriété » était beaucoup plus dans les intérêts de *tout* le peuple travailleur. C'est la dépossession par le capital des producteurs laborieux indépendants qui ne nous a pas laissé d'autre choix que de vendre notre force de travail à un employeur pour survivre et qui a ainsi donné naissance à notre classe, le prolétariat héréditaire. Ils nous ont retiré le libre usage des outils. Ils nous ont chassés de la terre et expulsés des métiers et commerces indépendants. Ils nous ont privés de nos propres moyens de production. Ils se sont emparés des terres communales. Et c'est le déni brutal à la fois de la liberté et de la propriété — même du *droit* d'êt· propriétaire, encore moins la possibilité de le devenir — c a marqué l'esclavage et beaucoup d'autres formes de trav· asservi. Dans les chapitres du *Capital* portant sur l'« accumulation primitive, » Marx décrit de façon assez détaillée comment, résultat de ces processus combinés, le mode capitaliste de production est venu au monde « dégoulinant de sang et de saleté par tous les pores, de la tête aux pieds [33]. »

Une fois que nous aurons établi un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs et que nous aurons exproprié la classe capitaliste, les travailleurs seront tout à fait capables de prendre soin de notre propre « recherche du bonheur. » Contrairement aux représentations bourgeoises faussées qui font des communistes des ingénieurs sociaux utopistes, les révolutionnaires prolétariens — comme la plupart des autres travailleurs — croient fermement qu'il y a beaucoup de choses dans la vie qu'il vaut mieux laisser aux individus. Le droit à la vie privée est réel. Nous pensons que l'État, y compris un État ouvrier, devrait garder le nez hors de notre « recherche du bonheur. »

33. Marx, *Le Capital*, livre 1, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 853.

Ni la dictature du prolétariat, ni la société communiste vers laquelle la première sert de passerelle, n'ont quoi que ce soit à voir avec une sorte de grande caserne collective de l'humanité. Le communisme n'a rien à voir avec ça. Au contraire, comme l'explique le Manifeste communiste : « À la place de la vieille société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classe, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous[34]. »

Aujourd'hui, plus de 130 ans après que Marx ait identifié les forces de classe capable de faire la troisième révolution américaine — une révolution socialiste — cette même alliance reste essentielle pour accomplir le travail : les travailleurs ibres, les agriculteurs libres exploités par le capital, et les ıommes et les femmes qui se sont libérés de la slavocratie après sa défaite. Ces forces restent au coeur de la construction d'une ligue de la terre et du travail moderne, le parti prolétarien révolutionnaire capable de faire le boulot[35].

---

34. Marx et Engels, *Manifeste communiste*, p. 59.

35. La Ligue de la terre et du travail a été fondée lors d'une conférence de travailleurs à Londres, en Angleterre, en octobre 1869. Elle a été mise sur pied à l'initiative de la direction de l'Association internationale des travailleurs (AIT, la « Première internationale »), dont Karl Marx et Friedrich Engels étaient des dirigeants centraux. Écrivant à Engels à propos de la fondation de la nouvelle organisation — qui avait pour objectif d'unifier les travailleurs industriels des villes avec les travailleurs agricoles et les autres travailleurs ruraux en Angleterre, en Irlande, en Écosse et au Pays de Galles — Marx a dit : « Ici, le parti des travailleurs rompt clairement avec la bourgeoisie » sur le plan politique. Marx a adhéré à la Ligue de la terre et du travail et plusieurs de ses dirigeants étaient membres du Conseil général de l'AIT. Mais à la fin des années 1870, des forces bourgeoises étaient devenues dominantes dans la direction de la Ligue, plaçant l'organisation sur un cours qui l'éloignait de celui de l'AIT et de sa propre déclaration de fondation qui disait « que rien de moins qu'une transformation des arrangements sociaux et politiques existants ne [peut] servir, et qu'une telle transformation

Au milieu des grandes grèves nationales déclenchées par les cheminots en 1877, Marx a écrit à Engels :

> Cette première éruption contre l'oligarchie associée du capital depuis la guerre civile sera évidemment écrasée, mais elle pourrait bien servir de point de départ à l'établissement d'un parti ouvrier sérieux aux États-Unis. [...]
>
> La politique du nouveau président [de retirer les soldats de l'Union soutenant les gouvernements de la reconstruction radicale à travers le Sud] va faire des Noirs des alliés des travailleurs et les grandes expropriations de terres (particulièrement de terres arables) au profit des compagnies ferroviaires, minières, etc., vont convertir les paysans de l'Ouest, qui sont déjà très désenchantés, en alliés des travailleurs[36].

Ainsi que je l'ai expliqué dans le rapport au congrès SWP de 1984 intitulé « La lutte pour un gouvernement d travailleurs et des agriculteurs aux États-Unis » :

> Ceci ne devait pas se produire. Les réserves économiques et politiques de la bourgeoisie industrielle U.S. montante étaient loin d'être épuisées et les illusions de collaboration de classe parmi les travailleurs avaient donc toujours de profondes racines. La direction de lutte de classe de la classe ouvrière et son noyau révolutionnaire étaient toujours trop petits en nombre et inexpérimentés en combat de classe. Au cours du demi-siècle

---

ne [peut] être mise en oeuvre que par les travailleurs eux-mêmes, qui se comptent par millions. »

36. Marx à Engels, 25 juillet 1877, *Marx and Engels on the United States*, p. 272.

suivant, les États-Unis allaient devenir la puissance impérialiste la plus forte au monde et la bureaucratie syndicale U.S. la servante de l'oncle Sam.

De plus, la défaite de la reconstruction radicale a porté un coup dévastateur aux Noirs et aux autres travailleurs et agriculteurs U.S. La classe ouvrière U.S. est devenue beaucoup plus profondément divisée par l'oppression nationale des Noirs qui a été institutionnalisée sur de nouvelles bases dans le Sud aux lendemains sanglants de 1877. Le premier pas de géant du mouvement ouvrier U.S. vers la formation de syndicats industriels importants n'a été franchi que six décennies plus tard. Et la formation d'un parti des travailleurs, anticipée par Marx il y a 108 ans, demeure à ce jour une tâche inaccomplie de notre classe.

Néanmoins, Marx n'aurait pas pu être plus juste sur l'alliance des forces sociales qui devront être au centre d'une révolution réussie aux États-Unis : la classe ouvrière, les travailleurs et agriculteurs qui sont noirs, et les agriculteurs exploités [37].

À ce jour, ceci reste le pronostic pour la révolution américaine, pour la conquête du pouvoir et l'établissement de la dictature du prolétariat aux États-Unis.

III [38]

Pendant l'une des pauses, un camarade d'Islande a attiré mon attention sur une section du *Visage changeant de la politi-*

37. Voir « La reconstruction radicale : ses conquêtes et les conséquences de sa défaite » dans la deuxième partie de ce livre.

38. Extrait de la conclusion de la période de discussion, lors de la réunion de janvier 2006.

que aux États-Unis intitulée « Nationalisme prolétarien et petit-bourgeois [39]. » Il m'a demandé si je pouvais en parler dans la conclusion, à la lumière de la discussion que nous avons eue ici relativement à la lutte des Noirs, au nationalisme noir et au poids des travailleurs qui sont noirs dans la lutte pour la dictature du prolétariat.

Cette section provient d'un rapport que j'ai présenté à une réunion du Comité national en avril 1979, il y a presque 30 ans. Celui-ci porte sur le tournant du parti pour placer l'écrasante majorité de nos membres et dirigeants dans des emplois et syndicats industriels, et sur les changements dans la vie politique et dans la classe ouvrière qui ont rendu ces mesures à la fois nécessaires et possibles. Le tournant vers l'industrie, ai-je dit, a placé le parti « en bonne position aujourd'hui pour clarifier notre compréhension du nationalisme noir. Il n'existe aucune raison aujourd'hui de réviser notre évaluation selon laquelle la conscience nationaliste s'approfondit parmi les Noirs en même temps que s'approfondit la lutte des classes. »

J'ai attiré l'attention sur quelques embûches qui guettent parfois les camarades qui essaient de distinguer différents courants politiques dans la lutte des Noirs — en établissant par exemple une distinction erronée entre nationalisme « culturel » et « politique ». De façon plus précise mais encore loin de la réalité, nous avons parfois utilisé des expressions comme « nationalisme conséquent et inconséquent. » Malcolm X, ai-je souligné, « a lutté de manière conséquente pour les intérêts des masses noires. Ce qui l'a poussé vers l'anti-impérialisme, vers la lutte de classe, et vers un bloc avec les socialistes révolutionnaires. Ce n'était pas un hasard. C'était la logique de la fierté, de la confiance et de l'affirmation de

39. Jack Barnes, *Le visage changeant de la politique aux États-Unis : la politique ouvrière et les syndicats*, p. 373-375 du tirage de 2009.

soi conséquentes d'une nationalité opprimée qui est massivement prolétarienne. »

Cette affirmation me semble toujours correcte, même si elle est incomplète, et surtout nous pouvons être fiers d'avoir agi en conséquence. Mais il ne s'agit pas encore d'une explication de classe claire.

« La population noire n'est pas homogène, ai-je remarqué dans le rapport de 1979. Et les pressions qu'elle subit proviennent de classes différentes. Elle comporte des couches petites-bourgeoises, dont plusieurs se retrouvent à la tête des organisations noires. Le nationalisme noir peut être l'expression d'une conscience prolétarienne ou il peut être petit-bourgeois.

« Qu'est-ce que le nationalisme noir conséquent ? Le nationalisme prolétarien.

Qu'est-ce que le nationalisme noir inconséquent ? Le nationalisme petit-bourgeois. »

Ce passage n'est pas aussi exact ou précis que ce que nous avons discuté à cette réunion du Comité national et que ce que nous disons depuis un certain temps. Mais ce passage du *Visage changeant* et ce que nous discutons ici sont tous les deux cohérents avec le comportement politique des révolutionnaires dans la lutte des classes depuis un demi-siècle et plus.

Mais le nationalisme noir conséquent *ne mène pas* au socialisme. Ce n'est pas vrai. Comme l'a fait remarquer Sam [Manuel] dans la discussion, qui peut dire que Louis Farrakhan n'est pas un « nationaliste noir conséquent » ? Ou bien qu'Elijah Muhammad n'était pas un « nationaliste noir conséquent » ? Quels critères utiliseriez-vous ? (Une fois que vous utilisez des critères de *classe*, vous ne parlez plus de nationalisme.)

Une chose est sûre, d'après les propres dires de Malcolm, les opinions politiques auxquelles il en était venu à la fin de 1964 n'étaient pas le produit du « nationalisme noir conséquent. » En fait, pour en arriver à ces opinions, Malcolm dit qu'il avait

dû cesser de se considérer comme un nationaliste noir afin de s'ouvrir aux véritables révolutionnaires autour du monde qui n'auraient jamais pu être ou devenir des nationalistes noirs, peu importe de quelle espèce, conséquents ou pas. Il devait le faire afin de s'ouvrir à leurs expériences, trajectoires et avenirs. Parce que les révolutionnaires à travers le monde devaient lutter ensemble d'une manière disciplinée afin de renverser le système social qui engendre l'exploitation et l'oppression.

Encore plus important, le « nationalisme prolétarien » n'existe pas. La seule conscience qui soit *prolétarienne* est la *conscience de classe*, menant à la libération de la classe ouvrière et de ses alliés de l'exploitation et de l'oppression du capital par la lutte pour la dictature du prolétariat. Oui, la lutte prolétarienne se déroule pays par pays, contre des classes dirigeantes nationales spécifiques et contre la dictature du capital mise en oeuvre par leurs États. Mais en même temps, elle fait partie du combat *mondial* pour le socialisme livré par une classe *internationale*, la classe ouvrière.

Telle est la base matérielle de l'internationalisme prolétarien, qui est inséparable du communisme.

Du nationalisme au communisme : une rupture de classe

En opposant le nationalisme prolétarien au nationalisme petit-bourgeois, nous n'avons pas réussi à faire ressortir ce qu'on voulait dans le rapport de 1979 : fournir un guide politique sur *quoi faire*. Nous cherchions à expliquer la *conduite politique* conflictuelle de certains individus et courants qui se disaient nationalistes noirs ou qui l'avaient fait à un moment donné. Dans les intérêts de quelle classe luttent-ils ? Cherchent-ils à faire avancer les intérêts de la grande majorité ouvrière de la nationalité noire opprimée ? Est-ce que leurs actions, la vie qu'ils mènent, leur trajectoire politique sont cohérents avec ces objectifs ? Sont-ils résolument internationalistes ?

Quand Malcolm a quitté la Nation de l'islam au début de 1964, il ne s'agissait pas seulement d'une rupture morale avec la conduite hypocrite d'Elijah Muhammad envers les femmes au sein de l'organisation — bien que cela ait été beaucoup plus important pour Malcolm et son attachement profond à l'intégrité que ce que l'on reconnaît souvent, ou que nous avions compris à l'époque. Le départ de Malcolm de la Nation n'était pas non plus seulement une rupture *politique*. Oui, les deux dimensions à la fois — politique et morale — ont été importantes dans la décision de Malcolm, comme il l'a dit au *Young Socialist* : « Je trouvais que le mouvement traînait les pieds dans plusieurs domaines. Il ne s'impliquait pas dans les luttes civiques, civiles ou politiques que notre peuple affrontait. Tout ce qu'il faisait, c'était d'insister sur l'importance d'une réforme morale : ne fumez pas, ne buvez pas, ne permettez ni la fornication ni l'adultère. Quand j'ai découvert que la hiérarchie elle-même ne pratiquait pas ce qu'elle prêchait, il est devenu clair que cette partie de son programme avait failli. »

Mais Malcolm a aussi fait une rupture de *classe*. Même s'il ne l'aurait pas appelé ainsi à l'époque, au cours des 11 mois qui ont suivi, Malcolm a approfondi son orientation politique vers la classe ouvrière, vers le mouvement révolutionnaire prolétarien à l'échelle internationale. Il n'a pas eu peur d'aller là où le menait la logique politique de la lutte intransigeante contre l'oppression et l'exploitation, peu importe ses notions et croyances antérieures.

Peu importe l'endroit où il s'est retrouvé dans le monde.

Peu importe si cela l'a conduit à traverser les lignes de couleur de peau.

Peu importe si cela l'a conduit à traverser les lignes religieuses. (Ni la direction du Front de libération nationale d'Algérie ni le gouvernement révolutionnaire de Cuba ne prétendaient être guidés par la religion. De façon démonstrative, c'était tout le contraire. Et Malcolm le savait parfaitement.)

Et peu importe les préjugés politiques très répandus — c'est-à-dire le *red-baiting* — contre ceux qu'il voyait de plus en plus comme des alliés, comme d'autres révolutionnaires comme lui. (Ceci ne comprenait ni les staliniens, ni les sociaux-démocrates, ni les centristes.)

Malcolm a réussi tous ces tests. Et c'est cette trajectoire politique de classe qui l'a amené à conclure qu'il devait cesser d'utiliser l'expression nationalisme noir pour décrire son cours révolutionnaire. C'est ce qui l'a amené à dire avec insistance que tout cours politique de ce type, ce qu'il appelait à cette étape une « philosophie d'ensemble, » devait en être un qui non seulement incorpore centralement la race et son reflet dans la vie politique du monde impérialiste, mais le dépasse vers la collaboration avec d'autres révolutionnaire pour renverser ce système mondial. Et cette tâche, c'est l moins qu'on puisse dire, n'était pas seulement « le problème de l'homme blanc. »

Durant cette dernière année de sa vie, Malcolm n'avait pas encore d'explication précise pour le calibre révolutionnaire du *Militant*, pour sa fidélité et son intégrité lorsqu'il publiait ses discours, pour l'exactitude de sa couverture des développements de la politique U.S. et mondiale qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Pour son intrépidité. Il n'avait pas encore d'explication précise pour le Parti socialiste des travailleurs et l'Alliance des jeunes socialistes, dont il était venu à connaître et respecter certains des cadres et dirigeants et à avoir confiance en eux. C'étaient des organisations dont la majorité des membres étaient blancs, mais avec qui il pouvait travailler en tant que camarades révolutionnaires et égaux politiques — qu'il s'agisse d'un frère comme Clifton DeBerry ou de beaucoup d'autres parmi nous qui n'étions pas des « frères » dans ce sens[40].

---

40. Clifton DeBerry (1923-2006) a longtemps été un militant syndical et un combattant pour les droits des Noirs. Il avait été un membre

Malcolm n'avait aucune explication définitive ou complète pour rien de cela. Mais il était certainement curieux. Pourquoi est-il venu la première fois au Forum ouvrier du Militant en avril 1964 ? Pourquoi est-il venu prendre la parole à une réunion « en ville, » pour reprendre son expression, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant à New York ? Je pense qu'il était curieux. *Politiquement* curieux. Il voulait rencontrer les organisateurs et voir le public. De quel genre de personnes s'agissait-il ? De quel genre d'organisations ? Comment allaient-ils se comporter ? Comment allaient-ils l'accueillir ? Comment allaient-ils organiser la réunion ? Comment allaient-ils la présider ? Comment allaient-ils en rendre compte dans le *Militant* ?

Comment allaient-ils en assurer la *défense* ? Dès le jour où Malcolm a tenu en mars 1964 la conférence de presse où il a annoncé sa rupture avec la Nation de l'islam, si ce n'est avant, il savait très bien que des individus à l'intérieur et autour de la direction de la Nation planifiaient son assassinat et que des agences de police à tous les niveaux se tenaient informés de ces efforts et cherchaient à les exploiter à l'avantage de la classe dirigeante. Nous le savions aussi et avons agi en conséquence : nous nous sommes organisés pour garantir la sécurité de Malcolm et de tous les participants aux trois Forums ouvrier du Militant auxquels il a parlé. Malcolm s'est assuré de la pleine collaboration à cet effort de ses propres gardes du corps. Mais la responsabilité et les décisions centrales nous incombaient. Rarement les dirigeants du parti ont-ils ressenti l'énormité d'une telle responsabilité plus que lors de ces trois meetings.

---

du Parti communiste avant d'être recruté par Farrell Dobbs au Parti socialiste des travailleurs, à Chicago en 1953. Il a été un dirigeant du Parti socialiste des travailleurs et son candidat à la présidence des États-Unis en 1964 — le premier Américain africain à être présenté par un parti à la présidence.

Ce que Malcolm était intéressé à découvrir à propos du SWP et de la YSA n'était pas de petites questions. Et la recherche des réponses l'a amené à travailler avec ces révolutionnaires dans des eaux de moins en moins connues.

Combiné à ce qu'il savait déjà du *Militant*, ce que Malcolm a découvert a suffi pour qu'il prenne l'initiative de demander à revenir prendre la parole au retour de son premier voyage en Afrique en 1964. Malcolm n'avait pas été invité. Mais « le frère James [Shabazz] m'en a parlé, » a-t-il dit et il a demandé à y prendre la parole. Ce que Malcolm y a découvert a suffi pour qu'il accepte une nouvelle invitation à s'adresser à un forum en janvier 1965. A suffi pour qu'il accorde une entrevue à la revue *Young Socialist*. A suffi pour qu'il propose aux dirigeants de la YSA de leur donner une liste de ses jeunes contacts en Afrique et en Europe afin de leur écrire et de commencer à collaborer avec eux. A suffi pour qu'il réfléchisse sérieusement à participer à une tournée de conférences organisée par la YSA dans les universités plus tard en 1965. A suffi pour qu'il place de façon démonstrative une pile du *Militant* en vente chaque semaine dans les locaux de l'OAAU. Et pour qu'il demande à Clifton DeBerry d'être l'un de ceux donnant un cours de direction politique, sur le marxisme dans le cas de Clifton, à des cadres de l'OAAU.

À mesure qu'il progressait politiquement après sa rupture avec la Nation, Malcolm a commencé à s'éloigner de l'idéologie — c'est-à-dire de la fausse conscience, qui était le seul « programme » possible dans une organisation comme la Nation. Il a commencé à rejeter le « programme » de la Nation morceau par morceau. Il a commencé à vouloir développer un programme de libération capable de l'emporter dans le monde tel qu'il existe — pas un monde noir ou un monde blanc, mais un monde impérialiste étroitement et dialectiquement interconnecté, avec des États brutaux et puissants, avec le pouvoir armé qu'ils détiennent.

Mais pour comprendre où Malcolm se dirigeait, ne regardez pas du côté de la « Déclaration des buts et objectifs fondamentaux » de l'OAAU de juin 1964 ni même du côté du « Programme d'unité fondamental » qui devait être annoncé à la réunion de Harlem où Malcolm a été assassiné en février 1965. Le programme en développement de Malcolm était la généralisation de ses actions et de ce qu'il avait à dire dans ses discours — des discours que les éditions Pathfinder publient toujours et que n'importe qui peut lire et étudier. Rien d'ésotérique. Aucune « information interne » n'était nécessaire. Ce que vous voyiez, ce que vous entendiez — et ce que vous pouvez maintenant lire dans plus de langues — c'était le vrai de vrai.

Le programme était toujours tout à fait en chantier quand Malcolm a été tué. C'était encore davantage des tactiques qu'une stratégie. On pouvait l'interpréter de plusieurs façons. Il n'offrait pas encore à ceux qui suivaient Malcolm une vision du monde cohérente ou un rythme politique régulier d'activités disciplinées, de choses à entreprendre pour faire avancer ces perspectives. Comme Malcolm l'a dit dans l'entrevue du *YS* à peine quelques semaines avant son assassinat, « j'aurais toujours beaucoup de mal à donner une définition précise de la philosophie d'ensemble » — le programme, la stratégie, la pratique révolutionnaires — « que je crois nécessaire pour la libération du peuple noir dans ce pays. »

Ce qui était clé pour Malcolm dans les mois qui ont précédé son assassinat, c'était les choses pratiques. Elles étaient les empreintes de pas qu'on pouvait vraiment voir dans le monde profane. C'étaient les empreintes qui reflétaient ce qu'il appelait une « philosophie d'ensemble » — *un cours pratique*. Ce qu'il faisait. Ce qu'il était en train de clarifier et d'expliquer. Ce qu'il était en train de démontrer par ses actions — où il allait, les mises en garde qu'il rejetait sur ce qu'il « ne fallait pas faire. »

Comme je l'ai déjà fait remarquer, Malcolm a expliqué dans l'interview du *Young Socialist* en janvier 1965 que, lorsqu'il était un dirigeant de la Nation de l'islam, il s'était de plus en plus senti frustré par le fait que l'organisation « ne s'impliquait pas dans les luttes civiles, civiques ou politiques que notre peuple affrontait. » Plus d'une fois alors qu'il était toujours un dirigeant de la Nation, Malcolm s'était rebiffé contre cet abstentionnisme.

En 1962 par exemple, il a organisé des actions de protestations grandissantes à Los Angeles en réponse à une attaque meurtrière de la police contre plusieurs membres de la Nation, jusqu'à ce qu'Elijah Muhammad mette le holà sur son cours[41]. Et à New York, Malcolm a dirigé des actions de protestation de centaines de *Muslims* au début de 1963 après que deux membres de la Nation aient été arrêtés sous des accusations de trouble à l'ordre public alors qu'ils vendaient *Muhammad Speaks*. Ils ont par la suite été condamnés, l'un d'entre eux à une peine de prison de 60 jours. Mais Malcolm n'est pas descendu dans la rue seulement quand les membres de la Nation de l'islam ont été attaqués ou emprisonnés. Elijah Muhammad n'a pas approuvé de telles actions, mais au moins tournaient-elles autour de la Nation.

Au début des années 1960, Malcolm s'est joint à plusieurs reprises à des forces à l'extérieur de la Nation dans des actions de protestation plus larges de Noirs et d'autres travailleurs. En juillet 1962, il a pris la parole à un rassemblement de soutien à une grève dure des travailleurs de la santé de New York pour syndiquer deux hôpitaux. Malcolm a fait l'éloge public du président de la section locale 1199, Leon David, un Juif, pour avoir purgé une peine d'emprisonnement de 30 jours parce qu'il refusait un ordre du tribunal de mettre fin à la grève. Et en juillet de l'année suivante, Malcolm a

41. Voir première partie, p. 103-104.

participé à un piquet appelé par CORE, la Ligue urbaine et la Conférence des ministres de Bedford-Stuyvesant pour protester contre la discrimination dans l'embauche à un chantier de Brooklyn.

Rien de cela n'était le genre de chose que les autres dirigeants de la Nation faisaient ou étaient *sensés* faire.

Dès mars 1964, le jour même où il a annoncé sa rupture avec la Nation, Malcolm avait dit au *New York Times* : « Je suis prêt à coopérer dans les actions pour les droits civils dans le Sud et ailleurs et je le ferai parce que chaque campagne pour des objectifs particuliers ne peut que hausser la conscience politique des Noirs et renforcer leur identification contre la société blanche [...]. » Disant qu'Elijah Muhammad les avait empêchés, lui et d'autres *Muslims* de participer dans les luttes pour les droits civils dans le Sud, il a ajouté : « Je me joindrai à la lutte chaque fois que des Noirs feront appel à mon aide et je soupçonne que mes activités se feront sur une échelle plus grande et plus intense que dans le passé[42]. »

Mais se défaire de cet abstentionnisme politique était plus facile à dire qu'à faire. Presque tous les membres de l'OAAU

---

42. M. S. Handler, « Malcolm X Splits with Muhammad, » *New York Times*, 9 mars 1964. Même en décembre 1963, peu après qu'Elijah Muhammed l'ait fait taire, Malcolm avait dit au journaliste Louis Lomax que la plupart des membres de la Nation ne partageait pas « le don de la patience divine [de Mohammad] pour le diable. Les plus jeunes *Black Muslims* veulent voir un peu d'action. » (Cité dans *The Last Year of Malcolm X: Evolution of a Revolutionary*, p. 27.) Et dans son *Autobiographie*, Malcolm a écrit que lorsqu'il était membre de la Nation : « Je sentais que partout où des noirs s'impliquaient, dans les Little Rock, les Birmingham et les autres endroits, des *Muslims* combatifs et disciplinés devraient aussi y être — pour que le monde entier les voient, les respecte et en parle. On pouvait de plus en plus entendre dans les communautés noires : « Ces *Muslims parlent* comme des durs, mais ils ne *font* jamais rien, à moins que quelqu'un n'inquiète les *Muslims*. » *Autobiography*, Penguin, p. 397.

avaient une formation semblable à celle de Malcolm dans la Nation de l'islam, mais beaucoup moins d'expérience et de confiance politiques et moins de capacités. Il s'agissait d'une petite organisation. Et la discipline *politique* représentait un nouveau défi.

Malcolm a télégraphié à Martin Luther King en juin 1964 en lui proposant d'envoyer des militants de l'OAAU pour aider à défendre les manifestants de Saint Augustine en Floride contre les attaques racistes. Mais ensuite, l'OAAU n'a organisé aucun de ses membres pour aller en Floride se joindre aux actions de protestation et, même si c'était largement dans le cadre de discussions en tête à tête, présenter leur propre point de vue sur l'autodéfense et la voie vers la libération des Noirs.

Malcolm a parlé à de jeunes militants pour les droits civils à Selma, en Alabama, en février 1965. Il y est allé à l'insistance de dernière minute d'étudiants à qui il s'était adressé la veille lors d'une réunion sur un campus dans la ville voisine de Tuskegee. Malcolm a dit aux jeunes de Selma qu'il soutenait « à cent pour cent les efforts faits par les Noirs ici [...] pour obtenir le droit de vote. » Et aucun des jeunes là n'en a jamais douté. Mais encore une fois, l'OAAU n'avait pas organisé ses membres ou d'autres personnes pour participer dans les manifestations et les actions de protestation à Selma.

Bien sûr, ces pressions abstentionnistes ne s'exerçaient pas seulement sur Malcolm ou l'OAAU. Au contraire, surmonter la résistance à chercher à travailler avec d'autres forces autour d'objectifs communs, c'est l'art de la politique prolétarienne. C'est le plus important test pratique qu'affronte *toute* petite organisation révolutionnaire. C'est particulièrement le cas pendant les périodes où un cours révolutionnaire ne touche une corde sensible que parmi un petit nombre de travailleurs d'avant-garde. Lorsque les conditions objectives favorisent ce que le dirigeant du SWP Farrell Dobbs a une fois décrit

comme une « existence semi-sectaire, » des sections de la direction et des membres peuvent se satisfaire d'un isolement relatif, organisant même des forums publics et des activités sociales qui garantissent qu'il s'agira de rencontres internes des membres et d'une périphérie organisée auxquelles les non-membres se sentent comme des étrangers.

Malcolm avait compris ce problème de l'abstentionnisme. Il en a parlé publiquement à plusieurs occasions. À peine une semaine avant son assassinat par exemple, il a dit aux participants à un rassemblement de l'OAAU à Harlem que lorsqu'il avait été dans la Nation, « la plupart des actions dans lesquelles les *Muslims* se sont impliqués, c'était des actions dans lesquelles j'étais moi-même impliqué. Là où ça s'est produit dans le pays, là où il y a eu une action, c'était une action dans laquelle j'étais impliqué parce que je croyais dans l'action. »

Au cours de la période de débat à ce même meeting, quelqu'un dans le public a demandé à Malcolm : « Ne pensez-vous pas que l'organisation devrait organiser quelques manifestations directes, par exemple contre la discrimination dans le logement ? » Malcolm a répondu : « Je suis pour tout ce que vous proposez tant que ça donne des résultats. [...] Tant que c'est intelligent, tant que c'est discipliné, tant que ça va dans la bonne direction, je suis pour[43]. »

Et lorsque dans l'interview du *Young Socialist*, nous lui avons demandé ce qu'il pensait de « l'activité des étudiants blancs et noirs qui sont allés dans le Sud l'été dernier et qui ont essayé d'inscrire les Noirs sur les listes électorales » et des trois jeunes militants pour les droits civils qui avaient été assassinés au Mississippi en y participant, Malcolm a parlé positivement de la campagne. « [M]ais, a-t-il ajouté, je pense qu'on devrait leur permettre d'utiliser tous les moyens à leur

43. « There's a Worldwide Revolution Going On, » *February 1965: The Final Speeches*, p. 139 du tirage de 2008.

disposition pour se défendre contre les attaques du Klan, du Conseil des citoyens blancs et d'autres groupes. »

Malcolm était déterminé à organiser et former le genre de cadres politiquement disciplinés qui auraient permis de commencer à répondre à ces défis dans l'action. Et à apprendre dans ce processus — la seule façon pour chacun d'entre nous de le faire.

*

Malcolm *a suivi* la logique de ses convictions et découvertes révolutionnaires. Il n'a pas bronché quand cette trajectoire a voulu dire jeter par-dessus bord des notions préconçues qu'il avait eues une bonne partie de sa vie adulte. À mesure que s'approfondissaient ses convictions anti-impérialistes, anticapitalistes et internationalistes, il a dû faire face au fait que l'humanité n'est pas en majorité noire. Et il n'a pas joué au malin. Il n'était pas un démagogue. Il n'a pas simplement dit, bon, la majorité de l'humanité n'est pas blanche, comme si cela allait résoudre la contradiction.

Malcolm a aussi fait face à ce qui a dû paraître comme un autre obstacle considérable : le fait que la plupart des révolutionnaires du vingtième siècle ne sont ni musulmans ni religieux d'aucune façon. Malcolm n'a pas tenté d'éviter ces obstacles. Il les a enjambés d'un bond. La chose importante à propos de l'Algérien qu'il avait rencontré, nous a dit Malcolm, c'est qu'il était « extrêmement combatif » et que c'était un révolutionnaire, « un véritable révolutionnaire » — ce qu'il avait démontré de la seule façon possible, dans le combat révolutionnaire.

Voilà comment Malcolm a travaillé avec « les gens du *Militant*, » avec les « MLFistes », comme le disaient James et Reuben quand ils venaient au 116 University Place pour discuter. Voilà comment Malcolm a travaillé avec les membres d'une organisation dont la composition raciale était en majorité caucasienne, cent pour cent non-croyants, et des

communistes par-dessus le marché. À cause du fait que nous étions des révolutionnaires. À cause de ce que nous disions, de ce que nous faisions et de comment nous le faisions — de manière conséquente, jour après jour, sans compromis. À cause de la manière qu'il jugeait les individus qu'il rencontrait à l'étranger qui non seulement connaissaient le *Militant*, mais le trouvaient utile dans leur travail (y compris comme la seule source d'informations et d'analyses fiables sur Malcolm et sur les objectifs politiques qu'il oeuvrait à faire avancer).

En bref, *à cause de là où nous allions politiquement.* C'est là qu'il voulait aller lui aussi. C'était une convergence *politique.*

Un cours révolutionnaire vers la lutte pour le pouvoir d'État ne représentait pas un si grand saut à faire pour Malcolm à ce stade-là — pas avec les exemples cubain, algérien et autres qu'il pouvait étudier.

Si nous pouvons comprendre cela, nous sommes alors armés pour nous organiser et agir à partir de ce que nous savons sur le bilan historique du combat politique des travailleurs qui sont noirs. Nous sommes prêts à comprendre que ce que Trotsky a expliqué aux dirigeants du SWP en 1933 et 1939 n'était pas le nationalisme noir, mais ce que la dictature du prolétariat offre aux Noirs et aux autres couches opprimées parmi les larges forces qui osent « se lan[cer] à l'assaut du ciel, » comme l'a dit Marx. Nous sommes équipés pour comprendre que l'implication croissante des travailleurs qui sont noirs parmi les combattants les plus capables, les plus combatifs et les plus courageux ouvre *la possibilité* de conquérir la dictature du prolétariat aux États-Unis. Nous pouvons comprendre pourquoi nous avons raison de dire que la question noire — la combativité noire, la fierté noire, la dignité noire, la créativité noire — va se manifester chaque fois qu'il y aura une montée importante dans la lutte de classe et chaque fois que le prolétariat avancera.

Et nous comprendrons pourquoi ceux qui aspirent profondément à balayer de la surface de la terre toutes les formes sanglantes et détestées d'oppression et de surexploitation racistes — autant, sinon plus que personne — sont ceux qui veulent avoir la dictature du prolétariat comme une arme puissante dans leurs mains.

IV [44]

Quelques points finaux de nos discussions des derniers jours sont importants et méritent d'être commentés.

Premièrement, nous devons séparer la lutte pour la libération des Noirs aux États-Unis des batailles contre la bigoterie raciste en général et pour les droits des immigrants. Et celles-ci comprennent les luttes pour faire progresser les droits et les conditions des immigrants d'Haïti, des Caraïbes de langue anglaise et d'Afrique. Évidemment, il y a beaucoup de points d'intersection et lorsqu'elles se combinent, la puissance et la solidarité de ces batailles étroitement liées retentissent à travers le monde. Mais la lutte des Noirs aux États-Unis représente plus qu'un simple exemple, même l'exemple politiquement le plus important, d'une lutte mondiale contre l'héritage de l'esclavage africain et de l'oppression raciste de ceux qui ont la peau noire.

Au cours de la discussion, James [Harris] a exprimé son désaccord avec Maggie [Trowe] pour avoir dit que souvent les branches du SWP ne portent pas suffisamment d'attention politique aux ventes et au travail politique dans la communauté noire. James a répondu qu'il ne pensait pas que c'était juste, du moins quant aux ventes de notre presse. Si vous examinez la base des abonnements au *Militant* dans

44. Extrait de la conclusion de Jack Barnes lors de la conférence de direction du Parti socialiste des travailleurs en mars 2006.

la plupart des régions, a-t-il dit, vous trouverez qu'il y a un pourcentage proportionnellement plus élevé d'abonnés qui sont noirs que leur poids dans la population.

C'est peut-être vrai, mais ça ne répond pas à la question politique que Maggie a soulevée, du moins pas comme je l'ai comprise. Prenons Miami par exemple. Vous pouvez circuler en voiture dans le quartier où se trouvent les locaux de campagne du Parti socialiste des travailleurs et vivent un certain nombre de camarades et penser que vous êtes arrivés à Port-au-Prince. Il y a beaucoup de visages noirs. On y trouve d'innombrables manifestations des conséquences du racisme, de la surexploitation et de la discrimination contre les immigrés. Mais nous pouvons y faire beaucoup de ventes et de travail politique sans jamais nous rapprocher le moindrement de Liberty City, d'Overtown ou des autres quartiers de la communauté noire à Miami. Je pense que c'était le point de Maggie. Où concentrons-nous nos ventes de journaux et d'abonnements à Miami ? Et je suis sûr que la pertinence de ce point ne se limite pas à la Floride[45].

Plus qu'une lutte contre le racisme

La question noire aux États-Unis ne plonge pas ses racines dans la seule couleur de peau ou dans la seule origine africaine. Les Américains haïtiens et les Américains africains ne partagent pas une histoire politique commune ni un bilan commun de lutte d'avant-garde dans ce pays. Comme nous en avons discuté hier, les Noirs aux États-Unis peuvent suivre la trace de leur hérédité de dix à vingt générations en arrière en Amérique du Nord — à travers l'esclavage, la

45. Durant la discussion lors d'une réunion ultérieure du Comité national en mai 2006, James Harris a dit avoir été stupéfait lorsqu'il est retourné à Los Angeles en mars et qu'il a vérifié le nombre d'abonnements vendus à des Noirs pendant la campagne d'hiver. Il en a conclu que les remarques de Maggie Trowe avaient été plus justes que sa réponse.

guerre civile contre la slavocratie, la montée et la chute de la reconstruction radicale, la résistance à l'oppression et à la terreur de Jim Crow, les batailles contre le quasi-péonage et pour le droit de continuer à cultiver leurs terres, la migration massive vers les villes et vers le Nord, les batailles pour former des syndicats et les autres luttes sociales dirigées par le prolétariat, le mouvement pour les droits des Noirs, la formation d'unités d'autodéfense armées, l'organisation des Noirs au sein des forces armées pendant la guerre du Viêt-nam, et d'autres luttes politiques et sociales — exemplaires — d'avant-garde. On ne peut pas le dire, de la même manière, de ceux qui sont venus d'Haïti, des Caraïbes de langue anglaise ou d'Afrique. Et ce fait a des implications sociales et politiques pour l'avant-garde de la classe ouvrière, ainsi que des conséquences pratiques pour notre travail.

D'un point de vue politique, la lutte des Noirs aux États-Unis est une question distincte des luttes menées par ceux qui ont immigré plus récemment. Pour voir à quel point elle est différente, lisez la une du journal ce matin. Intitulé « La situation des hommes noirs s'aggrave, préviennent des études, » l'article décrit entre autre que 72 pour cent des « décrocheurs » scolaires (qui quittent l'école sans diplôme) de sexe masculin, qui ont entre 20 et 30 ans et qui sont noirs sont au chômage (contre 34 pour cent des « décrocheurs » qui sont blancs) et que 60 pour cent des « décrocheurs » de sexe masculin qui sont noirs ont fait de la prison avant d'atteindre 35 ans. Ces données proviennent de plusieurs études récentes et il y a toute raison de croire qu'elles reflètent en gros la situation réelle. Ces conditions affectent la population américaine africaine de ce pays de façons largement différentes que les immigrés de première et deuxième génération, y compris ceux qui sont d'origine africaine.

Oui, il est important — très important — de faire du travail politique parmi les travailleurs haïtiens à Miami, Washington, New York, Boston et dans d'autres régions où

ils sont concentrés. Oui, nous voulons attirer au mouvement communiste les Africains qui vivent aux États-Unis et nous avons pour ce faire un outil politique de plus — en dehors et au-delà de notre arsenal politique marxiste général — avec nos livres et brochures de Thomas Sankara ainsi que de Nelson Mandela [46].

Mais il est possible de faire toutes ces choses sans toucher à la question de faire avancer notre participation aux luttes des travailleurs et des jeunes qui sont américains africains. *Faire cela* demande une conscience politique. Le faire demande habitudes de discipline, objectivité politique et centralisme révolutionnaire. Et cela demande de comprendre les questions stratégiques et programmatiques que nous avons discutées lors des deux dernières réunions du Comité national.

Un certain nombre de camarades ont fait remarquer à chacune de ces réunions que les travailleurs qui sont noirs répondent avec intérêt non seulement aux titres et aux articles du *Militant* sur la lutte contre le racisme anti-noir, mais aussi à ceux qui traitent des questions syndicales, de la défense des droits politiques, de l'immigration, de la libération des femmes, de la guerre U.S. contre l'Irak, de la révolution cubaine, de la lutte de classe au Venezuela, etc. Si ce n'était vrai, alors rien de ce que nous avons dit n'aurait de sens politiquement. Mais c'est vrai, pour toutes les raisons que nous avons discutées sur le bilan historique de la lutte des travailleurs qui sont noirs.

---

46. Parmi les titres qu'on peut trouver sur le site Web des éditions Pathfinder (www.pathfinderpress.com) ainsi que dans les annonces à la fin de ce livre, il y a *Thomas Sankara parle* et *L'émancipation des femmes et la lutte de libération de l'Afrique* de Thomas Sankara ; *Nelson Mandela Speaks* et *Quel chemin, nous les esclaves, avons-nous franchi !* de Nelson Mandela et Fidel Castro ; et *Le capitalisme et la transformation de l'Afrique : reportages sur la Guinée équatoriale* de Mary-Alice Waters et Martín Koppel.

Une question U.S. et une question mondiale

Ainsi que les camarades du Canada l'ont soulevé au cours de la discussion, la situation là-bas est différente. Un pourcentage bien plus grand de la population qui est noire est composé d'immigrés relativement récents [47].

Pendant toute l'histoire de la Ligue communiste et de ses prédécesseurs au Canada, les camarades ont été impliqués dans la résistance au racisme contre les Noirs et à la brutalité policière et dans d'autres luttes. Ils rencontrent de plus en plus de travailleurs combatifs qui sont noirs — au travail et en dehors ; à Toronto, Montréal, Vancouver et ailleurs. Au cours des deux dernières années, ainsi que les camarades l'ont décrit ici, ils ont vendu des livres et des abonnements et ont développé des relations avec une couche de travailleurs originaires du Soudan qui ont été des dirigeants et des cadres de la grève, à Brooks en Alberta, des travailleurs d'abattoir et de conditionnement de la viande syndiqués par les Travailleurs unis de l'alimentation et du commerce.

Mais la question que nous avons discutée est très spécifique.

Politiquement, la question noire au Canada est une extension de la question noire aux États-Unis. Cela est vrai, avant tout, parce que la lutte des Noirs dans ce pays depuis les années 1950 a eu un impact politique aussi profond sur ceux d'origine africaine (et d'autres cibles du racisme) partout dans le monde. Cela est vrai du Canada aux Caraïbes et à l'Amérique latine (le mouvement du Pouvoir noir de la fin des années 1960 et du début des années 1970 a été une puissante expression de fierté noire qui a politiquement transformé les Caraïbes), à l'Europe de l'Ouest et à l'Afrique elle-même. De plusieurs façons, l'impact a été encore plus

47. Selon des chiffres du gouvernement canadien datant de 2001, 10 pour cent des plus de 600 000 noirs au Canada avaient des parents nés tous les deux au Canada.

direct au Canada à cause de la proximité géographique et culturelle des deux pays.

Je me souviens quand j'étais dans la branche de Chicago au début des années 1960, nous allions souvent faire des voyages régionaux à Détroit. Au cours de leurs activités hebdomadaires, les camarades rencontraient toujours des travailleurs et des étudiants de Windsor ou d'ailleurs en Ontario qui étaient noirs. Les gens impliqués dans les activités pour les droits des Noirs et d'autre travail politique traversaient constamment la frontière et le font encore. De nombreux Noirs au Canada ont été profondément influencés politiquement par Malcolm X ainsi que par les développements politiques de la lutte des classes aux États-Unis. Tout ceci reste toujours le cas.

La question noire au Canada est aussi une question américaine pour une autre raison — ses origines. Après avoir perdu la guerre dans la première révolution américaine, l'armée britannique a organisé un incroyable tour de force militaire et social. Plus tôt dans le conflit, elle avait promis d'émanciper dans les 13 colonies tout esclave ou travailleur asservi par contrat qui prendrait les armes contre les colons rebelles. Et des milliers l'ont fait. (Les rebelles *n'ont pas* promis l'émancipation[48].) En 1783, après leur défaite, les forces britanniques

48. En novembre 1775, Lord Dunmore — un dirigeant des forces militaires britanniques basées en Virginies — a proclamé que tous les domestiques asservis par contrat et esclaves noirs de partisans de l'indépendance « qui peuvent et veulent porter des armes » et qui se joignent aux « troupes de sa Majesté » seraient affranchis. Il faudra encore plus de trois ans, alors que les troupes britanniques envahissaient la Géorgie et la Caroline du Sud au début de 1779, pour que le Congrès continental des rebelles incite vivement les gouvernements de ces deux États à mobiliser une armée d'esclaves noirs qui seraient affranchis et dont les anciens propriétaires seraient indemnisés. Lui-même un propriétaire d'esclaves, le général George Washington a refusé d'approuver cette proposition. Les gouvernements de la Géorgie et de la Caroline du Sud l'ont tous les deux rejetée, d'un ton sec et indigné.

ont évacué plus de 3 000 Noirs du port de New York et les ont relocalisés en Nouvelle-Écosse. Ce fut la première population noire importante au Canada et beaucoup de leurs descendants y demeurent aujourd'hui. Plus de 13 000 Noirs vivent à Halifax et — contrairement au reste du Canada — plus de 90 pour cent d'entre eux y sont nés. D'autres descendants ont émigré de la Nouvelle-Écosse ailleurs au Canada ou à l'étranger.

Face au racisme anti-noirs, bien sûr, tous ceux qui sont d'origine africaine au Canada — qu'ils soient nés à Halifax ou à Windsor, à Kingston en Jamaïque, à Port-au-Prince en Haïti, à Accra au Ghana ou à Dakar au Sénégal ; que leur principale langue européenne soit l'anglais, le français ou l'espagnol — en viennent à comprendre qu'ils sont simplement des Noirs aux yeux des bigots. La même chose est vraie pour les immigrés d'origine africaine au Royaume-Uni et en Europe continentale, ainsi que dans certaines régions de l'Amérique latine et des Caraïbes.

La nationalité est une question sociale et politique, une question historique, pas biologique. Au Soudan, les Soudanais peuvent se considérer comme arabes ou africains, musulmans ou chrétiens. Certains accordent la priorité à une identification tribale, alors que d'autres se considèrent d'abord et avant tout comme soudanais. Mais en Amérique du Nord ou en Europe, quelle que soit leur pigmentation, ils sont simplement considérés comme des Noirs. Ce n'est pas une science de l'arc-en-ciel. C'est la réalité de classe de la vie sociale et politique dans l'ordre impérialiste mondial.

C'est important. La lutte contre l'oppression des Noirs, ainsi que l'a reconnu l'Internationale communiste il y a plus de 80 ans, est une question mondiale. Mais l'histoire de lutte commune qui caractérise la nationalité noire aux États-Unis lui confère un poids et une place uniques dans la lutte révolutionnaire pour la dictature du prolétariat dans ce pays et — à cause de la puissance de l'impérialisme U.S. — dans la lutte mondiale pour le socialisme aussi.

Forgée dans les victoires, pas les défaites

Pendant la discussion, un camarade a utilisé une formulation rapide que j'ai déjà entendue : qu'aux États-Unis, la nationalité noire « a été forgée par la défaite de la reconstruction radicale. »

Ceci n'est pas exact.

Évidemment, si la reconstruction radicale *n'avait pas été vaincue* et si la lutte pour « 40 acres et un mulet » *avait réussi*, il n'aurait pas alors été inévitable que les esclaves affranchis émergent en tant que nationalité opprimée à la fin du dix-neuvième siècle. C'est vrai. Ils auraient fait partie d'un vaste mouvement social prolétarien combatif de travailleurs, d'agriculteurs libres et d'anciens esclaves.

Mais ce qui a forgé la nationalité noire aux États-Unis, ce n'est pas ce que Farrell a correctement appelé « le pire revers » de l'histoire de la classe ouvrière de ce pays ! La nationalité noire ne s'est pas forgée dans une défaite, mais grâce aux capacités, à l'activité de lutte de classe d'avant-garde et à la conscience sociale et politique des esclaves émancipés. Elle s'est forgée lorsqu'ils se sont *servis* de leur liberté pour se transformer d'esclaves en travailleurs et agriculteurs d'avant-garde, en faiseurs de l'histoire, en ceux qui *agissent*.

L'écrasement de la reconstruction radicale a été une contre-révolution sanglante effectuée par des bandes armées de droite comme le Ku Klux Klan, les Chevaliers du camélia blanc et d'autres. Suite à l'adoption en 1867 des lois de la reconstruction, des troupes fédérales ont été déployées à travers le Sud pour, entre autre chose, faire respecter les droits de citoyenneté et de vote des esclaves affranchis conformément aux quatorzième et quinzième amendements [49]. Dès le milieu des années 1870, ces forces fédérales ont reçu l'ordre de ne pas intervenir pour défendre les gouvernements des États

49. Voir la discussion sur les treizième, quatorzième et quinzième amendements dans la deuxième partie, p. 177.

élus dans le cadre de la reconstruction et, en 1877, elles ont été complètement retirées.

Cette défaite n'a pas seulement fermé la porte à toute nouvelle extension radicale, populaire et plébéienne de la révolution bourgeoise américaine, qu'avaient approfondie la guerre civile et l'élimination de l'esclavage. Elle a mis le moteur en marche arrière pendant près d'un siècle.

N'oubliez pas, nous avons toujours reconnu dans la guerre civile et la reconstruction radicale la deuxième révolution américaine. Mais vers la fin du dix-neuvième siècle, il était déjà trop tard aux États-Unis pour toute nouvelle avancée réussie de la révolution bourgeoise. Avec le développement de la monopolisation capitaliste et la domination croissante du capital financier au cours des trois décennies qui ont suivi la guerre civile, les États-Unis avaient émergé comme une puissance impérialiste à la fin du siècle. Ce qu'on appelle aux États-Unis la guerre hispano-américaine a été la première guerre impérialiste au monde. À partir de ce moment, les nouvelles avancées dans la lutte pour les droits des Noirs — malgré les manquements et trahisons à répétition des bureaucrates syndicaux pratiquant la collaboration de classe et des misleaders des organisations sociales-démocrates et staliniennes — ont été inextricablement liées à la ligne de marche de la classe ouvrière vers la conquête du pouvoir et l'établissement de la dictature du prolétariat.

Une tradition d'importantes réalisations

À l'issue de la guerre civile, les travailleurs et agriculteurs qui étaient noirs se sont battus pour empêcher la réintroduction dans les champs à travers le Sud de convois de travailleurs sous contrat semblables à ce qui avait existé sous l'esclavage. Ils se sont battus pour des terres. Ils ont livré bataille pendant la reconstruction radicale pour obtenir des écoles, le droit de vote, des crédits à bon marché et des services de vulgarisation agricole, et pour satisfaire d'autres

besoins du peuple travailleur en général. Ils ont organisé la résistance armée aux attaques violentes de la droite contre les gouvernements des États de la reconstruction.

Les dirigeants capitalistes tentent de cacher l'histoire de la reconstruction radicale, tout comme ils essaient de cacher l'histoire des batailles ouvrières dans ce pays. À l'école, la plupart d'entre nous n'ont guère appris d'autre sur la reconstruction que les histoires des scandaleux *scalawags* blancs du Sud et des notoires *carpetbaggers* itinérants du Nord. Ils veulent cacher la vérité parce qu'elle bat en brèche toute notion raciste et anti-ouvrière à propos de ce que peuvent accomplir les Noirs, à propos de la possibilité d'alliances combatives entre travailleurs ou agriculteurs qui sont blancs et noirs, et bien plus. Seule la montée d'un mouvement prolétarien de masse dirigé par des Noirs a commencé à démanteler cette falsification à grande échelle [50].

La reconstruction radicale a aussi constitué le point culminant de la lutte pour faire reconnaître les immigrés

---

50. En fait, en 1955, juste au moment où les luttes de masse pour les droits des Noirs démarraient à Montgomery en Alabama, un petit livre intitulé *The Strange Career of Jim Crow* a été publié, écrit par un historien né dans le Sud du nom de C. Vann Woodward (New York, Oxford University Press, 1955, 2002). De nombreux militants pour les droits civils ont fini par adopter ce petit livre et l'ont utilisé pour prouver que les rapports sociaux en vigueur dans le Sud après la guerre civile n'avaient pas toujours été ce qu'ils étaient devenus sous la ségrégation de Jim Crow.

Black Reconstruction 1860–1880 de W. E. B. Du Bois (New York, The Free Press, 1935, 1998) offre une description riche et détaillée de ce qui s'est réellement déroulé dans le Sud au cours de ces années, malgré toutes ses exagérations staliniennes de la « troisième période, » comme son portrait des gouvernements de la reconstruction comme étant la dictature du prolétariat. Mais si vous interprétez l'expression « reconstruction noire » de Du Bois comme voulant dire « reconstruction menée de manière disproportionnée par des Noirs, » le titre du livre attire l'attention sur la place d'avant-garde des travailleurs et agriculteurs américains africains dans ce processus.

asiatiques — en particulier le grand nombre de manoeuvres chinois amenés ici pour construire le chemin de fer transcontinental — comme des être humains dignes des même droits à la citoyenneté et à la propriété que ceux dont la peau était noire, blanche ou de n'importe quelle autre nuance du spectre. Les défaites de 1877 ont aussi fait reculer pendant près d'un siècle l'égalité politique pour les travailleurs asiatiques. (La publication de *Notre histoire s'écrit toujours* devrait nous rappeler comment les dirigeants U.S. cachent aussi la véritable histoire des réalisations et de l'oppression des travailleurs chinois immigrés dans ce pays, de la même façon qu'ils ont falsifié l'histoire relativement aux Autochtones et aux Mexicanos pendant plusieurs décennies.)

Les petits agriculteurs et les travailleurs salariés qui étaient blancs se sont aussi impliqués dans les luttes qui ont marqué la reconstruction radicale. Les conquêtes sociales des régimes les plus avancés de la reconstruction, comme en Caroline du Sud, étaient extrêmement populaires parmi les travailleurs et les agriculteurs, quelle que soit leur couleur de peau. Beaucoup de petits agriculteurs et de travailleurs salariés dans les montagnes et ailleurs à travers le Sud n'avaient jamais soutenu l'esclavage. Ils ont résisté à la Confédération pendant la guerre civile, y compris parfois en refusant d'effectuer le service militaire ou de payer des taxes spéciales. Après la guerre, ils ont reconnu qu'ils n'avaient jamais *eu* de gouvernements locaux semblables à beaucoup de ceux qui ont surgi pendant la reconstruction. Ils n'avaient jamais *eu* de gouvernements qui dispensaient un enseignement public gratuit, les aidaient à obtenir des prêts à faible taux d'intérêt, ouvraient des écoles d'agriculture et envoyaient des conseillers agricoles itinérants dans les zones rurales. Tout cela était très populaire.

Après la défaite de la reconstruction radicale, les Noirs ont livré d'innombrables escarmouches — pendant les années 1880 et 1890 et au début du vingtième siècle — contre

l'imposition de la ségrégation de Jim Crow et la terreur raciste à travers le Sud. Ils se sont battus pour garder leurs terres et continuent de le faire. Et ils ont été dans l'avant-garde de toutes les luttes sociales et politiques dirigées par le prolétariat au vingtième siècle que nous avons mentionnées.

C'est ce *bilan de lutte* qui a forgé la nationalité noire au début. Celle-ci est le produit d'un acquis politique positif, pas d'une grande défaite historique. La nationalité noire s'est forgée à partir de ces *réalisations*, pas de sa propre *oppression*. Elle est le produit de la prise de conscience de sa valeur politique.

Nous devons reconnaître les deux composantes de ce qui est arrivé. Nous devons comprendre la défaite de la reconstruction radicale, qui a créé les conditions pour l'imposition sanglante de la terreur et de la ségrégation de Jim Crow. C'est ce moment qu'a été déterminé le caractère opprimé de la nationalité noire, quelque chose qui ne sera pas renversé sans une révolution prolétarienne victorieuse. Mais nous devons aussi voir les luttes qui se sont déroulées avant, pendant et depuis la reconstruction radicale, qui ont forgé une nationalité qui, génération après génération, a produit des militants d'avant-garde dans les luttes sociales et politiques les plus importantes, les plus plébéiennes de ce pays.

Nous devons être clairs lorsque nous parlons de la constitution de la nationalité noire. Car ce pour quoi les travailleurs et les agriculteurs de ce pays, noirs et blancs, ont posé les assises historiques pendant la guerre civile et la reconstruction radicale constitue une des grandes promesses de ce que des mouvements de masse prolétariens et populaires sont capables de réaliser quand les travailleurs établissent des gouvernements qui agissent véritablement dans les intérêts des exploités et des opprimés.

Glossaire

Austerlitz, Friedrich (1862-1931) – Dirigeant de la social-démocratie autrichienne, collaborationniste de classe ; rédacteur de son quotidien *Arbeiter Zeitung*.

Ben Bella, Ahmed (1918-) – Dirigeant du Front de libération nationale (FLN), qui dirige la lutte de huit ans contre la France pour l'indépendance de l'Algérie. Président du gouvernement des travailleurs et des paysans qui arrive au pouvoir en 1962. Collabore avec la direction cubaine pour faire avancer les luttes anti-impérialistes en Afrique et en Amérique latine. Renversé en juin 1965 dans un coup d'État dirigé par Houari Boumedienne.

Berger, Victor (1860-1929) – Dirigeant de l'aile droite du Parti socialiste U.S. originaire de Milwaukee ; prône des positions anti-immigrées et anti-noires. Membre du Congrès pour le Parti socialiste, 1910-1912 et 1922-1928.

Bishop, Maurice (1944-1983) – Dirigeant central du New Jewel Movement de la Grenade qui renverse en mars 1979 la dictature d'Eric Gairy soutenue par les États-Unis. Premier ministre du gouvernement des travailleurs et des agriculteurs. Assassiné en octobre 1983 lors du coup d'État contre-révolutionnaire effectué par des forces staliniennes loyales au vice-premier ministre Bernard Coard.

Breitman, George (1916-1986) – Auteur de *The Last Year of Malcolm X: Evolution of a Revolutionary* ; rédige plusieurs recueils de discours de Malcolm X. Adhère au mouvement communiste en 1935 ; membre du Comité national du Parti socialiste des travailleurs, 1939-1981. Fait scission du SWP en 1983.

Cannon, James P. (1890-1974) – Un dirigeant fondateur du Parti communiste aux États-Unis en 1919 ; expulsé en 1928 pour son appui à la lutte politique dirigée par Léon Trotsky au sein

de l'Internationale communiste pour maintenir le cours internationaliste prolétarien de Lénine. Premier directeur du *Militant* ; dirigeant fondateur de la Ligue communiste d'Amérique en 1929. Secrétaire national du Parti socialiste des travailleurs, 1938-1953 ; président national, 1953-1974.

Carter, James (1924-) – Président démocrate des États-Unis, 1977-1981.

Castro, Fidel (1926-) – Dirigeant central de la lutte révolutionnaire à Cuba depuis 1952 ; fondateur et dirigeant central du Mouvement révolutionnaire du 26 juillet ; commandant en chef de l'Armée rebelle, 1956-1958. Premier ministre du gouvernement révolutionnaire, 1959-1976 ; président du Conseil d'État et du Conseil des ministres, 1976-2008, commandant en chef des Forces armées révolutionnaires, 1959-2008. Premier secrétaire du Parti communiste de Cuba depuis sa fondation en 1965.

hiang Kai-Shek (1887-1975) – Chef du Parti nationaliste (Kuomintang), un parti bourgeois, en Chine à partir de 1925. Après l'écrasement sanglant de la deuxième révolution chinoise de 1925-1927, dirige la dictature que renversera la troisième révolution chinoise en 1949. Fuit à Taïwan et y établit un régime contre-révolutionnaire appuyé par les États-Unis.

Choy, Armando (1934-) – Général de brigade des Forces armées révolutionnaires (FAR). Combat dans la guerre révolutionnaire cubaine. Actuellement délégué du Ministère du Transport aux Opérations portuaires maritimes et président du Groupe de travail pour le nettoyage, la préservation et le développement de la baie de La Havane. Coauteur de *Notre histoire s'écrit toujours : l'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine.*

Chui, Gustavo (1938-) – Général de brigade des Forces armées révolutionnaires. Combat dans la guerre révolutionnaire cubaine. Fait actuellement partie de la direction nationale de l'Association des combattants de la révolution cubaine. Président de la Société Chung Wah de La Havane, qui regroupe les sociétés chinoises à Cuba. Coauteur de *Notre histoire s'écrit toujours : l'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine.*

CIO (Congrès des organisations industrielles) – Fondé en 1935 à l'initiative du président des Mineurs unis d'Amérique John L. Lewis sous le nom de Comité pour l'organisation industrielle, à l'intérieur de la Fédération américaine du Travail (AFL) dont la base est formée de syndicats de métiers. Suspendu de l'AFL en 1936, expulsé en 1938. Ses campagnes pour syndiquer, entre autres, les industries de l'acier, de l'automobile et du caoutchouc jusque-là non syndiquées stimule un mouvement social dirigé par le prolétariat au milieu des années 1930. Fusionne avec l'AFL en 1955.

Cleage, Albert (Jaramogi Abebe Agyeman) (1911-2000) – Organisateur de la conférence nationaliste noire Grass Roots à Détroit en novembre 1963, où Malcolm X présente son dernier discours en tant que dirigeant de la Nation de l'islam. Avec Milton Henry et d'autres, dirigeant fondateur du Parti de la liberté maintenant (FNP), un parti noir indépendant ; candidat du FNP au poste de gouverneur du Michigan en 1964. Revient par la suite au Parti démocrate. Pasteur chrétien.

Coard, Bernard (1944-) – Vice-premier ministre de la Grenade de 1979 à 1983. Dirige la faction stalinienne secrète au sein du New Jewel Movement qui renverse le gouvernement des travailleurs et des agriculteurs et assassine Maurice Bishop et d'autres révolutionnaires. Arrêté à la suite de l'invasion U.S. en 1983. Reconnu coupable du meurtre de Bishop en 1986 ; condamnation à mort commuée en 1991. Libéré en septembre 2009.

Congrès national africain (ANC) – Fondé en 1912, dirige la lutte contre le régime d'apartheid en Afrique du Sud. Interdit de 1960 à 1990. En 1994, remporte la première élection en Afrique du Sud basée sur le suffrage universel avec l'élection de son dirigeant Nelson Mandela comme président.

CORE (Congress of Racial Equality – Congrès de l'égalité raciale) – Organisation pour les droits des Noirs fondée en 1942. Dans les années 1960, initie les Voyages de la liberté pour faire déségréguer le transport par bus entre États et les autres moyens de transport public dans le Sud ; dirige d'autres actions pour les droits civils à travers les États-Unis.

Cox, Courtland (1941-) – Un dirigeant du Comité de coordination non violent des étudiants (SNCC) au milieu des années 1960 ; plus tard, chef du développement des entreprises des minorités au sein du département du Commerce de l'administration Clinton.

Curtiss, Charles (1908-1993) – Un des premiers membres de la Ligue communiste d'Amérique. Travaille avec Léon Trotsky au Mexique comme représentant du secrétariat de la Quatrième Internationale, 1938-1939. Quitte le Parti socialiste des travailleurs en 1951.

DeBerry, Clifton (1923-2006) – De longue date, dirigeant du Parti socialiste des travailleurs, militant syndical et combattant pour les droits des Noirs. Membre du Parti communiste avant d'adhérer au Parti socialiste des travailleurs en 1953. Candidat du SWP à la présidence des États-Unis en 1964, le premier Américain africain jamais présenté à ce poste par un parti.

Debs, Eugene V. (1855-1926) – Candidat à cinq reprises du Parti socialiste à la présidence des États-Unis et porte-parole de l'aile gauche du parti avant la révolution russe de 1917. Fait campagne contre la première guerre impérialiste mondiale et en solidarité avec la révolution bolchévique. Pour son opposition à la guerre, déclaré coupable en 1918 d'avoir violé la Loi fédérale sur l'espionnage ; purge 2 ans et 8 mois d'une peine de prison de 10 ans. Demeure au PS après la fondation du Parti communiste en 1919.

Diacres pour la défense – De 1964 à 1968, organise l'autodéfense des communautés noires et des militants pour les droits civils, principalement en Louisiane et au Mississippi.

Dobbs, Farrell (1907-1983) – Secrétaire national du Parti socialiste des travailleurs, 1953-1972. Adhère à la Ligue communiste d'Amérique en 1934. Un dirigeant central des grèves des Teamsters à Minneapolis en 1934 ; organisateur général à la fin des années 1930 de la campagne menée dans 11 États par les Teamsters, qui syndique pour la première fois des dizaines de milliers de chauffeurs et autres travailleurs impliqués dans le transport routier dans la région nord du Midwest. Purge 12

mois dans une prison fédérale en 1944 et 1945, après avoir été déclaré coupable en 1941 d'accusations de complot montées de toutes pièces en vertu de la loi fédérale Smith, une loi de censure, pour avoir organisé une opposition ouvrière aux visées de Washington dans la deuxième guerre mondiale. Quatre fois candidat du SWP à la présidence des États-Unis. Auteur d'une série de quatre livres sur les luttes des Teamsters et de l'ouvrage en deux tomes *Revolutionary Continuity: Marxist Leadership in the U.S.*

Dreke, Víctor (1937-) – Combattant de l'Armée rebelle dans la guerre révolutionnaire de 1956 à 1958 à Cuba. De 1962 à 1965, commande les unités cubaines qui nettoient les montagnes de l'Escambray des forces contre-révolutionnaires soutenues par les États-Unis. En 1965, commandant en second sous Che Guevara d'une colonne de volontaires cubains au Congo. Dirige les internationalistes cubains venus en aide aux forces de libération nationale de la Guinée-Bissau, 1966-1968. Depuis quatre décennies, assume d'importantes responsabilités dans les relations de Cuba avec les pays de l'Afrique.

Du Bois, W. E. B. (1868-1963) – Dirigeant dans la lutte pour les droits des Noirs aux États-Unis ; un fondateur de la NAACP en 1909. Auteur de *Black Reconstruction*, *The Souls of Black Folk* et d'autres ouvrages.

Eastman, Max (1883-1969) – Partisan de la Révolution russe et traducteur d'ouvrages de Trotsky dans les années 1930. À la fin des années 1930, renonce au socialisme ; devient anticommuniste et un rédacteur de *Reader's Digest*.

Eisenhower, Dwight (1890-1969) – Président républicain des États-Unis, 1953-1961.

Epton, Bill (1932-2002) – Président de la branche de Harlem du Parti ouvrier progressiste, maoïste, dans les années 1960.

Farmer, James (1920-1999) – Dirigeant fondateur du Congrès pour l'égalité raciale (CORE). Le quitte à la fin des années 1960, devient secrétaire adjoint à la santé, à l'éducation et à l'aide sociale dans l'administration Nixon.

Farrakhan, Louis (1933-) – Adhère à la Nation de l'Islam en 1955 ; dirigeant du Temple de Boston. Aide à diriger la campagne

pour diaboliser Malcolm X. Depuis la scission de 1978 dans la Nation, dirigeant principal du groupe qui conserve ce nom.

Ford, James W. (1893-1957) – Candidat du Parti communiste à la vice-présidence en 1932, 1936 et 1940.

Fort-Whiteman, Lovett (1894-1939) – Un des premiers membres du Parti communiste et organisateur national du Congrès du travail noir américain. Affecté en 1933 à travailler en Union soviétique ; arrêté en 1937 pendant les purges staliniennes ; meurt dans un camp de travail en Sibérie.

Fourier, Charles (1772-1837) – Socialiste utopique français.

Francis, Reuben – Membre de premier plan de l'Organisation de l'unité afro-américaine ; principal garde du corps de Malcolm X.

Frank, Pierre (1905-1984) – Un fondateur de l'opposition au sein du Parti communiste français à la contre-révolution stalinienne visant à renverser le cours de Lénine ; secrétaire de Trotsky en Turquie, 1932-1933. Dirigeant de longue date de la Quatrième Internationale et de sa section française.

ront sandiniste de libération nationale (FSLN) – Fondé en 1961 par Carlos Fonseca pour organiser la lutte contre la dictature d'Anastasio Somoza soutenue par les États-Unis. Dirige le gouvernement des travailleurs et des paysans après la révolution de 1979. À la fin des années 1980, la direction abandonne le cours prolétarien révolutionnaire initial du gouvernement.

Gairy, Eric (1922-1997) – Premier premier ministre de la Grenade après son l'indépendance de la Grande-Bretagne, 1974-1979. Établit un régime tyrannique. Renversé en 1979 par une révolution populaire dirigée par Maurice Bishop.

Garvey, Marcus (1887-1940) – Fonde en 1914 dans sa Jamaïque natale l'Association universelle pour le progrès des Noirs (UNIA), qui prône un mouvement de « retour en Afrique. » Émigre à New York en 1916. Recrute des milliers de membres à l'UNIA aux États-Unis et dans les Caraïbes, avec des branches dans de nombreuses villes. Emprisonné aux États-Unis en 1925 ; expulsé du pays en 1927.

Goldwater, Barry (1909-1998) – Sénateur républicain U.S. de l'État d'Arizona, 1953-1964 et 1969-1987. Candidat présidentiel du parti en 1964.

González, Fernando (1963-) – Un des révolutionnaires cubains connus comme les Cinq Cubains. Combattant internationaliste en Angola, 1987-1989 ; décoré pour missions au combat. Se porte volontaire au début des années 1990 pour une mission de surveillance aux États-Unis des activités des contre-révolutionnaires cubains entraînés par la CIA. Arrêté par le FBI en 1998. Lors d'un procès monté de toutes pièces, déclaré coupable en 2001 d'être un « agent étranger non déclaré » et d'autres accusations ; condamné à 19 ans de prison. En 2008, une cour fédérale d'appel ordonne la réduction de sa peine.

González, René (1956-) – Un des révolutionnaires cubains connus comme les Cinq Cubains. Né à Chicago, retourne à Cuba avec sa famille en 1961. Actif dans l'Union des jeunes communistes. Combattant internationaliste en Angola, 1977-1979 ; décoré pour bravoure. En 1990, accepte une mission volontaire aux États-Unis pour surveiller les contre-révolutionnaires qu organisent des attaques contre Cuba. Arrêté en 1998 ; lor d'un procès monté de toutes pièces, déclaré coupable en 2001 d'être un « agent étranger non déclaré » et d'autres accusations. Condamné à 19 ans de prison, une peine réduite à 17 ans et 9 mois de prison en décembre 2009.

Greenberg, Jack (1924-) – Directeur juridique du Fond de défense légale de la NAACP, 1961-1984.

Guerrerro, Antonio (1958-) – Un des révolutionnaires cubains connus comme les Cinq Cubains. Né à Miami, va à l'école à La Havane ; milite dans l'Union des jeunes communistes. Diplômé de l'Université de Kiev en génie aéroportuaire ; artiste et poète. Au début des années 1990, se porte volontaire pour vivre dans le sud de la Floride afin de surveiller les groupes contre-révolutionnaires qui organisent des attaques contre Cuba. Arrêté en 1998 ; victime d'un coup monté et reconnu coupable en 2001 de « complot pour espionnage » et d'autres accusations. Condamné à la prison à vie plus 10 ans ; cette peine est réduite en octobre 2009 à 21 ans et dix mois.

Guevara, Ernesto Che (1928-1967) – Né en Argentine, dirigeant de la révolution cubaine. Commandant de l'Armée rebelle pendant la guerre révolutionnaire de 1956-1958 à Cuba.

Assume des responsabilités centrales dans le gouvernement révolutionnaire, y compris comme ministre de l'Industrie et président de la Banque nationale. Dirige des colonnes de volontaires internationalistes au Congo en 1965 et en Bolivie en 1966-1967 ; blessé, capturé et assassiné par l'armée bolivienne dans une opération dirigée par la CIA.

Haley, Alex (1921-1992) – Effectue et rédige les interviews de Malcolm X qui deviennent *L'autobiographie de Malcolm X* ; auteur de *Racines*.

Halstead, Fred (1927-1988) – Dirigeant du Parti socialiste des travailleurs et candidat du parti à la présidence en 1968. Longtemps journaliste pour le *Militant* et un dirigeant du mouvement aux États-Unis contre la guerre du Viêt-Nam. Auteur de *Out Now! A Participant's Account of the Movement in the U.S. against the Vietnam War*.

Hamer, Fannie Lou (1917-1977) – Ancienne métayère. Active dans le SNCC au Mississippi. Cofondatrice en 1964 du Parti démocrate du Mississippi pour la liberté, qui conteste sans succès la reconnaissance par le congrès national démocrate de la délégation exclusivement blanche de l'État.

Hansen, Joseph (1910-1979) – Adhère à la Ligue communiste d'Amérique en 1934. Secrétaire de Léon Trotsky au Mexique, 1937-1940. Un dirigeant central de longue date du Parti socialiste des travailleurs. Membre du Comité national du SWP, 1940-1975. Directeur du *Militant*, d'*International Socialist Review* et d'*Intercontinental Press*. Auteur des livres *Dynamics of the Cuban Révolution, The Leninist Strategy of Party Building: The Debate on Guerrilla Warfare in Latin America* et *Cosmetics, Fashions and the Exploitation of Women*.

Harper's Weekly – Revue publiée à New York, 1857-1916. Connue pour ses gravures sur bois de la guerre civile et de la reconstruction radicale aux États-Unis et pour les dessins humoristiques de Thomas Nast qui mettent au pilori la machine politique de Tammany Hall à New York.

Haywood, Harry (1898-1978) – Membre de la Fraternité de sang africaine avant d'adhérer au Parti communiste en 1925. En

1930, premier secrétaire national de la Ligue de lutte pour les droits des Noirs dirigée par le PC. Défenseur de l'appel du PC à la fin des années 1920 et au début des années 1930 pour une « République soviétique noire » dans la « Ceinture noire » du Sud. Rompt avec le PC en 1958 et devient maoïste.

Henry, Milton (Gaidi Obadele) (1919-2006) – Dirigeant à Détroit du Parti de la liberté maintenant et son candidat au Congrès américain en 1964. Par la suite, un dirigeant fondateur de la Republic of New Afrika.

Henry, Richard (Imari Obadele) – Dirigeant à Détroit du Parti de la liberté maintenant. Par la suite, un dirigeant fondateur de la Republic of New Afrika.

Hernandez, Gerardo (1965-) – Un des révolutionnaires cubains connus comme les Cinq Cubains. Diplômé de l'Institut supérieur des relations internationales à La Havane. Combattant internationaliste en Angola, 1989-1990 ; décoré pour missions au combat. Au début des années 1990, se porte volontaire pour surveiller les groupes contre-révolutionnaires aux États-Unis qui organisent des attaques contre Cuba. Arrêté en 1998 ; déclaré coupable en 2001 sous des accusations fabriquées de toutes pièces de « complot pour meurtre, » de « complot pour espionnage » et d'autres. Condamné à deux peines de prison à vie plus 15 ans.

Hook, Sydney (1902-1989) – Enseigne la philosophie à l'Université de New York. Sympathisant du mouvement communiste dans les années 1930. Membre du Parti des travailleurs américains en 1934. Devient un anticommuniste acharné dans les années 1940.

Hoover, J. Edgar (1895-1972) – Directeur du Bureau fédéral d'investigation (FBI), 1924-1972.

Huiswoud, Otto (1893-1961) – Émigre de la Guyane néerlandaise (aujourd'hui le Surinam) vers les États-Unis. Membre de la Fraternité de sang africaine à Harlem ; membre fondateur du Parti communiste en 1919. Délégué au quatrième congrès du Comintern en 1922, où il préside la commission sur la question noire. Interdit de séjour aux États-Unis après la deuxième guerre mondiale ; s'installe aux Pays-Bas.

Jay, John (1745-1829) – Président du Congrès continental pendant la révolution américaine, 1778-1779 ; premier juge en chef de la Cour suprême des États-Unis, 1789-1794.

Jefferson, Thomas (1743-1826) – rédige la Déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776. Président des États-Unis, 1801-1809.

Jim Crow – Nom donné au système social institutionnalisé de discrimination, de ségrégation et de violence racistes contre les Noirs qui a été codifié dans la loi et imposé par la terreur à travers le Sud des États-Unis pendant près d'un siècle après la défaite sanglante de la reconstruction radicale. La ségrégation de Jim Crow a été renversée par les luttes pour les droits des Noirs, qui sont devenues massives aussi bien dans le Sud que dans le Nord entre le milieu des années 1950 et la fin des années 1960.

ıson, Andrew (1808-1875) – Sénateur démocrate U.S. du Tennessee, 1857-1862. Reste au Sénat après la sécession et soutient l'Union dans la guerre civile. Élu avec Lincoln en 1864 comme candidat de l'Union nationale à la vice-présidence. Président des États-Unis, 1865-1869 ; s'oppose activement à la reconstruction radicale.

Johnson, Lyndon (1908-1973) – Président démocrate des États-Unis, 1963-1969.

King, Coretta Scott (1927-2006) – Militante pour les droits civils ; épouse de Martin Luther King.

King, Joseph P. (né en 1909) – Président du Forum du parc Washington dans la communauté noire de Chicago et pasteur de l'Église internationale. Actif dans la lutte contre Jim Crow depuis les années 1930 ; dirige les actions de protestation à Chicago contre le lynchage d'Emmett Till en 1955. Se présente au Congrès contre les partis capitalistes en 1958, comme candidat de la Campagne électorale socialiste unifiée.

Labañino, Ramón (1963-) – Un des révolutionnaires cubains connus comme les Cinq Cubains. Emprisonné aux États-Unis depuis 1998. Dirigeant lycéen à Cuba, adhère à l'Union des jeunes communistes. Officier au ministère de l'Intérieur. Au début des années 1990, se porte volontaire pour une mission

de surveillance des groupes contre-révolutionnaires aux États-Unis qui organisent des attaques contre Cuba. Déclaré coupable de « conspiration pour espionnage » et d'autres accusations fabriquées de toutes pièces, condamné à la prison à vie plus 18 ans, une peine réduite à 30 ans en décembre 2009.

Lankin, Sol (1910-1969) – Membre fondateur de la Ligue communiste d'Amérique. En 1939, garde au domicile de Trotsky au Mexique.

Lénine, V. I. (1870-1924) – Fondateur du Parti bolchevique. Dirigeant central de la révolution d'octobre 1917 en Russie. Président du Conseil des commissaires du peuple (gouvernement soviétique), 1917-1924 ; membre du Comité exécutif de l'Internationale communiste, 1919-1924.

Lewis, John (1940-) – Président du Comité de coordination non violent des étudiants (SNCC), 1963-1966. Membre démocrate de la Géorgie au Congrès depuis 1986.

Lewis, John L. (1880-1869) – Président des Mineurs unis d'Amérique, 1919-1960 ; président du CIO, 1935-1940.

Ligue blanche (White League) – Organisée à travers la Louisiane en 1874 dans le but de renverser le gouvernement de la reconstruction radicale et de rétablir la suprématie blanche. Brise violemment les événements de la campagne républicaine, tue des fonctionnaires et terrorise les agriculteurs et les artisans qui sont noirs.

Ligue de l'Union (Union League) – Initialement formée dans le Nord pendant la guerre civile pour mobiliser le soutien à la victoire contre la Confédération. Pendant la reconstruction radicale, des chapitres sont fondés d'un bout à l'autre du Sud, unifiant souvent esclaves affranchis, blancs pauvres et autres partisans des gouvernements de la reconstruction. Forme des unités d'autodéfense ; effectue un travail d'éducation politique ; encourage la construction d'écoles ; mène des grèves pour de meilleurs salaires et pour un partage équitable des récoltes pour les métayers. Décline avec la montée de la terreur raciste au milieu des années 1870 et le rappel de l'armée fédérale par la bourgeoisie du Nord.

Ligue urbaine (Urban League) – Fondée en 1910 comme une agence de service pour aider les Noirs qui migrent du Sud. Dans les années 1950 et 1960, participe aux luttes pour les droits civils dans quelques régions des États-Unis.

Lincoln, Abraham (1809-1865) – Président républicain des États-Unis, 1861-1865 ; commandant en chef de l'Armée de l'union dans la guerre civile. Assassiné dans un complot de partisans de la Confédération.

Lumumba, Patrice (1925-1961) – Dirigeant de la lutte du Congo pour son indépendance de la Belgique. Premier premier ministre congolais en juin 1960 ; renversé en septembre 1960 dans un coup d'État dirigé par Joseph Mobutu avec le soutien de l'impérialisme. Assassiné en janvier 1961 avec la complicité des troupes des Nations unies et le soutien des États-Unis, de la Belgique et d'autres gouvernements impérialistes.

uxembourg, Rosa (1871-1919) – Dirigeante d'origine polonaise de l'aile révolutionnaire du Parti social-démocrate allemand. Emprisonnée en 1915 pour son opposition à la première guerre mondiale. Fondatrice du Parti communiste allemand ; assassinée par des officiers de l'armée à l'instigation du gouvernement social-démocrate.

Maceo, Antonio (1845-1896) – Dirigeant militaire dans la guerre d'indépendance de Cuba contre l'Espagne au XIX[e] siècle. Cubain noir, largement connu sous le surnom de Titan de bronze. Refuse de déposer les armes en 1878 dans une action connue comme la Protestation de Baraguá. Tué au combat.

Mandela, Nelson (1918-) – Dirigeant du Congrès national africain (ANC) d'Afrique du Sud. Emprisonné par le régime d'apartheid, 1962-1990 ; libéré alors que grandit la lutte révolutionnaire. Élu président d'Afrique du Sud en 1994 dans la première élection de l'après-apartheid, en exercice jusqu'en 1999.

McKay, Claude (1889-1948) – Écrivain d'origine jamaïcaine immigré aux États-Unis. Partisan de la révolution russe et membre du Parti communiste au début des années 1920. Assiste au quatrième congrès du Comintern en 1922. Vit une dizaine d'années en Europe, retourne aux États-Unis au début des années 1930 et rompt avec le communisme.

Militant, The – Publié depuis 1928 à New York. Selon l'inscription qui accompagne son logo, « un hebdomadaire socialiste publié dans l'intérêt des travailleurs. » Reflète de manière générale les positions du Parti socialiste des travailleurs (SWP).

Minor, Robert (1884-1952) – Dessinateur radical et un anarchiste avant la première guerre mondiale ; adhère au PC en 1920. Devient par la suite un fonctionnaire stalinien de premier plan.

Moncada, rébellion de la – Le 26 juillet 1953, près de 160 révolutionnaires sous le commandement de Fidel Castro lancent une attaque insurrectionnelle contre les casernes militaires de la Moncada à Santiago de Cuba et la garnison de Bayamo. C'est le coup d'envoi de la lutte révolutionnaire contre la dictature de Fulgencio Batista. Après l'échec de l'attaque, plus de 50 révolutionnaires capturés sont massacrés. Fidel Castro et d'autres sont condamnés jusqu'à 15 ans de prison ; ils sont libérés en mai 1955, après une campagne de défense de masse qui oblige le régime de Batista à leur accorder l'amnistie.

Mouvement révolutionnaire du 26 juillet – Fondé en juin 1955 par Fidel Castro et d'autres combattants de la Moncada, avec d'autres forces, afin de faire progresser la lutte révolutionnaire pour renverser la tyrannie de Fulgencio Batista que soutiennent les États-Unis. Après la victoire de 1959, fusionne avec d'autres groupes soutenant la révolution, ce qui conduit à la fondation du Parti communiste de Cuba en 1965.

Muhammad, Elijah (1897-1975) – Dirigeant de la Nation de l'islam, de 1934 à sa mort.

NAACP (National Association for the Advancement of Colored People – Association nationale pour l'avancement des gens de couleur) – Organisation pour les droits civils fondée en 1900 par W. E. B. Du Bois et d'autres.

Nation de l'islam (Nation of Islam) – Formée à Détroit en 1930 par Wallace Fard ; dirigée par Elijah Muhammad, 1934-1975. Grandit rapidement dans les années 1950, avec Malcolm X comme son porte-parole le plus connu jusqu'à sa rupture au début de 1964.

Parks, Gordon (1912-2006) – Écrivain U.S., photographe et réalisateur de films ; interviewe Malcolm X en février 1965.

Parti de la liberté maintenant (Freedom Now Party – FNP) – Parti politique noir indépendant fondé en août 1963. Basé principalement au Michigan, y présente 39 candidats lors des élections de 1964 ; présente des candidats à San Francisco, New York et New Haven. Se dissout peu après les élections.

Parti politique noir indépendant national (National Black Independant Political Party – NBIPP) – Fondé en novembre 1980 lors d'un congrès de 1 500 personnes à Philadelphie. Fait la promotion de l'action politique des Noirs indépendante des Partis démocrate et républicain. S'oppose selon sa charte « au racisme, à l'impérialisme, à l'oppression sexuelle et à l'exploitation capitaliste. » Cesse de fonctionner au milieu des années 1980.

Patterson, William (1891-1980) – Adhère au Parti communiste U.S. au milieu des années 1920. Secrétaire exécutif de la Défense ouvrière internationale et du Congrès des droits civils, devient un dirigeant du PC lorsque le parti consolide son cours stalinien à la fin des années 1920 et dans les années 1930.

Piatakov, I. L. (P. Kievski) (1890-1937) – Dirigeant bolchevique qui s'oppose au droit des nations opprimées à l'autodétermination. Après 1917, occupe des postes de direction dans l'industrie soviétique. Partisan de l'opposition communiste dirigée par Trotsky, 1923-1928 ; capitule devant Staline, exécuté lors des procès de Moscou.

Randolph, A. Philip (1899-1979) – Président fondateur de la Fraternité du personnel des wagons-lits et préposés aux trains de voyageurs en 1925. Président du Congrès national noir, 1936-1940. Dirigeant central du mouvement de la Marche sur Washington pendant la deuxième guerre mondiale. Actif dans le mouvement des droits civils dans les années 1950 et 1960. Soutient le démocrate Lyndon Johnson dans les élections présidentielles de 1964.

Renner, Karl (1870-1950) – Chancelier social-démocrate d'Autriche, 1918-1920 ; président de l'assemblée nationale, 1930-1933.

Richardson, Gloria (1922-) – Dirigeante du Comité d'action non violent, qui organise des protestations de rue contre la ségrégation à Cambridge au Maryland, 1962-1964. Refuse de prôner la non-violence face aux brutes racistes ou de mettre fin aux actions de protestation malgré l'occupation de la ville par la Garde nationale.

Roa, Raúl (1907-1982) – Ministre cubain des Affaires étrangères, 1959-1976. Connu comme le « Chancelier de la dignité. » Reconstruit et dirige le corps diplomatique dans les premières années de la révolution. Membre du Comité central du Parti communiste à partir de 1965 ; vice-président de l'Assemblée nationale au moment de sa mort.

Roosevelt, Franklin D. (1882-1945) – Président démocrate des États-Unis, 1933-1945. Ses politiques du New Deal [nouvelle entente] et du War Deal [entente de guerre] dans la grande dépression visent à détourner la combativité ouvrière, à maintenir la domination capitaliste et à renforcer la prépondérance mondiale de l'impérialisme U.S.

Rustin, Bayard (1910-1987) – Un organisateur de la Marche sur Washington en août 1963, une action pour les droits civils. Dirigeant des Sociaux-démocrates USA pro-impérialistes et de l'Institut A. Philip Randolph que soutient l'AFL-CIO.

Sankara, Thomas (1949-1987) – Dirigeant central de la révolution démocratique et populaire au Burkina-Faso, de 1983 à son assassinat dans un coup d'État contre-révolutionnaire dirigé par Blaise Compaoré.

SCLC (Southern Christian Leadership Conference – Conférence de la direction chrétienne du Sud) – Fondée en 1957 pour organiser des activités pour les droits civils dans le Sud. Dirigée par Martin Luther King jusqu'à sa mort en 1968.

Shabazz, James (Abdullah H. Abdur-Razzaq) – Fait scission de la Nation de l'islam avec Malcolm X et devient son secrétaire. Un dirigeant de la Mosquée musulmane inc. et de l'Organisation de l'unité afro-américaine.

Shaw, Ed (1923-1995) – Adhère au Parti socialiste des travailleurs lorsqu'il est marin de la marine marchande en 1944. Membre du Comité national du SWP, 1959-1981. Directeur du Comité

fair-play pour Cuba dans le Midwest au début des années 1960. Candidat du SWP à la vice-présidence en 1964.

Sío Wong, Moisés (1938-2010) – Combat dans la guerre révolutionnaire de 1956-1958 à Cuba. Général de brigade dans les Forces armées révolutionnaires. Président de l'Institut national des réserves d'État, 1986-2008. Président de l'association d'amitié cubano-chinoise. Coauteur de *Notre histoire s'écrit toujours : l'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine.*

SNCC (Student Nonviolent Coordinating Committee – Comité de coordination non violent des étudiants) – Formé en avril 1960 à la suite des sit-in dans les magasins de la chaîne Woolworth. Actif dans les batailles pour les droits des Noirs au début et au milieu des années 1960.

Solow, Herbert (1903-1964) – Journaliste syndical dans les années 1930 et sympathisant de la Ligue communiste d'Amérique. Pendant la grève des Teamsters de 1934, aide le syndicat à produire son journal *The Organizer.* Renonce au marxisme au début de la deuxième guerre mondiale.

Staline, Joseph (1879-1953) – Dirigeant des couches bureaucratiques privilégiées dans l'État soviétique, dans le Parti communiste et dans l'Internationale communiste qui, à partir du milieu des années 1920, renversent le cours prolétarien de Lénine. Organise les procès truqués de 1936-1938 et le meurtre de la plupart des dirigeants bolcheviques du temps de Lénine, dont l'assassinat de Trotsky en 1940.

Stoner, J. B. (1924-2005) – Ségrégationniste et membre du Ku Klux Klan ; dirigeant du Parti national pour les droits des États. Condamné en 1980 pour complot dans l'attentat à la bombe en 1958 de l'église baptiste de Bethel Street à Birmingham en Alabama ; purge trois ans et demi de sa peine.

Swabeck, Arne (1890-1986) – Dirigeant fondateur du Parti communiste aux États-Unis en 1919. Exclu pour son soutien au combat politique dirigé par Trotsky dans l'Internationale communiste pour poursuivre le cours prolétarien de Lénine. Secrétaire national de la Ligue communiste d'Amérique au

début des années 1930. Devient maoïste et quitte le Parti socialiste des travailleurs en 1967.

Tambo, Oliver (1917-1993) – Membre fondateur avec Nelson Mandela de la Ligue des jeunes du Congrès national africain, 1944. Président par intérim de l'ANC, 1967-1977 ; président général 1977-1991 ; président national 1991-1993.

Trotsky, Léon (1879-1940) – Un dirigeant central de la révolution d'octobre 1917 en Russie, du Parti bolchevique et de l'Internationale communiste dans les premières années de la République soviétique. À partir du milieu des années 1920, principal dirigeant de la lutte pour poursuivre le cours communiste de Lénine contre son renversement par la caste contre-révolutionnaire privilégiée dirigée par Staline. Expulsé d'Union soviétique en 1929. Assassiné au Mexique par des agents de Staline.

UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola) – Fondée en 1966 pour combattre la domination coloniale portugaise ; dirigée par Jonas Savimbi. En 1975, se joint à l'Afrique du Sud de l'apartheid et à Washington pour essayer de renverser le tout nouveau gouvernement angolais indépendant dirigé par le MPLA (Mouvement populaire pour la libération de l'Angola). Durant les 25 années suivantes, mène une guerre qui cause des centaines de milliers de morts. Signe un cessez-le-feu en 2000, après la mort de Savimbi.

Walling, William English (1877-1936) – Écrivain et journaliste du Parti socialiste ; un fondateur en 1909 du NAACP, un de ses dirigeants qui sont blancs. Soutient l'entrée des États-Unis dans la première guerre mondiale, rompt avec le PS sur l'opposition à la guerre de la majorité de ses dirigeants.

Weisbord, Albert (1900-1977) – Membre du Parti communiste et dirigeant de la grève du textile de Passaic au New Jersey en 1926 ; quitte le PC en 1930. Se déclare partisan de Trotsky, mais s'oppose à la Ligue communiste d'Amérique et organise la Ligue communiste de lutte rivale.

Wilkins, Roy (1901-1981) – Dirigeant du NAACP à partir de 1931 ; secrétaire exécutif, 1955-1977.

Woodward, C. Vann (1908-1999) – Professeur d'histoire des États-Unis, dont aux universités Johns Hopkins, 1946-1961, et Yale, 1961-1977. Auteur de *The Strange Career of Jim Crow*, de livres sur la reconstruction radicale et d'autres sujets.

Young, Andrew (1932-) – Membre de la direction de la Conférence de la direction chrétienne du Sud, 1961-1970, directeur exécutif à partir de 1964. Conseiller de premier plan de Martin Luther King. Membre du Congrès U.S. pour la Géorgie, 1973-1977 ; ambassadeur des États-Unis aux Nations unies, 1977-1979 ; maire d'Atlanta, 1982-1989.

Young, Whitney (1921-1971) – Directeur exécutif de la Ligue urbaine, 1961-1971.

Note sur les textes déjà publiés

Première partie

« Il a dit la vérité à notre génération de révolutionnaires : hommage à Malcolm X » et l'« Entrevue du *Young Socialist* » ont été publiés pour la première fois en 1965 dans la revue *Young Socialist* et dans la brochure des Jeunes socialistes *Malcolm X Talks to Young People*. Ils ont été publiés par la suite dans une deuxième édition de la brochure (Pathfinder, 1969) et dans le livre du même nom (Pathfinder, 1991, 2002).

Deuxième partie

« La reconstruction radicale : ses conquêtes et les conséquences de sa défaite » est extrait de « The Fight for a Workers and Farmers Government in the United States » de Jack Barnes, *New International*, n° 4, 1985.

« Jim Crow, le drapeau de combat confédéré et la lutte pour la terre » est extrait de « Notre politique commence avec le monde » de Jack Barnes, *Nouvelle Internationale*, n° 8, 2005.

Troisième partie

« Tout ce qui était nouveau et progressiste est venu de la révolution de 1917 » est extrait de « The Russian Revolution and the American Negro Movement, » *The First Ten Years of American Communism: Report of a Participant* de James P. Cannon, Pathfinder, 1962, 1973.

« À qui appartient le dernier mot » est extrait d'une lettre de Léon Trotsky initalement publiée dans l'édition du 2 juillet 1932 du *Militant*. La lettre entière se trouve sous le titre « Closer to the Proletarians of the 'Colored' Races!, » *Writings of Leon Trotsky* (1932), Pathfinder, 1973.

Quatrième partie

« La libération des Noirs et la dictature du prolétariat » est d'abord paru dans *Nouvelle Internationale*, n° 9, 2008, sous le titre « Révolution, internationalisme et socialisme : la dernière année de Malcolm X » de Jack Barnes.

Traduction des titres en anglais cités dans ce livre

« A Declaration of Independence » • Une déclaration d'indépendance

« A Global Rebellion of the Oppressed against the Oppressor » • Une rébellion généralisée des opprimés contre l'oppresseur

« An Interview by A.B. Spellman » • Interview accordée à A. B. Spellman

« Any Means Necessary to Bring About Freedom » • Tous les moyens nécessaires pour réaliser la liberté

A Practical Program to Kill Jim Crow • Un programme efficace pour tuer Jim Crow

Art and Revolution • Art et révolution

« At a Meeting in Paris » • À un meeting à Paris

« At the Audubon » • À l'Audubon

Bearing the Cross: Martin Luther King, Jr., and the Southern Christian Leadership Conference • Porter la croix : Martin Luther King junior et la Conférence de la direction chrétienne du Sud

Black Reconstruction 1860–1880 • La reconstruction noire, 1860-1880

By Any Means Necessary • Par tous les moyens nécessaires

« Che's Proletarian Legacy and Cuba's Rectification Process » • L'héritage prolétarien de Che et le processus de rectification de Cuba

« Closer to the Proletarians of the 'Colored' Races! » • Plus près des prolétaires des races de « couleur » !

Cointelpro: The FBI's Secret War on Political Freedom • Cointelpro : la guerre secrète du FBI contre la liberté politique

Collected Works • Oeuvres

Cosmetics, Fashions and the Exploitation of Women • Les cosmétiques, la mode et l'exploitation des femmes

« Cuba's Example Shows that the Peoples of the World Can Liberate Themselves » • L'exemple de Cuba montre que les peuples du monde peuvent se libérer eux-mêmes

Defend the Negro Sailors of the USS Philadelphia • Défendez les marins noirs de l'USS Philadelphia

Dynamics of the Cuban Révolution • Dynamique de la révolution cubaine

« Education for Socialists » • Éducation pour les socialistes

Eugene V. Debs Speaks • Eugene V. Debs parle

FBI on Trial: The Victory of the Socialist Workers Party Suit against Government Spying • Le FBI en justice : la victoire du procès du Parti socialiste des travailleurs contre l'espionnage gouvernemental

February 1965: The Final Speeches • Février 1965 : les ultimes discours

Feminism and the Marxist Movement • Le féminisme et le mouvement marxiste

« Fidel Castro's Arrival in Harlem » • L'arrivée de Fidel Castro à Harlem

Fighting Racism in World War II • Combattre le racisme dans la deuxième guerre mondiale

Findings in Genetics • Découvertes en génétique

Independant Black Political Action 1954–78 • L'action politique noir indépendante, 1954-1978

Intercontinental Press • La presse intercontinentale

International African Opinion • Opinion africaine internationale

International Socialist Review • Revue socialiste internationale

« It Is Time for a Bolder Policy in the Unions » • C'est le moment d'une politique plus audacieuse dans les syndicats

Lenin's Struggle for a Revolutionary International: Documents (1907–1916) • La lutte de Lénine pour une Internationale révolutionnaire : documents (1907-1916)

Leon Trotsky on Black Nationalism and Self-Determination • Léon Trotsky sur le nationalisme et l'autodétermination des Noirs

« Malcolm X Back from Africa—Urges Black United Front » • Malcolm X de retour d'Afrique — Il appelle à un front uni noir

Malcolm X on Afro-American History • Malcolm X sur l'histoire afro-américaine

Malcolm X Speaks • Malcolm X parle

« Malcolm X Splits with Muhammad » • Malcolm X rompt avec Muhammad

Malcolm X Talks to Young People • Malcolm X parle aux jeunes

Malcolm X: The Last Speeches • Malcolm X : les derniers discours

Marx and Engels on the United States • Marx et Engels sur les États-Unis

Maurice Bishop Speaks: The Grenada Revolution and Its Overthrow, 1979–83 • Maurice Bishop parle : la révolution de la Grenade et son renversement, 1979-1983

« Message to the Grass Roots » • Message aux « Grass Roots »

« More on Our Work in the Communist Party » • Davantage sur notre travail dans le Parti communiste

Muhammad Speaks • Muhammad parle

Negroes in the Postwar World • Les Noirs dans le monde de l'après-guerre

Negroes March on Washington • Les Noirs marchent sur Washington

Negro History • Histoire des Noirs

Nelson Mandela Speaks • Nelson Mandela parle

New International • Nouvelle Internationale

« Nightmare of Violence » • Cauchemar de violence

Not Guilty • Non coupable

« Not Just an American Problem, but a World Problem » • Pas seulement un problème américain, mais un problème mondial

« OAAU Founding Rally » • Rassemblement de fondation de l'OAAU

« On C.L.R. James » • Sur C. L. R. James

« One Big Force Under One Banner » • Une grande force sous une seule bannière

« On Race Prejudice » • Sur le préjugé racial

On the Jewish Question • Sur la question juive

« Our People Identify with Africa » • Notre people s'identifie à l'Afrique

Out Now! A Participant's Account of the Movement in the U.S. against the Vietnam War • Retrait immédiat ! Le compte-rendu d'un participant du mouvement aux États-Unis contre la guerre du Viêt-nam

« Prospects for Freedom in 1965 » • Les perspectives de la liberté en 1965

Revolutionary Continuity. Vol. 1: *Marxist Leadership in the U.S., The Early Years (1848–1917).* Vol. 2: *Birth of the Communist Movement (1919–1922)* • La continuité révolutionnaire. Vol. 1 : La direction marxiste aux États-Unis, les premières années (1848-1917). Vol. 2 : Naissance du mouvement communiste (1919-1922)

Rosa Luxemburg Speaks • Rosa Luxembourg parle

« See for Yourself, Listen for Yourself, Think for Yourself : A Discussion with Young Civil Rights Fighters from Mississippi » • Voyez par vous-mêmes, écoutez par vous-mêmes, pensez par vous-mêmes : une discussion avec de jeunes combattants pour les droits civils du Mississippi

« Separatism and Black Nationalism » • Séparatisme et nationalisme noir

« Speech at Audubon Ballroom » • Discours à la salle Audubon

« Speech on 'Black Revolution' » • Discours sur la « révolution noire »

The Age of Turbulence: Adventures in a New World • Le temps des turbulences : aventures dans un monde nouveau

The American Socialist Movement, 1897–1912 • Le mouvement socialiste américain, 1897-1912

The Annals of the American Academy of Political and Social Science • Les annales de l'Académie américaine des sciences politiques et sociales

The Bell Curve • La courbe en cloche

The Bending Cross: A Biography of Eugene Victor Debs • La croix se plie : une biographie d'Eugene Victor Debs

« The Black Revolution » • La révolution noire

The Case of Leon Trotsky • Le procès de Léon Trotsky

« The Communists and Karl Heinzen » • Les communistes et Karl Heinzen

« The Crisis in the German Social-Democracy » • La crise de la social-démocratie allemande

« The Fight for a Workers and Farmers Government in the United States » • La lutte pour un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs aux États-Unis

The First Five Years of the Communist International • Les cinq premières années de l'Internationale communiste

The First Ten Years of American Communism: Report of a Participant • Les dix premières années du communisme américain : le rapport d'un participant

The Founding of the Socialist Workers Party: Minutes and Resolutions (1938–39) • La fondation du Parti socialiste des travailleurs : procès-verbaux et résolutions (1938-1939)

« The Harlem 'Hate Gang' Scare » • La panique de la « bande de la haine » de Harlem

« The Homecoming Rally of the OAAU » • Le rassemblement de retour au pays de l'OAAU

« The House Negro and the Field Negro » • Le nègre de la maison et le nègre des champs

The Last Year of Malcolm X: Evolution of a Revolutionary • La dernière année de Malcolm X : l'évolution d'un révolutionnaire

The Leninist Strategy of Party Building: The Debate on Guerrilla Warfare in Latin America • La stratégie léniniste de construction du parti : le débat sur la guerre de guérilla en Amérique latine

The March on Washington: One Year After • La marche sur Washington, un an plus tard

The Moynihan Report Revisited: Lessons and Reflections after Four Decades • Le rapport Moynihan revu : leçons et réflexions après quatre décennies

The Negro and the U.S. Army • Le Noir et l'armée U.S.

« The Political Situation and the Tasks of the Party » • La situation politique et les tâches du parti

« The Politics of Economics: Che Guevara and Marxist Continuity » • La politique de l'économie : Che Guevara et la continuité marxiste

« There is a Worldwide Revolution Going On » • Il y a une révolution mondiale en cours

« The Russian Revolution and the American Negro Movement » • La révolution russe et le mouvement noir américain

The Second American Revolution: Marx and Engels on the U.S. Civil War • La deuxième révolution américaine : Marx et Engels sur la guerre civile U.S.

The Socialist Party of America: A History • Le Parti socialiste d'Amérique : une histoire

The Socialist Workers Party in World War II • Le Parti socialiste des travailleurs dans la deuxième guerre mondiale

The Souls of Black Folk • Les âmes du people noir

The Strange Career of Jim Crow • L'étrange carrière de Jim Crow

« The Struggle for Democracy and against Imperialism in Grenada » • La lutte pour la démocratie et contre l'impérialisme à la Grenade

The Struggle for Negro Equality • La lutte pour l'égalité des Noirs

« The Trade Union Movement and the Socialist Workers Party » • Le mouvement syndical et le Parti socialiste des travailleurs

The Transitional Program for Socialist Revolution • Le programme transitoire pour la révolution socialiste

The Weber Case: New Threat to Affirmative Action; How Labor, Blacks, and Women Can Fight for Equal Rights and Jobs for All • Le procès Weber : une nouvelle menace contre l'action affirmative ; comment les syndicats, les Noirs et les femmes peuvent lutter pour des droits égaux et des emplois pour tous

To Speak the Truth: Why Washington's 'Cold War' against Cuba Doesn't End • Dire la vérité : pourquoi la « guerre froide » de Washington contre Cuba ne cesse pas

« Two Interviews » • Deux interviews

Two Speeches by Malcolm X • Deux discours de Malcolm X

« We Have to Learn How to Think » • Nous devons apprendre comment réfléchir

« Welfare Reform in the Mid-2000s: How African American and Hispanic Families in Three Cities Are Faring » • La réforme de l'aide sociale au milieu des années 2000 : comment les familles américaines africaines et hispaniques s'en tirent dans trois villes

Why Negroes Should Oppose the War • Pourquoi les Noirs devraient s'opposer à la guerre

« With Mrs. Fannie Lou Hamer » • Avec Madame Fannie Lou Hamer

Without Sanctuary: Lynching Photography in America • Sans sanctuaire : la photographie des lynchages en Amérique

Workers of the World and Oppressed Peoples, Unite! Proceedings and Documents of the Second Congress of the Communist

International (1920) • Travailleurs du monde et peuples opprimés, unissez-vous ! Débats et documents du deuxième congrès de l'Internationale communiste, 1920

World Revolution • Révolution mondiale

Writings of Leon Trotsky • Écrits de Léon Trotsky

Young Socialist • Jeune socialiste

Sources des photos et illustrations

Cahier photo à la droite de la page 128

Watts : GETTY IMAGES • Malcolm à Brooklyn : BOB ADELMAN/MAGNUM • Malcolm à Los Angeles : GORDON PARKS • Malcolm et Elijah Mohammad : EVE ARNOLD/MAGNUM • Afrique du Sud : ELI WEINBERG • Gloria Richardson : FRED WARD/BLACK STAR • Burkina Faso : PAT WRIGHT/THE MILITANT • Maroc : GETTY IMAGES/FRANCO ORIGLIA • Autobus incendié : CORBIS • Comté de Lowndes : THE MILITANT • Diacres pour la défense : CORBIS • Manifestation anti-guerre : JOSEPH HANSEN/THE MILITANT • Étudiants de Tuskegee : P. H. POLK/COURTOISIE UNIVERSITÉ TUSKEGEE Chauffeurs de bus cubains : RAUL CORRALES • Rassemblement cubair BOHEMIA • Angola : JUVENTUD REBELDE • « Sommet » de New York AP/WIDE WORLD • Johnson et Weaver : DONALD STODER/BIBLIOTHÈQUE LBJ • Les 8 de Fort Jackson : LARRY SEIGLE/THE MILITANT

Cahier photo à la droite de la page 176

Traversée à gué : CENTRE SCHOMBURG/BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE NEW YORK • Bureau des affranchis : HARPER'S WEEKLY • Meeting de campagne en 1868 : HARPER'S WEEKLY • École de Vicksburg : HARPER'S WEEKLY • Marche de Baltimore : COURTOISIE SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU MARYLAND

Cahier photo à la droite de la page 288

Milice cubaine : BOHEMIA • Congrès de Baku : ARCHIVES HUMBERT-DROZ • Classe d'alphabétisation soviétique : AGE FOTOSTOCK • Délégués U.S. à Moscou : COURTOISIE ED SWABECK • Eugene Debs : MUSÉE EUGENE V. DEBS • Huiswoud et McKay : BIBLIOTHÈQUE BEINECKE/UNIVERSITÉ YALE • Émeutes de Tulsa : COLLECTION BERYL FORD, BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE ET DU COMTÉ DE TULSA • Marche de la NAACP : CENTRE SCHOMBURG/BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE NEW YORK • Grévistes du coton : CENTRE SCHOMBURG/BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE NEW YORK

Cahier photo à la droite de la page 368

Marche de la prime de guerre : AP/WIDE WORLD • E. D. Nixon : ELI FINER/THE MILITANT • Métayers en 1937 : BIBLIOTHÈQUE WILSON/UNIVERSITÉ DE LA CAROLINE DU NORD • Piquet de protestation devant l'ONU : JOSEPH HANSEN/THE MILITANT • Raúl Roa : NATIONS UNIES • Lynchage en Floride : AP/WIDE WORLD • John Boyd : JOHN STAGGS/THE MILITANT • Víctor Dreke et Willie Head : MACEO DIXON/THE MILITANT • Plage cubaine : HENRY WALLACE • Lénine : ARCHIVES HUMBERT-DROZ • Dobbs à Detroit : THE MILITANT • Parti politique noir indépendant national : ERNEST HARSCH/THE MILITANT • DeBerry à un piquet de protestation : ELI FINER/THE MILITANT • Castro et Malcolm : CARL NESFIELD • Che Guevara : NATIONS UNIES • Thomas Sankara : MARLA PUZISS/THE MILITANT • Manifestation à Waterloo : MATTHEW PUTNEY/WATERLOO COURIER

Crédits pour les autres photos et illustrations du livre

Jack Barnes (bibliographie) : ERIC SIMPSON/THE MILITANT • Jack Barnes en 1965 : THE MILITANT • Malcolm à Harlem : BOB ADELMAN/MAGNUM • Son auditoire : BOB ADELMAN/MAGNUM • Malcolm dans une librairie de Harlem : CORBIS • King et Malcolm : CORBIS • Nazis à un meeting de la Nation : EVE ARNOLD/MAGNUM • Bus nazi de la haine : CORBIS • Newport News : JOHN COBEY/THE MILITANT • Malcolm au forum d'avril 1964 : ROBERT PARENT • Malcolm au forum de mai 1964 : HARRY RING/THE MILITANT • Malcolm et DeBerry : ELI FINER/THE MILITANT

Index

Abboud, Ibrahim, 60
Action affirmative
une concession suite aux rébellions des années 1960, 226
nécessaire pour unifier la classe ouvrière, 132, 227-230, 356
sa perversion avec le déclin de la lutte de classe, 227-230
Voir aussi Quotas à l'embauche, à la promotion et à l'admission
Action politique syndicale et noire indépendante, 32, 33, 168, 169, 322-323, 338-339, 355
Adolescentes
augmentation du taux de natalité chez celles qui ne sont pas mariées, 236
« Affaire du baiser » (Monroe, Caroline du Nord), 202, 355
Afrique du Sud
défaite à Cuito Cuanavale en Angola (1987), 128
envahit l'Angola, 127-128
impact de Malcolm X en, 68
lutte pour la liberté en, 160, 356
mercenaires au Congo, 56-57, 125
Agriculteurs aux États-Unis
conditions auxquelles ils font face, 189-190
saisie de leurs fermes, 239
Agriculteurs noirs aux États-Unis
asservissement et péonage pour dette après la guerre civile, 182
conditions auxquelles ils font face, 189-191
histoire de lutte, 190-195
Voir aussi Luttes des métayers et des fermiers à bail
Aide aux familles avec enfants à charge, 233-234
Algérie, 28, 55, 126, 164, 349, 372, 392, 402
Malcolm X discute avec un de ses ambassadeurs, 53-54, 114-115, 347, 371, 401
Alliance des jeunes socialistes (YSA), 48
et Malcolm X, 29, 37-39, 348-349, 353, 393-395
procès contre des agences d'espionnage gouvernementales, 166-167
et Robert F. Williams, 202-203
Allocation supplémentaire de revenu de sécurité (SSI), 247
Amsterdam News (New York), 143-144
« Anglosphère », 382
Angola
aide internationaliste de Cuba, 82, 127-128
défaite des forces sud-africaines (1987), 128
Antisémitisme. *Voir* Haine des Juifs
Arabie saoudite, 23, 98, 100
Arbeiter-Zeitung, 298
Assistance sociale, coupures draconiennes, 233-235
Assistance temporaire aux familles dans le besoin (TANF), 233
Association fédérale nationale du crédit immobilier (Fannie Mae), 242-243

Busing et luttes pour la déségrégation scolaire (Boston, Louisville), 355
Butler, Norman 3X, 165-166
By Any Means Necessary (Malcolm X), 369, 374

Caire, université
discours d'Obama, juin 2009, 23-26
Cambridge, Maryland, 105
Campagnes d'inscription sur les listes électorales dans le Sud, 58, 399, 400-401
Cannon, James P., 134, 257-258, 268, 274, 359, 379, 415-416
sur importance pour les jeunes d'être « libres comme l'air », 147
lettre de Trotsky sur le SWP dans lutte des Noirs (1939), 31, 286, 301-302, 342
Capital, Le (Marx), 174, 385
Capitalisme
sa brutalité, 18-19, 206
déclin des conditions des travailleurs depuis les années 1960, 232-237
discrimination raciale et, 25, 46, 63, 116, 131, 184-185, 230, 256, 333, 368
son expansion après la deuxième guerre mondiale, 76
et famille, 249-251
Malcolm X sur, 46, 63, 89, 115-117, 118-119, 368-369
et oppression des femmes, 333
sa stabilité ébranlée depuis le milieu des années 1970, 78-79
Voir aussi Dictature du capital
Cárdenas, Lázaro, 287
Carleton, université, 203
Caroline du Sud
bataille sur le déploiement du drapeau confédéré, 195
grève des travailleurs portuaires de Charleston, 195
réalisations de son gouvernement de reconstruction radicale, 176, 178-182, 413
Carter, James, 143, 416
Castro, Fidel, 48, 416
il faut redresser « ce que l'histoire a tordu », 131
et lutte contre le racisme, 123, 130-132
et Malcolm X, 28, 46, 122-123
Catalogne, 290, 296, 298
Caucus noir du Congrès
et Barack Obama, 214-215
et William Clinton, 209, 210, 214
« Ceinture noire », théorie
caricature stalinienne de l'autodétermination, 271
Curtiss sur, 294, 295
revendication du PC pour une « république soviétique » séparée, 269
Swabeck sur, 269-272
Trotsky sur, 278-279
Chaney, James E., 58
Charlestown, prison d'État, 86-87
Charte de la liberté
« L'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent », 129
Chemises d'argent, 200
Chevaliers du camélia blanc, 192, 410
Chiang Kai-Shek, 416
Chinois, 326
à Cuba, 132, 329-332
aux États-Unis, 193, 258, 281, 338, 413
Chômage, 17, 229-230, 234, 245, 405
Choy, Armando, 332, 416
Chui, Gustavo, 330, 332, 416
Cinq Cubains, 357-361

CIO (Congrès des organisations industrielles), 81, 337, 338, 362, 417
Classe ouvrière
  croissance explosive dans les pays semi-coloniaux, 133
  expansion à travers le monde, 159
  formée par la dépossession de la terre et des outils, 174, 385
Classe ouvrière U.S.
  action politique indépendante, 32, 33, 168, 169, 322-323, 338, 355
  besoin d'une direction éprouvée, 159-160
  et crise de la dette, 237-246
  déclin de ses conditions depuis les années 1960, 232-236
  et défense du droit à la vie privée, 385
  développement retardé d'un prolétariat héréditaire, 174-175, 360
  nchaînée à la dette, 237-246
  les gains de la lutte des Noirs réduisent les divisions en son sein, 79
  et illusions dans la collaboration de classe, 186
  poussée à l'avant-centre de la politique par les attaques des patrons, 78-79
  préjugés anti-noirs, un obstacle à son unité, 338
  rôle d'avant-garde des Noirs en son sein, 20-21, 24-26, 95, 157-158, 173, 330-331, 336-339, 346, 360, 361-364
  soulèvement des années 1930, 157, 158, 337, 338, 339
  transformée par les luttes depuis les années 1930, 112, 158-159, 338-339
Cleage, Albert, 108, 323, 374, 417
Clinton, Hillary, 221
Clinton, William, 216
  et Caucus noir du Congrès, 209, 210, 214
  élimine « l'assistance sociale telle qu'on la connaît », 233
  encourage les prêts à « haut risqué », 243
Coard, Bernard, 122, 164, 417
Codes noirs, 175
Colombie, 382
Colonie de la prison de Norfolk, 87
Comité pour combattre l'injustice raciale, 202
Comité pour défendre les accusés de Monroe, 202
Comité fair-play pour Cuba, 201
Communisme
  et dépérissement de la famille, de la religion et de l'État, 334
  Malcolm X converge avec, 20-21, 30, 93, 350-353, 372-373, 380-382, 389, 391-403
  un mouvement, par une doctrine, 352
  et nationalisme noir, 351-352
Congo
  et Che Guevara, 126
  exemple donné par les jeunes combattants, 62
  mercenaires, 125
  rôle des États-Unis, 56-57, 59, 125-126
Congo-Brazzaville, 126
Congrès national africain, 68, 127-130, 160, 356, 417
Congrès national noir, 305
Congrès du travail noir américain, 305
Conseil des citoyens blancs, 58, 192, 200, 401
Constitution U.S., 177, 410
  Quatorzième amendement, 177, 410

Quinzième amendement, 177-178, 410
Treizième amendement, 177
CORE (Congrès de l'égalité raciale), 107, 417
Corée du Sud, 59
Cox, Courtland, 418
Crise de la dette et travailleurs aux États-Unis, 237-247
Cuba
les États-Unis s'en emparent (1898), 184
Cuba et la révolution américaine à venir (Barnes), 205
Curtiss, Charles, 287, 344, 418
sur autodétermination, 293-296
sur « Ceinture noire », 294, 295

Davis, Leon, 397
DeBerry, Clifton, 138, 418
et Malcolm X, 37, 169, 393
Debs, Eugene V., 259, 418
De l'Escambray au Congo : dans le tourbillon de la révolution cubaine (Dreke), 357
Defend the Negro Sailors of the USS Philadelphia (1940), 303
Dépenses de guerre et inflation, 241-242
Désordre mondial du capitalisme, Le (Barnes), 360
DesVerney, Robert, 37
Détenteurs d'obligations et classe dirigeante U.S., 16-17, 212-213, 241
Dette de cartes de crédit, 239
Dette du crédit immobilier, 189, 239, 242-247, 251-252
et GI Bill, 243
Deuxième guerre mondiale
anciens combattants et défense du boycott des bus, 138
anciens combattants et riposte au Klan à Monroe en Caroline du Nord, 206
campagnes du SWP pour les droits des Noirs, 302-303, 354
lutte contre la ségrégation, 79-80, 362-363
recul des intellectuels à son approche, 303, 307-308, 320
Deuxième révolution américaine, 25, 177, 190, 411, 414
Voir aussi Guerre civile U.S. ; Reconstruction radicale
Diacres de la défense, 201, 355, 418
Dictature du capital, 15-19, 23-26, 219
Voir aussi Capitalisme ; Dette ; Fascisme ; FBI ; Flics ; Impérialisme U.S. ; Lynchage ; Parti démocrate ; Prisons ; Racisme ; Ségrégation
Dictature du prolétariat
la direction qu'elle requiert, 383-384
place unique des travailleurs qui sont noirs dans la lutte pour l'établir, 15, 95, 282-283, 333-335, 336, 353-362, 402-403, 409
point de vue bourgeois et petit-bourgeois à son sujet, 15-16
Voir aussi Classe ouvrière ; Ligue de la terre et du travail ; Malcolm X : convergence avec le communisme ; Mouvement communiste aux États-Unis et la lutte des Noirs ; Noirs aux États-Unis
Dictature révolutionnaire démocratique du prolétariat et de la paysannerie, 274-275
Dixiecrates, 61
membres déguisés du Parti démocrate, 43
Dobbs, Farrell, 37, 134, 138, 359, 394, 410, 418-419
sur abstentionnisme et « existence

semi-sectaire », 399-400
sur impact de la défaite de la reconstruction radicale, 183-185
et Malcolm X, 37, 365
sur premières années de la lutte des Noirs, 257
Don Carlo, 149
Drapeau confédéré
bataille sur son déploiement, 195-197
Dreke, Víctor, 357, 419
« Droit à l'autodétermination et le Noir aux États-Unis d'Amérique, Le » (résolution du SWP, 1939), 288
Du Bois, W. E. B., 22, 87, 412, 419

'stman, Max, 307, 419
nomisme, 312
ıhower, Dwight, 123, 419
.gton, Duke, 148
ıeutes raciales », 302
Chicago (1919), 264, 290-291
Tulsa (1921), 264
« zazous » (Los Angeles, 1943), 302
Engels, Friedrich, 221, 246-247, 250, 334, 387
communistes comme la section la « plus résolue » de la classe ouvrière, 352
sur femmes et famille, 97, 102, 251, 334
sur guerre civile U.S., 181, 360
pensées de la classe dominante sont les « pensées dominantes », 221
posséder son logement, une « entrave » pour les travailleurs, 246-247
Epton, Bill, 376, 419
Esclavage, 330, 331, 385
Amérique latine, Noirs caribéens en, 93-94, 382
Malcolm X sur, 40
Obama sur sa fin « pacifique », 23-26
« Esclavage à New York, L' » (exposition), 384
États-Unis. *Voir* Classe ouvrière ; Guerre civile ; Impérialisme U.S. ; Malcolm X ; « Méritocratie » ; Noirs aux ; Reconstruction radicale

Famille
Marx et Engels sur, 251
mythe de la « famille ouvrière », 248-250
et socialisme, 334
Fannie Mae (Association fédérale nationale du crédit immobilier), 242-243
Farmer, James, 419
Farrakhan, Louis, 390, 419-420
Fascisme, 191, 271, 299, 338, 359
sa cible aux États-Unis sera les Noirs et les Juifs, 299
mouvements fascistes naissants, 200, 235
FBI, 162, 206
Fédération américaine du travail et aristocratie ouvrière, 316
trust d'emploi pour blancs, 261, 316
Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant (FIARI), 308
Femmes, leurs droits
vues changeantes de Malcolm X à leur sujet, 96-106
Festival mondial de la jeunesse et des étudiants, 349
« Fight for a Workers and Farmers Government in the United States, The » (Barnes), 173, 387-388, 433, 439
Fighting Racism in World War II, 80, 303

First Ten Years of American Communism: Report of a Participant (Cannon), 257-258
Flics
et assassinat de Malcolm X, 151, 164-167, 394
attaque contre des membres de la Nation de l'islam, 103-104, 161
attaque contre les Panthères noires, 166
attaques contre des manifestants pour les droits civils, 141, 199
briseurs de grève, 185, 195, 200
ennemis des opprimés, 163
espionnage contre le SWP et la YSA, 166-167, 356-357
leur rôle brutal sous le capitalisme, 18-19, 64-65
Ford, James W., 305, 420
Ford, Tennessee Ernie, 238
Fort-Whiteman, Lovett, 305, 420
Forum ouvrier du Militant
décembre 1965 : hommage à E. D. Nixon, dirigeant du boycott des bus de Montgomery, 138
et Malcolm X, 29, 42, 108, 116, 150, 374-377, 394-395, 401
mars 1965 : hommage à Malcolm X, 37-48, 364
Fourier, Charles, 102, 420
France
guerre coloniale contre le Viêt-nam, 57
interdit à Malcolm X d'entrer au pays, 30
Francis, Reuben, 374, 420
Frank, Pierre, 268, 280, 420
Fraternité de sang africaine, 258
Freddie Mac (Société hypothécaire fédérale de prêts immobiliers), 242-243
Front sandiniste de libération nationale, 68, 420

Gairy, Eric, 120, 420
Garvey, Marcus, 83, 84, 280, 290, 293, 420
Trotsky sur, 297-298
Ghana, 53, 55, 114, 126, 347, 371
Goldwater, Barry, 30, 61, 136-137, 420
González, Fernando, 421
González, René, 357-361, 421
Goodman, Andrew, 58
Greenberg, Jack, 421
Greenspan, Alan, 246
Grenade, révolution, 82, 119-122, 164-165, 356
et Malcolm X, 120
Griffith, Michael, 68
Groupe sur la direction avancée (Détroit), 108
Guerre civile U.S., 15, 43, 95, 117, 173-187, 189-197, 207, 252, 359, 360, 362-363, 411-414
Lénine sur, 256
Marx et Engels sur, 181, 360, 387
partie de la deuxième révolution américaine, 177, 190, 411, 414
résistance des travailleurs et agriculteurs à la Confédération dans le Sud, 413
soldats noirs, 24, 330-331
Guerre hispano-américaine, 184, 256, 411
Guerrero, Antonio, 421
Guevara, Ernesto Che, 421-422
en Algérie, 126
en Bolivie, 127
au Congo, 126
et Malcolm X, 28, 124
mensonges de la presse sur la « disparition », 126

sur violence raciste et autodéfense aux États-Unis, 142
Guinée équatoriale, 357

Habsbourg, dynastie, 286
Hague, Frank, 200
Haine des Juifs, 193, 196, 256, 258, 298-299, 311, 359, 384
Haley, Alex, 21, 422
Voir aussi Autobiographie de Malcolm X, L'
Halstead, Fred, 138, 422
Hamer, Fannie Lou, 104, 105, 169, 422
Hampton, Fred, 356
Hansen, Joseph, 359, 365, 422
Harlem, New York
conditions explosives, 25, 64-65
Harper's Weekly, 422
Harris, James, 403-404
Hayer, Talmadge, 165
Hayes, Rutherford, 185, 186
Haywood, Harry, 305, 422-423
Hemings, Sally, 384
Henry, Milton, 108, 423
Henry, Richard, 108, 423
Herrnstein, Richard J., 223
Hitler, Adolf, 271
Hook, Sidney, 307, 423
Hoover, J. Edgar, 423
calomnies contre Martin Luther King, 162
Houghton, bibliothèque (Université Harvard), 149
Huiswoud, Otto, 258, 423
Hyde, amendement, 235

Impérialisme U.S., 26, 32
et Chine, 64
et Congo, 56-57, 59, 125-126
conséquence de sa victoire dans la deuxième guerre mondiale, 76
son émergence, 411
et guerre hispano-américaine, 184, 411
et invasion de la Grenade, 122, 165
et invasion sud-africaine de l'Angola, 127
ses liens avec la montée de Jim Crow, 184-185, 411
Obama, son commandant en chef, 221
le plus grand appareil répressif au monde, 19
responsable du massacre de millions de personnes, 26
son rôle dans l'assassinat de Lumumba, 56, 125-126
et Viêt-nam, 57-58, 82
Inflation, 17-18, 241-242
Internationale communiste, 97, 133, 255-256, 258, 269, 336, 340, 353, 359, 364, 409
Internationalisme prolétarien, 230, 255-257, 296, 381-382, 391
IWW (Travailleurs industriels du monde), 261

James, C. L. R., 287, 288
sur caractère « réactionnaire » de l'autodétermination, 287, 289-293, 342
discussions avec Trotsky sur la lutte des Noirs, 288-323, 340-346
proposition d'une organisation noire, 301, 305-307, 312-313, 317-320
et SWP, 286, 303
Jay, John, 384, 424
Jefferson, Thomas, 384-385, 424
Jersey City, New Jersey, 200
Jeunes
Cannon sur, 147
donnent un exemple comme combattants au Viêt-nam et au Congo, 62, 146

Lénine sur, 145
Malcolm X sur, 59-60, 144-147
place dans la lutte révolutionnaire, 145-147
« vivre à une époque de révolution », 75
Jim Crow, système. *Voir* Ségrégation
Johannesburg, Afrique du Sud, 325
John Birch Society, 54
Johnson, Andrew, 175, 424
Johnson, Lyndon, 424
Malcolm X sur, 30, 43-44, 61, 136-137
Johnson, Thomas 15X, 165-166

Karim, Benjamin, 43
Kennedy, John F.
Malcolm X sur son assassinat, 89-91
Killen, Edgar Ray
et meurtre de militants pour les droits civils au Mississippi, 58-59
King, Coretta Scott, 143, 424
King, Joseph P., 323, 355, 424
King, Martin Luther
et J. Edgar Hoover, 162-163
et Malcolm X, 74-75, 137-144, 199, 399
rejette une offre d'aide de Malcolm X pour défendre des actions de protestation en Floride, 140-141, 399
Kipnis, Ira, 260
Ku Klux Klan, 54, 58, 83-84, 192, 199, 200, 206, 401, 410
et meurtre de militants pour les droits civils au Mississippi, 58-59
et Nation de l'islam, 151-152, 161-162

Labañino, Ramón, 359, 424-425
Lankin, Sol, 287, 344-345, 425
Last Year of Malcolm X: The Evolution of a Revolutionary, The (Breitman), 366
Lee, Spike, 21
Légion noire, 84
Lénine, V. I., 133, 267, 383-384, 425
combat les socialistes de droite sur le rôle « civilisateur » de l'impérialisme, 283-285
sur la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie, 275
sur la lutte contre l'oppression nationale, 230, 255-257, 262-263, 335, 340
polémique avec Piatakov (Kievski) sur l'autodétermination, 293
sur la position de classe de la jeunesse, 145
Leon Trotsky on Black Nationalism and Self-Determination (Breitman), 31, 335-336
Lewis, John, 59, 425
Lewis, John L., 292, 425
Liban, 98
Libéria, 291, 293
Ligue blanche, 192, 425
Ligue communiste (Canada), 407
Ligue communiste d'Amérique (précurseur du SWP), 267, 268, 269, 271
discussion avec Trotsky sur la lutte des Noirs, 269-286
faction exclue du PC, 271
Ligue de lutte pour les droits des Noirs, 305
Ligue de la terre et du travail, 386-387
Ligue de l'Union, 176, 425
Ligue urbaine, 426
Lincoln, Abbey, 148
Lincoln, Abraham, 175, 426
propose un droit de vote limité pour les Noirs, 177

Little, Earl, 83-84
Little, Louise, 83-84
Logement
  « nouveaux sans-abri », 18
Loi sur les droits civils (1964)
  Malcolm X sur, 63
Loi de la reconstruction (1867), 178
Lumumba, Patrice, 56, 125, 126, 164, 426
Lutte coloniale
  impact sur les Noirs aux États-Unis, 25-26
  son issue dépend du soutien des travailleurs dans les centres impérialistes, 282, 285
  misleaders sociaux-démocrates sur le « rôle civilisateur » du colonialisme, 283
« Lutte pour un gouvernement des travailleurs et des agriculteurs aux Etats-Unis, La ». *Voir* « Fight for a Workers and Farmers Government in the United States, The »
  ttes des métayers et des fermiers à bail, 81, 158, 292, 362
Luxembourg, Rosa, 296-297, 301, 426
Lynchage, 206
  une « activité familiale », 193
  augmentation après la première guerre mondiale, 264
  campagne pour une loi fédérale l'interdisant, 302, 354, 363
  d'Emmett Till (1955), 354
  Malcolm X sur, 123
  de Michael Griffith (1986), 68
  moyen de voler des terres appartenant à des Noirs, 193
  « Sans sanctuaire », exposition sur, 193

Maceo, Antonio, 130, 426
Malcolm X
  sur l'abstentionnisme de la Nation de l'islam, 52, 91, 103-104, 163-164, 167-168, 392, 397-398
  et Alliance des jeunes socialistes, 29, 37, 349, 353, 393-395
  sur l'assassinat de John F. Kennedy, 89-91
  sur l'autodéfense, 40-42, 54, 58, 103-104, 105, 122, 140, 168, 399, 400-401
  sur l'autodétermination des Noirs, 117-118
  campagne contre la brutalité de la police de Los Angeles, 103-104, 167, 397
  campagne contre le harcèlement de la police de New York, 397
  sur le capitalisme et le socialisme, 46, 63, 89, 115-116, 118-119, 368-369
  et Clifton DeBerry, 37, 169, 393
  collaboration avec des révolutionnaires, 28, 53-54, 91, 92, 93, 114-115, 169-170, 347-348, 353, 369, 370-371, 372, 377, 400
  convergence avec le communisme, 20-21, 28-29, 93, 207, 350-353, 372, 380-382, 389, 391-403
  débat contradictoire de l'Union d'Oxford (1964), 75
  dirigeant révolutionnaire de la classe ouvrière, 94, 134-135, 168-169
  sur les dirigeants de la lutte pour les droits civils, 29-30, 58, 63, 65, 74-75, 136, 169-170
  distorsion de ses vues, 69
  sur les dixiecrates comme des démocrates déguisés, 42-43
  sur les droits des femmes, 96-106
  sur Dwight Eisenhower, 123
  et Elijah Muhammad, 20, 21, 27, 89-91, 92, 102-104, 106-107, 109, 116, 152-156

et Ernesto Che Guevara, 28, 124-125, 207
sur l'esclavage, 40
les États-Unis sont une « prison » pour les Noirs, 86
éveiller les gens à leur « propre valeur », 47, 88, 105-106, 204
et Fannie Lou Hamer, 104-105
et Fidel Castro, 28, 46, 122-123, 207
et Forum ouvrier du Militant, 29, 108, 150, 374-376, 394
et Gloria Richardson, 105
sur la guerre U.S. contre le Viêt-nam, 57-58
sur les jeunes dans la lutte révolutionnaire, 59-60, 144-146
sur la loi sur les droits civils (1964), 63
sur la lutte des Noirs aux États-Unis comme une composante d'une rébellion mondiale, 93-94, 117, 134-135
sur Lyndon Johnson, 43-44, 61, 136-137
sur la Marche sur Washington (1963), 63
mariage mixte, ses vues changeantes sur, 99, 102
et Martin Luther King, 74-75, 137-144, 199, 399
et Maurice Bishop, 120-121
sur le meurtre de militants pour les droits civils au Mississippi, 58-59, 400-401
« nationalisme noir », ses vues changeantes sur, 53-54, 114-116, 347, 350-351, 365, 390-391
orateur, 71-72, 110-111, 377-379
organisateur, 379-380
sur l'origine des préjugés raciaux sous capitalisme, 54
et panafricanisme, 93
et Parti communiste (France), 30-31
et Parti communiste (USA), 29-30, 41, 136-137
sur les Partis démocrate et républicain, 30, 42-44, 61, 69, 135-137, 168, 169
pressions abstentionnistes sur lui, 398-400
son programme en évolution, une généralisation de ses actions et discours, 396-397
propagandiste, 169, 379
sa publication par les éditions Pathfinder, 23, 67, 73, 92, 148, 350, 374, 378-379, 396
sur la religion et la politique, 106-112, 163, 380
et révolution algérienne, 53, 114-115 124, 347, 371, 372, 392, 401
et révolution chinoise, 94, 116, 124
et révolution cubaine, 28, 94, 116, 122-124
sur le rôle des États-Unis au Congo, 57
à Selma, Alabama, 141-144, 399
soutient une grève sur un chantier de Brooklyn (1963), 397-398
soutient une grève de travailleurs de la santé à New York (1962), 397
et SWP, 20, 29, 169, 364-373, 393-395
et *The Militant*, 150, 373-374, 376-377, 393-394, 395
à Tuskegee, Alabama, 141, 143, 399
sur la violence dans la société capitaliste, 41-42
Malcolm X (film de Spike Lee), 21-22
Malcolm X : et Nation de l'islam apprend les abus commis par Elijah Muhammad contre de jeunes

employées, 102-104, 392
et assassinat de Malcolm X, 151-152, 164-67
bâillonné par, 89-91, 103-104
dépeint comme un « propagateur de haine » pour le rôle qu'il y a joué, 51, 73
dirigeant de, 40-41, 63, 88-92, 103-104
sur sa hiérarchie, 20
un « perroquet » dans une cage, 92, 351
rencontres avec des extrémistes de droite, 152, 161-162
sa rupture avec, 26-27, 52, 89-91, 392
« zombi » en son sein, 91
Malcolm X Speaks, 374, 377
Malcolm X Talks to Young People, 115
Malcolm X: The Last Speeches, 67, 73, 148, 149-153
Malcolm X : sa vie
aime le jazz et l'opéra, 148-149
son assassinat, 37, 68, 164-167
attentat à la bombe contre sa maison, 151-152
ses premières années, 83-86
prison (1946-1952), 85-88
ses voyages dans le monde, 53, 55, 59, 92-93, 98, 99-100, 114-115, 116, 145
Mandela, Nelson, 128-130, 406, 426
sur le nationalisme africain, 129
Manifeste communiste, 251, 352, 386
Manuel, Sam, 390
Marche sur Washington (1963)
Malcolm X sur, 63
March on Washington: One Year After, The (1942), 303
Mariage mixte
évolution des vues de Malcolm X, 99, 102
Marx, Karl, 251, 334, 385, 402
sur l'alliance de classe nécessaire pour faire une révolution aux États-Unis, 186-187, 386-388
les communistes sont la section « la plus résolue » de la classe ouvrière, 352
sur les femmes et la famille, 96-97, 102, 251, 334
sur la guerre civile U.S., 181, 360
pensées de la classe dominante sont les « pensées dominantes », 220-221
McKay, Claude, 258, 426
Medicaid, 247, 339
Medicare, 247, 339
Menderes, Adnan, 59-60
« Méritocratie »
et « athéisme », 222
aucune politique de classe qui lui soit propre, 219-220
la bureaucratie syndicale n'en fait pas partie, 218
centrée dans les fondations et les universités, 215, 218
une couche parasitaire, 215, 217-218
son cynisme, 220-221
d'esprit bourgeois, mais ne fait pas partie de la classe capitaliste, 216
s'identifie à ses pairs privilégiés à travers le monde, 222
méprise les travailleurs, 222-223
ne tient pas compte de la couleur de peau, 226
Obama en émerge, 220-223
sans lien avec la production et l'échange capitalistes, 215, 217-218, 219
voit ses hauts revenus comme une récompense pour son

« intelligence » et ses « services », 217
Voir aussi Bell Curve, The
Métayers. *Voir* Luttes des métayers et des fermiers à bail
Migration des Noirs vers le Nord et l'Ouest, 79-80, 264, 273, 294-295, 339
Milices, 200, 359
à Cuba, 131
pendant la reconstruction radicale, 25, 176
Militant, The, 80, 268, 274, 427
le gouvernement essaie de l'interdire pendant la deuxième guerre mondiale, 302-303
et Malcolm X, 44, 51, 63, 116, 150, 350, 372, 373-374, 376, 393-394, 395
et Maurice Bishop, 121-122
et Robert F. Williams, 203
ventes dans la communauté noire, 403-404, 406
Militante, El, 350
Mineurs unis, 362
Minor, Robert, 305, 427
Mobutu, Joseph, 56
Moncada, rébellion, 427
Montgomery, Alabama, boycott des bus (1955-1956), 76, 137-138, 354
Moseka, Abbey Lincoln Aminata, 148
Mosquée musulmane inc., 93, 99, 366
ses objectifs, 53, 106-107, 112-113
et Organisation de l'unité afro-américaine, 107-109
Mouvement communiste aux États-Unis et lutte des Noirs : les premières années
aucune revendication spéciale, 258-259
Cannon sur, 257-261
Debs, le meilleur des socialistes, 259
peu d'effort pour recruter des Noirs, 257, 260
vue comme une forme de « réformisme », 257
Mouvement communiste aux États-Unis et lutte des Noirs : les années 1920
aide des dirigeants bolcheviques, 261-263
Cannon sur, 261-265
Dobbs sur, 257
Mouvement communiste aux États-Unis et lutte des Noirs : les années 1930
Ligue communiste sur (1933), 269-276
Trotsky sur, 31, 276-286, 301-302, 313-318, 340-342
Mouvement pour les droits civils, 337, 338-339, 363
meurtre de militants au Mississippi (1964), 58-59
opinion de Malcolm X sur ses dirigeants petits-bourgeois, 29-30, 58, 63, 65, 74-75, 136, 169-170
Saint Augustine, Floride, actions de protestation, 140-141, 399
Selma, Alabama, actions de protestation, 141-143, 399
sit-in, 199, 206, 320-322, 355
Mouvement national pour l'établissement du quarante-neuvième État, 291
Mouvement populiste, 184-185
Mouvement révolutionnaire du 26 juillet, 427
Muhammad, Elijah, 390, 427, 428
abuse de jeunes femmes, 102-104, 153-155, 161, 392
bâillonne Malcolm X (1963), 89-91

interrompt la campagne de Malcolm X contre la police de Los Angeles, 103-104, 167
et Malcolm X, 20-21, 27, 89-91, 92, 102-104, 106-107, 109, 116, 152-156, 160-162
rencontres avec des extrémistes de droite, 151, 152-153, 162
et révolution cubaine, 123
vues changeantes de Malcolm X à son sujet, 20-21, 106-108, 113, 116
Muhammad Speaks, 89, 373, 397
Murphy, Michael, 43, 64
Murray, Charles, 223

NAACP, 260, 280, 427
chapitre de Monroe en Caroline du Nord, 201
Namibie, 127-128
Natalité, taux
et adolescentes non mariées, 236
Nation de l'islam, 427
son abstention de la lutte, 52, 103-104, 163-164, 167-168, 392, 397-398
et assassinat de Malcolm X, 164-167
attaque de la police de New York contre les vendeurs de *Muhammad Speaks*, 397
son caractère politique et social, 20, 27, 89
Malcolm X, un de ses dirigeants, 88-92
la police de Los Angeles abat des membres non armés, 103, 167
et révolution cubaine, 123
Nationalisme africain
Nelson Mandela et Oliver Tambo sur, 129
Nationalisme noir, 47, 48, 112-119, 129, 364, 381
Breitman sur, 365-371
et communisme, 351-353, 380-382, 389-391
discussion de 1979 dans le SWP, 389-391
jamais discuté par Trotsky, 31, 336, 402
limites comme guide pour l'action politique révolutionnaire, 121, 351-352
Malcolm X et, 47, 53-54, 112-119, 347, 350, 351, 365, 371-372, 380, 390-391
Parti communiste (USA) sur, 365
Nationalité noire, 113, 361-362, 363
classe moyenne grandissante en son sein, 210-213
sa composition prolétarienne, 134, 220, 272, 273, 278, 331, 338-339, 352, 360, 363, 391
forgée dans une lutte de plusieurs générations, 410-414
Lénine sur, 256
Trotsky sur, 276-277
Nations unies, 122, 143, 207
son rôle dans l'assassinat de Patrice Lumumba, 56, 125-126
Ndaba, David, 68
Negro and the U.S. Army, The (1941), 303
Negroes March on Washington (1941), 303
Negroes in the Postwar World (1944), 303
New Deal (Roosevelt), 292
New International (années 1930), 313-316
New Jewel Movement (Grenade), 120-122, 164
New York Daily News, 136
New York Times, 203, 222, 398
Nicaragua, 68, 82
Nixon, Arlette, 138

Nixon, E. D., 138
Noirs au Canada
extension de la question noire aux USA, 407-409
Noirs aux États-Unis
actions communes par delà les barrières de couleur, 81-82, 157-158, 337
classe moyenne, son rôle dans le Parti démocrate, 210, 213
classe moyenne parmi eux, 210-213, 273-274, 308, 310, 311, 337, 343-345, 390
composante de la lutte de classe mondiale, 93-94, 117, 134-135, 168, 207
conditions sociales, 229-230, 405
ses conquêtes en étendant la protection de la sécurité sociale de toute le classe ouvrière, 247-250
déni de la terre, 175-176, 181-182, 183-184, 191-192, 410
détenteurs de fonctions électives, 213, 322-323
et droit de vote, 58, 177-178
endettement hypothécaire, 243, 244-245
langue et religion, 273, 279, 281
leur lutte diffère de celles des immigrés plus récents, 404-405
et lutte de libération de l'Afrique, 25-26, 55-56
dans les luttes des métayers et des fermiers à bail, 81, 158, 292, 362
migration vers le Nord et l'Ouest, 79-80, 264, 273, 294-295, 338-339
obtiennent des emplois pendant la deuxième guerre mondiale, 80-81, 158
peu d'actions en commun avec les travailleurs qui sont blancs avant les années 1930, 81, 277, 338
poids exceptionnel dans la lutte pour la dictature du prolétariat, 15, 95, 282-283, 333-335, 353-362, 402-403, 409
et révolution cubaine, 122-123, 205-207
rôle d'avant-garde dans les luttes dirigées par la classe ouvrière, 20-21, 25-26, 157-158, 173, 282-283, 330-331, 336-339, 346, 360, 362-364, 389-390
taux d'incarcération, 236-237
Voir aussi Agriculteurs noirs aux États-Unis ; Autodéfense ; Autodétermination ; « Émeutes raciales » ; Mouvement pour les droits civils ; Reconstruction radicale ; Ségrégation ; Sit-in
Non-violence. *Voir* Autodéfense
Notre histoire s'écrit toujours (Choy, Chui, Sío Wong), 329-330, 332, 413

Obama, Barack
et Caucus noir du Congrès, 215
un « citoyen du monde », 221
et corps des officiers U.S., 220
dépend des mêmes banquiers et figures de Wall Street que les administrations précédentes, 220
et direction du Parti démocrate, 215
et drapeau américain, 221
sur le droit à l'avortement, 235
et écoles privées, 224
sur l'élimination de l'assistance sociale sous Clinton, 233
sur la fin « pacifique » de l'esclavage et de la ségrégation, 23-26
s'identifie à la « méritocratie », 220-223

sur Malcolm X, 22-23
méprise les travailleurs qui sont Noirs, 231-232
soutien que lui donnent les banlieues, 215-216
sur les travailleurs qui « s'accrochent » aux armes et à la religion, 225
Obama, Michelle, 221
Organisation de la liberté du comté de Lowndes (LCFO) (Alabama), 323, 355
Organisation de l'unité afro-américaine (OAAU), 30, 37, 43, 93, 105, 109, 117, 140, 207, 366-367, 398-399
cesse ses activités, 96
ses objectifs, 53, 110
son programme, 396
Owens, Gordon, 305

Pacifisme. *Voir* Autodéfense
Panafricanisme, 93, 381
Parks, Gordon, 91, 428
Parti communiste (Cuba)
promotion de dirigeants noirs, femmes et mestizos, 130-132
Parti communiste (France)
ordonne à un syndicat de refuser une salle pour une réunion de Malcolm X, 30-31
Parti communiste (USA)
exclut les partisans du cours de Lénine, 268
et grèves du textile dans le Sud (1929-1932), 271-272
et Malcolm X, 29-30, 41
membres noirs, 258, 305-306
sur nationalisme noir comme « racisme à l'envers », 365
revendique un État séparé pour la « Ceinture noire », 269-271, 278-279
soutient le Parti Démocrate, 30, 136-137
Parti démocrate
congrès de 1964, 105
et dixiecrates, 42-43, 213
et entente pour retirer les troupes fédérales du Sud (1877), 182
Malcolm X sur, 30, 42-43, 61, 69, 74-75, 135-136, 168, 169
Noirs qui y occupent un poste, 210, 213, 322
soutien que lui donne le Parti communiste, 30, 136, 137, 304, 305
Parti démocrate du Mississippi pour la liberté, 105
Parti de la liberté maintenant (Michigan), 169, 323, 355, 428
Parti national pour les droits des États
et Nation de l'islam, 151, 152
Parti nazi américain
et Nation de l'islam, 151, 152
Parti ouvrier progressiste, 29, 376
Parti des panthères noires, 166, 356
Parti politique noir. *Voir* Action politique syndicale et noire indépendante
Parti politique noir indépendant national (NBIPP), 32, 355, 428
Parti prolétarien
sa composition de classe, 32, 133, 313-318, 325-326, 331, 342-346
vues de C. L. R. James sur lui, 311-313, 344-345
Parti socialiste ouvrier et paysan (PSOP) (France), 309
Parti socialiste des travailleurs (SWP)
deux vues sur Malcolm X en son sein, 364-373
direction parmi les cadres qui sont Noirs, 31-32
dirigeants emprisonnés pour leur opposition à la deuxième guerre

mondiale, 302
discussions avec Trotsky sur la lutte des Noirs, 31, 335-346
historique de ses activités dans la lutte pour les droits des Noirs, 354-357
Malcolm X et, 20, 29, 30, 393-395
procès contre les agences d'espionnage gouvernementales, 166-167, 356-357
et Robert F. Williams, 202-203
Parti travailliste indépendant (UK), 341
Pathfinder, éditions
et Betty Shabazz, 148
publient Léon Trotsky, 149
publient Malcolm X, 23, 67, 73, 92, 148, 350, 374, 378
Patterson, William, 305, 428
Philippines, 184
Piatakov, I. L. (P. Kievski), 293, 428
Pologne, 290, 296-297
Populations autochtones en Amérique, 382
Porto Rico, 184
Portugal, 82
Pouvoir noir, mouvement (Caraïbes), 120, 407
Powell, James, 64
Practical Program to Kill Jim Crow, A (1945), 303
Première guerre mondiale
anciens combattants et défense lors de l'émeute de Tulsa, 264
montée de la violence contre les Noirs à sa suite, 264-265
Prêts étudiants, brusque montée, 239, 240
Prisons
Colonie de la prison de Norfolk, 87
expérience de Malcolm X en (1946-1952), 86-87
Malcolm X : les États-Unis sont une « prison » pour les Noirs, 86
prison d'État de Charlestown, 86-87
soulèvement d'Attica, 25
les USA ont le plus haut taux d'incarcération au monde, 19, 236-237
Procès de Moscou (1936-1938), 307
Programme de transition, 310
Propriété immobilière
comme « entrave » pour les travailleurs, 245-246, 251
et saisie, 242-245
Puccini, Giacomo, 148

Québec, 68
Question du logement, La (Engels, 246-247
Quotas à l'embauche, à la promotion et à l'admission, 226
décisions négatives des tribunaux, 229
essentiels pour construire l'unité ouvrière, 230, 356

Racisme
Cuba et, 122-123, 130-132, 330-332
dictature du prolétariat, outil le plus puissant dans la lutte contre lui, 333-335
son héritage, 330
un obstacle à l'unité de la classe ouvrière, 338, 356
ses racines capitalistes, 25, 46, 63, 116-117, 131, 184-185, 230, 256, 333, 368
Randolph, A. Philip, 428
Rébellions urbaines, années 1960, 25, 226
Reconstruction radicale, 81, 183-184, 191-192, 360, 387-388, 410-411
abroge les Codes noirs, 175

en Caroline du Sud, 176, 178-182, 413
la classe dominante cache son histoire, 178, 412
Dobbs sur, 183
établissement de régimes populaires, 175-176
établit des milices, 176
extension du droit des femmes au divorce, 178-181
il faut une contre-révolution sanglante pour la renverser, 182
incapable d'effectuer une réforme agraire radicale, 181-182
Loi de la reconstruction (1867), 178
lutte des Noirs pour la terre, 175-176
au Mississippi, 178-179
et montée de l'impérialisme U.S., 184
un précurseur de l'alliance des travailleurs et des agriculteurs moderne, 178
ses réalisations, 178-179, 337-338, 411-413
retrait des troupes fédérales du Sud, 192, 411
sa trahison par la classe dominante, 25
travailleurs et agriculteurs blancs se joignent aux esclaves affranchis dans la lutte, 176, 181
Religion, 334
vues changeantes de Malcolm X sur, 106-112, 163, 380, 392
Renner, Karl, 285, 428
« Retour en Afrique ». *Voir* Garvey, Marcus
Rêves de mon père : l'histoire d'un héritage en noir et blanc, Les (Obama), 22-23
Revolutionary Continuity: Marxist Leadership in the U.S. (Dobbs), 183, 257
Révolution chinoise, 64, 94, 116
Révolution cubaine
et Algérie, 126
et Angola, 82, 127-128
et Bolivie, 127
Chinois dans, 329-330, 331, 332
et Congo, 125-126
son exemple révolutionnaire, 20, 122-128
héritage de résistance des noirs à leur oppression, 331
et lutte contre la discrimination raciale, 123, 130-132, 331
et lutte de libération des Noirs aux États-Unis, 205-207
et Malcolm X, 28, 94, 116, 122-124, 207, 350
processus de rectification, 82
renouvellement de la direction, 130-132
Voir aussi Parti Communiste (Cuba)
Révolution permanente, théorie, 272, 278
Révolution russe, 255, 262, 263, 275, 281, 282, 285, 295
son impact sur les luttes de libération nationale à travers le monde, 133
Rhee, Syngman, 59-60
Richardson, Gloria, 105, 169, 374, 429
Roa, Raúl, 207, 429
Roach, Max, 148
Roberts, Gene, 166
Rockefeller, John D., 281
Rockwell, George Lincoln, 152
Roosevelt, Franklin D., 302, 308, 343, 429
le Parti communiste le soutient, 304, 305
refuse d'adopter une loi fédérale

anti-lynchage, 363
restreint les avantages de la Sécurité sociale, 247-248
Russell, Richard, 44
Russes
les « Noirs de l'Europe », 282
Rustin, Bayard, 429

Saint Augustine, Floride, batailles pour les droits civils, 140-141, 199, 399
Sankara, Thomas, 134, 356, 381, 382, 406, 429
Saturday Evening Post, 73
Schwerner, Michael, 58
SCLC (Conférence de la direction chrétienne du Sud), 141, 429
Second American Revolution: Marx and Engels on the U.S. Civil War, The, 186, 360
Sécurité sociale
les batailles pour les droits civils des années 1950 et 1960 en étendent les gains, 247, 338-339
gain des luttes des années 1930, 339
limites de ses objectifs initiaux, 247-248
Ségrégation
busing dans la lutte pour déségréguer les écoles, 355
imposée après la défaite de la reconstruction radicale, 183-184, 192
lutte contre elle pendant la deuxième guerre mondiale, 79-80, 362-363
Obama sur sa fin « pacifique », 23-26
et préjugés contre les catholiques, les Chinois et les Juifs, 193
renversée par un mouvement prolétarien de masse, 25, 95
Shabazz, Betty, 148-149
Shabazz, James, 37, 374, 376, 395, 429
Shachtman, Max, 303
Shannon, David, 260
Shaw, Ed, 201, 203, 429-430
Sheppard, Barry, 51
Sío Wong, Moisés, 332, 430
Sit-in, 199, 206, 320-322, 355
SNCC (Comité de coordination non violent des étudiants), 59, 430
Social Democratic Herald, 259
Société pour l'affranchissement de New York, 384
Société historique de New York, 193, 384
Société hypothécaire fédérale de prêts immobiliers (Freddie Mac), 242-243
Solow, Herbert, 307, 430
Soudan, 55, 59-60, 407, 409
Spellman, A. B., 99, 113-114
Staline, Joseph, 268, 335, 430
Stoner, J. B., 152, 430
Strange Career of Jim Crow, The (Woodward), 412
Struggle for Negro Equality, The (1943), 303
Swabeck, Arne, 335, 430-431
discussions avec Trotsky, 267, 268-286
Syndicat des fermiers à bail du Sud, 292
Syndicat des métayers, 292
Syndicats aux États-Unis
leur bureaucratie, 76-78, 95, 159, 186, 213, 218, 337, 388, 411
leur refus de syndiquer le Sud ou de se mobiliser pour les droits des Noirs, 76-78

Taïwan, 64
Tambo, Oliver, 160, 431
sur le nationalisme africain, 129

Teamsters
batailles des années 1930, 147, 157
Teamsters, section locale 544
et Garde de défense syndicale pour répondre aux menaces des fascistes, 200
« Thèses sur la question noire » (résolution de l'Internationale communiste, 1922), 364
Till, Emmett, 354
Tiller, George, 235
« Tournant français », 309
Tournant vers l'industrie, 389
Transitional Program for Socialist Revolution, The (Trotsky), 310-311
Traviata, La, 148
Trotsky, Léon, 384, 431
sur l'activité du SWP dans la lutte des Noirs, 31, 301-302, 313-318, 342
sur l'autodétermination, 276-279, 280-286, 336-337, 342
sur le caractère « aristocratique » du mouvement syndical U.S., 316, 317
discussion avec des communistes des États-Unis sur la lutte des Noirs, 269-323, 335-346
écrits inédits, 149
sur l'éveil des Noirs à leur propre valeur, 336
sur le lancement d'une organisation noire indépendante aux États-Unis, 303-304, 307-311, 318, 320-323, 342-344
sur les milices ouvrières pour défendre les droits, 200
sur le mouvement de Garvey, 297-298
« Le prolétariat noir enjambera la petite bourgeoisie », 278
et révolution permanente, 272, 278
sur le rôle d'avant-garde des travailleurs noirs dans la lutte pour la dictature du prolétariat, 272-283, 336-339, 346, 363-364
Trowe, Maggie, 403-404
Tshombe, Moise, 56, 57
Tubman, Harriet, 24
Turner, Nat, 24
Turquie, 59-60

Union d'Oxford, société de débats contradictoires (1964), 75
UNITA (Angola), 127, 431

Venezuela, 382
Verdi, Giuseppe, 148
Vesey, Denmark, 24
Vie privée, droit à, 385
Viêt-nam, 57-58, 82
exemple donné par ses jeunes combattants, 62
Visage changeant de la politique aux États-Unis, Le (Barnes), 354, 360, 388-391
Voyages de la liberté, 169, 354-355

Wagner, Robert, 43
Walling, William English, 260, 431
Warren, rév. Rick, 233
Washington, Booker T., 265
Waters, Mary-Alice, 357-361
Weaver, Robert, 137
Weber, procès, 227-229
Weber Case: New Threat to Affirmative Action (Rose), 229
Weisbord, Albert, 272, 278, 431
Why Negroes Should Oppose the War (1939), 303
Wilkins, Roy, 431
Williams, Mabel, 204
Williams, Robert F., 201-208
et « affaire du baiser », 202, 355
et autodéfense de la communauté

noire, 201-202, 206
et chapitre de la NAACP de Monroe en Caroline du Nord, 201
et Comité pour combattre l'injustice raciale, 202
et Comité pour défendre les accusés de Monroe, 202
dirigeant du Comité fair-play pour Cuba, 203
faussement accusé de kidnapping, 202-203
message lu par l'ambassadeur cubain aux Nations unies, 207
et SWP et YSA, 202
et *The Militant*, 203
Woodward, C. Vann, 412, 432
World Revolution (James), 341

X: The Life and Times of Malcolm X (opéra), 68

Young, Andrew, 142-143, 432
Young, Whitney, 432
Young Socialist, 365
interview de Malcolm X, 145-146, 167-168, 347-349

Malcolm X

Malcolm X parle aux jeunes

« La jeune génération de blancs, de Noirs, de bruns, de toute autre couleur qui existe — vous vivez à une époque de révolution, » dit Malcolm à des jeunes au Royaume-Uni en décembre 1964. « Quant à moi, je me joindrai à n'importe qui, je me fiche de votre couleur, du moment que vous voulez changer la condition misérable qui existe sur cette terre. » Quatre discours et une entrevue donnés au Ghana, au Royaume-Uni et aux États-Unis dans les derniers mois de la vie de Malcolm. En anglais et en espagnol. 15 $ US

Malcolm X Speaks

[MALCOLM X PARLE]

Discours qui retracent l'évolution des vues de Malcolm en 1964-1965 sur le racisme, l'intervention U.S. au Congo et au Viêt-nam, le capitalisme, le socialisme, l'action politique indépendante des partis des exploiteurs et plus. En anglais et en espagnol. 19 $ US

February 1965: The Final Speeches

[FÉVRIER 1965 : LES ULTIMES DISCOURS]

« Il y aura un affrontement entre ceux qui veulent la liberté, la justice et l'égalité pour tous et ceux qui veulent maintenir les systèmes d'exploitation. Mais je ne crois pas qu'il sera basé sur la couleur de la peau, » dit Malcolm dans son dernier discours public, contenu dans ce recueil de plus de 20 discours et interviews. En anglais. 19 $ US

dans ses propres mots

By Any Means Necessary
[PAR TOUS LES MOYENS NÉCESSAIRES]

« Dans chaque pays où vous allez, on ne peut jamais séparer la femme du degré de progrès, » dit Malcolm à son retour d'un voyage en Afrique en 1964. « Je suis devenu convaincu au cours de mes voyages de l'importance de donner la liberté à la femme, de lui donner une éducation. » Onze discours et interviews de la dernière année d'activité politique du dirigeant révolutionnaire. En anglais. 16 $ US

Malcolm X on Afro-American History
[MALCOLM X SUR L'HISTOIRE AFRO-AMÉRICAINE]

Raconte l'histoire cachée du travail accompli par les personnes d'origine africaine et leurs réalisations. En anglais. 11 $ US

Two Speeches by Malcolm X
[DEUX DISCOURS DE MALCOLM X]

« Il est impossible pour une poule de pondre un oeuf de canard. Le système dans ce pays ne peut donner la liberté à un Afro-Américain. » Discours et interviews de la dernière année de la vie de Malcolm. En anglais. 5 $ US

New York, novembre 1964

www.pathfinderpress.com

Construire UN PARTI PROLÉTARIEN

Le visage changeant de la politique aux États-Unis

La politique ouvrière et les syndicats

JACK BARNES

Comment construire le type de parti dont les travailleurs ont besoin pour se préparer aux batailles de classe qui viennent, au cours desquelles ils vont se révolutionner, révolutionner leurs syndicats et révolutionner toute la société. Un guide pour ceux qui cherchent la voie vers la façon de renverser avec efficacité le système d'exploitation capitaliste et se joindre à la reconstruction du monde sur de nouvelles assises socialistes. 24 $ US. Aussi en anglais, espagnol et suédois.

La lutte pour un parti prolétarien

(Extraits)

JAMES P. CANNON

« Les travailleurs de l'Amérique, affirme James P. Cannon, sont assez puissants pour renverser la structure du capitalisme ici et pour soulever le monde entier en se dressant. » À la veille de la deuxième guerre mondiale, un fondateur du mouvement communiste aux États-Unis et un dirigeant de l'Internationale communiste du temps de Lénine défend le programme et les normes de construction du parti du bolchevisme. 8 $ US

La continuité révolutionnaire

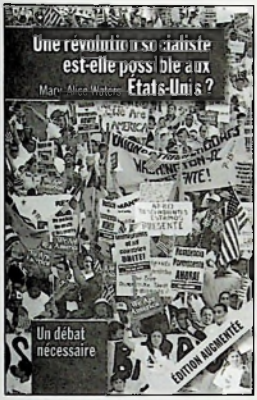
La direction marxiste aux États-Unis

FARRELL DOBBS

Comment des générations successives de combattants ont participé aux luttes du mouvement ouvrier aux États-Unis en cherchant à construire une direction capable de forger une alliance des travailleurs et des agriculteurs et de se lier aux autres travailleurs à travers le monde.

Deux tomes, en anglais. *Les premières années : 1948-1917*, 20 $ US. *La naissance du mouvement communiste, 1918-1922*, 19 $ US

www.pathfinderpress.com



Une révolution socialiste est-elle possible aux États-Unis ?

MARY-ALICE WATERS

Dans deux présentations faites au Salon du livre international du Venezuela en 2007 et 2008, Mary-Alice Waters explique pourquoi une révolution socialiste est possible aux États-Unis. Et pourquoi les travailleurs mèneront inévitablement des luttes révolutionnaires, que les classes possédantes nous obligeront à livrer en s'attaquant à nous sous la pression de la crise. Alors que la solidarité s'approfondit parmi une avant-garde ouvrière combative, on peut déjà entrevoir les contours des batailles de classe qui viennent. 7 $ US. Aussi en anglais et en espagnol.

Cuba et la révolution américaine à venir

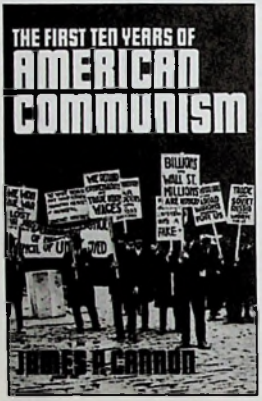
JACK BARNES

La révolution cubaine de 1959 a eu un impact politique à travers le monde, y compris sur les travailleurs et les jeunes aux États-Unis. Au début des années 1960, dit Jack Barnes, « la lutte prolétarienne de masse pour abattre le système légal de ségrégation de Jim Crow dans le Sud marchait au pas vers des victoires sanglantes en même temps que la révolution cubaine allait de l'avant. » La profonde transformation sociale pour laquelle les travailleurs et paysans de Cuba s'étaient battus et qu'ils avaient gagnée a donné l'exemple qu'une révolution socialiste est non seulement nécessaire, mais que les travailleurs et les agriculteurs du coeur impérialiste peuvent aussi la faire et la défendre. Deuxième édition, avec une nouvelle préface de Mary-Alice Waters. 10 $ US. Aussi en anglais et en espagnol.

www.pathfinderpress.com

La révolution aux États-Unis

La lutte des classes



Les dix premières années du communisme américain

Rapport d'un participant

James P. Cannon

Un dirigeant fondateur du mouvement communiste aux États-Unis raconte l'histoire des premières années d'effort pour construire un parti prolétarien qui suive l'exemple donné par la direction bolchevique de la révolution d'octobre 1917 en Russie. Cannon écrit entre autre : « Tout ce qui était nouveau et progressiste sur la question nègre est venu de Moscou, après la révolution de 1917 et comme un résultat de celle-ci. » En anglais. 22 $ US

La rébellion Teamster

Farrell Dobbs

Le récit de deux grèves en 1934 à Minneapolis, où les membres de la section locale 574 du syndicat des Teamsters ont vaincu les patrons du transport routier et contré les efforts des gouvernements de la ville, de l'État et du pays pour casser leur lutte. Le premier d'une série de quatre livres décrivant comment les grèves et les campagnes de syndicalisation dans le Midwest au cours des années 1930 ont ouvert la voie aux syndicats industriels et à un mouvement social prolétarien combatif. Ces batailles ont montré ce que les travailleurs et leurs alliés producteurs à la campagne peuvent accomplir lorsqu'ils ont la direction qu'ils méritent. Un jeune travailleur à l'époque, Farrell Dobbs a été un dirigeant central de cette direction de lutte de classe. En anglais, espagnol et suédois. Bientôt en français. 19 $ US

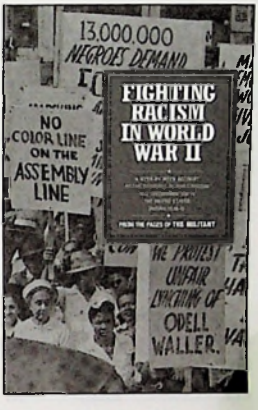
The Great Labor Uprising of 1877

[Le grand soulèvement syndical de 1877]

Philip S. Foner

En 1877, une bataille des cheminots contre des coupures de salaire en Virginie occidentale paralyse le système ferroviaire U.S. et devient la première grève générale nationale du pays. Salué par Karl Marx comme la « première éruption contre l'oligarchie associée du capital depuis la guerre civile » U.S., le soulèvement coïncide avec la trahison par la bourgeoisie de la reconstruction radicale dans le Sud et le début de la montée de l'impérialisme U.S. et de son cours contre-révolutionnaire à travers le monde. En anglais. 23 $ US

aux États-Unis



Lutter contre le racisme dans la deuxième guerre mondiale

Tiré des pages du Militant

De 1939 à 1945, un compte rendu hebdomadaire des luttes contre la discrimination raciste et la terreur de masse des lyncheurs, luttes qui se menaient sans égard aux appels patriotiques à remettre cette résistance après la « victoire » U.S. dans la deuxième guerre mondiale. Composante de la montée des luttes anti-impérialistes en Afrique, en Asie et dans les Amériques, ces batailles ont aidé à jeter les bases du mouvement de masse pour les droits des Noirs dans les décennies qui ont suivi la guerre. En anglais. 25 $ US

America's Revolutionary Heritage

[L'héritage révolutionnaire de l'Amérique]

George Novack

Une analyse matérialiste de chapitres clé de l'histoire de la lutte de classe aux États-Unis : du génocide des Amérindiens aux deux premières révolutions américaines — la guerre d'indépendance et la guerre qui a renversé le système d'esclavage — à la montée du capitalisme industriel et à la première vague de la lutte pour les droits des femmes. En anglais. 25 $ US

L'histoire du trotskysme américain, 1928-1938

Le rapport d'un participant

James P. Cannon

« Le trotskysme n'est pas un nouveau mouvement, une nouvelle doctrine, mais la restauration, la renaissance du marxisme véritable tel qu'il a été exposé et appliqué au cours de la révolution russe et des premiers jours de l'Internationale communiste. » Dans cette série de 12 présentations faites en 1942, James P. Cannon raconte un épisode décisif des efforts déployés pour construire un parti prolétarien aux États-Unis. 22 $ US. Aussi en anglais et en espagnol.

www.pathfinderpress.com

De la dictature du capital...

Le Manifeste communiste
Karl Marx, Friedrich Engels

Pourquoi toute l'histoire jusqu'à nos jours est-elle « l'histoire de la lutte des classes » ? Pourquoi l'État capitaliste n'est-il « qu'un comité qui gère les affaires communes de la bourgeoisie toute entière » ? Pourquoi la lutte pour le « prolétariat organisé en classe dominante » ouvre-t-elle la seule voie en avant pour l'humanité ? Abordées en 1848 dans le document fondateur du mouvement ouvrier moderne, les réponses à ces questions demeurent aussi fondamentales aujourd'hui qu'elles l'étaient à l'époque. 5 $ US. Aussi en anglais, arabe et espagnol.

La guerre civile en France
Karl Marx

En 1871, le peuple travailleur insurgé de Paris se soulève et établit le premier gouvernement ouvrier de l'histoire, que les troupes de la bourgeoisie française écraseront dans le sang 72 jours plus tard. À l'occasion du vingtième anniversaire du compte rendu de la Commune de Paris écrit pendant son déroulement par Marx, Engels dit : le misleader petit-bourgeois dans le mouvement ouvrier « a été récemment saisi de terreur salutaire en entendant prononcer le mot de dictature du prolétariat. Eh bien, messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris. » Dans les *Oeuvres choisies* de Marx et Engels. 35 $ US

L'État et la révolution
V. I. Lénine

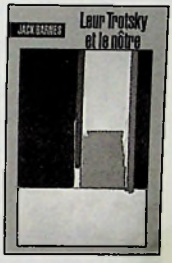
« La question de l'attitude de la révolution socialiste du prolétariat envers l'État n'acquiert pas seulement une importance politique pratique, » écrit Lénine dans la préface à cette brochure terminée quelques mois avant la révolution russe d'octobre 1917. Elle revêt aussi « un caractère d'actualité brûlante, car il s'agit d'éclairer les masses sur ce qu'elles auront à faire pour se libérer du joug du capital. » 5,95 $ US

www.pathfinderpress.com

...à la dictature du prolétariat

Leur Trotsky et le nôtre

Jack Barnes



Pour diriger les travailleurs à la victoire dans une révolution, il faut un parti révolutionnaire de masse dont les cadres, longtemps d'avance, ont intériorisé un programme communiste international, ont une vie et un travail prolétariens, prennent plaisir à faire de la politique et ont forgé une direction dotée d'un sens aigu de ce qu'il faut faire maintenant. Ce livre discute comment construire un tel parti. 15 $ US. Aussi en anglais et en espagnol.

L'histoire de la révolution russe

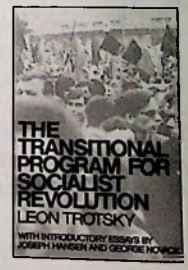
Léon Trotsky

Le récit classique de la dynamique sociale et politique de la première révolution socialiste, raconté par l'un de ses dirigeants centraux. Trotsky décrit comment, sous la direction de Lénine, le Parti bolchevique a conduit la classe ouvrière, la paysannerie et les nationalités opprimées à renverser le régime monarchiste des propriétaires fonciers et des capitalistes et à porter au pouvoir une république ouvrière et paysanne qui a donné un exemple aux travailleurs du monde entier. 30 $ US. Aussi en anglais et en russe.

The Transitional Program for Socialist Revolution

[Le programme de transition pour la révolution socialiste]

Léon Trotsky



Dans ce document fondateur écrit en 1938 pour le Parti socialiste des travailleurs aux États-Unis et pour le mouvement international dont ce dernier fait partie, le dirigeant bolchevique Léon Trotsky explique un programme de revendications et de mots d'ordre liés entre eux qui conduit « à une seule et même conclusion politique : les travailleurs doivent rompre avec tous les partis traditionnels de la bourgeoisie pour établir, en commun avec les agriculteurs, leur propre pouvoir. » En anglais. 20 $ US

La révolution cubaine et la

Les Première et Deuxième déclarations de La Havane

Manifestes de la lutte révolutionnaire dans les Amériques adoptés par le peuple de Cuba

Nulle part, les questions de stratégie révolutionnaire auxquelles font face les hommes et les femmes qui sont aujourd'hui sur le front de la lutte dans les Amériques ne sont abordées avec plus de véracité et de clarté que dans ces mises en accusation sans compromis du pillage impérialiste et de l'« exploitation de l'homme par l'homme. » Deux documents adoptés par des assemblées réunissant des millions de Cubains en 1960 et 1962. 10 $ US. Aussi en anglais, arabe et espagnol.

Le renouvellement ou la mort

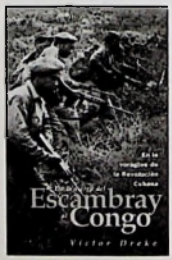
Fidel Castro

« Il ne suffit pas de voter des lois établissant l'égalité pour que l'égalité totale règne, » dit Fidel Castro aux délégués du congrès du Parti communiste de Cuba en 1986 en soulignant les énormes conquêtes de la révolution dans la lutte contre le racisme anti-noir. « La spontanéité ne suffit pas à rectifier les injustices historiques. Il faut redresser ce que l'histoire a tordu. » Dans *Nouvelle Internationale* nº 3.
15 $ US

De l'Escambray au Congo

Dans le tourbillon de la révolution cubaine

Víctor Dreke



L'auteur décrit combien il est devenu facile après la révolution cubaine d'enlever la corde séparant les noirs des blancs sur la place du village, mais aussi à quel point a été énorme la bataille pour transformer les relations sociales qui sous-tendaient toutes les « cordes » héritées du capitalisme et de la domination yankee. Commandant en second de la colonne internationaliste dirigée par Che Guevara au Congo en 1965, Víctor Dreke retrace la joie créatrice avec laquelle les travailleurs et les agriculteurs de Cuba ont défendu leur cours révolutionnaire — des montagnes de l'Escambray jusqu'en Afrique et ailleurs. En anglais et en espagnol.
17 $ US

politique mondiale

Notre histoire s'écrit toujours

L'histoire de trois généraux cubains d'origine chinoise dans la révolution cubaine

Armando Choy, Gustavo Chui et Moisés Sío Wong parlent de la place historique de l'immigration chinoise à Cuba ainsi que de plus de cinq décennies d'action révolutionnaire et d'internationalisme — à Cuba, en Angola et aujourd'hui au Venezuela. À travers leur histoire, on voit les forces sociales et politiques qui ont donné naissance à la nation cubaine et ouvert la porte à la révolution socialiste dans les Amériques. Et comment des millions d'hommes et de femmes ordinaires ont changé le cours de l'histoire et sont devenus des êtres humains différents en le faisant. En anglais, chinois et espagnol. 20 $ US

Le socialisme et l'homme à Cuba

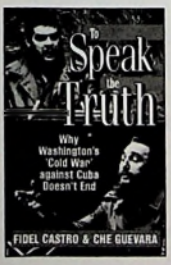
Ernesto Che Guevara, Fidel Castro

S'appuyant sur son expérience de dirigeant central de la révolution cubaine, Che Guevara explique pourquoi la transformation révolutionnaire des relations sociales implique nécessairement la transformation des travailleurs qui organisent et dirigent ce processus. « Pour construire le communisme, il faut développer l'homme nouveau en même temps que la base matérielle. » Contient aussi le discours prononcé à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Che Guevara par le président cubain Fidel Castro. 7 $ US. Aussi en anglais, espagnol, farsi et suédois.

Dire la vérité

Pourquoi la « guerre froide » de Washington contre Cuba ne cesse pas

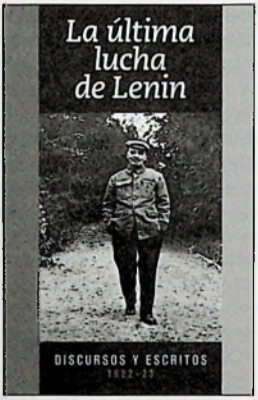
Dans ces discours historiques aux Nations unies et à des institutions de l'ONU, Ernesto Che Guevara et Fidel Castro expliquent aux peuples du monde pourquoi le gouvernement U.S. craint tellement l'exemple donné par la révolution socialiste à Cuba et pourquoi les efforts de Washington pour la détruire vont échouer. En anglais. 17 $ US



www.pathfinderpress.com

Les bolcheviks et la lutte contre l'oppression nationale

Le dernier combat de Lénine

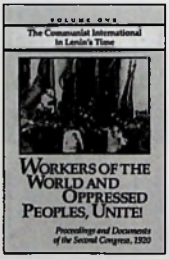


Écrits et discours, 1922-1923

Au début des années 1920, Lénine a livré son dernier combat dans la direction du Parti communiste en URSS pour maintenir le cours qui avait permis aux travailleurs et aux paysans de renverser l'empire tsariste, de faire la première révolution socialiste et de commencer à construire un mouvement communiste mondial. Les questions en jeu dans cette lutte — la composition de classe de la direction, l'alliance ouvrière et paysanne et la lutte contre l'oppression nationale — restent au centre de la politique mondiale aujourd'hui. En anglais et en espagnol. 20 $ US

Travailleurs du monde et peuples opprimés, unissez-vous !

Débats et documents du deuxième congrès de l'Internationale communiste, 1920



Brossant un vif tableau des luttes sociales à l'époque de la révolution d'octobre dirigée par les bolcheviks, les rapports, résolutions et débats entre délégués de 37 pays abordent des questions clé de la stratégie et du programme ouvrier : la lutte pour la libération nationale, la transformation révolutionnaire des syndicats, l'alliance des travailleurs et des agriculteurs, la participation aux élections et parlements bourgeois, et la structure et les tâches des Partis communistes. En deux tomes. En anglais. 65 $ US

Notes critiques sur la question nationale

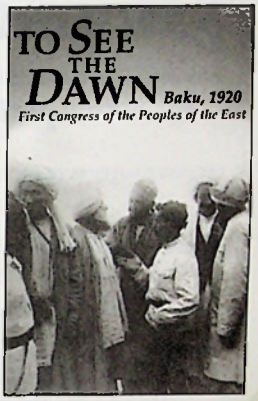
V. I. LÉNINE

Pourquoi la lutte des nations opprimées pour leur autodétermination joue un rôle décisif dans la lutte prolétarienne internationale pour prendre et garder le pouvoir. Pourquoi les travailleurs et les agriculteurs dans les pays impérialistes ont un grand intérêt de classe à se faire les champions de ce droit. 5,95 $ US

Pour voir l'aurore

Baku, 1920 — Premier congrès des peuples d'Orient

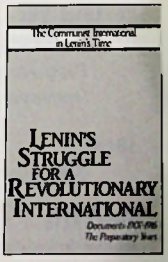
Comment les paysans et les travailleurs du monde colonial peuvent-ils se libérer de l'exploitation impérialiste ? Comment peuvent-ils surmonter les divisions nationales et religieuses promues par leurs propres classes dirigeantes et lutter pour leurs intérêts de classe communs ? Alors que l'exemple de la révolution d'octobre se répercute dans le monde, voilà les questions débattues en 1920 par les 2 000 délégués au Congrès des peuples d'Orient. En anglais. 24 $ US



Le combat de Lénine pour une Internationale révolutionnaire

Documents, 1907-1916 : les années préparatoires

Dans les années conduisant à la première guerre mondiale, V. I. Lénine a mené une bataille politique pour un cours révolutionnaire dans la direction du mouvement ouvrier international. Contre la guerre impérialiste, il faut s'organiser pour amener les travailleurs à renverser les dirigeants capitalistes. Les articles et documents de ce recueil font revivre ce débat. En anglais. 35,95 $ US



La révolution trahie

Qu'est-ce que l'Union soviétique et où va-t-elle ?
LÉON TROTSKY

En 1917, la classe ouvrière et les paysans de Russie ont été la force motrice d'une des plus profondes révolutions de l'histoire. Mais en dix ans, une contre-révolution menée par une couche sociale privilégiée et dont le principal porte-parole était Joseph Staline s'était consolidée. Cette étude classique de l'État ouvrier soviétique et de la dégénérescence de la révolution éclaire les racines de la désintégration de la bureaucratie soviétique et des conflits qui s'aiguisent à l'intérieur et entre les anciennes républiques de l'Union soviétique. 20 $ US. Aussi en anglais et en espagnol.

www.pathfinderpress.com

PATHFINDER DANS LE MONDE

Pour obtenir une liste complète de nos titres ou en commander, visitez

www.pathfinderpress.com

LES DISTRIBUTEURS DES ÉDITIONS PATHFINDER

ÉTATS-UNIS
(et Amérique latine, Antilles et Asie de l'Est)
Pathfinder Books, 306 W. 37th St., 10e étage, New York, NY 10018

CANADA
Livres Pathfinder, 7107, rue St-Denis, suite 204, Montréal, QC, H2S 2S5

ROYAUME-UNI
(et Europe, Afrique, Moyen-Orient et Asie du Sud)
Pathfinder Books, 1er étage, 120 Bethnal Green Road (entrée par Brick Lane), Londres, E2 6DG

SUÈDE
Pathfinder böcker, Bildhuggarvägen 17, S-121 44 Johanneshov

AUSTRALIE
(et Asie du Sud-Est et Pacifique)
Pathfinder, niveau 1, 3/281-287 Beamish St., Campsie, NSW 2194
Adresse postale : P.O. Box 164, Campsie, NSW 2194

NOUVELLE-ZÉLANDE
Pathfinder, 4/125 Grafton Road, Grafton, Auckland
Adresse postale : P.O. Box 3025, Auckland 1140

Adhérez au club des lecteurs de Pathfinder
et obtenez un rabais de 15 pour cent sur tous les titres de Pathfinder et de plus grands rabais sur les spéciaux. Contactez www.pathfinderpress.com ou les distributeurs qui précèdent.